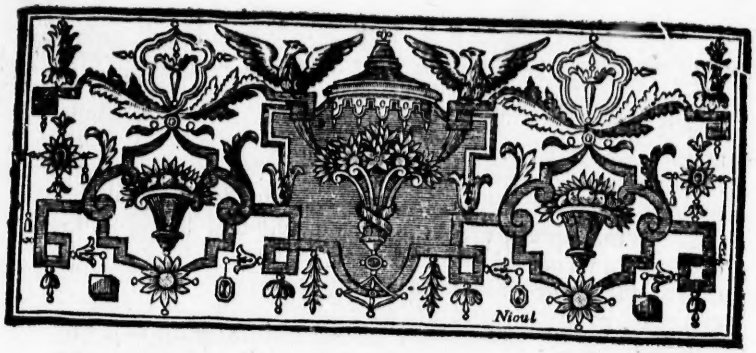
HISTOIRE
DE LA
NOUVELLE FRANCE.
TOME III.

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROI
DANS
L'AMERIQUE SEPTENTRIONNALE;
ADRESSÉ A MADAME LA DUCHESSE
DE LESDIGUIERES.
Par le P. DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.
TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez NYON Fils, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. XLIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

146389



REMARQUES DE M. BELLIN, INGENIEUR DE LA MARINE,

SUR LES CARTES ET LES PLANS,

qu'il a été chargé de dreſſer, pour joindre à l'Hiſtoire générale de la Nouvelle France du Réverend Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS: Et au Journal de ſon Voyage dans cette Partie du Monde.

LA Géographie répand un jour ſi avantageux ſur l'Hiſtoire, qu'elle devroit en être inſéparable. C'eſt le ſentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un ſentiment général. Tout le monde conviendra que des faits arrivés dans un Pays éloigné & peu connu, exigent néceſſairement, pour une plus parfaite intelligence, que l'on mette ſous les yeux le théâtre, où ils ſe ſont paſſés: & quelquefois la connoiſſance des lieux intéreſſe autant, que les faits mêmes.

L'Hiſtoire de la Nouvelle France ſemble être faite pour prouver ce que j'avance ; ſon Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une maniere auſſi claire & auſſi juſte, qu'elle eſt agréable & amuſante : choſe d'autant plus rare, que cette ſcience eſt ſouvent obſcure, & ſes détails preſque toujours ſecs & ennuyans.

Il eſt vrai, que notre Auteur a un avantage bien grand, c'eſt qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vaſtes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec deſſein formé de prendre toutes les connoiſſances poſſibles, & d'en faire part au Public : auſſi ai-je tiré de ſes Mémoires particuliers beaucoup d'éclairciſſemens, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois beſoin pour former des Cartes, qui puſſent nous donner des idées géographiques un peu plus juſtes, que celles, que l'on a aujourd'hui de ces Parties conſidérables de l'Amérique Septentrionale, connuës ſous les noms de la Nouvelle France, ou Canada, & de la Louyſiane.

Les Cartes, que j'ai dreſſées pour cette Hiſtoire, ſont ſi différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me diſpenſer de rendre compte des principaux changemens, que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs conſidérables, dans leſquelles ceux, qui m'ont précedé, ſont tombés ; & enfin de faire connoître les ſources, où j'ai puiſé.

Je dois au dépôt des Cartes, Plans, & Journaux de la Marine, le goût, que j'ai pris pour ce genre d'étude ; & le peu de connoiſſances, que j'y acquiſes. On y trouve une quantité de Cartes & de Plans manuſcrits, levés ſur les lieux, & envoyés aux Miniſtres, ſoit par les Ingénieurs, ſoit par des Navigateurs habiles. On y trouve des Relations exactes & circonſtanciées de toutes les nouvelles découvertes, & ſurtout un nombre prodigieux de Journaux de navigation, qui ſont la plûpart remplis de Remarques & d'Obſervations, de la comparaiſon & de la réunion deſquelles, la Géographie & l'Hydrographie peuvent tirer de très-grandes lumieres.

Avec de pareils ſecours, & un peu d'amour pour le travail, il n'eſt point étonnant, que je ſois en état de débrouiller un peu mieux, qu'on n'a fait juſqu'ici, la Géographie de ces Pays.

Mon deſſein n'eſt point de faire la critique des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France & de la Louyſiane ; il y en a peu, & elles ſont à ſi petit point, & ſi éloignées du vrai, que j'oſe dire, qu'elles ne méritent aucune attention. Cependant je ne puis me diſpenſer de parler de la grande Carte Angloiſe de l'Amérique Septentrionnale en 20 feuilles, publiée depuis quelques années par M. Popple, ſous le nom d'*Empire Anglois dans l'Amérique.*

Comme cette Carte eſt à plus grand point & plus détaillée, qu'aucune autre : beaucoup de perſonnes l'ont regardée comme un bon Ouvrage, auquel on pourroit avoir quelque confiance ; mais il s'en faut bien, que cela ſoit ainſi, & je le prouverai dans la ſuite.

Commençons par rendre compte de la conſtruction de nos Cartes, & mettons ſous les yeux les principales remarques, dont nous nous ſommes ſervis, & les changemens, qui en ont réſulté.

Qu'il me ſoit permis de prier les Amateurs de la Géographie, d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada.* Elle comprend l'Iſle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Iſle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivieres, qui s'y déchargent, juſqu'à l'entrée du Lac Ontario : les Pays, qui ſont au Nord de ce Fleuve juſqu'à la Baye d'Hudſon, & ceux, qui en ſont au Midi, juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis aſſûrer, que j'ai rendu ce morceau entierement neuf, & que les détails, dont il eſt rempli, ont été ignorés juſqu'à préſent.

1°. L'Iſle de Terre-Neuve y eſt réduite à ſa juſte étenduë, & à la véritable configuration de ſes Côtes. J'ai dans pluſieurs Journaux de navigation *(a)* des obſervations de latitude, qui ont été faites à la vûë du Cap de Raſe, qui eſt la pointe la plus méridionnale de l'Iſle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. dégrés 50. minutes de latitude : la Carte de M. Popple le met par 46. dégrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud. J'ai des latitudes obſervées *(b)* dans le

(a) J'avois deſſein de citer ici les Journaux des Vaiſſeaux, dont j'ai tiré mes Remarques, mais cela meneroit loin, & ne ſeroit d'aucune utilité pour la plûpart des Lecteurs.

(b) Journal du Pilote du Brigantin du Roy *la Reine Marie*, envoyé de Quebec en 1735. pour faire la viſite des Côtes, & la découverte du Détroit de Belle-Iſle.

Détroit de Belle-Isle, & auprès de la Pointe la plus Septentrionnale de l'Isle de Terre-Neuve, qui la mettent par 51. dégrés 30. minutes. Popple met cette Pointe par 52. dégrés 10. minutes, c'est 40. minutes trop Nord. Ainsi nous constatons avec la plus grande évidence la longueur de cette Isle du Nord au Sud, que la Carte Angloise fait d'un dégré trop grande. Sa largeur de l'Est à l'Ouest est déterminée par les routes des Navigateurs, qui s'accordent à trouver du Cap de Rase au Cap de Raye, environ 80. lieuës; ils donnent aussi la latitude du Cap de Raye de 47. dégrés, 30. à 35. minutes. La Carte de Popple ne met que 50. lieuës entre ces deux Caps, & place ce dernier 20. minutes trop Nord, de sorte qu'elle donne entre le Cap de Rase & le Cap de Raye, un dégré 20. minutes, pour la différence en latitude, laquelle n'est que de 40. minutes. Joignons cette erreur en latitude à celles des 30. lieuës en longitude, qui valent ici plus de 2. dégrés & demi; il en résultera une prodigieuse difference pour le gisement de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux: par exemple entre le Cap de Rase & le Cap de Sainte Marie, qui n'en est qu'à 20. lieuës, il n'y a que 5. minutes de difference en latitude; c'est un fait connu de tous les Navigateurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ouverture de la Baye de Plaisance entre le Cap Sainte Marie & le Chapeau Rouge, est de 15. lieuës au moins, & nous l'avons marquée ainsi: la Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c. Je crois inutile d'observer, qu'en lisant ceci, il faut avoir notre Carte sous les yeux.

La partie du Nord de Terre-Neuve, le Détroit de Belle-Isle, & la Côte de Labrador, sont ici bien autrement détaillés, & très-differents de ce qu'on trouve dans toutes les Cartes, & sur-tout de celle de Popple. Je dois ces connoissances aux divers (a) Manuscrits du Dépôt, sur lesquels j'ai dressé une Carte particuliere de l'Isle de Terre-Neuve en assez grand point, pour y employer les noms de presque tous les Caps, Ports & Havres; quoiqu'elle ne le soit pas cependant encore assez pour rendre bien sensible le contour & le gisement de

(a) Les Côtes de Terre-Neuve ont été pendant plusieurs années fort fréquentées par les François, qui ont donné les noms à presque tous les Ports & les Havres; & dans ces tems, plusieurs Vaisseaux du Roy ont fait le tour de l'Isle, & la visite des Côtes.

la Côte de proche en proche, & telle, qu'il la faudroit pour l'uſage de la navigation, ce qui n'eſt point l'objet préſent; mais elle eſt ſuffiſante pour l'Hiſtoire, à laquelle elle eſt jointe. J'y ai ajoûté un Plan du Port de Plaiſance & de ſes environs, dont la connoiſſance ne peut que faire plaiſir. Avant de quitter Terre-Neuve, il eſt bon d'avertir, qu'il s'eſt gliſſé une faute dans l'impréſſion de cet Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette Iſle, *le Cap de Bonneviſte y eſt dit ſitué par les 46. dégrés de latitude*, il faut lire 49. degrés 30. minutes: & un peu plus bas on trouve, *il deſcendit au Sud Sud-Eſt 6. degrés*, il faut lire 6. lieuës.

2o. L'Iſle Royale & le Golphe Saint Laurent ſont travaillés avec ſoin; mais pour le faire connoître, je ne puis que répeter ce que je viens de dire. Ce ſont toujours des latitudes obſervées; des diſtances eſtimées par les Navigateurs, & concluës de leurs routes; des relevemens de differens points, &c.

J'obſerverai cependant que la latitude du Cap de Nord en l'Iſle Royale, eſt de 47. degrés 5. minutes; celle des Iſles aux Oiſeaux de 48. degrés, & celle du Cap des Roſiers de 49. degrés: qu'entre l'Iſle de S. Paul & le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15. lieuës, & qu'ils giſent entr'eux Nord-Eſt-quart-Eſt, & Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, &c.

Voyons comment la Carte Angloiſe marque ces Parties. On y trouve entre l'Iſle de S. Paul & le Cap de Raye 25. lieuës de diſtance, & leur giſement Nord-quart de Nord-Eſt, & Sud-Quart de Sud-Oueſt: quelle prodigieuſe différence, quatre rumbs de vent ſur un giſement, & dix lieuës de trop ſur une diſtance de 14. lieuës! Mais ce qui doit ſurprendre, c'eſt d'y voir par 50. degrés 20. minutes de latitude, le Cap des Roſiers, que nous avons dit ci-devant être par les 49. degrés; de ſorte que cette Carte met plus de 60. lieuës des Iſles aux Oiſeaux, au Cap des Roſiers, lorſqu'il n'y en a que 42. ou 43. au plus. L'Iſle Royale & l'Iſle de S. Jean, de même que toute la Côte voiſine, juſqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont aucune préciſion dans la Carte Angloiſe, ni les détails néceſſaires pour donner des idées un peu juſtes de ces Pays: pour en être convaincu, il ne faut que la comparer avec la mienne.

L'Iſle Royale m'a paru mériter une Carte particuliere; celle

que l'on trouve ici, a été dreſſée ſur les divers Manuſcrits du Dépôt, & ſur les Journaux des plus habiles Navigateurs: ainſi je crois, qu'on peut y avoir quelque confiance: & comme cette Iſle nous intéreſſe, j'y ai joint le plan du Port & de la Ville de Louyſbourg, qui eſt la Capitale de l'Iſle; & un plan du Port Dauphin & de ſa Rade, dont la ſituation eſt des plus belles.

On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver des ſondes ſur mes plans; c'eſt-à-dire, la quantité de braſſes, ou de pieds d'eau; je ſçais que ces détails ſont extrêmement utiles, & il m'auroit été facile de les remplir avec exactitude: mais des raiſons particulieres, qui n'ont rien de commun avec la Géographie, m'en ont empêché. A l'égard des plans des Ports, qui n'appartiennent pas à la France, j'y ai mis des ſondes.

J'ai placé l'Iſle de Sable à environ 30. lieuës au Sud de Louyſbourg, par la latitude de 44. degrés 10. à 12. minutes. Cette poſition ne s'accorde point avec ce qui eſt dit à la page 109. du tome premier, que *l'Iſle de Sable eſt éloignée de l'Iſle Royale, d'environ 25. lieuës au Sud-Eſt*; ni avec ce qui eſt dit 2. lignes plus bas, qu'*elle eſt à 35. lieuës Nord & Sud de Camceau.* Ces deux giſemens ſe détruiſent l'un l'autre; mais l'Auteur, en les rapportant, n'a eu en vûe, que de faire connoître deux ſentimens différens, ſans y avoir égard; & la preuve, c'eſt qu'enſuite il nous donne la latitude de l'Iſle de Sable très-exactement, & telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs Journaux de navigation.

3°. J'ai fait toutes les recherches poſſibles ſur l'Acadie; j'ai tiré des Journaux des différentes Campagnes, que les Vaiſſeaux du Roy y ont faites, des latitudes de la Pointe Orientale & de la Pointe Occidentale; j'ai réduit leurs routes, & j'ai trouvé que d'une Pointe à l'autre, elles donnoient 80. lieuës; par ce moyen le giſement & l'étenduë de la Côte ſont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du Pays, dont il paroît par toutes les Cartes Géographiques, qu'on n'avoit eu juſqu'ici aucune connoiſſance; & j'ai tâché de conſerver aux Bayes & aux Ports leurs véritables figures. Et pour rendre ces détails plus ſenſibles, j'ai fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur quoi je remarquerai, que dans cette Carte, j'ai donné environ 15. lieuës de trop du Cap Camceau, au Cap de Sable. Le détail m'a jetté inſenſiblement dans cette erreur,

& y jettera presque toujours ; car en voulant exprimer la configuration des Ports, & tous les contours des Pointes & des Isles, il est impossible, lorsque la Carte est sur une petite échelle, qu'on ne leur donne un peu plus d'étenduë, qu'elles n'en ont réellement. C'est le cas, où je me trouve, puisque l'échelle de ma Carte ne porte qu'une ligne au plus, pour la grande lieuë de France de 2853. toises : mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, & j'y ai réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes bornes, comme on l'a vû ci-devant. Et pour satisfaire davantage la curiosité du Public, j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans sont celui de la Baye de *Chedaboudou*, appellée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chiboudou*, le Port de la *Heve*, & le *Port Royal*, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuscrits de notre Dépôt, où l'on sçait qu'il y en a de toutes les parties de l'Univers, & à plus fortes raisons de celles, que nous avons possedées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux sur la Carte Angloise de Popple, je trouve qu'elle marque assez bien les latitudes & la longueur de cette Peninsule, quoiqu'elle mette le Cap de Camceau 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exact sur la figure des Ports, ni sur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en est pas question sur cette Carte. Le cours des Rivieres, & les Lacs, qui font les communications des divers Cantons de cette presqu'Isle, n'y sont point marqués : elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve Saint Laurent, & les Pays, qui en sont au Nord & au Sud, demanderoient une Dissertation beaucoup plus étenduë, que celle, qu'il m'est permis de faire ici. J'aurois même souhaité de pouvoir donner une Carte particuliere de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout son cours, qui a plus de 250. lieuës, depuis sa sortie du Lac Ontario, jusqu'à son embouchure dans le Golphe de Saint Laurent, & dont la moitié est navigable pour de gros Vaisseaux, de faire voir la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont il est semé ; ses Ports & ses moüillages ; les dangers, qu'il faut éviter ; les Rivieres, qui s'y déchargent ; les Lacs, qu'il forme ; ses Rapides, ou Saults, & ses Porta-

ges ; en un mot, mille détails Géographiques auſſi intereſſans, que curieux, & entierement ignorés. Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une grandeur ſuffiſante ; or cela ne convenoit pas à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je devois travailler, & auroit jetté les Libraires dans une trop grande dépenſe, car mon projet ne ſe ſeroit pas borné au Fleuve de Saint Laurent. J'aurois fait la même choſe pour le Fleuve Miciſſipi, dont j'aurois donné plus de 400. lieuës de cours, ce qui auroit entraîné le détail de diverſes parties de la Louyſiane, de la Nouvelle France, &c.

Quoique je diſe que j'aurois pû entrer dans un plus grand détail, il ne faut pas croire, que j'aye rien négligé de ce qui peut contribuer à l'intelligence de l'Hiſtoire, & à la ſatisfaction des Lecteurs, pour laquelle on voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car comme dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres de certaines Parties, qui m'ont paru intéreſſantes. On trouvera une Carte de *l'Iſle d'Orleans*, & d'un paſſage difficile, qui en eſt proche, qu'on appelle *la Traverſe* ; une Carte contenant le Baſſin de *Quebec* & ſes environs, le Plan de la Ville de Quebec, une Carte de l'Iſle de *Montreal* & des Iſles voiſines ; une Carte de la *Riviere de Richelieu* & du *Lac Champlain*, enfin une Carte du Cours du *Saguenay* depuis *Checoutimi*, juſqu'à ſon embouchure dans le Fleuve de Saint Laurent. Ce ſont des morceaux de détails, que je puis aſſûrer être curieux, & avoir quelque exactitude, les ayant travaillés ſur de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de ce travail. Les Vaiſſeaux du Roy, qui font tous les ans la Campagne de Quebec, me fourniſſent les remarques néceſſaires pour dreſſer une Carte du Fleuve depuis Quebec juſqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes, des relevemens, des moüillages. Les Pilotes les plus habiles & les plus pratiques, avec leſquels je ſuis en relation, m'ont communiqué leurs obſervations. Voilà mes matériaux, & les ſources, où j'ai puiſé.

Que l'on compare à préſent la figure de mon Fleuve, avec celle, que Popple lui donne dans ſa Carte, on ſera ſurpris de la difference, qui ſe trouve entre nous. Par exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane* eſt d'environ 12. lieuës, la Carte Angloiſe la fait de 28. Elle place les ſept Iſles au

Nord

Nord de Matane, elles en ſont au Nord-Eſt.

Tout le reſte du Fleuve eſt auſſi défectueux; près de la moitié des Iſles n'y ſont pas marquées, & celles, qu'on y trouve, ne ſont, ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai giſement. La plûpart des Rivieres y ſont oubliées, les autres y ſont jettées au hazard, & ſans aucune préciſion géographique: en voici la preuve.

Qu'on regarde ſur ma Carte ce grand nombre de Lacs & de Rivieres, qui ſont entre la Riviere du Saguenay, & le Lac des Miſtaſſins; elles ont toutes des noms. On trouvera plus de 80. Lacs, dont la plûpart ont 5. & 6. lieuës de tour, & pluſieurs bien davantage: ils ont auſſi preſque tous des noms, ou Sauvages, ou François. Rien de tout cela dans la Carte Angloiſe, ni dans aucune autre. Le Lac des *Miſtaſſins* y eſt marqué, mais il y eſt mal; ſur ma Carte on voit qu'il forme trois Lacs différens, qui ſe communiquent par des Détroits, & chaque Lac a ſon nom. Le plus grand eſt le Lac des Miſtaſſins, le ſecond le Lac *Albanel*, & le plus petit le Lac *Dauphin*.

Au Nord & à l'Oueſt du Lac de *S. Jean*, il y a des Rivieres remarquables, & ſingulieres par le nombre de leurs chutes, & pluſieurs Lacs, dont la Carte Angloiſe ne donne pas la moindre connoiſſance.

Je ne crois pas devoir pouſſer plus loin l'Analyſe de la Carte de la Partie Orientale du Canada: ce qu'on vient de voir ſuffit pour faire connoître les recherches, que j'ai été obligé de faire; le travail, qui en a réſulté; & le dégré de confiance, qu'on y peut avoir: je dis le dégré de confiance, car il s'en faut bien, que ma Carte ſoit au point, où je ſouhaiterois: les connoiſſances ſuffiſantes m'ont manqué dans quantité d'endroits: mais je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de faire mieux, quant à préſent. Ainſi il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur les longitudes.

L'Obſervation Aſtronomique de Baſton, & celle de Quebec, ſont les points fixes, auſquels je me ſuis aſſujetti. J'aurois fort ſouhaité d'avoir une bonne Obſervation à l'Iſle de Terre-Neuve, ou à l'Iſle Royale. On ſent de quelle importance elle ſeroit pour fixer la longitude de ces Parties, de façon, qu'on ne pût y rien oppoſer.

Je ſçai que quelques Géographes, & ſur-tout les Anglois,

prétendent, que Quebec eſt plus Occidental, que Baſton, d'environ 40. ou 45. minutes : mais je ne vois pas ſur quel fondement.

J'ai examiné l'Obſervation de l'éclypſe de Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, ſur laquelle la longitude de cette Place a été déterminée 72. degrés 13. minutes, plus Occidentale que Paris ; & je l'ai comparée avec celle de Baſton, qui eſt de 72. degrés 55. minutes. J'ai trouvé que cette différence s'accordoit fort bien avec celle, qui réſultoit des Remarques des Voyageurs, avec les routes, que nous avons de Quebec à Baſton ; & enfin avec la diſcuſſion géographique la plus exacte, qu'on puiſſe faire aujourd'hui. Monſieur Delille, dans ſa Carte de l'Amerique de 1722, a ſuivi ces longitudes. Malgré cela, je ſuis prêt d'abandonner mon ſentiment, & de me rendre à toute autre longitude pour Quebec, dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard de la longitude de Baſton, elle eſt univerſellement reçûë.

Il eſt bon de remarquer que, partant de Baſton, & ſuivant les Côtes d'Acadie & de Terre-Neuve, juſqu'au Cap de Raſe, les routes & les diſtances tirées des Journaux des meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap par les 53. degrés 10. minutes à l'Occident du Meridien de Paris, tandis que la Carte Angloiſe de Popple le met par les 56. degrés à l'Occident du Meridien de Londres, ce qui revient au 58e. degré 25. minutes de celui de Paris. C'eſt une différence en longitude de 5. degrés 15. minutes.

Ce n'eſt pas là le ſeul endroit, où l'on trouvera des différences conſidérables en longitude, entre la Carte Angloiſe & la mienne ; en voici une bien plus forte encore.

Entre Quebec & le Fort de *Rupert*, qui eſt dans la Partie Orientale du fond de la Baye d'Hudſon, je n'ai trouvé qu'environ 6. degrés de différence en longitude ; la Carte de Popple en marque 14. J'avouë, que cette prodigieuſe différence me ſurprend : je voudrois ſçavoir ſur quels Mémoires il a travaillé, & ce qui peut l'avoir jetté dans une pareille erreur.

Je puis aſſûrer, que j'ai diſcuté cette Partie avec toute l'attention, dont je ſuis capable. Tous mes Manuſcrits *(a)* s'ac-

(*a*) J'ai les Remarques de Louis Joliet, qui a fait le voyage de Tadouſſac à la Baye d'Hudſon en 1678. par le Lac des Miſtaſſins & la Riviere de *Rupert*, & qui a dreſſé une Carte de ſa route.

J'ai le voyage de Pierre Allemand, qui

cordent à ne donner que 6. à 7. degrés entre Quebec & le fond de la Baye d'Hudſon. Le ſieur Franquelin, Géographe du Roy, qui a paſſé ſa vie dans le Canada, qui a parcouru pluſieurs Parties de ce grand Pays, & qui a vêcu & converſé avec ceux, qui en faiſoient les découvertes; dans ſes Mémoires & dans les Cartes, qu'il envoyoit aux Miniſtres, n'a jamais mis que 6. degrés de longitude entre Quebec & la Baye d'Hudſon: d'où il réſulte, que le Fort de Rupert eſt au plus par les 78. degrés 20. ou 30. minutes de longitude Occidentale; au lieu que la Carte Angloiſe le met par 87. degrés 30. minutes.

La Baye d'Hudſon eſt aſſez conſiderable, pour meriter d'être connuë; & comme on n'en a point de Cartes exactes, j'en donne ici une, que j'ai dreſſée ſur les Mémoires & les Journaux de pluſieurs Navigateurs: & pour rendre plus ſenſibles toutes les Iſles, qui ſont au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite Carte particuliere.

Je ne ferai point l'Analyſe de cette Partie; je remarquerai ſeulement, que la Partie Occidentale de cette Baye depuis le 60me. degré de latitude en allant vers le Nord, a été juſqu'ici inconnuë: on croyoit même qu'il pouvoit y avoir un paſſage par-là, pour aller dans la Mer du Sud. Les dernieres découvertes des Anglois ont éclairci ce point de Géographie, ainſi qu'on le peut voir ſur ma Carte. C'eſt ſur le Journal & la Carte du Pilote Midleton, qui a été chargé de cette découverte en 1741, & qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai travaillé.

Paſſons à la Partie Occidentale du Canada, je veux dire, à la Carte des Lacs. On ſera peut-être ſurpris de me voir avancer que je n'ai pu tirer aucun ſecours de nos Géographes les plus habiles; ni des ſieurs Sanſon, ni du P. Coronelli, ni du ſieur Delille, tous Géographes d premier ordre, & à qui nous ſommes redevables des meilleures Cartes, que nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pû faire ici le moindre uſage. Pour en être convaincu, il ne faut que jetter les yeux ſur ma Carte, & la comparer avec ce que chacun d'eux a donné ſur cette Partie.

a fait la route par les terres de Quebec à la Baye d'Hudſon, & qui en a envoyé la Carte à M. de Seignelay en 1688. Ce même Voyageur a fait auſſi deux autres Voyages de Quebec à la Baye d'Hudſon par Mer.

Quoique je n'aye pas envie de faire une Analyſe particuliere de cette Carte, je crois devoir m'y arrêter quelques inſtans pour la ſatisfaction de ceux, qui aiment la Géographie, & me juſtifier en quelque façon de n'avoir pas ſuivi d'auſſi grands Maîtres, qui avoient bien plus d'acquit que moi, en ce genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile, que de faire des Cartes; rien de ſi difficile, que d'en faire de paſſables. Un bon Géographe eſt d'autant plus rare, qu'il faut que la nature & l'art ſe réuniſſent pour le former. Il doit tenir de la premiere la mémoire, l'amour pour le travail, la patience, & un eſprit d'ordre & d'arrangement; de l'autre des connoiſſances ſuffiſantes dans la Géométrie & dans l'Aſtronomie, après leſquelles viennent l'étude longue & ſterile des Voyageurs, la diſcuſſion critique de leurs Relations & de leurs Journaux, ſources continuelles d'incertitudes & d'erreurs, que ſouvent le travail le plus aſſidu ne ſçauroit vaincre: joignez à cela quelque intelligence des Langues Etrangeres.

Eſt-il aiſé de réunir toutes ces Parties, ſans leſquelles cependant on ne peut guere ſe flatter de réuſſir? On doit donc quelque indulgence aux fautes, qui échapent à ceux, qui ſe livrent à cette Science; & je ſçais que j'en ai plus de beſoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré du Journal du R.P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Hiſtorien Voyageur a traverſé dans toutes leurs longueurs le Lac *Ontario*, le Lac *Erié*, le Lac *Huron* & le Lac *Michigan*. Par-tout la Bouſſole à la main, il a relevé les principaux giſemens de pointe en pointe; toutes les fois, que le tems lui a permis, il a obſervé la hauteur du Pole, il a eſtimé avec le plus de préciſion, qu'il étoit poſſible, les diſtances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance de ce Pays.

Qu'on ne ſoit donc point ſurpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Eſt & Oueſt, tandis que la Carte de la Louyſiane de M. Delille le fait courir Eſt Nord-Eſt & Oueſt Sud-Oueſt; & la Carte de Popple, Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Cette derniere marque le Fort de *Catarocoui* à l'entrée du Lac *Ontario*, près d'un degré trop Septentrionnal.

On trouvera ſur ma Carte ſeize Rivieres, qui ſe déchar-

gent dans l'étenduë de la Côte méridionnale du Lac Ontario, parmi lesquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieuës de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace sur la Carte Angloise, ni sur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même soin le Lac Erié & le Lac Huron : cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du second, ne me paroissent pas trop bien connuës, & je ne suis point content de ce que j'en ai donné : mais il ne m'a pas été possible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivieres, qui n'en sont éloignées, que d'une lieuë ou deux, par lesquelles on peut descendre dans l'*Ohio*, ou *la belle Riviere* : il n'y a point de Cartes, où elles soient marquées. J'ai changé aussi le cours de l'Ohio & de la Riviere *Ouabache*. Je dois ces connoissances aux Manuscrits du Dépôt, parmi lesquels il y en a quelques-uns de M. de la Sale, que l'on sçait avoir traversé plusieurs fois ces Cantons : & ceux, qui me manquoient, m'ont été communiqués par M. le Baillif, Auditeur des Comptes, arriere-Neveu de ce fameux Voyageur, qui a sacrifié son bien & sa vie pour la découverte de la Louysiane.

Le Poste de Michillimakinac & le Détroit du Sault Sainte Marie, qui fait la communication du Lac Huron avec le Lac Supérieur, m'a paru curieux, & entierement ignoré des Géographes. Cela m'a engagé d'en faire une petite Carte particuliere, celle des Lacs n'étant pas en assez grand point, pour rendre ces détails géographiques bien sensibles.

Le Lac Michigan est assujetti aux Observations de latitude, qui ont été faites à l'entrée *du Détroit*, qui fait sa jonction avec le Lac Huron, & auprès de la Riviere de Saint Joseph, ce qui détermine sa longueur du Nord au Sud. J'ai des Remarques sur le gisement de la Côte Orientale, & sur les Rivieres, qui s'y déchargent ; & ce sont les fruits du voyage de notre Auteur, aussi-bien que les latitudes ; de sorte que j'ai fait courir cette Côte au Sud Sud-Est : au lieu que la Carte de M. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Oüest, d'où il résulte plus de 60. lieuës de distance entre le Lac Erié & le Lac Michigan, tandis qu'il ne peut y avoir qu'environ 45. lieuës.

Je remarquerai ici, que dans le Journal, page 312. en parlant de la Côte Orientale du Lac Michigan, on trouve : *Je traversai une Baye, qui a trente lieuës de profondeur* ; il faut

lire trois lieuës. L'inſpection de la Carte fera ſentir la néceſſité de la correction (*a*).

Le cours de la Riviere de *S. Joſeph*, les ſources du *Theakiki*, & celles de la Riviere Ouabache, ne ſont pas bien dans la Carte de M. Delille : j'ai changé tout cela, & je ſuis en état de rendre compte de ces changemens. Je ne dis rien ici de la Carte Angloiſe, qui dans toute cette Partie n'eſt qu'une copie un peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Superieur, le plus grand & le plus conſidérable de ceux, que nous connoiſſons dans l'Amérique, n'eſt pas bien ſur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changemens. Les Mémoires particuliers, qui ſont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le repréſenter un peu plus fidelement, qu'on ne l'a vû juſqu'à préſent. Cependant je crois, qu'il faut attendre encore d'autres éclairciſſemens, car toutes les Parties ne m'en paroiſſent pas également conſtatées ; mais c'eſt toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à ſe développer. Il eſt inutile de remarquer, que les François ſont les ſeuls, qui puiſſent donner des connoiſſances fideles de ces Lacs ; les noms des Iſles, qui y ſont répanduës, & des Rivieres, qui s'y déchargent, qui ſont les unes & les autres en grand nombre, font voir que ce n'eſt qu'à nos Voyageurs, & ſur-tout aux Miſſionnaires, qu'on eſt redevable de leurs découvertes.

Avant que de quitter la Carte des Lacs, il eſt bon d'obſerver, que j'ai donné plus de 21. dégrés de longitude depuis l'entrée du Lac Ontario juſqu'au fond du Lac Superieur ; je crois que c'eſt un peu trop : c'eſt le détail des routes & l'eſtime des Voyageurs, qui m'ont jetté ſi fort vers l'Oueſt. J'ai remarqué que dans tout le Canada les lieuës ſont très-petites, la difficulté des chemins en eſt ſans doute la cauſe : d'ailleurs le nombre de détours, qu'il faut faire en remontant une Riviere, ou en côtoyant un Lac, augmentent de beaucoup le chemin, ſans augmenter les diſtances. Ainſi il n'eſt point étonnant que le Géographe, qui a ſuivi ſes Itinéraires, ne ſe trouve trop d'étenduë, lorſqu'il veut rapporter ſa Carte au

(*a*) L'erreur eſt dans le mot de *profondeur*, au lieu duquel il faut dire de *circuit* : car l'Auteur ſçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieuës. Il ſe peut faire auſſi, que la Baye ne ſuive pas toujours le même Rhumb de vent, & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

Ciel, c'eſt-à-dire, y marquer les latitudes & les longitudes. Le ſeul moyen d'y remédier, eſt d'avoir quelques Obſervations de latitudes & de longitudes. Ce ſont des Points fixes, dont la Géographie ne peut ſe paſſer, & ſa perfection dépendra toujours du nombre de ces ſortes d'Obſervations.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur la Carte de l'Amérique Septentrionnale, que j'ai miſe à la tête de cet Ouvrage. On auroit peut-être ſouhaité de trouver ici une grande Carte, où toutes les Parties euſſent été plus ſenſibles, & mieux développées; & j'aurois été bien plus ſatisfait, ſi j'avois pû la faire: mais on a vû les raiſons, qui m'ont forcé de me borner aux grandeurs convenables à un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc regarder cette Carte, que pour y voir la ſituation, que les diverſes Parties, que nous avons données ſéparément, ont entr'elles, le tout, qu'elles forment ſur le globe de la Terre, & leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire que, quoiqu'à petit point, & par conſéquent peu ſuſceptible de ce détail, elle mérite quelque attention, tant par les choſes neuves, qui s'y trouvent, que par les corrections, qu'on a faites ſur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Iſles de l'Amérique y ſont aſſujettis à pluſieurs Obſervations ſûres de longitude & de latitude. Les Journaux des Navigateurs m'ont fourni le giſement des Côtes & des Iſles de proche en proche; de ſorte que je ſuis en état de prouver la juſteſſe de la plûpart des poſitions. Ainſi qu'on ne ſoit pas ſurpris de trouver cette Partie de ma Carte ſi différente de tout ce qui a paru, & ſur-tout de celle de M. Popple. Je n'ai point envie de faire la critique de cette derniere, je remarquerai ſeulement, qu'entre Carthagene & Portobelo, elle marque 6. degrés de longitude, & qu'il n'y en a que 4. & 10. minutes au plus. C'eſt aſſûrément une grande erreur en Géographie, que de mettre 120. lieuës d'un endroit à un autre, lorſqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane y eſt par les 83. degrés 10. minutes du Méridien de Londres, ce qui revient à 85. degrés, 35. minutes, du Méridien de Paris. L'Obſervation Aſtronomique, qui y a été faite, la détermine à 84. degrés, c'eſt un degré 35. minutes de différence. L'Iſle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieuës de longueur de l'Iſle à l'Oueſt, la Carte de Popple y met 130.

lieuës. Elle donne à l'Iſle de Cuba 240. lieuës de la pointe de Meſy au Cap Saint Antoine, & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz, au fond du Golphe du Mexique, eſt déterminée par Obſervation Aſtronomique à 100. degrés à l'Occident du Méridien de Paris. Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. degrés du Méridien de Londres, ce qui revient au 103. degrés 25. minutes, de celui de Paris. Enfin je ne finirois point, ſi je voulois relever toutes les erreurs, qui ſe ſont gliſſées dans cette Carte ſur le Golphe du Mexique, & les Iſles de l'Amérique. Un de mes étonnemens, c'eſt qu'un de nos plus habiles Géographes ſe ſoit laiſſé prévenir en faveur de cette Carte, au point de publier une Copie de cette Partie, qu'il a prétendu rendre à l'uſage des Navigateurs, où il a laiſſé ſubſiſter toutes les fautes mêmes les plus préjudiciables à la navigation, leſquelles, avec le moindre examen, ne pouvoient manquer de ſauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louyſiane & le cours du Fleuve Miciſſipi auroient merité un tout autre détail, que celui, qu'il m'a été poſſible de faire entrer dans une Carte générale; & je m'y ſerois livré avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre: mais comme cela m'auroit jetté un peu loin, & auroit multiplié les Cartes, je me ſuis contenté de charger en quelques endroits ma Carte générale, de façon, qu'on y trouvât ce qui m'a paru de plus intéreſſant & de plus néceſſaire à l'intelligence de l'Hiſtoire. J'ai fait plus; j'ai donné quelques morceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire plaiſir au Public. Par exemple, on trouvera une Carte d'une partie de la Côte de la Louyſiane & de la Floride, depuis la Nouvelle Orleans juſqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une petite Carte des embouchures du Miciſſipi, un Plan de *la Nouvelle Orleans*, & un de *la Baye de Penſacole*.

Les Obſervations Aſtronomiques, qui ont été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Iſle Dauphine, m'ont ſervi à placer la Côte de la Louyſiane par ſa véritable latitude & longitude. M. Baron nous a donné celle de la Nouvelle Orleans par 92. degrés 16. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris. Et la Société Royale de Londres nous donne celle de l'Iſle Dauphine, de 90. degrés 25. minutes. Cette derniere eſt fort différente de celle, qui réſultoit des Obſervations Aſtronomiques

miques, que le Pere Laval y avoit faites en 1720, & qui étoit de 103. degrés. Mais on a ſçu depuis, que l'erreur venoit du dérangement de ſa pendule, ce qu'il ignoroit alors ; erreur, dont M. Delille s'apperçut par ſes détails géographiques, & ſur laquelle il donna un fort bon Mémoire, qui eſt inſéré dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1726. Cependant M. Delille n'avoit point alors d'Obſervations immédiates, comme nous les avons aujourd'hui ; & voilà pourquoi dans ſa Carte de la Louyſiane, qu'il a publiée en 1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94. degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'eſt-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Popple la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96. degré 5. minutes, du Méridien de Paris : erreur bien plus conſidérable, & qui ne ſe peut excuſer dans M. Popple, qui devoit avoir connoiſſance, en dreſſant ſa Carte, de deux Obſervations Aſtronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans juſqu'à Saint Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & ſur-tout du Journal du R. P. de Charlevoix : on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occaſion de faire ſur pluſieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit preſque point de connoiſſance. Il nous fait connoître, par exemple, l'*Iſle des Chiens*, à 10. lieuës de Saint Marc d'Apalache ; & le paſſage, qui eſt entre la Terre ferme & cette Iſle, laquelle a 9. à 10. au moins de longueur, ce qui n'eſt marqué ſur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ces vaſtes Contrées, qui ſont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Miciſſipi ; ſur les Rivieres, qui les arroſent ; les Nations, qui les habitent ; les Voyageurs, qui les ont parcouruës ; & la maniere, dont les Cartes nous les repréſentent. Mais cela demanderoit une Diſſertation particuliere, & je ſuis obligé de finir celle-ci, qui n'eſt déja que trop longue : peut-être quelque jour aurai-je occaſion de travailler ſur cette Partie, & de m'étendre autant que le ſujet me paroît l'exiger. Cependant avant que de finir, il faut néceſſairement dire un mot ſur les Pays, qui ſont à l'Oueſt & au Nord de nos Lacs du Canada, dont la Géographie eſt très-imparfaite, pour ne pas dire entierement ignorée.

Il n'eſt pas douteux, ſelon moi, qu'à l'Occident du Ca-

nada, on ne trouve la Mer, qui ſépare cette Partie de l'Amérique de l'Aſie, que nous nommons *Mer de l'Oueſt*, mais qui eſt proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de croire qu'elle n'eſt pas éloignée de plus de 300. lieuës du Lac Supérieur. Il eſt même preſque certain qu'il y a une ſuite de Lacs & de Rivieres, par leſquelles on peut communiquer du Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'on a raſſemblé diverſes conjectures, qui ſembloient prouver l'exiſtence & la découverte d'une Mer dans cette Partie: il ne faut que voir ce que dit Gomara (liv. 6. chap. 18.) des Eſpagnols, qui virent la Mer, quand ils furent à *Quivira*, & qui apperçurent même des Vaiſſeaux ſur la Côte. Jean de Laët, (chap. du Nouveau Mexique) parlant du voyage de Vaſq Coronat, dit que les Habitans de *Cibola*, qui ſont un peu à l'Occident du Nouveau Mexique, vont querir des cuirs de Bœufs à huit journées de chez eux du côté du Nord; & Ramuſio, (tom. 3. pag. 359.) qui rapporte auſſi ce voyage, dit que les Plaines, dans leſquelles ils les vont querir, ſont du côté de la Mer. Witfliet, (dans ſa Deſcription du Nouveau Monde, au titre *Quivira* & *Anian*) marque une Mer au Nord de la Californie, & du Nouveau Mexique, ajoûtant que les Côtes de Quivira ne ſont connuës, qu'en quelques endroits, parce qu'elles ſont hors de toutes les routes des Navigateurs. Nicoloſi, dans ſon Hercule Sicilien, marque auſſi une Mer au Nord du Nouveau Mexique: j'ignore ſur quels Mémoires cet Auteur a travaillé, mais je ſçai qu'il a eu communication de ceux, que l'on envoye à la Congrégation de la Propagande. On peut encore voir ce que dit Purchas ſur cette Mer, (tome 3. de ſes navigations.) Joignez à ces diverſes Relations, celle du voyage de Martin d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit au Nord de la Californie. De tout cela il me paroît, qu'on doit hardiment conclure l'exiſtence d'une Mer au Nord de la Californie & du Nouveau Mexique, & par conſéquent à l'Oueſt du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoiſſances, que nos Voyageurs François & des Miſſionnaires ont eu de cette Mer par leur Commerce avec les Sauvages; mais cela ſeroit trop long. Il ſuffit que l'on ſçache que c'eſt de quelques Mémoires particuliers, & qui ne ſont point encore publiés, que j'ai

tiré les noms & les ſituations de ces Rivieres & de ces Lacs, que j'ai marqués à l'Oueſt du Lac Superieur, & ſur leſquels j'attends des éclairciſſemens. A l'égard du *Lac des Aſſiniboils* & de celui des *Criſtinaux*, les Relations, que l'on en a, ſont très-incertaines, pour ne pas dire fabuleuſes : & il me paroît, que c'eſt auſſi le ſentiment du Révérend Pere de Charlevoix, page 184. de ſon Journal, où il parle du Pays des Aſſiniboils. Cependant je n'ai pas laiſſé de les marquer, les ayant trouvés ſur une Carte manuſcrite du Sieur Franquelin, dont j'ai parlé ci-devant, & qui devoit connoître ces Parties, mieux que perſonne. Ainſi l'on y ajoûtera telle foi, que l'on jugera à propos (*a*).

(*a*) L'Auteur de l'Hiſtoire & du Journal a de bonnes raiſons de croire que ce n'eſt point par cette route, que l'on ira plus ſûrement & plus promptement à la Mer, dont il s'agit. Il s'en eſt expliqué en pluſieurs endroits de ſon Journal, & il apporte de bonnes preuves de ce qu'il avance.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE
DES SOMMAIRES
POUR LE TROISIE'ME VOLUME.

DISSERTATION PRELIMINAIRE
SUR L'ORIGINE DES AMERIQUAINS.

SENTIMENS de pluſieurs ſçavans Auteurs, qui ont traité plus au long cette Queſtion. Ce que Jean de Laet penſe de celui du Pere de Acoſta, de ceux de Leſcarbot, de Breverood, & de Grotius. Ses démêlés avec ce Dernier. Son ſentiment particulier. Ce qu'il dit de celui de Moraez. Sentiment de George de Hornn. A quoi ſe doit réduire la Queſtion propoſée, & comment on peut y répondre.

JOURNAL D'UN VOYAGE
DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE PREMIERE.

VOYAGE de Paris à Rochefort. Danger, que courut l'Auteur ſur la Loire.

LETTRE II.

L'Auteur s'embarque & met à la voile. Deſcription du grand Banc de Terre-Neuve. Cauſes des vents & des brumes, qui y régnent. Tempête. Des Moruës, & de la pêche de ce Poiſſon. Combat de la Baleine & de l'Eſpadon. Du Flettan. Erreur des Pilotes, & le danger, où elle met le Vaiſſeau du Roy. Du Cap de Raze. Des Iſles de S. Pierre. Du Golphe de S. Laurent, & des Iſles aux Oiſeaux. Du Cap des Roſiers. De Gaſpé, & de l'entrée du Fleuve S. Laurent. Deſcription de l'Iſle d'Anticoſty. Du Saguenay & de Tadouſſac. De l'Iſle aux Coudres, & du Goufre. De la Baye de S. Paul. Des Marées du Fleuve, & de la déclinaiſon de la Bouſſole. De l'Iſle d'Orleans.

LETTRE III.

ORigine du nom de Quebec. Du Sault de Montmorenci. Situation de Quebec. Deſcription de cette Ville, de ſes principaux Edifices. L'Evêché, la Cathedrale & le Seminaire. Du Fort, & du Cap aux Diamans. Des Recollets & des Urſulines, du College des Jéſuites, de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital Général, des Fortifications, des Habitans de Quebec, difference des Colonies Angloiſes & Françoiſes.

LETTRE IV.

AVENTURE d'un Navire Provençal. Deſcription de la Miſſion de Lorette. Ferveur des Sauvages. Idées fauſſes, qu'on s'eſt fait en France du Canada. Fautes, qu'on a faites dans l'Etabliſſement de cette Colonie. Mauvaiſe conduite par rapport au Commerce des Pelleteries. Des Congés, & de leurs abus. Divers changemens dans les Monnoyes.

LETTRE V.

DIFFERENCE du Caſtor du Canada, & de celui de l'Europe. Du poil du Caſtor. Deſcription anatomique de cet Amphibie. Du Caſtoreum. *Du Caſtor gras, & du Caſtor ſec. Differens uſages du poil de Caſtor. Induſtrie & travaux du Caſtor, ſa prévoyance. Des Caſtors Terriers. De la Chaſſe du Caſtor. Quelques particularitez ſur cet Animal. Du Rat muſqué.*

LETTRE VI.

MANIERE de courir la poſte en Traîne. Des Seigneuries du Canada. Du droit de Patronnage. Le Commerce permis aux Gentils-Hommes. Situation de Beckancourt. D'où étoit venu le nom de Riviere puante *à la Riviere de Beckancourt. Du Village des Abénaquis de Beckancourt. Situation de la Ville* des Trois Rivieres. *Du Lac de* S. Pierre. *Deſcription de la Ville des Trois Rivieres. Origine de ſon Etabliſſement. Du Cap de la Magdeleine. De la Chaſſe de l'Ours. L'Ours paſſe ſix mois ſans manger & ſans boire. Maniere, dont on chaſſe cet Animal. Cérémonïe ridicule, qui ſe pratique, quand on a tué un Ours. Réception, qu'on fait aux Chaſſeurs à leur retour, quelques particularitez ſur les Ours. Des Chiens de chaſſe.*

LETTRE VII.

DES Iſles de Richelieu *& de* S. François. *Du Village des Abenaquis de S. François. Du Suc d'Erable, du Fort de de Richelieu. Autres Forts dans les Paroiſſes. Belles actions d'une Dame & d'une Demoiſelle Canadiennes. De l'Elan, ou de l'Orignal. En quel tems il faut le chaſſer. Diverſes manieres de le chaſſer. Comment le Carcajou lui donne la chaſſe. Du Cerf & du Caribou. De la chaſſe du Bœuf. Deſcription du Bœuf Sauvage, & du Bœuf muſqué. Du Chevreuil. Du Loup Servier, & du Renard. De ce qu'on appelle la menuë Pelleterie.*

LETTRE VIII.

DEs Iſles de Richelieu. *Différence du Pays de Quebec, & de celui de Montreal. Deſcription de l'Iſle* de Monte al. *Deſcription de la Ville. De l'Iſle* de Jeſus, *& de la Riviere* des Prairies. *Du Sault* au Recollet. *Des Environs de Montreal. Du Sault S. Louis. Des Iroquois de la Montagne. Déſordres cauſés par la Traite de l'Eau-de-Vie dans les Villages du Sault S. Louis, & de la Montagne. De la Foire de Montreal. Calomnie du Baron de la Hontan à ce ſujet. De la Pêche du Loup Marin. Deſcription du Loup Marin. Ses diverſes eſpéces. Uſage de la chair & de la peau de cet Animal. Particularités des Loups Marins. Des Vaches Marines. Marſouins de deux couleurs. De la Pêche du Marſouin. Des Baleines.*

LETTRE IX.

POISSONS du Golphe & du Fleuve S. Laurent. Du Lancornet. De la Goberge, de la Truite ſaumonée. De la Tortuë, &c. Du Poiſſon armé : comment ce Poiſſon chaſſe aux Oiſeaux. Mariage de la Seine. De la Pêche de l'Eſturgeon. Poiſſons particuliers au Canada. Aigles de deux eſpéces. Perdrix de trois eſpéces. Autres Oiſeaux. Des Cardinaux. De l'Oiſeau-Mouche : en quoi il differe du Colibry des Iſles. Du Serpent à Sonnettes. Des Bois du Canada. Des Pins de deux eſpéces. Quatre eſpéces de Sapin. Deux ſortes de Cedres. Des Chênes, Erables, &c. Arbres particuliers au Canada.

LETTRE X.

POURQUOI on ne connoît en France le Canada, que par ſon mauvais côté. Excès du froid. Ses inconvéniens. Réflexions ſur ſes cauſes. De la Pêche des Anguilles. Du paſſage des Tourtes. Heureuſes conditions des Colons du Canada : pluſieurs ne ſçavent pas en profiter. Bonnes & mauvaiſes qualités de ces Créoles.

LETTRE XI.

DE la Bourgade Iroquoiſe du Sault ſaint Louis. Ferveur de ſes premiers Habitans. Des Habitans de Terre-Neuve. Des Eskimaux. Des Peuples des Environs du Port Nelſon. Etenduë de la Nouvelle France. Des Sioux. Des Aſſiniboils. Du Lac des Aſſiniboils. Des Peuples de la Langue Algonquine. Des Nations Abénaquiſes. Des Algonquins inférieurs. Des Sauvages du Nord. Des Algonquins. Des Outaouais. Des Pouteouatamis, & des autres Sauvages des environs de la Baye. Des Outagamis, des Maſcoutins, & des Kicapous. Des Miamis & des Illinois. Des Peuples de la Langue Huronne.

LETTRE XII.

DES Rapides du Fleuve ſaint Laurent. Réflexions ſur Catarocoui, *& ſur le chemin, qu'on prend pour y aller. Deſcription des Canots d'écorce. Du Lac de ſaint François. De l'Iſle* Tonihata. *Deſcription du Fort de Catarocoui. Caractere de la Langue Huronne. Caractere de la Langue Algonquine. En quoi different les Peuples de ces deux Langues. Origine de la Guerre, que les Algonquins & les Hurons ont eu à ſoutenir contre les Iroquois. Les ſuites de cette Guerre.*

LETTRE XIII.

ROUTE de Catarocouy à l'Anſe de la Famine. *Deſcription du Pays. Des Vignes du Canada. Deſcription de l'Anſe de la Famine. Du flux & du reflux des Lacs. Pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feüilles au mois de May. Maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages. De leur Dieu de la Guerre. De la déclaration de Guerre. Digreſſion ſur la Porcelaine du Canada. Des Bracelets & des Coliers de Porcelaine. De leur uſage. Du Calumet, de ſon uſage & de ſon origine.*

LETTRE XIV.

DESAGREMENS & incommodités des Voyages en Canada. Deſcription de la Côte du Sud du Lac Ontario. *Motifs, qui engagent les Sauvages à faire la Guerre. De quelle maniere on s'y réſout. Préparatifs du Chef. Déliberation du Conſeil. Meſures, qu'on prend pour avoir des Priſonniers. Chants, Danſes, & Feſtins de Guerre. Idée, que ces Peuples ont du courage; épreuves, où l'on met les Guerriers pour connoître s'ils en ont. Précautions pour les Bleſſés. Comment les Miamis ſe préparent à la Guerre. Deſcription des Raquettes pour marcher ſur la neige, & des Traînes pour porter le Bagage. Adieux des Guerriers. Leurs Armes offenſives & deffenſives. Du ſoin, qu'ils ont de porter leurs Dieux. Deſcription de la Riviere de* Caſconchiagon, *& de deux Fontaines ſingulieres. Deſcription de la* Baye des Tſonnonthouans, *& de la Riviere de* Niagara.

LETTRE XV.

PROJET d'un Etabliſſement à Niagara. Oppoſition inutile des Anglois à cet Etabliſſement. Deſcription du Pays de Niagara. Deſcription de la Danſe du Feu. Hiſtoire à ce ſujet. Autre fait ſingulier. Deſcription du Sault de Niagara. Obſervations ſur cette Caſcade. Circonſtances de la marche des Guerriers. Du Campement: de l'entrée dans le Pays Ennemi. Des approches & de l'attaque. De la maniere de combattre. Inſtinct des Sauvages pour connoître les traces de leurs Ennemis. Des ſignes, qu'on laiſſe de la Victoire. Précautions pour aſſûrer la Victoire, & pour garder les Priſonniers. Comment on annonce la Victoire dans les Villages.

LETTRE XVI.

PREMIERE réception des Priſonniers. Leurs bravades. Ce qu'on leur fait ſouffrir à leur entrée dans le Village. Diſtribution, qu'on en fait. Comment on décide de leur ſort. De l'a-

doption d'un Captif. De ceux, qui ſont deſtinés au feu. Principes de la barbarie, qu'on exerce envers eux. Courage d'un Capitaine Iroquois brûlé par les Hurons. Habileté des Sauvages dans leurs négociations.

LETTRE XVII.

DESCRIPTION du Lac Erié. *De la Côte Septentrionale de ce Lac. Agrémens de ces Voyages. Des Cédres blancs & rouges. Arrivée au* Détroit, *de la nature du Pays. Des Sauvages établis auprès du Fort du Détroit. Conſeil de trois Nations chez le Commandant du Détroit. Quel en fut le réſultat. En quelle diſpoſition l'Auteur trouve les Hurons du Détroit. Réception, que lui font les Pouteouatamis. Du Jeu du* Plat, *ou des* Oſſelets. *Uſage ſuperſtitieux de ce Jeu pour la guériſon des Malades. De l'herbe à la Puce, & de ſes effets. Des Citrons du Détroit.*

LETTRE XVIII.

POURQUOI les Sauvages ſont plus aiſés à convertir, que les Nations policées. Idée générale de leur Gouvernement. Diviſion des Nations en Tribus. Obſervation ſur les noms des Chefs. De la ſucceſſion & de l'élection des Chefs. De leurs pouvoirs. Des Aſſiſtans, ou Conſeillers. Du Corps des Anciens. Des Chefs de Guerre. Pouvoir des Femmes dans quelques Nations. Sageſſe des Conſeils. Des Orateurs. Des intérêts de ces Peuples. Politique des Iroquois. Du gouvernement des Villages. Ses défauts. Principes de ces défauts. De quelle maniere les Hurons puniſſent l'Aſſaſſinat. Punition des Magiciens. Réglement pour les choſes trouvées. Trait ſingulier à cette occaſion. Combien les Sauvages ſont ſenſibles au point d'honneur.

LETTRE XIX.

DEPART du Détroit. Soin, que les jeunes Sauvages prennent de ſe parer. Deſcription de la Côte Occidentale du Lac Huron. *Situation de* Michillimakinac. *Deſcription du* Lac ſuperieur. *Fable des Sauvages touchant ce Lac. Mines de Cuivre. Traditions des Sauvages ſur Michillimakinac. Abondance de la Pêche dans ce Canton. Des Iſles & de la Nation du* Caſtor. *Du Mariage des Sauvages. De la pluralité des Femmes, des degrez de parentés, qui empêchent les Mariages. Loix particulieres touchant les Mariages. Jalouſie des Sauvages. De quelle maniere ſe traitent les Mariages. Des Cérémonies du Mariage. Avantages des Meres ſur les Peres. Des Accouchemens, & de leurs ſuites. Du ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans. De l'impoſition du nom. Obſervation à ce ſujet.*

LETTRE XX.

DE la Baye des Noquets. *Des Iſles des* Pouteouatamis. *Des* Malhomines, *ou* Folles Avoines. *Des Peuples appellés* Puants. *Du Fort & de la Miſſion de la Baye. Eſpagnols défaits par des Sauvages du Miſſouri. Conſeil des* Sakis, *& à quel ſujet. Danſe du Calumet. Danſe de la Découverte. Des Traités, qui ſe font par le moyen de la Danſe du Calumet. Autres Danſes. Danſes ordonnées par les Médecins. Superſtitions des Peuples voiſins de la Baye. Diverſes Nations au Nord & à l'Oueſt.*

LETTRE. XXI.

OBSERVATION ſur les Courans des Lacs. Portrait des Sauvages. Leur force, leurs vices : pourquoi ils ne ſe multiplient pas. Avantages, qu'ils ont ſur nous. Leur mémoire, leur pénétration, & leur jugement. Leur grandeur d'ame ; leur conſtance dans les douleurs : leur valeur. Les égards, qu'ils ont les uns pour les autres. Leur fierté & leurs autres défauts. Des qualités

qualités du cœur. Du peu de naturel des Enfans pour leurs Parents. Societés particulieres de deux Sauvages. De la couleur de ces Peuples. Pourquoi ils n'ont point de poil ſur le corps.

LETTRE XXII.

DANGER de la navigation du Lac Michigan. *Obſervation ſur les Rivieres, qui s'y déchargent du côté de l'Orient. Riviere* du Pere Marquette. *Aventure arrivée à l'Auteur dans la Riviere de Saint Joſeph. Du Gin-Seng du Canada. Du Févier & du Saſſafras. Secret des Sauvages ſur les Simples & ſur les Mines de leur Pays. Du Jeu des Pailles. Autres Jeux. Suites funeſtes de l'yvrognerie. Bonheur des Sauvages. Mépris, qu'ils font de notre maniere de vivre. Du ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans. Figures ridicules, que quelques-unes leur donnent.*

LETTRE XXIII.

CE qui fortifie les Sauvages, & les rend ſi bien-faits. Leurs premiers exercices, & leur émulation entr'eux. A quoi ſe réduit l'éducation, qu'on leur donne. Leurs paſſions. Leur habillement. Comment & pourquoi ils ſe peignent & ſe picquent le corps & le viſage. Ornemens des Hommes: ornemens des Femmes, leurs occupations. De la culture des Terres. Des ſemences & des recoltes. Des différens grains & légumes, que les Sauvages cultivent, de leur façon de les accommoder, de leurs autres vivres. Ouvrages des Hommes & des Femmes. De leurs outils. Forme de leurs Villages. Leur maniere de ſe fortifier. De leurs hyvernemens, & de ce qu'ils y ont à ſouffrir. Leur malpropreté. Incommodité de l'Eté. Portrait en racourci des Sauvages.

LETTRE XXIV.

DES Traditions des Sauvages. Origine des Hommes ſelon eux. Ce qu'ils entendent par les Eſprits. Des bons & des mauvais Génies. Diſpoſitions requiſes pour avoir un Génie tuté-

laire. Ils en changent quelquefois, & pourquoi. De leurs ſacrifices. Des jeûnes, des vœux. Rapport des Sauvages avec les Hébreux. Leurs Prêtres. Ce qu'ils penſent de l'immortalité de l'Ame. Leur idée ſur ce qu'elle devient, quand elle eſt ſéparée du corps. Pourquoi on porte à manger ſur les Tombeaux. Préſens, qu'on fait aux Morts. Du Pays des Ames. Comment ils prétendent qu'on mérite d'être éternellement heureux. Des Ames des Bêtes. De la nature des Songes ſelon les Sauvages. Hiſtoire à ce ſujet. Maniere, dont on ſe débarraſſe d'un rêve, quand il en coûte trop pour y ſatisfaire. Deſcription de la Fête des Songes.

LETTRE XXV.

DES mauvais Génies, & des Sorciers. Des Jongleurs: leurs preſtiges. De la Pyromancie. Inſtallation des Jongleurs. Des Prêtres. Maladies ordinaires parmi les Sauvages. Uſage, qu'ils font de leurs Simples. Divers autres remedes. De la Sueur. Principes, ſur quoi roule la Médecine des Sauvages. Idée extravagante ſur les Maladies. Impoſture des Jongleurs. Leur cruauté à l'égard des Malades déſeſperés. Des Autmoins de l'Acadie.

LETTRE XXVI.

DEPART du Fort de la Riviere de Saint Joſeph. Des Sources du Theakiki. Ce qui ſe paſſe à la mort des Sauvages. Leur généroſité à l'égard des Morts. Des Funérailles. Des Tombeaux. Des Revenans. Diverſes pratiques au ſujet des Morts. Ce qui ſe paſſe après l'Enterrement. Du Deuil. Du Veuvage, & des Secondes Nôces. Idée des Sauvages ſur ceux, qui meurent de mort violente. De la Fête des Morts.

LETTRE XXVII.

DESCRIPTION du Theakiki. De la Riviere des Illinois. Réception des Priſonniers parmi les Illinois. Maniere, dont ils les brûlent. Particularités ſur les Partis de Guerre. Chant

lugubre des Illinois. Des Perroquets de la Louyſiane. Du Village de Pimiteouy. L'Auteur ſe trouve entre quatre Partis ennemis. Son embarras. Hiſtoire ſinguliere du Chef de Pimiteouy. Maniere, dont les Illinois pleurent les Morts. Attentions du Chef pour la ſûreté de l'Auteur, qui baptiſe ſa Fille.

LETTRE XXVIII.

INDUSTRIE des Sauvages pour ſurprendre leurs Ennemis. Cours de la Riviere des Illinois. Son entrée dans le Miciſſipi. Village des Tamarouas. Des Mines de la Riviere Marameg. *Deſcription des* Kaskaskias. *Arbres Fruitiers de la Louyſiane. Differens Peuples établis ſur le Miſſouri & aux environs. Deſcription du Miciſſipi au-deſſus des Illinois. Differentes Tribus des Illinois. Tradition du Péché de la premiere Femme, & du déluge. Idées des Sauvages ſur les Aſtres. Comment ils connoiſſent le Nord, quand le Ciel eſt couvert. Ce qu'ils penſent des Eclipſes & du Tonnerre. Leur maniere de diviſer le tems.*

LETTRE XXIX.

UTILITÉ du Poſte des Illinois. Froid extrême. Maniere de naviger ſur le Miciſſipi. Pourquoi les Feuilles tombent ſi tôt & pouſſent ſi tard aux Arbres de la Louyſiane. De la Riviere Ouabache. Mines de Fer. Chats ſauvages. Noyers, & leurs Proprietés. Marques des Guerriers. Des Chicachas. *Riviere des Chicachas. Forêts de la Louyſiane. Riviere des* Akanſas. *Differentes Tribus de ces Sauvages. Conceſſion de M. Law. Mortalité parmi les Akanſas.*

LETTRE XXX.

DE la Riviere des Yaſous. *Du Fort des François ſur cette Riviere. Des Caïmans. Conceſſion mal placée. Goufre, Carriere. Deſcription du Pays des* Natchez. *Succès du Tabac dans ce Canton. Cotton, Indigo. Deſcription du grand Village & du Temple des Natchez. Particularités ſur cette Nation. Du*

Grand Chef, ou Soleil, & de la Femme-Chef. Ce qui arrive à leur mort. Mœurs des Natchez : Leur Police. Deſcription d'une Fête. Premices offertes dans le Temple. De leurs Mariages. De la levée des Soldats, des Proviſions. Des Marches & des Campemens. Comment les Priſonniers ſont traités. Changement de noms. Récompenſe des Guerriers. Des Jongleurs. Du Deuil. Des Traités. Audience donnée aux Ambaſſadeurs. Religion du Feu dans toute la Floride.

LETTRE XXXI.

DESCRIPTION de la Nouvelle Orleans. *Miſſionnaires aux Natchez ſans fruit. Les François dépourvûs de ſecours ſpirituels aux Natchez. Deſcription de la Baye & du Village des Tonicas. Du Chef des Tonicas. Etat de cette Nation. De la Riviere Rouge. Conceſſions mal placées. Seconde Pointe coupée. Autres Conceſſions en mauvais état. Obſervations. Des* Bayagoulas, *des* Oumas, *des* Chetimachas, des Colapiſſas. *Autres Conceſſions. Des* Taenſas, *des* Chapitoulas.

LETTRE XXXII.

REMARQUES ſur la ſituation de la Nouvelle Orleans. Terres nouvelles, & changemens arrivés à l'embouchure du Fleuve. Etat de la Nouvelle Orleans. Des Chaouachas. *Des Paſſes du Miciſſipi. De l'Iſle* Touloufe, *ou de* la Baliſe. *Salines. Deſcription des Embouchures du Miciſſipi. De la principale Embouchure du Miciſſipi : des autres Paſſes. Moyen de creuſer la principale. Où il faut placer les Habitations. Difficulté de naviger ſur ce Fleuve. D'où vient l'idée peu juſte, qu'on a en France de la Louyſiane.*

LETTRE XXXIII.

ARRIVÉE au Biloxi. Deſcription de la Côte, de la Rade, & de ce Poſte. De la Caſſine, ou Apalachine. De la Cire de Myrthe. De la Riviere de la Maubile. *De la Baye de* Saint

Bernard. *Les François y ſont prévenus par les Eſpagnols. Départ du Biloxi. Obſervations ſur cette Côte. Tempête & ſes ſuites funeſtes : Du Lac de* Pontchartrain. *L'Auteur s'embarque ſur l'Adour. Ce Navire mal gouverné. Difficulté de naviger ſur le Miciſſipi en le deſcendant.*

LETTRE XXXIV.

L'ADOUR met à la Voile. Obſervation ſur l'Eau du Miciſſipi. Deſcription de la Côte Septentrionnale de l'Iſle de Cuba. Mauvaiſe manœuvre faite ſur l'Adour. Naufrage de ce Navire. Meſures de l'Equipage pour ſe ſauver. Sauvages ſur les Iſles des Martyrs. *Ce qui ſe paſſe entr'eux & les François. Les Paſſagers entrent en défiance de l'Equipage. Pluſieurs Paſſagers ſauvés par un coup de la Providence. Embarras cauſés par les Sauvages. Qui étoient ces Sauvages. Diſſenſion dans l'Equipage. Fermeté des Officiers. Un Navire Anglois tâche en vain de ſecourir l'Equipage. Deſcription des Martyrs. Viſite du Cacique des Sauvages. Autorité de ce Cacique. Il refuſe des Guides pour aller à Saint Auguſtin. On délibere ſur le parti, qu'on doit prendre : on ſe diviſe. Le plus grand nombre retourne au Biloxi. Déſeſpoir des Matelots. Incommodités de cette Côte de la Floride : les vivres manquent. Deux ſortes d'Huitres. Rencontre d'un Equipage Eſpagnol, qui avoit auſſi fait naufrage. Danger d'être dégradé ſans reſſource. Arrivée à* Saint Marc d'Apalache. *Deſcription du Pays. Départ de Saint Marc. Marées du côté de* Penſacole. *Fauſſe allarme. Arrivée à* Saint Joſeph. *Deſcription de ce Poſte. Politeſſes du Gouverneur Eſpagnol. Départ de Saint Joſeph. Deſcription de la Côte. Canal & Iſle de* Sainte Roſe. *Arrivée à Penſacole. Etat de ce Poſte. Arrivée au Biloxi.*

LETTRE XXXV.

PENSACOLE rendu aux Eſpagnols. Ordre de tranſporter le Quartier Général à la Nouvelle Orleans. Interlope Anglois au Biloxi. Déſertions fréquentes dans la Louyſiane. Conſpiration découverte. Les Anglois tâchent d'attirer à eux nos Alliés. Départ du Biloxi. Obſervations ſur le chaud, & ſur les hauteurs.

Deſcription du Port de la Havane. *Sort de l'Interlope Anglois. Le Gouverneur de la Havane refuſe au Navire François la permiſſion d'entrer dans ſon Port. Deſcription de la Baye de* Matance. *Débouquement du Canal de Bahama. Route, qu'il faut prendre pour aller de-là à Saint Domingue. Erreur des Pilotes. Embarras, où nous jette cette erreur. Quel Parti on prend. Deſcription de la grande Caïque. Succès ineſperé du parti, qu'on avoit pris. Arrivée au* Cap François *de Saint Domingue.*

LETTRE XXXVI.

DESCRIPTION du Cap François. De la Plaine du Cap. Obſervations. Remarques ſur les Dorades. Départ du Cap. Rencontre d'un Navire Anglois, & ce qui ſe paſſe entre ce Capitaine, & celui du Navire François. Arrivée à Plymouth. *Deſcription de ce Port. Induſtrie des Anglois pour ſurprendre les Forbans. Arrivée au* Havre de grace.

Fin de la Table des Sommaires.

JOURNAL

Volume, il on vouloit seulement rapporter les differentes

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

Carte de l'Ocean Occidental et Partie de l'Amérique

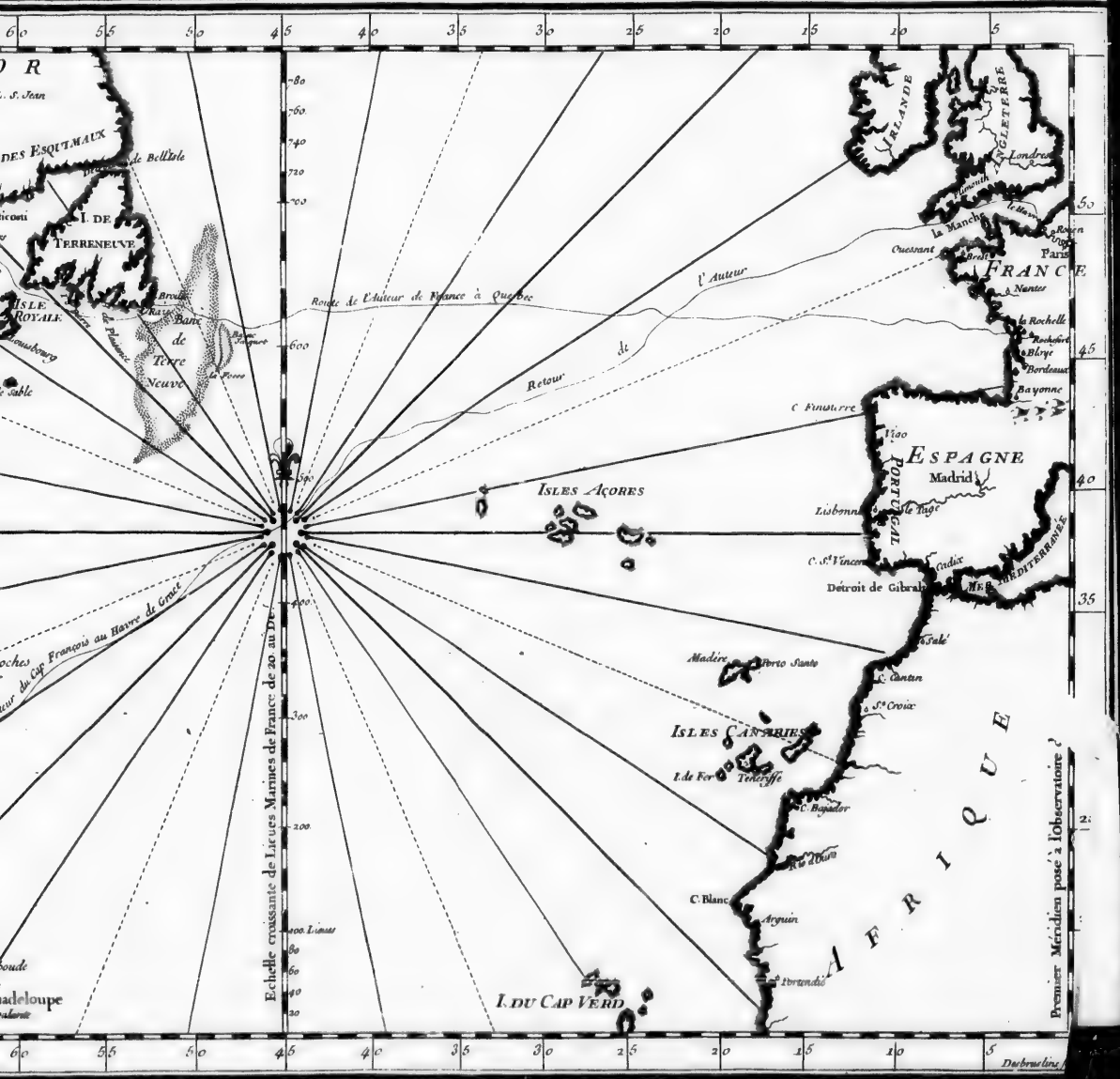
Que le R. P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canada, à la

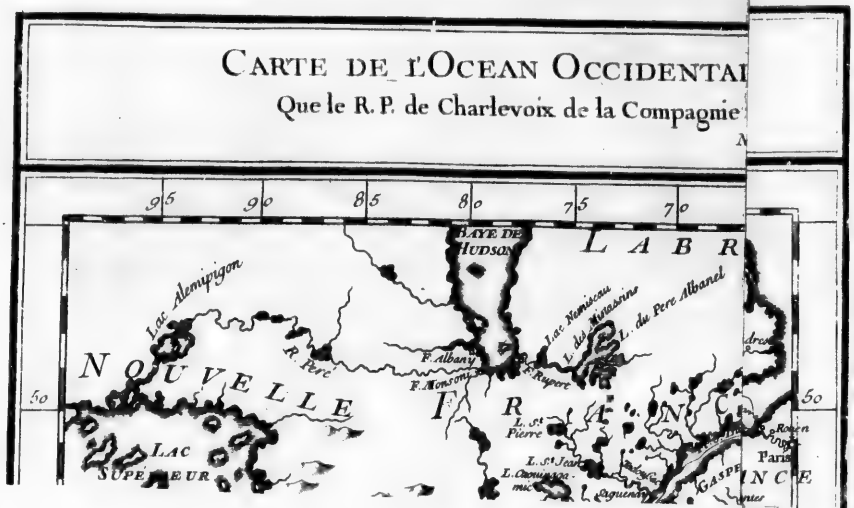
N.a Les Routes dans les Terres sont marquées par des

RTIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE Dressée pour l'intelligence du Journal du Voyage.

fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à St Domingue. *Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.*

ans les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.




CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL
Que le R. P. de Charlevoix de la Compagnie
95
90
85
80
75
70
BAYE DE HUDSON
LABR
Lac Alempigon
R. Pere
F. Albany
F. Monsoni
Lac Nemiscau
L. des Mistasins
L. du Pere Albanel
R. Rupert
NOUVELLE
FRANCE
L. St Pierre
L. St Jean
L. Caouachouan
L. Saguenay
LAC SUPERIEUR
Paris
GASPE
50
45
40

JOURNAL

JOURNAL
D'UN VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROY
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONNALE;

OÙ L'ON TROUVERA LA DESCRIPTION Géographique, & l'Hiſtoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs, & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

Addreſſé à M^de^ la DUCHESSE DE LESDIGUIERES (a).

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE, SUR L'ORIGINE DES AMÉRIQUAINS.

APRE'S avoir lû preſque tout ce qui a été écrit ſur la maniere, dont l'Amérique a pu être peuplée, il me paroît qu'on eſt auſſi peu avancé, qu'on pouvoit l'être, avant qu'on eût agité cette grande queſtion. Cependant on feroit un juſte Volume, ſi on vouloit ſeulement rapporter les differentes

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

opinions des Sçavans ſur ce ſujet. Mais la plûpart ont tellement donné dans la chimére ; preſque tous ont appuyé leurs conjectures ſur des fondemens ſi ruineux, ou ont eu recours à des convenances de noms, de mœurs, de Coûtumes, de Religion & de langages, ſi frivoles, qu'il eſt, ce me ſemble, auſſi inutile de les réfuter, qu'impoſſible de les concilier.

Il n'eſt peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matiere, ſe ſoient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchoient ſans guide. Ma ſurpriſe eſt que ceux, qui ont le plus approfondi la choſe, & ont eu pour cela des ſecours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précedés dans ce travail, ayent donné dans de plus grands travers encore : ils auroient pourtant pû les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont aſſez bien établis ; les conſéquences ſimples & naturelles, qu'on en doit tirer, ſuffiſoient à mon avis pour ſatisfaire & fixer la curioſité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui ſouvent porte à faux, ne fait que rejetter dans ſes premieres incertitudes. C'eſt ce que je me flatte de rendre ſenſible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut ſans doute fort étonné dans notre Hemiſphere, lorſqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où juſques-là on n'avoit imaginé qu'une vaſte Mer, ſur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de s'expoſer. Cependant, à peine Chriſtophe COLOMB y eut reconnu quelques Iſles, & ſurtout celle, qu'il nomma l'*Iſle Eſpagnole*, où il trouva des Mines d'Or, que lui-même ſe perſuada que cette Iſle étoit, tantôt l'*Ophir* de SALOMON, tantôt le *Zipangri*, ou le *Cipango* de Marc POL de Veniſe. VATABLE & Robert ESTIENNE ont cru auſſi que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ſes Flottes chercher de l'or, & Colomb a cru voir des reſtes de ſes Fourneaux dans les Mines de *Cibao*, les plus belles & les plus abondantes de l'Iſle Eſpagnole, & peut-être de tout le Nouveau Monde.

ARIAS MONTANUS non-ſeulement a placé *Ophir* & *Parvaïm* dans le Nouveau Monde, mais il donne pour Fondateur à *Juktan*, Ville chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER : à l'Empire même du Perou, & à celui du Mexique,

qu'il prétend être Ophir, un des Fils de Jectan, qui portoit ce nom. Il ajoûte qu'un autre Fils du même Patriarche, nommé dans l'Ecriture JOBAB, fut le Pere des Peuples de la Côte de *Paria*; que la Montagne Orientale *Sephar*, juſqu'où Moyſe dit que les Enfans de Jectan s'avancerent, en partant de *Meſſa*, eſt la fameuſe Chaîne des *Andes*, qui s'étend du Nord au Sud le long du Perou & du Chili. L'autorité de ce ſçavant Interpréte de l'Ecriture a entraîné dans le même ſentiment POSTEL, BECAN, POSSEVIN, GENEBRARD, & quantité d'autres. Enfin les Eſpagnols ont avancé qu'au tems de l'invaſion de leur Pays par les Maures, une partie des Habitans ſe réfugia en Amérique. Ils prétendirent même au quinziéme ſiécle y retrouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & ſur leſquelles ils avoient, diſoient-ils, des droits inconteſtables. OVIEDO, un de leurs plus célébres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles* ſont les fameuſes *Heſpérides*, ſi vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faiſant paſſer ſous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur reſtituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile : ce qu'il appuye de l'autorité de Saint Gregoire dans ſes Morales. Si on ajoûte à cela ce que Platon a dit qu'au-de-là de ſon Iſle *Atlantide*, il y avoit un très-grand nombre d'Iſles, derriere ces Iſles un très-vaſte Continent, & derriere ce Continent la vraie Mer, il ſe trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendroit alors l'opinion de THEOPHRASTE PARACELSE, qui a ſoûtenu que chaque Hemiſphere avoit eu ſon Adam?

Poſtel, que j'ai déja cité, & qui s'eſt rendu fameux par ſes opinions haſardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il eſt le premier, qui ait ſéparé tellement les deux Amériques à l'Iſthme de Panama, que les Habitans de l'une, ſelon lui, & ceux, qui l'ont ſuivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ce cas, j'aimerois mieux encore mettre, comme a fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, auſſi bien que les Colonnes d'Hercules, & dire que c'eſt la Scandinavie, qui a peuplé l'Amé-

rique Septentrionnale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font descendre tous les Amériquains des Cananéens chassés de la Terre promise par Josué : quelques-uns au contraire font passer par le Nord de l'Asie en Amerique les Israëlites, que SALMANAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEVET, qui croyoit comme eux que les Israëlites ont peuplé le N. Monde, conclut qu'ils se sont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açorres une espece de Tombeau avec des caracteres Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien instruit du fait. Ce n'est pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Isle de *Corvo*, la plus Septentrionnale des Açorres, mais une Statue Equestre, montée sur un pied d'estal, où il y avoit des caracteres. qu'on n'a pu déchiffrer.

Augustin TORNIEL estimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui étoit au Nord de cet Archipel, que les Descendans de Sem & de Japhet ont passé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui sont au Sud du Détroit de *Magellan*. Un Sicilien, nommé MARINŒUS, sur ce qu'on publia de son tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguste dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'eussent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Espagnol avoit laissé tomber cette Médaille, en visitant les Mines. Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules, & fondoit cette opinion bisarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausses Divinités. Mais si cette prétenduë ressemblance pouvoit faire une preuve, n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois, qu'on sçait avoir eu de tout tems beaucoup de goût pour les Voyages, & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies ?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Amériquains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois ; Abraham MILIUS aux anciens Celtes ; le Pere KIRKER aux Egyptiens ; & Robert LE COMTE aux Phéniciens, chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions, beaucoup moins soûtenables encore, & qui sont toutes également fondées

ſur de ſimples conjectures, dénuées de vraiſemblance, pour venir à ceux, qui ont le plus creuſé la matiere.

Le Premier eſt le P. Gregorio GARCIA, Dominiquain Eſpagnol, qui après avoir longtems travaillé dans les Miſſions du Perou & du Méxique, imprima en 1607 à Valence un Traité en Eſpagnol de *l'Origine des Indiens du Nouveau Monde*; où il rapporte & diſcute un très-grand nombre d'opinions diverſes ſur ce ſujet. Il propoſe chaque opinion, comme on fait une Queſtion en Philoſophie : il nomme ſes Auteurs & ſes Partiſans, il apporte leurs preuves, il répond aux objections, & ne décide point. Il y a joint les traditions des Peruviens, des Méxiquains, & des Inſulaires d'*Haïti*, qui eſt l'Iſle Eſpagnole, & qu'il avoit appriſes ſur les lieux mêmes. Il dit enſuite ſon ſentiment, qui eſt que pluſieurs Nations differentes ont contribué à peupler l'Amérique : il auroit pu s'en tenir là. Ce ſentiment a quelque choſe de plus, que de la vraiſemblance, & il devoit, ce ſemble, lui ſuffire de l'appuyer, comme il fait, de quelques preuves tirées de la varieté des Langues, des Caracteres, des Coûtumes, & des Religions, qu'on a remarquée dans les differentes Contrées du Nouveau Monde. Mais il en admet un ſi grand nombre de celles, dont les Auteurs des autres opinions avoient fait uſage, qu'il affoiblit la ſienne, en voulant la fortifier. En 1729 Dom André Gonzalez de BARCIA fit réimprimer à Madrid l'Ouvrage de ce Religieux, conſidérablement augmenté; mais en y ajoûtant beaucoup d'érudition, il n'a pas mis ſes Lecteurs plus en état de prendre leur parti.

Le Second eſt le Pere Joſeph de ACOSTA, Jeſuite Eſpagnol, qui a auſſi paſſé une grande partie de ſa vie dans l'Amérique, & duquel nous avons deux excellens Ouvrages; l'un en Caſtillan, intitulé : *Hiſtoria Natural y Moral de las Indias*; l'autre en Latin, ſous ce titre : *De promulgando Evangelio apud Barbaros, ſivè de procurandâ Indorum Salute*. Cet Auteur, dans le Premier Livre de ſon Hiſtoire, après avoir rapporté le ſentiment de PARMENIDE, d'ARISTOTE, & de PLINE, qui ne croyoient pas qu'il y eut des Hommes entre les deux Tropiques, ni qu'on eût jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plus loin que les Canaries, regarde la prétenduë Prophétie de Medée dans Seneque, comme une ſimple conjecture de ce Poëte, qui ne pouvant ſe perſuader qu'il n'y eût point de

Terre au-delà de l'Ocean Occidental, & voyant que la navigation commençoit à ſe perfectionner, jugeoit qu'on ne ſeroit pas lontems ſans faire de ce côté-là quelque découverte. Quant à ce que j'ai déja cité du Timée de Platon, cela paroît à l'Hiſtorien Eſpagnol une pure fiction, dans laquelle des Diſciples de ce Philoſophe, zelés pour ſa gloire, s'efforçoient, pour ſauver ſon honneur, de trouver quelque ingénieuſe allégorie.

Au Chapitre ſeiziéme, le P. de Acoſta commence à éxaminer par quelle voïe les premiers Habitans de l'Amérique ont pu paſſer dans ce grand Continent, & il rejette d'abord la voye directe & préméditée de la Mer, par la raiſon qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Bouſſole. Il ne trouve pourtant point d'inconvénient à dire que des Bâtimens ont pû être jettés ſur les Côtes de l'Amérique par quelque tempête, & ſur cela il cite (*a*), comme un fait conſtant, la Fable du Pilote, qu'un vent forcé avoit pouſſé vers le Breſil, & qui laiſſa en mourant ſes Memoires à Chriſtophe Colomb. Il rapporte enſuite ce que Pline a écrit de quelques Indiens, qu'un mauvais tems avoit dégradés ſur les côtes de la Germanie, & dont le Roi des Sueves fit preſent à Quintus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien que de croyable dans ce qui eſt rapporté ſous le nom d'Ariſtote, qu'un Navire Carthaginois ayant été pris d'un Vent d'Eſt forcé, qui le porta fort loin à l'Occident, l'Equipage y découvrit des Terres, juſques-là inconnuës; & il conclut de ces faits, que ſelon toutes les apparences, l'Amérique a reçu par de ſemblables voyes une partie de ſes Habitans: mais il ajoûte qu'il en a fallu néceſſairement chercher une autre, pour peupler cette Partie du Monde, quand ce ne ſeroit que pour y tranſporter certains Animaux; qu'on ne peut pas raiſonnablement ſuppoſer avoir été embarqués ſur des Navires, ni avoir fait à la nâge de ſi grands Trajets.

Ce Paſſage, continuë le Pere de Acoſta, ne peut être que par le Nord de l'Aſie ou de l'Europe, ou par les Terres, qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, & de ces trois routes, n'y en eût-il qu'une de pratiquable, c'en eſt aſſez pour comprendre comment l'Amérique s'eſt peuplée peu à peu, ſans avoir recours à la navigation, dont on ne voit nulle trace dans les Traditions des Amériquains. Pour fortifier ce rai-

(*a*) Chapitre XIX.

ſonnement, il obſerve que les Iſles, qui ſont trop éloignées du Continent, pour ſuppoſer qu'on puiſſe y aller dans les petits Bâtimens, dont ſe ſervent les Peuples du Nouveau Monde, telle qu'eſt la Vermude, ſe ſont trouvées déſertes; que la premiere fois, qu'on apperçut des Vaiſſeaux à la Côte du Perou, les Peruviens en témoignerent une ſurpriſe extrême, & que les Animaux, qui vraiſemblablement y ſont allés par Terre, ou en traverſant tout au plus de petits Détroits, comme les Tygres & les Lyons, étoient inconnus dans les Iſles de cet Hemiſphere, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, peut-être un peu trop ſérieuſement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliſer cette chimere; car il ne balance pas à la traiter ainſi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Iſle prétenduë il n'y avoit qu'un très-court trajet en Amérique. Dans le Chapitre ſuivant, il rejette le ſentiment de ceux, qui s'autoriſant du Quatriéme Livre d'Eſdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1°. que les Hébreux avoient des Caracteres, & qu'aucun Peuple Amériquain n'en connoiſſoit l'uſage: 2°. que ceux-ci ne faiſoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3°. que les Deſcendans d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circonciſion, qui n'eſt pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4°. qu'ils ont toujours conſervé avec un grand ſoin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais ceſſé d'attendre un Meſſie; que depuis leur diſperſion dans toutes les Parties du Monde, ils ne ſe ſont relâchés en rien de toutes ces choſes, & qu'on n'a point de raiſon de croire qu'ils y euſſent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun veſtige, que par-tout ailleurs.

Dans le vintquatriéme Chapitre, il obſerve qu'il eſt beaucoup plus aiſé dans cette diſcuſſion de réfuter les ſyſtêmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'Ecriture & de Traditions certaines dans les Amériquains rend leur origine très-difficile à découvrir, & qu'on ne peut rien aſſûrer ſur cela ſans témerité: que tout ce qu'on y peut permettre à la conjecture, c'eſt que ce grand Continent s'eſt peuplé peu à peu par les voyes, dont nous avons fait mention: qu'il ne peut croire que ces tranſmigrations ſoient anciennes;

& que ſelon toutes les apparences, les Premiers, qui ont tenté ce Paſſage, ont été plutôt des Chaſſeurs, ou des Peuples errans, que des Hommes civiliſés; mais que quand bien même les premiers Colons du Nouveau Monde auroient été tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner que leurs Deſcendans euſſent dégéneré, & alteré la Religion & les Mœurs de leurs Ancêtres: que le manque de pluſieurs choſes ſuffiſoit pour leur faire perdre leurs anciens uſages, & que faute de ſecours pour ſe tranſmettre leurs Traditions d'âge en âge, ils ont dû les oublier inſenſiblement, ou les défigurer de maniere à les rendre tout à fait méconnoiſſables; que l'exemple de pluſieurs Peuples de l'Eſpagne & de l'Italie, qui ſemblent n'avoir de l'Homme, que la figure, donne à tout ceci un grand air de vraiſemblance: que le Déluge, dont les Amériquains ont conſervé le ſouvenir, ne lui paroît pas être celui, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, mais quelque inondation particuliere, dont de très-habiles Gens prétendent qu'il reſte dans l'Amérique des preuves certaines: enfin qu'on ne ſçauroit démontrer que les plus anciens monumens de l'Amérique ſoient antérieurs au treiziéme, ou au quatorziéme ſiécle, & qu'en remontant plus haut, on ne trouve que des Fables & des Contes ſi pueriles, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer même une conjecture raiſonnable.

Jean de LAET, le troiſiéme Auteur, dont je dois rapporter le ſentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du ſolide dans celui du Pere de Acoſta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jéſuite ſuppoſe mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets ſur Mer ſans le ſecours de l'Aiguille aimantée, puiſqu'abſolument parlant, on peut naviger en obſervant le cours des Aſtres: qu'il ſemble même ſe contredire en ſoûtenant que la Bouſſole eſt une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'uſage en étoit ancien au Moſambique dès le quinziéme ſiécle: qu'il avance ſans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux: qu'il falloit bien enfin qu'on pût s'en paſſer, ou qu'elle fut connuë dans les premiers tems, puiſque dans notre Hemiſphere même pluſieurs Iſles aſſez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Hiſtoire du Pilote, dont

dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Chriſtophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer; qu'on ſçait que les Eſpagnols n'ont publié la premiere, que par jalouſie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la poſſeſſion de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Eſpagne; & qu'ils n'ont donné cours à la ſeconde, que pour enlever aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faiſant le tour de l'Afrique: qu'il ſe trompe, s'il croit poſſible le paſſage des Terres Auſtrales juſqu'au Détroit de Magellan, ſans traverſer la Mer; puiſque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impoſſibilité. Mais l'erreur du P. de Acoſta, ſi c'en eſt une, étoit excuſable, car lorſqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte ſon nom.

3°. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il eſt contre toute apparence que ce vaſte Continent, & quelques-unes des Iſles, qui l'environnent, ayent eu un ſi grand nombre d'Habitans à la fin du quinziéme ſiecle, ſi on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raiſon de juger que le Déluge, dont la tradition s'eſt conſervée parmi les Amériquains, n'eſt pas le Déluge Univerſel, dont Moyſe nous a décrit l'Hiſtoire dans la Geneſe.

Outre le Jéſuite Eſpagnol, trois autres Ecrivains; un François, un Anglois & un Hollandois, qui ont traité le même ſujet, ont paſſé par l'examen du docte Flamand. Ce ſont LESCARBOT, BREVEROOD, & GROTIUS. Il ne connoiſſoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déja parlé, non plus que celui de Jean de SOLORZANO PEREYRA, Juriſconſulte Eſpagnol, qui a pour titre: *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans ſur l'Origine des Amériquains, fut imprimé en 1629.

Quoiqu'il en ſoit, Marc Leſcarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'eſprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en pluſieurs endroits de mon Hiſtoire. En rapportant les diverſes opinions ſur la queſtion preſente, qui étoient en vogue de ſon tems, il rejette comme frivoles les applica-

tions, que l'on faiſoit de quelques Prophéties à ce ſujet, ſur-tout de celle d'ABDIAS à la converſion des Indes Occidentales par le miniſtere des Eſpagnols & des François, les ſeules Nations, qui ayent véritablement entrepris ce grand œuvre; car les Portugais, qui ont converti le Breſil, peuvent être compris ſous le nom d'Eſpagnols, & les Miſſionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y ſont allés que ſous la Banniere des Couronnes de France, d'Eſpagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vûë que les Idumeens, & il n'y a pas un mot dans ſa Prophétie, qui puiſſe, avec quelque ſorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Leſcarbot panche un peu plus vers le ſentiment de ceux, qui ont tranſporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chaſſés de la Terre promiſe par Joſué. Il y trouve au moins quelque vraiſemblance, en ce que ces Peuples, auſſi-bien que les Amériquains, avoient la coûtume de faire ſauter leurs Enfans par-deſſus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere d'Acoſta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navires en Amérique, & du paſſage par le Nord de l'Europe & de l'Aſie. Il croit que toutes les Parties du Continent ſe touchent, ou du moins que, s'il y a quelque Détroit à paſſer, comme celui de Magellan, qu'il ſuppoſoit ſéparer deux Continens, il ſe pourroit bien faire qu'ils n'euſſent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puiſque Jacques CARTIER a vû un Ours de la groſſeur d'une Vache, faire à la nâge un trajet de quatorze lieuës. Enfin il propoſe ſon ſentiment propre, qu'il ne paroît pourtant donner, que comme une ſimple conjecture.

Eſt-il croyable, dit-il, que Noé, qui a vêcu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde; & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à paſſer des Canaries aux Açorres, & des Açorres au Canada, ou des Iſles du Cap-Verd au Breſil, que du Continent de l'Aſie au Japon, ou à d'autres Iſles encore plus éloignées? Il rapporte à ce ſujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, ſur-tout dans Elien & dans Platon, des veſtiges, qui reſtoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoiſſance

de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Heſperides des Anciens ſont les Antilles, & il explique la Fable du Dragon, qui, ſelon les Poëtes, en gardoit les Pommes d'or, des differens Détroits, qui ſerpentent autour de ces Iſles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impratiquables. Il ajoûte à cela beaucoup d'autres obſervations géographiques, qui ne ſont pas toutes fort éxactes, & que Jean de Laët réfute très-bien.

Ce Critique remarque auſſi avec raiſon que, ſi les Cananéens ſacrifioient leurs Enfans à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fuſſent Anthropophages. Il convient de la poſſibilité & de la vraiſemblance du paſſage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avouë qu'il eſt aiſé de comprendre comment des Hommes ainſi tranſplantés dans un Pays déſert, & ſi éloigné, y ſont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais penſé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaiſe humeur, excitée ſans doute par quelques-unes des preuves de Leſcarbot, qui véritablement ne ſont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de ſenſé dans cette conjecture. Il eſt aſſez ordinaire aux Sçavans d'en uſer de la ſorte: comme ſi la verité & la vraiſemblance ceſſoient d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaiſes preuves parmi celles, dont on les appuye.

EDOUARD DE BREVEROOD, ſçavant Anglois, après avoir réfuté le ſentiment inſoûtenable, qui fait deſcendre tous les Tartares des Iſraëlites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*; veut que ce ſoit uniquement cette nombreuſe Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde: & voici ſes preuves. 1°. L'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Aſie, que du côté de l'Europe. 2°. Le génie des Amériquains a un très-grand rapport avec celui des Tartares, qui ne ſe ſont jamais appliqués à aucun Art; ce qui n'eſt pourtant pas univerſellement vrai. 3°. La couleur des uns & des autres eſt à peu près la même: il eſt certain que la difference n'eſt pas conſiderable, & peut être l'effet de celle du Climat, & des Drogues, dont les Amériquains ſe frottent. 4°. Les Animaux féroces,

qu'on voit en Amérique, & qu'on ne peut raiſonnablement juger y avoir été tranſportés par Mer, ne peuvent y avoir paſſé que par la Tartarie. Il répond enſuite à une objection, qu'on lui peut faire ſur ce que les Tartares ſont circoncis, & il ſoûtient que la circonciſion n'a jamais été en uſage parmi les Tartares, qu'après qu'ils eurent embraſſé le Mahométiſme.

De Laët ſe contente d'expoſer cette opinion du docte Anglois, laquelle conſiſte à rejetter le ſentiment, qui fait deſcendre les Tartares des Iſraëlites, transferés par Salmanaſar; & à donner à tous les Amériquains les Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce qu'il penſe lui-même de cette origine, lorſque nous expoſerons ſon ſentiment propre. Mais il faut auparavant examiner ce qui ſe paſſa entre lui & le fameux Hugues Grotius, ſur le ſujet que nous traitons. La diſpute fut très-vive de part & d'autre, & ne fit guéres qu'embrouiller la queſtion.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage *in-quarto* ſous ce Titre: *De Origine Gentium Americanarum*, où il commence par ſuppoſer que l'Iſthme de Panama fut juſqu'au tems de la découverte du Nouveau Monde par les Eſpagnols une barriere regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, ſi on en croit le docte Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voiſines, dont il fait une claſſe à part, toute l'Amérique Septentrionnale a été peuplée par les Norvégiens, qui y paſſerent par l'Iſlande, le Groenland, l'Eſtotiland, & la Norimbegue. Il avoue néanmoins qu'ils y furent ſuivis quelques ſiécles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ſes preuves de la conformité des mœurs & de la reſſemblance des noms; mais il faut convenir, que rien n'eſt plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort perſuadé, & qu'il ne perſuade à perſonne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'eſt l'uſage de la Circonciſion, dont il s'eſt mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prétenduë Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que

leurs Ancêtres avoient été ſauvés des flots de la Mer ; ce qui a fait croire à quelques-uns, ajoûte-t'il, qu'ils étoient iſſus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'eſt ſervi Breverood, & il eſtime, avec Dom Pierre MARTYR D'ANGLERIE, que les Premiers, qui peuplerent l'Yucatan, furent des Ethiopiens jettés ſur cette Côte par une tempête, ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens, ce qu'il infere d'une eſpéce de Baptême uſité dans le Pays. Il ne ſçauroit diſconvenir, que le langage des Amériquains Septentrionnaux n'eſt proprement ni Ethiopien, ni Norvégien, mais cette difficulté ne l'arrête point : il en cherche, comme il peut, la ſolution dans le mêlange des Peuples divers, qui ſe ſont établis dans la ſuite des tems dans cette partie du Nouveau Monde, & dans leur vie errante, qui les a obligés, dit-il, de ſe faire de nouveaux jargons.

Il paſſe de-là aux Nations les plus voiſines du Détroit de Magellan, & s'imaginant voir beaucoup de reſſemblance entre celles, qui ſont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionnale ; & celles, qui demeurent au-delà, il décide que les Premieres tirent leur Origine des Dernieres ; & que celles-ci, auſſi-bien que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ſont venuës des Moluques & de l'Iſle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruviens, leurs Loix, leurs Coûtumes, leur Police, les ſuperbes édifices, qu'ils avoient conſtruits, & les débris des Navires Chinois, que des Eſpagnols, dit-il, ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique, au ſortir du Détroit de Magellan, ne lui permettent point de douter, que cette Nation ne ſoit originairement une Colonie Chinoiſe ; ce qui ſe confirme, ajoûte-t-il, par le culte du Soleil également établi dans l'un & dans l'autre Empire, par la reſſemblance de leurs caracteres & de leur maniere d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Amériquains par le peu de conformité, qui ſe trouve, ſelon lui, entre les mœurs & les coûtumes des uns & des autres : il inſiſte principalement ſur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on ſçait, dit-il, que les Schythes ne peuvent abſolument ſe paſſer.

Pour faire tomber ce ſyſtême, il ſuffit de montrer, qu'il

porte presque toujours à faux, & c'est ce que le Critique Flamand rend très-sensible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'est pas plus heureux à attaquer les sentimens des autres, qu'à établir le sien. En effet il observe que tous les Scythes n'ont pas l'usage des chevaux, puisque plusieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir; à quoi il ajoûte, que dans le sentiment de ceux, qui prétendent que c'est par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'est pas nécessaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares; que les Pays, qu'il a fallu traverser, n'étoient nullement propres pour les chevaux; que la coûtume des Scythes, quand ils se voyent contraints de passer quelque Détroit de Mer, est de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, sur lesquels ils s'embarquent. Il soûtient enfin que, selon toutes les apparences, ces transmigrations se sont faites assez peu de tems après la dispersion des petits-fils de Noë, & qu'alors les Scythes & les Tartares pouvoient bien ne pas encore faire usage de Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par la multitude des Peuples, qui habitoient l'Amérique Septentrionnale, lorsqu'on en fit la découverte; & quant à l'impossibilité prétenduë de franchir l'Isthme de Panama, il en fait voir l'absurdité par le peu d'obstacles, que les Européens ont trouvés dans ce passage. Il entreprend ensuite de montrer, que les Amériquains les plus Septentrionnaux ont beaucoup plus de ressemblance, soit dans les traits du visage, soit dans la couleur, soit dans la maniere de vivre avec les Scythes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les Norvégiens & les Peuples Germaniques; & sur ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Islande, il remarque fort bien que cette Isle n'a commencé d'être peuplée par les Norvégiens qu'à la fin du IXe. siécle de l'Ere Chrétienne; qu'alors même il n'y passa que quelques Familles, & qu'ainsi elle ne fut pas si-tôt en état d'envoyer en Amérique des Colonies assez nombreuses, pour avoir produit tant de milliers d'Hommes, qui dans le quinziéme siécle rempliſſoient ces vastes Contrées.

La route, que Grotius fait prendre à ses Norvégiens, fournit encore à son Adversaire de puissantes armes pour le combattre. Il lui fait observer, que le Groënland est en-

trecoupé de vaſtes & profonds Détroits de Mer, preſque toujours glacés, que tout le Pays eſt couvert de neiges très-hautes, & qui ne fondent jamais entiérement; que la Friſlande, ſi elle exiſte, ne peut être qu'une partie du Groënland, ou de l'Iſlande; & qu'il n'y a nul fond à faire ſur tout ce qu'en ont débité les deux Freres Zanis: que l'Eſtotiland, ſuivant le rapport de ces deux Nobles Vénitiens, eſt fort éloigné de la Friſlande, puiſque de leur tems il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays, & que ce fut par un pur haſard, que des Pêcheurs eurent connoiſſance de ce Dernier: que ce Royaume enchanté, dont le Souverain avoit une ſi magnifique Bibliothéque, a diſparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique; que la Norimbegue, où Grotius conduit les Norvegiens, n'eſt gueres moins fabuleuſe; que ce nom, dans lequel ce Sçavant trouve avec complaiſance un ſi grand rapport avec celui de Norvege, n'eſt pas le nom du Pays, mais un nom factice, dont perſonne ne connoît le Parrain; que les Naturels du Pays l'appelloient *Agguncia*; que ce Pays eſt bien éloigné au Sud de l'endroit, où l'on avoit ſuppoſé qu'étoit l'Eſtotiland, puiſqu'il fait partie de la Côte Méridionnale de la Nouvelle France, entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé ſur la terminaiſon en *are*, ſi commune dans l'Ancien & le Nouveau Méxique. Laët le tire de ce retranchement, en faiſant voir que preſque tous ces noms ſont modernes, & de la façon des Eſpagnols. Il renverſe avec la même facilité l'argument, que Grotius tiroit des Traditions des Méxiquains, en obſervant que quand ces Peuples ſe ſont placés aux environs du Lac de Mexico, ils y ont trouvé quantité de Barbares, qui parloient toutes ſortes de Langues, entre leſquelles il n'y avoit aucune affinité, ni aucune ſorte d'analogie; de ſorte qu'après les avoir ſubjugués, ils furent contraints d'établir des Interprétes pour les pouvoir gouverner. Cette vaine reſſemblance de noms avoit encore fait imaginer à Grotius dans la Californie un Peuple *Alavard*, qu'il fait deſcendre des Lombards; Laët lui répond que le nom d'*Alavard* pourroit bien n'avoir point d'autre fondement, que celui d'*Alvarado*, Capitaine Eſpagnol, qui avoit ſuivi Fernand Cortez au Méxique, & peut-être auſſi dans la Californie, dont on ſçait que

ce Conquerant en a fait la premiere découverte.

Laët fait voir enſuite que Grotius ne réuſſit pas mieux à montrer une conformité de Mœurs, de Coûtumes, de Traditions, & de Forme de gouvernement entre les Amériquains Septentrionnaux & les Norvegiens ; preſque tout ce qu'il en rapporte, étant fondé ſur de faux Mémoires. Puis il vient à l'argument, que tire ſon Adverſaire de la Circonciſion & du Baptême prétendu des Peuples de l'Yucatan. Il ſoûtient d'abord qu'il eſt contre toute vraiſemblance d'aller chercher un Pays renfermé entre des Colonies Norvegiennes, pour y placer des Afriquains, qui auroient dû plus naturellement prendre Terre au Breſil, ou du moins s'arrêter aux Antilles, qu'il auroient rencontrées ſur leur paſſage, en ſuppoſant qu'ils auroient paſſé le Tropique. Il avouë que D. Pierre Martyr d'Anglerie en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que pluſieurs étoient circoncis, mais il prétend que cet Auteur Italien a été mal informé, puiſque, ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acoſta, ni Oviedo, dont l'autorité eſt fort ſupérieure à la ſienne, n'ont parlé, ni de cette Circoncision, ni de ce Baptême, ni des Croix dreſſées ſur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire paſſer des Abyſſins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët aſſûre que Grotius s'eſt trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient juſques-là. Il eſt cependant certain par des Relations Portugaiſes que le Roi de Benin relevoit du Monarque Abyſſin.

Laët dit peu de choſes ſur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionnale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui ſont au Sud du Détroit de Magellan ; il ſe contente de remarquer que ces Terres ne ſont que des Iſles, & qu'au-delà, juſqu'aux Terres Auſtrales, il y a une étenduë immenſe de Mer : qu'on ne ſçait pas encore au juſte ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Amériquains Méridionnaux, ſans en excepter les Peuples, qui étoient ſoumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues differentes. Les preuves, ſur leſquelles Grotius établiſſoit l'Origine Chinoiſe des Peruviens, ne paroiſſent pas beaucoup plus ſolides à ſon Cenſeur.

Premierement, dit-il, le caractere des deux Nations, & leur

leur goût pour les Arts ſont extrémement oppoſés. En ſecond lieu, perſonne n'a encore dit que les Chinois ayent jamais adoré le Soleil ; & quand cela ſeroit, ce culte eſt commun à tant de Peuples, qu'on n'en peut tirer aucun argument dans la queſtion préſente. Il eſt vrai que les Incas du Perou, auſſi-bien que les Monarques Chinois, ſe diſoient les Fils du Soleil ; mais combien d'autres Princes ont pris ce titre, ou l'ont reçû de leurs Sujets ? Les Méxiquains ne le donnerent-ils pas même à Cortez, ſoit pour lui faire honneur, ſoit parce qu'il venoit de l'Orient. En troiſiéme lieu, Grotius s'eſt encore plus groſſiérement trompé, en aſſûrant que les Peruviens ſe ſervoient de Caracteres figurés, comme les Chinois, & les plaçoient comme eux, en lignes perpendiculaires ; puiſque le Pere de Acoſta, qui a demeuré lontems au Perou, & Garcilaſſo de la VEGA, qui y étoit né du Sang même des Incas (*a*), aſſûrent qu'on n'y connoiſſoit ni Caracteres, ni l'uſage d'aucune ſorte d'écriture. Ce que le Docte Hollandois avoit ajoûté, que MANGO CAPA, le Premier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit être qu'une conjecture, ou une fable inventée par quelque Voyageur ; car il n'en eſt fait aucune mention dans les Traditions du Perou.

Enfin, Laët déclare qu'il n'a jamais lû dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des débris de Navires Chinois dans la Mer Pacifique. La choſe lui paroît même aſſez difficile à croire, par la raiſon, que, pour aller de la Chine au Perou, les Vents ſont toute l'année tellement contraires, qu'il ſeroit plus court de prendre le grand détour par l'Occident, que la route directe. Il ajoûte que, ſi les Péruviens deſcendoient des Chinois, ils auroient conſervé du moins quelques veſtiges de l'art de naviguer, & l'uſage du fer, au lieu qu'ils ne connoiſſoient ni l'un, ni l'autre ; qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Peruviens & les Peuples du Chili, leurs Voiſins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'aſſez policées, pour être capables de donner naiſſance à un Empire tel, qu'étoit celui du Perou.

Grotius répliqua ; mais en Ambaſſadeur, & en Sçavant étonné de ce qu'on avoit oſé le contredire. Laët un peu piqué, le ménagea moins dans ſa repartie : il lui fit voir qu'il ne diſoit rien de nouveau, que des injures, & prétendit que

(*a*) Il en deſcendoit par ſa Mere.

dans une diſpute purement litteraire, le caractere d'Ambaſſadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecrivain, ni aucun poids à ſes raiſons.

Grotius triomphoit de ce que ſon Adverſaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens : voilà donc, diſoit-il, une partie de l'Amérique : donc les Habitans tirent leur origine de la Norvege. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin ? Il ne s'agit pas, répond de Laët, de ſçavoir ſi quelques Peuples du Nord ont paſſé en Amérique par le Groenland ; mais ſi tous les Amériquains viennent de la Norvége ; & je ſoûtiens que cela eſt impoſſible. ANGRIMUS JONAS, Iſlandois, aſſûre que la premiere découverte du Groenl nd n'a été faite qu'en 964. Herrera & GOMARA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent ſur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voiſinage de la Californie. Telle eſt la Tradition conſtante des Méxiquains : l'Amérique Septentrionnale avoit donc des Habitans pluſieurs ſiécles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par le Groenland.

Il n'eſt pas moins conſtant que les vrais Méxiquains fonderent leur Empire en 902, après avoir ſubjugué les *Chichimeques*, les *Otomias*, & les autres Barbares, qui s'étoient emparés des environs du Lac de Mexico : & le Pere de Acoſta nous aſſûre que chacun de ces Peuples avoit ſa Langue particuliere. On ſçait d'ailleurs que les Méxiquains venoient eux-mêmes de la Californie, ou du Nouveau Méxique, & qu'ils avoient fait, du moins pour la plûpart, le voyage par Terre. Ils ne ſont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainſi erré dans le principe par un Anachroniſme évident, tout ce qu'il bâtit ſur ce fondement, n'eſt plus qu'une ſuite de ce premier égarement : & ſon Antagoniſte, qui avec toute la liberté Belgique, croit être en droit de ne le regarder que comme un Sçavant, dont le ſyſtême lui paroît ruineux, & qui, offenſé à ſon tour de ce que l'ayant attaqué avec aſſez de modération, il n'en avoit pas reçû le retour de politeſſe, qu'il en attendoit, le ſuit pas à pas dans tous ſes écarts, & les lui remet ſans ceſſe devant les yeux.

Le docte Ambaſſadeur s'imaginoit avoir lû dans Herrera

que les Insulaires de *Baccalaos* ressemblent parfaitement aux Lappons. Laët, après avoir protesté qu'il n'a pu trouver ce fait dans l'Historien Espagnol, repete ce qu'il avoit déja dit, qu'il ne nie point que quelques Amériquains n'ayent pu avoir tiré leur origine de l'Europe; puis ramenant son Adversaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avoir de commun les Mexiquains avec les Habitans de l'Isle Baccalaos? Il avouë ensuite qu'Herrera parle d'une espece de Baptême, & de Confession usitée dans l'Yucatan & dans les Isles voisines, mais il soûtient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & si manifestement Idolâtre, qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'ils l'eussent reçû des Abyssins Chrétiens. Il ajoûte qu'il est bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Christianisme & de Judaïsme, qu'on a cru appercevoir en plusieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque est de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée sur l'autorité des Peres de l'Eglise.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pû, avec le tems, changer leur couleur sous un Soleil moins brûlant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les Peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur sous un Climat plus chaud, que celui, où ils sont nés; mais qu'il est sans exemple que les Descendans d'un Noir soient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas seulement de l'ardeur du Soleil, puisque les Brasiliens & tant d'autres, qui habitent sous les mêmes paralleles, ne l'ont point. Enfin, il releve une derniere erreur de Grotius, qui s'étoit persuadé que les Chinois ne connoissoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit se tirer d'une objection, qu'on auroit pû faire contre son systême de l'Origine Chinoise des Peruviens.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajoûter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du sentiment du célébre Grotius; il faut voir maintenant, s'il a été aussi heureux à bien établir le sien. Il rapporte d'abord, sur l'autorité de quelques Auteurs cités par Pline, mais qui ne paroissent pas avoir été fort

habiles Géographes, que dans quelques Iſles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre deſquelles ſont les Canaries, on a vû des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puiſqu'elles ont été dans la ſuite entierement déſertes, les Habitans ſe ſont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont paſſé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Tranſmigration, ſuivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans: alors les Eſpagnols étoient fort inquiettés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'eſt-il pas naturel de penſer que pluſieurs d'entre eux ſongerent à ſe réfugier en des Pays, où ils n'euſſent pas à craindre qu'on vînt encore troubler leur repos? Et qui a pu les empêcher de ſe retirer dans les Antilles, en paſſant par les Açorres, qui ſont à moitié chemin? Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation, & pouvoient ſervir aux Eſpagnols de modéles pour en conſtruire de ſemblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple aſſez récent du célébre HANNON, Carthaginois, qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraiſemblance à dire que des Iſles du Cap Verd on ait traverſé au Breſil. Les *Autololes*, que Pline a placés dans leur voiſinage, étoient Getules, & non pas Ethiopiens; leur couleur & leurs mœurs conviennent aſſez avec celles des Braſiliens.

La Grande-Bretagne, l'Irlande, & les Orcades paroiſſent auſſi au Sçavant d'Anvers très-propres à fonder une conjecture toute ſemblable en faveur de l'Amérique Septentrionnale. Il rapporte à ce ſujet ce qui eſt marqué dans l'Hiſtoire du Pays de Galles, écrite par le Docteur David POWEL, ſous l'année 1170. MADOC, dit cet Hiſtorien, un des Fils du Prince OWEN GUYNETH, las & rebuté des Guerres Civiles, qui s'étoient élevées entre ſes Freres après la mort de leur Pere, arma pluſieurs Vaiſſeaux, les pourvut de tout ce qui étoit néceſſaire pour un voyage de long cours, & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très-fertiles, & qui n'étoient point habitées: il y débarqua une partie de ſon Monde, puis retourna en Angleterre, où il fit de nouvelles Recruës, qu'il mena dans ſa Colonie. Laët

paroît faire beaucoup de fond ſur cette Hiſtoire, & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entrepriſes dans toutes les Iſles Britanniques. Il ſeroit à ſouhaiter, ajoûte-t'il, qu'on ſe fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionnale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De-là il vient aux Scythes, & fait un parallele de leurs mœurs avec celles des Amériquains. Il prouve d'abord par le témoignage de Pline, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionnales de l'Aſie & de l'Europe; & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la ſuite on l'ait reſtraint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où pluſieurs ont été lontems ignorés du reſte du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages; que tous ont pû envoyer des Colonies en Amérique, & que ſi on lui objecte qu'il n'y a d'Antropophages, que dans l'Amérique Méridionnale, c'eſt que tous ceux, qui étoient dans ce déteſtable uſage y ont paſſé. Il pouvoit ſans doute s'épargner la peine de répondre ſi mal à une objection, que Perſonne ne lui auroit apparemment faite, puiſque pluſieurs Amériquains Septentrionnaux ont toujours été, & ſont encore Anthropophages: mais continuons de le ſuivre dans l'expoſition de ſon ſyſtême. Je dis ſon ſyſtême, car où les Mémoires manquent pour conſtater le vrai, c'eſt une néceſſité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette queſtion, d'avoir recours au vrai-ſemblable, & il doit ſuffire de ne s'en pas éloigner.

Pline, à la vérité, dit que les Scythes ſe picquoient d'avoir beaucoup de Chevaux; mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de pluſieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caſpienne, & dont une partie menoient une vie errante: ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choſes avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique: & il n'eſt pas fort étonnant, ajoûte Laët, que ces rapports ne ſoient pas abſolument parfaits; car ces Peuples, avant même que de ſortir de leur Pays, differoient déja les uns des autres, & ne portoient pas le même nom: le changement de demeure a fait le reſte. On trouve les mêmes rapports entre pluſieurs Nations

Amériquaines, & les Samojedes établis ſur le grand Fleuve Oby, tels que les Ruſſiens nous les ont repréſentés ; & il eſt bien plus naturel de ſuppoſer que des Colonies de ces Peuples ont paſſé en Amérique, en traverſant la Mer Glaciale ſur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Amériquains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samojedes & des Scythes Nomades.

De l'Amérique Septentrionnale Laët paſſe à la Méridionnale, & examine ſi elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Iſles de Salomon ſont à huit cent lieuës des Côtes du Perou, & on ſçait aujourd'hui qu'elles ſont ſéparées des Terres Auſtrales par une Mer, dont on ne connoit point encore toute l'étenduë. Le Pere de Acoſta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent : mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que c'eſt une Iſle. Il faut donc, continuë le docte Flamand, que l'Amérique Méridionnale ait été peuplée par cette grande Terre Auſtrale, la même que Dom Pierre Ferdinand Giros, Portugais, & Dom Ferdinand de Quiros, Eſpagnol, rangerent l'eſpace de huit cent lieuës en 1609. & en 1610. (*a*) Ce Dernier, qui a donné ſon nom à une partie de cette Terre, marque dans ſa Lettre au Roy Catholique que le Pays, où il débarqua en pluſieurs endroits, étoit fort peuplé, & qu'il y avoit vû des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'eſt-il pas étrange que Laët aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionnale par une Terre, qui en eſt ſéparée par une Mer immenſe, & beaucoup plus que du reſte du Monde, que par la Septentrionnale, laquelle, en ſuppoſant qu'elle a été peuplée la premiere, doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déja dit, que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique, il obſerve que les vents de la partie de l'Eſt, qui y regnent toujours, ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient ; puis il examine pluſieurs Langues Amériquaines pour les confronter, & ce n'eſt point-là le meilleur endroit de ſon Ouvage ;

(*a*) Voyez dans les Faſtes Chronologiques à quoi il faut réduire ce Voyage de Quiros, & quelle eſt la vraie ſituation *des Iſles de Salomon.*

au moins si nous en jugeons par l'Extrait, qu'il nous donne d'un Vocabulaire Huron, pour opposer cette Langue à celle du Mexique; car il l'a tiré du Frere Gabriël Saghart, Recollet, qui entendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada, dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur premiere Origine; & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mene pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de Moraez, Portugais, tiré du vintiéme Livre de son Histoire du Brésil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israëlites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israëlites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brasiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considére l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations different, & je puis assûrer que cette prétenduë ressemblance, qui a tant frappé l'Historien Portugais, est tout au plus un faux air, qui saisit au premier coup d'œil, & disparoît, quand on y regarde de près, & qu'on ne s'est pas laissé prévenir.

Jean de Laët ayant donc bien réfuté les opinions, qu'on avoit avancées jusqu'à lui; & n'ayant pas prouvé la sienne avec le même succès, un Sçavant Hollandois, nommé Georges de Hornn, entra dans la lice; & il y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il crut tirer un grand avantage des nouvelles découvertes, que ses Compatriotes & les Anglois venoient de faire au Nord de l'Asie, de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a jamais imaginé ; c'eſt-à-dire, tout ce qu'on trouve dans le Pere Garcia, & dans Solorzano ſur le ſujet, qu'il entreprend de traiter, il met dans tout ſon jour la difficulté de prendre ſon parti ; difficulté fondée ſur le peu de connoiſſance, que nous avons des extrémités de la Terre, du côté du Nord & du côté du Sud, & ſur ce que les Eſpagnols, qui les Premiers ont découvert le Nouveau Monde, en ont ruiné les plus anciens monumens : témoin ce grand Chemin double de Quito à Cuzco ; Entrepriſe, à laquelle les Romains mêmes n'ont rien exécuté de comparable (*a*). Il ne craint pourtant pas de ſe promettre un heureux ſuccès de ſes recherches, & trouve que le Pere de Acoſta décide bien légerement qu'on ne peut ſans témérité ſe répondre de réuſſir dans cette Entrepriſe. Voyons s'il n'a pas lui-même juſtifié ce qu'il blâme dans l'Auteur Eſpagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas poſſible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vû le peu de tems, qui s'eſt écoulé depuis la Création du Monde, juſqu'à ce grand événement. De très-habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes ſur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, de moins la choſe eſt-elle poſſible, & c'en eſt aſſez pour ne point aſſûrer le contraire. Il faut avoüer néanmoins que de Hornn n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment ; mais ce qu'il ajoûte, ne donne pas une grande idée de ſon exactitude, ou de ſa bonne foi. Selon lui, Leſcarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde ; cependant l'Hiſtorien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il poſe enſuite pour principe qu'après le Déluge, les Hommes & les Animaux Terreſtres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de deſſein formé, & par haſard ; que les Oiſeaux y ont paſſé en volant ; ce qui ne doit point paroître étrange, puiſqu'on en a vû ſuivre pendant trois cent lieuës des Vaiſſeaux, ſans s'arrêter, & qu'il ſe rencontre par-tout des Rochers, & des Iſles, où ils peuvent ſe repoſer. Ainſi, ſelon lui, Jean de Laët a eu raiſon de dire que l'article des Oiſeaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne ſera pourtant pas de leur avis, car combien connoiſſons-nous de Volatilles, qui ne peuvent ni nâger, ni voler ſi loin ?

(*a*) Voyez M. BERGIER ſur les Grands Chemins des Romains.

Le

Le Pere de Acoſta a auſſi très-bien obſervé, au jugement du docte Hollandois, que les Bêtes Fauves ont pu trouver un paſſage libre par les Terres, & que, ſi l'on n'a rencontré dans le Nouveau Monde, ni Chevaux, ni Bœufs, il pouvoit ajoûter, ni Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros, ni beaucoup d'autres; c'eſt que les Nations, qui y ont paſſé, n'en avoient point l'uſage, ou n'ont pas eu la commodité de les y conduire. Il y a cependant des Bœufs en Amérique, mais d'une eſpece très-differente de tous ceux, que nous connoiſſons dans notre Hémiſphere.

Pour ce qui eſt des Hommes, de Hornn exclut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous les Noirs, tant de l'Aſie que de l'Afrique: le peu de Negres, qu'on a trouvé dans la Province de *Careta*, y ayant ſans doute été conduits par quelque accident, ou par quelque hazard peu de tems auparavant. 2°. Les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous les Peuples du Nord & du milieu des Terres de l'Europe & de l'Aſie. Cependant les Celtes & les anciens Bretons étoient grands Navigateurs & autant à portée qu'aucun autre Peuple de ſe tranſporter en Amérique. 3°. Les Samojedes & les Lappons. Sa raiſon pour exclure toutes ces Nations, eſt qu'en Amérique on ne voit perſonne, qui ait les cheveux blonds & friſés, ni qui porte de la barbe, ſi ce n'eſt les *Miges*, dans la Province de *Zapoteca*, les *Scheries*, vers *Rio de la Plata*, & les *Malopoques*, dans le Breſil. Les Eſquimaux ont auſſi les cheveux blonds; & ces exceptions ne laiſſent pas d'embarraſſer.

Tous les Indiens de l'Aſie, continue de Hornn, croyent la Métempſycoſe: donc ils n'ont point paſſé en Amérique, où on ne la connoît point. Cependant de bons Auteurs, & ſurtout le Sçavant KŒMPFER, prétendent que la Métempſycoſe n'a été portée aux Indes, que par XACA, qui vraiſemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambiſe chaſſa de leur Pays, quand il en eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perſe & dans les Indes, & l'un & l'autre ſont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne me paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIODORE de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux; donc ils n'ont

point contribué à peupler le Nouveau Monde. Ces propoſitions générales ſont bien difficiles à démontrer, ſur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, occupé par tant de Nations, de mœurs, d'uſages, & de génies ſi differens.

Les Grecs & les Latins ſont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, ſelon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raiſon, que les Carthaginois, puiſſans ſur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas ſoufferts. Cette preuve me paroît bien foible, ſur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être aſſez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aimerois mieux dire qu'HERCULES s'étant perſuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'eſt pas venu à l'eſprit de ſes Compatriotes de s'y embarquer, ce qui ne ſeroit pourtant qu'une conjecture aſſez aiſée à détruire.

Enfin, les Chrétiens, les Hébreux, les Mahométans, ſi on en croit de Hornn, ne ſe ſont point établis dans le Nouveau Monde; & ſi ce Sçavant ne rejette pas abſolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circonciſion, de la Confeſſion, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on a prétendu avoir trouvé des veſtiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de ſon ſyſtême, dont voici le plan.

Il ſuppoſe d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord; & regardant comme une ſuppoſition dénuée de fondement, la Barriere de l'Iſthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Eſpagnols, il ſoûtient que les premieres Colonies ſont allées beaucoup au-delà, puiſque l'on rencontre dans toute l'étenduë de ce Continent, dans la Partie Méridionnale, comme dans la Septentrionnale, des traces certaines du mêlange des Nations du Nord avec celles, qui ſont venuës d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies ſont des Scythes; que les Phéniciens & les Carthaginois ont abordé enſuite en Amérique par l'Ocean Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pû y paſſer par quelqu'une de ces voyes, ou y avoir été jettés par la Tempête; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pû s'y trouver tranſportés par quelque événe-

ment ſemblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il obſerve, ce me ſemble, très-bien que les Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien; que ſi dans les premiers ſiécles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation; que comme leurs Deſcendans n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une ſtructure ordinaire ont pu produire, & produiſent encore aujourd'hui de ces Coloſſes, ainſi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénegal. Juſqu'ici il ne dit rien de nouveau, & la plupart de ſes obſervations avoient été faites avant lui: mais voici du neuf, qui lui eſt propre: il paſſe de la poſſibilité au fait, & des conjectures aux aſſertions, & cet eſſor une fois pris, il va fort loin: ſuivons-le, il nous divertira, & de tems en tems il nous dira d'aſſez bonnes choſes.

Laiſſant à part les Scythes, qu'il ſuppoſe avoir paſſé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premieres Peuplades, il établit une premiere tranſmigration de Phéniciens, en poſant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hemiſphere de leurs Colonies: mais il eſt bon d'obſerver, que ſous le nom de Phéniciens, il comprend auſſi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens ſont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continuë-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes: HANNON a fait le tour de l'Afrique; les Canaries étoient connuës des Anciens. On ſçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afriqu y ont eu à ſoûtenir de grandes guerres contre les Naturels du Pays, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE eſt ici ſon garant, & il préfere l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contrediſent. Où ces Phéniciens, ajoûte-t'il, auroient-ils pû ſe retirer, après de ſi grandes pertes, que dans l'Amérique?

Cette premiere Tranſmigration lui paroît certaine, dès qu'elle eſt poſſible, & il la juge très-ancienne; mais il ſe

mocque d'OPMÉER, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'eſt pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la deſcription, qu'il en fait. Il obſerve qu'on a nommé Atlantides toutes les Iſles, qui ſont à l'Occident de l'Afrique, & il eſtime vraiſemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été ſubmergée par le Déluge, dont il reſte encore quelque leger ſouvenir parmi les Amériquains. Il dit encore que, ſelon Pierre Martyr d'Anglerie, les Inſulaires des Antilles racontoient que leurs Iſles avoient été autrefois jointes à la Terre-ferme, & n'en avoient été ſéparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations: qu'on trouve encore dans le Pérou des veſtiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionnale eſt pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la Septentrionnale, où la Nouvelle France ſeule a plus d'eaux, que tout le reſte de ce grand Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlantique, & forcés par des Tempêtes, avoient pris Terre à une grande Iſle, à l'Occident de la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrein fertile, des Fleuves naviguables, & de ſomptueux Edifices. De Hornn explique ceci de la ſeconde Tranſmigration de ces Peuples en Amérique. Diodore ajoûte que dans la ſuite les Carthaginois, vexés par les Tyriens & par les Habitans de la Mauritanie, qui ne leur donnoient ni paix, ni tréve, menerent dans cette Iſle des Colonies, & tinrent la choſe ſecrette, afin d'avoir toujours de ce côté-là une retraite aſſûrée, en cas de diſgrace. D'autres Auteurs, que de Hornn ne nomme pas, ont prétendu que ces Voyages ſe faiſoient à l'inſçû des Magiſtrats, leſquels s'appercevant que leur Etat ſe dépeuploit, & ayant découvert la ſource de ce déſordre, défendirent cette navigation ſous de très-griéves peines.

Enfin, la troiſiéme Tranſmigration des Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occaſionnée, ſelon notre Auteur, par un Voyage de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne, qui étoit au ſervice de Salomon. D'abord, ſur l'autorité de Joſeph, il aſſûre qu'Aſion-Gaber, où ſe fit l'embarquement, eſt un Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoûte-t'il, alloit chercher

des Dents d'Eléphans & des Paons ſur la Côte Occidentale d'Afrique, qui eſt *Tharſis :* c'eſt auſſi le ſentiment de M. HUET : puis de l'Or à *Ophir*, qui eſt *Haïti*, l'Iſle Eſpagnole : Chriſtophe Colomb l'avoit dit avant lui, ſelon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même ſentiment. De Hornn revenant enſuite aux Iſles Atlantiques, veut nous perſuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la *Cerné* des Anciens eſt la Grande Canarie, laquelle doit ſon nom aux Cananéens, qui s'y réfugierent.

Une des Canaries s'appelle *la Gomera :* le docte de Hornn ne doute point qu'elle ne doive ſon nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chaſſés de la Paleſtine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve *le Cham* des Phéniciens dans les *Chemez* de l'Iſle Haïti, dans les *Camis* du Japon, & dans le *Chile Cambal* de l'Yucatan ? Tout eſt à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre enſuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point paſſer ſous ſilence, c'eſt que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Iſles Baleares, n'avoient ni Caracteres, ni aucun uſage de l'Ecriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grece, non les Caracteres, dont ſa Nation s'eſt ſervie depuis, mais ceux, dont ſe ſervoient de ſon tems les Egyptiens.

Toutes ces Tranſmigrations ont précédé de pluſieurs ſiécles la Venuë de Jeſus-Chriſt : en voici de plus modernes. Notre Auteur diſtingue trois ſortes de Scythes, qui ont paſſé dans le Nouveau Monde, des Huns, des Tartares du Cathay, & des Chinois. A coup ſûr, les Partiſans de l'Antiquité de la Nation Chinoiſe ne lui paſſeront pas que ce grand Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, & ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il y a d'incertain dans les prétentions de quelques Chinois, ne ſeront pas de ſon avis. Il eſt aujourd'hui conſtant que l'Empire Chinois n'eſt pas fort poſterieur aux Petits-Fils de Noë. Mais nous ne finirions point, ſi nous voulions relever toutes les ſuppoſitions fauſſes & hafardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des Nations ſans nombre, qui occupoient un Pays immenſe : & l'occaſion du paſ-

ſage de pluſieurs en Amérique fut, ſelon lui, leur multitude & leurs guerres inteſtines. Pour ce qui eſt de la route, qu'il leur fait prendre, il prétend qu'ils paſſerent par l'extrémité du Nord, où ils trouverent des Mers glacées. Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nombre infini de ces Barbares, que leurs vaſtes Contrées ne pouvoient plus contenir; comme il avoit déja oublié ce qu'il avoit dit d'abord, que les premieres Peuplades de l'Amérique s'étoient formées par les Scythes, il nous avertit que ſi les Quartiers Septentrionnaux de l'Amérique ſont les moins peuplés, c'eſt que le Pays des Huns l'a été fort tard, & qu'encore aujourdhui il ne l'eſt pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même chemin? Non, car tandis que le plus grand nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux, qu'on appelloit *Finnes*, & que Corneille TACITE place dans la Finlande, les *Samojedes*, & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverſerent la N. Zemble, la Laponie, & le Groënland, d'où il juge auſſi que des Norvegiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un ſeul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voiſines de la Baye d'Hudſon, tirent leur Origine des Norvégiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voiſins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui, ſelon toutes les apparences, ont paſſé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur paſſage pourroit bien être une preuve que les deux Hemiſpheres ſe touchent par le Nord, du côté de l'Aſie, & ce n'eſt pas la ſeule, que nous en ayions, ſi ce que j'ai ſouvent oüi raconter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jéſuite François, eſt véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Miſſions de la Nouvelle France, paſſa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une Femme Huronne, qu'il avoit connuë en

Canada : il lui demanda par quelle aventure elle ſe trouvoit dans un Pays ſi éloigné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été priſe en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation juſqu'à l'endroit, où elle ſe trouvoit. On m'a encore aſſûré qu'un autre Jéſuite paſſant par Nantes au retour de la Chine, y avoit rapporté un trait aſſez ſemblable d'une Femme Eſpagnole de la Floride : elle avoit été priſe, diſoit-il, par des Sauvages, & donnée à une Nation plus éloignée, & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainſi ſucceſſivement paſſé de Pays en Pays, traverſé des Régions très-froides, & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie, y avoit épouſé un Tartare, qui avoit paſſé en Chine avec les Conquérans, & s'y étoit établi.

A la vérité ceux, qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Aſie, en ſuivant les Côtes d'Yeſſo, ou de Kamtſchatka, ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent, & ont conclu qu'entre l'Aſie & l'Amérique, il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA, Eſpagnol, ſi on en croit Jean Hugues de LINSCHOOTEN, a vérifié que cette ſéparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large, les dernieres navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'eſt qu'une Baye, au-deſſus de laquelle on peut paſſer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement, lorſqu'il dit que l'Amérique Septentrionnale eſt remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une eſpece de Tygres, dont le poil eſt de petit gris, qui ne ſont pas mouchetés, dont la queuë eſt fort longue, & dont la chair eſt bonne à manger : mais à cela près, ce n'eſt que vers le Tropique, que l'on commence à voir de vrais Tygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve pourtant point, qu'ils n'y ſoient point venus de la Tartarie & de l'Hircanie : mais comme en avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé des Climats, qui leur convenoient davantage, on peut croire qu'ils ont tout-à-fait abandonné les Pays Septentrionnaux.

Ce que SOLIN & Pline rapportent, que les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une grande étenduë de Pays, juſqu'au Promontoire *Tabin :* & ce que Marc Pol de Veniſe nous apprend, qu'au Nord-Eſt de la Chine & de la Tartarie il y a de vaſtes Pays inhabités, pourroient bien confirmer la conjec-

ture de notre Auteur touchant la retraite d'un grand nombre de Scythes en Amérique. On trouve dans les Anciens les noms de quelques-uns de ces Peuples : PTOLÉMÉE parle des *Tabiens ;* Solin nomme les *Apaléens*, qu'il dit avoir eu pour Voisins les *Messagetes*, & que Pline assûre avoir disparu. Ammien MARCELLIN dit expressément que la crainte des Anthropophages obligea plusieurs des Habitans de ces Contrées à se réfugier ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me semble, au moins une forte conjecture, que plus d'une Nation Amériquaine a une Origine Scythe ou Tartare.

Jusques-là de Hornn ne s'égare donc pas si loin de son but, qu'il n'y revienne de tems en tems, & l'on reconnoît le Sçavant jusques dans ses écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force de vouloir conjecturer sur des convenances de noms, la tête lui a tourné. Qui ne riroit, par exemple, en lui voyant avancer sérieusement que les *Apalaches*, Nation Floridienne, sont les *Apaléens* de Solin, & que des *Tabiens* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Perou ? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a, dit-on, un Peuple Voisin des Mogols, qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada : Herodote donne aux Turcs le nom d'*Yrcas*. Voilà les Iroquois & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes, la conjecture porte à faux : car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France, ou presque tous, sont de la façon des François.

Il y a plus, les Hurons & les Iroquois, à qui notre Auteur donne des Origines si differentes, parlent à peu près la même langue ; l'une est une Dialecte de l'autre : au lieu que les Souriquois, auxquels de Hornn donne les mêmes Ancêtres, qu'aux Iroquois, n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage, ni dans le caractere d'esprit. La Langue, qu'ils parlent est une Dialecte Algonquine, & le Huron est aussi different de l'Algonquin, que le Latin l'est de l'Hébreu. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée, pour se persuader que le *Meyra Humona* des Brasiliens, & le *Païeuma* des Habitans de Santa-Cruz, viennent de Saint Thomas, & sont dérivés de la Langue des Turcs, qui avant que de passer en Amérique, avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre ?

La confiance abandonne notre Auteur, lorsqu'il semble qu'elle

qu'elle devroit moins lui manquer ; il n'oſe décider, ſi l'Amérique Méridionnale a peuplé les Terres Auſtrales, ou ſi elle en a reçu ſes Habitans : mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Méxique. Il convient avec pluſieurs Hiſtoriens, que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes, lorſque les Eſpagnols les détruiſirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis lontems dans les Pays, qu'ils avoient choiſis, ſur-tout dans le Méxique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette difference venoit apparemment de ce que les Conquerans du Méxique n'étoient pas auſſi policés, que ceux du Perou.

Les uns & les autres, ſi on en croit de Hornn, ſont néanmoins ſortis des mêmes lieux : ce ſont, dit-il, les Peuples du Cathay ; les Japonnois, qui en ſont originaires ; les Chinois, qu'il ſuppoſe toujours deſcendus des Scythes ; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà aſſûrement une Origine bien mélangée, & bien biſarrement aſſortie. Mais enfin le Scavant Hollandois veut que tous ces Peuples ayent envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'eſt pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & ſurtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a ſouvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de MÉNAGE ; mais auſſi on leur fait faire un ſi long chemin, qu'on ne doit pas être ſurpris, s'ils ont ſi fort changé ſur la route.

Il n'y a pas juſqu'aux *Chiquites* du Paraguay, dont il ne faſſe dériver le nom, lequel eſt purement de la façon des Eſpagnols, de celui de Cathay. Le nom d'*Incas*, qui étoit celui de la Famille Impériale du Perou, a, ſelon lui, trop de reſſemblance avec le même nom de Cathay, pour qu'il ſoit permis de douter que ces Souverains ne tiraſſent leur Origine de ce grand Pays. En un mot, chercher des Catayens en Amérique, c'eſt, dit-il, chercher des Grecs en Italie, & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli* : donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne. *Chiappa*, Province du Méxique, peut-il venir d'ailleurs

que de *Giapan*, nom, que quelques-uns donnent au Japon? Motezuma, Empereur du Méxique, avoit une Barbe à la Chinoiſe : il n'en faut pas davantage pour le faire Originaire de la Chine. Je le fais pourtant pas ſans ſcrupule, que notre Auteur quitte les etymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe eſt fort ſinguliere dans un Méxiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motuzaïuma*, qu'il prétend, je ne ſçai ſur quelle autorité, être un titre d'honneur au Japon : ainſi ce Prince pourroit bien tirer ſon Origine de ces Iſles.

Cependant ce ne ſont ni les Cathayens, ni les Japonnois, qui ont fondé la Monarchie Méxiquaine : de Hornn en fait honneur à Facfur, Roy de la Chine, qui, détrôné par Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes ſur mille Vaiſſeaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathai, avoit fondé deux ſiécles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne ſçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très-grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices ſomptueux, qui étonnerent ſi fort les Eſpagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de ſon tems, dit Marc Pol de Veniſe, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conſervé leurs caracteres? c'eſt, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aiſé d'y ſuppléer par des figures ſymboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit ſur la queſtion préſente, & je ſuis bien trompé, ſi la ſimple expoſition de tant d'opinions diverſes n'eſt pas ſuffiſante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumieres, dont il a beſoin pour prendre le ſeul parti, qui convienne ſur cette grande controverſe, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle ſe réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t'il été?

Rien, ce me ſemble, n'eſt plus aiſé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'eſt formé ſur cela des diffi-

cultés, qu'on croyoit insolubles, & qui ne l'étoient point. Les Habitans de l'un & de l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & elle l'a été. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, & on les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes pour les extrêmités de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe; pour se transporter dans des Isles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? non sans doute. La navigation, qui s'est si fort perfectionnée depuis trois ou quatre siécles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût alors dans le dégré de perfection nécessaire, pour le dessein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en sont tenus à cette possibilité, qu'on ne sçauroit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique au Bresil; des Canaries aux Açorres, des Açorres aux Antilles, des Isles Britanniques & des Côtes de France en Terreneuve, la Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en pourrois dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Isles Mariannes, & de-là au Méxique. Il y a dans l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en avoir trouvé dans l'Amérique? & peut-on concevoir que les Petits-Fils de Noë, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, & de se répandre, selon les desseins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers?

Il falloit donc s'en tenir là; mais la question étoit trop simple, & la réponse trop aisée à faire. Les Sçavans veulent discuter, & ils ont cru pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée: & parce que les Histoires ne leur fournissoient rien pour cela, plûtôt que de demeurer court, ils ont réalisé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une simple convenance de noms, une légere apparence leur ont paru des preuves, & sur ces fondemens ruineux ils ont bâti

des ſyſtêmes, dont ils ſe ſont entêtés, dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux, & qu'on renverſe ſouvent par un ſeul fait, qui ne peut être conteſté. De-là il eſt arrivé que la maniere, dont le Nouveau Monde a reçu ſes premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point; on a porté l'extravagance juſqu'à ſe perſuader que les Amériquaius n'étoient point iſſus du premier Homme, que nous reconnoiſſons pour notre Pere commun; comme ſi l'ignorance de la maniere, dont un fait eſt arrivé, devoit le faire juger impoſſible, ou lui donnoit même un dégré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus ſingulier, c'eſt qu'on n'a pas pris, pour ſçavoir ce qu'on cherchoit, le ſeul moyen, qui nous reſtoit: je veux dire, la confrontation des Langues: en effet dans la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoiſſance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaiſon avec celles de notre Hemiſphere, qui ſont regardées comme Primitives, pourroient nous faire parvenir à quelque heureuſe découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'eſt pas auſſi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Miſſionnaires, qui ont travaillé ſur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui paſſent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'altération, qu'elles ont ſouffertes, tiennent encore aſſez de la matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, on a cherché dans les Mœurs, les Coûtumes, la Religion, & les Traditions des Amériquains, leur premiere Origine: cependant je ſuis perſuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire ſûrement au but, qu'on ſe propoſe. Les anciennes Traditions s'effacent de l'eſprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant pluſieurs ſiécles n'ont eu aucun ſecours pour les conſerver; & la moitié du Monde eſt dans le cas. De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choſes, font naître d'autres Tra-

ditions, qui effacent les premieres, & ſont effacées à leur tour. Au bout d'un ſiécle ou deux on n'a plus rien, qui puiſſe ſervir de guide pour retrouver la trace des premieres Traditions.

Les Mœurs dégénerent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mélange de pluſieurs Peuples, qui ſe réuniſſent; par le changement de domination, toujours ſuivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raiſon cette altération de mœurs & de caractere doit-elle être ſenſible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant ſans principe, & ſans regles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que ſont l'éducation, & la ſociété. Les Coûtumes s'aboliſſent encore plus aiſément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on a abandonnées. Que dirai-je de la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie? La néceſſité, où l'on eſt de s'en paſſer, en fait perdre les noms avec l'uſage.

Enfin rien n'a eſſuyé de plus promptes, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vûë, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs ſi peu liées entr'elles, parce que l'inconſéquence & les contradictions ſont l'appanage eſſentiel du menſonge, qu'il ne reſte pas le moindre fil, qui puiſſe ramener à la vérité. Nous en avons vû dans le ſiécle précédent un exemple bien ſenſible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux: toutefois en moins de trente ans, par le ſeul défaut d'exercice de Religion, d'inſtruction, & d'une autorité, qui les retînt dans le devoir, ils en étoient venus juſqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. S'ils avoient ſubſiſté ſeulement juſqu'à la troiſiéme génération, leurs Petits-Fils auroient été auſſi peu inſtruits des principes du Chriſtianiſme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Auſtrales. Peut-être auroient-ils conſervé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raiſon, & n'eſt-ce pas de cette ſorte que tant de Nations Infidéles ſe ſont trouvées avoir mélé dans leur Culte Idolatre, des Cérémonies, qui paroiſſoient copiées d'après les nôtres?

Il n'en eſt pas de même des Langues. Je conviens qu'une

Langue vivante eſt ſujette à de continuels changemens, & comme toutes l'ont été, on peut dire qu'aucune ne s'eſt conſervée dans ſa pureté originale. Mais il n'en eſt pas moins vrai, que malgré les changemens, que l'uſage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les diſtinguoit des autres, ce qui ſuffit pour ce qu'il nous faut dans le cas préſent; & que des ruiſſeaux, qui ſont ſortis des principales ſources, je veux dire des dialectes, on peut remonter juſqu'aux Langues Meres, comment cela? c'eſt que, ſuivant la remarque d'un ſçavant Académicien (*a*), les Langues Meres ſe reconnoiſſent en ce qu'elles ſont plus énergiques, que celles, qui en ſont dérivées, parce qu'elles ont été formées ſur la nature; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choſes, dont ils ſont les ſignes; qu'elles doivent moins au hazard, & que le mêlange, qui a formé les dialectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur ſon avec les choſes, dont ils étoient les ſignes inſtitués.

De-là je conclus, que ſi l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent ces caracteres, il n'eſt pas permis de douter qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues; & par conſéquent que les Nations, qui les parlent, n'ayent paſſé dans cet Hemiſphere aſſez peu de tems après la premiere diſperſion des Peuples; ſurtout, ſi dans notre Continent elles ſont entierement inconnuës. J'ai déja obſervé, qu'on ſuppoſe gratuitement que les arrieres Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu paſſer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas penſé. Je ne vois en effet aucune raiſon, qui puiſſe autoriſer une pareille ſuppoſition; & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ſes Enfans en ſçavoient moins que nous: que l'Artiſan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer ſur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à ſe garantir de tant d'écueils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ſes Deſcendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer ſur un Océan plus calme, & renfermé dans ſes anciennes limites?

Eſt-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu

(*a*) M. l'Abbé Dubos, *Hiſtoire de la Peinture & de la Poëſie.*

d'Habitans avant le Déluge ? Eſt il vraiſemblable que Noë & ſes Enfans n'ont connu que la moitié du Monde ; & Moyſe ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iſles les plus éloignées ont été peuplées ? Comment accorder cela avec la prétention de ceux, qui ſoûtiennent que les Premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer ; & peut-on bien dire ſérieuſement, contre l'autorité d'un témoignage ſi reſpectable, comme a fait Jean de Laët, que la navigation eſt un effet de l'audace des Hommes ; qu'elle n'entroit point dans les vûës directes du Créateur, & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes, & l'Eau aux Poiſſons ? D'ailleurs les Iſles ne font-elles point partie de la Terre, & n'y a-t-il point des endroits du Continent, où il étoit plus naturel d'aller par Mer, que par de longs détours, ſouvent impraticables, ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter ?

Il eſt certain que l'art de naviguer a eu le ſort de quantité d'autres, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés, dont quelques-uns ſont perdus, & d'autres n'ont été conſervés que dans un petit nombre de Nations : mais qu'eſt-ce que cela prouve ? Il faut toujours en revenir à ce principe, que les Arts néceſſaires aux deſſeins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux, qui les devoient remplir. L'induſtrie en a peut-être fait inventer, qui n'étoient qu'utiles ; & la cupidité en a fait découvrir, qui ne pouvoient ſervir, qu'à ſatisfaire nos paſſions. On peut croire auſſi que ce qui en a fait tomber pluſieurs dans l'oubli, c'eſt qu'ils n'étoient plus néceſſaires, & que telle a été la navigation de long cours, dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il ſuffiſoit pour le Commerce de ranger les Côtes, & de traverſer aux Iſles les plus proches. Faut-il s'étonner que, faute d'uſage, on ait perdu le ſecret de faire de longues courſes ſur un Elément ſi inconſtant, & ſi ſouvent orageux ?

Qui peut même aſſûrer qu'on l'ait perdu ſi-tôt ? Strabon dit en pluſieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Eſpagnols avoient de grands Vaiſſeaux, & excelloient en l'art de naviguer. Pline ſe plaint de ce que de ſon tems la navigation n'étoit pas auſſi parfaite, qu'elle l'avoit été pluſieurs ſiécles auparavant ; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu lontems la réputation d'être habiles & hardis

Navigateurs. Le P. de Acoſta convient que Vaſco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'uſage de la Bouſſole. Les Inſulaires de Madagaſcar ont une Tradition, qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Iſle. Rejetter cette Tradition ſur l'impoſſibilité de naviguer ſi loin ſans Bouſſole, n'eſt-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin ſi la Bouſſole eſt néceſſaire pour aller de la Chine à Madagaſcar, j'ai autant de droit de dire, ſur la foi d'une Tradition conſtante dans une grande Iſle ; les Chinois ont paſſé à Madagaſcar, donc ils connoiſſoient l'uſage de la Bouſſole ; qu'on en a de raiſonner ainſi : les Chinois ignoroient l'uſage de la Bouſſole, donc ils n'ont point paſſé à Madagaſcar. Je n'entreprends pourtant pas de ſoûtenir le fait, quoique je puiſſe le faire avec de bons Auteurs ; mais je ſerois auſſi fondé à l'avancer, que d'autres à le rejetter.

Les Chinois, dont l'Origine remonte aux Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes ; c'eſt un fait aſſez bien établi dans l'Hiſtoire : Qui a pu les empêcher de paſſer au Mexique par les Philippines ? Les Eſpagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Iſles Mariannes, & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'eſpace de Mer, qui ſépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même maniere, les unes plûtôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Iſles de Salomon, ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Auſtrales reſſemblent trop peu aux Amériquains, pour qu'on puiſſe imaginer qu'ils ayent la même origine, ſi on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de ſçavoir d'où ils la tirent ; mais enfin tous ces Pays ſont peuplés : il eſt bien vraiſemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette maniere, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas été dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre ?

Les anciens Celtes & les Gaulois, ſi renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies juſqu'aux extrémités de l'Aſie & de l'Europe, & dont on ne ſçauroit preſque nier que l'Origine ne remonte juſqu'aux

Enfans

Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açorres juſqu'en Amérique ? & ſi on objecte que les Açorres étoient ſans Habitans au quinziéme ſiécle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Iſles, les ont ſans doute négligées, pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immenſe, dont elles ne ſont pas fort éloignées. Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionnale reſſemblent ſi fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Aſie, & ſi peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître qu'ils deſcendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds ; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guéres d'apparence qu'elle ſoit ancienne ; & il n'y a aucun inconvénient à ſuppoſer que des Pays ſi peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en eſt pas de même du reſte de l'Amérique ; on ne me perſuadera jamais qu'une partie ſi conſidérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations ; & la raiſon, qui ſe tire du caractere des Amériquains, & de la peinture affreuſe, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples auſſi Sauvages & auſſi peu policés, que la plûpart d'entr'eux, & elle en a encore quelques reſtes. L'Aſie, le premier ſéjour des Hommes, & par conſéquent le premier ſiége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ſes plus floriſſants Empires environnés de la plus épaiſſe barbarie ? L'Egypte, qui s'eſt vantée d'avoir été la ſource des plus belles connoiſſances, & qui eſt retombée dans l'ignorance la plus profonde ; l'Empire des Abyſſins ſi ancien, & autrefois ſi floriſſant ; la Lybie, qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie, d'où ſont ſortis tant de Sçavants en tout genre, n'ont-ils pas toujours eu dans leur voiſinage des Peuples, qui ſembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, ſi lontems ignorés du reſte du Monde, ſoient devenus Barbares & Sauvages, & que leurs plus floriſſants Empires ſe ſoient trouvés dénués de tant de choſes, qu'on croyoit d'une néceſſité indiſpenſable dans notre Hemiſphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu ſi feroces les Montagnards des Pyrenées, dont pluſieurs le ſont encore ; quelle eſt l'Origine des Lappons & des Samojedes, d'où ſont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi ſous les mêmes paralleles il y a des Noirs en Afrique, & il n'y en a point ailleurs ; & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes queſtions touchant les Eskimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guayranis & les Patagons. Que ſi on demande pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart ſont de couleur rougeâtre, je demanderai à mon tour pourquoi la plûpart des Afriquains ſont noirs ? Cette queſtion n'entre pour rien dans la diſpute ſur l'Origine des Amériquains.

Les Nations Primitives ſe ſont mêlées & diviſées à diverſes repriſes ; les guerres étrangeres & domeſtiques, auſſi anciennes que la paſſion de dominer ; la néceſſité de ſe ſéparer & de s'éloigner, ſoit parce qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ſes Habitans, qui ſe multiploient à l'infini, ſoit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curioſité, ſi naturelles aux Hommes, mille raiſons, qu'il eſt aiſé d'imaginer, & qui entroient toutes dans les deſſeins de la Providence ; la maniere, dont ſe ſont faites ces tranſmigrations ; la difficulté de conſerver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs tranſplantés dans des Pays incultes, & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civiliſées : tout cela eſt aiſé à concevoir. Les accidens imprévûs, les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports, qu'on apperçoit entre des Peuples aujourd'hui ſi éloignés les uns des autres, & de la difference, qui ſe trouve entre des Nations voiſines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants, ou forcés par la néceſſité de ſe réunir pour ſe défendre, & ſe ſouſtraire à la domination d'un Peuple puiſſant, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Légiſlateur, ayent formé des Corps de Monarchies, ſe ſoient ſoumis à des Loix, ſe ſoient raſſemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde ; tels ont pu être ceux du Perou & du Mexique

dans le Nouveau ; mais les monumens hiſtoriques nous manquent pour en ſçavoir davantage, & il n'y a, je le répete, que la connoiſſance des Langues primitives, qui puiſſe porter quelque jour dans ces ténébres. Il eſt aſſez étonnant qu'on ait négligé juſqu'à préſent un moyen ſi naturel, & d'une exécution ſi facile, de faire des découvertes auſſi intéreſſantes pour le moins, que la plûpart de celles, qui occupent les Sçavans depuis deux ſiécles. On connoîtroit du moins parmi ce prodigieux nombre de Peuples divers, qu'on voit dans l'Amérique, & differens entr'eux de Langage, quels ſont ceux, qui parlent des Langues totalement differentes de celles de l'Ancien Monde, & qui par conſéquent doivent être cenſés avoir paſſé en Amérique dans les premiers tems, & ceux, qui, par l'Analogie de leur Langue avec celles, qui ſont en uſage dans les trois autres Parties du Monde, donnent lieu de juger que leur Tranſmigration eſt plus récente, & doit être attribuée, ou à quelque naufrage, ou à quelque accident ſemblable à ceux, dont j'ai parlé dans le cours de cette Diſſertation.

JOURNAL HISTORIQUE D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE.

Addreſſé à Mde la DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

1720. Juin.

PREMIERE LETTRE.

A Rochefort, ce trentiéme de Juin, 1720.

MADAME,

VOUS avez ſouhaitté que je vous écriviſſe régulierement par toutes les occaſions, que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai promis, parce qu'il ne m'eſt pas permis de vous rien refuſer : mais je crains fort que vous ne vous laſſiez bientôt de recevoir mes Lettres : car je ne puis me perſuader que vous les trouviez auſſi intéreſſantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'eſt ſur un Journal ſuivi, que vous avez compté ; mais en premier lieu, je prévois que les Meſſagers, dont je me ſervirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne ſeront pas tous bien fidéles, ni des plus exacts ; & ſi cela eſt, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & ſans ſuite : d'ail-

leurs je ne ſçai pas trop de quoi je les remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on m'envoye dans un Pays, où je ferai ſouvent cent lieuës, & davantage, ſans rencontrer un Homme, & ſans voir autre choſe que des Bois, des Lacs, des Rivieres & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne ſçavent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils? Ils ne ſçavent rien; & que leur dirai-je? Ils ne ſont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe, que vous ni moi, Madame, ne le ſommes d'être inſtruits de leurs affaires. 1720. Juin.

En ſecond lieu, quand je ſerois Homme à uſer du privilége des Voyageurs; je vous connois trop, pour oſer prendre cette liberté avec vous, & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me ſens point d'inclination à forger des aventures; j'ai déja fait l'expérience de ce que dit un Ancien qu'on ne change point de caractere en paſſant la Mer, ni en changeant de Climat, & j'eſpere conſerver celui de ſincérité, que vous me connoiſſez, en parcourant l'Amérique, & les Mers, qui la ſéparent de nous. Vous étiez en peine de ma ſanté, qui ne vous paroiſſoit pas en aſſez bon état pour entreprendre un Voyage ſi pénible; graces au Seigneur, elle ſe fortifie de jour en jour, & je voudrois bien être auſſi ſûr d'avoir toutes les autres qualités néceſſaires, pour m'acquitter, comme il faut, de la Commiſſion, dont on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Madame, que j'ai déja penſé perir à moitié chemin de Paris à Rochefort? Vous n'avez, peut-être pas oublié que je vous ai ſouvent dit que nos Rivieres de France ne ſont que des Ruiſſeaux, en comparaiſon de celles de l'Amérique: il s'en eſt peu fallu que la Loire n'ait été vengée de cet outrage.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec quatre ou cinq Officiers du Régiment de Conti, Infanterie. Le ſeize, étant vis-à-vis de Langets, & ne pouvant avancer à cauſe d'un vent contraire aſſez fort, nous voulûmes gagner cette Bourgade pour nous aſſûrer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y paſſer la nuit. Il falloit pour cela traverſer la Riviere, & nous le propoſâmes à nos Bateliers, qui y témoignerent de la répugnance; mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous inſiſtâmes, ils n'oſerent nous contredire. Nous n'étions pas encore

1720. Juin.

au milieu du Canal, que nous aurions bien voulu être à recommencer; mais il n'étoit plus tems, & ce qui me fâchoit le plus, c'eſt que c'étoit moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on ſe repentoit fort d'avoir ſuivi. Nous étions véritablement en grand danger, & on le voyoit bien ſur le viſage de nos Conducteurs; ils ne ſe démonterent pourtant point, & manœuvrerent ſi bien, qu'ils nous tirerent d'affaire.

Le danger paſſé, quelqu'un de la Compagnie, lequel avoit été pluſieurs fois ſur le point de ſe déshabiller pour ſe jetter à la nâge, ſe mit à crier de toute ſa force, mais d'un ton, qui faiſoit voir que le Cœur lui battoit encore, que j'avois eu grand'peur. Il diſoit peut-être plus vrai, qu'il ne penſoit; mais à coup ſûr, il devinoit, car pour écarter les reproches, que l'on commençoit à me faire, & pour tâcher de perſuader les autres, qu'il n'y avoit pas de danger, j'avois fait aſſez bonne contenance. On rencontre aſſez ſouvent de ces faux Braves, qui, pour cacher la frayeur, dont ils ſont ſaiſis, veulent faire diverſion, en donnant ſur ceux, qui ſont beaucoup plus raſſûrés qu'eux-mêmes. Cependant, Madame, ſi je croyois aux préſages, voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage, où je dois faire plus de trois mille lieuës ſur Mer, & naviguer en Canot d'Ecorce ſur deux des plus grands Fleuves du Monde, & ſur des Lacs preſque auſſi grands & pour le moins auſſi orageux, que le Pont Euxin & la Mer Caſpienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reſte du jour, & nous couchâmes à Langets; nos Officiers, qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi, étoient de fort honnêtes gens, & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion, & ils en donnerent une preuve, qui n'avoit rien d'équivoque. Une eſpece d'Aventurier, moitié Petit-Maître, & moitié Bel-eſprit, s'étoit joint à eux à Paris: juſqu'à Orleans il s'étoit aſſez contenu, mais du moment que nous fûmes embarqués, il commença de s'émanciper un peu, & inſenſiblement il tint des propos fort libres ſur la Religion. J'eus la conſolation de voir que tous nos Officiers en furent offenſés au point, qu'aucun ne voulut loger avec lui à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant, qui lui en fit la déclaration, & qui l'obligea d'aller chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf; on m'y attendoit, parce que j'é-

tois chargé des Pacquets de la Cour ; mais on y attendoit auſſi de l'argent, & il n'eſt arrivé qu'aujourd'hui. Je vais demain m'embarquer ſur le *Chameau*, grande & belle Flûte du Roi, laquelle eſt en Rade ſous l'Iſle d'Aix, & j'y ſerai en pays de connoiſſance. J'ai déja fait Campagne avec M. de VOUTRON, qui la commande, & avec CHAVITEAU, ſon premier Pilote : j'ai eu à Quebec pour Diſciple M. le Comte de VAUDREUIL, ſon Capitaine en ſecond, & j'ai vécu en Canada avec quelques-uns des Officiers & des Paſſagers. On nous aſſûre que nous avons un très-bon Equipage, & il n'eſt point d'Officier de Marine, qui ait plus d'expérience pour la navigation, que nous allons faire, que notre Commandant. Ainſi je ne pouvois rien déſirer de mieux, & pour la ſûreté du Navire, & pour l'agrément de la Société.

1720. Juin.

Je ſuis, &c.

SECONDE LETTRE.

1720. Juillet.

Voyage de la Rochelle à Quebec : Quelques Remarques ſur cette Navigation, ſur le Grand Banc de Terre-neuve, & ſur le Fleuve Saint Laurent.

A Quebec, ce vint-quatre Septembre, 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après quatre-vint-trois jours d'une lente & aſſez fâcheuſe Traverſée : nous n'avions pourtant que mille lieuës à faire ; ainſi vous voyez qu'on ne va pas toujours ſur Mer *per la via delle Poſte*, comme diſoit M. l'Abbé de CHOISY. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait ſouffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte, parce que j'avois déja payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempérammens, qui ne peuvent ſympathiſer avec cet Elément, & le mien eſt de cette eſpece. Or, dans l'état, où ce mal nous réduit, il n'eſt pas poſſible de faire attention à

1720. Juillet. ce qui ſe paſſe ſur le Vaiſſeau. D'ailleurs rien n'eſt plus ſtérile qu'une Navigation comme celle-ci ; auſſi n'y eſt-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent, combien on avance, & ſi l'on eſt en route : car pendant les deux tiers du chemin, on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je vais néanmoins vous marquer ce que ma mémoire me fournira de plus propre à vous amuſer pendant un quart-d'heure, pour tenir, autant qu'il m'eſt poſſible, la parole, que je vous ai donnée.

Nous reſtâmes en Rade tout le premier de Juillet, & le ſecond nous appareillâmes à la faveur d'un petit ſoufle du Nord-Eſt. Les trois premiers jours les Vents furent toujours du bon côté, mais bien foibles, & on s'en conſoloit, parce que la Mer étoit belle. Il ſembloit qu'elle voulût nous amadoüer, avant que de ſe montrer dans toute ſa mauvaiſe humeur. Le quatriéme, ou le cinquiéme le Vent tourna & nous mit à la Bouline (*a*). La Mer devint groſſe, & pendant près de ſix ſemaines nous fûmes ſecoués de la bonne maniere. Les Vents ne faiſoient que tourner, mais ils nous prenoient bien plus ſouvent par devant que par derriere, & nous étions preſque toujours au plus près (*b*).

Deſcription du grand Banc.

1720. Août. Le neuviéme d'Août nos Pilotes ſe croyoient ſur le *Grand Banc de Terre-neuve*, & ils ne ſe trompoient pas de beaucoup. Ils étoient même en regle ; car un bon Pilote doit toujours être un peu de l'Avant de ſon Vaiſſeau (*c*) ; mais depuis le neuf juſqu'au ſeize, nous ne fîmes preſque point de chemin. Ce qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve, eſt proprement une Montagne cachée ſous les Eaux, environ à ſix cent lieuës de France du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS, duquel nous avons un très-bon Ouvrage ſur l'Amérique Septentrionnale, & un Traité fort inſtructif de la Pêche de la Moruë, donne à cette Montagne cent cinquante lieuës d'étenduë du Nord au Sud ; mais, ſelon les Cartes Marines les plus exactes, ſon commencement, du côté du Sud, eſt par les quarante & un dégrez de Latitude Nord, & ſon extrémité Septentrionnale eſt par les quarante-neuf dégrez, vint-cinq Minutes.

(*a*) Aller à la Bouline, c'eſt prendre le Vent de biais.

(*b*) Etre au plus près, c'eſt quand on pince le Vent, en le prenant de biais, parce qu'il vient preſque de devant.

(*c*) C'eſt-à-dire, ſe croire plus avancé qu'il n'eſt.

La

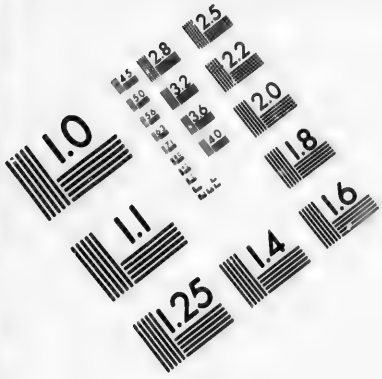
1720. Août.

La verité eſt que ſes deux extrémités ſe terminent tellement en pointe, qu'il eſt mal aiſé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, eſt d'environ quatre-vint-dix lieuës Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf dégrez de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient moüillé l'Ancre à cinq braſſes; ce qui eſt encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il eſt certain qu'en pluſieurs endroits il y en a plus de ſoixante. Vers le milieu de ſa Longueur, du côté de l'Europe, il f[illegible] une eſpece de Baye, qu'on a nommée *la Foſſe*; & c'eſt ce qui fait que de deux Navires, qui ſont ſur la même ligne, & à la vûë l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle *le Banc Jacquet*. Il eſt par le travers du milieu de ſa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône: mais j'ai vû des Pilotes, qui des trois n'en font qu'un, & ſe tirent des objections, qu'on leur fait, en diſant, qu'il y a ſur le Grand Banc des cavités, dont la profondeur a trompé ceux, qui n'en diſtinguent trois, que pour n'avoir pas filé aſſez de Cable. Quoiqu'il en ſoit de la grandeur & de la figure de cette Montagne, dont il n'eſt pas poſſible d'être inſtruit au juſte, on y trouve une quantité prodigieuſe de Coquillages, & pluſieurs eſpéces de Poiſſons de toutes grandeurs; la plûpart ſervent de nourriture ordinaire aux Moruës, dont le nombre ſemble égaler celui des Grains de Sable, qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux ſiécles on en charge tous les ans deux à trois cent Navires, & il n'y paroît preſque point. On ne feroit pourtant pas mal de diſcontinuer de tems en tems cette Pêche, d'autant plus que le Golphe de Saint Laurent, le Fleuve même, pendant plus de ſoixante lieuës, les Côtes de l'Acadie, celles de l'Iſle Royale & de Terre-neuve, ne ſont guéres moins fournies de ce Poiſſon, que le Grand Banc. Ce ſont là, Madame, de vraies Mines, qui valent mieux, & demandent beaucoup moins de frais, que celle du Perou & du Méxique.

Cauſes des Vents & des Brumes, qui y regnent.

Nous eûmes beaucoup à ſouffrir tout le tems, que les Vents contraires nous retinrent ſur les Frontieres du Royaume des



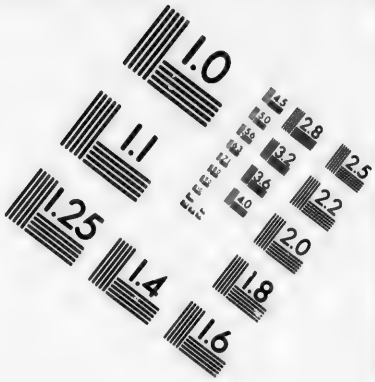
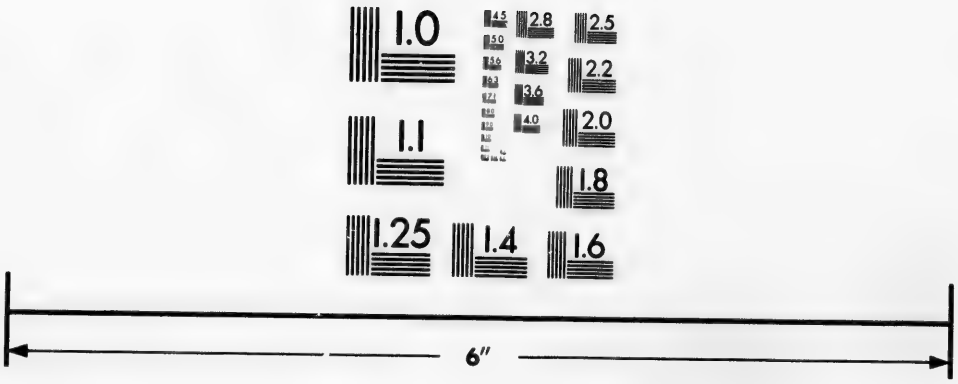
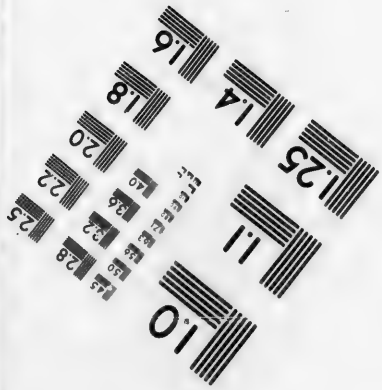
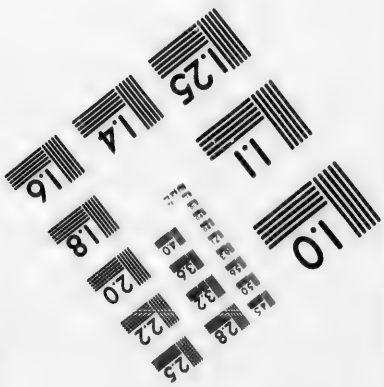


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

1720. Août.

Moruës ; car c'eſt bien le plus déſagréable & le plus incommode Parage de tout l'Océan. Le Soleil ne s'y montre preſque jamais, & la plûpart du tems l'air y eſt couvert d'une Brume froide & épaiſſe, qui fait connoître les approches du Banc, de maniere à ne s'y pas méprendre. Quelle pourroit être la cauſe d'un Phénomene ſi marqué & ſi conſtant ! Seroit-ce le Voiſinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent ? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui eſt la Terre la plus proche du Grand Banc, en eſt éloigné de trente-cinq lieuës, la même choſe n'arrive point de tous les autres côtés de l'Iſle ; & de plus, l'Iſle de Terre-neuve n'eſt embrumée, que du côté du Grand Banc : par-tout ailleurs ſes Côtes joüiſſent d'un air pur, & d'un Ciel ſerein. Il eſt donc vraiſemblable que c'eſt la proximité du Grand Banc, qui cauſe les Brouillards, dont le Cap de Raze eſt ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cauſe ſur le Banc même. Or voici ſur cela ma conjecture, que je ſoumets à la déciſion des Sçavans.

Je commence par obſerver que nous avons un autre ſigne de l'approche du Grand Banc : c'eſt que ſur toutes ſes extrémités, qu'on appelle communément ſes *Ecorres*, la Mer eſt toujours glapiſſante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cauſe des Broüillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond eſt mêlé de Sable & de Vaſes, épaiſſit l'Air & l'engraiſſe, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs groſſieres, qu'il ne peut jamais bien réſoudre ? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer ſur les Ecorres du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & ſur le Banc même, il regne un calme profond ? La voici, ſi je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulierement pouſſée par ces Courans, & heurtant avec impétuoſité contre les bords du Banc, qui ſont preſque partout à pic, en eſt repouſſée avec la même violence, ce qui cauſe l'agitation, qu'on y remarque.

Que ſi la même choſe n'arrive point aux approches de tous les Hautsfonds, c'eſt que tous n'ont pas une auſſi grande étenduë, que celui-ci ; qu'il n'y a point de Courans aux environs, qu'ils n'y ſont pas ſi forts, ou qu'ils ne s'y croiſent pas,

qu'ils ne rencontrent pas des bords auſſi roides, & n'en ſont point repouſſés avec autant de force. Il eſt certain d'ailleurs, comme je l'ai déja obſervé d'après les Marins, que l'agitation de la Mer, & les Vaſes, qu'elle remuë, contribuent beaucoup à épaiſſir l'Air, & à *engraiſſer* les Vents; mais que ces Vents, quand ils n'ont point d'autre cauſe, ne s'étendent pas bien loin, & que ſur le Grand Banc, à quelque diſtance des Bords, on eſt tranquille comme dans une Rade, à moins d'un Vent forcé, qui vienne d'ailleurs. 1720. Août.

Ce fut un Vendredi, ſeiziéme d'Août, à ſept heures du ſoir, que nous nous trouvâmes ſur le Grand Banc, par ſoixante & quinze Braſſes d'eau. Arriver au Grand Banc, cela s'appelle *bancquer;* en ſortir, c'eſt *débancquer;* ce ſont deux mots, dont la Péche des Moruës a enrichi notre Langue. C'eſt la coûtume, quand on a trouvé fond, de crier: *Vive le Roi*, & on le fit de bon cœur. Notre Equipage ſoupiroit après la Moruë fraîche; mais le Soleil étoit couché, le Vent étoit bon, & on jugea à propos d'en profiter. Vers les onze heures du ſoir, Vent forcé de Sud-Eſt, lequel, avec la ſeule *Miſéne*, nous auroit fait faire trois lieuës par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en ſerrant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre; mais il ſurvint une Pluïe ſi abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'eſt que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement; il tomba ſi près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faiſoient la Manœuvre, en reſſentirent le contre-coup. Il redoubla enſuite, & cent Piéces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point; un coup n'attendoit pas l'autre; on ne ſe voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie, il ſembloit que nous étions à la Tranchée; le Cœur battoit aux plus intrépides; car le Tonnerre reſtoit toujours ſur notre tête, & s'il étoit tombé une ſeconde fois, nous aurions pû aller ſervir de pâture aux Moruës, aux dépens deſquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chere. Caſtor ou Pollux, car je ne ſçai lequel des deux étoit en faction, ſous le nom de *Feu Saint Elme* (*a*), nous avoit bien avertis de tout ce fra- Tempête.

(*a*) On ne manque guéres de voir ces Feux ſur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

1720. Août. cas, & ſans cela, nous aurions bien pû être ſurpris, & tourner ſous Voiles.

Au bout d'une heure & demie, la Pluye ceſſa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de foibles lueurs à l'Horiſon. Le Vent étoit toujours bon, & n'étoit plus ſi brutal, & la Mer paroiſſoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller ſe coucher, mais tous les Lits étoient inondés, la Pluye ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles, ce qui eſt inévitable, quand le Vaiſſeau eſt fort agité. On fit comme on put, & on ſe trouva encore très-heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Tout ce qui eſt violent ne dure point, ſur-tout le Vent de Sud-Eſt, au moins dans ces Mers. Il n'eſt conſtant, que lorſqu'il ſe fortifie peu à peu, & ſouvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jour; nous n'avancions pas, mais nous nous déſennuyâmes en pêchant.

Des Moruës, & de la Pêche de ce Poiſſon.

Tout eſt bon dans la Moruë, quand elle eſt fraîche; elle ne perd même rien de ſa bonté, & elle devient un peu plus ferme, quand elle a été deux jours dans le Sel; mais ce ſont les Pêcheurs ſeuls, qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent, c'eſt-à-dire, la Tête, la Langue, & le Foye, qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre, avec un peu de Poivre, lui fait une Sauſſe exquiſe. Pour conſerver tout cela, il faudroit trop de Sel: ainſi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas conſommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë, que j'aye vûë, n'avoit pas trois pieds: cependant celles du Grand Banc ſont les plus fortes: mais il n'y a peut-être point d'Animal, qui, [illegible]oportion de ſa grandeur, ait la Gueule plus large, ni q[illegible]t plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poiſſon, juſqu'à des têts de Pots caſſés, du Fer, & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela, mais on eſt revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que ſur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitié uſés. On eſt perſuadé aujourd'hui que le *Gau*; c'eſt le nom, que les Pêcheurs ont donné à l'Eſtomach de la Moruë, ſe retourne comme une Poche, & que ce Poiſſon ſe décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une ſorte de Moruë, qui ſe pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne differe des Moruës de l'Amérique, que par-

1720. Août.

ce qu'elle eſt plus petite. On ſe contente de ſaler celle du Grand Banc, & c'eſt ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occaſion qu'il a vû faire en Canada d'auſſi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'eſſai dans des Marais creuſés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage.

La Moruë ſéche, ou la Merluche ne ſe peut faire que ſur les Côtes : cela demande de grands ſoins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vû faire ce Commerce en Acadie, s'y ſont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-ſenſible qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y eſt pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec ſuccès, il faut que les Pêcheurs ſoient établis dans le Pays ; & voici quel eſt ſon raiſonnement. Toute Saiſon n'eſt pas propre pour cette Pêche ; on ne la peut faire que depuis le commencement du Mois de Mai juſqu'à la fin du Mois d'Août. Or ſi vous faites venir des Matelots de France, ou vous les payerez pour toute l'année, & les frais abſorberont les profits, ou vous ne les payerez que pendant la Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte. Car de dire qu'on les employera le reſte du tems à ſcier des Planches, & à couper du Bois, c'eſt une erreur ; ils n'y gagneront certainement pas ce qu'ils dépenſeront ; ainſi, ou il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils mourront de faim.

Mais s'ils ſont Habitans, on en ſera mieux ſervi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aiſe. On connoîtra les bons Ouvriers ; ils prendront leur tems pour la Pêche, ils choiſiront les bons endroits, ils gagneront beaucoup pendant quatre mois, & le reſte de l'année ils travailleront pour eux dans leurs Habitations. Si on s'y étoit pris de cette ſorte il y a cent cinquante ans, l'Acadie ſeroit devenuë une des plus puiſſantes Colonies de l'Amérique. Car tandis qu'on publioit en France, avec une ſorte d'affectation, qu'il n'étoit pas poſſible d'y rien faire, elle enrichiſſoit la Nouvelle Angleterre par la ſeule Pêche, quoique les Anglois n'y euſſent pas tous les avantages, que nous y pouvions avoir.

1720. Août.

Quand on eſt ſorti du Grand Banc, on en rencontre pluſieurs autres plus petits, & tous preſque également poiſſonneux. La Moruë n'eſt pas même le ſeul Poiſſon, qu'on trouve dans cette Mer. On y voit à la verité peu de Requins, point du tout de Dorades, de Bonites, ni de tous ces autres Poiſſons, qui demandent des Mers plus chaudes: mais en récompenſe elle eſt remplie de Baleines, de Soufleurs, d'Eſpadons, de Marſoüins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons eu plus d'une fois le plaiſir du Combat de la Baleine contre l'Eſpadon, & rien n'eſt plus amuſant. L'Eſpadon eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept à huit pieds, & ſon Corps va toujours en rétréciſſant vers la queuë. Son nom vient de ſon arme, eſpece d'Eſpadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il eſt poſé ſur ſon nez, & de chaque côté il a une ſuite de Dents de la longueur d'un pouce, rangées dans une diſtance égale les unes des autres. Ce Poiſſon ſe met à toute ſauce, & c'eſt un excellent manger. Sa Tête eſt plus délicate, que celle du Veau, plus groſſe & plus quarrée. Il a les yeux extrémement gros.

Combat de la Baleine & de l'Eſpadon.

Jamais la Baleine & l'Eſpadon ne ſe rencontrent, qu'ils ne ſe battent, & c'eſt, dit-on, celui-ci, qui eſt toujours l'Aggreſſeur. Quelquefois deux Eſpadons ſe joignent contre une Baleine, & alors la partie n'eſt pas égale. La Baleine n'a pour Arme offenſive & défenſive, que ſa Queuë: pour s'en ſervir contre ſon Ennemi, elle plonge la Tête, & ſi elle peut frapper l'Eſpadon, elle l'aſſomme d'un coup de ſa Queuë, mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & auſſi-tôt il fond ſur la Baleine, & lui enfonce ſon Arme dans le Dos. Le plus ſouvent il ne la perce pas juſqu'au fond du Lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élancer pour la frapper, elle plonge, mais l'Eſpadon la pourſuit dans l'Eau, & l'oblige à ſe remontrer. Alors le Combat recommence, & dure juſqu'à ce que l'Eſpadon perde de vûë la Baleine, qui bat toujours en retraite, & qui nâge mieux que lui à fleur d'eau.

Du Flettan.

Le *Flettan* eſt comme une grande Plie: il paroît que ce qu'on appelle *Flet*, eſt ſon diminutif. Il eſt gris ſur le Dos, & blanc ſous le Ventre. Sa longueur eſt ordinairement de quatre à cinq pieds, ſa largeur au moins de deux, & il en a un d'épaiſſeur. Il a la Tête fort groſſe; tout en eſt exquis &

fort tendre : on tire des Os un Suc, qui vaut mieux que la moële la plus fine. Ses yeux, qui ſont preſque auſſi gros que ceux de l'Eſpadon, & les bords des deux côtés, qu'on appelle *Relingues*, ſont des morceaux très-délicats. On jette tout le Corps à la Mer pour engraiſſer les Moruës, dont le Flettan eſt le plus dangereux ennemi, & qui ne fait qu'un repas de trois de ces Poiſſons. Je ne vous dirai rien, Madame, de toutes les eſpeces d'Oiſeaux, qui vivent ſur ces Mers, & qui n'y ſubſiſtent, que de la Pêche, car tous ſont Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé, & ils n'en ont rien dit, qui mérite qu'on s'y arrête. 1720. Août.

Le dix-huit, bon vent : nous croyons que les Vents nous ont porté un peu trop au Sud, & nous faiſons l'Oueſt-Nord-Oueſt, pour nous remettre dans notre latitude. C'eſt que depuis dix ou douze jours nous n'avons point vû le Soleil, & que par conſéquent nous n'avons pû prendre hauteur. Cela arrive aſſez ſouvent, & c'eſt ce qui fait le plus grand danger de cette navigation. Vers les huit heures du matin on apperçoit un petit Bâtiment, qui ſembloit venir à nous, on va au-devant, & quand il eſt proche, on lui demande par quelle latitude nous ſommes ? C'étoit un Anglois, & le Capitaine répondit dans ſa Langue : on crut entendre que nous étions par les 45 dégrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier, car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on ſe raſſûre, & comme le Vent continuoit à être bon, on ſe flatte, s'il ne change point, d'avoir paſſé le Golphe dans deux jours.

Vers les quatre heures du ſoir le Vent tomba, & nous en fûmes conſternés ; c'étoit cependant notre ſalut. A onze heures de nuit l'Horiſon parut fort noir devant nous, quoique par-tout ailleurs le Ciel fût très-ſerein. Les Matelots de quart (*a*) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier ſe mocqua d'eux, mais comme il les vit perſiſter dans leur ſentiment, il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raiſon. Par bonheur il faiſoit ſi peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit ; ainſi il eſpera que le jour viendroit avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A mi-

Erreur des Pilotes, & le danger, où elle met le Vaiſſeau.

(*a*) L'Equipage d'un Vaiſſeau eſt partagé en quatre Bandes, dont chacune eſt en Faction pendant quatre heures. C'eſt ce qu'on appelle *faire le Quart*. Chaque Bande eſt commandée par un Officier.

1720. Août. nuit le quart changea. Les Matelots, qui succederent aux Premiers, furent d'abord de leur avis ; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raisons que la Terre ne devoit point être là, & que ce qu'ils voyoient, étoit une Brume, qui se dissiperoit avec l'Aurore. Il ne les persuada point, & ils s'obstinerent à soûtenir que le Ciel etoit trop pur, pour être embrûmé de ce côté-là, s'il n'y avoit point de Terre.

Au point du jour, ils se mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, sans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures sonnant, il va se coucher, en disant qu'à son réveil il trouvera cette prétenduë Terre fonduë. Son Successeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonspect, commence par faire serrer quelques Voiles, & ne fut pas lontems sans s'appercevoir que cette précaution étoit nécessaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horison presque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois mouillé à deux portées de Canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, fit aussi-tôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire sortir de sa Chambre, d'où il protestoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre si près de nous. Il vint cependant après deux ou trois semonces, & à la vûë du danger, que son entêtement nous avoit fait courir, il fut saisi d'étonnement. C'est pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer sur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raison.

Cependant, Madame, si le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du soir, nous nous serions perdus dans la nuit ; car nous courions à pleines Voiles sur des Brisans, dont il ne nous auroit pas été possible de nous tirer. L'embarras étoit de sçavoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'est que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq dégrez. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud ? C'est sur quoi les sentimens furent partagés. Un de nos Officiers assûra que la Terre, qui paroissoit devant nous, étoit l'Acadie ; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoissoit : un autre soûtint que c'étoit les *Isles de Saint Pierre*. Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous soyions si avancés ? Il n'y a pas encore vint-quatre heures que nous étions

étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieuës du Grand Banc aux Isles de Saint Pierre. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre Estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se regler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux Isles de S. Pierre (*a*). 1720. Août.

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le Cap de Raze. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi surpris que nous, de se trouver dans cette Baye, mais avec cette difference, que c'étoit là, où ils avoient affaire: que le Cap de Raze étoit devant nous, le *Cap de Brolle* par notre travers, dix lieuës au-dessous; que du milieu de ces Brisants, sur lesquels nous avions couru risque de nous perdre, il sortoit une Riviere, à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloise, où le petit Navire alloit porter des Provisions.

Il y a quinze ans qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort singuliere, & qui nous fit courir un aussi grand risque peut-être que celui, dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août, & nous avions essuyé jusques-là d'assez grandes chaleurs. Un matin, en nous levant, nous fûmes saisis d'un froid, qui fit recourir tout le monde à ses Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit, le tems étant fort beau, & le vent ne venant point du Nord. Enfin, le troisiéme jour à quatre heures du matin un Matelot se mit à crier de toute sa force *au Lof*, c'est-à-dire, mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi, & un moment après on apperçut une Glace énorme, qui rasoit le Vaisseau, & contre laquelle il se seroit brisé,

(*a*) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son Estime d'une maniere bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur *le Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit du 27 d'Août ce Navire se brisa sur un Rocher, près de *Louysbourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieuës.

1720. Août. si le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins, car à peine y voyoit-on, & si le Timonnier eût été moins prompt à changer son Gouvernail.

Je n'ai point vû, Madame, cette Glace, car je n'étois point levé; mais tous ceux, qui étoient alors sur le Pont, nous assûrerent qu'elle paroissoit aussi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris, & qu'elle passoit du moins de beaucoup les Mâts du Navire. J'ai souvent vû soûtenir que cela étoit impossible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieusement profonde pour s'élever si haut au-dessus de la Mer, & qu'il n'est pas possible qu'il se forme une Glace de cette hauteur. A cela je réponds en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'est pas la premiere fois que l'on a vû en Mer de ces Ecueils flottans. La Mere de l'INCARNATION faisant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui pensa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut apperçuë de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoûte que l'on donna l'Absolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il est certain en second lieu que dans la Baye d'Hudson il y a de ces Glaces formées par la chûte des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui se détachent avec un grand fracas pendant l'Eté, & sont ensuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JÉRÉMIE, qui a passé plusieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curiosité de faire sonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échoüée, & qu'on fila cent brasses de ligne, sans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze. Le Cap de Raze, Madame, est la Pointe du Sud-Est de l'Isle de Terre-neuve: il est situé par les quarante-six dégrez, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieuës à l'Oüest, prenant un peu du Nord, & se termine au *Cap de Raye*, qui est par les quarante-sept dégrez. Presque à moitié chemin est la Grande Baye de *Plaisance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Oüest-Sud-Oüest de cette Baye il y a un Morne, qu'on apperçoit de loin, & qui sert à la reconnoître: on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme

d'un Chapeau, & que la couleur en eſt rougâtre. Le vint-trois à midi nous étions par ſon travers, & le ſoir nous rangeâmes les Iſles de Saint Pierre, que nous avions à *ſtribord*, c'eſt-à-dire, à main droite. 1720. Août.

Des Iſles de Saint Pierre.

Ce ſont trois Iſles, dont les deux Premieres ſont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroiſſoit que des Montagnes couvertes de mouſſe. On prétend que cette mouſſe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un aſſez bon Port, où nous avons eu quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Iſle *Maguelon*, n'eſt pas ſi haute que les deux autres, & ſon Terrein paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieuës de long. Le vint-quatre au point du jour elle reſtoit cinq ou ſix lieuës derriere nous, mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit ſouffle de Sud-Eſt. En attendant qu'il fût aſſez fort pour enfler nos Voiles, on s'amuſa à pêcher, & on prit une aſſez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir.

Il étoit huit heures, quand on appareilla, & nous courûmes tout le jour, dans l'eſperance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit ſur notre droite, ou la petite *Iſle de Saint Paul*, que nous devions laiſſer à la gauche, & qui eſt preſque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit ſe ferma, ſans que nous euſſions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que vers le minuit nous eſſuyâmes une Tempête aſſez ſemblable à celle, que nous avions eſſuyée ſur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fuſſions près de l'une des deux Terres, entre leſquelles nous devions paſſer, nous n'oſâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainſi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de paſſer ſans riſque, on mit *en Panne* (*a*).

(*a*) Mettre en Panne, c'eſt arrêter le Vaiſſeau, quand il eſt ſous Voiles. Pour cela on cargue les grandes Voiles, & on diſpoſe les Huniers de telle ſorte, que le Vent ſouffle dans la grande Miſene pour lui faire battre le Mât, & dans la petite, pour l'éventer. Ainſi, le Vaiſſeau pouſſé des deux côtés, n'avance point.

1720. Août.

Au point du jour nous apperçûmes le Cap de Raye, ſur lequel les Courants nous portoient, & pour ſurcroît de diſgrace, nous n'avions plus de Vent pour nous ſoûtenir. Nous étions preſque deſſus, lorſque ſur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Oueſt vint fort à propos à notre ſecours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Oueſt, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaiſir de céder la place à un autre; mais il ne le fit point, & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troiſiéme jour nous paſſâmes entre l'Iſle de Saint Paul, & le *Cap Saint Laurent*, qui eſt la pointe la plus Septentrionnale de l'Iſle Royale. Ce Paſſage eſt fort étroit, & on ne s'y hazarde point, quand le Ciel eſt embrumé, parce que l'Iſle de Saint Paul eſt ſi petite, que la Brume la cache aiſément. Celui, qui eſt entre cette Iſle & le Cap de Raye eſt beaucoup plus large: mais nous étions parés pour prendre l'autre, lorſque le Vent changea, & nous en profitâmes.

Du Golphe de Saint Laurent, & des *Iſles aux Oiſeaux*.

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vint lieuës de long, qu'un bon Vent de Sud-Eſt nous fit faire en vint-quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Iſles aux Oiſeaux*, que nous rangeâmes à la petite portée du Canon, & qu'il ne faut pas confondre avec celles, que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Iſle de Terreneuve. Celles, dont il s'agit, ſont deux Rochers, qui m'ont paru s'élever à pic, environ ſoixante pieds au-deſſus de l'Eau, & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils ſont fort près l'un de l'autre, & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux aſſez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il eſt difficile de dire de quelle couleur ils ſont, car la fiente des Oiſeaux en couvre abſolument la ſurface, & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits, des veines d'une couleur rougeâtre.

On les a viſitées pluſieurs fois; on y a chargé des Chaloupes entieres d'Œufs de toutes les ſortes, & on aſſûre que l'infection y eſt inſupportable. On ajoûte qu'avec les Goëlans & les Tangueux, qui y viennent de toutes les Terres voiſines, on y trouve quantité d'autres Oiſeaux, qui ne ſçauroient voler. La merveille eſt que dans une multitude ſi pro-

digieuſe de Nids, chacun trouve d'abord le Sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'allarme dans toute cette République Volatille, & il ſe forma au-deſſus des deux Iſles un nuage épais de ces Oiſeaux, lequel avoit bien deux ou trois lieuës de circuit. 1720. Août.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions *le Cap des Roſiers*, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Eſt, & Sud-Oueſt; & le Vent de Nord-Oueſt, qui s'éleva bientôt, nous eût ſervi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conſéquence deux jours à l'Entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Oueſt tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant leſquels nous ne fîmes pas cinq lieuës. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous fecoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fît perir de la maniere, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des Roſiers, de Gaſpé, & de l'Entrée du Fleuve Saint Laurent.

Le Cap des Roſiers eſt proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'eſt de-là, qu'il faut meſurer la largeur de ſon Embouchure, qui eſt d'environ trente lieuës. Un peu en-deçà, plus au Sud, ſont la Baye & la Pointe de *Gaſpé*, ou *Gachepé*. Ceux, qui prétendent que le Fleuve Saint Laurent a quarante lieuës de large à ſon Embouchure, le meſurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaſpé. Au-deſſous de la Baye on apperçoit une eſpece d'Iſle, qui n'eſt au fond, qu'un Rocher eſcarpé, d'environ trente toiſes de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille Muraille, & on aſſûre qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui eſt vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans ſon milieu une ouverture en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biſcayenne peut paſſer à la Voile, & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'*Iſle Percée*. Les Navigateurs reconnoiſſent qu'ils en ſont proches, lorſqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'éleve au-deſſus de pluſieurs autres, & qu'on a nommée *la Table à Roland*. L'Iſle *Bonaventure* eſt à une lieuë de l'Iſle Percée, & preſque à la même diſtance eſt l'Iſle *Miſcou*, laquelle a huit lieuës de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Iſle

1720. Août. il ſort du milieu de la Mer une Source d'Eau Douce, qui bouillonne, & jaillit aſſez haut.

Tous ces Parages ſont excellens pour la Pêche, & le Mouillage y eſt bon partout. Il ſeroit même aiſé d'y établir des Magaſins, qui ſerviroient d'Entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelleteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à aſſûrer celui des Moruës, & de quantité d'autres Poiſſons, dont cette Mer abonde, & à ſe fortifier dans des Poſtes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant ſi près de nous des abris ſûrs & commodes, nous allaſſions y attendre le retour du bon Vent, mais on eſperoit de moment en moment qu'il reviendroit, & on vouloit en profiter à l'heure même.

1720. Septembre. Enfin le Jeudi deuxiéme de Septembre le Nord-Oueſt tomba ſur le midi; alors nous trouvant ſans pouvoir avancer, ni preſque manœuvrer, nous nous amuſâmes à pêcher, & cet amuſement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à ſon Gouvernail, laiſſa venir le Vent ſur les Voiles, ce qui s'appelle en termes de Marine, *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déja beaucoup dérivé ſur l'Iſle d'*Anticoſty*, l'accident, dont je parle nous en fit approcher de ſi près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déja tout à découvert les Briſants, dont l'Iſle eſt bordée en cet endroit. Pour comble de diſgrace, le petit ſouffle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au beſoin.

Pour peu que ce Calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflerent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord; mais le Navire, contre ſon ordinaire, refuſa de venir au Vent (*a*), & cela deux fois de ſuite: preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes ſans reſſource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour riſquer de revirer de Vent arriere (*b*). Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'eſperance de nous ſauver; & dans l'inſtant même nous éprouvâmes que Dieu vient au ſecours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au

(*a*) Tourner en préſentant la Proüe au Vent.

(*b*) Tourner en préſentant la Poupe au Vent.

Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les ſept heures du ſoir la Pointe d'Anticoſty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée.

1720. Septembre.

Deſcription de l'Iſle d'Anticoſty.

Cette Iſle s'étend environ quarante lieuës Nord-Eſt & Sud-Oueſt, preſque au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLIET à ſon retour de la Découverte du Miciſſipi, mais on ne lui fit pas un grand préſent. Elle n'eſt abſolument bonne à rien. Elle eſt mal boiſée, ſon Terroir eſt ſtérile, & elle n'a pas un ſeul Havre, où un Bâtiment puiſſe être en ſûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'Argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfévre, pour en faire l'épreuve : mais il n'alla pas bien loin. Il s'apperçut bientôt aux diſcours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'exiſtoit que dans le Cerveau bleſſé de cet Homme, lequel lui recommandoit ſans ceſſe d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que ſi la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas néceſſaire d'aller juſqu'à Anticoſty, & il revint ſur ſes pas. Les Côtes de cette Iſle ſont aſſez poiſſonneuſes ; toutefois je ſuis perſuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaſte Seigneurie pour le plus petit Fief de France.

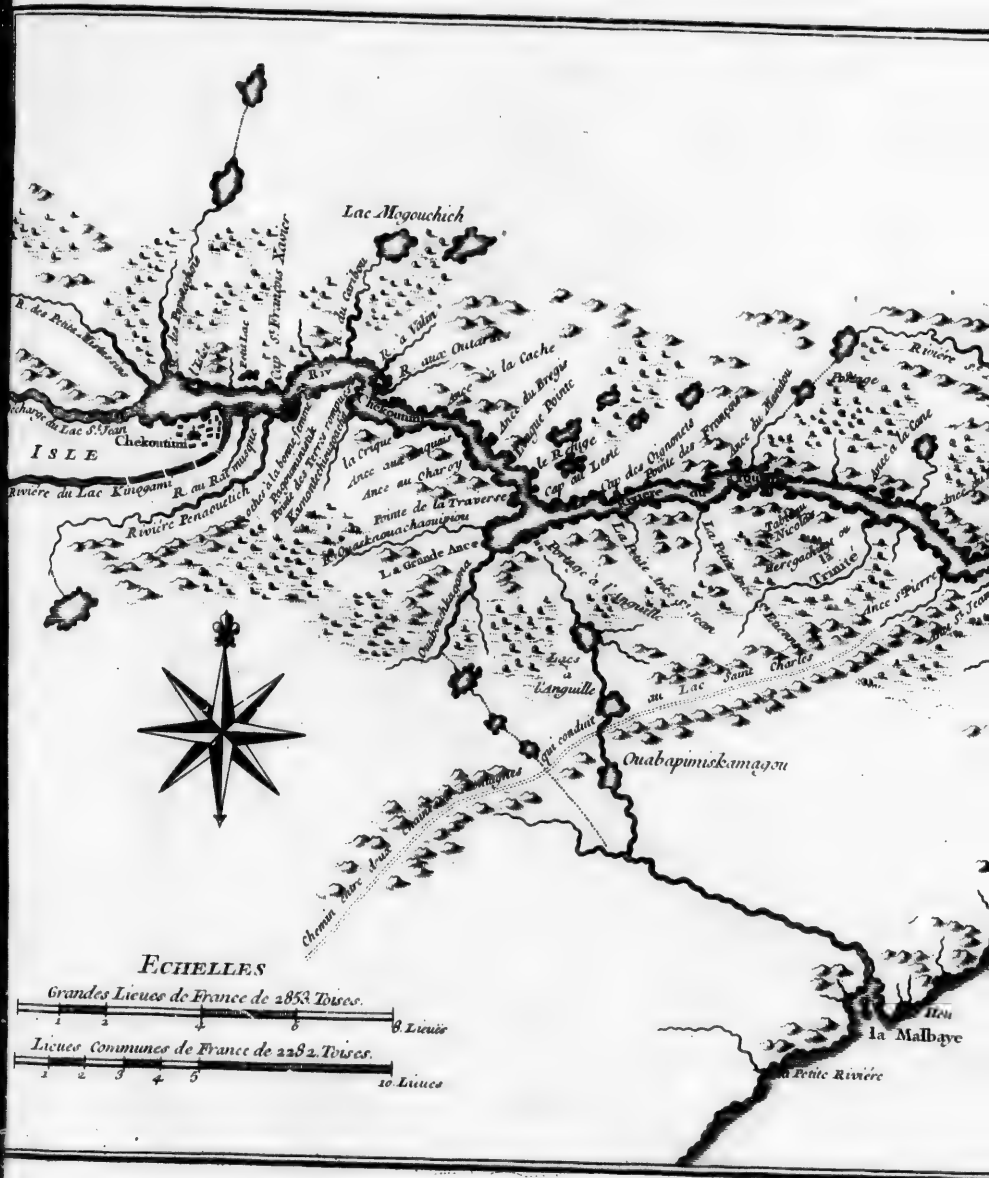
Quand on a paſſé cette Iſle, on a le plaiſir de ſe voir toujours entre deux Terres, & de s'aſſûrer du chemin, que l'on fait : mais il faut naviguer avec bien de la circonſpection ſur le Fleuve. Le Mardi troiſiéme nous laiſſâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys* ; c'eſt une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre leſquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habitées par des Sauvages. Les environs du Mont-Louys ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoiſes. On y pourroit faire un Etabliſſement fort avantageux pour la Pêche, ſurtout pour celle de la Baleine, & il ne ſeroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France ; ils y trouveroient des ſecours, dont ils ont quelquefois un extrême beſoin. La nuit ſuivante, le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de *la Trinité*, que nous devions laiſſer ſur notre droite ; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas ſi proches ;

1720. Septembre. d'ailleurs ils s'eſtimoient aſſez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en ſurſaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été differé d'un quart d'heure, le Navire étoit briſé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatriéme au ſoir nous mouillâmes, pour la premiere fois, un peu au-deſſous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matance.* Ce ſont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle eſt éloignée du Rivage de deux lieuës. Je ne crois pas qu'on puiſſe voir un Pays plus ſauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne terre. A la vérité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chaſſe y eſt preſque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

Nous reſtâmes là pendant quatre jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouogan*, fameuſe par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieuës dans le Fleuve. Elle tire ſon nom d'une Riviere, qui ſort des Montagnes de *Labrador*, forme un aſſez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*, & ſe décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire.*

Le huitiéme nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes ; mais la varieté déſennuye, & l'exercice eſt bon aux Matelots. La nuit du dix á l'onze nous fîmes quinze lieuës ; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Paſſage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car juſques-là elles ne ſont preſque pas ſenſibles, ſi ce n'eſt ſur les Bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Oueſt, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes ſous *l'Iſle Verte*, où nous reſtâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulûmes voir ſi du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait eſperer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Du Saguenay & du Port de Tadouſſac. Nous allâmes donc mouiller au *Moulin Baude ;* la traverſe eſt de cinq lieuës. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où ſort un Ruiſſeau d'une


Lac Mogouchich
Chekoutimi
ISLE
Ouabapimiskamagou
ECHELLES
Grandes Lieues de France de 2853 Toises.
8 Lieues
Lieues Communes de France de 2282 Toises.
10 Lieues
la Malbaye

CARTE DU COURS
DE LA RIVIERE DU SAGUENAY
appellée par les Sauvages
PITCHITAOUICHETZ
Dressée sur les Manuscrits du Dépost des Cartes, et Plans de la Marine.

1744.

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine.

Dheulland Sculp.

d'une Eau claire. C'eſt du moins de quoi bâtir un Moulin à l'Eau ; mais il n'y a gueres d'apparence qu'on n'y en bâtiſſe jamais. Il n'eſt peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le *Saguenay* eſt un peu au-deſſus, c'eſt une Riviere, que les plus gros Vaiſſeaux peuvent remonter vint-cinq lieuës. En y entrant on laiſſe à main droite le Port de *Tadouſſac*, où la plupart de nos Géographes ont marqué une Ville ; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maiſon Françoiſe, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient enſuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire : & ce n'étoit en effet que cela.

1720. Septembre.

Il eſt vrai que ce Port a été lontems l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Eſt ; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, ſoit de France, ſoit du Canada ; que les Miſſionnaires profitoient de l'occaſion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, les Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forêts, & les Ouvriers Evangéliques ſuivoient ces Derniers pour achever de les inſtruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de Tadouſſac, & les Géographes ont ſuppoſé que c'étoit une Ville : quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Juriſdiction (*a*).

Au reſte, Tadouſſac eſt un bon Port, & on m'a aſſûré que vint-cinq Vaiſſeaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancrage y eſt ſûr, & que l'Entrée en eſt facile. Sa figure eſt preſque ronde, des Rochers eſcarpés d'une hauteur prodigieuſe l'environnent de toutes parts, & il en ſort un petit Ruiſſeau, qui peut fournir de l'Eau à tous les Navires. Tout ce Pays eſt plein de Marbre, mais ſa plus grande richeſſe ſeroit la Pêche des Baleines. En 1705, étant mouillé avec *le Heros* dans ce même endroit, je vis en même tems quatre de ces Poiſſons, qui entre Tête & Queuë, étoient preſque de la longueur de notre Vaiſſeau. Les Baſques ont fait autrefois cette Pêche avec ſuccès, & on voit encore ſur une petite Iſle, qui porte leur nom, & qui eſt un peu plus bas que l'Iſle Verte, des reſtes de Fourneaux, & des Côtes de Baleines. Quelle difference entre une Pêche ſéden-

(*a*) M. l'Abbé LANGLET DU FRESNOY.

1720. Septembre. taire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve ; & celle, qu'on va faire ſur les Côtes du Groenland avec tant de riſques & de dépenſes !

Les deux jours ſuivans point de Vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoiſes ; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troiſiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchiſſons le Paſſage de l'*Iſle Rouge* ; qui n'eſt pas aiſé. Il faut d'abord porter ſur cette Iſle, comme ſi on vouloit y aborder ; c'eſt pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui eſt à l'Entrée du Saguenay, ſur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Paſſage au Sud de l'Iſle Rouge eſt beaucoup plus ſûr ; mais il auroit fallu pour cela retourner ſur nos pas, & le Vent auroit pû nous manquer. L'Iſle Rouge n'eſt qu'un Rocher preſqu'à fleur d'Eau, qui paroît véritablement rouge, & ſur lequel plus d'un Navire a fait naufrage.

De l'Iſle aux Coudres, & du Goufre.

Le lendemain, avec un peu de Vent & de Marée, nous allâmes mouiller au-deſſus de *l'Iſle aux Coudres*, qui eſt à quinze lieuës de Quebec & de Tadouſſac. On la laiſſe à gauche, & ce Paſſage eſt dangereux, quand on n'a pas le Vent à ſouhait. Il eſt rapide, étroit, & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAMPLAIN il étoit beaucoup plus aiſé ; mais en 1663 un Tremblement de Terre déracina une Montagne, la lança ſur l'Iſle aux Coudres, qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où étoit cette Montagne, il parut un Goufre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. On pourroit paſſer au Sud de l'Iſle aux Coudres, & ce Paſſage ſeroit facile & ſans danger, il porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté avec ſuccès, mais la coûtume eſt de paſſer au Nord, & la coûtume eſt une loi ſouveraine pour le commun des Hommes.

De la Baye de Saint Paul.

Au-deſſus du Goufre, dont je viens de parler, eſt la *Baye de Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord, & où il y a des Pinieres, qu'on eſtime beaucoup ; on y trouve ſurtout des Pins rouges d'une grande beauté, & qui ne caſſent jamais. Meſſieurs du Séminaire de Quebec ſont Seigneurs de cette Baye (*a*). Six lieuës plus haut eſt un Promontoire extrémement élevé, où ſe termine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cent lieuës à l'Oueſt.

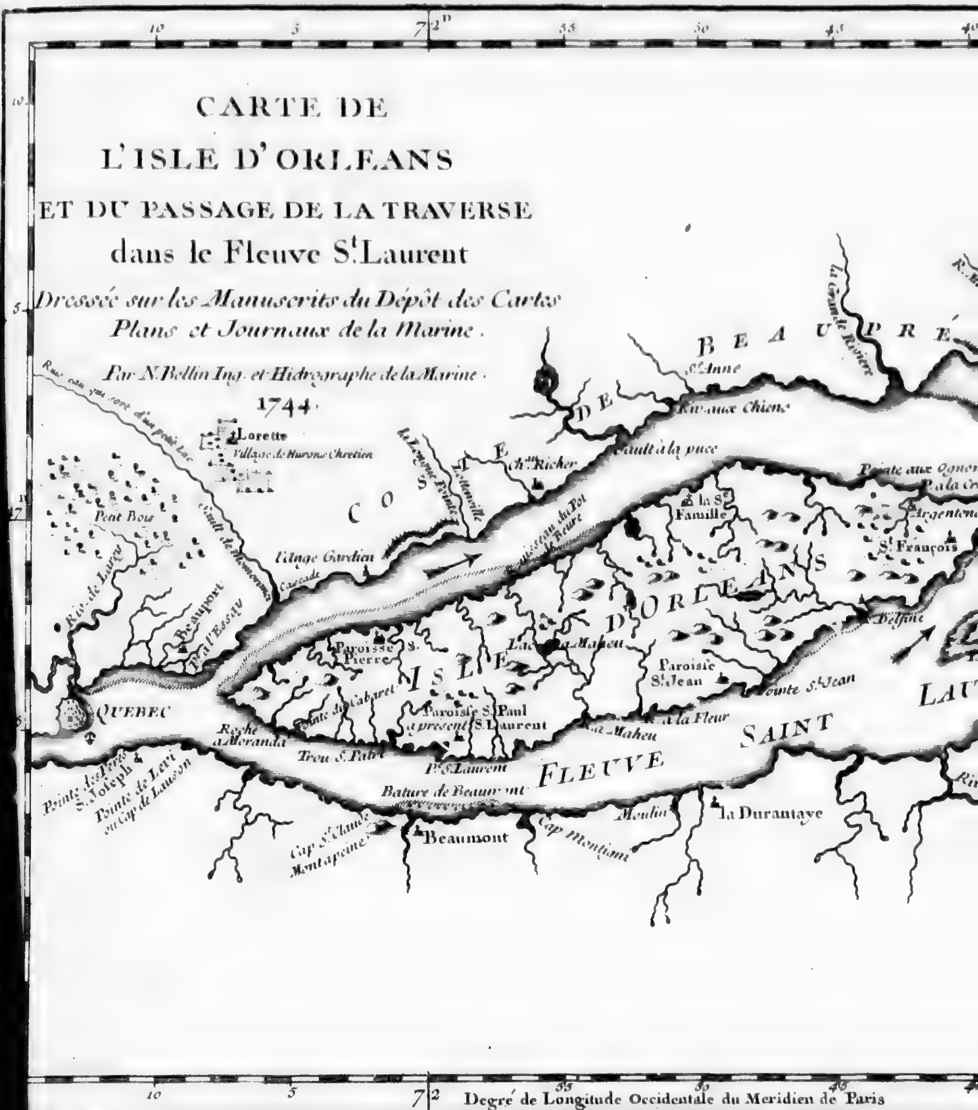
(*a*) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine de Plomb.

E
fleuve ;
vec tant

& nous
uel il y
ne voit
ous le-
Rouge ;
comme
ux Al-
he, &
revire
p plus
as, &
qu'un
ouge,

ous al-
quinze
ne, &
ouhait.
ems de
63 un
ça ſur
place,
ne fait
e l'Iſle
er, il
ccès,
ſt une

Baye
té du
; on
é, &
c ſont
Pro-
ne de
Oueſt.


CARTE DE
L'ISLE D'ORLEANS
ET DU PASSAGE DE LA TRAVERSE
dans le Fleuve S.t Laurent
Dressée sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes
Plans et Journaux de la Marine.
Par N. Bellin Ing. et Hidrographe de la Marine.
1744.
Lorette
Village de Hurons Chretien
Petit Bois
Riv. de Laray
Beauport
QUEBEC
COSTE DE BEAUPRÉ
S.te Anne
Riv. aux Chiens
Sault à la puce
Ch.au Richer
l'Ange Gardien
Cascade
la S.te Famille
S.t François
Argentenay
Pointe aux Ognons
Paroisse S. Pierre
Paroisse S.t Jean
Paroisse S. Paul à present S. Laurent
ISLE D'ORLEANS
Pointe du Cabaret
Pointe S.t Jean
Delfine
Roche à Maranda
Trou S. Patrice
P.te S. Laurent
Batture de Beaumont
Pointe des Peres S. Joseph
Pointe de Levi ou Cap de Lauson
Cap S.t Claude Montapeine
Beaumont
Cap Montioni
Moulin
la Durantaye
FLEUVE SAINT LAU
Degré de Longitude Occidentale du Meridien de Paris

ule du Meridien de Paris

Theullard Sculp.

1720. Septembre.

On l'appelle le *Cap-Tourmente*, apparemment parce que celui, qui l'a ainſi baptiſé, y a eſſuyé quelques coups de Vent. Le mouillage y eſt bon, & on y eſt environné d'Iſles de toutes les grandeurs, qui forment un très-bon abri. La plus conſidérable eſt *l'Iſle d'Orleans*, dont les Campagnes, toutes cultivées, paroiſſent comme un Amphithéâtre, & terminent gracieuſement la vûë. Cette Iſle a environ quatorze lieuës de circuit, & en 1676 elle fut érigée en Comté, ſous le nom de Saint Laurent, en faveur de François BERTHELOT, Secretaire Général de l'Artillerie, qui l'avoit acquiſe de François de LAVAL, Premier Evêque de Quebec. Elle avoit déja quatre Villages, & on y compte aujourd'hui ſix Paroiſſes aſſez peuplées.

Des deux Canaux, qui forment cette Iſle, il n'y a que celui du Sud, qui ſoit naviguable pour les Vaiſſeaux. Les Chaloupes mêmes ne ſçauroient paſſer par celui du Nord, que de Marée haute. Ainſi du Cap-Tourmente il faut traverſer le Fleuve, pour aller à Quebec, & cette traverſe a ſes difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans, ſur leſquels il n'y a pas toujours aſſez d'Eau pour les plus gros Navires, ce qui oblige à ne s'y engager jamais, que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Paſſage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente, d'où l'on part pour faire la traverſe, eſt éloigné de cent dix lieuës de la Mer, & l'Eau du Fleuve y eſt encore Saumâtre. Elle n'eſt bonne à boire qu'à l'Entrée des deux Canaux, qui ſéparent l'Iſle d'Orleans. C'eſt un Phénoméne aſſez difficile à expliquer, ſurtout, ſi on fait attention à la grande rapidité du Fleuve, malgré ſa largeur.

Des Marées du Fleuve, & de la Déclinaiſon de la Bouſſole.

Les Marées montent ici réguliérement cinq heures, & baiſſent pendant ſept. A Tadouſſac elles montent & deſcendent pendant ſix heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminuë, & le Reflux augmente. A vint lieuës au-deſſus de Quebec le Flux eſt de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée ſenſible. Quand elle eſt à demi flot dans le Port de Tadouſſac, & à l'Entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vint-cinq lieuës plus haut ſur cette Riviere, & néanmoins elle ſe trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient ſans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que

1720. Septembre.

celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'Entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reſte n'eſt au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renverſa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le Lit, & forma une Peninſule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-deſſus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir : la profondeur du Saguenai, depuis ſon Embouchure juſqu'à Checoutimi, eſt égale à ſa rapidité. Auſſi n'oſeroit-on pas y jetter les Ancres, ſi on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaiſſeaux aux Arbres, qui couvrent les Bords de cette Riviere.

On a encore obſervé que dans le Golphe Saint Laurent, à huit ou dix lieuës au large, les Marées ſont differentes, ſelon les diverſes poſitions des Terres, ou la variété des Saiſons ; qu'en quelques endroits elles ſuivent les Vents, & qu'en d'autres elles vont contre le Vent ; qu'à l'Embouchure du Fleuve, en certains mois de l'année, les Courants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres, toujours à Terre ; enfin, que dans le Fleuve même, juſques vers *les Sept Iſles*, c'eſt-à-dire, pendant ſoixante lieuës, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'eſt pas trop aiſé d'apporter de bonnes raiſons de tout cela ; ce qu'on peut dire, ce ſemble, de plus raiſonnable, c'eſt qu'il ſe fait ſous l'Eau des mouvemens, qui produiſent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la ſurface au fond, & du fond à la ſurface, à la maniere des Pompes.

Une autre obſervation à faire ici, c'eſt que la déclinaiſon de la Bouſſole, qui dans quelques Ports de France n'eſt guéres que de deux ou trois dégrez Nord-Oueſt, va toujours en diminuant juſques par le travers des Açorres, où elle n'eſt plus ſenſible ; mais qu'au-delà elle augmente de telle ſorte que ſur le Grand Banc de Terre-neuve elle eſt de vint-deux dégrez & plus ; qu'enſuite elle commence à diminuer, mais lentement, puiſqu'elle eſt encore de ſeize dégrez à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil ſe couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

De l'Iſle d'Orleans.

Le Dimanche vint-deux nous étions mouillés par le tra-

vers de l'Iſle d'Orleans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans aſſez à leur aiſe. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'addreſſe, dit-on, à eux, pour ſçavoir l'avenir, ou ce qui ſe paſſe dans des lieux éloignés. Par exemple, ſi les Navires de France tardent un peu trop, on les conſulte pour en avoir des nouvelles, & on aſſûre qu'ils ont quelquefois répondu aſſez juſte. C'eſt-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroire, pour ſe divertir, qu'ils parloient de ſcience certaine, on s'eſt imaginé qu'ils avoient conſulté le Diable. 1720. Septembre.

Lorſque Jacques Cartier découvrit cette Iſle, il la trouva toute remplie de Vignes, & la nomma *l'Iſle de Bacchus.* Ce Navigateur étoit Breton; après lui ſont venus des Normands, qui ont arraché les Vignes, & à Bacchus ont ſubſtitué Pomone & Céres. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens Fruits. On commence auſſi à y cultiver le Tabac, & il n'eſt pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, *le Chameau* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieuës à faire dans ces fragiles Voitures, il faut que je m'y accoûtume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pû me rappeller des particularités de mon Voyage. Ce ſont, comme vous voyez, des bagatelles, qui ſeroient tout au plus bonnes à amuſer des Perſonnes déſœuvrées dans un Vaiſſeau. J'aurai peut-être dans la ſuite quelque choſe de plus intéreſſant à vous mander: mais je n'ajoûterai rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occaſion d'un Navire Marchand, qui eſt ſur le point de mettre à la Voile. J'aurai l'honneur de vous écrire encore par le Vaiſſeau du Roi.

Je ſuis, &c.

TROISIÉME LETTRE.

1720. Octobre.

Deſcription de Quebec, Caractere de ſes Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Françoiſe.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

JE vais vous parler de Quebec; toutes les Deſcriptions, que j'en ai vûës juſqu'ici, ſont ſi défectueuſes, que j'ai cru vous faire plaiſir, en vous repréſentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connuë, n'y eût-il que la ſingularité de ſa ſituation; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puiſſe ſe vanter d'avoir un Port en Eau douce, à ſix-vint lieuës de la Mer, & capable de contenir cent Vaiſſeaux de ligne. Auſſi eſt-elle placée ſur le Fleuve le plus naviguable de l'Univers.

Origine du nom de Quebec.

Ce Fleuve, juſqu'à l'Iſle d'Orleans; c'eſt-à-dire, à cent dix ou douze lieuës de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieuës de large; mais au-deſſus de l'Iſle il ſe rétrécit tout-à-coup de telle ſorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur; c'eſt ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine ſignifie *Rétréciſſement*. Les Abénaquis, dont la Langue eſt une Dialecte Algonquine, le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui eſt fermé, parce que de l'entrée de la Petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voiſinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance ſur l'Iſle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud; l'Iſle d'Orleans cache celui du Nord, de ſorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

Du Sault de Montmorenci.

La premiere choſe, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, eſt une belle Nappe d'Eau, d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle eſt immédiatement à l'En-

E

E.

s,

tions ;
ai cru
pitale
e con-
l n'y a
oir un
apable
ée ſur

à cent
atre à
out-à-
qu'un
oit le
quine
ue eſt
veut
e Ri-
Que-
avan-
Sud ;
rt de

ns la
ds de
l'En-

PLAN DU BASSIN DE QUEBEC

ET DE SES ENVIRONS

Par N.B. Ingénieur de la Marine. 1744.

Echelle de Quinze cens Toises.
200
400
100
300
500
1000
1500 T.
a le Palais, ou logement de l'Intendant.
b l'Hôtel-D.
c Fort St Louis ou demeure le Gouverneur.
d Paroisse N.D.ame et le Seminaire.
e L'Evêché.
f Les Jesuites.
g Cul de Sac ou les barques hivernent.
le Petit Village
Bois
Village de Beauport
Rivere de Beauport
Ruisseau
Ruisseau
ppelé les Batures de Beauport ou il y a peu d'eau
Sapiniere
Pointe à l'Essay
Roches sous l'eau
BASSIN
Roches sous l'eau
Pointe de Levy
autrefois
Cap de Lauson
LAUSON
PARTIE DE L'I.
D'ORLEANS
Dheulland Sculp.

trée du Petit Canal de l'Iſle d'Orleans, & on la voit d'une longue Pointe de la Côte Méridionnale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déja obſervé, paroît ſe recourber ſur l'Iſle d'Orleans. Cette Caſcade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'eſt que la Nouvelle France a eu ſucceſſivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, ſon Neveu. Il n'y a perſonne, qui ne crût qu'une Chûte d'eau ſi abondante, & qui ne tarit jamais, ne ſoit la décharge de quelque belle Riviere : elle ne l'eſt pourtant que d'un chetif Ruiſſeau, où en quelques endroits on n'a pas de l'Eau juſqu'à la cheville du pied ; mais il coule toujours, & il tire ſa Source d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieuës. 1720. Octobre.

La Ville eſt une lieuë plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve eſt le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Iſle d'Orleans il y a un Baſſin d'une bonne lieuë en tout ſens, dans lequel ſe décharge la *Riviere de S. Charles*, qui vient du Nord-Oueſt. Quebec eſt entre l'Embouchure de cette Riviere, & le *Cap aux Diamants*, lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage eſt vis-à-vis, il a vint-cinq braſſes d'Eau, & l'Ancrage y eſt bon : toutefois, quand le Nord-Eſt ſouffle violemment, les Vaiſſeaux chaſſent quelquefois ſur leurs Ancres, mais ſans danger. Situation de Quebec.

Lorſque Samuel de CHAMPLAIN fonda cette Ville en 1608, la Marée montoit quelquefois juſqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'eſt retiré peu à peu, & a enfin laiſſé à ſec un grand Terrein, où l'on a bâti la Baſſe Ville, laquelle eſt préſentement aſſez élevée au-deſſus du Rivage, pour raſſûrer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere choſe, qu'on rencontre en débarquant, eſt une Place de médiocre grandeur, & de figure irréguliere, laquelle a en face une ſuite de Maiſons aſſez bien bâties, & adoſſées contre le Rocher, ainſi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Ruë aſſez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche juſqu'aux deux Chemins, qui conduiſent à la Haute Ville. La Place eſt bornée ſur la gauche par une petite Egliſe, & ſur la droite par deux rangées de Maiſons placées paralellement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Egliſe & le Port, & au détour du Cap aux Diamants, il y a encore une ſuite Deſcription de Quebec.

1720. Octobre.

assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse, qu'on appelle l'*Anse des Meres*. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse Ville.

Entre ce Fauxbourg & la Grande Ruë on monte à la Haute Ville par une Pente si roide, qu'il a fallu y faire des Dégrez, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la Place sur la droite, on a pratiqué un Chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux Montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne *le Fort*, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

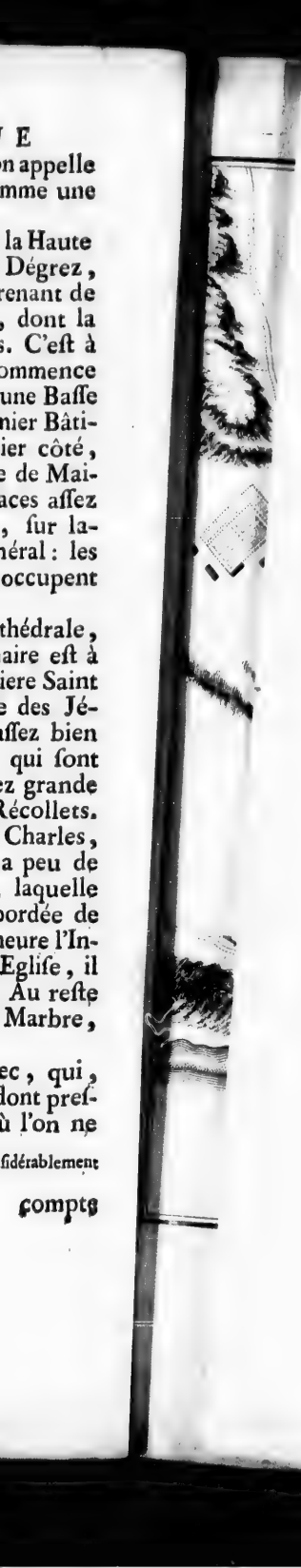
Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté, sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Riviere Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le College des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfile deux Ruës, qui sont traversées par une troisiéme, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux Descentes à la Riviere Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons; l'autre, à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, a l'Hôtel-Dieu à mi-côte, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où demeure l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Ruë assez longue, où sont les Ursulines. Au reste toute la Haute Ville est bâtie sur un Fond, partie de Marbre, & partie d'Ardoise (*a*).

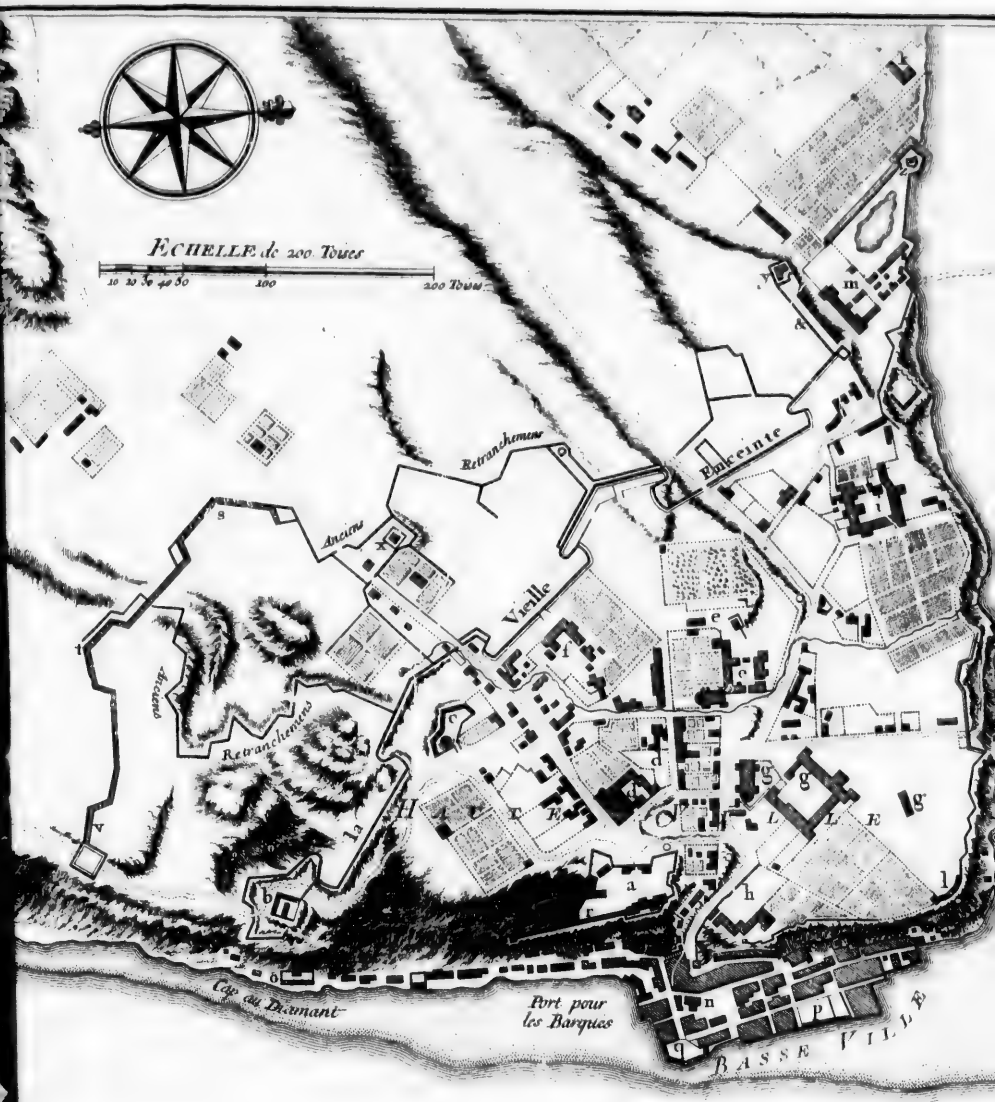
Description de ses principaux Edifices.

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étenduë, dont presque toutes les Maisons sont bâties de Pierres, & où l'on ne

(*a*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû assez considérablement depuis vint ans.

compte




ECHELLE de 200 Toises
10 20 30 40 50
100
200 Toises
Retranchemens
Enceinte
Anciens
Vieille
Anciens
Retranchemens
Cap du Diamant
Port pour les Barques
BASSE VILLE

Plan de la Ville de QUEBEC

a. Fort St Louis
b. Redoute du Cap au Diamant
c. Cavalier du Moulin.
d. Les Récolets.
e. Les Jesuites et dépendances
f. Les Ursulines
g. La Paroisse avec le Séminaire et dépendances
h. L'Evêché.
i. L'Hôtel-Dieu.
k. St Roch
l. Le Sault au Matelot
m. L'Intendance
n. Eglise de la basse Ville.
o. Batterie de Vaudreuil.
p. Batterie Dauphine.
q. Batterie Royale.
r. Batterie du Château.
s. Bastion St Louis
t. Bastion de la Glacière.
v. Demi Bastion de Joubert.
x. Redoute St Ursule.
y. Redoute au Boureau.
z. Redoute St Roch.
&. Coteau de la Potasse

Dheulland sculp

compte pourtant qu'environ ſept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juſte idée de cette Ville, je vais vous faire connoître plus particulierement ſes principaux Edifices. Je vous parlerai enſuite de ſes Fortifications. L'Egliſe de la Baſſe-Ville a été bâtie en conſéquence d'un Vœu fait pendant le Siége de Quebec en 1690. Elle eſt dédiée ſous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, & elle ſert de Succurſale pour la commodité des Habitans de la Baſſe Ville. Sa ſtructure eſt très-ſimple, une propreté modeſte en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la ſuite, ſont logées entre cette Egliſe & le Port : elles ne ſont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

1720. Octobre.

L'Evêché.

Le Palais Epiſcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Deſſein, ſuivant lequel ce doit être un Quarré long. S'il eſt jamais achevé, ce ſera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend juſques ſur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France ſera auſſi floriſſante que celle de l'Ancienne (& il ne faut déſeſpérer de rien, Paris a été lontems beaucoup moins que n'eſt Quebec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que Bourgs, Châteaux, Maiſons de Plaiſance, & tout cela eſt déja ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent, qui roule majeſtueuſement ſes Eaux, & les amene de l'extrémité du Nord, ou de l'Oueſt, y ſera couvert de Vaiſſeaux : que l'Iſle d'Orleans & les deux Bords des deux Rivieres, qui forment ce Port, découvriront de belles Prairies, de riches Côteaux & des Campagnes fertiles, & il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles, qui ſerpente agréablement dans un charmant Vallon, ſera jointe à la Ville, dont elle fera ſans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques : que le Port ſera environné de Bâtimens ſuperbes, & qu'on y aura trois ou quatre cent Navires chargés des richeſſes, que nous n'avons pas encore ſçu faire valoir, & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde, vous m'avouerez, Madame, que cette Terraſſe offrira un point de vûë, que rien ne pourra égaler, & que dès à préſent ce doit être quelque choſe de fort beau.

La Cathédrale, & le Séminaire.

La Cathédrale ne ſeroit pas une belle Paroiſſe dans un des

1720. Octobre. plus petits Bourgs de France ; jugez ſi elle mérite d'être le Siége du ſeul Evêché, qui ſoit dans tout l'Empire François de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture, ſon Chœur, ſon Grand'Autel, ſes Chapelles ſentent tout-à-fait l'Egliſe de Campagne. Ce qu'elle a de plus paſſable, eſt une Tour fort haute, ſolidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaire, qui touche à cette Egliſe eſt un grand Quarré, dont les Bâtimens ne ſont point encore finis. Ce qui eſt fait, eſt bien conſtruit, & avec toutes les commodités néceſſaires en ce Pays-ci. C'eſt pour la troiſiéme fois qu'on bâtit cette Maiſon. Elle fut brûlée toute entiere en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau preſque toute conſumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Riviere de Saint Charles, autant que la vûë peut s'étendre.

Du Fort & du Cap aux Diamants.

Le Fort eſt un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons ſaillans ; mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler inceſſamment à l'autre (*a*). On y entre par une Cour aſſez ſpacieuſe & réguliere, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort eſt conſtruit ſur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtimens, y ſupplée en quelque ſorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut ſe faire entendre aiſément avec un porte-voix, & on y voit toute la Baſſe Ville ſous ſes pieds. En ſortant du Fort, & prenant ſur la gauche, on entre dans une aſſez grande Eſplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamants, qui eſt une fort belle Plate-forme. Outre l'agrément de la vûë, on reſpire en ce lieu l'air le plus pur ; on y voit quantité de Marſouins, blancs comme la Nége, jouer ſur la ſurface des Eaux, & on y ramaſſe quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vû d'auſſi bien taillés, que s'ils fuſſent ſortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'eſt ce qui a fait donner au Cap le nom, qu'il porte. Préſentement ils y ſont fort rares. La Deſcente du côté de la Campagne eſt encore plus douce, que du côté de l'Eſplanade.

Des Récollets & des Urſulines.

Les Peres Récollets ont une grande & belle Egliſe, & qui

(*a*) Il eſt achevé.

1720. Octobre.

leur feroit honneur à Verſailles. Elle eſt proprement lambriſſée, ornée d'une large Tribune; un peu maſſive, & d'une Boiſerie bien travaillée, qui regne tout au tour, & dans laquelle ſont pris les Confeſſionnaux. C'eſt l'Ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui ſont fort groſſierement peints; Le Frere Luc y en a mis de ſa façon, qui n'ont pas beſoin de ces ombres. La Maiſon répond à l'Egliſe: elle eſt grande, ſolidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin ſpacieux & bien cultivé. Les Urſulines ont eſſuyé deux incendies, auſſi-bien que le Séminaire; avec cela elles ont ſi peu de Fonds, & les Dots, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, ſont ſi modiques, que dès la premiere fois que leur Maiſon fut brûlée, on penſa à les renvoyer en France. Elles ſont néanmoins venuës à bout de ſe rétablir toutes les deux fois, & l'on acheve actuellemeut leur Egliſe. Elles ſont proprement, & commodément logées: c'eſt le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur œconomie, de leur ſobriété, & de leur travail: elles dorent, elles brodent, toutes ſont utilement occupées, & ce qui ſort de leurs mains eſt ordinairement d'un bon goût.

Du College.

Vous aurez ſans doute vû, Madame, dans quelques Relations que le College des Jéſuites eſt un très-bel Edifice. Il eſt certain que, quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe de Barraques Françoiſes & de Cabannes Sauvages, cette Maiſon, la ſeule, avec le Fort, qui fût bâtie de Pierres, faiſoit quelque figure: les premiers Voyageurs, qui en jugeoient par comparaiſon, l'avoient repreſentée comme un très-beau Bâtiment; ceux, qui les ont ſuivis, & qui, ſelon la coûtume, les ont copiés, ont tenu le même langage. Cependant les Cabannes ont diſparu, & les Barraques ont été changées en Maiſons, la plûpart bien bâties, de ſorte que le College dépare aujourd'hui la Ville, & menace ruine de toutes parts (*a*).

La ſituation n'en eſt pas même avantageuſe; il eſt privé du plus grand agrément, qu'on eût pu lui procurer, qui eſt celui de la vûë. Il avoit d'abord celle de la Rade en perſpective, & ſes Fondateurs avoient été aſſez bons, pour s'imaginer qu'on les en laiſſeroit jouir; mais ils ſe ſont trompés. La Cathédrale & le Séminaire leur font un maſque, qui ne leur

(*a*) On a depuis peu rebâti tout le College, & il eſt maintenant fort beau.

1720. Octobre. laisse plus que la vûë de la Place, laquelle n'a pas de quoi les dédommager de celle, qu'ils ont perduë. La Cour de ce College est petite & mal-propre, rien ne ressemble mieux à une Cour de Métairie. Le Jardin est grand & bien entretenu, & il est terminé par un Petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher : elle est toute couverte d'Ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage ; car tout est ici couvert de Bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légere, bien pratiquée, & bordée d'une Balustrade de Fer, peint, doré, & d'un bon Ouvrage : Une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en Fer & en Bois : trois Autels bien pris ; quelques bons Tableaux ; point de Voûte, mais un Lambris plat assez orné ; point de Pavé, mais un bon Plancher, qui rend cette Eglise supportable en Hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des *quatre grandes Colonnes cilyndriques & massives, d'un seul Bloc d'un certain Porphyre noir comme du Geay, sans taches & sans fils*, dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand'Autel : elles y seroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossierement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu. L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les Lits y sont bien tenus, les Malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derriere la Sale des Femmes, & n'a de considérable que le Maître-Autel, dont le Retable est fort beau. Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalieres de Saint Augustin, de la Congrégation de la Miséricorde de Jesus, & dont les premieres sont venuës de Dieppe. Elles ont commencé à se bien loger ; mais selon toutes les apparences elles n'acheveront pas sitôt, faute de fonds. Comme leur Maison est située à mi-côte, sur un platon, qui avance un peu sur la Riviere de Saint Charles, elles jouissent d'une assez belle vûë.

La Maison de l'Intendant se nomme *le Palais*, parce que le Conseil Supérieur s'y assemble. C'est un grand Pavillon,

dont les deux extrémités débordent de quelques pieds, & où l'on monte par un Perron à double Rampe. La Façade du Jardin, qui a la vûë ſur la Petite Riviere, & qui y conduit de plein pied, eſt beaucoup plus riante, que celle de l'Entrée. Les Magaſins de Roi ſont ſur la Cour à droite, & la Priſon eſt derriere. La Porte d'entrée eſt maſquée par la Montagne, ſur laquelle eſt la Haute Ville, & qui ne préſente en cet endroit, qu'un Roc eſcarpé fort déſagreable à la vûë. C'étoit bien pis encore avant l'incendie, qui réduiſit, il y a quelques années, tout le Palais en Cendres; car il n'y avoit point d'Avant-Court, & les Bâtimens étoient ſur la Ruë, qui eſt aſſez étroite (*a*). 1720. Octobre.

En ſuivant, cette Rûë, ou pour parler plus juſte, ce Chemin, on entre d'abord dans la Campagne, & au bout d'un demi quart de lieuë on trouve l'Hôpital Général. C'eſt la plus belle Maiſon du Canada, & elle ne dépareroit point nos plus grandes Villes de France. Les Peres Récollets occupoient autrefois le Terrein, où elle eſt ſituée. M. de Saint VALLIER, Evêque de Quebec les a transferés dans la Ville, a acheté leur Emplacement, & y a dépenſé cent mille écus en Bâtimens, en Emmeublemens & en Fondations. Le ſeul défaut de cet Hôpital eſt d'être bâti dans un Marais; on eſpere y remédier, en deſſéchant le Marais; mais la Riviere de S. Charles fait en cet endroit-là un Coude, où les Eaux ne coulent pas aiſément, & c'eſt ce qu'on ne pourra jamais bien corriger. De l'Hôpital Général.

Le Prélat Fondateur a ſon Appartement dans la Maiſon, & y fait ſa réſidence ordinaire; il a loué ſon Palais, qui eſt encore ſon Ouvrage, au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de ſervir d'Aumônier à l'Hôpital, auſſi-bien qu'aux Religieuſes, & il en remplit les fonctions avec un zéle & une aſſiduité, qu'on admireroit dans un ſimple Prêtre, qui vivroit de cet Emploi. Des Artiſans, ou autres, à qui leur grand âge, ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie, ſont reçûs dans cet Hôpital juſqu'à la concurrence du nombre de Lits, qui y ſont fondés, & trente Religieuſes ſont occupées à les ſervir. C'eſt un Eſſein de l'Hôtel-Dieu de Quebec; mais pour les diſtinguer, l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers, & leur fait porter une

(*a*) Ce Palais fut encore entierement brûlé en 1726.

1720. Octobre.

Croix d'Argent sur la Poitrine. La plûpart sont Filles de Condition, & comme ce ne sont pas les plus aisées du Pays, le Prélat en a doté plusieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'est pas fortifié régulierement, mais on travaille depuis lon-tems à en faire une bonne Place. Cette Ville n'est pas même facile à prendre dans l'état, où elle est. Le Port est flanqué de deux Bastions, qui dans les grandes Marées sont presqu'à fleur d'Eau, c'est-à-dire, qu'ils sont élevés de vint-cinq pieds de Terre, car la Marée, dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, lequel est pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vint-cinq Pieces de Canon en batterie. Un petit Fort quarré, qu'on nomme *la Citadelle*, est encore au-dessus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, sont extrémement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, jusqu'à la Riviere de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'Angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une Oreille de Bastion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhaussé, sur lequel il y a un Moulin fortifié. En descendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fusil, une premiere Tour bastionnée, & à la même distance de celle-ci, une seconde. Le dessein étoit de revêtir tout cela d'une Chemise, qui auroit eu les mêmes Angles, que les Bastions, & qui seroit venuë se terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déja une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamants. Je ne sçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorsque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de son Pilote, s'approcha trop près des Sept Isles, y perdit tous ses plus gros Navires, & trois mille Hommes de ses meilleures Troupes.

Quebec est encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourrez justifier sur le Plan en Relief, que Monsieur de CHAUSSEGROS DE LÉRY, Ingénieur en Chef, envoye cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale,

1720. Octobre.

il faut vous dire deux mots de ſes principaux Habitans ; c'eſt ſon bel endroit, & ſi, à ne conſidérer que ſes Maiſons, ſes Places, ſes Ruës, ſes Egliſes & ſes Edifices Publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui aſſûre le titre de Capitale.

Des Habitans.

J'ai déja dit qu'on ne compte guéres à Quebec, que ſept mille Ames ; mais on y trouve un petit Monde choiſi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (*a*) avec un Etat Major, de la Nobleſſe, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (*b*), avec un Conſeil Supérieur, & les Juriſdictions Subalternes ; un Commiſſaire de Marine (*c*), un Grand Prevôt (*d*), un Grand-Voyer, & un Grand-Maître des Eaux & Forêts (*e*), dont la Juriſdiction eſt aſſûrément la plus étenduë de l'Univers ; des Marchands aiſés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient ; un Evêque & un Séminaire nombreux ; des Récollets & des Jéſuites ; trois Communautés de Filles, bien compoſées ; des Cercles auſſi brillans, qu'il y en ait ailleurs, chez la Gouvernante, & chez l'Intendante. Voilà, ce me ſemble, pour toutes ſortes de Perſonnes de quoi paſſer le tems fort agréablement.

Auſſi fait-on, & chacun y contribuë de ſon mieux. On jouë, on fait des Parties de Promenades ; l'Eté, en Caléche, ou en Canot ; l'Hyver, en Traîne ſur la Nége, ou en Patins ſur la Glace. On chaſſe beaucoup ; quantité de Gentilshommes n'ont guéres que cette reſſource pour vivre à leur aiſe. Les nouvelles courantes ſe réduiſent à bien peu de choſes, parce que le Pays n'en fournit preſque point, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année : on politique ſur le paſſé, on conjecture ſur l'avenir ; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour, & la converſation ne tombe point. Les Canadiens, c'eſt-à-dire, les Créoles du Canada, reſpirent en naiſſant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun Accent.

(*a*) M. le Marquis de Vaudreuil.
(*b*) M. Bégon.
(*c*) M. de Clerambaut d'Aigremont.
(*d*) M. Denys de Saint Simon.
(*e*) M. le Baron de Békancourt.

1720. Octobre.

On ne voit point en ce Pays de Perſonnes riches, & c'eſt bien dommage, car on y aime à ſe faire honneur de ſon bien, & perſonne preſque ne s'amuſe à théſauriſer. On fait bonne chere, ſi avec cela on peut avoir de quoi ſe bien mettre; ſinon, on ſe retranche ſur la Table, pour être bien vêtu. Auſſi faut-il avouer que les Ajuſtemens ſont bien à nos Créoles. Tout eſt ici de belle Taille, & le plus beau Sang du Monde dans les deux Sexes; l'eſprit enjoué, les manieres douces & polies ſont communs à tous; & la ruſticité, ſoit dans le Langage, ſoit dans les façons, n'eſt pas même connuë dans les Campagnes les plus écartées.

Difference des Colonies Angloiſes & Françoiſes.

Il n'en eſt pas de même, dit-on, des Anglois nos Voiſins, & qui ne connoîtroit les deux Colonies, que par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre eſt la plus floriſſante. Il regne dans la N. Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique ſoumiſes à l'Empire Britannique, une opulence, dont il ſemble qu'on ne ſçait point profiter; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aiſance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la Premiere, l'induſtrie des Habitans ſoûtient la Seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amaſſe du Bien, & ne fait aucune dépenſe ſuperfluë: Le François jouit de ce qu'il a, & ſouvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ſes Héritiers; celui-ci laiſſe les Siens dans la néceſſité, où il s'eſt trouvé lui-même, de ſe tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Amériquains ne veulent point de Guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croyent point en avoir beſoin. La Jeuneſſe Françoiſe, par des raiſons contraires, déteſte la Paix, & vit bien avec les Naturels du Pays, dont elle s'attire aiſément l'eſtime pendant la Guerre, & l'amitié en tout tems. Je pourrois pouſſer plus loin ce paralelle; mais il faut finir: le Vaiſſeau du Roi va mettre à la Voile; les Navires Marchands ſe diſpoſent à le ſuivre, & peut-être que dans trois jours il n'y aura pas un ſeul Bâtiment dans notre Rade.

Je ſuis, &c.

QUATRIE'ME

QUATRIÉME LETTRE.

1721. Février.

Du Village Huron de Lorette. Ce qui a empêché le progrès de la Colonie Françoiſe du Canada. Des Monnoyes, qui y ont eu cours.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

JE reviens d'un petit Voyage de Dévotion, dont je veux vous rendre compte: mais il faut auparavant vous dire que je me ſuis trompé, lorſqu'en finiſſant ma derniere Lettre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade de Quebec ſeroit vuide. Un Navire de Marſeille y eſt encore, & a même trouvé le moyen d'y être à l'abri des Glaces, dont le Fleuve eſt couvert. C'eſt un ſecret, qui peut avoir ſon utilité. Il eſt bon d'avoir des reſſources contre tous les accidens, qui peuvent ſurvenir.

Aventure d'un Navire Provençal.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les Ancres le ſecond de Novembre, vers le ſoir, & après avoir fait environ une lieuë, il les rejetta, pour attendre quelques-uns de ſes Paſſagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la nuit. Il donna enſuite ſes ordres pour appareiller dès que la Marée commenceroit à baiſſer, & s'alla mettre au Lit d'aſſez bonne heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment ſe rempliſſoit d'Eau: il fit pomper, mais inutilement; l'Eau croiſſoit toujours, au lieu de diminuer; enfin chacun ſongea à mettre ſa vie en ſûreté, & il étoit tems. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire diſparut. Une Barque chargée de Marchandiſes pour Montreal, a eu le même ſort à l'entrée du Lac de Saint Pierre, mais on eſpere bien relever l'un & l'autre, quand la belle Saiſon ſera revenuë. On ſe flatte même que la plûpart des Effets, dont ces deux Bâtimens ſont chargés, ne ſeront point perdus. D'autres ne le croyent pas, & je ſuis de leur avis: je n'y ſerai

1721. Février. point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des ſuites, car le Capitaine ſoupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Pélerinage.

Deſcription de Lorette. A trois lieuës d'ici vers le Nord-Eſt, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle eſt bâtie ſur le modéle & avec toutes les dimenſions de la *Santa Caſa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une Image de la Vierge, ſemblable à celle, que l'on voit dans ce célébre Sanctuaire. On ne pouvoit guéres choiſir pour placer cette Miſſion, un lieu plus ſauvage. Cependant le concours des Fideles y eſt fort grand, & ſoit imagination, ſoit dévotion, ſoit prévention, ou tout ce que vous voudrez, bien des Perſonnes m'ont aſſûré qu'ils avoient été ſaiſis, en y arrivant, d'une ſecrete & ſainte horreur, dont ils n'avoient pas été les Maîtres. Mais ce qui fait à tous une impreſſion d'autant plus grande, que la réflexion même y contribuë, c'eſt la ſolide piété des Habitans de ce Déſert.

Ferveur des Sauvages. Ce ſont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naiſſance & de leur origine, que ce qui en eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, la ſimplicité & la droiture du Premier Age du Monde, avec ce que la Grace y a ajoûté; la Foi des Patriarches, une Piété ſincere, cette droiture & cette docilité de Cœur, qui font les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Chriſtianiſme pur, & ſur lequel le Monde n'a point ſouflé l'air contagieux, qui le corrompt, & ſouvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'eſt plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prieres de l'Egliſe, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'eſt comparable à la ferveur & à la modeſtie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vû perſonne, qui n'en ait été touché juſqu'au fond de l'Ame.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé. mais les Maladies, & je ne ſçai quoi, qui réduit inſenſiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ſes Habitans. La vieilleſſe & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Paſteurs avoient auſſi fait quelques bréches à leur premiere ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeller, & celui, qui les gouverne préſentement,

n'a plus qu'à entretenir les choſes ſur le pied, où il les a trouvées. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit porter plus loin les précautions, dont on uſe pour empêcher que le relâchement ne s'y introduiſe de nouveau. Les Boiſſons enyvrantes, la plus ordinaire, & preſque la ſeule pierre d'achopement, qui puiſſe faire tomber les Sauvages, y ſont interdites par un Vœu ſolemnel, dont la tranſgreſſion eſt ſoumiſe à la pénitence publique, auſſi-bien que toute faute, qui cauſe du ſcandale; & la rechute ſuffit ordinairement pour bannir le Coupable, ſans eſperance de retour, d'un lieu, qui doit être l'aſyle impénétrable de la Piété & de l'Innocence. La paix & la ſubordination y regnent parfaitement; & tout ce Village ſemble ne faire qu'une Famille, reglée ſur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque ſçait juſqu'où ces Peuples, & les Hurons ſur-tout, portent naturellement la fierté & l'eſprit d'indépendance. 1721. Février.

Le plus grand, & peut-être le ſeul embarras du Miſſionnaire eſt à trouver de quoi faire ſubſiſter ſon Troupeau; le Terrein, qu'il occupe n'y ſçauroit ſuffire, & on a de bonnes raiſons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y ſupplée. Monſieur & Madame Bégon étoient de notre Pélerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Perſonnes de ce rang, & qui ne les laiſſent jamais manquer du néceſſaire. Après une réception toute Militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent ſuivis d'un Feſtin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les honneurs. Les Hommes, ſuivant l'uſage, mangerent dans une Maiſon, & les Femmes, avec les petits Enfans, dans une autre. Je dis Maiſon, & non point Cabanne, car ces Sauvages ſe ſont depuis peu logés à la Françoiſe.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont accoûtumé de témoigner leur gratitude, que par leur ſilence & leur modeſtie; mais parce que c'étoit la premiere Dame, qui fût alors dans la Colonie, qui régaloit tout le Village, on accorda aux Huronnes un Orateur, par l'organe duquel elles déployerent à leur illuſtre Bienfactrice tous les ſentimens de leur Cœur. Pour les Hommes, après que le Chef eut harangué l'Intendant, ils danſerent & chanterent tant que l'on

1721. Février.

voulut. Rien, Madame, n'eſt moins divertiſſant, que ces Chants & ces Danſes. D'abord tous ſont aſſis à terre comme des Singes, ſans aucun ordre : de tems en tems un Homme ſe leve, s'avance lentement au milieu de la Place, toujours, dit-on, en cadence, tourne la tête de côté & d'autre, chante un air, qui n'eſt rien moins que mélodieux, pour quiconque n'eſt pas né Sauvage, & prononce des paroles, qui ne ſignifient rien. Tantôt c'eſt une Chanſon de Guerre, tantôt une Chanſon de Mort ; quelquefois une Attaque, ou une Surpriſe ; car comme ces Gens-là ne boivent que de l'Eau, ils n'ont point de Chanſon à boire, & ils ne ſe ſont pas encore aviſés de mettre leurs Amours en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne ceſſe point de battre la Meſure, en tirant du fond de la Poitrine un *hé*, qui ne varie point. Les Connoiſſeurs diſent qu'ils ne perdent jamais la Meſure ; je m'en rapporte à eux.

Quand l'un a fini, un autre prend ſa place, & cela dure juſqu'à ce que l'Aſſemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, ſans un peu de complaiſance, qu'il eſt bon d'avoir pour ces Gens-là. C'eſt en effet une Muſique bien ennuyante & bien déſagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vû. Des Goſiers ferrés, une Monotonie continuelle, des Airs, qui ont toujours quelque choſe de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix eſt toute autre, quand ils chantent à l'Egliſe. Pour ce qui eſt des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui ſurprend ; elles ont même beaucoup de goût & de diſpoſition pour la Muſique.

Dans ces rencontres, la Harangue eſt ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & preſque toujours d'une maniere ingénieuſe, le ſujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en fait les frais, ne ſont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occaſion des Perſonnes, qui ſont préſentes, quand on parle ſur-tout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une Grace, ou pour faire quelque repréſentation. L'Orateur des Huronnes nous dit ce jour-là des choſes ſi ſpirituelles, qu'on ſoupçonna l'Interpréte, qui étoit le Miſſionnaire même, de lui avoir prêté ſon eſprit & ſa politeſſe avec ſa voix ; mais il proteſta qu'il n'avoit rien ajoûté du ſien, & on le crut, parce qu'il eſt connu pour

un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (*a*).

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quelques excurſions aux environs de cette Ville, mais comme la Terre eſt partout couverte de cinq ou ſix pieds de neige, ces courſes ne m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru dans toutes les Saiſons, & je puis vous aſſûrer qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus fécondes, & d'une meilleure qualité. Je me ſuis ſurtout fort appliqué cet Hyver à m'inſtruire des avantages, qu'on pourroit retirer de cette Colonie, & je vais vous faire part du fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit point la France; c'eſt une plainte auſſi ancienne, que la Colonie, & elle n'eſt pas ſans fondement. On n'y trouve point d'Habitans riches; cela eſt encore vrai. Eſt-ce la faute du Pays, & n'y a-t'il pas beaucoup de celle des premiers Colons? C'eſt ſur quoi je vais tâcher de vous mettre à portée de prononcer. 1721. Février.

La premiere ſource du malheur des Provinces, qu'on a honorées du beau nom de *Nouvelle France*, eſt le bruit, qui ſe répandit d'abord dans le Royaume, qu'elles n'avoient point de Mines, & on ne fit pas aſſez d'attention que le plus grand avantage, qu'on puiſſe retirer d'une Colonie, eſt l'augmentation du Commerce; que pour parvenir à ce deſſein, il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades ſe font peu à peu, & ſans qu'il y paroiſſe dans un Royaume, tel que la France, & que les deux ſeuls objets, qui ſe préſenterent d'abord dans le Canada & dans l'Acadie, je veux dire, la Pelleterie, & la Pêche, demandoient que ces Pays fuſſent peuplés; que s'ils l'avoient été, ils euſſent peut-être donné plus de retours à la France, que l'Eſpagne n'en a tiré des plus riches Provinces du Nouveau Monde; ſur-tout, ſi on y eût ajoûté la Conſtruction des Vaiſſeaux: mais l'éclat de l'or & de l'argent, qui venoient du Mexique & du Pérou, éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere; qu'un Pays, qui ne produiſoit pas ces précieux Métaux, étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons ſur cela un Auteur ſenſé, qui avoit été ſur les lieux. Idée fauſſe, qu'on s'eſt faite du Canada.

Les demandes ordinaires, qu'on nous fait, dit Marc Leſcarbot, ſont, Y a-t'il des Tréſors? Y a-t'il de l'Or & de l'Argent? Et perſonne ne demande, ces Peuples-là ſont-ils diſpoſés à entendre la Doctrine Chrétienne? & quant aux Mi- «

(*a*) Le Pere Pierre-Daniel RICHER.

1721. Février. » nes, il y en a vraiment; mais il les faut fouiller avec induſ-
» trie, labeur & patience. La plus belle Mine, que je ſçache,
» c'eſt du Bled & du Vin, avec la nourriture du Beſtial; qui a
» de ceci, il a de l'Argent: & des Mines, nous n'en vivons
» point. Les Mariniers, qui vont de toute l'Europe chercher du
» Poiſſon aux Terres-neuves & plus outre à huit ou neuf cent
» lieuës loin de leur Pays, y trouvent de belles Mines, ſans
» rompre les Rochers, éventrer la Terre, vivre en l'obſcurité
» des Enfers..... Ils trouvent, dis-je, de belles Mines au
» profond des Eaux, & au Trafic des Pelleteries & Fourrures,
» dont ils retirent de bon argent.

Fautes, qu'on a faites dans ſon Etabliſſement.

Non-ſeulement on a fait à la Nouvelle France, ſans la connoître, une fort mauvaiſe réputation; mais ceux mêmes, qui croyoient en pouvoir tirer quelque avantage, n'ont pris pour cela aucunes meſures. Premierement on a été un tems infini ſans ſe fixer: on défrichoit un Terrein, ſans l'avoir auparavant bien examiné, on l'enſemençoit, on y élevoit des Bâtimens, puis, ſans trop ſçavoir pourquoi, le plus ſouvent on l'abandonnoit, & on alloit ſe placer ailleurs. C'eſt cette inconſtance, qui a le plus contribué à nous faire perdre l'Acadie, & à nous empêcher d'en rien retirer, tandis que nous poſſedions cette belle Peninſule. L'Auteur, que j'ai déja cité, & qui avoit été témoin de nos irréſolutions, ne craignit point de les reprocher à ceux, qui en étoient les plus coupables.
» C'eſt ainſi, dit-il, que de tout tems nous avons fait des levées
» de Boucliers, que nous nous ſommes portés avec ardeur à de
» nouvelles Entrepriſes, que nous avons projetté de beaux
» commencemens, & puis que nous avons tout quitté..... de
» verité, pour faire de telles Entrepriſes, il faut de l'aide & du
» ſupport; mais auſſi faut-il des Hommes de réſolution, qui ne
» reculent pas, & qui ayent ce point d'honneur devant les yeux,
» *Vaincre ou Mourir*, étant une belle & glorieuſe mort celle,
» qui arrive en exécutant un beau deſſein, comme pour jetter
» les fondemens d'un Royaume nouveau, & établir la Foi Chré-
» tienne parmi des Peuples, entre leſquels Dieu n'eſt pas con-
» nu. « Je pourrois, Madame, pouſſer beaucoup plus loin ces réflexions; mais je craindrois de m'engager trop loin dans des diſcuſſions, où je ne dois, ni ne puis entrer, avec les ſeules connoiſſances, que j'ai préſentement.

Je viens au Commerce. Il a roulé lontems en Canada uni-

quement sur la Pêche & la Pelleterie. La Pêche des Moruës se faisoit sur le Grand Banc, & sur les Côtes de Terre-neuve, lontems avant qu'on eût découvert le Fleuve Saint Laurent, mais on s'avisa bien tard de faire un Etablissement dans l'Isle, & nous nous y laissâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaisance, où l'on a vû plus d'une fois des Escadres du Roi: nous y avons soûtenu des Siéges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cedent point à ceux des plus braves Flibustiers de Saint Domingue. Ils ont souvent désolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Isle; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aisément leurs plus fortes Places, connoissoient trop bien leurs Ennemis, pour se déconcerter. Accoûtumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils se comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vûë d'une Tempête inévitable. Ils cédoient sagement à l'Orage; ils réparoient ensuite sans obstacle le dégât, qu'il avoit causé dans leurs Postes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, soit qu'ils attaquassent, ou qu'ils se défendissent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en sont enfin demeurés les seuls Maîtres, & Possesseurs tranquilles. 1721. Février.

On s'est encore plus mal comporté en Acadie: cette grande & riche Province a été lontems partagée entre differens Particuliers dont aucun ne s'y est enrichi, tandis que les Anglois faisoient sur ses Côtes un profit immense par la Pêche. Les Etablissemens, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de solidité, & eux-mêmes manquant de vûës, & se détruisant les uns les autres, ils ont laissé le Pays à peu près dans le même état, où ils l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il ne s'est bien relevé, qu'au moment, que nous l'avons perdu. Ce sont nos Ennemis, qui nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Le seul Commerce, auquel on s'est lontems borné dans cette Colonie, est celui des Pelleteries, & on ne sçauroit dire les fautes, qu'on y a faites. Jamais peut-être le génie de notre Nation n'a mieux paru qu'à ce sujet. Lorsque nous découvrîmes ce vaste Continent, il étoit rempli de Bêtes Fauves. Une

Mauvaise conduite par rapport au Commerce des Pelleteries.

1721. Février. poignée de François eſt venuë à bout de les faire diſparoître preſqu'entierement en moins d'un ſiécle ; & il y en a, dont l'Eſpéce manque tout à fait. On tuoit les Orignaux, ou Elans, par le ſeul plaiſir de les tuer, & pour faire montre de ſon adreſſe. On ne s'aviſoit pas même d'interpoſer l'Autorité du Prince, pour arrêter un déſordre ſi criant. Mais le plus grand mal eſt venu de l'inſatiable avidité des Particuliers, qui s'appliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plûpart de France comme Simonides, c'eſt-à-dire, ne poſſédant que ce qu'ils avoient ſur le Corps, & ils étoient dans l'impatience d'y reparoître dans une meilleure ſituation. Dans les commencemens cela étoit aiſé : les Sauvages n'ont connu le tréſor, que renfermoient leurs Bois, que par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit des mains leurs Pelleteries, & on en tira d'eux une prodigieuſe quantité, en leur donnant des choſes, que bien des gens ne voudroient point ramaſſer. Depuis même qu'ils ont eu les yeux ouverts ſur les prix de cette Marchandiſe, & qu'ils ſe ſont un peu plus attachés au ſolide, il fut encore lontems très-aiſé de les ſatisfaire à peu de frais : avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce ſur un aſſez bon pied.

On ſeroit néanmoins aſſez embarraſſé à nommer aujourd'hui une ſeule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vû des fortunes auſſi immenſes, que rapides, s'élever & diſparoître preſqu'en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs, & qu'un Tourbillon de Vent éleve & applanit dans les Plaines ſablonneuſes de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des Gens traîner dans la miſere & dans l'opprobre une languiſſante Vieilleſſe, après avoir été en état de ſe faire un Etabliſſement honorable. Après tout, Madame, ces Fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne ſeroient nullement dignes des regrets du Public, ſi le contrecoup n'en étoit pas retombé ſur la Colonie, qui s'eſt bien-tôt trouvée réduite au point de voir preſqu'abſolument tarir, ou détourner ailleurs une ſource, d'où il pouvoit couler tant de richeſſes dans ſon ſein.

Sa ruine commença par ſon abondance. A force d'accumuler les Peaux de Caſtor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une ſi grande quantité dans

dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit ; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Coureurs de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, & que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter le cours de ces désertions, mais elles eurent très-peu de succès ; au contraire, ceux, que l'intérêt avoit conduits chez nos Voisins, y furent retenus par la crainte du châtiment, & les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour la liberté d'une vie errante & pour l'indépendance, resterent parmi les Sauvages, dont on ne les distinguoit plus, que par leurs vices. On eut recours en divers tems aux Amnisties, pour rappeller ces Transfuges, & d'abord elles furent assez inutiles : à la fin cependant ce moyen, ménagé avec sagesse, eut une partie de l'effet, qu'on en avoit prétendu. 1721. Février.

On en employa un autre, qui fut plus efficace encore ; mais les Personnes zélées pour le bon ordre, & pour le progrès de la Religion, trouverent le remede pire que le mal. Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit bien sûrs, d'aller faire la Traite dans les Pays Sauvages, & de défendre à tous les autres de sortir de la Colonie. Le nombre de ces *Congés* fut limité, & on les distribua à de pauvres Veuves, & à des Orphelins, qui les pouvoient vendre aux *Traiteurs*, plus ou moins, suivant que la Traite étoit plus ou moins bonne, c'est-à-dire, suivant les endroits, où les Congés portoient qu'on pouvoit la faire ; car on avoit eu la précaution de marquer ces endroits, pour empêcher que tous n'allassent du même côté. Des Congés & de leurs abus.

Outre ces Congés, dont j'ai dit que le nombre étoit réglé par la Cour, & dont la distribution appartient au Gouverneur Général, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple Permission. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de libertinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement : elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues

1721. Février.

de ces Voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues ſont exceſſives, elle demeure ſans aucune reſſource, & n'eſt plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été lontems négligés, que quantité de bonnes Terres ſont encore incultes, & que le Pays ne s'eſt point peuplé.

On a ſouvent propoſé, pour abolir ces pernicieux Congés, ſans que le Commerce en ſouffrît, & même dans la vûë de le rendre plus floriſſant, de former quelques Peuplades Françoiſes dans des endroits choiſis, & où il fût aiſé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vaſtes Contrées ſe peupleroient inſenſiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu ſi lontems à cœur, de *Franciſer* ces Sauvages, c'eſt le terme, dont on ſe ſervoit. Je crois du moins pouvoir aſſûrer que, ſi on avoit ſuivi ce projet, le Canada ſeroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'eſt; que les Sauvages, attirés & retenus par les ſecours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés dans nos Habitations, auroient été moins errans, moins miſerables, ſe ſeroient par conſéquent multipliés, au lieu qu'ils ſont diminués étonnemment, & ſe ſeroient attachés à nous de maniere, que nous en pourrions à preſent diſpoſer, comme des Sujets mêmes de la Couronne; d'autant plus que les Miſſionnaires auroient beaucoup moins rencontré d'obſtacles à leur Converſion. Ce que nous voyons préſentement à Lorette, & avec quelque proportion parmi les Iroquois, les Algonquins & les Abénaquis, domiciliés dans la Colonie, ne laiſſe aucun doute ſur la vérité de ce que j'avance, & il n'eſt perſonne parmi ceux, qui ont le plus fréquenté les Sauvages, qui ne convienne qu'on ne doit jamais bien compter ſur ces Peuples, que quand ils ſont Chrétiens. Je n'en veux point d'autre exemple, que celui des Abénaquis, leſquels, quoiqu'en petit nombre, ont été pendant les deux dernieres guerres le principal Boulevard de la Nouvelle France contre la Nouvelle Angleterre.

Au reſte, Madame, le projet, que je viens de vous expoſer, eſt auſſi ancien que la Colonie; c'étoit celui de M. de Champlain, ſon Fondateur, & il a été du goût de preſque tous les Miſſionnaires, que j'ai connus, & dont les pénibles travaux, dans la ſituation, où ſont depuis lontems les choſes, ne produiſent pas de grands fruits dans les Miſſions un

peu éloignées. Il seroit à la vérité bien tard aujourd'hui pour reprendre ce dessein par rapport aux Sauvages, qui disparoissent d'une maniere aussi sensible, qu'elle est inconcevable. Mais qui empêcheroit de le suivre par rapport aux François, & de continuer la Colonie de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle puisse prêter la main à celle de la Louysiane, pour fortifier l'une par l'autre? C'est ainsi que les Anglois en moins d'un siecle & demi sont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieuës de Pays, & de former dans ce Continent une puissance, qu'on n'envisage qu'avec frayeur, quand on la voit de près. 1721. Février.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Isles de l'Amérique un Commerce assez considérable de Farines, de Madriers, & d'autres bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de sortes de Bois, ni de meilleure espece, jugez quelle richesse il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de personnes sont bien instruites sur cet article: je ne le suis pas encore assez moi-même pour entrer dans un plus grand détail, je le suis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous en parlerai bientôt. Pressé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Histoire en peu de mots. En 1670. la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Isles du Continent de l'Amérique Françoise, eut permission de faire passer dans les Isles jusqu'à cent mille francs en petites especes, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy est du mois de Février, & il portoit que ces especes n'auroient cours, que dans les Isles. Mais sur quelques difficultés, qui survinrent, le Conseil rendit le 18. de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par lequel il fut ordonné que la susdite monnoye, & toutes les autres especes, qui auroient cours en France, l'auroient aussi, non-seulement dans les Isles Françoises, mais encore dans la Terre ferme de l'Amérique, soumise à la Couronne, avec l'augmentation d'un quart en sus; c'est-à-dire, les piéces de quinze sols pour vint, & le reste à proportion. Divers changemens dans les Monnoyes.

1721. Février.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les contrats, billets, comptes, achats, & payemens seroient faits entre toutes sortes de personnes au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'échanges, ni compté en sucre, ou autres denrées, à peine de nullité des actes. Et pour le passé, il fut réglé que toutes les stipulations de contrats, billets, dettes, redevances, baux à ferme en sucre & autres denrées, seroient réduites payables en argent, suivant le cours des monnoyes susdites. En exécution de cet Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans la Nouvelle France, ce qui ne tarda guéres à y causer bien des difficultés. En effet M. de Champigny Noroy, qui fut nommé Intendant de Quebec en 1684. & qui l'est aujourd'hui au Havre de Grace, se trouva bientôt embarrassé, soit pour le payement des Troupes, soit pour les autres dépenses, que le Roy faisoit dans cette Colonie.

Outre cela, les fonds, qui étoient envoyés de France, arrivoient presque toujours trop tard, & dès le premier de Janvier il falloit payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire à d'autres charges également indispensables. Pour obvier au plus pressé, M. de Champigny s'avisa de donner cours à quelques Billets, qui tenoient lieu d'argent, en y observant toujours l'augmentation de la monnoye. On dressa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit sur chaque piéce de cette monnoye, qui étoit de Carte, sa valeur, la signature du Trésorier, une empreinte des Armes de France, & en cire d'Espagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit ensuite imprimer en France sur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles seroient représentées tous les ans avant l'arrivée des Vaisseaux de France, pour y ajoûter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduisît de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne subsista pas lontems, & l'on en revint aux Cartes, sur lesquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant signoit celle, qui étoit de quatre livres & au-dessus, & se contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général signoit aussi celles, qui étoient de six livres & au-dessus. Au commencement de l'automne, toutes les Cartes se rapportoient au Tré-

1721. Février.

sorier, qui donnoit pour leur valeur des Lettres de change sur le Tréſorier Général de la Marine, ou ſur ſon Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année ſuivante. Celles, qui étoient gâtées, ne ſe remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dreſſé un procès-verbal.

Tant que les Lettres de change ont été fidélement payées, on préféroit ces cartes aux eſpéces ſonnantes; dès qu'elles ont ceſſé de l'être, on a diſcontinué de rapporter les cartes au Tréſorier, en ſorte qu'en 1702. M. de Champigny ſe donna inutilement bien des ſoins pour retirer toutes celles, qu'il avoit faites. Ses Succeſſeurs furent obligés d'en faire tous les ans de nouvelles pour payer les charges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles tomberent enfin en non-valeur, & que Perſonne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce en fut entierement dérangé, & le déſordre alla ſi loin, qu'en 1713. les Habitans propoſerent d'y perdre la moitié, à condition que le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette propoſition fut agréée l'année ſuivante, mais les ordres donnés en conſéquence n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717. Il fut alors rendu une Déclaration, qui aboliſſoit la monnoye de carte, & l'on recommença à payer en argent les charges de la Colonie. L'augmentation du quart en ſus fut abrogée en même tems: l'expérience ayant fait connoître que l'augmentation des eſpéces dans une Colonie ne les y fait pas reſter, qui étoit ce qu'on avoit prétendu, & que l'argent n'y ſçauroit bien rouler, que quand on y paye en denrées tout ce qu'on tire du Royaume. En effet, dans ce cas la Colonie conſerve les eſpéces chez elle, au lieu que, ſi elle n'a pas aſſez de marchandiſes pour s'acquitter en entier, elle eſt contrainte de payer le ſurplus en argent: & comment reviendra-t'il?

Enfin, Madame, vous ſerez ſurpris d'apprendre qu'en 1706. le Commerce de la plus ancienne de nos Colonies ne rouloit que ſur un fond de 650000. liv. (*a*) & les choſes n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette ſomme répanduë ſur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aiſe, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandiſes de France. Auſſi la plûpart vont-ils tout nuds, ſur tout ceux, qui ſont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le ſurplus de leurs denrées aux Habitans des Villes,

(*a*) Voyez le Second Tome de l'Hiſtoire, Page 390.

1721. Février. parce que ceux-ci ſont obligés pour ſubſiſter d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorſque le Roi eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majeſté y dépenſa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France preſque la valeur d'un million en Caſtors chaque année, quoiqu'elle ne fût pas auſſi peuplée, qu'elle l'eſt aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépenſe quarante mille & plus. Par-là ſon crédit eſt tombé, & en tombant, a cauſé la ruine de ſon Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit preſque plus que ſur les menuës Pelleteries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'eſt ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient ſouvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je ſuis, &c.

1721. Mars.

CINQUIÉME LETTRE.

Des Caſtors du Canada; de leur difference d'avec les Biévres ou Caſtors d'Europe; de leur maniere de bâtir; de ce qu'ils peuvent procurer d'avantages à la Colonie; de la Chaſſe du Caſtor, & du Rat Muſqué.

A Quebec, le premier de Mars, 1721.

MADAME,

JE devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma derniere Lettre; mais je ſuis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant, que de vous entretenir des curioſités de ce Pays-ci, & je commence par ce qu'on y voit de plus ſingulier; c'eſt le Caſtor. La dépouille de cet Animal a juſqu'à préſent fourni à la Nouvelle France le principal objet de ſon Commerce. Il eſt par lui-même une des merveilles de la nature, & il peut être pour l'Homme une

grande leçon de prévoyance, d'induſtrie, d'adreſſe, & de conſtance dans le travail.

1721. Mars.

Le Caſtor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Biévres*: or Biévre & Caſtor, c'eſt abſolument le même Animal, mais ſoit que le Biévre Européen ſoit devenu extrémement rare, ou que ſon Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Caſtor Amériquain, on ne parle plus gueres que de ce dernier, ſi ce n'eſt par rapport au *Caſtoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne ſçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque choſe de curieux: peut-être que c'eſt faute de l'avoir obſervé de près: peut-être auſſi que les Caſtors d'Europe ſont comme les *Caſtors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la difference d'avec les autres.

Difference du Caſtor de Canada, & de celui de l'Europe.

Quoiqu'il en ſoit, Madame, le Caſtor du Canada eſt un Quadrupéde Amphibie, qui ne peut pourtant pas reſter longtems dans l'Eau, & qui peut abſolument ſe paſſer d'y aller, pourvû qu'il ait la commodité de ſe baigner quelquefois. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre pieds ſur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & péſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt differente, ſelon les differens Climats, où il ſe trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont ordinairement tout à fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils ſont bruns, & à meſure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils ſont preſque fauves: on y en a même vû de couleur de Paille. On a encore obſervé que, moins ils ſont noirs, & moins ils ſont fournis de Poil, & que par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. C'eſt un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à meſure qu'ils y ſont plus expoſés. Leur Poil eſt de deux ſortes par tout le Corps, excepté aux Pattes, où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes: il va même juſqu'à deux pouces ſur le Dos, mais il diminue avec proportion juſqu'à la Tête & juſqu'à la Queuë. Ce Poil eſt rude, gros, luiſant, & c'eſt celui, qui donne la couleur à la Bête. En le regardant avec le Microſcope, on en trouve le milieu

Du Poil du Caſtor.

1721. Mars.

moins opaque, ce qui prouve qu'il eſt creux; auſſi n'en fait-on aucun uſage. L'autre Poil eſt un Duvet très-fin, fort épais, long tout au plus d'un pouce, & c'eſt celui, qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moſcovie*. C'eſt-là proprement l'Habit de Caſtor, le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être pour l'aider à nâger.

Deſcription Anatomique de cet Animal.

On prétend que le Caſtor vit quinze à vint ans: que la Femelle porte quatre mois, & que ſa Portée ordinaire eſt de quatre Petits; quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit; mais je ne crois pas que cela arrive ſouvent. Elle a quatre Mamelles, deux ſur le grand Pectoral, entre la ſeconde & la troiſiéme des vraies Côtes, & deux environ quatre doits plus haut. Les Muſcles de cet Animal ſont extrémement forts, & plus gros, que ne ſemble comporter ſa taille. Ses Inteſtins au contraire ſont très-délicats, ſes Os ſont fort durs, & ſes deux Machoires, qui ſont preſqu'égales, ont une force extraordinaire: chacune eſt garnie de dix Dents, deux inciſives, & huit molaires. Les inciſives ſupérieures ont deux pouces & demi de long, les inferieures en ont plus de trois, & ſuivent les courbures de la Machoire, ce qui leur donne une force prodigieuſe, qu'on admire toujours dans de ſi petits Animaux. On a remarqué encore que les deux Machoires ne ſe répondent pas exactement, mais que les ſupérieures débordent en avant ſur les inférieures, de ſorte qu'elles ſe croiſent comme les deux tranchans des Ciſeaux: enfin que la longueur des unes & des autres eſt préciſément le tiers de leurs Racines.

La Tête d'un Caſtor eſt à peu près de la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le Muſeau un peu allongé, les Yeux petits, les Oreilles courtes, rondes, veluës par dehors, ſans Poil en dedans. Ses Jambes ſont courtes, particuliérement celles de devant; elles n'ont guéres que quatre ou cinq pouces de long, & reſſemblent aſſez à celles du Bléreau. Les Ongles en ſont taillés de biais, & creux, comme des Plumes à écrire. Les Pieds de derriere ſont tout differens; ils ſont plats, garnis de Membranes entre les Doits; ainſi le Caſtor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs, par ſa Queuë il eſt tout à fait Poiſſon, auſſi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conſéquence de

de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger ſa Chair les jours maigres. M. Lemery s'eſt trompé, quand il a dit que cette déciſion ne regardoit que le train de derriere du Caſtor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuſe. 1721. Mars.

Il eſt vrai qu'on ne peut guéres profiter ici de cette condeſcendance: les Caſtors ſont préſentement ſi loin de nos Habitations, qu'il eſt rare d'y en avoir, qui ſoient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucaner, c'eſt-à-dire, ſécher à la fumée, & je puis vous aſſûrer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Caſtor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût ſauvage aſſez fade. Mais avec cette précaution, c'eſt un très-bon manger. Il n'eſt point de Viande plus légere, plus délicate, ni qui ſoit plus ſaine. On prétend même qu'elle eſt auſſi nourriſſante, que celle du Veau: bouillie, elle a beſoin de quelque choſe, qui en releve le goût, mais quand elle a été miſe à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie, c'eſt ſa Queuë. Elle eſt preſque ovale, large de quatre pouces dans ſa racine, de cinq dans ſon milieu, & de trois dans ſon extrémité, je parle toujours des grands Caſtors. Elle eſt épaiſſe d'un pouce, & longue d'un pied. Sa ſubſtance eſt une graiſſe ferme, ou un cartilage tendre, qui reſſemble aſſez à la chair du Marſouin, mais qui ſe durcit davantage, quand on la conſerve lontems. Elle eſt couverte d'une Peau écailleuſe, dont les Ecailles ſont hexagones, ont une demie ligne d'épaiſſeur, ſur trois ou quatre lignes de longueur, & ſont appuyées les unes ſur les autres comme toutes celles des Poiſſons. Une Pellicule très-délicate leur ſert de fond, & elles y ſont enchâſſées de maniere, qu'on peut aiſément les en ſéparer après la mort de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la deſcription de ce curieux Amphibie. Si vous voulez quelque choſe de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous ſatisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*a*). On y a inſéré une Deſcription Anatomique du Caſtor, faite par M. SARRASIN, Correſpondant de l'Académie, Médecin du

(*a*) Année 1704, Page 48.

1721. Mars.

Roi dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de sa Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Du *Castoreum.*

Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses, ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien differentes, & au nombre de quatre dans le Bas Ventre du Castor. Les deux premieres, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées, que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent ensemble, comme les deux Poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matiere résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites Fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamme aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le faire durcir, il n'y a qu'à le mettre dans la Cheminée.

On prétend que le *Castoreum*, qui vient de Dantzic, est meilleur que celui de Canada; je m'en rapporte aux Droguistes. Il est certain que les Bourses de celui-ci sont plus petites, & qu'ici même les plus grosses sont les plus estimées. Outre la grosseur, il faut qu'elles soient pesantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante & forte, remplies d'une matiere dure, cassante & friable, de même couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'une Membrane déliée, & d'un goût âcre. Les Propriétés du *Castoreum* sont, d'atténuer les matieres visqueuses, de fortifier le Cerveau, d'abaisser les Vapeurs, de provoquer aux Femmes leurs Ordinaires, d'empêcher la Corruption, & de faire évaporer les mauvaises Humeurs par la Transpiration. On s'en sert aussi avec succès contre l'Epilepsie, la Paralysie, l'Apoplexie, & la Surdité.

Les Poches inférieures contiennent une Liqueur onctueuse & adipeuse, qui ressemble au Miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son odeur fétide, peu differente de celle du *Castoreum*;

1721. Mars.

mais un peu plus foible & plus fade. Elle se condense en vieillissant, & prend la consistance du Suif. Cette Liqueur est résolutive, & fortifie les Nerfs; il ne faut pour cela que l'appliquer sur le mal. Au reste c'est une folie, que de dire comme font encore quelques Auteurs, sur la foi des anciens Naturalistes, que quand le Castor se voit poursuivi, il se coupe ces prétendus Testicules, & les abandonne aux Chasseurs, pour mettre sa vie en sûreté. C'est de son Poil, dont il devroit alors se dépouiller, car au prix de sa Toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La Peau de cet Animal, dépouillée de son Poil, n'est point à négliger: on en fait des Gants & des Bas; on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le Poil sans le découper, on ne fait guéres usage, que de celle des Castors Terriers.

Du Castor Gras & du Castor Sec.

Vous aurez peut-être oui parler, Madame, de *Castor Gras* & de *Castor Sec*, & peut-être serez-vous bien aise d'en connoître la difference. La voici: le Castor Sec est la Peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage: le Castor Gras est celle, qui a été portée par les Sauvages, lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la Moële de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de Mante, qu'on appelle Robe, & de laquelle ils s'enveloppent le Poil en dedans. Ils ne la quittent en Hyver ni le jour, ni la nuit; le grand Poil tombe bientôt, le Duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une Marchandise si précieuse. Mais on n'a pû leur cacher lontems un secret de cette nature: il étoit confié à la cupidité, qui n'est jamais lontems sans se trahir elle-même.

Autre usage du Castor.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du Castor, se trouvant chargé d'une prodigieuse quantité de cette Pelleterie, imagina, pour en faci-

1721. Mars.

liter la conſommation, d'en faire filer & carder avec de la Laine, & de cette compoſition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au Métier, & d'aures Ouvrages ſemblables, mais avec peu de ſuccés. Cet eſſai fit connoître que le Poil du Caſtor n'eſt bon qu'à faire des Chapeaux. Il eſt trop court, pour pouvoir être filé ſeul, & il en faut mettre beaucoup moins de la moitié avec la Laine, ainſi il y a peu de profit à faire dans cette Fabrique. On a pourtant conſervé une de ces Manufactures en Hollande, où on en voit des Draps & des Droguets; mais ces Etofes ſont cheres, & ne ſont pas d'un bon uſage. Le Poil de Caſtor s'en détache bientôt, & forme à la ſuperficie comme un Duvet, qui leur ôte tout leur luſtre. Les Bas, qu'on en a faits en France, avoient le même défaut.

Induſtrie & travaux des Caſtors.

Voilà, Madame, tout ce que les Caſtors peuvent procurer d'avantages à cette Colonie pour ſon Commerce: leur induſtrie, leur prévoyance, le concert & la ſubordination, qu'on admire en eux, leur attention à ſe ménager des commodités, dont on n'avoit pas encore cru les Brutes capables de ſentir la douceur, fourniſſent à l'Homme encore plus d'inſtructions, que la Fourmi, à laquelle l'Ecriture Sainte renvoye les Pareſſeux. Ils ſont au moins parmi les Quadrupedes ce que les Abeilles ſont parmi les Inſectes Volatilles. Je n'ai pas oui dire à Gens inſtruits qu'ils ayent un Roi, ou une Reine, & il n'eſt pas vrai que, quand ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande; & punit les Pareſſeux: mais par la vertu de cet inſtinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun ſçait ce qu'il doit faire, & tout ſe fait ſans confuſion, ſans embarras, avec un ordre, qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Peut-être après tout n'en eſt-on ſi étonné, que faute de remonter à cette Intelligence ſuprême, qui ſe ſert de ces Etres dénués de raiſon, pour mieux faire éclatter ſa ſageſſe & ſa puiſſance, & pour nous faire ſentir que notre raiſon même eſt preſque toujours par notre préſomption la cauſe de nos égaremens.

La premiere choſe, que font nos ingénieux Amphibies, lorſqu'ils veulent ſe loger, c'eſt de s'aſſembler: vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés? ce ſera tout ce que vous voudrez; mais ils ſont quelquefois trois ou quatre cent enſemble, formant une Bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Veniſe*. D'abord ils choiſiſſent un Emplacement, où ils puiſſent trou-

ver des vivres en abondance, & tout ce qui leur eſt néceſſaire pour bâtir. Il leur faut ſurtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y ſuppléent, en arrêtant le cours d'un Ruiſſeau, ou d'une petite Riviere, par le moyen d'une Digue, ou, comme on parle ici, d'une Chauſſée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-deſſus de l'endroit, où ils ont réſolu de bâtir. Trois ou quatre Caſtors ſe mettent autour d'un gros Arbre, & viennent à bout avec leurs Dents de le jetter par Terre. Ce n'eſt pas tout : ils prennent ſi bien leurs meſures, qu'il tombe toujours du côté de l'Eau, afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturer, quand ils l'ont mis en piéces. Ils n'ont plus enſuite qu'à rouler ces piéces pour les pouſſer dans l'Eau, & ils les conduiſent vers l'endroit, où elles doivent être placées. 1721. Mars.

Ces piéces ſont plus ou moins groſſes, plus ou moins longues, ſelon que la nature & la ſituation du lieu le demandent : car on dira que ces Architectes ont tout prévû. Quelquefois ils employent de gros Troncs d'Arbres, qu'ils portent à plat : quelquefois la Chauſſée n'eſt compoſée que de Pieux gros comme la Cuiſſe, ou même plus menus, ſoûtenus de bons Piquets, & entrelaſſés de petites Branches ; & partout, les vuides ſont remplis d'une Terre graſſe ſi bien appliquée, qu'il n'y paſſe pas une goutte d'eau. C'eſt avec leurs Pattes, que les Caſtors préparent cette Terre ; & leur Queuë ne leur ſert pas ſeulement de Truelle pour maçonner, mais encore d'Auge, pour voiturer ce Mortier, ce qu'ils font en ſe traînant ſur leurs Pattes de derriere. Arrivés au bord de l'Eau, ils le prennent avec les Dents, & pour l'employer, ils ſe ſervent d'abord de leurs Pattes, enſuite de leur Queuë. Les Fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze pieds d'épaiſſeur, & elles vont en diminuant juſqu'à deux ou trois. Les proportions y ſont toujours exactement gardées. La Régle & le Compas ſont dans l'Œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a obſervé que le côté du Courant de l'Eau eſt toujours en Talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il ſeroit difficile à nos meilleurs Ouvriers de rien faire de plus ſolide & de plus régulier.

La conſtruction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles ſont pour l'ordinaire bâties ſur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Digues ont formés : quelquefois

1721. Mars.

sur le Bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une Pointe, qui avance dans l'Eau. Leur figure eſt ronde, ou ovale, & elles ſont voutées en Anſe de Panier. Les Parois ont deux pieds d'épaiſſeur, les Matériaux en ſont les mêmes, que dans les Chauſſées, mais moins gros; & tout eſt ſi bien enduit de Terre Glaiſe en-dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice ſont hors de l'Eau, & dans cette Partie chaque Caſtor a ſa Place marquée, qu'il a ſoin de joncher de Feuillages, ou de petites Branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la Porte commune de la Cabanne, & une autre Iſſuë, par laquelle ces Animaux ſortent pour aller ſe baigner, il y a pluſieurs Ouvertures, par où ils vont ſe vuider dans l'Eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Caſtors: on en a vû, qui en renfermoient juſqu'à trente, mais cela eſt rare. Toutes ſont aſſez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur Prévoyance.

L'Hyver ne ſurprend jamais les Caſtors. Tous les Ouvrages, dont je viens de parler, ſont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ſes proviſions pour l'Hyver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de Fruits, d'Ecorces & de Feuilles d'Arbres; ils pêchent auſſi des Ecreviſſes & quelques Poiſſons: alors tout leur eſt bon. Mais quand il s'agit de ſe pourvoir pour tout le tems, que la Terre couverte de Neiges ne leur fourniroit rien, ils ſe contentent de bois tendre, comme de Peupliers, de Trembles, ou d'autres ſemblables. Ils le mettent en piles, & le diſpoſent de façon, qu'ils puiſſent toujours prendre les morceaux, qui trempent dans l'Eau. On a remarqué conſtamment que ces Piles ſont plus ou moins grandes, ſuivant que l'Hyver doit être plus ou moins long, & c'eſt pour les Sauvages un Almanach, qui ne les trompe jamais ſur la durée du froid. Les Caſtors, avant que de manger le Bois, le découpent en petits morceaux fort menus, & les apportent dans leur Loge; car chaque Cabanne n'a qu'un Magaſin pour toute la Famille.

Quand la Fonte des Néges eſt dans ſa force, comme elle ne manque pas de cauſer de grandes inondations, les Caſtors quittent leurs Cabannes, qui ne ſont plus logeables, & chacun va de ſon côté, où bon lui ſemble. Les Femelles y re-

1721. Mars.

tournent, dès que les Eaux ſont écoulées, & c'eſt alors, qu'elles mettent bas. Les Mâles tiennent la Campagne juſques vers le mois de Juillet, qu'ils ſe raſſemblent pour réparer les bréches, que les Crûës d'eau ont faites à leurs Cabannes, ou à leurs Digues. Si elles ont été détruites par les Chaſſeurs, ou ſi elles ne valent point la peine d'être réparées, ils en font d'autres; mais bien des raiſons les obligent ſouvent à changer de demeure. La plus ordinaire eſt le défaut de Vivres: ils y ſont encore forcés par les Chaſſeurs, ou par les Animaux Carnaciers, contre leſquels ils n'ont point d'autre défenſe, que la fuite. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plûpart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le ſont pas; ſi cela même ne faiſoit éclatter davantage ſa puiſſance & ſa ſageſſe, en ce que ceux-là, malgré leur foibleſſe, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Caſtors ſemblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne ſçauroient les quitter, quoiqu'ils y ſoient toujours inquiettés. Sur le Chemin de Montreal, au Lac Huron, par la Grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtiſſent ou réparent tous les Etés: car la premiere choſe, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'eſt de rompre la Cabanne & la Chauſſée, qui lui donne de l'Eau. Si cette Chauſſée n'eût pas retenu les Eaux, il n'y en auroit pas aſſez pour continuer la route, & il faudroit faire un Portage: de ſorte qu'il ſemble que ces officieux Caſtors vont ſe poſter là, uniquement pour la commodité des Paſſans. On voit, dit-on, la même choſe du côté de Quebec, où des Caſtors, en travaillant pour eux, fourniſſent de l'Eau à un Moulin à Planches.

Les Sauvages étoient autrefois perſuadés, ſi on en croit quelques Relations, que les Caſtors étoient une eſpece d'Animal raiſonnable, qui avoit ſes Loix, ſon Gouvernement, & ſon Langage particulier: que ce Peuple Amphibie ſe choiſiſſoit des Commandans, qui dans les travaux communs diſtribuoient à chacun ſa tâche, poſoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, puniſſoient, ou exiloient les Pareſſeux. Ces prétendus Exilés ſont apparemment ceux, qu'on appelle *Caſtors Terriers*, qui en effet vivent ſéparés des

Des Caſtors Terriers.

1721. Mars.

autres, ne travaillent point, & se logent sous Terre, où leur unique attention est de se ménager un chemin couvert pour aller à l'Eau. On les connoît au peu de Poil, qu'ils ont sur le Dos, ce qui vient sans doute de ce qu'ils se frottent continuellement contre la Terre. Avec cela, ils sont maigres; c'est le fruit de leur Paresse: on en trouve beaucoup plus dans les Pays Chauds, que dans les Pays Froids. J'ai déja remarqué que nos Castors, ou Biévres d'Europe, tiennent plus de ceux-ci, que des autres; en effet M. Lémery dit qu'ils se retirent dans les Creux & dans les Cavernes, qui se rencontrent sur les Bords des Rivieres, surtout en Pologne. Il y en a aussi en Allemagne, le long de l'Ebre, & en France sur le Rhône, l'Isere & l'Oise. Ce qui est certain, c'est que nous ne voyons point dans les Castors Européens ce merveilleux, qui distingue si fort ceux du Canada. C'est bien dommage, Madame, qu'il ne se soit point trouvé de ces admirables Animaux, ni dans le Tybre, ni dans le Permesse: que de belles choses ils auroient fait dire aux Poëtes Grecs & Romains!

Il paroît que les Sauvages du Canada ne les molestoient pas beaucoup avant notre arrivée dans leur Pays. Les Peaux de Castors n'étoient pas celles, dont ces Peuples faisoient plus d'usage pour se couvrir, & la Chair des Ours, des Elans, & de quelques autres Bêtes Fauves leur sembloit apparemment meilleure, que celle des Castors. Ils les chassoient néanmoins, & cette Chasse avoit son tems & son cérémonial marqué; mais quand on ne chasse, que pour le besoin, & que ce besoin est borné au pur nécessaire, on ne fait pas de grandes destructions; aussi, lorsque nous arrivâmes en Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

De la Chasse du Castor.

La Chasse du Castor n'est pas difficile; car il s'en faut bien que cet Animal ait autant de force pour se deffendre, ni d'adresse pour éviter les embuches de ses Ennemis, qu'il montre d'industrie pour se bien loger, & de prévoyance pour se pourvoir de tous les besoins de la vie. C'est pendant l'Hyver, qu'on lui fait la Guerre dans les formes: c'est-à-dire, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de Poil, & la Peau plus mince. Cette Chasse se fait de quatre manieres, qui sont les Filets, l'Affut, la Tranche, & la Trappe. La premiere

1721. Mars.

premiere eſt ordinairement jointe à la troiſiéme ; & on s'amuſe rarement à la ſeconde, parce que les petits Yeux de cet Amphibie ſont ſi perçans, & il a l'Oreille ſi fine, qu'il eſt malaiſé de l'approcher aſſez, pour le tirer, avant qu'il ait gagné l'Eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saiſon, & où il plonge d'abord. On le perdroit même, quand il auroit été bleſſé, avant que de s'être jetté à l'Eau, parce qu'il ne revient point au-deſſus, s'il meurt de ſa Bleſſure. C'eſt donc à la Tranche & à la Trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Caſtors ayent fait leurs Proviſions pour l'Hyver, ils ne laiſſent pas de faire de tems en tems quelques excurſions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicateſſe coûte la vie à pluſieurs. Les Sauvages dreſſent ſur leur chemin des Trappes, faites à peu près comme un 4 de chifre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Caſtor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe ſur le Corps une groſſe Buche, qui lui caſſe les Reins, & le Chaſſeur, qui ſurvient, l'acheve ſans peine. La Tranche demande plus de précaution, & voici de quelle maniere on y procéde. Quand la Glace n'a encore qu'un demi pied d'épaiſſeur, on y fait une ouverture avec la Hache : les Caſtors y viennent pour reſpirer plus à leur aiſe ; on les y attend, & on les ſent venir de loin, parce qu'en ſouflant ils donnent un aſſez grand mouvement à l'Eau : ainſi il eſt aiſé de prendre ſes meſures pour leur caſſer la Tête, au moment qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus ſûrement, & n'être pas apperçu des Caſtors, on jette ſur le Trou, qu'on a fait dans la Glace, de la Bourre de Roſeaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoît que l'Animal eſt à portée, on le ſaiſit par une de ſes Pattes, & on le jette ſur la Glace, où on l'aſſomme, avant qu'il ſoit revenu de ſon étourdiſſement.

Si la Cabane eſt proche de quelque Ruiſſeau, la Chaſſe ſe fait encore plus aiſément. On coupe la Glace en travers pour y tendre un Filet : enſuite on va briſer la Cabanne. Les Caſtors, qui y ſont renfermés, ne manquent point de ſe ſauver dans le Ruiſſeau, & ſe trouvent pris dans le Filet. Mais il ne faut pas les y laiſſer lontems, ils s'en ſeroient bientôt débarraſſés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes ſont dans des Lacs,

1721. Mars.

ont à trois ou quatre cent pas du Rivage une espece de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air : alors les Chasseurs se partagent en deux Bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac ; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se réfugier dans l'autre, mais ils n'y trouvent plus qu'une Poussiere, qu'on y a jettée exprès, & qui les aveugle, desorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chaussées ; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans deffense : ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs ; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins quelques-uns.

Quelques Particularités sur ces Amphibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes Carnacieres, qui leur font la Guerre, ils plongent en battant l'Eau de leur Queuë, avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieuë. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'Odorat si fin, qu'étant dans l'Eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoûte qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Liévres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter. Enfin on assûre que, quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux Os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les Dents des Chiens ne résisteroient pas. On dit la même chose des Os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution ; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venuë après coup ; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit Humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en

France quelques-uns de ces merveilleux Amphibiés : nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems. 1721. Mars.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature, à peu-près, que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un Diminutif, & qu'on nomme *Rat Musqué*. Il a en effet presque toutes les Propriétés du Castor : la structure du Corps, & sur-tout de la Tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat Musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queuë, en quoi il differe peu des nôtres ; & si on lui avoit ôté les Testicules, qui renferment un Musc très-exquis. Cet Animal, qui pese environ quatre livres, est aussi assez semblable à celui, que M. RAI a décrit, sous le nom de *Mus Alpinus*. Il se met en Campagne au mois de Mars, & sa nourriture est alors de quelques morceaux de Bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des Néges il vit de racines d'Orties, puis des tiges & des feuilles de cette Plante. En Eté il ne mange guéres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres Fruits dans l'Automne. Durant tout ce tems-là on voit rarement le Mâle sans la Femelle. Du Rat Musqué.

A l'entrée de l'Hyver ils se séparent, & chacun va de son côté se loger dans un trou, ou dans le creux d'un Arbre, sans aucunes Provisions, & les Sauvages assûrent, que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce soit. Ils bâtissent aussi des Cabanes à peu-près de la forme de celles des Castors ; mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si bien travaillées. Quant à leur situation, elle est toujours au bord de l'eau ; ainsi ils n'ont pas besoin de faire de Chaussée. On dit que le poil du Rat Musqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Castor, & n'y gâte rien. Sa chair n'est pas mauvaise, si ce n'est, lorsqu'il est en rut : car alors il n'est pas possible de lui ôter un goût de Musc, qui ne flatte point le Palais aussi agréablement que le Nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chasses de nos Sauvages, & des Animaux, qui sont particuliers à ce Pays : mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma Voiture est prête, & je pars.

Je suis, &c.

1721. Mars.

SIXIÉME LETTRE.

Voyage de Quebec aux Trois Rivieres. Comment on peut courir la Poſte ſur la Nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Deſcription de Beckancourt. Tradition ſur le nom de la Riviere Puante. Deſcription des Trois Rivieres. Suite des Chaſſes des Sauvages.

Aux Trois Rivieres, le ſixiéme de Mars, 1721.

MADAME,

Maniere de courir la Poſte en Traîne.

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle ſoit éloignée de Quebec de vint-cinq lieuës, j'aurois pu fort aiſément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiatura*, que la Nége & la Glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'Hyver, & qui ne coûte pas plus que les Voitures ordinaires. On ſe ſert pour cela d'une Traîne, ou, comme on parle ici, d'une Cariole, qui coule ſi doucement, qu'un ſeul Cheval ſuffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un beſoin on feroit ainſi en vint-quatre heures ſoixante lieuës, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure Chaiſe de Poſte.

Des Seigneuries du Canada.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à ſept lieuës de la Capitale, d'où je n'étois parti qu'une heure avant la nuit. C'eſt une des bonnes Paroiſſes du Pays. L'Egliſe eſt grande, & bien bâtie, & les Habitans y ſont fort à leur aiſe. En général les anciens Habitans ſont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raiſon. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds aſſez conſidérables pour y loger aſſez d'Ouvriers pour cela. Il a donc fallu qu'ils y établiſſent des Ha-

1721. Mars.

bitans, qui avant que de pouvoir y recueillir dequoi ſubſiſter, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainſi ils n'ont pû s'engager envers les Seigneurs, qu'à une Redevance fort modique. De ſorte qu'avec les Lods & Ventes, qui ſont ici bien peu de choſes, le Droit du Moulin, & la Métairie, une Seigneurie de deux lieuës de front, & d'une profondeur illimitée, n'eſt pas d'un grand revenu dans un Pays ſi peu peuplé, & où il y a ſi peu de Commerce au-dedans.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'eſt-là ſans doute une des raiſons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre *à tous Nobles & Gentilshommes habitués au Canada, de faire le Commerce, tant par Mer, que par Terre, ſans qu'ils puiſſent être recherchés, ni réputés avoir dérogé.* Ce ſont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conſeil le dixiéme de Mars 1685. Au reſte, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui ſont Titrées, à laquelle le Droit de Patronnage ſoit attaché : car ſur la prétention de quelques Seigneurs, fondée ſur ce qu'ils avoient fait bâtir l'Egliſe Paroiſſiale, Sa Majeſté étant en ſon Conſeil, prononça la même année 1685. que ce Droit n'appartenoit qu'à l'Evêque, tant parce qu'il eſt plus en état, qu'aucun autre, de juger de la capacité des Sujets, que parce que la portion congruë des Curés eſt payée ſur les Dixmes, qui appartiennent à l'Evêque. Le Roi dans ce même Arrêt déclare, que le Droit de Patronnage n'eſt point cenſé Honorifique.

Situation de Beckancourt.

Je partis de la Pointe aux Trembles le quatre avant le jour avec un Cheval Borgne, je le changeai enſuite contre un Boiteux, & celui-ci contre un Pouſſif. Avec ces trois Relais je fis dix-ſept lieuës en ſept ou huit heures, & j'arrivai de très-bonne heure chez le Baron de Beckancourt, Grand Voyer de la Nouvelle France, lequel ne voulut jamais me permettre d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme a ſur ſes Terres un Village d'Abénaquis, gouverné, pour le Spirituel, par un Jéſuite, que j'étois bien aiſe de ſaluer en paſſant. Le Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere, qui vient du Sud, qui coule toute entiere dans ſon Domaine, & qui porte ſon nom. Ce n'eſt pourtant pas cette grande Terre, qui a été érigée en Baronnie ; mais celle de Portneuf, qui eſt de l'autre côté du Fleuve.

1721. Mars.

La vie, que mene M. de Beckancourt dans ce Défert, car on n'y voit point encore d'autre Habitant que le Seigneur, rappelle aſſez naturellement le ſouvenir de ces anciens Patriarches, qui ne dédaignoient point de partager avec leurs Domeſtiques le travail de la Campagne, & vivoient preſque auſſi ſobrement qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages, ſes Voiſins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les Redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ſes Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vaſſaux, & il fera des conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout ſon Terrein. La Riviere de Beckancourt ſe nommoit auparavant *la Riviere Puante* : je m'informai de la cauſe de ce nom, car l'Eau de la Riviere me parut fort belle, on m'aſſûra qu'elle eſt très-bonne, & il n'y a aucune mauvaiſe odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cauſe étoit la mauvaiſe qualité des Eaux : d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats Muſqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent ſouffrir l'odeur ; mais voici une troiſiéme Verſion, que ceux, qui ont fait plus de recherches ſur l'Ancienne Hiſtoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit venu le nom de *Riviere Puante* à la Riviere de Beckancourt.

Des Algonquins étoient en Guerre contre les *Onnontcharonnons*, plus connus ſous le nom de Nation de l'Iroquet, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Iſle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne : cependant on prétend que ce ſont les Hurons, qui l'ont chaſſée de leur ancienne Demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en ſoit, elle étoit, au tems, dont je parle, en Guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un ſeul coup cette Guerre, dont ils commençoient à ſe laſſer, s'aviſerent d'un ſtratagême, qui leur réuſſit. Ils ſe mirent en embuſcade ſur les deux bords de la petite Riviere, qui porte aujourd'hui le nom de Beckancourt. Enſuite ils détacherent quelques Canots, dont les Conducteurs firent ſemblant de pêcher dans le Fleuve. Ils ſçavoient que leurs Ennemis n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point qu'ils ne couruſſent d'abord ſur les prétendus Pêcheurs : en effet, ceux-là ne tarderent pas à voir fondre ſur eux une flotte de Canots ; ils firent ſemblant d'avoir

peur, prirent la fuite, & gagnerent la Riviere. Ils y furent suivis de fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir bon marché de cette poignée d'Hommes, & pour l'engager plus avant, ils affecterent de paroître fort épouvantés. Cette feinte leur réussit ; ceux, qui les poursuivoient, avancerent toujours, & jettant, selon la Coûtume de ces Barbares, des cris effroyables, ils se croyoient au moment de tomber sur leur proye. 1721. Mars.

Alors une grêle de Fleches décochées de derriere tous les Buissons, qui bordoient la Riviere, les jetta dans une confusion, dont on ne leur donna point le tems de se remettre. Une seconde décharge, qui suivit de fort près la premiere, acheva leur déroute. Ils voulurent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient plus se servir de leurs Canots, qui étoient percés de toutes parts. Ils se lancerent dans l'eau, esperant de se sauver à la nage ; mais outre que la plûpart étoient blessés, ils trouverent, en arrivant à terre, la Mort, qu'ils fuyoient, & pas un seul n'échapa aux Algonquins, qui ne pardonnerent à Personne, & ne s'amuserent pas même à faire des Prisonniers. La Nation de l'Iroquet ne s'est point relevée de cet échec, & quoi qu'on ait encore vû quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui resterent dans l'eau, & sur les bords de la Riviere, l'infecta de telle sorte, que le nom de *Riviere Puante* lui en est demeuré.

Du Village Abénaqui de Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'est pas présentement aussi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laisseroit pourtant pas de nous être d'un grand secours, si la Guerre recommençoit. Ces Sauvages sont les meilleurs Partisans du Pays, & toujours disposés à faire des courses dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom seul a souvent jetté l'epouvante jusques dans Baston. Ils ne nous serviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cédent point en valeur, & qui ne sont pas aussi bien disciplinés qu'eux. Ils sont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Christianisme. Il faut pourtant avoüer que leur ferveur n'est plus au point, où on l'a vûë les premieres années de leur Etablissement parmi nous. On leur a porté de

1721. Mars. l'Eau-de-Vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais que pour s'enyvrer. Cependant une funeſte Expérience nous a appris, qu'à meſure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Paſteurs, & ſe rapprochent des Anglois. Il eſt bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un ſordide intérêt, à les rendre vicieux, comme il eſt déja arrivé à quelques autres Nations.

Situation de la Ville des Trois Rivieres.

Après avoir embraſſé le Miſſionnaire de Beckancourt (*a*), viſité ſa Bourgade, & fait avec lui de triſtes réflexions, que ne peut manquer de fournir le déſordre, dont je viens de parler, & dont il eſt ſouvent réduit à gémir devant Dieu, je traverſai le Fleuve Saint Laurent, pour me rendre en cette Ville. Rien n'eſt plus charmant, Madame, que ſa ſituation. Elle eſt bâtie ſur un Côteau de Sable, qui n'a guéres de ſtérile, que l'eſpace, qu'elle peut occuper, ſi elle devient jamais une Ville conſidérable : car à préſent c'eſt fort peu de choſes. Du reſte, elle eſt environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable & opulente. Le Fleuve, large de près d'une demie lieuë, eſt à ſes pieds. Au-delà on ne voit que Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-deſſous, & du même côté que la Ville, le Fleuve reçoit une aſſez belle Riviere, qui, avant que de confondre ſes Eaux avec les Siennes, en reçoit en même tems deux autres, l'une à ſa droite, & l'autre à ſa gauche, & c'eſt ce qui a fondé le nom de *Trois Rivieres*, que porte la Ville.

Du Lac de *Saint Pierre.*

Au-deſſus, & preſqu'à la même diſtance, commence le *Lac de Saint Pierre*, lequel a environ trois lieuës de large, & ſept de long. Ainſi rien ne borne la vûë de ce côté-là, & le Soleil paroît ſe coucher dans les Ondes. Ce Lac, qui n'eſt qu'un élargiſſement du Fleuve, reçoit pluſieurs Rivieres. Il y a aſſez d'apparence que ce ſont ces Rivieres, qui avec le tems ont mangé le Terrein bas & mouvant, à travers duquel elles couloient ; ce qui eſt ſurtout ſenſible à l'égard de celle de Saint François, dont l'Embouchure eſt ſemée de pluſieurs Iſles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent D'ailleurs dans tout le Lac, ſi ce n'eſt au milieu du Canal, dont la force

(*a*) Le Pere Euſtache LE SUEUR.

du

1721. Mars.

du Courant du Fleuve a conſervé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils ſoient chargés, ne ſe tirent pas aiſément. En récompenſe, il eſt partout fort Poiſſonneux, & le Poiſſon y eſt excellent.

Deſcription de la Ville.

On ne compte guéres que ſept ou huit cent Perſonnes dans la Ville des Trois Rivieres : mais elle a dans ſon Voiſinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce ſont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (a) Au reſte, quelque peu peuplée que ſoit cette Ville, ſa ſituation la rend très-importante, & c'eſt un des plus anciens Etabliſſemens de la Colonie. Dès les premiers tems ce Poſte a eu un Gouverneur. Il a mille Ecus d'Appointemens, & un Etat-Major. On voit auſſi dans cette Ville un Couvent de Récollets; une aſſez belle Egliſe Paroiſſiale, deſſervie par ces mêmes Religieux; & un très-bel Hôpital joint à un Monaſtere d'Urſulines, qui y ſont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hoſpitalieres. C'eſt encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1650 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Juriſdiction a été abſorbée par le Conſeil Supérieur de Quebec, & par l'Intendant, avoit un Lieutenant aux Trois Rivieres; aujourd'hui cette Ville a une Juſtice ordinaire, dont le Chef eſt un Lieutenant Général.

Origine de ſon Etabliſſement.

Elle doit ſon origine au grand abord, qui dans les commencemens de la Colonie ſe faiſoit en ce lieu-là des Sauvages de differentes Nations. Il en deſcendoit ſurtout pluſieurs des Quartiers les plus reculés vers le Nord, par les Trois Rivieres, qui ont donné le nom à la Ville, & qu'on remonte fort loin. La ſituation du lieu, joint au grand Commerce, qui s'y faiſoit, engagea quelques François à s'y établir, & la proximité de la Riviere de *Sorel*, alors nommée la *Riviere des Iroquois*, & dont je vous parlerai bientôt, obligea les Gouverneurs Généraux à y conſtruire un Fort, où ils entretenoient une bonne Garniſon, & qui eut d'abord ſon Gouverneur Particulier. Ainſi ce Poſte fut dès-lors regardé comme un des plus importans de la Nouvelle France. Au bout de quelques années les Sauvages ſe laſſant d'y être continuellement harcelés par les Iroquois, dont les François eux-mêmes avoient aſſez de peine à ſe deffendre; n'ayant plus la li-

(a) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

1721. Mars.

berté des Paſſages, où ces fiers Ennemis leur dreſſoient ſans ceſſe des Embuches, & n'étant pas même toujours en ſûreté à la vûë & ſous le Canon de notre Fort, ceſſerent d'y porter leurs Pelleteries. Les Jéſuites, avec ce qu'ils y avoient aſſemblé de Néophytes, ſe retirerent trois lieuës au-deſſous, ſur un Terrein, que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADELEINE, un des Membres de la Compagnie des Cent Aſſociés, formée par le Cardinal DE RICHELIEU : d'où ce Terrein a pris le nom de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (*a*).

Du Cap de la Madeleine.

La Miſſion, qu'on y avoit tranſportée, n'y a pourtant pas ſubſiſté lontems. C'eſt en partie l'effet de l'inconſtance des Sauvages, & principalement une ſuite des Guerres & des Maladies, qui ont preſqu'entierement détruit cette Egliſe naiſſante. On voit bien encore aux environs une troupe d'Algonquins, dont la plûpart ont été baptiſés dans leur Enfance, mais qui n'ont aucun Exercice réglé de Religion. Mrs de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la Traite des Caſtors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déja réuni pluſieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, ſous la conduite d'un Miſſionnaire Jéſuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponſe à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter un lieu, où les Os de leurs Peres repoſent ; mais quelques Perſonnes ſont perſuadés, & ce n'eſt pas ſans fondement, que cette réſiſtance vient moins de leur part, que de Gens, à qui leur Voiſinage eſt utile, & qui ſans doute ne font pas aſſez réflexion qu'ils ſacrifient le ſalut de ces Sauvages à un aſſez leger interêt.

On vient de m'aſſûrer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occaſion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Iſle Royale. Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chaſſes des Sauvages. Celle du Caſtor, ainſi que je l'ai déja remarqué, n'eſt devenuë leur principal objet, que depuis qu'ils ont vû le cas, que les François faiſoient de la Dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le pre-

(*a*) Outre les Mines de Fer, qui ſont aſſez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert, il y a quelques années, pluſieurs Sources d'Eaux Minérales, qui ſont des mêmes qualités, que celles de Forges.

1721. Mars.

De la Chaſſe de l'Ours.

mier rang, & où la Superſtition avoit le plus de part. Voici ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans cette Chaſſe parmi ceux, qui ne ſont pas Chrétiens.

C'eſt toujours un Chef de Guerre, qui en marque le tems, & qui a ſoin d'inviter les Chaſſeurs. Cette invitation, qui ſe fait en grande cérémonie, eſt ſuivie d'un Jeûne de huit jours, pendant leſquels il n'eſt pas même permis de boire une goûtte d'Eau : & je vous dirai en paſſant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'eſt ne rien prendre du tout. Ce n'eſt pas tout, malgré l'extrême foibleſſe, qu'une ſi exceſſive abſtinence ne ſçauroit, ce ſemble, manquer de leur cauſer, ils ne ceſſent de chanter, tant que le jour dure. Ce Jeûne s'obſerve pour obtenir des Eſprits qu'ils faſſent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Pluſieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vû ſe découper la Chair en pluſieurs endroits du Corps pour ſe rendre propices leurs Génies. Mais il eſt bon de ſçavoir qu'ils ne leur demandent point leur ſecours, pour venir à bout de ces furieux Animaux, il leur ſuffit de ſçavoir où il y en a : comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît Victorieux de ſes Ennemis, mais ſeulement aſſez de jour, pour achever de les vaincre.

Les Sauvages addreſſent auſſi pour le même ſujet des Vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chaſſes précédentes, & comme ils ne ſont occupés que de cette penſée, tandis qu'ils veillent, il eſt naturel que pendant leur ſommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des Eſtomachs vuides, ils rêvent ſouvent aux Ours. Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vû des Ours dans le même Canton ; & le moyen que tous les rêves s'accordent ſur cela ? Toutefois, pourvû qu'un habile Chaſſeur ait cru voir en ſonge deux ou trois fois de ſuite des Ours dans un lieu marqué, ſoit complaiſance, car rien n'eſt plus complaiſant que nos Sauvages, ſoit qu'à force d'en entendre parler, leur Cerveau creux en prenne enfin l'impreſſion, tout le Monde y rêve bientôt, ou fait ſemblant d'y avoir rêvé, & la réſolution eſt priſe d'aller de ce côté-là.

Le Jeûne fini, & le lieu de la Chaſſe arrêté, le Chef choiſi pour le Parti de Chaſſe donne à tous ceux, qui en doivent

1721. Mars.

être, un grand Repas, & perſonne n'oſeroit s'y préſenter, ſans avoir pris auparavant le Bain, c'eſt-à-dire, ſans s'être jetté dans la Riviere, quelque tems qu'il faſſe, pourvû que la Riviere ne ſoit point glacée. Ce Feſtin n'eſt pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger : quoiqu'on ait lontems jeûné, & peut-être par cette raiſon, on y mange ſobrement : celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, & toute ſon occupation, tandis que les autres ſont à Table, eſt de raconter ſes anciennes proueſſes à la Chaſſe : de nouvelles invocations aux Mânes des défunts Ours terminent la Fête. On ſe met enſuite en marche barbouillé de noir, équippé comme pour la Guerre, & parmi les acclamations de tout le Village. Auſſi la Chaſſe n'eſt-elle pas moins noble parmi ces Peuples, que la Guerre : l'Alliance d'un bon Chaſſeur eſt même plus recherchée, que celle d'un Guerrier fameux, parce que la Chaſſe fournit à toute la Famille la Vie & le Vêtement, & que les Sauvages ne ſouhaittent rien au-delà. Mais un Homme n'eſt pas réputé grand Chaſſeur, s'il ne tuë douze grandes Bêtes en un jour.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages ſur nous : car en premier lieu, rien ne les arrête, ni Buiſſons, ni Foſſés, ni Ravines, ni Etangs, ni Rivieres. Ils vont toujours devant eux, par la ligne la plus droite. En ſecond lieu, il eſt peu, ou plutôt il n'eſt point d'Animaux, qu'ils ne gagnent à la courſe. On en a vû arriver dans un Village conduiſant avec une Houſſine des Ours, qu'ils avoient laſſés, comme ils auroient mené un Troupeau de Moutons ; & le Cerf le plus agile ne l'eſt pas plus qu'eux. Au reſte le Chaſſeur doit profiter peu pour lui-même de ſa Chaſſe. Il eſt obligé d'en faire de grandes libéralités. Si on le prévient, & qu'on la lui enleve, il faut qu'il ſe laiſſe dépouiller ſans rien dire, & qu'il ſe contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la diſtribution, qu'il fait du produit de ſa Chaſſe, ſa Famille ſoit partagée la premiere. Mais il faut avoüer que ceux, avec qui nous avons plus de commerce, ont déja un peu perdu de cette antique généroſité, & de cet admirable déſintéreſſement. Rien n'eſt plus contagieux, que l'eſprit d'intérêt, & rien n'eſt plus capable d'altérer les mœurs.

L'Ours paſſe ſix mois ſans manger.

Le tems de la Chaſſe de l'Ours eſt l'Hyver. Alors ces Ani-

maux ſont cachés dans des creux d'Arbres ; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils ſe font de leurs Racines une Taniere, dont ils bouchent l'entrée avec des Branches de Sapin, & où ils ſont parfaitement à l'abri des rigueurs de la Saiſon. Si tout cela leur manque, ils font un Trou en Terre, & ont grand ſoin, quand ils y ſont entrés, d'en bien fermer l'ouverture. On en a vû, qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Caverne, de maniere à n'être pas apperçus, quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque maniere qu'un Ours ſoit logé, il ne ſort point de ſa retraite de tout l'Hyver : c'eſt ce qui n'eſt plus révoqué en doute. On n'eſt pas moins aſſûré qu'il n'y porte aucune proviſion, & par conſéquent que pendant tout ce tems-là il ne boit, ni ne mange ; qu'il tire alors de ſes Pattes, en les lêchant, une ſubſtance, qui le nourrit, comme quelques-uns l'ont avancé : c'eſt ſur quoi il eſt permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on en a tenu à la Chaîne pendant tout un Hyver, ſans leur donner ni à boire, ni à manger, & qu'au bout de ſix mois ils étoient auſſi gras qu'auparavant. Il eſt ſans doute aſſez ſurprenant qu'un Animal pourvu d'une ſi bonne Fourrure, & qui n'a point la mine d'être bien délicat, prenne contre le Froid des précautions, dont aucun autre que lui ne s'aviſe. Cela montre qu'il ne faut pas juger ſur les apparences : chacun ſent ſes beſoins. 1721. Mars.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de courir beaucoup pour attraper les Ours ; il n'eſt queſtion que de reconnoître les endroits, où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chaſſeurs croyent en avoir trouvé quelqu'un, ils forment un grand cercle d'un quart de lieuë de circonférence, plus ou moins, ſuivant le nombre des Chaſſeurs. On avance enſuite en ſe reſſerrant toujours, & chacun cherche devant ſoi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette maniere, s'il y en a, il eſt difficile qu'il en échappe aucun ; car nos Sauvages ſont d'excellens Furêts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque diſtance de-là, & tout le tems de la Chaſſe s'employe de cette ſorte. Maniere, dont ſe fait cette Chaſſe.

Dès qu'un Ours eſt tué, le Chaſſeur lui met entre les Dents le Tuyau de ſa Pipe allumée, ſoufle dans le Fourneau, & remplifſant ainſi de Fumée la Gueule & le Coſier de ſa Bête, il conjure ſon Eſprit de n'avoir aucun reſſentiment de ce qu'il Cérémonie ridicule, qui ſe pratique quand on a tué un Ours.

1721. Mars.

vient de faire à ſon Corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les Chaſſes, qu'il fera dans la ſuite. Mais comme l'Eſprit ne répond point, le Chaſſeur, pour ſçavoir ſi ſa priere a été exaucée, coupe le Filet, qui eſt ſous la Langue de l'Ours, & le garde juſqu'à ce qu'il ſoit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces Filets dans le Feu. S'ils y pétillent, & ſe retirent, comme il ne peut guéres manquer d'arriver, cela eſt pris pour une marque certaine que les Eſprits des Ours ſont appaiſés : ſinon, on ſe perſuade qu'ils ſont irrités, & que la Chaſſe de l'année ſuivante ne ſera pas heureuſe, à moins qu'on ne trouve le ſecret de ſe les réconcilier : car enfin il y a remede à tout.

Réception, que l'on fait aux Chaſſeurs à leur retour.

Les Chaſſeurs ſont bonne chere, tant que dure la Chaſſe, & pour peu qu'elle ait réuſſi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs Amis, & nourrir lontems leurs Familles. Ce n'eſt pas à la vérité un grand ragoût que cette Viande boucanée, mais tout eſt bon pour des Sauvages. A voir la réception, qu'on leur fait ; les louanges, qu'on leur donne ; l'air content & ſuffiſant, qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition, chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme, leur dit-on, & diſent-ils ſans façon eux-mêmes, pour combattre & pour vaincre ainſi les Ours. Une autre choſe, qui ne leur attire pas de moindres éloges, & dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'eſt de ne rien laiſſer du grand Repas, que leur donne encore au retour de la Chaſſe celui, qui y a commandé. On y préſente, pour premier Service, le plus grand Ours, qui ait été pris, & on le ſert tout entier avec ſes Entrailles : il n'eſt pas même écorché ; on s'eſt contenté de lui griller la Peau, comme on fait aux Porcs. Ce Feſtin eſt voué à je ne ſçai quel Génie, dont on croiroit s'attirer l'indignation, ſi on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laiſſer du Bouillon, où les Viandes ont été cuites, & qui n'eſt guéres qu'une Graiſſe fonduë, & réduite en Huile. Rien n'eſt plus mauvais : auſſi y a-t'il toujours quelqu'un, qui en créve, & pluſieurs en ſont fort incommodés.

Quelques particularités ſur les Ours.

Les Ours ne ſont méchants, en ce Pays, que quand ils ont faim, ou quand ils ont été bleſſés. On prend néanmoins toujours ſes précautions, quand on les approche. Rarement ils

attaquent ; ils fuyent même, dès qu'ils voyent quelqu'un ; & il ne faut qu'un Chien pour les faire courir bien loin. S'ils ſont donc partout comme en Canada, on auroit pû répondre à la demande de M. Deſpreaux, que c'eſt l'Ours, qui a peur du Paſſant, & non le Paſſant de l'Ours. Au mois de Juillet, l'Ours eſt en rut. Il devient alors ſi maigre, ſa chair eſt ſi fade, & d'un ſi mauvais goût, que les Sauvages mêmes, eux qui mangent ſouvent des choſes, qui nous feroient bondir le cœur, ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit, que cette paſſion maigrit plus en un mois un Animal de cette eſpece & de cette figure, que ne fait une abſtinence totale de ſix mois ! Il eſt moins ſurprenant qu'il ſoit alors ſi farouche & de ſi mauvaiſe humeur, qu'il ne fait pas bon de ſe rencontrer ſur ſon chemin. C'eſt un effet de ſa jalouſie. 1721. Mars.

Ce tems-là paſſé, il reprend ſon embonpoint, & rien n'y contribuë davantage, que les fruits, qu'il trouve partout dans les Bois, & dont il eſt extrêmement friand. Il aime ſurtout le Raiſin; & comme toutes les Forêts ſont remplies de Vignes, qui s'élevent juſqu'à la cime des plus hauts Arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. Mais ſi un Chaſſeur l'y apperçoit, ſa friandiſe lui coûte la vie. Quand il a ainſi bien mangé des fruits, ſa chair a un très-bon goût, & elle le conſerve juſqu'au Printems. Elle a néanmoins toujours un grand défaut ; elle eſt trop huileuſe, & ſi on n'en uſe pas modérément, elle donne la dyſenterie. A cela près, elle eſt nourriſſante ; & un petit Ourſon vaut bien un Agneau.

J'oublios, Madame, de vous dire que les Sauvages menent toujours à leurs Chaſſes un grand nombre de Chiens ; ce ſont les ſeuls Animaux domeſtiques, qu'ils élevent ; & ils ne les élevent, que pour la Chaſſe. Tous paroiſſent de la même eſpece : ils ont les oreilles droites, & le muſeau allongé à peu près comme les Loups : mais ils ſont fort fidéles, & fort attachés à leurs Maîtres, qui les nourriſſent pourtant aſſez mal, & ne les careſſent jamais. On les dreſſe de très-bonne-heure à l'eſpece de Chaſſe, à laquelle on les deſtine, & ils ſont excellents Chaſſeurs. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, parce qu'on m'appelle pour m'embarquer. Des Chiens de Chaſſe des Sauvages.

Je ſuis, &c.

1721. Mars.

SEPTIÉME LETTRE.

Deſcription du Pays & des Iſles de Richelieu & de Saint François. Du Village Abénaqui. De l'Ancien Fort de Richelieu, & de ceux, qu'on avoit conſtruits dans chaque Paroiſſe. Belles Actions de deux Dames Canadiennes. Des autres Chaſſes des Sauvages.

A Saint François, l'onziéme de Mars, 1721.

MADAME,

JE partis le neuf des Trois Rivieres. Je ne fis que traverſer le Lac de S. Pierre, en tirant au Sud; je fis ce Voyage en Carriole, parce que la Glace étoit encore aſſez forte pour toutes ſortes de Voitures; & j'arrivai vers le midi à S. François. J'employai l'après-dîné & toute la journée d'hier à viſiter ce Canton, & je vais vous rendre compte de ce que j'y ai obſervé.

Des Iſles de Richelieu & de Saint François.

A l'extrêmité Occidentale du Lac de S. Pierre, il y a un nombre prodigieux d'Iſles de toutes grandeurs, qu'on appelle *les Iſles de Richelieu*; & en tournant ſur la gauche, quand on vient de Quebec, on en trouve ſix autres, qui bordent une Ance aſſez profonde, dans laquelle ſe décharge une jolie Riviere, dont la Source eſt au voiſinage de la Nouvelle York. Les Iſles, la Riviere, & tout le Pays, qu'elle arroſe, portent le nom de *S. François*. Chacune des Iſles a plus d'un grand quart de lieuë de long; leur largeur eſt inégale: la plûpart de celles de Richelieu ſont plus petites. Toutes étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux; le Gibier y foiſonnoit d'une maniere étonnante, & n'y eſt pas encore trop rare; mais les grandes Bêtes ont diſparu.

On pêche auſſi d'excellents Poiſſons dans la Riviere de S. François & à ſon Embouchure. L'Hyver on fait des trous dans la Glace, on y paſſe des Filets de cinq ou ſix braſſes de long, & on ne les retire guéres à vuide. Les Poiſſons, qu'on y

1721. Mars.

y prend plus communément, ſont les Bars, les Poiſſons dorés, les Achigans, & ſur-tout les Maſquinongez; eſpece de Brochets, qui ont la Tête plus groſſe, que les nôtres, & la Bouche ſous un Muſeau recourbé, ce qui leur donne une figure aſſez ſinguliere. Les Terres de S. François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déja cultivé, ſont fort bonnes. Les Habitans y ſont néanmoins aſſez pauvres, & pluſieurs ſeroient réduits à la derniere indigence, ſi le Commerce avec les Sauvages, leurs Voiſins, ne les ſoûtenoit un peu. Mais ne ſeroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aiſe, en les rendant fainéans?

Du Village des Abénaquis.

Les Sauvages, dont je parle, ſont des Abénaquis, parmi leſquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus ſous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie ſur la Riviere de Manhatte, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en ſont originaires. Les Abénaquis ſont venus à S. François des Côtes Méridionnales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premiere Station, en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Saint Laurent, preſque vis-à-vis de Sylleri; c'eſt-à-dire, environ une lieuë & demie au-deſſus de Quebec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'Eau, qu'on nomme *le Sault de la Chaudiere*. Ils ſont préſentement ſur le bord de la Riviere de Saint François, à deux lieuës de ſon Embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit eſt fort agréable, & c'eſt dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle ſituation, & des Cabannes de Sauvages, ſur-tout d'Abénaquis, n'embelliſſent pas un Pays. Le Village eſt nombreux, & n'eſt habité, que par des Chrétiens. Cette Nation eſt docile, & de tout tems affectionnée aux François: mais le Miſſionnaire (*a*) n'a pas de moindres inquiétudes à leur ſujet, que ſon Confrere de Beckancourt. Les raiſons en ſont les mêmes.

Du Suc d'Erable.

On me régale ici d'Eau d'Erable: c'eſt la ſaiſon, où elle coule. Elle eſt délicieuſe, d'une fraîcheur admirable, & fort ſaine. La maniere de la tirer eſt fort ſimple. Lorſque la Séve commence à monter aux Arbres, on fait une entaille dans le

(*a*) Le Pere Joſeph Aubery.

1721. Mars. Tronc de l'Erable, & par le moyen d'un morceau de bois, qu'on y insére, sur lequel l'Eau coule, comme sur une Gouttiere, cette Eau est reçûë dans un Vaisseau, qu'on met dessous. Pour qu'elle coule avec abondance, il faut qu'il y ait beaucoup de Néges sur la Terre, qu'il ait gelé pendant la nuit, que le Ciel soit serein, & que le Vent ne soit pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être la même vertu, si nous avions en France autant de Néges qu'en Canada, & si elles y duroient aussi lontems. A mesure que la Séve s'épaissit, elle coule moins, & au bout de quelques tems, elle s'arrête tout-à-fait. Il est aisé du juger qu'après une telle Saignée, l'Arbre ne s'en porte pas mieux; on assûre cependant, qu'il la peut souffrir plusieurs années de suite. On feroit peut-être mieux de les faire reposer un ou deux ans, pour lui laisser le tems de reprendre ses forces. Mais enfin, quand il est épuisé, on en est quitte pour le couper, & son Bois, ses Racines, ses Nœuds sont propres à bien des choses. Il faut que cet Arbre soit ici bien commun, car on en brûle beaucoup.

L'Eau d'Erable est assez claire, quoiqu'un peu blanchâtre: elle est extrêmement rafraîchissante, & laisse dans la Bouche un petit goût de Sucre fort agréable. Elle est fort amie de la Poitrine; & en quelque quantité, qu'on en boive, quelqu'échauffé que l'on soit, elle ne fait point de mal. C'est qu'elle n'a point cette crudité, qui cause la Pleurésie; mais au contraire, une vertu balsamique, qui adoucit le Sang, & un certain Sel, qui en entretient la chaleur. On ajoûte, qu'elle ne se cristalise jamais; mais que si on la garde un certain tems, elle devient un excellent Vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je sçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoissent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette Eau l'usage, qu'ils en font encore aujourd'hui; mais il est certain qu'ils ne sçavoient pas en former le Sucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils se contentoient de lui donner deux ou trois Bouillons, pour l'épaissir un peu, & en faire une espece de Sirop, qui est assez agréable. La façon, qu'on y ajoûte, pour en faire du Sucre, est de la laisser bouillir, jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance suffisante, & elle se purifie d'elle-même, sans qu'on y mêle

1721. Mars.

rien d'étranger. Il faut seulement avoir soin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'est de le laisser trop durcir dans son Sirop, c'est ce qui fait qu'il est trop gras, & qu'il conserve toujours un goût de Miel, qui le rend moins agréable au goût, à moins qu'il ne soit purifié.

Ce Sucre fait avec attention, & il en demande beaucoup moins que le nôtre, est naturel, pectoral, ne brûle point l'estomach. Outre que la façon en est d'une très-petite dépense, on pense assez communément qu'il est impossible de le rafiner, comme celui, qu'on tire des Cannes. Je n'en vois point la raison, & il est certain qu'au sortir des mains des Sauvages, il est plus pur, & beaucoup meilleur, que celui des Isles, qui n'a pas reçû plus de façons. Enfin, j'en ai donné à fondre à un Rafineur d'Orleans, qui n'y a trouvé d'autre défaut, que celui que j'ai déja remarqué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il n'avoit pas été suffisamment égouté. Il le croyoit même de meilleure qualité que l'autre, & il en fit des Tablettes que j'ai eu l'honneur de vous présenter, & que vous trouvâtes, Madame, si excellentes. On objectera que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit fait entrer dans le Commerce : mais on n'en fait pas assez pour que cela devienne un objet, & peut-être a-t-on tort ; il y a bien d'autres choses, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Merisier, le Frêne, & les Noyers de différentes especes, donnent aussi de l'Eau, dont on fait du Sucre : mais elle rend moins, & le Sucre n'en est pas si bon. Quelques-uns néanmoins donnent la préference à celui, qui se tire du Frêne ; mais on en fait fort peu. Auriez-vous cru, Madame, qu'on trouve en Canada ce que Virgile dit en prédisant le renouvellement du siécle d'Or, que le Miel couleroit des Arbres (*a*) ?

Du Fort de Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théatre de bien des Scenes sanglantes, parce que pendant la Guerre des Iroquois, il étoit le plus exposé aux incursions de ces Barbares. Ils descendoient dans la Colonie par une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac de Saint Pierre, du même côté que celle de Saint François, & à laquelle pour cette raison, on avoit d'abord donné leur nom :

(*a*) *Et dura Quercus sudabunt roscida Mella.*

1721. Mars.

elle a porté depuis quelque tems celui de Richelieu, & on la nomme préſentement *la Riviere de Sorel.* Les Iſles de Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur ſervoient également, & pour les Embuſcades, & pour la Retraite; mais quand on leur eut fermé ce Paſſage par un Fort, qu'on bâtit à l'entrée de la Riviere, ils prirent leur chemin par les Terres au-deſſus & au-deſſous, & ſe jetterent ſur-tout du côté de Saint François, où ils trouvoient les mêmes commodités pour exercer leurs brigandages, & ils y ont commis des cruautés, dont le récit feroit horreur.

Autres Forts dans toutes ces Paroiſſes.

Ils ſe répandoient de-là dans toute la Colonie, & il fallut, pour ſe garantir de leur fureur, conſtruire ſur chaque Paroiſſe des eſpeces de Forts, où les Habitans puſſent ſe réfugier à la premiere allarme. On y entretenoit nuit & jour un ou deux Factionnaires, & tous avoient quelques Pieces de Campagne, ou tout au moins quelques Pierriers, tant pour écarter l'Ennemi, que pour avertir les Habitans d'être ſur leurs gardes, ou pour demander du ſecours. Ces Forts n'étoient que de grands Enclos fermés de Paliſſades, avec quelques Redoutes: l'Egliſe & la Maiſon du Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit encore aſſez d'eſpace, pour y retirer, en cas de beſoin, les Femmes, les Enfans, & les Beſtiaux. C'en étoit aſſez pour ſe mettre hors d'inſulte, & je ne ſçache pas que les Iroquois ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils ſe ſont même rarement arrêtés à les tenir bloqués, plus rarement encore les ont-ils attaqués à force ouverte. L'un eſt trop périlleux pour des Sauvages, qui n'ont aucune arme défenſive, & n'aiment point une Victoire teinte de leur Sang. L'autre ne convient pas à leur maniere de faire la Guerre. Deux attaques du Fort de Vercheres ſont néanmoins fameuſes dans les faſtes Canadiens, & il ſemble que les Iroquois ne s'y ſoient attachés par deux fois, contre leur coûtume, que pour faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux Amazones.

Belles Actions d'une Dame & d'une Demoiſelle Canadiennes.

En 1690. ces Barbares ayant ſçu que Madame de Vercheres étoit preſque ſeule dans ſon Fort, s'en approcherent, ſans être apperçus, & ſe mirent en devoir d'eſcalader la Paliſſade. Quelques coups de Fuſil, qu'on tira fort à propos au premier bruit, qu'ils firent, les écarterent; mais ils revinrent bientôt: ils furent encore repouſſés, & ce qui leur cauſoit plus d'étonnement, c'eſt qu'ils ne voyoient qu'une Femme, & qu'ils la

voyoient par-tout. C'étoit Madame de Vercheres, qui faiſoit paroître une contenance auſſi aſſûrée, que ſi elle avoit eu une nombreuſe Garniſon. L'eſperance, que les Aſſiegeans avoient conçuë d'abord, d'avoir bon marché d'une Place, qu'ils ſçavoient être dégarnie d'Hommes, les fit retourner pluſieurs fois à la charge; mais la Dame les écarta toujours. Elle ſe battit de la ſorte pendant deux jours, avec une bravoure & une préſence d'Eſprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier; & elle contraignit enfin l'Ennemi de ſe retirer, de peur d'être coupé, bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme. 1721. Mars.

Deux ans après, un autre Parti de la même Nation, beaucoup plus nombreux, que le premier, parut à la vûë du même Fort, tandis que tous les Habitans étoient dehors, & la plûpart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainſi diſperſés & ſans défiance, les ſaiſirent tous les uns après les autres, & marcherent enſuite vers le Fort. La Fille du Seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en étoit à deux cens pas. Au premier cri, qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer: les Sauvages la pourſuivirent, & l'un d'eux la joignit, dans le tems, qu'elle mettoit le pied ſur la Porte; mais l'ayant ſaiſie par un Mouchoir, qu'elle avoit au Col, elle le détacha, & ferma la Porte ſur elle.

Il ne ſe trouva dans le Fort, qu'un jeune Soldat, & une Troupe de Femmes, qui, à la vûë de leurs Maris, qu'on garrotoit, & qu'on emmenoit Priſonniers, jettoient des cris lamentables: la jeune Demoiſelle ne perdit ni le jugement, ni le cœur. Elle commença par ôter ſa Coëffure, elle noua ſes Cheveux, prit un Chapeau, & un Juſte-au-Corps, enferma ſous la clef toutes ces Femmes, dont les gémiſſemens & les pleurs ne pouvoient qu'inſpirer du courage à l'Ennemi; puis elle tira un coup de Canon, & quelques coups de Fuſil, & ſe montrant avec ſon Soldat, tantôt dans une Redoute, & tantôt dans une autre, changeant de tems en tems d'Habit, & tirant toujours fort à propos, dès qu'elle voyoit les Iroquois s'approcher de la Paliſſade, ces Sauvages ſe perſuaderent qu'il y avoit beaucoup de Monde dans le Fort; & lorſque le Chevalier de Criſaſy, averti par le coup de Canon, parut pour ſecourir la Place, l'Ennemi avoit déja levé le Camp.

1721. Mars.

Revenons à la Chaſſe. Celle de l'Orignal ne ſeroit guéres moins avantageuſe aujourd'hui pour nous, que celle du Caſtor, ſi ceux, qui nous ont précédés en ce Pays, avoient fait plus d'attention aux profits, qu'on en pouvoit tirer, & n'en avoient pas preſqu'entierement détruit l'Eſpece, au moins dans les endroits, qui ſont à portée de nous.

De l'Elan ou Orignal.

Deſcription de l'Orignal.

Ce qu'on appelle ici *Orignal*, c'eſt ce qu'en Allemagne, en Pologne & en Moſcovie on nomme *Elan*, ou *la Grand'-Béte*. Cet Animal eſt ici de la groſſeur d'un Cheval, ou d'un Mulet d'Auvergne. Il a la Crouppe large, une Queuë de la longueur d'un Doit ſeulement, le Jarret fort haut, des Jambes & des Pieds de Cerf; un long Poil lui couvre le Garrot, le Col, & le haut du Jarret. Sa Tête a plus de deux pieds de long, & il la porte de longueur, ce qui lui donne un mauvais air. Son Muſle eſt gros & rabbatu par-deſſus à peu près comme celui du Chameau; & ſes Naſeaux ſont ſi grands, qu'on y peut aiſément fourrer la moitié du Bras. Enfin ſon Bois n'eſt guéres moins long, que celui du Cerf, & il eſt beaucoup plus large; il eſt plat & fourchu, comme celui du Daim, & il ſe renouvelle tous les ans; mais je ne ſçai, ſi en ſe renouvellant, il prend un accroiſſement, qui marque les années de l'Animal.

On prétend que l'Orignal eſt ſujet à l'Epilepſie, & que quand ſes accés le prennent, il les fait paſſer en ſe grattant l'Oreille de ſon Pied gauche de derriere, juſqu'à en tirer du Sang; ce qui a fait regarder la Corne de ce Pied, comme un Spécifique contre le Haut-Mal. On l'applique ſur le Cœur du Malade, & on fait la même choſe pour la Palpitation: on la lui met dans la Main gauche, & on lui en frotte l'Oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du Sang, comme fait l'Orignal? On juge auſſi cette Corne très-bonne contre la Pleuréſie, les Douleurs de Colique, le Cours de Ventre, les Vertiges & le Pourpre, en la pulvériſant, & la faiſant boire dans de l'Eau. J'ai oui dire que les Algonquins, qui faiſoient autrefois leur nourriture ordinaire de la Chair de cet Animal, étoient fort ſujets à l'Epilepſie, & n'uſoient point de ce reméde. Ils en avoient, peut-être, de meilleurs.

Le Poil de l'Orignal eſt mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne ſe foule pas, & ne perd jamais ſa Vertu élaſtique: ainſi on a beau le

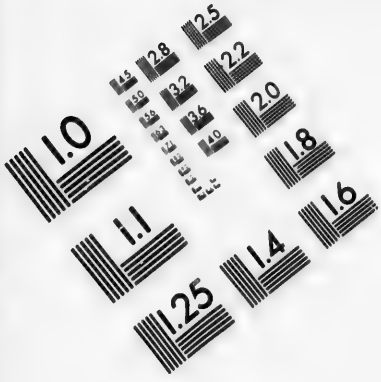
1721. Mars.

battre, il se redresse toujours. On en fait des Matelats & des Selles de Chevaux. Sa Chair est d'un très-bon goût, legere, & nourrissante; ce seroit dommage qu'elle donnât le Hautmal; mais nos Chasseurs, qui en ont vécu des Hyvers entiers, ne se sont point apperçus qu'elle eût aucune mauvaise qualité. Sa Peau est forte, douce, moëleuse: elle se passe en Chamois, & fait d'excellens Bufles, qui pésent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Orignal comme un Animal de bon augure, & se persuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peuvent se fla[illegible] d'une longue vie: C'est tout le contraire pour les Ours, excepté le tems, où l'on se disposé à la Chasse de ces Animaux. Il court aussi parmi ces Barbares une assez plaisante tradition d'un grand Orignal, auprès duquel les autres paroissent des Fourmis. Il a, disent-ils, les Jambes si hautes, que huit pieds de Nége ne l'embarrassent point: sa Peau est à l'épreuve de toutes sortes d'Armes, & il a une maniere de Bras, qui lui sort de l'Epaule, & dont il se sert, comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui forment sa Cour, & qui lui rendent tous les services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase; & que les Chinois & les Japonnois ont leur Kirin, leur Foë, leur Dragon d'Eau, & leur Oiseau de Paradis. *Tutto' l Mondo e Paese.*

En quel tems il faut chasser l'Orignal.

L'Orignal aime les Pays froids: il brouste l'Herbe en Eté, & l'Hyver il ronge les Arbres. Quand les Néges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe dans quelque Piniere, pour se mettre sous la verdure à couvert du mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé de leur donner la Chasse, mais plus encore, quand le Soleil commence d'avoir assez de force, pour fondre la Nége: car la Gelée de la nuit faisant comme une Croute sur la superficie de cette Nége fonduë pendant le jour, l'Orignal, qui est pesant, la casse avec son Pied fourchu, s'écorche la Jambe, & a de la peine à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors de-là, & surtout quand il y a peu de Néges, on ne l'approche pas de près sans peine, ni sans danger, parce que, quand il est blessé, il est furieux, retourne brusquement sur le Chasseur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, est de lui jetter son Habit, sur lequel il décharge sa



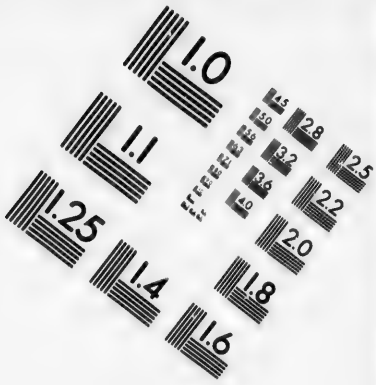
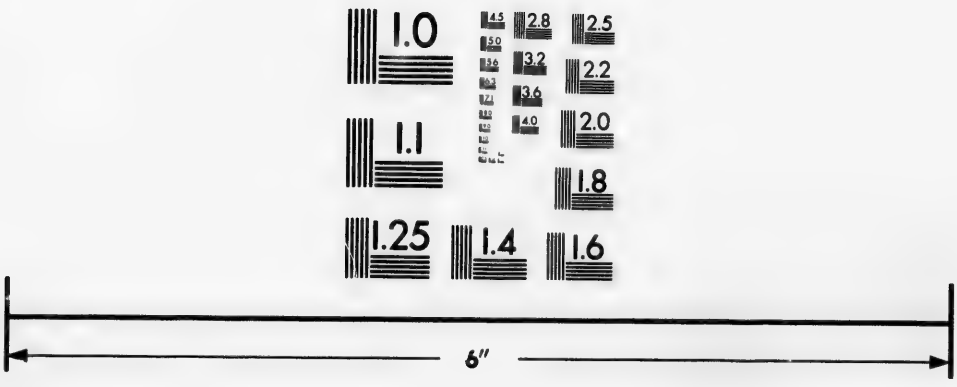
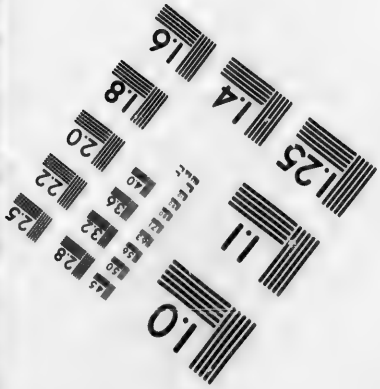
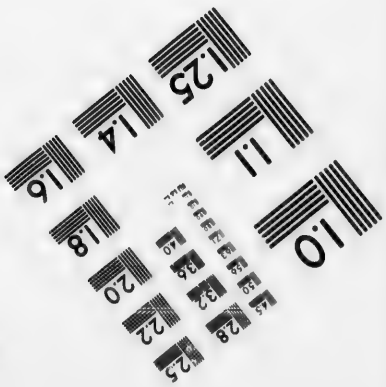


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

1721. Mars.

colere, tandis que le Chaſſeur caché derriere un Arbre peut prendre toutes ſes meſures pour l'achever. L'Orignal va toûjours un grand trot, qui égale preſque la courſe du Bœuf Sauvage, & il le ſoûtient très-lontems : mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il ſe met à genoux pour boire, pour manger, & pour ſe coucher, & qu'il a dans le Cœur un petit Os, lequel, réduit en Poudre, & pris dans du Bouillon, facilite les Couches, & appaiſe les douleurs de l'Enfantement.

Diverſes manieres de le chaſſer.

Les Nations les plus Septentrionnales du Canada ont une maniere de faire cette Chaſſe, qui eſt fort ſimple & ſans aucun riſque. Les Chaſſeurs ſe diviſent en deux Bandes ; l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots ſe tenant à quelque diſtance les uns des autres, ils forment un demi cercle aſſez grand, dont les deux bouts touchent le Rivage. L'autre Bande, qui eſt reſtée à Terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embraſſe d'abord un grand Terrein ; alors ces Chaſſeurs lâchent leurs Chiens, & font lever tous les Orignaux, qui ſont renfermés dans cet eſpace, les pouſſent toujours en avant, & les obligent de ſe jetter dans la Riviere, ou dans le Lac ; ils n'y ſont pas plutôt entrés, qu'on tire deſſus de tous les Canots : tous les coups portent, & il eſt rare qu'il en échape un ſeul.

Champlain parle d'une autre maniere de chaſſer, non-ſeulement les Orignaux, mais encore les Cerfs & les Caribous, laquelle a quelque rapport à celle-ci. On enferme, dit-il, un eſpace de Forêt avec des Pieux entrelaſſés de Branches d'Arbres, & on n'y laiſſe qu'une ouverture aſſez étroite, où l'on tend des Laſſets de Peaux cruës. Cet eſpace eſt de forme triangulaire, & de l'angle, où eſt l'entrée, on tire un autre triangle beaucoup plus grand. Ainſi ces deux Enclos ont communication l'un dans l'autre par ces deux angles. Les deux côtés du ſecond triangle ſont auſſi fermés de Pieux, & les Chaſſeurs rangés ſur une ligne, en ſont la baſe. Ils avancent enſuite, ſans rompre la ligne, & en ſe rapprochant toujours les uns des autres, ils jettent de grands cris, & frappent ſur je ne ſçai quoi, qui raiſonne beaucoup : les Bêtes chaſſées d'une part, & ne pouvant échaper, ni à droite, ni à gauche, étourdies d'ailleurs & épouvantées par le bruit, ne ſçauroient fuir, que dans l'autre Enclos, & pluſieurs, en y entrant, ſe

1721. Mars.

se trouvent prises par le Col, ou par leurs Cornes. Elles font de grands efforts pour se débarrasser, & quelquefois elles emportent, ou brisent les Lacets; quelquefois aussi elles s'étranglent, ou du moins donnent aux Chasseurs le tems de les tirer à leur aise. Celles mêmes, qui s'échappent, n'en sont guéres plus avancées, elles se trouvent renfermeés dans un trop petit espace, pour éviter les Fleches, qu'on décoche de toutes parts contre elles.

Comment le Carcajou leur donne la Chasse.

L'Orignal a d'autres Ennemis, que les Sauvages, & qui ne lui font pas une moins rude guerre. Le plus terrible de tous est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espece de Chat, dont la Queuë est si longue, qu'il en fait plusieurs tours sur son Corps, & d'un Poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son Col, qu'il entoure de sa longue Queuë, après quoi il lui coupe la Veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jetter à l'Eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'Eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'Eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'Odorat des plus fins, mene trois Renards à cette Chasse, & les envoye à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisiéme se place derriere lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accommodent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour atraper sa Proye, est de grimper sur un Arbre: là, couché de son long sur une Branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dès qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes: sous quel Climat trouvera-t'on des Brutes, qui ayent l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard?

Du Cerf & du Caribou.

Le Cerf en Canada est absolument le même, qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquietent beaucoup. Je ne trouve pas du moins qu'ils lui fassent la guerre dans les formes, & avec appareil. Il n'en est pas de même du *Caribou*. C'est un Animal un

1721. Mars.

peu moins haut que l'Orignal, qui tient plus de l'Aſne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un ſur le Cap aux Diamans, au-deſſus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chaſſeurs, mais il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu ſûr, & il ne fit preſqu'un ſaut de-là dans le Fleuve. C'eſt tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il paſſa enſuite le Fleuve à la nâge avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en Guerre, & qui étoient campés vers la Pointe de Levi, l'ayant apperçu, l'attendirent à ſon débarquement, & le tuerent. On eſtime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudſon. Le ſieur Jéremie, qui a paſſé pluſieurs années dans ces Quartiers Septentrionnaux, dit qu'entre la Riviere Danoiſe & le Port Nelſon pendant tout l'Eté il en paſſe des quantités prodigieuſes, qui, chaſſés des Bois par les *Maringoins* & les *Tons*, viennent ſe rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'eſpace de quarante ou de cinquante lieuës on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le Caribou n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les Orignaux y étoient par-tout à foiſon, lorſque nous découvrimes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la Vie, ſi on les avoit mieux ménagés. C'eſt ce qu'on n'a point fait; & ſoit qu'à force d'en tuër, on en ait appauvri l'eſpece; ſoit qu'en les effarouch[illegible], on les ait obligés de ſe retirer ailleurs, rien n'eſt plus r[illegible] aujourd'hui.

De la Chaſſe du Bœuf.

Dans les Quartiers Méridionnaux & Occidentaux de la Nouvelle France, en deça & au-delà du Miciſſipi, la Chaſſe la plus célébre eſt celle du Bœuf, & voici de quelle maniere elle ſe fait. Les Chaſſeurs ſe rangent ſur quatre Lignes, qui forment un très-grand Quarré, & commencent par mettre le feu aux Herbes, qui ſont ſéches alors, & fort hautes; puis, à meſure que le feu gagne, ils avancent en ſe reſerrant. Les Bœufs, qui craignent extrêmement le feu, fuyent toujours, & ſe trouvent à la fin ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'on les tuë ordinairement juſqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un Parti de Chaſſe, qui n'ait ainſi jetté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les

différentes bandes de Chaſſeurs ne ſe nuiſent les uns aux autres, tous conviennent auparavant de leur Marche, & du Lieu, où ils chaſſeront. Il y a même des Peines ſtatuées contre les Tranſgreſſeurs de ce Réglement, auſſi-bien que contre ceux, qui en quittant leur Poſte, donnent moyen aux Bœufs d'échaper. Ces Peines conſiſtent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables, de leur ôter juſqu'à leurs Armes, ce qui eſt le plus grand affront, qu'on puiſſe faire à un Sauvage, & de briſer leurs Cabannes. Les Chefs y ſont ſoumis comme les autres; & qui entreprendroit de les y ſouſtraire, s'expoſeroit, dit-on, à ſuſciter une Guerre, qui ne finiroit pas ſitôt. 1721. Mars.

Le Bœuf du Canada eſt plus grand que le nôtre. Il a les Cornes baſſes, noires, & courtes; une grande Barbe de crin ſous le Muſeau, & autant ſur la Tête, d'où elle lui tombe ſur les Yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a ſur le Dos une Boſſe, qui commence ſur les Hanches, & va en augmentant juſques ſur les Epaules. La premiere Côte de devant eſt plus haute d'une coudée, que les autres au-deſſus du Dos, & large de trois Doits, & toute la Boſſe eſt couverte d'un Poil un peu rouſſâtre & fort long; le reſte du Corps l'eſt d'une Laine noire, qui eſt fort eſtimée. On aſſûre que la dépouille d'un Bœuf eſt de huit livres de Laine. Cet Animal a le Poitrail fort large, la Croupe aſſez fine, la Queuë fort courte, & on ne lui voit preſque point de Cou; mais ſa Tête eſt plus groſſe que celle des nôtres. Il fuit ordinairement, dès qu'il apperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, ſans qu'il s'en apperçoive, d'aſſez près pour le tirer, il faut prendre le deſſous du Vent. Mais quand il eſt bleſſé, il eſt furieux & ſe retourne ſur les Chaſſeurs. Il n'eſt pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa Chair eſt bonne, mais on ne mange guéres que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux eſt trop dure. Quant à ſa Peau, on n'en connoît guéres de meilleure, elle ſe paſſe aiſément, & quoique très-forte, elle devient ſouple & moëleuſe comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Boucliers, qui ſont très-legers, & que les Bales de Fuſil ne percent pas aiſément. Deſcription du Bœuf Sauvage.

On trouve aux environs de la Baye d'Hudſon un autre Du Bœuf *Muſqué.*

1721. Mars. Bœuf, dont le Cuir & la Laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit „ M. Jeremie : „ A quinze lieuës de la Riviere Danoise se „ trouve la Riviere du Loup Marin, parce qu'effectivement il y „ en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il „ y a une espece de Bœufs, que nous nommons *Bœufs musqués*, „ à cause qu'ils sentent si fort le Musc, que dans certaine Saison, „ il est impossible d'en manger. Ces Animaux ont de très-belle „ Laine ; elle est plus longue, que celle des Moutons de Bar- „ barie. J'en avois apporté en France en 1708. dont je m'étois „ fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que des Bas de „ Soye.... Ces Bœufs, quoique plus petits que les nôtres, „ ont cependant les Cornes beaucoup plus grosses & plus lon- „ gues. Leurs Racines se joignent sur le haut de la Tête, & des- „ cendent à côté des Yeux presqu'aussi bas que la gueule ; en- „ suite le bout remonte en haut, qui forme comme un Croissant. „ Il y en a de si grosses, que j'en ai vû étant séparées du Crane, „ qui pesoient les deux ensemble soixante livres. Ils ont les Jam- „ bes fort courtes, de maniere que cette Laine traîne toujours „ par terre, lorsqu'ils marchent ; ce qui les rend si difformes, „ que l'on a peine à distinguer d'un peu loin, de quel côté est la „ Tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces Animaux, ce „ qui feroit que les Sauvages les auroient bientôt détruits, si on „ en faisoit faire la Chasse. Joint à ce que, comme ils ont les „ jambes très-courtes, on les tuë, lorsqu'il y a bien de la Nei- „ ge, à coups de Lances, sans qu'ils puissent fuir.

Du Chevreuil. Le Quadrupede le plus commun aujourd'hui en Canada, est le Chevreuil, lequel ne differe en rien des nôtres. On dit qu'il jette des larmes, lorsqu'il se voit poussé à bout par les Chasseurs. Quand il est jeune, son Poil est rayé de plusieurs couleurs en long : dans la suite ce Poil tombe, & il en revient un autre, qui est de la couleur des Chevreuils ordinaires. Cet Animal n'est point farouche, & s'apprivoise aisément ; il paroît naturellement ami de l'Homme. Une Femelle devenuë domestique se retire dans le Bois, quand elle est en chaleur, & dès qu'elle a été couverte, elle revient au Logis de son Maître. Lorsque le tems est venu de mettre bas, elle retourne dans le Bois, & y demeure quelques jours avec ses Petits, puis elle revient se montrer à son Maître : elle visite assiduëment ses Petits. On la suit, quand on le juge à propos, on prend ses

Nourriſſons, & elle continuë de les nourrir dans la Maiſon. Il eſt aſſez étonnant que toutes nos Habitations n'en ayent pas des Troupeaux entiers : les Sauvages ne leur donnent la chaſſe, que par occaſion. 1721. Mars.

Il y a auſſi dans les Bois du Canada beaucoup de *Loups*, ou plûtôt de *Chats ſerviers ;* car ils n'ont du Loup, qu'une eſpece de hurlement ; en tout le reſte, ils ſont, dit M. Sarraſin, *ex genere felino*. Ce ſont de vrais Chaſſeurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils peuvent attraper, & qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands Arbres. Leur Chair eſt blanche, & bonne à manger. Leur Poil & leurs Peaux ſont fort connus en France : c'eſt une des plus belles fourures de ce Pays, & qui entre le plus dans le Commerce. On eſtime encore plus celle de certains Renards noirs, qui ſont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oüi dire que les Renards noirs de Moſcovie, & ceux du Nord de l'Europe, ſont plus eſtimés. D'ailleurs ils ſont ici fort rares, apparemment à cauſe de la difficulté de les avoir. Des Loups Serviers & des Renards.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le Poil noir ou gris, mêlé de blanc ; les autres ſont tout gris, d'autres d'un rouge tirant ſur le roux. On en trouve, en remontant le Miciſſipi, d'une grande beauté, dont le Poil eſt argenté. On y rencontre auſſi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chaſſe aux Oiſeaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuſe. Ils s'avancent un peu dans l'Eau, puis ſe retirent, & font cent cabrioles ſur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiſeaux ſemblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard ; quand il les voit à ſa portée, il ſe tient fort tranquile d'abord, pour ne les point effaroucher, il remuë ſeulement ſa Queuë, comme pour les attirer de plus près, & ces ſots Animaux donnent dans le piége, juſqu'à becquetter cette Queuë. Alors le Renard ſaute deſſus, & manque rarement ſon coup. On a dreſſé des Chiens au même manége avec aſſez de ſuccès, & ces mêmes Chiens font rudement la Guerre aux Renards.

Une ſorte de Fouine, qu'on a nommée *Enfant du Diable*, ou *Bête Puante*, parce que ſon Urine, qu'elle lâche, quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'Air à un demi-quart de lieuë à la ronde, eſt d'ailleurs un fort joli Animal. Elle eſt de la grandeur d'un petit Chat, mais plus groſſe, d'un Poil luiſant, De ce qu'on appelle la menuë Pelleterie.

1721. Mars.

tirant sur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le Dos une figure ovale depuis le Col jusqu'à la Queuë. Cette Queuë est touffuë, comme celle du Renard, & elle la redresse comme fait l'Ecureuil. Sa Fourure comme celle des *Pekans*, autres Chats Sauvages à peu près de la grandeur des nôtres, des Loutres, des Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de Bois, de l'Hermine, des Martres, sont ce qu'on appelle la Menuë Pelleterie. L'Hermine est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée; son Poil est d'un très-beau blanc, & elle a une longue Queuë, dont l'extrémité est d'un noir de Jay. Nos Martres sont moins rouges, que celles de France, & ont le Poil plus fin. Elles se tiennent ordinairement au milieu des Bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, mais elles en sortent toujours en grandes Troupes. Les Sauvages sont persuadés que l'année, où ils les voyent sortir, sera bonne pour la Chasse; c'est-à-dire, qu'il négera beaucoup. Les Peaux de Martres se vendent ici actuellement un Ecu Piece, j'entends les communes, car celles, qui sont brunes, vont jusqu'à vint-quatre francs & plus.

Le *Pitoi* ne differe de la Foüine, qu'en ce qu'il a le Poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux Animaux font la Guerre aux Oiseaux, même aux plus gros, & font de grands ravages dans les Poulalliers & dans les Colombiers. Le Rat de Bois est deux fois de la grosseur des nôtres. Il a la Queuë veluë, & son Poil est d'un très-beau gris argenté. On en voit mêmes, qui sont tout blancs, & d'un très-beau blanc. La Femelle a sous le Ventre une Bourse, qui s'ouvre & se ferme, quand elle veut: elle y met ses Petits, quand elle est poursuivie, & se sauve avec eux.

Pour ce qui est des *Ecureuils*, on les laisse assez en repos, aussi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en distingue de trois especes; les rouges, qui ne different point des nôtres; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & qu'on a ainsi nommés, parce que leur Poil est rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les Suisses de la Garde du Pape; & les Ecureuils *Volans*, à peu près de la même taille que les Suisses, & qui ont le Poil d'un gris obscur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils sautent d'un Arbre à l'autre, l'espace

1721. Mars.

de quarante pas au moins. De haut en bas, leur ſaut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de ſauter, ce ſont deux Peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les Pattes de derriere, & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles ſont fort minces, & ne ſont couvertes que d'un Poil folet. Ce petit Animal s'apprivoiſe facilement; il eſt fort vif, quand il ne dort point; mais il dort ſouvent, & par-tout, où il peut ſe fourrer; dans les Poches, dans les Manches, dans les Manchons. Il s'attache d'abord à ſon Maître, & le diſtingue parmi vint Perſonnes.

Le *Porc Epy* du Canada eſt de la groſſeur d'un moyen Chien, mais plus court, & moins haut. Son Poil, d'environ quatre pouces de longueur, eſt gros comme une Paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particulierement ſur le Dos. C'eſt ſon Arme, & elle eſt offenſive & deffenſive. Il le lance d'abord ſur ceux, qui attentent à ſa Vie, & pour peu qu'il entre dans la Chair, il faut l'en retirer à l'inſtant, ſinon, il s'y enfonce tout entier. C'eſt pour cette raiſon, qu'on eſt fort attentif à empêcher les Chiens d'approcher de ces Animaux, dont la Chair eſt bonne à manger. Un Porc-Epy à la Broche, vaut bien un Cochon de Lait.

Les *Liévres* & les *Lapins* ſont ici comme en Europe, excepté qu'ils ont les Jambes de derriere plus longues. Leurs Peaux ne ſont pas d'un grand uſage, parce qu'ils muënt continuellement: c'eſt dommage, car leur Poil eſt très-fin, & ne gâteroient rien dans la Fabrique des Chapeaux. L'Hyver, ces Animaux griſonnent, & ſortent rarement de leurs Tannieres, où ils vivent des plus jeunes Branches du Bouleau. L'Eté, ils ont le Poil roux. Les Renards leur font une cruelle guerre en toute Saiſon, & les Sauvages les prennent en Hyver, ſur la Nége avec des Collets, quand ils vont chercher des Vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1721. Mars.

HUITIÉME LETTRE.

Deſcription du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal: En quoi il differe de celui de Quebec. Deſcription de l'Iſle & de la Ville de Montreal, & des Environs. De la Pêche du Loup Marin, de la Vache Marine, du Marſouin, & des Baleines.

A Montreal, ce vintiéme de Mars, 1721.

MADAME,

Des Iſles de Richelieu.

JE partis le treiziéme de Saint François, & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce Trajet, qui eſt d'environ vint lieuës, le plaiſir, que j'avois eu autrefois en faiſant la même route en Canot, par le plus beau tems du Monde, de voir s'ouvrir devant moi, à meſure que j'avançois, des Canaux à perte de vûë, entre ce prodigieux nombre d'Iſles, qui de loin, ne ſembloient faire qu'une même Terre avec le Continent, & arrêter le Fleuve dans ſa courſe: Ces agréables Points de vûë, qui changeoient à chaque inſtant, comme des Décorations de Théâtre, & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Paſſans: mais je ne laiſſai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la ſingularité du ſpectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent, & par la commodité de ſe promener en Carriole ſur des Canaux entre des Iſles, qui paroiſſent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers.

Difference du Pays de Quebec & de celui de Montreal.

Pour le coup d'œil, il n'eſt pas beau dans cette Saiſon. Rien n'eſt plus triſte, que ce Blanc répandu par-tout, & qui prend la place de cette belle variété de couleurs, le plus grand agrément des Campagnes; que des Arbres, qui paroiſſent plantés dans la Nége, & ne préſentent aux yeux, que des Têtes chenuës, & des Branches chargées de Glaçons. Au reſte, Madame, le Lac de Saint Pierre eſt ici ce qu'eſt la Riviere de Loire en France. Du côté de Quebec, les Terres ſont bonnes,

bonnes, mais on n'y voit ordinairement rien, qui puisse récréer la vûë : d'ailleurs le Climat y est fort rude ; car plus on descend le Fleuve, & plus on avance au Nord, plus par conséquent le froid est piquant. Quebec est par les quarante-sept Degrés cinquante-six Minutes d'Elevation du Pole ; les Trois Rivieres par les quarante-six Dégrés & quelques Minutes, & Montreal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq, le Fleuve, au-dessus du Lac de Saint Pierre, faisant un Coude au Sud. Il semble donc, lorsqu'on a passé les Isles de Richelieu, qu'on soit tout-à-coup transporté sous un autre Climat. L'Air est plus doux, le Terrein plus uni, le Fleuve plus beau : ses Bords ont je ne sçai quoi de plus riant. On y rencontre de tems en tems des Isles, dont quelques-unes sont habitées, les autres, dans leur état naturel, offrent aux yeux les plus beaux Payſages du Monde : en un mot, c'est la Touraine & la Limagne d'Auvergne comparées avec le Maine & la Normandie. 1721. Mars.

Description de l'Isle de Montreal.

L'Isle de Montreal, qui est comme le Centre de ce beau Pays, a dix lieuës de long, de l'Est à l'Oüest, & près de quatre lieuës dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux Têtes, de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'Isle, mais elle n'est qu'à une demie lieuë de la Côte Méridionnale, sur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ses Fondateurs, mais ce nom n'a pu passer dans l'usage ordinaire, il n'a lieu, que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en sont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-seulement de la Ville, mais encore de toute l'Isle, sont Messieurs du Séminaire de Saint Sulpice ; & comme presque toutes les Terres y sont très-bonnes, & en valeur, & que la Ville n'est guéres moins peuplée, que celle de Quebec, on peut assûrer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Isle, & certainement vint Particuliers, entre lesquels on l'auroit partagée, ne l'auroient pas mise dans l'Etat, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples aussi heureux.

Description de la Ville.

La Ville de Montreal a un aspect fort riant ; elle est bien située, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ses envi-

1721. Mars.

rons & de ſes vûës inſpirent une certaine gayeté, dont tout le Monde ſe reſſent. Elle n'eſt point fortifiée, une ſimple Paliſſade baſtionnée, & aſſez mal entretenuë, fait toute ſa défenſe, avec une aſſez méchante Redoute ſur un petit Tertre, qui ſert de Boulevard, & va ſe terminer en douce pente à une petite Place quarrée. C'eſt ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que la Ville êtoit toute ouverte, & tous les jours expoſée à être brûlée par les Sauvages, ou par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire de Riſwick, qui la fit fermer, tandis qu'il en étoit Gouverneur. On projette depuis quelques années de l'environner de Murailles (a), mais il ne ſera pas aiſé d'engager les Habitans à y contribuer. Ils ſont Braves & ils ne ſont pas riches: on les a déja trouvé difficiles à perſuader de la néceſſité de cette dépenſe, & fort convaincus que leur valeur eſt plus que ſuffiſante pour défendre leur Ville contre quiconque oſeroit l'attaquer. Nos Canadiens ont tous, ſur cet article, aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, & il faut convenir qu'elle n'eſt pas mal fondée; mais par une ſuite de la confiance, qu'elle leur inſpire, il n'eſt pas ſi mal aiſé de les ſurprendre, que de les vaincre.

Montreal eſt un quarré long, ſitué ſur le bord du Fleuve, lequel s'élevant inſenſiblement, partage la Ville dans ſa longueur en Haute & Baſſe; mais à peine s'apperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les Magaſins du Roi & la Place d'Armes, ſont dans la Baſſe Ville; c'eſt auſſi le Quartier de preſque tous les Marchands. Le Séminaire & la Paroiſſe, les Récollets, les Jéſuites, les Filles de la Congrégation, le Gouverneur & la plûpart des Officiers ſont dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruiſſeau, qui vient du Nord-Oueſt, & borne la Ville de ce côté-là, on trouve quelques Maiſons, & l'Hôpital Général; & en prenant ſur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent eſt à l'extrêmité de la Ville du même côté, il commence à ſe former une eſpece de Fauxbourg, qui avec le tems ſera un très-beau Quartier.

Les Jéſuites n'ont ici qu'une petite Maiſon; mais leur Egliſe qu'on acheve de couvrir, eſt grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets eſt plus vaſte, & la Communauté plus nombreuſe. Le Séminaire eſt au centre de la Ville: il paroît

(a) Ce Projet eſt préſentement exécuté.

qu'on a eu plus en vûë de le rendre ſolide & commode, que magnifique ; on ne laiſſe pourtant pas de ſentir que c'eſt la Maiſon Seigneuriale, elle communique avec l'Egliſe Paroiſſiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modeſtie une dignité, qui inſpirent du reſpect pour la Majeſté du Dieu, qu'on y adore. 1721. Mars.

La Maiſon des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, eſt encore trop petite pour loger une ſi nombreuſe Communauté. C'eſt le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Inſtitut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naiſſance, & que toute la Colonie ſe reſſent des avantages, que lui procure un ſi bel Etabliſſement. L'Hôtel-Dieu eſt deſſervi par des Religieuſes, dont les premieres ont été tirées de celui de la Fléche en Anjou. Elles ſont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui eſt grande, bien meublée, & bien garnie de Lits ; ni à leur Egliſe, qui eſt belle & très-ornée ; ni à leur Maiſon, qui eſt bien bâtie, propre & commode ; mais elles ſont mal nourries, quoique toutes infatiguablement occupées, ou de l'inſtruction de la Jeuneſſe, ou du ſoin des Malades.

L'Hôpital Général doit ſon établiſſement à un Particulier, nommé Charron, qui s'étoit aſſocié pluſieurs perſonnes de pieté, non-ſeulement pour cette bonne œuvre, mais auſſi pour fournir les Paroiſſes de la Campagne de Maîtres d'Ecole, qui fiſſent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles : mais la Societé ſe diſſipa bientôt ; des affaires ſurvenuës aux uns, l'inconſtance des autres, réduiſirent le Sieur Charron à lui ſeul. Il ne ſe découragea pourtant point ; il vuida ſa bourſe, il eut le ſecret de faire ouvrir celles de quelques perſonnes Puiſſantes ; il a bâti, il a aſſemblé des Maîtres & des Hoſpitaliers ; on s'eſt fait un plaiſir d'aider & d'autoriſer un Homme, qui n'épargnoit, ni ſon bien, ni ſa peine, & que rien ne rebutoit. Enfin, avant ſa mort, qui arriva en 1719, il a eu la conſolation de voir ſon projet hors de tout riſque d'échouer, au moins quant à l'Hôpital Général. La Maiſon eſt belle, & l'Egliſe fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne ſont pas encore bien établis dans les Paroiſſes, & la défenſe, qu'ils ont euë de la Cour, de prendre un Habit uniforme,

1721. Mars.

& de s'engager par des Vœux ſimples, pourra bien les empêcher de ſe perpétuer.

De l'Iſle de Jeſus, & de la Riviere des Prairies.

Entre l'Iſle de Montreal & la Terre Ferme, du côté du Nord, il y a une autre Iſle d'environ huit lieuës de long, & qui a bien deux lieuës dans ſa plus grande largeur. Elle fut d'abord nommée *l'Iſle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut enſuite concédée aux Jéſuites, qui l'appellerent *l'Iſle de Jeſus*, & elle a conſervé ce dernier nom, quoiqu'elle ait paſſé des mains des Jéſuites en celles de Meſſieurs du Séminaire de Quebec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en ſont bonnes, il y a lieu d'eſperer qu'elle ſera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux Récollets.

Le Canal, qui ſépare les deux Iſles, porte le nom de Riviere des Prairies, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours eſt embarraſſé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Saut au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y eſt noyé. Les Eccléſiaſtiques du Séminaire de Montreal ont eu lontems aſſez près de-là une Miſſion de Sauvages, qu'ils ont depuis peu tranſportée ailleurs.

Des Environs de Montreal.

Le troiſiéme Bras du Fleuve eſt ſemé d'un nombre d'Iſles ſi prodigieux, qu'il y a preſque autant de Terre que d'Eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Iſles* ou de *Riviere de Saint Jean*. A la Tête de l'Iſle de Jeſus, eſt la petite *Iſle Bizard*, ainſi appellée du nom d'un Officier Suiſſe, à qui elle appartenoit, & qui eſt mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Iſle Perrot*, ainſi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comteſſe DE LA ROCHE-ALLARD, & de M^de^ la Préſidente DE LUBERT. Cette Iſle a preſque deux lieuës en tout ſens, & les Terres en ſont bonnes. On commence à la défricher. L'Iſle Bizard termine le *Lac des deux Montagnes*, & l'Iſle Perrot ſépare ce même Lac de celui *de Saint Loüis*.

Le Lac des deux Montagnes eſt proprement l'Embouchure de la grande Riviere, autrement appellée *la Riviere des Outaouais*, dans le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieuës de longueur, & à peu près autant de largeur. Celui de Saint Louys eſt un peu plus grand, ce n'eſt encore qu'un élargiſſement du Fleuve Saint Laurent. Juſqu'à préſent, la Colonie Françoiſe n'alloit pas plus loin à l'Oueſt ; mais on commence à faire de

nouvelles Habitations un peu plus haut, & les Terres ſont partout excellentes. 1721. Mars.

Du Sault S. Louys.

Ce qui a fait la ſûreté de Montreal & de tous ſes Environs pendant les dernieres Guerres, ce ſont deux Villages d'Iroquois Chrétiens, & le fort de Chambly. Le premier des deux Villages, eſt celui de Sault Saint Loüis, ſitué dans le Continent du côté du Sud, trois lieuës plus haut que la Ville de Montreal. Il eſt fort peuplé, & a toujours été regardé comme une de nos plus fortes Barrieres contre les Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a déja changé deux fois de place dans l'eſpace de deux lieuës. Sa ſeconde ſtation, où je l'ai vû en 1708, étoit vis-à-vis un Rapide, qu'on nomme le Sault Saint Loüis, & il en a conſervé le nom, quoiqu'il en ſoit aujourd'hui aſſez éloigné. Il paroît qu'on l'a enfin fixé; car l'Egliſe, qu'on ne fait que d'achever, & la Maiſon des Miſſionnaires, ſont, chacun dans leur genre, deux des plus beaux Edifices du Pays. La ſituation en eſt charmante. Le Fleuve fort large en cet endroit y eſt ſemé de pluſieurs Iſles, qui ſont un très-bel effet. L'Iſle de Montreal toute peuplée eſt en perſpective d'un côté, & la vûë n'eſt preſque point bornée de l'autre à cauſe du Lac de Saint Loüis, qui commence un peu plus haut.

Des Iroquois de la Montagne.

Le ſecond Village porte le nom *de la Montagne*, parce qu'il fut lontems ſur la double Montagne, qui a donné ſon nom à l'Iſle. On l'a depuis tranſporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit; il eſt préſentement en Terre Ferme vis-à-vis l'extrêmité Occidentale de l'Iſle. Ce ſont les Eccléſiaſtiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il eſt ſorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'Yvrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Miſſions de Saint François & de Beckancourt.

Déſordres cauſés, par la Traite de l'Eau de-Vie, dans ces deux Villages.

Envain les Miſſionnaires ont employé, pour arrêter ce deſordre, toute leur induſtrie & toute leur vigilance: ils ont eu beau implorer le ſecours des Puiſſances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raiſons les plus perſuaſives, tout a été inutile: les accidens même les plus funeſtes, & où il n'étoit pas poſſible de méconnoître la main de Dieu appeſantie ſur les Auteurs du mal, n'ont pas été ſuffiſans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain ſordide

1721. Mars.

avoit aveuglés. On voit juſques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, ſuites inévitables de l'Yvreſſe de ces Barbares : les Maris & les Femmes ; les Peres, les Meres & les Enfans ; les Freres & les Sœurs, ſe prendre à la Gorge, s'arracher les Oreilles, ſe mordre à belles Dents comme des Loups enragés. Les Airs retentiſſent pendant les nuits de hurlemens beaucoup plus horribles que ceux dont les Bêtes féroces font retentir les Bois.

Ceux qui ont peut-être le plus à ſe reprocher ces horreurs, ſont les premiers à demander ſi ces gens-là ſont des Chrétiens ? on pourroit leur répondre : oüi ce ſont des Chrétiens & des Néophytes, qui ne ſçavent ce qu'ils font ; mais ceux, qui de ſang froid, & avec connoiſſance de cauſe, les réduiſent par leur avarice en cet état, ont-ils de la Religion ? On ſçait que les Sauvages donneroient tout ce qu'ils ont pour un Verre d'Eau de Vie ; c'eſt une tentation pour les Traitans, contre laquelle, ni les cris des Paſteurs, ni le zéle & l'autorité des Magiſtrats, ni le reſpect des Loix, ni la ſévérité de la Juſtice ſouveraine, ni la crainte des Jugemens de Dieu, ni la penſée de l'Enfer, dont ces Barbares dans leur Yvreſſe préſentent une Image bien ſenſible, n'ont encore pû tenir. Mais détournons la vûë de ces objets déſagréables.

De la Foire de Montreal. Calomnie de la Hontan à ce ſujet.

Le grand Commerce des Pelleteries, après que la Ville des Trois Rivieres eut ceſſé d'être fréquentée par les Nations du Nord & de l'Oueſt, ſe fit pendant quelques années à Montreal, où les Sauvages abordoient en certains tems de toutes les parties du Canada. C'étoit une eſpece de Foire, qui attiroit beaucoup de François dans cette Ville. Le Gouverneur Général & l'Intendant s'y rendoient auſſi, & l'on profitoit de l'occaſion pour accommoder les différens, qui pouvoient être ſurvenus entre nos Alliés. Mais ſi par hazard, Madame, vous tombez ſur le Livre de la HONTAN, où il eſt parlé de cette Foire, donnez-vous bien de garde de prendre tout ce qu'il en dit pour des vérités. La vraiſemblance n'y eſt pas même gardée. Les Femmes de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que cet Auteur y met ſur leur compte, & il n'y a rien à craindre pour leur honneur de la part des Sauvages. Il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec les Françoiſes, lors même qu'elles ont été leurs Priſonnieres. Ils n'en ſont pas même tentés, & il ſeroit à ſouhaiter que les François euſſent

1721. Mars.

le même dégoût des Sauvageſſes. La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui eſt de notorieté publique en ce Pays ; mais il vouloit égayer ſes Mémoires, & pour y réuſſir, tout lui étoit bon. On eſt toujours ſûr de plaire à certaines gens, quand on ne garde aucune meſure dans la liberté, qu'on ſe donne d'inventer, de médire, & de s'exprimer ſur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à Montreal de petites Flottes de Sauvages, mais ce n'eſt plus rien en comparaiſon du paſſé. C'eſt la Guerre des Iroquois, qui a interrompu ce grand concours des Nations dans la Colonie. Pour y ſuppléer, on a établi chez la plûpart des Magaſins avec des Forts, où il y a toujours un Commandant & aſſez de Soldats, pour mettre les Marchandiſes en ſûreté. Les Sauvages y veulent toujours avoir un Armurier, & dans pluſieurs il y a des Miſſionnaires, qui y feroient plus de bien, s'ils y étoient ſeuls de François. On auroit bien dû, ce ſemble, rétablir les choſes ſur l'ancien pied, depuis que tout eſt en Paix au dedans & au dehors de la Colonie : ce ſeroit le moyen d'y retenir les Coureurs de Bois, à qui leur avidité, ſans parler de tous les déſordres, qu'attirent le libertinage, fait faire tous les jours des baſſeſſes, qui nous rendent mépriſables aux yeux des Barbares, ont avili nos Marchandiſes, & encheri les Pelleteries. Outre que les Sauvages, naturellement fiers, ſont devenus inſolens, depuis qu'ils ſe voyent recherchés.

De la Pêche du Loup Marin.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le Canada, que la Chaſſe, & on n'y dépend point des Sauvages. Deux raiſons de s'y appliquer, qui n'ont pourtant pû juſqu'ici engager nos Colons à en faire le principal objet de leur Commerce. Je n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire de la Pêche des Morues, qui ſeule nous vaudroit plus que le Perou, ſi les Fondateurs de la Nouvelle France euſſent pris les meſures convenables pour s'en aſſûrer la poſſeſſion. Je commence par celle du Loup Marin, des Vaches Marines & des Marſouins, qu'on fait faire partout dans le Golphe Saint Laurent, & bien avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit ſon nom à ſon cri, qui eſt une eſpece de hurlement ; car dans ſa figure, il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal terreſtre, que nous connoiſſions. Leſcarbot aſſûre qu'il en a entendu, qui crioient comme les Chathuants ; mais ce pouvoit être de jeunes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore

1721. Mars.

bien formé. Au reſte, Madame, on ne balance pas ici à mettre le Loup Marin au rang des Poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, qu'il naiſſe à Terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'Eau, qu'il ſoit couvert de Poil; en un mot, qu'il ne lui manque abſolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous ſommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'uſage, contre lequel on ne raiſonne point, s'y eſt mis en poſſeſſion de tous ſes droits. Ainſi la Guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la faſſe ſouvent à Terre, & à coups de Fuſils, ſe nomme une Pêche; & celle qu'on fait aux Caſtors dans l'Eau, & avec des Filets, s'appelle une Chaſſe.

Deſcription du Loup Marin.

La Tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue: il a quatre Pattes fort courtes, ſur-tout celles de derriere: dans tout le reſte, il eſt Poiſſon. Il ſe traîne plûtôt qu'il ne marche ſur les Pieds; ceux de devant ont des Ongles, ceux de derriere ſont en forme de Nageoires. Sa Peau eſt dure, & couverte d'un Poil ras de diverſes couleurs. Il y a de ces Animaux, qui ſont tout blancs, & tous le ſont en naiſſant; quelques-uns, à meſure qu'ils croiſſent, deviennent noirs, d'autres roux; pluſieurs ont toutes ces couleurs enſemble.

Ses diverſes Eſpeces.

Les Pêcheurs diſtinguent pluſieurs eſpeces de Loups Marins; les plus gros péſent juſqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le Nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que fretiller dans l'Eau; nos Matelots les appellent *Braſſeurs*, ils ont donné à une autre eſpece le nom de *Nau*: je n'en ſçai ni la raiſon, ni la ſignification: à une autre, celui de *Groſſes Têtes*. Il y en a de petits fort éveillés, & fort adroits à couper les Filets, qu'on leur tend: leur couleur eſt tygrée, ils ſont badins, pleins de feu, & jolis, autant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoûtument à les ſuivre, comme ſi c'étoient de petits Chiens, & ne laiſſent pourtant pas de les manger.

M. Denys parle de deux ſortes de Loups Marins, qui ſe rencontrent ſur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, ſont ſi gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoûte que peu de tems après qu'ils ſont nés, le Pere & la Mere les amenent à l'Eau, & de tems en tems les ramenent

nent à Terre, pour les faire téter : que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorſque les Petits, auxquels on en veut principalement, ne vont preſque point encore dans l'Eau : qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faiſant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les ſuivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, ſi les Pêcheurs ne ſe hâtent de leur donner un coup de Bâton ſur le Nez, & que cela ſuffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux ſoit bien grand ſur ces Côtes, s'il eſt vrai, comme le même Auteur l'aſſûre, qu'en un ſeul jour on prend de cette ſorte juſqu'à huit cent de ces Petits. 1721. Mars.

La ſeconde Eſpece, dont parle M. Denys, eſt fort petite, & chaque Bête ne donne guéres d'Huile, que ce qu'il en peut tenir dans ſa Veſſie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelqu'un, qui fait la Sentinelle. Au premier ſignal, qu'il donne, tous ſe jettent à la Mer ; au bout de quelque tems ils ſe rapprochent de Terre, & ſe levent ſur leurs Pattes de derriere, pour voir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en ſurprend un grand nombre à Terre, & il n'eſt preſque pas poſſible de les avoir autrement.

Uſage de la Chair & de la Peau du Loup Marin.

On convient que la Chair du Loup Marin n'eſt pas mauvaiſe à manger, mais on trouve beaucoup mieux ſon compte à en faire de l'Huile : la façon n'en eſt pas difficile. On en fait fondre la Graiſſe ſur le feu, & elle ſe réſout en Huile. Souvent même on ſe contente de faire des Charniers, c'eſt le nom, qu'on donne à de grands Quarrés de Planches, ſur leſquels on étend la Graiſſe de pluſieurs Loups Marins : elle s'y fond d'elle-même, & l'Huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette Huile, quand elle eſt fraîche, eſt fort bonne pour la Cuiſine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt, & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, deſſéche trop : on s'en ſert alors pour brûler, ou pour paſſer les Peaux. Elle eſt lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laiſſe point de Lie, ni aucune ſorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en eſt paſſée, & leur grand uſage aujourd'hui eſt de couvrir les Malles & les Cofres. Quand elles ſont

1721. Mars.

tannées, elles ont preſque le même grain que le Maroquin : elles ſont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas ſi aiſément, & elles conſervent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons Souliers, & des Bottines, qui ne prennent point l'Eau. On en couvre auſſi des Siéges, dont le Bois eſt plutôt uſé que la Couverture. On tanne ici ces Peaux avec l'Ecorce de Peruſſe, & dans la Teinture, dont on ſe ſert pour les noircir, on mêle une Poudre, qui ſe tire de certaines Pierres, qu'on trouve ſur les Bords des Rivieres. C'eſt ce qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des Marcaſſites de Mines.

Particularités de ces Animaux.

C'eſt ſur les Rochers, & quelquefois ſur la Glace, que les Loups Marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur Portée ordinaire eſt de deux, & elles les allaitent aſſez ſouvent dans l'Eau, mais plus ſouvent à Terre ; quand elles veulent les accoûtumer à nâger, elles les portent, dit-on, ſur leur Dos ; les laiſſent aller de tems en tems dans l'Eau, puis les reprennent, & continuent ce manége, juſqu'à ce que ces Petits puiſſent nâger tous ſeuls. Si ce fait eſt vrai, voilà un étrange Poiſſon, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plupart des Animaux Terreſtres ſçavent preſqu'en naiſſant. Le Loup Marin a les ſens fort vifs, & c'eſt ſon unique défenſe : elle ne les empêche pourtant pas d'être ſouvent ſurpris, comme je l'ai déja remarqué ; mais la plus ordinaire façon de les pêcher eſt celle-ci.

La coûtume de cet Animal, quand il eſt dans l'Eau, eſt d'entrer avec la Marée dans les Anſes : quand on a reconnu les Anſes, où il en entre un grand nombre, on les ferme avec des Filets & des Pieux ; on n'y laiſſe de libre qu'un aſſez petit eſpace, par où les Loups Marins ſe gliſſent. Dès que la Marée eſt haute, on bouche cette ouverture ; ainſi, après que la Mer s'eſt retirée, ces Poiſſons demeurent à ſec, & on n'a que la peine de les aſſommer. On les ſuit auſſi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la Tête hors de l'Eau pour reſpirer, on tire deſſus. S'ils ne ſont que bleſſés, on les prend ſans peine : s'ils ſont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive auſſi aux Caſtors : mais on a de gros Chiens, qui ſont ſtilés à les pêcher à ſept ou huit braſſes de profondeur. Enfin j'ai oui dire qu'un Matelot en ayant un jour ſurpris à Terre un grand

Troupeau, il les avoit conduits à ſon Logement avec une Gaule, comme il auroit pû faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & ſes Camarades en avoient tué juſqu'à neuf cent. *Sit fides pœnes Autorem.* 1721. Mars.

Des Vaches Marines.

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui aſſez peu de Vaches Marines ſur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne ſçai point ſi on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Iſle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'eſt pas fort differente de celle du Loup Marin, mais il eſt plus gros. Ce qu'il a de ſingulier, ce ſont deux Dents de la groſſeur & de la longueur du Bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes: c'eſt apparemment de-là que leur eſt venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus ſimplement *la Béte à la Grande Dent.* Cette Dent eſt d'un très-bel Yvoire, auſſi bien que toutes celles, qui compoſent la Macheoire de ce Poiſſon, & qui ont quatre doits de longueur.

Marſouins de deux couleurs.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marſouins de deux couleurs: dans l'Eau Salée, c'eſt-à-dire, juſqu'un peu au-deſſous de l'Iſle d'Orleans, ils ne different point de ceux, qu'on trouve dans la Mer: dans l'Eau Douce ils ſont tout blancs, & de la groſſeur d'une Vache. Les Premiers vont ordinairement par Bandes: je n'ai point remarqué la même choſe des autres, quoique j'en aye beaucoup vû ſe divertir dans le Port de Quebec. Ils ne montent guéres plus haut que cette Ville; mais il y en a beaucoup ſur les Côtes de l'Acadie, auſſi bien que de la premiere Eſpece; ainſi la difference de leur couleur ne vient point de la difference de l'Eau Salée & de l'Eau Douce.

Les Marſouins Blancs rendent une Barrique d'Huile, & cette Huile eſt peu differente de celle du Loup Marin. Je n'ai vû perſonne, qui ait mangé de la Chair de cet Animal, mais pour ce qui eſt des *Pourcelles*, c'eſt le nom, que l'on donne aux Marſouins Gris; on dit que ce n'eſt pas un mauvais manger; on fait des Boudins & des Andouilles de leurs Boyaux, la Freſſure en eſt excellente en Fricaſſée, & la Tête meilleure, que celle du Mouton, mais moins bonne que celle de Veau.

Uſage de leurs Peaux.

La Peau des uns & des autres ſe tanne & ſe paſſe en façon de Maroquin. D'abord elle eſt tendre comme du Lard, & a

1721. Mars.

un pouce d'épaiſſeur. On la gratte lontems, & elle devient comme un Cuir tranſparent; & quelque mince, qu'elle ſoit, juſqu'à être propre à faire des Veſtes & des Hauts-de-Chauſſes, elle eſt toujours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de feu. Il y en a de dix-huit pieds de long ſur neuf de large: on prétend que rien n'eſt meilleur pour couvrir une Imperiale de Caroſſe.

De la Pêche du Marſouin.

On a établi depuis peu deux Pêches de Marſouins au-deſſous de Quebec; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre ſept ou huit lieuës plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camouraſca*, du nom de certains Rochers, qui s'élévent conſidérablement au-deſſus de l'Eau. Les frais n'en ſont pas grands, & les profits iroient fort loin, ſi les Marſouins étoient des Animaux d'habitude: mais ſoit inſtinct, ou caprice, ils trompent ſouvent toutes les meſures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occaſionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple: c'eſt qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle eſt une grande reſſource pour les pauvres Habitans. Car les Marſouins ſe trouvant inquiettés au-deſſous de Quebec, ſe ſont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus ſur leur paſſage ces gros Poiſſons, qui les obligeoient de rebrouſſer chemin, deſcendent le Fleuve ſans obſtacles; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivieres, où l'on en prenoit une quantité prodigieuſe tous les ans, on n'en prend preſque plus.

La maniere, dont ſe fait la Pêche du Marſouin eſt peu differente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au ſujet du Loup Marin. Quand la Marée eſt baſſe, on plante dans la Vaſe, ou dans le Sable des Piquets aſſez près les uns des autres, & l'on y attache des Filets en forme d'Antonnoirs, dont l'ouverture eſt aſſez large; de ſorte néanmoins que, quand le Poiſſon y a paſſé, il ne la peut plus retrouver pour en ſortir. On a ſoin de mettre au haut des Piquets des Bouquets de Verdure. Quand la Marée monte, ces Poiſſons, qui donnent la Chaſſe aux Harengs, leſquels gagnent toujours les Bords, & attirés par la Verdure, qu'ils aiment beaucoup, s'engagent dans les Filets, & s'y trouvent enfermés. A meſure que la Marée baiſſe, on a le plaiſir de voir leur em-

barras, & les mouvemens inutiles, qu'ils ſe donnent pour échaper ; enfin ils reſtent à ſec, & ſouvent échoués les uns ſur les autres en ſi grand nombre, que d'un ſeul coup de Bâton on en aſſomme deux ou trois. On prétend qu'il s'en eſt trouvé parmi les Blancs, qui peſoient juſqu'à trois mille. 1721. Mars.

Des Baleines.

Tout le Monde ſçait de quelle maniere ſe fait la Pêche de la Baleine, ainſi je ne vous en dirai rien. On dit ici que les Baſques, qui la faiſoient autrefois dans le Fleuve Saint Laurent, ne l'ont interrompuë, que pour s'addonner tout entiers au Commerce des Pelleteries, qui ne demandoient, ni tant de dépenſes, ni tant de fatigues, & dont les profits étoient alors plus conſidérables & plus prompts. D'ailleurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes les commodités, qu'on peut avoir préſentement, qu'il y a des Habitations fort avancées vers le Golphe. Il y a quelques années, qu'on eſſaya de la rétablir, mais ſans ſuccès: les Entrepreneurs, ou n'avoient pas les fonds néceſſaires pour en faire les avances, ou ont voulu être dédommagés trop tôt de leurs frais, ou ont manqué de conſtance. Il paroît néanmoins certain que cette Pêche pourroit être un grand objet dans le commerce de cette Colonie, & qu'elle ſe peut faire avec beaucoup moins de dépenſes & de périls, que ſur les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit même de la rendre ſédentaire, comme M. Denys propoſoit de faire celle de la Moruë en Acadie ? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada : Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la maniere de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être,

1721. Avril.

NEUVIÉME LETTRE.

Du Fort de Chambly, des Poiſſons, des Oiſeaux, de quelques Animaux propres du Canada. Des Arbres, qui lui ſont communs avec la France, & de ceux, qui lui ſont particuliers.

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

MADAME,

UNE des principales défenſes de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York eſt le Fort de Chambly : c'eſt de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y ſuis venu pour rendre viſite au Commandant, qui eſt M. DE SABREVOIS, d'une des meilleures Maiſons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de Voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la ſituation de cette Place importante, & vous en faire la deſcription.

Dans les premieres années de notre Etabliſſement en ce Pays, les Iroquois, pour faire des courſes juſques dans le centre de nos Habitations, deſcendoient une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un peu au-deſſus du Lac de Saint Pierre, à laquelle, pour cette raiſon on donna d'abord le nom de *Riviere des Iroquois*. On l'a depuis appellée la *Riviere de Richelieu*, à cauſe d'un Fort, qui portoit ce nom, & qu'on avoit conſtruit à ſon Embouchure. Ce Fort ayant été ruiné, M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Salieres, en fit conſtruire un autre, auquel on donna ſon nom : ce nom s'eſt communiqué à la Riviere, qui le conſerve encore aujourd'hui, quoique le Fort ne ſubſiſte plus depuis lontems. Quand on a remonté la Riviere, environ dix-ſept lieuës, allant toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Oueſt, on trouve un Rapide, & vis-à-vis une eſpece de petit Lac formé par la Riviere même. C'eſt ſur le Bord même du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'eſt ſitué le Fort. Il fut d'abord bâti de Bois par M. de Chambly, Capitaine

dans le Régiment de Carignan-Salieres, en même-tems, que M. de Sorel conſtruiſit le Sien : mais on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué de quatre Baſtions, & on y entretient toujours une aſſez bonne Garniſon. Les Terres des Environs ſont fort bonnes, on commence à y établir des Habitations, & bien des Gens croyent qu'avec le tems on y bâtira une Ville. 1721. Avril.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a que huit lieuës ; la Riviere de Sorel traverſe ce Lac, & il n'eſt peut-être point de Canton de la Nouvelle France, qu'il ſoit plus à propos de peupler. Le Climat y eſt plus doux, qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Habitans y auront pour Voiſins les Iroquois, qui dans le fond ſont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à ſe brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont, je crois, encore mieux de ce Voiſinage, que de celui de la nouvelle York. Bien d'autres raiſons devroient nous engager à cet Etabliſſement ; mais ſi je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loiſir, que j'ai ici pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en ſuis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France ; il me reſte à parler des reſſources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Partout, où l'Eau du Fleuve eſt ſalée, c'eſt-à-dire, depuis le Cap Tourmente, juſqu'au Golphe, on peut pêcher preſque tous les Poiſſons, qui vivent dans l'Ocean ; comme le Saulmon, le Thon, l'Aloſe, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui ſont inconnus en Europe. Tous ſe prennent à la Senne & aux Filets. Dans le Golphe, on pêche des Flettans, trois ſortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui eſt, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Poſteau*, qui n'eſt pas eſtimé ; des Lencornets, eſpece de Séches ; des Gobergos, ou Poiſſons de Saint Pierre ; des Plies, des Requiems, des Chiens de Mer, autre eſpece de Requiems, beaucoup moins mauvais pendant leur vie, &, ſans comparaiſon, meilleurs après leur mort. Les Huitres ſont très-abondantes pendant l'Hyver, ſur toutes les

Poiſſons, qui ſe trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve Saint Laurent.

1741. Avril.

Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher eſt aſſez ſinguliere. On fait un Trou à la Glace, on y enfonce deux Perches liées enſemble de telle ſorte, qu'elles font le même jeu que les Tenailles, & il eſt rare qu'on les retire ſans une Huitre.

Du Lencornet.

J'ai dit que le Lencornet eſt une eſpece de Séche : ſa figure eſt néanmoins aſſez différente de la Séche ordinaire. Il eſt tout rond, ou plûtôt oval ; il a au-deſſus de la Queuë une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la Tête eſt environnée de Barbes de la longueur d'un demi pied, dont il ſe ſert pour prendre d'autres Poiſſons. Il y en a de deux eſpeces, qui ne différent que par le volume ; les uns ſont de la groſſeur d'une Barrique ; les autres ont un pied de long : on ne prend guéres que de ceux-ci, & on les prend au Flambeau : ils aiment fort la lumiere, on leur en montre ſur le Rivage, quand la Marée eſt haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet roti, bouilli & fricaſſé, eſt un fort bon manger ; mais il rend la Sauſſe toute noire.

De la Goberge, de la Truitte Saumonée, de la Tortuë, &c.

La Goberge eſt comme une petite Moruë ; elle en a le goût, & on la fait auſſi ſecher. Elle a deux Taches noires aux deux côtés de la Tête, & les Matelots diſent que ce Poiſſon eſt celui dans lequel Saint PIERRE trouva dequoi payer le Tribut à l'Empereur Romain, pour Nôtre Seigneur & pour lui, & que ſes deux Taches ſont les deux endroits, par où il le prit : c'eſt pour cela qu'ils lui ont donné le nom de *Poiſſon Saint Pierre.* La Plie de Mer a la Chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des Rivieres : on la prend, auſſi-bien que les Hommarts, ou Ecreviſſes de Mer, avec de longs Bâtons armés d'un Fer pointu, terminé par une échancrure, qui empêche les Poiſſons de ſe débarraſſer. Enfin, en pluſieurs endroits, ſur-tout vers l'Acadie, les Etangs ſont remplis de Truites Saumonnées longues d'un pied, & de Tortuës de deux pieds de diametre, dont la Chair eſt excellente, & l'Ecaille ſuperieure rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poiſſon Armé.

Parmi les Poiſſons, dont le Lac Champlain, & les Rivieres, qui s'y déchargent ſont remplis, M. de Champlain en a remarqué un aſſez ſingulier, qu'il appelle *Chaoujarou* ; apparemment du nom, que lui donnoient les Sauvages. C'eſt une eſpece particuliere du Poiſſon armé, qu'on trouve en pluſieurs autres endroits. Celui-ci a le Corps à peu près de la figure d'un Brochet,

1721. Avril.

Brochet ; mais il eſt couvert d'une Ecaille à l'épreuve du Poignard : ſa couleur eſt d'un gris argenté, & il lui ſort de deſſous la Gueule une Arrête platte, dentelée, creuſe, & percée par le bout ; ce qui peut faire juger que c'eſt par-là qu'il reſpire. La Peau, qui couvre cette Arrête, eſt tendre, & ſa longueur eſt proportionnée à celle du Poiſſon, dont elle fait la troiſiéme partie. Sa largeur eſt de deux doits dans les plus petits. Les Sauvages aſſûrerent à M. de Champlain qu'il ſe rencontroit de ces Poiſſons, qui avoient huit à dix pieds de largeur ; mais les plus grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, & ils étoient de la groſſeur de la Cuiſſe d'un Homme.

Comment ce Poiſſon chaſſe aux Oiſeaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal eſt un vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux ; mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait auſſi la Guerre aux Habitans des Airs : il la fait néanmoins, & en habile Chaſſeur : voïci comment. Il ſe cache dans les Roſeaux, de telle ſorte qu'on ne peut voir que ſon Arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-deſſus de l'Eau. Les Oiſeaux, qui viennent pour ſe repoſer, prennent cette Arme pour un Roſeau ſec, ou un morceau de Bois, & ſe perchent deſſus. Ils n'y ſont pas plûtôt, que le Poiſſon, ouvre la Gueule, & fait ſi ſubitement le mouvement néceſſaire pour ravir ſa Proye, que rarement elle lui échape. Les Dents, qui bordent l'Arrête, dont il ſe ſert ſi utilement, ſont aſſez longues, & fort pointuës. Les Sauvages prétendent qu'elles ſont un Reméde ſouverain contre le mal de Tête, & qu'en picquant, avec une de ces Dents, l'endroit, où la douleur eſt la plus vive, on la fait paſſer dans l'inſtant même.

Mariage de la Seine.

Ces Peuples ont une adreſſe merveilleuſe à darder les Poiſſons dans l'Eau, ſur-tout dans les rapides. Ils pêchent auſſi avec la Seine, & ils s'y diſpoſent par une Cérémonie aſſez bizare. Avant que de ſe ſervir de ce Filet, ils le marient avec deux Filles Vierges, & pendant le Feſtin de Nôce, ils le placent entre les deux Epouſes. On l'exhorte enſuite fort ſérieuſement à prendre beaucoup de Poiſſon, & on croit l'y engager, en faiſant de grands préſens à ſes prétendus Beaux-Peres.

De la Pêche de l'Eſturgeon.

L'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'Eau douce ; car on en prend ſur les Côtes du Canada, & dans les grands Lacs, qui traverſent le Fleuve de Saint Laurent. Bien des Gens croient que c'eſt le véritable Dauphin des Anciens ; ſi cela eſt,

1721. Avril. il convenoit que ce Roi des Poiſſons dominât également, & dans l'Ocean, & dans les Rivieres. Quoiqu'il en ſoit, on voit ici des Eſturgeons de huit, dix & douze pieds de long, & d'une groſſeur proportionnée. Cet Animal a ſur la Tête une maniere de Couronne relevée d'un pouce, & il eſt couvert d'Ecailles d'un demi pied de diametre, preſque ovales, & parſemées de petites figures, qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes ſont aux deux extrémités d'un Canot; celui qui eſt derriere, gouverne, l'autre ſe tient debout, tenant d'une main un Dard, auquel eſt attachée une longue Corde, dont l'autre bout eſt noué à une des Barres du Canot. Dès qu'il voit l'Eſturgeon à ſa portée, il lui lance ſon Dard, & tâche de prendre le défaut des Ecailles. Si le Poiſſon eſt bleſſé, il fuit, & entraîne le Canot avec aſſez de rapidité; mais après avoir nagé l'eſpace d'environ cent cinquante pas, il meurt, & alors on retire la Corde, & on le prend. Il y a une petite eſpece d'Eſturgeon, dont la Chair eſt fort tendre, & très-délicate.

Poiſſons particuliers en Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit pluſieurs Poiſſons, qui ne ſont point connus en France. Les plus eſtimés ſont *l'Achigan*, & le *Poiſſon Doré*. Les autres Rivieres du Canada, & ſur-tout celles de l'Acadie, ne ſont pas moins bien partagées, que ce Fleuve, le plus Poiſſonneux peut-être de tout l'Univers, & celui où il y a de plus de ſortes de Poiſſons, & des meilleurs. Il y a des Saiſons, où le ſeul Poiſſon pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne ſçai quelle croyance on doit donner à ce que j'ai vû dans la Relation Manuſcrite d'un Ancien Miſſionnaire, qui aſſûre avoir vû un Homme Marin dans la Riviere de Sorel, trois lieuës au-deſſous de Chambly. La Relation eſt écrite avec beaucoup de jugement; mais pour mieux conſtater le fait, & pour montrer qu'une premiere apparence ne l'a point trompé, l'Auteur auroit dû ajoûter à ſon Récit la Deſcription de ce Monſtre. On eſt quelquefois ſaiſi au premier coup d'Œil d'une reſſemblance, qui avec des yeux attentifs, & des regards réfléchis, s'évanouit d'abord. Au reſte, ſi ce Poiſſon de figure Humaine étoit venu de la Mer, il auroit fait bien du chemin pour remonter ſi près de Chambly, & il ſeroit aſſez ſurprenant qu'on ne l'eût apperçu qu'en cet endroit.

1721. Avril.

Il s'en faut beaucoup que nos Forêts ſoient auſſi-bien partagées en Oiſeaux, que nos Lacs & nos Rivieres le ſont en Poiſſons. Il y en a néanmoins, qui ont leur mérite, & qui ſont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux eſpeces. Les plus gros ont la Tête & le Cou preſque blancs; ils donnent la Chaſſe aux Lapins & aux Lievres, les prennent dans leurs Serres, & les emportent dans leurs Magaſins & dans leurs Nids. Les autres ſont tout gris, & ſe contentent de faire la Guerre aux Oiſeaux: tous ſont auſſi d'aſſez bons Pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, ſont abſolument les mêmes, qu'en France; mais nous avons une ſeconde eſpece de Faucons, qui ne vivent que de la Pêche.

Aigles de deux eſpéces.

Nos Perdrix ſont de trois eſpeces; des griſes, des rouges, & des noires: celles-ci ſont les moins eſtimées; elles ſentent trop le Raiſin, le Genievre & le Sapin: elles ont la Tête & les Yeux de Faiſans, & la Chair brune. Toutes ont la Queuë longue, & l'ouvrent en Evantail, comme le Cocq-d'Inde: ces Queuës ſont fort belles; les unes ſont mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres de gris clair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne ſont pas les plus eſtimées; quelques-uns néanmoins les préferent aux rouges mêmes. Toutes ſont plus groſſes qu'en France; mais ſi ſottes, qu'elles ſe laiſſent tirer, & même approcher, ſans preſque remuer.

Des Perdrix de trois eſpéces.

Outre les Bécaſſines, qui ſont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y eſt partout en abondance, on trouve quelques Bécaſſes autour des Fontaines; mais en petit nombre. Aux Illinois, & dans toute la Partie Méridionnale de la Nouvelle France, elles ſont plus communes. M. Denys aſſûre que les Corbeaux de Canada ſont auſſi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers-ci, on en ſoit bien perſuadé. Ils ſont plus gros qu'en France, un peu plus noirs, & ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes, au contraire, ſont plus petites, & leur cri n'eſt pas auſſi déſagréable. Le Chathuant Canadien, n'a de différence du François, qu'une petite Fraiſe blanche autour du Cou, & un cri particulier. Sa Chair eſt bonne à manger, & bien des Gens la préferent à celle de la Poule. Sa Proviſion pour l'Hyver ſont des Mulots, auſquels il caſſe les Pattes, & qu'il engraiſſe & nourrit avec ſoin, juſqu'à ce qu'il en ait beſoin. La

Autres Oiſeaux.

1721. Avril.

Chauve-Souris eſt ici plus groſſe qu'en France. Les Merles & les Hyrondelles, y ſont des Oiſeaux de Paſſage, comme en Europe. Les premiers ne ſont pas noirs, mais tirant ſur le rouge. Nous avons trois ſortes d'Allouettes, dont les plus petites ſont de la groſſeur du Moineau. Le Moineau lui-même eſt un peu différent du nôtre : il a bien les mêmes inclinations, mais ſa phyſionomie eſt aſſez mauvaiſe.

On voit dans ce Pays une quantité prodigieuſe de Canards, & j'en ai oüi compter juſqu'à vint-deux eſpeces différentes. Les plus beaux, & ceux, dont la Chair eſt plus délicate, ſont les *Canards Branchus* : on les appelle ainſi, parce qu'ils perchent ſur les Branches des Arbres. Leur Plumage eſt extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Poules-d'Eau, les Gruës, les Serſelles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiſeaux de Riviere, fourmillent partout, ſi ce n'eſt au Voiſinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs ; les unes ſont toutes blanches ; les autres d'un gris de lin. Toutes ſont d'excellens Potages. Nos Picverts, ou Picque-Bois, ſont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs ; d'autres ſont noirs, ou d'un brun obſcur partout le Corps, excepté la Tête & le Cou, qui ſont d'un très-beau rouge.

Le Roſſignol du Canada eſt à peu près le même, que celui de France pour la figure ; mais il n'a que la moitié de ſon Chant ; le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la Tête auſſi belle, qu'en Europe, & tout ſon Plumage eſt mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vû en Cage, je ne ſçaurois vous rien dire de ſon Chant. Tous nos Bois ſont remplis d'une ſorte d'Oiſeau de la groſſeur d'une Linotte, lequel eſt tout jaune, & a le Goſier aſſez fin ; mais ſon Chant eſt fort court, & n'eſt point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de ſa couleur. Une eſpece d'Ortolan, dont le Plumage eſt cendré ſur le Dos, & blanc ſous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiſeau Blanc*, eſt celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le céde guéres au Roſſignol de France ; mais il n'y a que le Mâle, qui ſe faſſe entendre ; la Femelle, dont la couleur eſt plus foncée, ne dit mot, même en Cage. Ce petit Animal a la phyſionomie fort belle, & il eſt bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne ſçai où il ſe retire pendant l'Hyver ; mais il eſt toujours le premier, qui

nous annonce le retour du Printems. A peine la Neige eſt-elle fonduë en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, & on en prend alors tant que l'on veut. 1721. Avril.

Ce n'eſt guéres qu'à cent lieuës d'ici, en tirant au Sud, que l'on a commencé à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a tranſportés de la Louyſiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur Chant, l'éclat de leur Plumage, qui eſt d'un beau rouge incarnat; une petite Aigrette, qu'ils ont ſur la Tête, & qui ne reſſemble pas mal à ces Couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Amériquains, ſemblent leur aſſûrer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des ſuffrages, s'il flatoit auſſi agréablement les Oreilles, qu'il charme les Yeux: c'eſt ce qu'on appelle en ce Pays-ci *l'Oiſeau Mouche*. Des Cardinaux.

Ce nom a deux origines. La premiere, eſt ſa petiteſſe même; car avec ſes Plumes, il n'eſt guéres d'un plus gros volume, que le Hanneton ordinaire. La ſeconde, eſt un Bourdonnement aſſez fort, qu'il fait avec ſes Aîles, & qui eſt aſſez ſemblable à celui, que font les groſſes Mouches. Ses Pattes, qui ont un pouce de long; ſont comme deux Aiguilles; ſon Bec eſt de même, & il en fait ſortir une petite Trompe, qu'il enfonce dans les Fleurs, pour en attirer le Suc, dont il ſe nourrit. La Femelle n'a rien de brillant, un aſſez beau blanc ſous le Ventre, & un cendré clair ſur-tout le reſte du Corps, ſont toute ſa parure: mais le Mâle eſt un vrai Bijoux. Il a ſur le haut de la Tête une petite Touffe d'un beau noir, la Gorge rouge, le Ventre blanc, le Dos, les Aîles & la Queuë d'un verd de Feuilles de Roſiers; une couche d'Or répanduë ſur tout ce Plumage, y ajoûte un grand éclat, & un petit Duvet imperceptible y produit les plus belles nuances, qui ſe puiſſent voir. De l'Oiſeau Mouche.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec le *Colibry*; & en effet il paroît qu'il en eſt une eſpece: mais le Colibry des Iſles eſt un peu plus gros, a le Plumage moins brillant, & le Bec un peu recourbé en bas. Je pourrois néanmoins me tromper ſur l'éclat de ſon Plumage, parce que je n'en ai point vû de vivant: quelques-uns ont avancé qu'il a un Chant fort mélodieux: ſi le fait eſt vrai, c'eſt un grand avantage, qu'il a ſur l'Oiſeau Mouche, que perſonne n'a encore entendu chan- En quoi il differe du *Colibry* des Iſles.

1721. Avril.

ter. Mais j'ai entendu moi-même une Femelle, qui sifloit d'une maniere très-aiguë, & assez désagréable. Cet Oiseau a l'Aîle extrêmement forte, & le Vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une Fleur, & dans le moment il s'éleve en l'Air presque perpendiculairement. Il est Ennemi du Corbeau, & Ennemi dangereux. J'ai oüi dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vû un quitter brusquement une Fleur, qu'il suçoit, s'élever comme un Eclair, aller se fourrer sous l'Aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa Trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçûë.

L'Oiseau Mouche s'attache aux Fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les suce en voltigeant toujours: mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelque tems avec de l'Eau sucrée & des Fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vint-quatre heures: il se laissoit prendre, & manier, & contrefaisoit le mort; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner au tour de ma Fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assûre qu'on ne les voit qu'en Hyver. Ils font leurs Nids en Canada, où ils les suspendent à une Branche d'Arbre, & les tournent de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'Air. Rien n'est si propre que ces Nids. Le fond en est de petits brins de Bois entrelassés en maniere de Pannier, & le dedans est revêtu de je ne sçai quel Duvet, qui paroît de Soye. Les Œufs sont de la grosseur d'un Pois, & ont des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Du Serpent à Sonnettes.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne connois encore que le Serpent à Sonnettes, qui mérite quelque attention. On en voit qui sont gros comme la Jambe d'un Homme, quelquefois même il s'en trouve de plus gros, & ils sont longs à proportion. Mais il y en a, & je crois que c'est le plus grand nombre, qui ne surpassent, ni en grosseur, ni en longueur nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est assez singuliere. Sur un Cou plat & fort large, ils ont une assez petite Tête.

1721. Avril.

Leurs Couleurs ſont vives, ſans être brillantes, le jaune pâle y domine avec d'aſſez belles nuances.

Mais ce que cet Animal a de plus remarquable, c'eſt ſa Queuë : elle eſt écailleuſe en cotte de maille, un peu aplatie, & elle croît, dit-on, tous les ans d'une rangée d'Écaille. Enſorte qu'on connoît ſon âge à ſa Queuë, comme celui de Chevaux à leurs Dents. En la remuant il fait le même bruit, que la Cigale en volant; car vous ſçavez ſans doute, Madame, que le prétendu chant de la Cigale, n'eſt que le bruit, qu'elle fait avec ſes Aîles. Au reſte, la reſſemblance, dont je parle, eſt ſi parfaite, que j'y ai été trompé moi-même. C'eſt ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent le nom, qu'il porte.

Sa morſure eſt mortelle, ſi on n'y remédie ſur le champ, mais la Providence y a pourvû. Dans tous les endroits, où ſe rencontre ce dangereux Reptile, il croît une Plante, à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpent à Sonnettes*, & dont la Racine eſt un Antidote ſûr contre le Venin de cet Animal : il ne faut que la piler, ou la mâcher, & l'appliquer comme un Cataplaſme ſur la Playe. Cette Plante eſt belle & facile à reconnoître. Sa Tige ronde, un peu plus groſſe, qu'une Plume d'Oye, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds, & ſe termine par une Fleur jaune de la figure, & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Cette Fleur a une odeur très-douce. Les Feuilles de la Plante ſont ovales, étroites, ſoûtenuës cinq à cinq en Patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

Il eſt rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Paſſans, qui ne lui cherchent point noiſe : j'en ai eu un à mes Pieds, qui eut aſſûrément plus de peur, que moi, car je ne l'apperçus, que quand il fuyoit. Mais ſi on marche ſur lui, on eſt piqué d'abord, & ſi on le pourſuit, pour peu qu'il ait le loiſir de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, ſa Tête au milieu, & s'élance d'une grande roideur contre ſon Ennemi. Les Sauvages ne laiſſent pas de lui donner la chaſſe, & trouvent ſa Chair très-bonne : j'ai même oui dire à des François, qui en avoient goûté, que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs, & ces Gens-là trouvent tout bon, parce qu'ils ont ſouvent faim. Du moins eſt-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Des Bois du Canada.

Je ne ſçai, Madame, ſi je dois entreprendre de vous parler

1721. Avril.

des Bois du Canada. Nous sommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde ; selon toutes les apparences, elles sont aussi anciennes que le Monde même, & n'ont point été plantées de Mains d'Hommes : à la vûë, rien n'est plus magnifique, les Arbres se perdent dans les Nuës, & il y a une variété d'especes differentes si prodigieuse, que parmi ceux mêmes, qui se sont le plus appliqués à les connoître, il n'est peut-être personne, qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à leur qualité, & à l'usage, où on les peut employer, les sentimens sont si differens, & dans le Pays, où nous sommes, & dans celui, où vous êtes, que je désespere même d'être jamais en état de vous instruire, autant que je le souhaiterois, sur cet article. Au moins pour le présent dois-je me borner à quelques observations sur ce que j'ai vû par moi-même, & sur ce que j'ai oui dire à Gens, qui ont, & plus d'expérience, & plus d'habileté que moi en cette matiere.

Des Pins de deux especes.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce sont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui sont d'une grosseur & d'une hauteur surprenante. Il y a ici deux sortes de Pins, tous produisent une Résine fort propre à faire le Bray & le Godron. Les Pins Blancs, au moins quelques-uns, jettent aux extrémités les plus hautes une espece de Champignon semblable à du Tondre, que les Habitans appellent *Guarigue*, & dont les Sauvages se servent avec succès contre les Maux de Poitrine, & contre la Dyssenterie. Les Pins rouges sont plus gourmeux & plus massifs, mais ne viennent pas si gros. Les Terroirs, qui produisent les uns & les autres, ne sont pas les plus propres à produire du Grain ; ils sont ordinairement composés de Gravier, de Sable, & de Terre-Glaise.

Quatre especes de Sapin.

Il y a quatre especes de Sapin en Canada. La premiere ressemble à la nôtre ; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Perusse. La seconde & la quatriéme s'élevent fort haut, & sont excellentes pour la Mâture, surtout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de Grains. Son Ecorce est unie & luisante, & il s'y forme de petites Vessies de la grosseur d'une Féve de Haricot, qui contient une espece de Térebenthine souveraine pour les Playes,

Playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les Fractures. On assûre qu'elle chasse la Fiévre, & guérit les Maux d'Estomach & de Poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc*. 1721. Avril.

L'Epinette rouge ne ressemble presque en rien à l'Epinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage: Son Bois dure lontems en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son Ecorce est fort bonne pour les Tanneurs, & les Sauvages en font une Teinture, qui tire sur le Turquin. La plupart des Terres, où croît cet Arbre, sont Argilleuses, j'en ai pourtant vû de très-gros dans des Terres Sablonneuses, mais peut-être que sous le Sable il y avoit de l'Argile.

Deux sortes de Cédres.

Les Cédres sont de deux sortes, blancs & rouges. Ceux-là sont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'est le Bois, qu'on employe plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cause de sa légereté. Il distile une espece d'Encens, mais il ne porte point de Fruits semblables à ceux du Mont Liban. Le Cédre rouge est plus petit, & moins gros à proportion. La difference la plus sensible, qui se remarque entre l'un & l'autre, c'est que toute l'odeur du Premier est dans ses Feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres.

Des Chênes, Erables, Mériers, Noyers, Hêtres, &c.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux sortes, distingués par les noms de Chênes Blancs, & de Chênes Rouges. Les Premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, & propres à produire des Grains & des Légumes. Les Rouges, dont le Bois est moins estimé, croissent dans les Terres séches & Sablonneuses. L'un & l'autre portent du Gland. L'Erable est aussi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'assez beaux Meubles. Le Terroir, qui le produit, est élevé, & le plus propre aux Arbres Fruitiers. On appelle ici *Rhene* l'Erable Femelle, dont le Bois est fort ondé, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs,

1721. Avril.

il en a toute la figure & les proprietés ; mais il lui faut un Terroir humide & fertile.

Le Mérisier, qui se trouve pêle-mêle avec l'Erable, & avec le Bois Blanc, est très-beau pour faire des Meubles ; il jette beaucoup plus d'Eau que l'Erable, mais elle est amere, & le Sucre, qu'on en fait, ne perd jamais son amertume. Les Sauvages se servent de son Ecorce contre certaines Maladies, qui surviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois sortes de Frênes ; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, est propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles destinées aux Marchandises séches. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres basses & fertiles.

On compte aussi dans ce Pays trois especes de Noyers ; le Dur, le Tendre, & un Troisiéme, qui a l'Ecorce très-fine. Le Noyer Dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vuider. Son Bois n'est bon qu'à brûler. Le Noyer Tendre a des Noix longues, & aussi grosses que celles de France, mais les Coques en sont très-dures. Les Cerneaux en sont excellens. Le Bois n'en est pas si beau que le nôtre ; mais en récompense il est presque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à consumer par le Feu. Le Troisiéme produit des Noix de la grosseur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, ameres, & renfermées dans des Coques fort tendres : on en fait de très-bonne Huile. Cet Arbre produit de l'Eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer Tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres sont ici fort abondans par Contrées : j'en ai vû sur des Côteaux sablonneux, & dans des Terres basses très-fertiles. Ils portent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur principale nourriture, aussi-bien que les Perdrix. Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des Rames pour les Chaloupes : mais les Avirons de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois Blanc, qui croît parmi les Erables & les Mérisiers, est très-abondant. Ces Arbres viennent fort gros, & droits ; on en peut faire des Planches & des Madriers, & même des Futailles pour les Marchandises séches. Il est doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sauvages en levent les Ecorces pour couvrir leurs Cabannes.

1721. Avril.

Les Ormes ſont fort communs dans tout le Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois de ceux-ci eſt plus difficile à travailler, mais il dure plus. C'eſt de l'Ecorce de l'Orme rouge, que les Iroquois font leurs Canots : on en voit d'une ſeule piéce, où il peut tenir vint Hommes. Il y en a auſſi de creux, où les Ours & les Chats Sauvages ſe retirent depuis le mois de Novembre, juſqu'en Avril. Le Tremble vient ordinairement le long des Rivieres, & des Mares.

Ormes de deux eſpeces.

On trouve dans les Bois les plus touffus un grand nombre de Pruniers, chargés de Fruits, mais fort âcres. Le *Vinaigrier* eſt un Arbriſſeau très-moëleux, qui produit un Fruit aigre en Grappes, de couleur de Sang de Bœuf. On les fait infuſer dans de l'Eau, & on en fait une eſpece de Vinaigre. Le *Pemine* eſt une autre eſpece d'Arbriſſeau, qui croît le long des Ruiſſeaux & des Prairies : il porte auſſi un Fruit en Grappe d'un rouge très-vif & aſtringent. Il y a trois ſortes de Groſeilles naturelles au Pays. Ce ſont les mêmes qu'en France. Le Bleuet eſt ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit eſt merveilleux pour guérir en peu de tems la Dyſenterie. Les Sauvages le font ſécher, comme on fait en France les Ceriſes.

Arbres particuliers au Pays.

L'*Atoca* eſt un Fruit à Pepins, de la groſſeur des Ceriſes. La Plante, qui eſt rampante dans les Marais, produit ſon Fruit dans l'Eau. Ce Fruit eſt âcre, & on en fait des Confitures. L'Epine blanche ſe trouve le long des Rivieres, & produit beaucoup de Fruits à trois Noyaux. C'eſt la nourriture de pluſieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pouſſe, comme l'Aſperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent pluſieurs Touffes de Fleurs. Le matin, avant que la Roſée ſoit tombée, on ſecouë ces Fleurs, & il en tombe avec l'Eau une eſpece de Miel, qui ſe réduit en Sucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine ſe forme dans une Gouſſe, qui contient une ſorte de Cotton.

Le *Soleil* eſt une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de ſept à huit pieds. Sa Fleur fort groſſe a la figure de celle du Souci, & ſa Graine eſt rangée de même. Les Sauvages, en la faiſant bouillir, en tirent une Huile, dont ils ſe graiſſent les Cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, ſont

1721. Avril.

le Maïz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une eſpece de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût ſucré. On les fait cuire toutes entieres dans l'Eau, ou ſous la Cendre, & on les mange ainſi, ſans y rien ajoûter. Les Sauvages connoiſſoient, avant notre arrivée dans leur Pays, les Melons ordinaires, & les Melons d'Eau. Les Premiers ſont auſſi bons qu'en France, ſurtout dans cette Iſle, & ils y ſont très-abondans. Le Houblon & le Capillaire ſont auſſi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y croît beaucoup plus haut, & il eſt infiniment meilleur qu'en France. Voilà, Madame, une Lettre, à laquelle vous reconnoîtrez aiſément un Voyageur, qui ſe promene dans les Forêts & dans les Plaines du Canada, & qu'on y entretient de tout ce qui ſe préſente à ſa vûë. Mais que pouvez-vous attendre d'un Homme, qui parcourt un Pays comme celui-ci?

Je ſuis, &c.

DIXIÉME LETTRE.

Des Cauſes du Froid du Canada. Des Reſſources, qu'on y trouve pour la Vie. Du Caractere des François Canadiens.

A Montreal, ce vint-deuxiéme d'Avril, 1721.

MADAME,

On ne connoît en France le Canada que par ſon mauvais côté.

IL eſt ſurprenant qu'en France, où l'on voit ſi ſouvent des Perſonnes, qui ont paſſé une bonne partie de leur vie en Canada, on ait une idée ſi peu juſte de ce Pays. Cela vient ſans doute de ce que le plus grand nombre de ceux, à qui on s'adreſſe, pour en apprendre des nouvelles, ne le connoiſſent, que par ſon mauvais côté. L'Hyver eſt ordinairement commencé avant que les Vaiſſeaux mettent à la Voile pour retourner en France, & il commence toujours de maniere à étonner quiconque n'y eſt pas fait. Les premieres Gélées rem-

pliſſent en peu de jours les Rivieres de Glaçons, & bientôt la Terre eſt couverte de Néges, qui durent ſix mois, & s'élevent toujours à la hauteur de ſix pieds dans les endroits, où le vent n'a point de priſe. 1721. Avril.

A la vérité on ne manque point de Bois pour ſe précautionner contre le Froid, qui devient bientôt extrême, & empiette beaucoup ſur le Printems: mais c'eſt quelque choſe de fort triſte, que de ne pouvoir ſortir au-dehors, ſans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, quel ſpectacle, qu'une Nége, qui vous éblouit, & vous cache toutes les beautés de la Nature? Plus de difference entre les Rivieres & les Campagnes, plus de variété, les Arbres mêmes ſont couverts de Frimats, & il pend à toutes leurs Branches des Glaçons, ſous leſquels il n'y a pas trop de ſûreté à ſe trouver. Que peut-on penſer, quand on voit aux Chevaux des Barbes de Glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant ſix mois n'oſent ſe montrer à l'Air? Auſſi n'ai-je jamais paſſé d'Hyver dans ce Pays, que je n'aye vû apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des Bras & des Jambes gelés. En effet, ſi le Ciel eſt ſerein, il ſouffle de la Partie de l'Oueſt un Vent, qui coupe le Viſage. Si le Vent tourne au Sud, ou à l'Eſt, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une Nége ſi épaiſſe, qu'on ne voit pas à dix pas en plein midi. S'il ſurvient un Dégel dans les formes, adieu les Chapons de rente, les Quartiers de Bœufs ou de Moutons, les Volailles & les Poiſſons, qu'on avoit mis dans les Greniers ſur la bonne foi de la Gelée; enſorte que, malgré les rigueurs d'un Froid exceſſif, on eſt encore réduit à ſouhaiter qu'il ne diſcontinuë pas. Excès du Froid.

On a beau dire que les Hyvers ne ſont plus auſſi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vint ans, & que ſelon toutes les apparences ils s'adouciront encore dans la ſuite: le mal de ceux, qui ſont venus avant nous, & le bonheur de ceux, qui viendront après, ne guérit point le mal préſent, que nous ſouffrons. Un Créole de la Martinique, qui ſeroit débarqué pour la premiere fois en France pendant le grand Froid de 1709, auroit-il été fort ſoulagé de m'entendre dire à moi, qui revenois alors de Quebec, que ces Froids n'étoient pas encore au point de ceux du Canada? Je lui aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons témoins; mais il auroit pu me ré-

1721. Avril. pondre qu'il n'en trouvoit pas le Froid de France moins piquant, en apprenant qu'il en faiſoit encore de plus vifs dans le Canada.

Cependant, dès que le mois de Mai eſt venu, on change bientôt de langage; la douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable, qu'elle ſuccede à une Saiſon plus rigoureuſe: la chaleur de l'Eté, qui nous fait voir en moins de quatre mois les Semences & les Recoltes (*a*), la ſerenité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une ſuite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plûpart des Provinces de France: tout cela, joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compenſation, qui en fait trouver à bien des Gens le ſéjour pour le moins auſſi agréable, que celui du Royaume, où ils ſont nés, & il eſt certain que nos Canadiens ne balancent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens du grand froid.

Après tout, il y a dans ces Froids ſi âpres & ſi longs, des inconvéniens, auxquels on ne ſçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Beſtiaux, qui pendant tout l'Hyver ne peuvent abſolument rien trouver dans les Campagnes; par conſéquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la Chair, après ſix mois d'une nourriture ſéche, n'a preſque point de goût. Il faut auſſi bien du Grain pour les Volailles, & de grands ſoins pour les conſerver pendant un ſi long tems. Si on évite la dépenſe, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger juſqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle Viande eſt fort inſipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poiſſon à travers la Glace, il ne ſçauroit être fort abondant; outre qu'il eſt d'abord gelé: de ſorte qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en avoir de frais dans la Saiſon, où il eſt plus difficile de s'en paſſer. On ſeroit même fort embarraſſé pendant le Carême, ſans la Moruë & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en eſt point queſtion, & il n'y a guéres plus à compter ſur les Légumes, qu'on garde comme on peut dans des Celliers, mais qui n'ont preſque plus aucune vertu, quand ils y ont été pendant quelques mois.

(*a*) On laboure les Terres pendant l'Automne: on ſeme depuis la mi-Avril juſqu'au dixiéme de Mai. On coupe les Bleds depuis le quinziéme d'Août juſqu'au vintiéme de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printems, rapportent moins, parce que les parties nitreuſes de la Nége ne s'y inſinuent pas ſi bien.

Ajoûtez à cela, qu'à l'exception des Pommes, qui ſont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'Eté, qui ne ſe gardent point, les Fruits de France n'ont point encore réuſſi en Canada. Voilà, Madame, tous les déſavantages, que nous cauſe le grand Froid. Nous ſommes cependant auſſi près du Soleil, qu'on y eſt dans les Provinces les plus Méridionnales de France, & à meſure qu'on avance dans la Colonie, on s'en approche encore. D'où peut donc venir cette différence de Température ſous les mêmes Paralleles ? C'eſt ce que perſonne, à mon avis, n'a encore bien expliqué. 1721. Avril.

Réflexions ſur les cauſes de ce grand froid.

La plupart des Auteurs, qui ont traité cette matiere, ſe ſont contentés de dire que ces Froids ſi longs & ſi durs viennent de ce que la Nége demeure ſi lontems ſur la Terre, qu'il n'eſt pas poſſible, qu'elle s'échauffe jamais bien, ſurtout dans les endroits couverts : mais cette réponſe ne fait qu'éloigner la difficulté ; car on demandera, qu'eſt-ce qui produit cette abondance de Néges ſous des Climats auſſi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes ?

Le Sieur Denys, que j'ai déja cité plus d'une fois, aſſûre que les Arbres reprennent leur Verdure avant que le Soleil ſoit aſſez élevé ſur l'Horiſon, pour fondre la Nége, & pour échauffer la Terre ; cela peut être vrai en Acadie & ſur tous les Bords de la Mer, mais par-tout ailleurs il eſt certain que toutes les Néges ſont fonduës dans les plus épaiſſes Forêts, avant qu'il y ait une Feuille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autoriſé à prétendre que les Néges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'Air, & que c'eſt toujours par-deſſous qu'elles commencent à ſe fondre : car à qui perſuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une Eau gelée, ait plus de chaleur que l'Air, qui reçoit immédiatement les Rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la queſtion ſur la cauſe de ce Déluge de Néges, qui inonde des Pays immenſes, ſous le milieu de la Zone temperée.

Il n'eſt pas douteux qu'à parler en général, les Montagnes, les Bois, & les Lacs, n'y contribuent beaucoup, mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres cauſes. Le Pere Joſeph BRESSANI, Jéſuite Romain, qui a paſſé les plus belles années de ſa vie en Canada, nous a laiſſé dans ſa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France, où il s'attache

1721. Avril.

à éclaircir ce point de Phyſique. Il ne peut ſouffrir qu'on attribuë les Froids, dont nous cherchons la cauſe, à tout ce que je viens de dire; mais il me ſemble qu'il va trop loin; car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience, qui nous rend ſenſible la diminution du Froid, à meſure que le Pays ſe découvre, quoique ce ne ſoit pas à proportion de ce qu'elle devroit être, ſi l'épaiſſeur des Bois en étoit la cauſe principale.

Ce qu'il avouë lui-même, qu'il n'eſt point rare de voir en Eté de la Gelée pendant la Nuit après une Journée fort chaude, me paroît une démonſtration contre lui: car comment expliquer ce Phénomene autrement, qu'en diſant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les Pores de la Terre, l'humidité, qui y étoit encore renfermée, les Parties de Nître, que la Nége y a laiſſées en quantité, & la chaleur, que conſerve après le Coucher du Soleil un Air auſſi ſubtile, que celui, qu'on reſpire en ce Pays, forment ces petites Gelées de la même maniere, que nous faiſons de la Glace ſur le Feu. Or l'humidité de la Terre entre évidemment pour beaucoup dans les grands Froids de ce Climat, & d'où viendroit cette humidité dans un Pays, où le Sol eſt ordinairement mêlé de beaucoup de Sable, ſi ce n'eſt de la multitude & de l'étenduë des Lacs & des Rivieres, de l'épaiſſeur des Forêts, des Montagnes couvertes de Néges, qui, en ſe fondant, arroſent les Plaines, & des Vents, qui en portent par-tout les exhalaiſons?

Mais ſi le Pere Breſſani s'eſt trompé, comme je le crois, en excluant toutes ces choſes du principe des Froids exceſſifs du Canada, ce qu'il y ſubſtituë me paroît y contribuer véritablement beaucoup. Il y a, dit-il, ſous les Climats les plus chauds des Terres Humides, & il y en a de fort ſéches dans les Pays les plus froids: mais un certain mêlange de ſec & d'humide forme les Glaçons & les Néges, dont la quantité fait l'excès & la durée du Froid. Or, pour peu qu'on ait voyagé en Canada, on ſçait que ce mêlange s'y rencontre d'une maniere très-marquée. C'eſt ſans contredit le Pays du Monde, où il y a plus d'Eau, & il en eſt peu, dont le Terroir ſoit plus mêlé de Pierres & de Sable. Avec cela il y pleut aſſez rarement, & l'Air y eſt extrêmement pur & ſain; preuve certaine de la ſéchereſſe naturelle de la Terre. En effet le Pere Breſſani aſſûre

sûre qu'en seize ans qu'a subsisté la Mission dans le Pays des Hurons, il s'y est trouvé en même tems jusqu'à soixante François, dont plusieurs étoient d'une complexion assez délicate; que tous étoient fort mal nourris, & qu'ils avoient d'ailleurs à souffrir au-delà de ce qui se peut imaginer, & que personne n'y mourut. 1721. Avril.

A la vérité cette prodigieuse multitude de Rivieres & de Lacs, qui occupent autant d'espace dans la N. France, qu'en occupe la moitié des Terres de l'Europe, devroit sans cesse fournir à l'Air de nouvelles Vapeurs; mais outre que la plûpart de ces Eaux sont extrêmement claires, & sur un fond de Sable, leur grande & continuelle agitation en émoussant la pointe des rayons du Soleil, empêche qu'il n'en éleve beaucoup de Vapeurs, ou les font retomber d'abord en Brouillards. Car les Vents excitent sur ces Mers douces d'aussi fréquentes & d'aussi violentes Tempêtes, que sur l'Ocean: & c'est aussi la véritable raison pourquoi il pleut rarement sur Mer.

La seconde cause des Froids excessifs du Canada, selon le Pere Bressani, est le voisinage de la Mer du Nord, couverte de Glaces énormes pendant plus de huit mois de l'année. Vous pouvez, Madame, vous rappeller ici ce que j'ai raporté dans ma seconde Lettre du froid, que nous causa dans les jours Caniculaires le voisinage d'une Glace, ou plûtôt le Vent, qui soufloit sur nous du côté où elle étoit, & qui cessa au moment, qu'elle fût sous le Vent. Il est certain d'ailleurs, qu'il ne neige ici, que du Vent de Nord-Est, lequel nous vient du côté, où sont les Glaces du Nord, & quoiqu'on ne sente pas un aussi grand froid tandis que ces Neiges tombent, il ne faut point douter qu'elles ne contribuent beaucoup à rendre si picquants les Vents d'Oüest & de Nord-Oüest, lesquels, pour parvenir jusqu'à nous, traversent des Pays immenses, & une grande Chaîne de Montagnes, qui en sont couvertes.

Enfin, si l'on en croit le Missionnaire Italien, l'élevation du Terrein n'est pas la moindre cause de la subtilité de l'Air, qu'on respire en ce Pays, & par une suite nécessaire, de la rigidité du froid, qu'on y ressent. Le Pere Bressani s'efforce de prouver cette élevation par la profondeur de la Mer, qui augmente, dit-il, à mesure qu'on approche du côté du Canada, & par le nombre & la hauteur des Chutes, qui se rencontrent dans les Rivieres. Mais il me semble que la profondeur de

1721. Avril.

la Mer ne prouve abſolument rien, & que les Chutes du Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivieres de la Nouvelle France, ne prouvent rien de plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs, nous ne remarquons point, que depuis Montreal, où commencent les Rapides, juſqu'à la Mer, le Fleuve Saint Laurent ſoit beaucoup plus rapide, que quelques-unes de nos Rivieres d'Europe. Je penſe donc qu'il faut s'en tenir au voiſinage des Glaces du Nord, & que même malgré ce voiſinage, ſi le Canada étoit auſſi découvert & auſſi peuplé que la France, les Hyvers y ſeroient moins longs & moins rudes. Ils le ſeroient pourtant toujours plus qu'en France, à cauſe de la ſérénité & de la pureté de l'Air; car il eſt certain qu'en Hyver, toutes choſes égales d'ailleurs, la gelée eſt plus rude, quand le Ciel eſt pur, & que le Soleil a rarefié l'Air.

De la Pêche des Anguilles.

L'Hyver paſſé, la Pêche & la Chaſſe fourniſſent abondamment dequoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine; outre les Poiſſons & le Gibier, dont je vous ai déja parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fourniſſent aux Habitans deux ſortes de Manne, qui leur ſont d'une grande reſſource. Depuis Quebec juſqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuſe de groſſes Anguilles, qui deſcendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naiſſance dans des Marais, qui ſont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainſi que je l'ai déja remarqué, des Marſouins blancs, qui leur donnent la Chaſſe, la plûpart veulent retourner ſur leurs pas, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on en prend un ſi grand nombre. Voici de quelle maniere ſe fait cette Pêche.

Dans l'étenduë du Terrein, que couvre la haute Marée, & qu'elle laiſſe à ſec en ſe retirant, on diſpoſe des Coffres de diſtance en diſtance, & on les appuye contre une Paliſſade de Clayes d'Oſier, qui ne laiſſe aucun paſſage libre aux Anguilles. De grands Eperviers de même matiere & de même ſtructure ſont enchâſſés par le bout le plus étroit dans ces Coffres, & l'autre extrémité, qui eſt fort large, eſt adoſſée contre les Clayes, ſur leſquelles on met par intervalle des Bouquets de verdure. Lorſque le tout eſt couvert par la Marée, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, ſe trouvent en grand nombre le long de la Paliſſade, entrent dans les Eperviers, qui les conduiſent dans les Pri-

sons, qu'on leur a préparées ; & souvent d'une seule Marée les Coffres s'en trouvent remplis. 1721. Avril.

Ces Anguilles sont plus grosses, que les nôtres, & rendent beaucoup d'Huile. J'ai déja observé qu'à quelque Sausse, qu'on les mette, elles conservent toujours un goût sauvage, auquel on ne s'accoutume pas sans peine. C'est peut-être la faute de nos Cuisiniers. Leurs Arrêtes se terminent toutes en pointe un peu recourbée, ce que je ne me souviens pas d'avoir jamais vû dans celles de France. La meilleure maniere d'aprêter ce Poisson, est de le suspendre dans la Cheminée, & de l'y laisser cuire lentement dans sa Peau. Cette Peau se leve d'elle-même, & toute l'Huile s'écoule. Comme on en fait de grandes provisions pendant trois mois, que dure cette Pêche, on les sale, & on les met en Barriques, comme les Harengs.

L'autre Manne, dont j'ai parlé, est une espece de Ramiers, qui passent ici dans les mois de Mai & de Juin : on dit qu'autrefois ils obscurcissoient l'Air par leur multitude ; mais ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Il en vient encore néanmoins jusqu'aux environs des Villes un assez grand nombre se reposer sur les Arbres. On les appelle communément *Tourtes*, & ils different en effet des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons d'Europe, assez pour en faire une quatriéme espece. Ils sont plus petits que nos plus gros Pigeons, dont ils ont les Yeux, & les Nuances de la Gorge. Leur Plumage est d'un brun obscur, à l'exception des Ailes, où il y a des Plumes d'un très-beau bleu. Du Passage des Tourtes.

On diroit que ces Oiseaux ne cherchent qu'à se faire tuer ; car s'il y a quelque Branche séche à un Arbre, c'est celle-là, qu'ils choisissent pour s'y percher, & ils s'y rangent de maniere, que le plus mal-adroit Tireur en peut abbatre une demie douzaine au moins d'un seul coup de Fusil. On a aussi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie : on les nourrit jusqu'aux premieres Gélées ; alors on leur coupe la Gorge, & on les jette au Grenier, où ils se conservent tout l'Hyver.

Il s'ensuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le nécessaire pour vivre : on y paye peu au Roi ; l'Habitant ne connoît point la Taille ; il a du Pain à bon marché ; la Viande & le Poisson n'y sont pas chers ; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Heureuse Condition des Habitans du Canada.

1721. Avril.

Les plus à plaindre ſont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs Appointemens, & qui ſont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour Dot à leurs Maris que beaucoup d'eſprit, d'amitié, d'agrémens, & une grande fécondité; mais Dieu répand ſur les Mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit ſur ceux des Patriarches: il faudroit pour faire ſubſiſter de ſi nombreuſes Familles, qu'on y menât auſſi la vie des Patriarches; mais le tems en eſt paſſé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Nobleſſe, que dans toutes les autres Colonies enſemble. Le Roi y entretient encore vint-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats-Majors. Pluſieurs Familles y ont été annoblies, & il y eſt reſté pluſieurs Officiers du Régiment de Carignan-Salieres, ce qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plupart ne ſont pas à leur aiſe. Ils y ſeroient encore moins, ſi le Commerce ne leur étoit pas permis, & ſi la Chaſſe & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

Pluſieurs ne ſçavent pas en profiter.

Après tout, c'eſt un peu leur faute, s'ils ſouffrent de la diſette: la Terre eſt bonne preſque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieroient le ſort des ſimples Habitans du Canada, s'ils le connoiſſoient? Et ceux, qui languiſſent ici dans une honteuſe indigence, ſont-ils excuſables de ne pas embraſſer une Profeſſion, que la ſeule corruption des mœurs, & des plus ſaines maximes a dégradée de ſon ancienne nobleſſe? Nous ne connoiſſons point au Monde de Climat plus ſain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particuliere, les Campagnes & les Bois y ſont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y diſtilent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devroient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légereté, l'averſion d'un travail aſſidu & réglé, & l'eſprit d'indépendance en ont toujours fait ſortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de ſe peupler.

Bonnes & mauvaiſes qualités des Créoles du Canada.

Ce ſont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'eſt auſſi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on reſpire dans ce vaſte Continent, y contribuë, mais l'exemple & la fréquentation de ſes Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, ſont plus que ſuffi-

1721. Avril.

sans pour former ce caractere. On accuse encore nos Créoles d'une grande avidité pour amasser, & ils sont véritablement pour cela des choses, qu'on ne peut croire, si on ne les a point vûes. Les courses, qu'ils entreprennent; les fatigues, qu'ils essuyent; les dangers, à quoi ils s'exposent; les efforts, qu'ils font, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il est cependant peu d'Hommes moins intéressés, qui dissipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquerir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Aussi n'y a-t'il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courses si pénibles & si dangereuses. Ils aiment à respirer le grand air, ils se sont accoûtumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les perils & les fatigues passés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'esprit, sur-tout les Personnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aisé, ferme, fécond en ressources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'une de ce caractere, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous assûrer qu'elles sont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne sçai si je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain du moins qu'elle leur inspire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroîtroit pas possible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang soit communément si beau, la Taille plus avantageuse, & le Corps mieux proportionné. La force du Tempéramment n'y répond pas toujours, & si les Canadiens vivent lontems, ils sont vieux & usés de bonne heure. Ce n'est pas même uniquement leur faute; c'est aussi celle des Parens, qui, pour la plupart, ne veillent pas assez sur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur santé dans un âge, où, quand elle se ruine, c'est sans ressource. Leur agilité & leur adresse sont sans égales: les Sauvages les plus habiles ne conduisent pas mieux leurs Canots dans les Rapides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juste.

Bien des Gens sont persuadés qu'ils ne sont pas propres aux

1721. Avril.

Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude ſuivie. Je ne ſçaurois vous dire ſi ce préjugé eſt bien ou mal fondé ; car nous n'avons pas encore eu de Canadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'eſt peut-être que ſur la diſſipation, dans laquelle on les éleve. Mais perſonne ne peut leur conteſter un génie rare pour les Méchaniques ; ils n'ont preſque pas beſoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réuſſiſſent dans tous les Métiers, ſans en avoir fait d'apprentiſſage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur aſſez bon ; mais leur légereté naturelle les empêche ſouvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoiſſance. On prétend qu'ils ſont mauvais Valets ; c'eſt qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'aſſujettir à ſervir. D'ailleurs ils ſont fort bons Maîtres. C'eſt le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plupart tirent leur origine. Ils ſeroient des hommes parfaits, ſi avec leurs vertus ils avoient conſervé celles de leurs Ancêtres. On s'eſt plaint quelquefois qu'ils ne ſont pas Amis conſtans : il s'en faut bien que cela ſoit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne ſont pas accoûtumés à ſe gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne ſont pas aiſés à diſcipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une diſcipline, qui leur eſt propre, & qu'ils croyent meilleure pour faire la Guerre aux Sauvages ; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il ſemble qu'ils ne ſont pas les maîtres d'une certaine impétuoſité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition bruſque, qu'aux opérations régulieres & ſuivies d'une Campagne. On a encore obſervé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui ſe ſont diſtingués dans les dernieres Guerres, il s'en eſt trouvé aſſez peu, qui euſſent le talent de commander. C'eſt peut-être, parce qu'ils n'avoient pas aſſez appris à obéir. Il eſt vrai que, quand ils ſont bien menés, il n'eſt rien, dont ils ne viennent à bout, ſoit ſur Mer, ſoit ſur Terre ; mais il faut pour cela qu'ils ayent une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Iberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de ſa Nation, ſans en avoir les défauts, les auroit menés au bout du Monde.

Il y a une choſe, ſur quoi il n'eſt pas façile de les excu-

ſer : c'eſt le peu de naturel de pluſieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendreſſe aſſez mal entenduë. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit ſur toutes choſes faire eſtimer nos Créoles, c'eſt qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation ſur ce point. Il eſt vrai auſſi que hors de chez eux ils ne conſervent preſqu'aucun de leurs défauts. Comme avec cela ils ſont extrémement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands ſervices pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il ſeroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait juſqu'à préſent. Les Hommes ſont la principale richeſſe du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce ſeul endroit, ſeroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

1721. Avril.

Je ſuis, &c.

ONZIÉME LETTRE.

De la Bourgade Iroquoiſe du Sault Saint Louys. Des differens Peuples, qui habitent le Canada.

Au Sault Saint Louys, ce premier de May, 1721. May.

MADAME,

JE ſuis venu ici pour y paſſer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'eſt un tems de dévotion, & tout inſpire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une maniere très-édifiante, & on y reſſent encore l'impreſſion, qu'y a laiſſée la ferveur de ſes premiers Habitans : car il eſt certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoûtumé d'enrichir les Egliſes naiſſantes. La maniere même, dont elle a été formée, a quelque choſe de fort merveilleux.

1721. May. Les Miſſionnaires, après avoir lontems arroſé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute eſperance d'y établir la Religion Chrétienne ſur des fondemens ſolides; mais non pas de réduire un aſſez grand nombre de ces Sauvages ſous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les Nations; mais ils étoient perſuadés que, pour *aſſûrer leur vocation & leur élection*, il falloit les ſéparer de leurs Compatriotes, & ils prirent la réſolution d'établir dans la Colonie tous ceux, qui ſe trouveroient diſpoſés à embraſſer le Chriſtianiſme. Ils propoſérent leur deſſein au Gouverneur Général & à l'Intendant, qui portant leurs vûës plus loin, non-ſeulement l'approuverent, mais comprirent que cet Etabliſſement ſeroit très-utile à la Nouvelle France, comme il l'a été en effet, auſſi-bien qu'un autre tout ſemblable, qui a été fait depuis dans l'Iſle de Montreal, ſous le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Seminaire de Saint Sulpice ont toujours eu la direction.

Origine de la Bourgade du Sault S. Louys.

Pour revenir à celui, qui a ſervi de modele à l'autre, un des Miſſionnaires des Iroquois s'ouvrit à quelques Agniers de ſon deſſein; ils le goûterent, & c'eſt particulierement de ce Canton, de tout tems le plus oppoſé aux Miniſtres de l'Evangile, & où ils avoient été le plus cruellement traités, que s'eſt formée cette Peuplade. Ainſi, au grand étonnement des François & des Sauvages, on vit ces redoutables Ennemis de Dieu & de notre Nation, touchés de cette Grace victorieuſe, qui ſe plaît à triompher des Cœurs les plus durs & les plus rebelles, abandonner ce qu'ils avoient de plus cher au monde, pour n'avoir plus rien, qui les empêchât de ſervir le Seigneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque encore pour des Sauvages, que pour tout autre Peuple, parce qu'il n'eſt point d'Hommes plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à leur Pays natal.

Ferveur de ſes premiers Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en bonne partie l'effet du zéle des premiers Neophytes, qui compoſérent ce Troupeau choiſi. On les voyoit dans le fort même de la Guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Proſelytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui ſouvent étoient leurs plus proches Parens, s'eſtimer heureux de mourir

au

1721. May.

au milieu des plus affreux Supplices, par la raison qu'ils ne s'y étoient exposés, que pour procurer la gloire de Dieu & le salut de leurs Freres. Ainsi pensoient des Meurtriers mêmes des Ministres de Jesus-Christ, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.* (a) Le plus souvent on leur laissoit le choix, ou de renoncer à Jesus-Christ, & de retourner dans leur Canton, ou de souffrir la Mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont péri, consumés de miséres dans les Cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient sortir, en changeant de Croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, sans s'exposer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occasions pareilles faisoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'Ame, devoient assûrement s'y être préparés par des vertus bien pures: on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui rendent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour Témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688. M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. „ La vie commune de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien de commun, & l'on prendroit tout ce Village pour un Monastere. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur Pays, que pour assûrer leur Salut, on les voit tous portés à la pratique du plus parfait détachement; & ils gardent parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter.

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieuë plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maïz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transferée de-là, il y a peu d'années, une autre lieuë plus haut. J'ai déja dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux Edifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus

(a) *Ad Rom. Cap.* 20.

1721. May.

obligé de faire de nouvelles tranſmigrations.

J'avois compté en arrivant ici d'en partir immédiatement après les Fêtes; mais rien n'eſt plus ſujet aux contretems de toutes les eſpeces, que ces ſortes de Voyages. Je ſuis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courſes, comme les miennes, j'y ai mis ce retardement. J'ai paſſé le tems à entretenir quelques anciens Miſſionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, & j'en ai tiré pluſieurs connoiſſances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaſte Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

Des Habitans de Terre-neuve.

La premiere Terre de l'Amerique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, eſt l'Iſle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoiſſions. On n'a jamais pu ſçavoir au juſte, ſi elle a des Habitans naturels, & ſa ſtérilité, fût-elle par-tout auſſi réelle, qu'on la ſuppoſe, n'eſt pas une raiſon pour prouver qu'elle n'en a point. Car la Pêche & la Chaſſe ſuffiſent à des Sauvages pour ſubſiſter. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on n'y a jamais vû que des Eskimaux, qui n'en ſont pas originaires. Leur véritable Patrie eſt la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'eſt-là du moins, qu'ils paſſent la plus grande partie de l'année; car ce ſeroit, ce ſemble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embraſſent un Terrein immenſe. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Eté, dans tout ce vaſte Continent, qui eſt entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vû que des Eskimaux. On en a même trouvé aſſez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui ſe décharge dans la Baye d'Hudſon, venant de l'Occident.

Des Eskimaux.

L'origine de leur nom n'eſt pas certaine; toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient du mot Abénaqui *Eſquimantſic*, qui veut dire, Mangeur de Viande cruë. Les Eskimaux ſont en effet les ſeuls Sauvages, que nous connoiſſions, qui mangent la Chair cruë, quoiqu'ils ayent auſſi l'uſage de la faire cuire, ou ſecher au Soleil. Il eſt encore certain que de tous les Peuples connus de l'Amerique, il n'en eſt point, qui rempliſſe mieux, que celui-ci, la premiere idée, que l'on a euë en Europe des Sauvages. Il eſt preſque le ſeul, où les Hom-

1721. May.

mes ayent de la Barbe, & ils l'ont ſi épaiſſe juſqu'aux Yeux, qu'on a peine à découvrir quelques Traits de leur Viſage. Ils ont d'ailleurs je ne ſçai quoi d'affreux dans l'Air, de petits Yeux effarés, des Dents larges & fort ſales, des Cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, fort en déſordre, & tout l'exterieur fort brute. Leurs Mœurs & leur Caractere ne démentent point cette mauvaiſe phyſionomie. Ils ſont féroces, farouches, défiants, inquiets, toujours portés à faire du mal aux Etrangers, qui doivent ſans ceſſe être ſur leurs gardes avec eux. Pour ce qui eſt de leur Eſprit, on a ſi peu de commerce avec cette Nation, qu'on ne ſçait pas encore de quelle trempe il eſt : mais on en a toujours aſſez pour faire du mal.

On les a ſouvent vû aller la nuit couper les Cables des Navires, qui étoient à l'Ancre, pour les faire périr ſur la Côte, & profiter de leur Naufrage : ils ne craignent pas même de les attaquer en plein jour, quand ils ont reconnu que leurs Equipages ſont foibles. Il n'a jamais été poſſible de les apprivoiſer, & l'on ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout d'un long bâton. Non-ſeulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur préſentent ; & en toutes choſes, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inſpirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la Taille avantageuſe, & ſont aſſez bien faits. Ils ont la Peau du Corps auſſi blanche que nous, ce qui vient, ſans doute de ce qu'ils ne vont jamais nuds, quelque chaud qu'il faſſe.

Leurs Cheveux blonds, leurs Barbes, la blancheur de leur Peau, le peu de reſſemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voiſins, ne laiſſent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Ameriquains ; mais l'opinion, qui les fait deſcendre des Baſques, me paroît peu fondée, ſur-tout s'il eſt vrai, comme on me l'a aſſûré, qu'il n'y a aucun raport entre les Langues des uns & des autres. Au reſte, cette alliance ne ſçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'eſt point ſur la Terre de Région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'eſt peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Eskimaux. Pour moi je ſuis perſuadé qu'ils ſont originaires du Groenland. (*a*)

(*a*) Voyez l'Hiſtoire de la Nouvelle France, Livre 1. page 17. *& ſuiv.*

1721. May.

Ces Sauvages ſont tellement couverts, qu'à peine on leur voit une partie du Viſage, & le bout des Mains. Sur une eſpece de Chemiſe faite de Veſſies, ou d'Inteſtins de Poiſſons, coupées par bandes, & aſſez proprement couſuës, ils ont une maniere de Caſaque de Peau d'Ours, ou de quelque autre Bête fauve, quelquefois même de Peaux d'Oiſeaux, un Capuchon de même Etoffe que la Chemiſe, & qui y eſt attaché, leur couvre la Tête, du haut de laquelle ſort un Toupet de Cheveux, qui leur offuſque le Front. La Chemiſe ne deſcend que juſqu'aux Reins, la Caſaque pend par derriere juſques ſur les Cuiſſes, & ſe termine par devant en pointe plus bas que la ceinture; mais aux Femmes, elle deſcend des deux côtés juſqu'à mi-Jambe, & elle eſt arrêtée par une ceinture, d'où pendent de petits Oſſelets. Les Hommes ont des Culotes de Peaux, dont le Poil eſt en dedans, & qui ſont revêtuës en dehors de Peaux d'Hermines, ou d'autres ſemblables. Ils ont auſſi aux Pieds des Chauſſons de Peaux, dont le Poil eſt pareillement en dedans, & par deſſus une Botte fourée de même, puis de ſeconds Chauſſons & de ſecondes Bottes. On prétend que ces Chauſſures ſont quelquefois triplées & quadruplées, ce qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort leſtes. Leurs Fleches, qui ſont les ſeules Armes, dont ils ayent l'uſage, ſont armées de pointes faites de Dents de Vaches Marines, & ils y ajoûtent encore du Fer, quand ils en peuvent avoir. Il paroît qu'en Eté ils ſont à l'Air la nuit & le jour; mais l'Hyver ils ſe logent ſous Terre dans des eſpeces de Grottes, où ils ſont tous les uns ſur les autres.

Des Peuples des Environs du Port Nelſon.

On connoit peu les autres Peuples, qui ſont aux environs & au-deſſus de la Baye d'Hudſon. Dans la partie Méridionnale de cette Baye le Commerce ſe fait avec les Miſtaſſins, les Monſonis, les Criſtinaux & les Aſſiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puiſqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui eſt au Nord, ou au Nord-Oueſt des Sioux, & que leur Langue eſt une Dialecte Siouſe. Les trois autres ſont de la Langue Algonquine. Les Criſtinaux ou Killiſtinons, viennent du Nord du Lac ſuperieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (a) & de la Riviere de Sainte Thereſe,

(a) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieuës, on le trouve impraticquable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivieres & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'enſuite il coule au milieu d'un très-beau Pays, & que cela dure juſ-

n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, assez loin de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils sont extrêmement superstitieux, & qu'ils ont quelque sorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, assûrent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil est leur grande Divinité, & que quand ils veulent déliberer sur une Affaire importante, ils le font fumer, ce qui se pratique en cette maniere. Ils s'assemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé sa Pipe, la présente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux Mains d'Orient en Occident, en priant cet Astre d'être favorable à la Nation. Cela fait, tous ceux, qui composent l'Assemblée, fument dans la même Pipe. Tous ces Sauvages, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont connus dans les Relations Françoises sous le nom générique de *Savanois*, parce que le Pays, qu'ils habitent, est bas, marécageux, mal boisé, & qu'en Canada on appelle *Savanes* ces Terreins mouillés, qui ne sont bons à rien.

1721. May.

En remontant au Nord de la Baye, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde la *Riviere du Loup Marin* : il y a le long de ces deux Rivieres des Sauvages, ausquels on a donné, je ne sçai pourquoi, le nom, ou plûtôt le sobriquet de *Plats côtez de Chiens*. Ils sont souvent en Guerre contre les Savanois ; mais ni les uns, ni les autres ne traitent leurs Prisonniers avec cette barbarie, qui est en usage parmi les Canadois ; ils se contentent de les retenir dans l'esclavage. La misére réduit quelquefois les Savanois à d'etranges extrêmités ; soit paresse de leur part, soit que leurs Terres ne puissent absolument rien produire, ils se trouvent, lorsque la Chasse & la Pêche leur manquent, sans aucunes Provisions, & alors on prétend qu'ils ne font point difficulté de se manger les uns les autres. Les plus chetifs passent les premiers ; on assûre que la coûtume est parmi eux, que quand un Homme est parvenu à un âge, où il ne peut plus être qu'à charge à sa Famille, il se passe lui-même un Cordon autour du Cou, & en présente les deux extrêmités à celui de ses

qu'au Lac des Assiniboils, d'où il sort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionnaux.

1721. May. Enfans, qui lui eſt le plus cher, & qui l'étrangle le plus promptement qu'il peut : il croit même faire en cela une bonne action, non-ſeulement parce qu'il met fin aux ſouffrances de ſon Pere, mais encore parce qu'il eſt perſuadé qu'il avance ſon bonheur ; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un Enfant à la Mamelle ; & qu'au contraire, ceux qui finiſſent leurs jours de bonne heure, ſont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne ſe marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs Parens, & le Gendre eſt obligé de demeurer chez ſon Beau-Pere, & de lui être ſoumis en tout, juſqu'à ce qu'il ait des Enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la Maiſon Paternelle. Ces Sauvages brûlent les Corps morts, & en envelopent les Cendres dans une Ecorce d'Arbre, qu'ils mettent en Terre. Ils dreſſent enſuite ſur la Tombe une eſpece de Monument avec des Perches, auſquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve dequoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chaſſeur, on y ſuſpend auſſi ſon Arc & ſes Fleches. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vint jours, & l'on fait des préſens au Pere, qui y répond par un Feſtin. La Guerre eſt bien moins en honneur chez eux, que la Chaſſe ; mais pour être eſtimé un bon Chaſſeur, il faut jeûner trois jours de ſuite, ſans rien prendre abſolument, & avoir pendant tout ce tems-là le Viſage barbouillé de noir. Le jeûne fini, le Candidat fait au grand Eſprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoutumé de chaſſer, & c'eſt ordinairement la Langue & le Muſle, qui hors de ces occaſions, ſont la part du Chaſſeur. Ses Parens n'y touchent point, & ſe laiſſeroient plûtôt mourir de faim, que d'en manger ; il n'en peut régaler que ſes Amis, ou les Etrangers.

Au reſte, on aſſûre que ces Sauvages ſont d'un deſinterreſſement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve ; qu'ils ne peuvent ſouffrir le menſonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionnaux, avec leſquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vûs qu'en paſſant. Venons à ceux, qui nous ſont plus connus. On les peut diviſer en trois Claſſes diſtinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

1721. May.

Etenduë de la Nouvelle France.

Dans cette étenduë de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudſon, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht, qui n'en a point d'autre à l'Eſt, que la Mer, les Colonies Angloiſes au Sud, la Louyſiane au Sud-Eſt, & les Terres des Eſpagnols à l'Oueſt; dans cette étenduë, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres ſont dérivées. Ces Langues ſont la Siouſe, l'Algonquine, & la Huronne; nous connoiſſons peu les Peuples, qui appartiennent à la Premiere, & perſonne ne ſçait juſqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu juſqu'ci de commerce, qu'avec les Sioux & les Aſſiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort ſuivi.

Des Sioux.

Nos Miſſionnaires ont tenté de faire un Etabliſſement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir pas réuſſi, ou plutôt de n'avoir pas pu demeurer plus lontems avec ce Peuple, qui lui paroiſſoit docile. Il n'en eſt peut-être pas non plus, de qui nous puiſſions tirer plus de lumieres ſur tout ce qui eſt au Nord-Oueſt du Miciſſipi; par la raiſon qu'ils ſont en commerce avec toutes les Nations de ces vaſtes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies ſous de grandes Tentes faites de Peaux, & bien travaillées; ils vivent de Folle-Avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivieres, & de Chaſſe, ſurtout de celle de ces Bœufs, qui ſont couverts de Laine, & qui ſont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe, mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent en aucun lieu, qu'autant que la Chaſſe les y retient.

Nos Géographes diſtinguent cette Nation en *Sioux Errans*, & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Eſt*, & en *Sioux de l'Oueſt*. Ces diviſions ne me paroiſſent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere, d'où il arrive que telle Bourgade, qui étoit l'an paſſé ſur le Bord Oriental du Miciſſipi, ſera l'année prochaine ſur la Riviere Occidentale, & que ceux, qu'on a vûs dans un tems le long de la Riviere de Saint Pierre, ſont peut-être préſentement aſſez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux, que nous avons donné à ces Sauvages, eſt entierement de notre façon, ou plutôt ce n'eſt que les deux dernieres ſyllabes de celui de *Nadoueſſioux*,

1721. May. que pluſieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadoueſſis*. C'eſt le Peuple le plus nombreux, que nous connoiſſions en Canada. Il étoit aſſez paiſible & peu aguerri, avant que les Hurons & les Outaouais ſe fuſſent réfugiés dans ſon Pays, en fuyant la fureur des Iroquois. Ils voulurent ſe moquer de ſa ſimplicité, & ils l'aguerrirent à leurs dépens. Les Sioux ont pluſieurs Femmes, & ils puniſſent ſévérement celles, qui ont manqué à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout du Nez, ils leur cernent en rond une partie de la Peau ſur le haut de la Tête, & l'arrachent enſuite. J'ai vû quelques Perſonnes perſuadées que ces Sauvages ont l'Accent Chinois; il ne ſeroit pas difficile de vérifier ce fait, ni de ſçavoir ſi leur Langue a quelque rapport avec celle de la Chine.

Des Aſſiniboils. Ceux, qui ont pratiqué les Aſſiniboils, diſent qu'ils ſont grands, bien faits, robuſtes, agiles, endurcis au froid & à toutes ſortes de fatigues; qu'ils ſe piquent par tout le Corps, & y tracent des figures de Serpens, ou d'autres Animaux; & qu'ils entreprennent de très-grands voyages. Il n'y a rien en cela, qui les diſtingue beaucoup des autres Sauvages de ce Continent, que nous connoiſſons; mais ce qui les caractériſe particulierement, c'eſt qu'ils ont beaucoup de flegme, du moins ont-ils paru tels au prix des Criſtinaux, avec qui ils ſont en commerce; ceux-ci ſont en effet d'une vivacité extraordinaire; on les voit toujours danſans & chantans, & ils parlent avec une volubilité de Langue, & une précipitation, qu'on n'a remarquées dans aucune autre Nation Sauvage.

Du Lac des Aſſiniboils. Le véritable Pays des Aſſiniboils eſt aux environs d'un Lac, qui porte leur nom, & que l'on connoît peu. Un François, que j'ai vû à Montreal, m'a aſſûré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en paſſant. L'opinion commune eſt que ce Lac a ſix cent lieuës de circuit; qu'on ne peut y aller que par des chemins preſqu'impratiquables; que tous les Bords en ſont charmans; que l'Air y eſt fort tempéré, quoiqu'on le place au Nord-Oueſt du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un ſi grand nombre d'Iſles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Iſles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il ſemble en effet qu'il ſoit le Réſervoir des plus grandes Rivieres, & tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionnale: car on en fait ſortir ſur pluſieurs

1721. May.

sieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des Eaux dans l'Ocean; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Mexique; le Missouri, qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquiéme, qui coule, dit-on, à l'Oüest, & par conséquent ne peut se rendre, que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché partout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'Or & l'Argent sont si communs, qu'on les employe aux usages les plus ordinaires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit le Micissipi en 1673, dit dans sa Relation que des Sauvages, non-seulement lui avoient parlé de la Riviere, qui sortant de ce Lac coule à l'Oüest, mais lui avoient encore ajoûté qu'on avoit vû de grands Navires à son Embouchure. Il paroît au reste que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qui sont marqués dans de vieilles Cartes sous le nom de *Poualaks*, & dont quelques Relations disent que le Pays est limitrophe à celui des Cristinaux, ou ou Killistinons.

Des Peuples de la Langue Algonquine.

Les Langues Algonquine & Huronne partagent toutes les Nations Sauvages du Canada, avec lesquelles nous sommes en commerce. Qui les sçauroit bien toutes deux pourroit parcourir sans Interpréte plus de quinze cent lieuës de Pays, & se faire entendre à plus de cent Peuples divers, qui ont chacun leur Langage propre. L'Algonquine sur-tout a une étenduë immense. Elle commence à l'Acadie & au Golphe de Saint Laurent, & fait un circuit de douze cent lieuës, en tournant du Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Oüest. On prétend même que les Loups, ou Mahingans, & la plupart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie parlent des Dialectes Algonquines.

Des Nations Abénaquises & des Algonquins Inférieurs.

Les *Abénaquis*, ou *Canibas* Voisins de la Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches Voisins les *Etechemins*, ou *Malécites*, aux environs de la Riviere de Pentagoët, &

1721. May.

plus à l'Eſt ſont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont le Pays propre eſt l'Acadie, la ſuite de la Côte du Golphe de Saint Laurent juſqu'à Gaſpé, d'où un Auteur les a appellés *Gaſpéſiens*, & les Iſles, qui en ſont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage juſqu'au Saguenay. Cependant, lorſque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet eſpace pluſieurs Nations, qui ſe répandoient dans l'Iſle d'Anticoſty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionnale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus ſouvent, ſont les *Berſiamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnez*. On les appelloit auſſi, ſur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs*, parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plupart des autres ſont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord.

Il y en avoit, qui deſcendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus ſouvent par les Trois Rivieres, & dont on n'entend plus parler depuis lontems. Tels étoient entr'autres les *Attikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de pluſieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & juſqu'aux Lacs des *Miſtaſſins* & *Nemiſcau*. Preſque tous ont été détruits par le Fer des Iroquois, ou par les maladies, ſuite de la miſere, où la crainte de ces Barbares les avoient réduits: c'eſt bien dommage, ils étoient ſans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jeſus-Chriſt, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on rencontre encore vers les Trois Rivieres quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui trafiquent avec les François. Dans les premiers tems cette Nation occupoit tout le Bord Septentrionnal du Fleuve, depuis Quebec, où M. de Champlain les trouva établis, & fit alliance avec eux, juſqu'au Lac de S. Pierre.

Des Algonquins, des Outaouais & autres Algonquins ſupérieurs.

Depuis l'Iſle de Montreal, en ſuivant toujours le Nord, on rencontre quelques Villages de *Nipiſſings*, de *Temiſcamings*, de *Têtes de Boule*, d'*Amikoués* & d'*Outaouais* (*a*). Les premiers, qui ſont les vrais Algonquins, & qui ont ſeuls con-

(*b*) Pluſieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAKS*.

1721. May.

ſervé la Langue Algonquine ſans altération, ont donné leur nom à un petit Lac ſitué entre le Lac Huron, & la Riviere des Outaouais. Les Temiſcamings occupent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte auſſi leur nom, & qui paroît être la vraie ſource de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de Boule n'en ſont pas loin, leur nom vient de la figure de leur tête; ils trouvent dans cette figure une grande beauté, & il y a bien de l'apparence que les Meres la donnent à leurs Enfans, lorſqu'ils ſont encore au Berceau. Les Amikoués, qu'on appelle auſſi la *Nation du Caſtor*, ſont réduits preſqu'à rien: on en trouve les reſtes dans l'Iſle *Manitoualin*, qui eſt dans le Lac Huron vers le Nord. Les Outaouais, autrefois très-nombreux, bordoient la grande Riviere, qui porte leur nom, & dont ils ſe prétendoient les Seigneurs. Je n'en connois aujourd'hui que trois Villages aſſez peu peuplés, dont je parlerai dans la ſuite.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le ſecond ſe décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appellé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionnale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'eſt-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'eſt pas poſſible d'en pouvoir venir à bout, ſans reprendre deux ou trois fois haleine (*a*). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je ſçache, ſur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Poſtes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Criſtinaux, qui y viennent du Nord-Eſt, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Aſſiniboils, qui ſont au Nord-Oueſt.

Le Lac *Michigan*, qui eſt preſque parallele au Lac Huron, dans lequel il ſe décharge, & qui n'en eſt ſéparé que par une Peninſule de cent lieuës de long, laquelle va toujours en ſe rétréciſſant vers le Nord, a peu d'Habitans ſur ſes Bords; je ne ſçai même ſi aucune Nation y a jamais été fixe, & c'eſt ſans fondement, que dans pluſieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joſeph*, dont il reçoit les Eaux, on trouve deux Bourgades de differentes

Des Pouteouatamis & autres Sauvages de la Baye.

(*a*) *PAUOIRIGOUÉIOUHAK.*

1721. May. Nations, qui y ſont venuës d'ailleurs, il n'y a pas même lontems. Ce Lac a du côté de l'Oueſt une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieuës au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*, ou ſimplement *la Baye*. Son entrée eſt fort large, & ſemée d'Iſles, dont quelques-unes ont juſqu'à quinze ou vint lieuës de circuit. Elles étoient autrefois habitées par les *Pouteouatamis*, dont elles portent le nom, à l'exception de quelques-unes, qu'on laiſſe à droite, où il y a encore quelques Sauvages, appellés *Noquets*. Les Pouteouatamis occupent aujourd'hui une des plus petites de leurs Iſles, & ils ont encore deux autres Villages, l'un dans la Riviere de Saint Joſeph, & l'autre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a des *Sakis* & des *Otchagras*. Ce ſont ces derniers, qu'on appelle *Puans*, je n'en ſçai point encore la raiſon; mais avant que d'arriver chez eux, on laiſſe à droite une autre petite Nation, qu'on appelle *Malomines*, ou *Folles Avoines*.

Des Outagamis, des Maſcoutins & des Kicapous.

Une petite Riviere, fort embarraſſée de Rapides, ſe décharge dans le fond de la Baye: elle eſt connuë ſous le nom de *Riviere des Renards*, à cauſe du voiſinage des *Outagamis*, vulgairement appellés *les Renards*. Tout ce Pays eſt fort beau, & plus encore celui, qui s'étend au Sud juſqu'à la Riviere des Illinois: il n'eſt pourtant habité que par deux Nations très-peu nombreuſes, qui ſont les *Kicapous* & les *Maſcoutins*. Il a plu à quelques-uns de nos Géographes d'appeller ces derniers *la Nation du Feu*, & leur Pays, *la Terre de Feu*. Une équivoque a donné lieu à cette dénomination.

Des Miamis & des Illinois.

Il y a cinquante ans, que les Miamis étoient établis à l'extrémité Méridionnale du Lac Michigan, en un lieu, nommé Chicagou, du nom d'une petite Riviere, qui ſe jette dans le Lac, & dont la Source n'eſt pas éloignée de celle des Illinois. Ils ſont préſentement ſéparés en trois Bourgades; dont l'une eſt ſur la Riviere de Saint Joſeph; la ſeconde, ſur une autre Riviere, qui porte leur nom, & ſe décharge dans le Lac Erié; & la troiſiéme, ſur la Riviere d'Ouabache, qui porte ſes Eaux dans le Miciſſipi: ces derniers ſont plus connus ſous le nom *d'Ouyatanons*. On ne doute preſque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fuſſent, il n'y a pas trop lontems, un même Peuple, vû la grande affinité, qui ſe remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus ſûrement, lorſque je ſerai ſur les lieux. Au reſte, la plûpart

1721. May.

des Nations Algonquines, ſi on en excepte celles, qui ſont plus avancées vers le Midi, s'occupent aſſez peu de la Culture des Terres, & vivent preſque uniquement de Chaſſe & de Pêche; auſſi ſont-elles peu ſédentaires. La pluralité des Femmes eſt en uſage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une ſeule, où l'on compte ſix mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille.

Des Peuples de la Langue Huronne.

Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende auſſi loin, que l'Algonquine; ce qui vient ſans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au ſentiment le plus communément reçû; car quelques-uns ſoutiennent encore, que c'eſt l'Iroquoiſe, qui eſt la Matrice. Quoiqu'il en ſoit, tous les Sauvages, qui ſont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, juſqu'à l'extrémité du Lac Erié, & même aſſez proche de la Virginie, appartiennent à cette Langue; & quiconque ſçait le Huron, les entend tous. Les Dialectes s'en ſont extrêmement multipliées, & il y en a preſqu'autant, que de Bourgades. Les cinq Cantons, qui compoſent la République Iroquoiſe, ont chacun la leur, & tout ce qu'on appelloit autrefois indifféremment Huron, n'avoit pas le même Langage.

Mais il eſt bon d'obſerver que comme la plûpart des Sauvages du Canada ont été de tout tems en Commerce entr'eux, tantôt Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois Langues Meres, dont j'ai parlé, n'ayent entr'elles aucune ſorte d'affinité, ni d'analogie, ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen de traiter enſemble ſans avoir beſoin de Truchement; ſoit que le long uſage leur donne la facilité de ſe faire entendre par ſignes; ſoit qu'ils ſe ſoient formé une eſpece de Jargon commun, qu'ils apprennent par habitude. On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer, je finirai cet article à mon premier loiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1721. May.

DOUZIÉME LETTRE

Voyage juſqu'à Catarocoui. Deſcription du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Deſcription & ſituation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la Guerre entre les Iroquois & les Algonquins.

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louys le premier de May, après avoir fermé ma derniere Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Iſle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à viſiter le Pays, qui eſt fort beau. L'après-midi, je traverſai le Lac de Saint Louys, pour me rendre *aux Caſcades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laiſſé tomber, en le portant ſur leurs Epaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures : il ne faut rien pour les briſer ; mais le reméde eſt prompt & facile. Il ſuffit de ſe fournir d'Ecorces, de Gommes, & de Racines : encore eſt-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des Gommes, & des Racines propres à coudre les Ecorces.

Deſcription des Rapides du Fleuve Saint Laurent.

Ce qu'on appelle *les Caſcades*, eſt un Rapide, ſitué préciſément au-deſſus de l'Iſle Perrot, qui fait la ſéparation du *Lac de Saint Louys*, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on fait paſſer les Canots à vuide dans un endroit, qu'on appelle *le Trou* : on les tire enſuite à Terre, & on fait un *portage* d'un demi quart de lieuë ; c'eſt-à-dire, qu'on porte le Canot & tout le Bagage ſur ſes Epaules. C'eſt pour éviter un ſecond Rapide, appellé *le Buiſſon* ; celui-ci eſt une belle Nappe d'Eau, qui tombe d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi pied. On pourroit ſe délivrer de cet

embarras, en creuſant un peu le Lit d'une petite Riviere, qui ſe décharge dans une autre au-deſſus des Caſcades. La dépenſe n'en ſeroit pas conſiderable. 1721. May.

Au-deſſus du Buiſſon, le Fleuve a un grand quart de lieuë de large, & les Terres des deux côtés ſont excellentes & bien boiſées. On commence à défricher celles, qui ſont ſur la Rive Septentrionnale, & il ſeroit très-aiſé d'y faire un grand Chemin depuis la Pointe, qui eſt vis-à-vis de l'Iſle de Montreal, juſqu'à une Anſe, qu'on a nommée *la Galette*. On éviteroit par-là quarante lieuës d'une Navigation, que les Rapides rendent preſqu'impratiquable, & toujours fort longue. Un Fort ſeroit même beaucoup mieux placé, & plus néceſſaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par la raiſon qu'il n'y ſçauroit paſſer un ſeul Canot, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Catarocoui, on peut ſe gliſſer derriere des Iſles, ſans être apperçu. D'ailleurs, les Terres des environs de la Galette ſont très-bonnes, & on pourroit par conſéquent y avoir toujours des Vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépenſe. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon Vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eu en vûë, en conſtruiſant le Fort de Catarocoui, a été le Commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient auſſi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une Traverſe de huit ou neuf lieuës, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvriroit tout le Pays, qui eſt entre la grande Riviere des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'eſt point abordable du côté du Fleuve, à cauſe des Rapides, & rien n'eſt plus aiſé, que de garder les bords de la grande Riviere. Je tiens ces Obſervations d'un Commiſſaire de la Marine, (*a*) qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour viſiter tous les Poſtes éloignés du Canada.

Reflexion ſur le Fort de Catarocoui, & ſur le chemin, qu'on prend pour y aller.

Le même jour, troiſiéme de May, je fis trois lieuës, & j'arrivai *aux Cedres*. C'eſt le troiſiéme Rapide, qui a pris ſon nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu là; mais on les a preſque tous coupés. Le quatriéme, je ne pûs aller que juſqu'au quatriéme Rapide, qu'on appelle *le Côteau du Lac*, quoiqu'il ne ſoit éloigné du précedent que de deux

(*a*) M. DE CLERAMBAUT D'AIGREMONT.

1721. May.

lieuës & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne ſerez pas ſurpriſe, Madame, de ces fréquens Naufrages, quand vous ſçaurez comment ſont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déja dit qu'il y en a de deux ſortes; les uns d'Ecorce d'Ormes, plus évaſés, aſſez groſſierement conſtruits; mais ordinairement plus grands. Je ne connois que les Iroquois, qui en ayent de cette eſpece. Les autres ſont d'Ecorces de Bouleau, d'une largeur moins proportionnée à leur longueur, & beaucoup mieux travaillés. C'eſt de ceux-ci, que je vais vous donner la Deſcription, parce que tous les François & preſque tous les Sauvages s'en ſervent.

Deſcription des Canots d'Ecorce.

On étend les Ecorces, qui ſont fort épaiſſes, ſur des Varangues plattes & très-minces, faites de Bois de Cedre. Ces Varangues ſont aſſujetties ſur toute la longueur par de petites Barres de traverſe, qui font la ſéparation des Places dans le Canot; deux Maîtres, ou Précintes de même matiere, auſquels ſont couſuës ces petites Barres, affermiſſent toute la Machine. Entre les Varangues & les Ecorces, on inſinuë de petites Cliſſes de Cedre, moins épaiſſes encore que les Varangues, & qui ne laiſſent pas de fortifier le Canot, dont les deux extrémités ſe relevent peu à peu, & ſont inſenſiblement terminées en pointes tranchantes & rentrantes. Ces deux extrémités ſont parfaitement ſemblables; enſorte que pour changer de route, & retourner en arriere, il ſuffit que les Canoteurs changent de Main. Celui, qui ſe trouve derriere, gouverne avec ſon Aviron, en nageant toujours, & la plus grande occupation de celui, qui eſt ſur le devant, eſt de prendre garde que le Canot ne touche rien, qui puiſſe le crever. Tous ſont aſſis à plat, ou ſur leurs Genoux, & leurs Avirons ſont des Pagayes de cinq à ſix pieds de long, ordinairement de Bois d'Erable. Mais quand on va contre un Courant un peu fort, il faut ſe ſervir de la Perche, & ſe tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond.* Il eſt beſoin d'un grand uſage pour bien garder l'Equilibre dans cet exercice; car rien n'eſt plus leger, par conſéquent plus facile à tourner, que ces Voitures, dont les plus grandes, avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'Eau.

Les Ecorces, dont elles ſont compoſées, auſſi-bien que les Varangues & les Barres, ſont couſuës avec des Racines de Sapin, leſquelles ſont plus pliantes, & ſéchent beaucoup moins

1721. May.

moins que l'Osier. Toutes les Coutures sont gommées en dedans & en dehors ; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la Gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Outaouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement ; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Naturels du Pays, aussi s'y exercent-ils dès la Bavette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la Voile, & avec un bon vent peuvent faire vint lieuës par jour. Sans Voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de Saint François.

Du Côteau du Lac au *Lac de Saint François* il n'y a qu'une bonne demie lieuë. Ce Lac, que je passai le cinquiéme, a sept lieuës de long, & tout au plus trois dans sa plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont basses, mais elles paroissent assez bonnes. La route depuis Montreal jusques-là tient un peu du Sud-Oüest, & le Lac de Saint François court Oüest-Sud-Oüest, & Est-Nord-Est. Je campai immédiatement au-dessus, & la nuit je fus éveillé par des cris assez perçans, comme de gens, qui se plaignoient. J'en fus d'abord effrayé, mais on me rassûra bientôt, en me disant que c'étoit des *Huars*, espece de Cormorans. On ajoûta que ces cris nous annonçoient du vent pour le lendemain, ce qui se trouva vrai.

Autres Rapides.

Le sixiéme je passai les *Chesnaux des Lacs*. On appelle ainsi des Canaux, que forment un grand nombre d'Isles, qui couvrent presque le Fleuve en cet endroit. Je n'ai point vû de Pays plus charmant, & les Terres y paroissent bonnes. Le reste du jour nous ne fimes que franchir des Rapides : le plus considérable, qu'on nomme le *Moulinet*, fait peur seulement à voir, & nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Je fis néanmoins ce jour-là près de sept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long Sault* : c'est un Rapide d'une demie lieuë de long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à demie charge. Nous le passâmes le sept au matin. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à trois heures du soir à la Voile ; mais alors la Pluye nous obligea de camper & nous arrêta tout le jour suivant. Il tomba même le huit un peu de Nége, & la nuit il gela, comme il

1721. May. fait en France au mois de Janvier. Nous étions néanmoins ſous les mêmes paralleles, que le Languedoc. Le neuf nous paſſâmes le *Rapide Plat*, éloigné du long Sault d'environ ſept lieuës, & de cinq *des Galots*, qui eſt le dernier des Rapides. La Galette eſt à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me laſſer d'admirer le Pays, qui eſt entre cette Anſe & les Gallots. Il n'eſt pas poſſible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué ſur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

De l'Iſle Tonihata. A cinq ou ſix lieuës de la Galette il y a une Iſle appellée *Tonihata*, dont le Terrein paroît aſſez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appellé le *Quaker*, je ne ſçai pourquoi, homme de beaucoup d'eſprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette Conceſſion, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu ſa Seigneurie pour quatre Pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en eſt réſervé l'uſufruit, & il y a raſſemblé dix-huit ou vint Familles de ſa Nation. J'arrivai le douze dans ſon Iſle, & je lui rendis viſite. Je le trouvai, qui travailloit dans ſon Jardin: ce n'eſt pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai paſſer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me reſtoit encore treize lieuës à faire pour gagner Cataracoui; le tems étoit beau, & la nuit fort claire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous paſſâmes au milieu d'une eſpece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Iſles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on eſt ſorti de-là, on n'a plus qu'une lieuë & demie à faire, pour gagner Catarocoui. Le Fleuve eſt plus libre, & a bien une demie lieuë de large. On laiſſe enſuite ſur la droite trois grandes Anſes aſſez profondes, & c'eſt dans la troiſiéme, qu'eſt bâti le Fort.

Deſcription du Fort de Cataroçoui. Ce Fort eſt un Quarré à quatre Baſtions, bâti de Pierres, & qui occupe un quart de lieuë de circuit. Sa ſituation a véritablement quelque choſe de bien agréable. Les Bords du Fleuve préſentent de toutes parts un Payſage bien varié, & il en eſt de même de l'Entrée du Lac Ontario, qui n'en eſt qu'à

une petite lieuë : elle eſt ſemée d'Iſles de differentes grandeurs, toutes bien boiſées, & rien ne termine l'Horiſon de ce côté-là. Ce Lac a porté quelque tems le nom de *Saint Louis*, on lui donna enſuite celui de *Frontenac*, auſſi-bien qu'au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac fut le Fondateur : mais inſenſiblement le Lac a repris ſon ancien nom, qui eſt Huron, ou Iroquois, & le Fort, celui du lieu, où il eſt bâti. 1721. May.

Le Terrein depuis la Galette juſqu'ici paroît aſſez ſtérile, mais ce n'eſt que ſur la liſiere : il eſt très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis du Fort une Iſle fort jolie au milieu du Fleuve. On y avoit mis des Cochons, qui y ont multiplié, & elle en porte le nom. De deux autres plus petites, qui ſont au-deſſous, à une demie lieuë de diſtance l'une de l'autre, l'une ſe nomme l'*Iſle aux Cédres*, & l'autre, l'*Iſle aux Cerfs*. L'Anſe de Catarocoui eſt double, c'eſt-à-dire, que preſque dans ſon milieu il y a une pointe, qui avance beaucoup, & ſous laquelle il y a un fort bon Mouillage pour les grandes Barques. M. de la Sale, ſi célébre par ſes découvertes & par ſes malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y ſont encore. Derriere le Fort il y a un Marais, où le Gibier foiſonne ; c'eſt une douceur & une occupation pour la Garniſon. Il ſe faiſoit autrefois ici un très-grand Commerce, ſur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelleteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en reſpect, qu'on avoit bâti le Fort : mais ce commerce n'a pas duré lontems, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a auſſi quelques-unes de *Miſſiſaguez*, Nation Algonquine, qui a encore une Bourgade ſur le Bord Occidental du Lac Ontario, une autre à Niagara, & une troiſiéme dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occaſion pour envoyer mes Lettres à Quebec ; je vais profiter de quelques heures de loiſir pour remplir celle-ci de ce qui me reſte à vous dire ſur la difference des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les Caracteres des Langues primitives ; & il eſt certain

1721. May.

qu'elles n'ont pas une origine commune. La ſeule prononciation ſuffiroit pour le prouver. Le Siou ſifle en parlant ; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne ſçauroit prononcer, parle du goſier, & aſpire preſque toutes les ſyllabes ; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de la premiere de ces trois Langues ; mais nos anciens Miſſionnaires ont beaucoup travaillé ſur les deux autres, & ſur les principales de leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire aux plus habiles.

Caractere de la Langue Huronne.

La Langue Huronne eſt d'une abondance, d'une énergie, & d'une nobleſſe, qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles, que nous connoiſſons, & ceux, à qui elle eſt propre, quoique réduits à une poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majeſté de leur Langage, qu'avec le triſte état, où ils ſont réduits. Quelques-uns ont cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ; d'autres en plus grand nombre ont prétendu qu'elle avoit la même origine, que celle des Grecs ; mais rien n'eſt plus frivole, que les preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point ſur-tout compter ſur le Vocabulaire du Frere Gabriel SAGHARD, Récollet, qu'on a cité pour ſoûtenir ce ſentiment : encore moins ſur ceux de Jacques Cartier & du Baron de la Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la volée quelques termes, les uns du Huron, les autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal retenus, & qui ſouvent ſignifioient toute autre choſe, que ce qu'ils croyoient. Et de combien d'erreurs n'ont pas été cauſe de pareilles mépriſes de quantité de Voyageurs ?

Caractere de la Langue Algonquine.

La Langue Algonquine n'a pas autant de force, que la Huronne, mais elle a plus de douceur & d'élégance. Toutes deux ont une richeſſe d'expreſſions, une varieté de tours, une propriété de termes, une régularité, qui étonnent : mais ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'uſage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une conſtruction vicieuſe, & que les Enfans mêmes en conſervent, juſques dans le diſcours familier, toute la pureté. D'ailleurs la maniere, dont ils animent tout ce qu'ils diſent, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expreſſions, & toute

1721. May.

la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui ſont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conſervé toutes les graces, ni la même force. Les Tſonnonthouans, par exemple, c'eſt un des cinq Cantons Iroquois, paſſent parmi les Sauvages pour avoir un Langage groſſier.

Particularités de la Langue Huronne.

Dans le Huron tout ſe conjugue ; un certain artifice, que je ne vous expliquerois pas bien, y fait diſtinguer les noms, les pronoms, les adverbes, &c. des verbes. Les verbes ſimples ont une double conjugaiſon, l'une abſoluë, l'autre réciproque. Les troiſiémes perſonnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues, à ſçavoir le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui eſt des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un voyage, on s'exprime autrement, ſi on l'a fait par Terre, ou ſi on l'a fait par Eau. Les verbes actifs ſe multiplient autant de fois, qu'il y a de choſes, qui tombent ſous leur action ; comme le verbe, qui ſignifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choſes comeſtibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une choſe animée, & d'une choſe inanimée : ainſi voir un Homme, & voir une pierre, ce ſont deux verbes. Se ſervir d'une choſe, qui appartient à celui, qui s'en ſert, ou à celui, à qui on parle, ce ſont autant de verbes differens.

Particularités de la Langue Algonquine.

Il y a quelque choſe de tout cela dans la Langue Algonquine, mais la maniere n'en eſt pas la même, & je ne ſuis nullement en état de vous en inſtruire. Cependant, Madame, ſi du peu que je viens de vous dire, il s'enſuit que la richeſſe & la varieté de ces Langues les rendent extrémement difficiles à apprendre, la diſette & la ſtérilité, où elles ſont tombées, ne cauſent pas un moindre embarras. Car, comme ces Peuples, quand nous avons commencé à les fréquenter, ignoroient preſque tout ce, dont ils n'avoient pas l'uſage, ou qui ne tomboit pas ſous leurs ſens, ils manquoient de termes pour les exprimer, ou les avoient laiſſé tomber dans l'oubli. Ainſi n'ayant point de culte reglé, ne ſe formant de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport à la Religion, que des idées confuſes, ne faiſant preſque aucune réflexion, que ſur les choſes ſenſibles, ou ne concernoit point leurs affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas accoûtumés à diſcourir des vertus, des paſſions, & de beaucoup d'autres ſujets de

1721. May.

nos entretiens ordinaires ; ne cultivant ni arts, que ceux, qui leur étoient néceſſaires, & qui ſe réduiſoient à un très-petit nombre ; ni aucune ſcience, n'obſervant que ce qui étoit à leur portée, & pour la vie n'ayant rien de ſuperflu, ni aucun rafinement ; quand il a été queſtion de leur parler d'autres choſes, on a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, & il a fallu, pour ſe rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarraſſantes, & pour eux, & pour nous : de ſorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enſeigner une autre, compoſé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres traveſtis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux Caracteres, ils n'en avoient point, & ils y ſuppléoient par des eſpéces d'Hiéroglyphes. Rien ne les a plus ſurpris que de nous voir nous expliquer auſſi aiſément par écrit, que par parole.

Que ſi on me demande à quoi on a reconnu que le Siou, le Huron, & l'Algonquin ſont plûtôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guéres s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déja citées (*a*) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaiſon, ſi de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada ſont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avouë qu'elles ne prouvent pas abſolument que celles-ci ſont primitives, & de la premiere inſtitution des Langues. J'ajoûte que tous ces Peuples ont dans leurs diſcours un peu de ce génie Aſiatique, qui donne aux choſes un tour & des expreſſions figurées, & c'eſt peut-être ce qui a perſuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Aſie, ce qui eſt d'ailleurs aſſez vraiſemblable.

Différence des Peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines,

Non-ſeulement les Peuples de la Langue Huronne ſe ſont toujours plus occupés que les autres de la culture des Terres ; ils ſe ſont auſſi beaucoup moins étendus, ce qui a produit deux effets ; car en premier lieu ils ſe ſont mieux établis, mieux logés, mieux fortifiés, il y a toujours eu parmi eux plus de police, & une forme de gouvernement plus marquée. La qualité de Chef, au moins chez les vrais Hurons, qui

(*a*) Page 38.

1721. May.

ſont les *Tionnontatés*, eſt héréditaire. En ſecond lieu, juſqu'aux guerres des Iroquois, dont nous avons été les témoins, leur Pays étoit plus peuplé, quoique la Polygamie n'y eût jamais été en uſage. Ils ont auſſi la réputation d'être plus laborieux, plus induſtrieux, plus habiles dans leurs affaires, & plus meſurés dans leurs démarches, ce qu'on ne ſçauroit attribuer, qu'à l'eſprit de ſocieté, qu'ils ont mieux conſervé que les autres. Ceci ſe remarque ſur-tout dans les Hurons, qui ne faiſant preſque plus un corps de Nation, & réduits à deux Villages médiocres, fort éloignés l'un de l'autre, ne laiſſent pas d'être encore l'ame de tous les Conſeils, quand il s'agit des affaires générales. Il eſt vrai que malgré cette diverſité, qui ne ſe remarque pas du premier coup d'œil, il y a bien de la reſſemblance dans le caractere d'eſprit, les mœurs, & les coûtumes de tous les Sauvages du Canada; mais c'eſt une ſuite du commerce, qu'ils ont continuellement enſemble depuis bien des ſiécles.

Ce ſeroit ici le lieu de vous parler du gouvernement de ces Peuples, de leurs coûtumes & de leur Religion; mais je n'y vois encore qu'un cahos, qu'il ne m'eſt pas poſſible de débrouiller. Vous ne voudriez pas ſans doute qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne ſont point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, ſans s'embarraſſer de rien vérifier, je vous débitaſſe toutes les extravagances, qu'on a miſes ſur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs traditions. Ces traditions d'ailleurs ſont ſi peu ſûres, & ſe contrediſent preſque toujours ſi groſſierement, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y rien démêler de certain & de ſuivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu ſe tranſmettre bien fidelement ce qui s'eſt paſſé parmi eux depuis tant de ſiécles, n'ayant eu aucun ſecours pour ſoulager leur Mémoire? & peut-on concevoir que des Hommes, qui penſent ſi peu à l'avenir, ſe ſoient jamais aſſez occupés du paſſé, pour en conſerver un ſouvenir fidéle? Auſſi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on eſt encore à ſçavoir quelle étoit la ſituation du Canada, lorſque nous en fîmes la premiere découverte vers le milieu du ſeiziéme ſiécle.

Le ſeul point de leur Hiſtoire, qui ſoit venu juſqu'à nous revêtu de quelque vraiſemblance, eſt l'origine de la guerre, Origine de la guerre, que les Algonquins

1721. May. que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pû même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la verité de ce trait hiſtorique, quoique je le tienne d'aſſez bon endroit.

& les Hurons ont eu à ſoûtenir contre les Iroquois.

Les Algonquins, comme je l'ai déja obſervé, occupoient toute cette étenduë de Pays, qui eſt depuis Quebec, & peut-être même depuis Tadouſſac juſqu'au Lac de Nipiſſing, en ſuivant la Rive Septentrionnale du Fleuve Saint Laurent, & en remontant la grande Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve au-deſſus de l'Iſle de Montreal. Cela peut faire juger que cette Nation étoit alors aſſez nombreuſe, & il eſt certain qu'elle a fait lontems une très-grande figure dans cette partie de l'Amerique, où les ſeuls Hurons étoient en état de leur diſputer la prééminence ſur toutes les autres. Par rapport à la Chaſſe, ils n'avoient point d'égaux, & pour la Guerre, ils ne reconnoiſſoient point de ſupérieurs. Le peu, qui en reſte aujourd'hui, n'a point dégéneré de l'antique valeur de cette Nation, & leur malheur ne leur a point fait perdre encore leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une eſpéce de confédération, fort utile aux uns & aux autres, mais qui, dans l'idée des Sauvages, chez qui un grand Chaſſeur & un grand Guerrier vont de pair, donnoit aux Algonquins une vraie ſupériorité ſur les Iroquois. Ceux-ci, preſqu'uniquement occupés de la culture des Terres, s'étoient engagés à faire part de leurs recoltes aux Algonquins, qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur Chaſſe, & les défendre contre quiconque entreprendroit de les inquietter. Ces deux Nations vécurent ainſi aſſez lontems en bonne intelligence ; mais une hauteur mal placée de la part des uns ; un dépit, auquel on ne s'attendoit point de la part des autres, rompirent cette union, & brouillerent irréconciliablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver eſt le tems de la grande Chaſſe, & qu'alors la Terre couverte de Néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations conféderées ſe joignoient enſemble pour hyverner dans les Bois ; mais

1721. May.

mais les Iroquois pour l'ordinaire laiſſoient chaſſer les Algonquins, & ſe contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire ſécher les Viandes, & d'accommoder les Peaux. C'eſt préſentement par-tout l'ouvrage des Femmes; peut-être qu'alors ce n'étoit pas encore l'uſage: quoiqu'il en ſoit, les Iroquois ne s'en faiſoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'eſſayer à la Chaſſe, & les Algonquins ne s'y oppoſoient pas; en quoi ils furent mauvais Politiques. Il arriva pendant un Hyver qu'une Troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chaſſe; & ſix jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous ſe préparerent auſſi-tôt à courir deſſus; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les ſuivre, & leur firent entendre qu'ils auroient aſſez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons trois jours ſe paſſerent, ſans qu'ils puſſent abbatre un ſeul Orignal, quoiqu'il s'en préſentât un grand nombre. Ce peu de ſuccès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaiſir aux Iroquois, qui firent inſtance pour avoir la permiſſion d'aller d'un autre côté, où ils ſe flattoient d'être plus heureux. Leur propoſition fut reçûë des Algonquins, comme le fut autrefois des Freres de David celle, que fit ce jeune Berger d'aller combattre le Géant Goliath: on leur dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir plus d'habileté que des Algonquins: que leur fait étoit de remuer la Terre, & qu'ils devoient laiſſer la Chaſſe à ceux, à qui elle convenoit mieux.

Les Iroquois outrés de cette réponſe ne répliquerent point, mais la nuit ſuivante ils partirent ſecrétement pour la Chaſſe. Les Algonquins furent ſurpris à leur réveil de ne les point voir, mais leur étonnement ſe changea bientôt en un chagrin extrême. Car dès le ſoir du même jour ils apperçurent les Iroquois, qui revenoient chargés de Viandes d'Orignal. Il n'eſt point d'Hommes au Monde, qui ſoient plus ſuſceptibles d'un dépit, & qui le portent plus loin, que les Sauvages de ce Pays. L'effet de celui des Algonquins fut prompt: à peine les Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous la Tête caſſée. Un tel aſſaſſinat ne pouvoit pas demeurer lontems caché, & quoique

1721. May.

les Corps euſſent été enterrés ſecrétement, on en fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit d'abord ſes plaintes avec modération, mais elle voulut avoir juſtice des Meurtriers. On la mépriſoit trop, pour la lui accorder : on ne voulut pas même s'abaiſſer juſqu'à lui faire la moindre ſatisfaction.

Les ſuites de cette guerre.

Les Iroquois au déſeſpoir prirent une ferme réſolution de ſe venger du mépris, qu'on faiſoit d'eux, & qui les piquoit encore plus que l'aſſaſſinat, dont ils ſe plaignoient. Ils jurerent de perir tous juſqu'au dernier, ou d'en avoir raiſon ; mais comme ils ne ſe ſentoient pas encore en état de ſe meſurer avec les Algonquins, dont le nom ſeul tenoit en reſpect preſque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allerent eſſayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils ſe firent de gayeté de cœur, & quand ils ſe crurent ſuffiſamment aguerris, ils tomberent tout-à-coup ſur les Algonquins, & commencerent une guerre, dont nous n'avons vû que la fin, & qui a embraſé tout le Canada. Elle s'eſt continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réflechie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ſes meſures, & qui ſe ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne ſe croyent jamais bien vengés, que par la deſtruction entiere de leurs Ennemis, & cela eſt encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuyent en Oiſeaux. Ainſi ils agiſſent preſque toujours à coup ſûr, & cette conduite leur a ſi bien réuſſi, que ſans les François il ne ſeroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont oſé s'oppoſer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui ſe ſont trouvés engagés dans cette guerre, comme Alliés, ou Voiſins des Algonquins, ou parce qu'ils ſe rencontroient ſur le chemin des uns & des autres. On a vû avec étonnement une Nation des plus nombreuſes, & des plus guerrieres de ce Continent, & la plus eſtimée de toutes pour ſa ſageſſe & pour ſon eſprit diſparoître preſque entierement en aſſez peu d'années. On peut dire même qu'il n'en eſt aucune dans cette Partie de l'Amérique, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les armes, & je ne connois dans tout le Canada, que les Abénaquis, qu'ils n'ont oſé inquieter

chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la guerre, ils ne ſçauroient demeurer tranquilles, ſemblables aux Lions, dont la vûë & le goût du Sang ne fait qu'augmenter la ſoif inſatiable, qu'ils en ont. On auroit peine à croire juſqu'où ils ſont allés chercher des Hommes, pour les combattre. Cependant à force de faire la guerre, comme ils n'ont pas laiſſé de recevoir de tems en tems d'aſſez grands échecs, ils ſe ſont trouvés eux-mêmes extrêmement diminués, & ſans les Eſclaves, qu'ils ont amenés de toutes parts, & dont ils ont adopté le plus grand nombre, leur ſituation ne ſeroit guéres aujourd'hui plus heureuſe, que celle des Peuples, qu'ils ont ſubjugués. 1721. May.

Ce qui eſt arrivé en cela aux Iroquois, on peut le dire à plus forte raiſon de tous les autres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'étonner ſi, comme je l'ai déja remarqué, ces Nations diminuent tous les jours d'une maniere bien ſenſible. Car encore que leurs guerres ne paroiſſent pas d'abord auſſi meurtrieres que les nôtres, elles le ſont beaucoup plus à proportion. La plus nombreuſe de ces Nations n'a peut-être jamais été de plus de ſoixante mille Ames, & de tems en tems il ſe paſſe entr'elles des actions, où il y a bien du ſang répandu. Une ſurpriſe, ou un coup de main détruit quelquefois une Bourgade entiere; ſouvent la crainte d'une irruption fait déſerter tout un Canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le Fer de leurs Ennemis, ou dans les ſupplices, s'expoſent à périr de faim & de miſere dans les Forêts, ou ſur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loiſir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela eſt arrivé le ſiécle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu ſçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je ſuis, &c.

1721. May.

TREIZIÉME LETTRE.

Deſcription du Pays juſqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la Guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs uſages pour la Paix & pour la Guerre.

A l'Anſe de la Famine, ce ſeiziéme de May, 1721.

MADAME,

Départ de Catarocoui. Route juſqu'à l'Anſe de la Famine. Deſcription du Pays.

ME voici dégradé par un Vent contraire, qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais endroit du monde. Je vais me déſennuyer à vous écrire. Il paſſe ici ſans ceſſe des armées entieres de ces Pigeons, que nous appellons Tourtes; ſi quelqu'une vouloit ſe charger de mes Lettres, vous ſçauriez peut-être de mes nouvelles, avant que je ſorte d'ici: mais les Sauvages ne ſe ſont point aviſés de dreſſer ces Oiſeaux à ce manége, comme faiſoient, dit-on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'autres Peuples.

Je m'embarquai le quatorze préciſément à l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la veille à Catarocoui. Je n'avois que ſix lieuës à faire pour gagner l'*Iſle aux Chevreuils*, où il y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas viſité leur Canot, dont le Soleil avoit fait fondre la gomme en pluſieurs endroits, il faiſoit eau de toutes parts, & il me fallut perdre deux heures entieres pour le réparer dans une des Iſles, qui ſont à l'entrée du Lac Ontario. Nous naviguâmes enſuite juſqu'à dix heures du ſoir, ſans pouvoir gagner l'Iſle aux Chevreuils, & il nous fallut paſſer le reſte de la nuit dans un très-mauvais endroit.

Des Vignes du Canada.

J'apperçus là pour la premiere fois des Vignes dans le Bois. Il y en avoit preſqu'autant de Seps, que d'Arbres, à la cime

desquels ils s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette remarque, parce que je m'étois toujours arrêté jusques-là dans des endroits découverts ; mais on m'assûre que c'est par-tout la même chose jusqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort gros, & portent beaucoup de Raisins. Mais les grains n'en sont guéres que de la grosseur d'un Pois ; & cela ne peut être autrement, les Vignes n'étant point taillées, ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entieres. 1721. May.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à l'*Isle aux Gallots*, trois lieuës par-delà l'Isle aux Chevres, par les quarante-trois degrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi ; & je fis une traverse d'une lieuë & demie pour gagner *la Pointe de la Traverse* : si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieuës à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme ; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'Isle aux Gallots on voit à l'Oüest la Riviere de *Chouguen*, autrement appellée la Riviere d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieuës. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit souffle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la Voile, je résolus de tirer droit sur cette Riviere, afin d'épargner quinze ou vint lieuës de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entreprise hasardeuse ; mais par complaisance ils déférerent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres Poissons excellens, qu'on pêche dans six belles Rivieres, qui sont à deux ou trois lieuës les unes des autres (*a*). Nous prîmes donc le large, & jusqu'à quatre

(*a*) La Riviere *de l'Assomption*, à une lieuë de la pointe de la Traverse : celle *des Sables*, trois lieuës plus loin : celle *de la Planche*, deux lieuës au-delà : celle *de la Grande Famine*, à deux autres lieuës : celle *de la Petite Famine*, à une lieuë : celle *de la Grosse Ecorce*, à une lieuë.

1721. May. heures nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir : mais alors le vent força tout-à-coup, & nous aurions bien voulu être plus près de T[illegible] tournâmes vers la plus proche, dont nous étions encore à trois lieuës, & nous eûmes bien de la peine à la gagner. Enfin à sept heures du soir nous abordâmes à l'*Anse de la Famine*, ainsi nommée depuis que M. de la Barre, Gouverneur Général de la Nouvelle France, pensa y perdre toute son Armée par la faim & par les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois.

Description de l'Anse de la Famine.

Il étoit tems que nous arrivassions ; le vent étoit fort, & les vagues si grosses, qu'on n'auroit pas osé passer la Seine à Paris vis-à-vis du Louvre par le tems, que nous avions. Au reste cet endroit est tout propre à faire perir une Armée, qui auroit compté sur la Chasse & sur la Pêche, pour subsister, outre que l'Air y paroît fort mal sain. Mais rien n'est plus beau que les Forêts, qui couvrent tous les Bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges s'y élevent jusqu'aux nuës, on y voit encore un Arbre de la plus grande espece, dont le bois dur, mais cassant, ressemble beaucoup à celui du Plane, & dont la feuille à cinq pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en-dedans, & blanchâtre en-dehors. On lui a donné le nom de *Cotonnier*, parce que dans une coque de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & du Reflux des Lacs.

En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrein est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se découvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart-d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fît presque point de vent. Après y avoir réflechi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivieres, qui se déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la Saison, où nous sommes, & par les quarante-trois dégrés de latitude,

1721. May.

il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayions quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de Juillet? Cela vient sans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de Néges pendant plusieurs mois, n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la séve. Au reste la Grande & Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivieres: ce ne sont que des Ruisseaux, sur-tout la derniere, mais elles sont assez poissonneuses. Il y a ici des Aigles d'une grosseur prodigieuse, mes Gens viennent d'en abbattre un Nid, où il y avoit la charge d'une Charrette de bois, & deux Aiglons, qui n'avoient pas encore de Plumes, & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés, & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui, où la nuit, que j'y passai, je fus témoin d'une scene assez curieuse.

feuilles au mois de May.

Vers les dix ou onze heures du soir, comme j'étois sur le point de me retirer, j'entendis un cri, qu'on me dit être un cri de guerre, & peu de tems après je vis une Troupe de Missisaguez, qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages se sont laissés engager dans la guerre, que les Iroquois font aux Cheraquis, Peuple assez nombreux, qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié; & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes gens. Trois ou quatre de ces Braves, équippés comme s'ils avoient voulu faire une mascarade, le Visage peint de maniere à inspirer de l'horreur, & suivis de presque tous les Sauvages, qui demeurent aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs chansons de guerre, au son du Chichikoué (a), venoient faire la même chose dans tous les Appartemens du Fort, par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

Maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages.

Je vous avoüe Madame, que cette Cérémonie a quelque chose, qui inspire de l'horreur, quand on la voit pour la premiere fois, & que je n'avois pas encore senti jusques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur Chant a toujours quelque chose de lugubre & de sombre; mais ici j'y trouvai je ne sçai quoi d'effrayant, causé peut-être uniquement par l'obscurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête; car c'en est une pour les Sauvages. C'est aux Iroquois, que s'adressoit

(a) C'est une espece de Calebasse remplie de petits Cailloux.

1721. May. cette invitation ; mais ceux-ci, à qui la Guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demanderent du tems pour déliberer, & chacun s'en retourna chez soi.

Du Dieu de la Guerre. Il paroît, Madame, que dans ces Chanſons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskoui*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne ſçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'eſt-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec Αρης, qui eſt le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a ſuivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où ſemblent dériver pluſieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoiſe, qui ont rapport à la Guerre ? *Aregouen* ſignifie faire la Guerre, & ſe conjugue ainſi : *Garego*, je fais la Guerre ; *Sarego*, tu fais la Guerre ; *Arego*, il fait la Guerre. Au reſte, Areskoui n'eſt pas ſeulement le Mars de ces Peuples, il eſt encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Eſprit, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie, qui gouverne tout ; mais c'eſt principalement pour les expéditions Militaires, qu'on l'invoque, comme ſi la qualité, qui lui fait le plus d'honneur, étoit celle de Dieu des Armées. Son nom eſt le Cri de Guerre avant le Combat, & au fort de la Mêlée : dans les Marches même on le répete ſouvent, comme pour s'encourager, & pour implorer ſon aſſiſtance.

De la Déclaration de la Guerre. Lever la Hache, c'eſt déclarer la Guerre : tout Particulier a droit de le faire, ſans qu'on puiſſe y trouver à redire ; ſi ce n'eſt parmi les Hurons, & les Iroquois, où les Meres de Familles ordonnent & défendent la Guerre, quand il leur plaît ; nous verrons en ſon lieu juſqu'où s'étend leur autorité dans ces Nations. Mais ſi une Matrone veut engager quelqu'un, qui ne dépend point d'elle, à lever un Parti de Guerre, ſoit pour appaiſer les Manes de ſon Mari, de ſon Fils, ou de ſon proche Parent, ſoit pour avoir des Priſonniers, qui remplacent dans ſa Cabanne, ceux que la mort, ou la captivité lui a enlevés ; il faut qu'elle lui préſente un Colier de Porcelaine, & il eſt rare qu'une telle invitation ſoit ſans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les formes, entre deux ou pluſieurs Nations, la façon de s'exprimer eſt, *ſuſpendre la Chaudiere ſur le feu* ; & elle a ſans doute ſon origine dans la coutûme barbare de manger les Priſonniers, & ceux, qui ont été

1721. May.

été tués, après les avoir fait bouillir. On dit même tout simplement qu'on va *manger une Nation*, pour signifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute outrance, & il eſt rare qu'on la faſſe autrement. Quand on veut engager ſon Allié dans ſa querelle, on lui envoye une Porcelaine, c'eſt-à-dire, une grande Coquille, pour l'inviter à boire le Sang, ou, comme portent les termes dont on uſe, du Bouillon de la Chair de ſes Ennemis. Après tout, cette pratique pourroit être très-ancienne, ſans qu'on puiſſe en inferer que ces Peuples ont toujours été Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans les premiers tems, qu'une façon de parler allégorique, telle que l'Ecriture même nous en fournit pluſieurs. David n'avoit apparemment pas à faire à des Ennemis, qui fuſſent dans l'uſage de manger de la Chair humaine, lorſqu'il diſoit : *Dum appropiant ſuper me nocentes, ut edant carnes meas.* (a) Dans la ſuite certaines Nations devenuës Sauvages & Barbares, auront ſubſtitué la réalité à la figure.

Digreſſion ſur la Porcelaine du Canada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays ſont des Coquilles : elles ſe trouvent ſur les Côtes de la Nouvelle Angleterre, & ſur celles de la Virginie : elles ſont cannelées, allongées, un peu pointuës, ſans oreilles & aſſez épaiſſes. La Chair du Poiſſon renfermé dans ces Coquillages, n'eſt pas bonne à manger; mais le dedans eſt d'un ſi beau Verni, & a des Couleurs ſi vives, que l'Art ne peut rien faire qui en approche. Quand les Sauvages alloient tout nuds, ils en faiſoient l'uſage auquel nos premiers Peres employerent les feuilles de Figuier, quand ils s'apperçurent de leur Nudité, & qu'elle leur cauſa de la honte. Ils les pendoient auſſi à leur Cou, comme la choſe la plus précieuſe qu'ils euſſent, & c'eſt encore aujourd'hui une de leurs plus grandes richeſſes, & leurs plus belles parures; en un mot, ils en ont la même idée que nous avons de l'Or & de l'Argent & des Pierreries : en cela d'autant plus raiſonnables, qu'ils n'ont, pour ainſi dire, qu'à ſe baiſſer pour ſe procurer des Tréſors auſſi réels que les nôtres; puiſque tout cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier parle dans ſes Mémoires d'une eſpece de Coquillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-il, dans l'Iſle de Montreal : il le nomme *Eſurgni*, & aſſûre qu'il avoit la vertu d'arrêter le ſaignement du Nez. Peut-être eſt-ce la même dont il s'agit ici; mais on n'en ramaſſe point ſur les

(a) Pſeaume 26. 2.

1721. May.

bords de l'Iſle de Montreal, & je n'ai pas oüi dire que les Coquillages de Virginie ayent la proprieté dont parle Cartier.

Des Branches & des Coliers de Porcelaine.

Il y en a de deux ſortes, ou pour parler plus juſte, de deux Couleurs, l'une blanche & l'autre violette. La premiere eſt plus commune, & peut-être pour cela même, moins eſtimée. La ſeconde paroît avoir le grain un peu plus fin, quand elle eſt travaillée. Plus ſa couleur eſt foncée, & plus elle eſt recherchée. On fait de l'une & de l'autre de petits Grains cilindriques; on les perce, & on les enfile; c'eſt dequoi on fait *les Branches & les Coliers de Porcelaine*. Les Branches ne ſont autre choſe, que quatre ou cinq fils, ou petites lanieres de Peaux d'environ un pied de long, où ſont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Coliers ſont des manieres de Bandeaux ou de Diadêmes formés de ces Branches, aſſujetties par des fils, qui en font un tiſſu de quatre, cinq, ſix ou ſept rangées de Grains, & d'une longueur proportionnée; cela dépend de l'importance de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la dignité des perſonnes, à qui on préſente le Colier.

Par le mêlange des Grains de différentes Couleurs, on y forme telle figure & tel caractere, que l'on veut, ce qui ſert ſouvent à diſtinguer les affaires, dont il eſt queſtion. On peint même quelquefois les Grains: du moins eſt-il certain qu'on envoie ſouvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers ſe conſervent avec ſoin, & non-ſeulement ils compoſent le Tréſor public, mais ils ſont encore comme les Regiſtres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui ſont chargés des Archives, leſquels ſont dépoſés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Tréſor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins à préſent, eſt une année entiere.

De leur uſage.

Il n'y a que les affaires de conſéquence, qui ſe traitent par des Coliers; pour les moins importantes, on ſe ſert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maïz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choſes ſemblables: car il entre de tout cela dans le Tréſor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoye un Pavillon teint de Sang: mais cet uſage eſt moderne, & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vûë des Pavillons blancs des

François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en ſommes ſervis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'enſanglanter les leurs, lorſqu'il eſt queſtion de déclarer la Guerre. 1721. May.

Du Calumet & de ſon uſage.

Le Calumet n'eſt pas moins ſacré parmi ces Peuples, que le Colier de Porcelaine: il a même, ſi on les en croit, une origine Céleſte; car ils tiennent que c'eſt un préſent que le Soleil leur a fait. Il eſt plus en uſage chez les Nations Meridionnales & Occidentales, que dans celles du Nord & de l'Eſt, & on l'employe plus ſouvent pour la Paix, que pour la Guerre. *Calumet* eſt un mot Normand, qui veut dire *Chalumeau*; & le Calumet des Sauvages eſt proprement le Tuyau d'une Pipe; mais on comprend ſous ce nom la Pipe même & ſon Tuyau. Dans les Calumets de parade, le Tuyau eſt fort long, & la Pipe a la figure de nos anciens Marteaux d'Armes: elle eſt ordinairement faite d'une eſpece de Marbre rougeatre, fort aiſé à travailler, & qui ſe trouve dans les Pays des *Ajouez*, au-delà du Miciſſipi. Le Tuyau eſt d'un Bois leger, peint de différentes Couleurs, & il eſt orné de Têtes, de Queuës & de Pluches des plus beaux Oiſeaux; ce qui, ſelon toutes les apparences n'eſt qu'un pur ornement.

L'uſage eſt de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte, & il eſt peut-être ſans exemple qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on a pris par cette acceptation. Les Sauvages ſont du moins perſuadés que le Grand Eſprit n'en laiſſeroit pas l'infraction impunie. Si au milieu d'un Combat l'Ennemi préſente un Calumet, il eſt permis de le refuſer; mais ſi on le reçoit, il faut mettre ſur le champ les Armes bas. Il y a des Calumets pour tous les différens Traités. Dans le Commerce, quand on eſt convenu de l'échange, on préſente un Calumet pour le cimenter, ce qui le rend en quelque ſorte ſacré. Quand il s'agit de la Guerre, non-ſeulement le Tuyau, mais les Plumes même, dont il eſt orné, ſont rouges: quelquefois ils ne le ſont que d'un côté, & on prétend que ſuivant la maniere, dont les Plumes ſont diſpoſées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les préſentent.

De ſon Origine.

On ne peut guéres douter que les Sauvages, en faiſant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin & en quelque façon pour garant de leurs Traités; car ils ne man-

1721. May.

quent jamais de pouſſer la fumée vers cet Aſtre : mais que de cette pratique, & de l'uſage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans ſon origine être le Caducée de Mercure, c'eſt ce qui me paroît d'autant moins vraiſemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puiſſe faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoiſſance de la Mythologie des Grecs. Il ſeroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penſer que ces Peuples, inſtruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du Cerveau, rend la Tête plus libre, réveille les eſprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raiſon introduit l'uſage dans les Conſeils, où effectivement ils ont ſans ceſſe la Pipe à la Bouche, & qu'après avoir mûrement déliberé & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de ſymbole plus propre pour mettre le ſceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en aſſûrer l'exécution, que l'inſtrument, qui a eu tant de part à leurs délibérations. Peut-être même vous paroîtra-t'il plus ſimple, Madame, de dire que ces Peuples n'ont point imaginé de ſignes plus naturels pour marquer une étroitte union, que de fumer dans la même Pipe, ſur-tout ſi la fumée qu'on en tire, eſt offerte à une Divinité, qui y mette le ſceau de la Religion. Fumer donc dans la même Pipe en ſigne d'alliance, eſt la même choſe, que de boire dans la même Coupe, comme il s'eſt de tout tems pratiqué dans pluſieurs Nations. Ce ſont-là de ces uſages, qui viennent trop naturellement à l'eſprit, pour y chercher du myſtere.

La grandeur & les ornemens des Calumets, qui ſe préſentent aux Perſonnes de diſtinction, & dans les occaſions importantes, n'ont rien non plus, dont il faille chercher bien loin les motifs. Pour peu que les hommes ayent de commerce entr'eux, & ſe reſpectent mutuellement, ils s'accoûtument à avoir certains égards les uns pour les autres, principalement dans les occaſions, où il s'agit d'affaires publiques, ou quand on veut gagner la bienveillance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là le ſoin, qu'on apporte, pour donner plus de décoration aux préſens, qu'on leur fait. Au reſte c'eſt aux *Panis*, Nation établie ſur les Bords du Miſſouri, & qui s'étend beaucoup vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que le Calu-

met a été donné par le Soleil. Mais ces Sauvages ont apparemment fait comme beaucoup d'autres Peuples. Ils ont voulu relever par le merveilleux un usage, dont ils étoient les Auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette tradition, c'est que les Panis rendent au Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué que les autres Nations de cette partie du Continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce; & il est constant qu'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

1721. May.

Ces Notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres, jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet, ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangeres à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.

QUATORZIÉME LETTRE.

Description du Pays depuis l'Anse de la Famine jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des Guerres des Sauvages. Départ des Guerriers, & tout ce qui précede leur départ. Leurs Adieux. Leurs Armes offensives & défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités du Pays jusqu'à Niagara.

A la Riviere des Sables, ce dix-neuf May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent contraire, qui vient de se lever au moment que nous étions le plus en train d'avancer. Il nous a même surpris si brusquement, que nous au-

Délagrémens & incommodités de ces Voyages.

1721. May. rions été fort en peine, si nous n'eussions très-à-propos rencontré cette petite Riviere, pour nous y réfugier. Vous m'avouërez, Madame, qu'il y a bien des désagrémens & des incommodités à essuyer dans un voyage tel que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, & quelquefois deux cent lieuës, sans trouver une Maison, ni rencontrer un Homme; de ne pouvoir s'engager dans une traverse de deux ou trois lieuës, pour éviter d'en faire vint inutilement, sans risquer sa vie par le caprice des Vents; de se voir arrêté, comme il arrive quelquefois, des semaines entieres, sur une Pointe, ou sur un Rivage stérile, où, si la Pluye survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente: si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Description de la Côte.

Nous sommes ici sur la lisiere des Cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un souffle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace. Vers les neuf ou dix heures nous passâmes devant l'Embouchure de la Riviere d'Onnontagué, & elle ne parut avoir un arpent de large. Les Terres y sont un peu basses, mais très-bien boisées. Presque toutes les Rivieres, qui arrosent les Cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appellé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la Voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieuës de la Riviere d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & surtout de Chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous accueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. C'est un des plus beaux endroits, que j'aye jamais vû. Une presqu'Isle bien boisée s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. Sur la gauche en entrant, on apperçoit dans un enfoncement une petite Isle, qui cache l'entrée d'une

1721. May.

Riviere, par où les Goyogouins descendent dans le Lac. Le vent ne dura point; nous nous remîmes en route, & nous fîmes encore trois ou quatre lieuës. Ce matin nous nous sommes embarqués avant le Soleil levé, & nous avons fait cinq ou six lieuës. Je ne sçai combien le vent du Nord-Oüest nous retiendra ici. En attendant je vais reprendre mon récit sur les guerres des Sauvages, où je l'ai interrompu.

Motifs, qui engagent les Sauvages à faire la guerre.

Il est rare, Madame, que ces Barbares refusent de s'engager dans une guerre, quand ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation pour prendre les Armes; le moindre motif, un rien souvent les y détermine. La vengeance sur-tout: ils ont toujours quelque injure ancienne ou nouvelle à venger; car le tems ne referme point ces sortes de playes, quelque legeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais compter que la Paix soit solidement établie entre deux Nations, qui ont été lontems ennemies; d'autre part le desir de remplacer des Morts par des Prisonniers, ou d'appaiser leurs ombres; le caprice d'un particulier; un songe, qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons, ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit souvent partir pour la Guerre une troupe d'Aventuriers, qui ne songeoient à rien moins le jour précedent.

Il est vrai que ces petites Expéditions, sans l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la Jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches: mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir; on sollicite sous main les autres; on engage par des présens les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé; car il ne faut pour cela qu'un Songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations, la derniere ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace; mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle maniere on s'y résout.

Une Guerre, qui interesse toute la Nation, ne se conclut pas si aisément: on en balance avec beaucoup de maturité les inconveniens & les avantages, & tandis qu'on délibere, on

1721. May. apporte un très-grand ſoin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre ſujet de ſoupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois réſoluë, on penſe d'abord aux Proviſions & à l'Equipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les Danſes, les Chants, les Feſtins, quelques Cérémonies ſuperſtitieuſes, qui varient beaucoup ſelon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs du Chef. Celui qui doit commander ne ſonge point à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné pluſieurs jours, pendant leſquels il eſt barbouillé de noir, n'a preſque point de converſation avec perſonne, invoque jour & nuit ſon Eſprit tutelaire, obſerve ſur-tout avec ſoin ſes Songes. La perſuaſion où il eſt, ſuivant le génie préſomptueux de ces Barbares, qu'il va marcher à une Victoire certaine, ne manque guéres de lui cauſer des Rêves ſelon ſes deſirs. Le Jeûne fini, il aſſemble ſes Amis, & un Colier de Porcelaine à la Main, il leur parle en ces termes: » Mes Freres, le Grand Eſprit autoriſe mes ſentimens, & m'a » inſpiré ce que je dois faire. Le Sang d'un tel n'eſt point » eſſuyé, ſon Corps n'eſt point couvert, & je veux m'acquitter envers lui de ce devoir «. Il expoſe de même les autres motifs, qui lui font prendre les Armes. Puis il ajoûte: » Je ſuis » donc réſolu d'aller en tel endroit lever des Chevelures, ou » faire des Priſonniers; ou bien je veux manger telle ou telle » Nation. Si je peris dans cette glorieuſe entrepriſe, ou ſi » quelqu'un de ceux, qui voudront bien m'accompagner, y » perd la vie, ce Colier ſervira pour nous recevoir, afin que » nous ne demeurions pas couchés dans la Pouſſiere, ou dans » la Bouë «. C'eſt-à-dire, apparemment, qu'il ſera pour celui qui aura ſoin d'enſévelir les Morts.

En prononçant ces dernieres paroles, il met le Colier à terre, & celui qui le ramaſſe, ſe déclare par-là ſon Lieutenant; puis il le remercie du zéle, qu'il témoigne pour venger ſon Frere, ou pour ſoûtenir l'honneur de la Nation. On fait enſuite chauffer de l'Eau, on débarbouille le Chef, on lui accommode les Cheveux, & on les graiſſe, ou on les peint. On lui met différentes Couleurs au Viſage, & on le revêt de ſa plus belle Robe. Ainſi paré, il chante d'une voix ſourde ſa Chanſon de Mort; ſes Soldats, c'eſt-à-dire, tous ceux, qui ſe ſont offerts à l'accompagner, (car on ne contraint perſonne) entonnent

tonnent enſuite l'un après l'autre leur Chanſon de Guerre ; car chacun a la ſienne, qu'il n'eſt pas permis à nul autre de chanter : il y en a auſſi d'affectées à chaque Famille.

1721. May.

Après ce préliminaire, qui ſe paſſe dans un lieu écarté, & ſouvent dans une Etuve, le Chef va communiquer ſon projet au Conſeil, lequel en délibere, ſans jamais admettre à cette déliberation l'Auteur de l'Entrepriſe. Dès que ſon projet a été accepté, il fait un Feſtin, dont le principal & quelquefois l'unique Mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet Animal eſt offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudiere, & peut-être qu'on le pratique ainſi parmi quelques Nations. Je ſuis même bien aiſe de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai ſur cet article, je ne garantis pas que tout ſoit d'un uſage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occaſion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Eſprits bons & mauvais, & ſur-tout au Dieu de la Guerre.

Délibération du Conſeil.

Tout cela dure pluſieurs jours, ou plûtôt ſe réitere pluſieurs jours de ſuite : mais quoique tout le monde ſemble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ſes meſures pour avoir ſa part des Priſonniers, qu'on fera, afin de réparer ſes pertes, ou de venger ſes Morts. Dans cette vûë, on fait des préſens au Chef, qui de ſon côté donne ſa parole & des gages. Au défaut des Priſonniers, on demande des Chevelures, & cela eſt plus aiſé à obtenir. En quelques endroits, comme chez les Iroquois, dès qu'une expédition Militaire eſt réſoluë, on met ſur le feu la Chaudiere de Guerre, & on avertit ſes Alliés d'y apporter quelque choſe, pour faire connoître qu'ils approuvent l'Entrepriſe, & qu'ils y prendront part.

Meſures, qu'on prend pour avoir des Priſonniers.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent auſſi au Chef, pour ſigne de leur engagement, un morceau de Bois avec leur marque, & quiconque après cela retireroit ſa parole, ne ſeroit pas en ſûreté de ſa vie ; du moins il reſteroit deshonoré pour toujours. Le Parti étant formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau Feſtin, où tout le Village doit être invité, & avant qu'on touche à rien, il dit, ou un Orateur pour lui & en ſon nom : » Mes Freres, je ſçai que je ne ſuis pas encore un Hom- «
me ; mais vous n'ignorez pourtant pas que j'ai vû quelquefois «
l'Ennemi d'aſſez près. Nous avons été tués ; les Os de tels & «
de tels ſont encore découverts, ils crient contre nous, il faut «

1721. May. » les satisfaire. C'étoient des Hommes; comment avons-nous » pu sitôt les oublier, & demeurer si lontems tranquilles sur nos » Nattes ? Enfin, l'Esprit, qui s'interresse à ma gloire, m'a inf- » piré de les venger. Jeunesse, prenez courage, rafraîchissez » vos Cheveux, peignez-vous le Visage, rempliſſez vos Car- » quois, faisons retentir nos Forêts de Chants Militaires, des- » ennuyons nos Morts, & apprenons-leur qu'ils vont être » vengés.

Chants & Danses & Festin des Guerriers.

Après ce discours, & les applaudissemens, dont il ne manque pas d'être suivi, le Chef s'avance au milieu de l'Assemblée, le Casse-tête à la Main, & chante; tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de le bien seconder, ou de mourir à la peine. Tout cela est accompagné de gestes très-expressifs pour faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant l'Ennemi; mais il est à remarquer qu'il n'échappe à aucun des Soldats aucune expression, qui dénote la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'union & de concert. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent, exige de grands retours de la part des Chefs. Par exemple, à chaque fois que dans les Danses publiques un Sauvage frappant de sa Hache un Poteau dressé exprès, rappelle à l'Assemblée ses plus belles Actions, comme il arrive toujours, le Chef, sous la conduite duquel il les a faites, est obligé de lui faire un présent, du moins parmi quelques Nations.

Idée, que ces Peuples ont du Courage.

Les Chants sont suivis de Danses; quelquefois ce n'est qu'une démarche fiere, mais en cadence; d'autres fois ce sont des mouvemens assez vifs, figurés & représentatifs des operations d'une Campagne, & toujours cadencés. Enfin le Festin termine la Cérémonie. Le Chef de Guerre n'en est que spectateur la Pipe à la Bouche; c'est même assez l'ordinaire dans tous les Festins d'appareil, que celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe bien des choses, dont le recit n'a rien d'interressant, & qui ne sont pas même d'une pratique uniforme & constante: mais je ne dois pas oublier une coûtume assez singuliere, dont les Iroquois sur-tout ne se dispensent jamais: elle paroît avoir été imaginée pour connoître ceux, qui ont l'esprit bien fait, & sçavent se commander à eux-mêmes; car ces Peuples, que nous traitons de Barbares, ne conçoivent pas qu'on puisse avoir un véritable courage, si

1721. May.

l'on n'eſt pas maître de ſes paſſions, & ſi on ne ſçait pas ſoufrir ce qui peut arriver de plus ſenſible. Voici de quoi il s'agit.

Epreuves, où l'on met les Guerriers.

Les plus anciens de la Troupe Militaire font aux jeunes Gens, principalement à ceux, qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les avanies, dont ils peuvent s'aviſer. Ils leur jettent des cendres chaudes ſur la tête; ils leur font les reproches les plus ſanglans; ils les accablent d'injures, & pouſſent ce jeu juſqu'aux plus grandes extrémités. Il faut endurer tout cela avec une inſenſibilité parfaite; donner dans ces occaſions le moindre ſigne d'impatience, c'en ſeroit aſſez pour être jugé indigne de porter jamais les armes: mais quand cela ſe pratique entre gens de même âge, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut que l'Agreſſeur ſoit bien aſſûré de n'avoir rien ſur ſon compte, ſans quoi, le jeu fini, il ſeroit obligé de réparer l'inſulte par un préſent. Je dis, le jeu fini, car tout le tems qu'il dure, il faut tout ſoufrir ſans ſe fâcher, quoique le badinage aille ſouvent à ſe jetter des tiſons de feu à la tête, & à ſe donner de grands coups de bâton.

Précautions pour les bleſſés.

Comme l'eſperance de guerir de ſes bleſſures, ſi on a le malheur d'en recevoir, ne contribuë pas peu à engager les plus braves à s'expoſer aux plus grands perils, après ce que je viens de dire, on prépare les drogues, dont les *Jongleurs* ſont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle ſorte de gens ſont ces Jongleurs. Toute la Bourgade étant aſſemblée, un de ces Charlatans déclare qu'il va communiquer aux Racines & aux Plantes, dont il a fait bonne proviſion, la vertu de guérir toutes ſortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Auſſi-tôt il ſe met à chanter; d'autres Jongleurs lui répondent, & l'on ſuppoſe que pendant le concert, qui ne vous paroîtroit pas fort mélodieux, & qui eſt accompagné de beaucoup de grimaces de la part des Acteurs, la vertu médicinale ſe répand ſur les drogues. Le principal Jongleur les éprouve enſuite: il commence par ſe faire ſaigner les lévres; il y applique ſon remede; le ſang, que l'impoſteur a ſoin de ſuccer adroittement, ceſſe de couler, & on crie: *miracle.* Après cela il prend un Animal mort, il laiſſe aux Aſſiſtans tout le loiſir de bien s'aſſûrer qu'il eſt ſans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a inſérée ſous la queuë, il la fait remuer, en lui ſouflant des herbes dans la gueule, & les cris

1721. May.

d'admiration redoublent. Enfin toute la Troupe des Jongleurs fait le tour des Cabannes en chantant la vertu des remedes. Ces artifices dans le fond n'en imposent à perſonne, mais ils amuſent la multitude, & il faut ſuivre l'uſage.

Pratiques propres aux Miamis pour ſe préparer à la Guerre.

En voici un autre, qui eſt particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations du Voiſinage de la Louyſiane. Je l'ai tiré des Mémoires d'un François, qui en a été témoin. Après un feſtin ſolemnel on plaça, dit-il, ſur une eſpece d'Autel des figures de Pagodes, faites avec des Peaux d'Ours, dont la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous les Sauvages paſſerent devant cet Autel en faiſant des génuflexions, & les Jongleurs conduiſoient la Bande, en tenant à la main un ſac, où étoient renfermées toutes les choſes, dont ils ont accoûtumé de ſe ſervir dans leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de contorſions, & à meſure que quelqu'un s'y diſtinguoit, on lui applaudiſſoit par de grands cris. Quand on eut ainſi rendu ſes premiers hommages aux Idoles, tout le monde danſa avec beaucoup de confuſion, au ſon du Tambour & du Chichikoué, & pendant ce tems-là les Jongleurs faiſoient ſemblant d'enſorceler divers Sauvages, qui paroiſſoient expirer: puis en leur mettant d'une certaine poudre ſur les lévres, ils les faiſoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems, celui, qui préſidoit à la Fête, ayant à ſes côtés deux Hommes & deux Femmes, parcourut toutes les Cabannes, pour avertir que les Sacrifices alloient commencer. Lorſqu'il rencontroit quelqu'un en ſon chemin, il lui mettoit les deux mains ſur la tête, & celui-ci lui embraſſoit les genoux. Les Victimes devoient être des Chiens, & l'on entendoit de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorgeoit, & les Sauvages, qui hurloient de toutes leurs forces, ſembloient leur faire paroli. Dès que les viandes furent cuites, on les offrit aux Pagodes, puis on les mangea, & on brûla les os. Cependant les Jongleurs ne ceſſoient point de reſuſciter de prétendus morts, & le tout finit par la diſtribution, qui fut faite à ces Charlatans de ce qui ſe trouva le plus à leur bienſéance dans toute la Bourgade.

Deſcription des Raquettes pour marcher ſur la Nége, &

Depuis la réſolution priſe de faire la guerre, juſqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours ſe paſſent à faire les Préparatifs. On députe des Guerriers pour

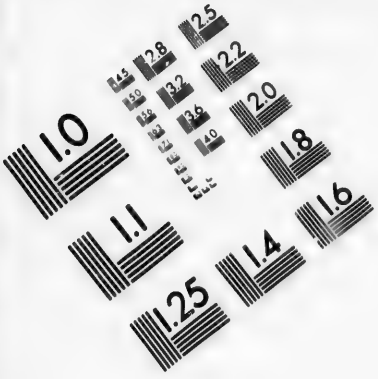
aller chanter la Guerre chez les Voiſins & les Alliés, qu'on a ſouvent eu ſoin de diſpoſer, par des Négociations ſecrettes. Si la Marche ſe doit faire par eau, on conſtruit, ou l'on répare les Canots : ſi c'eſt l'Hyver, on ſe fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut néceſſairement ſe ſervir, pour marcher ſur la Neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou ſeize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure eſt ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere ſe termine en pointe ; de petits bâtons de traverſe, paſſés à cinq ou ſix pouces des deux bouts, ſervent à les rendre plus fermes, & celui, qui eſt ſur le d[illegible]nt, eſt comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on m[illegible]e pied, qu'on y aſſujettit avec des courroyes. Le tiſſu de la Raquette eſt de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes, & le contour eſt d'un bois leger durci au feu. Pour bien marcher ſur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accoûtumer ; mais quand on y eſt fait, on marche avec facilité & ſans ſe fatiguer davantage, que ſi on n'avoit rien aux pieds. Il n'eſt pas poſſible d'uſer de ces Raquettes avec nos Souliers ordinaires ; il faut prendre ceux des Sauvages, qui ſont des eſpeces de Chauſſons de Peaux boucannées, pliſſés en-deſſus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

1721. May. des Traînes pour porter le Bagage.

Les Traînes, qui ſervent à porter le Bagage, & dans un beſoin, les Malades & les Bleſſés, ſont deux petites Planches fort minces de la largeur d'un demi-pied chacune, ſur ſix ou ſept de long. Les devans en ſont un peu relevés, & les côtés ſont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroyes, pour aſſujettir ce qui eſt ſur la Traîne. Quelque chargées que ſoient ces voitures, un Sauvage les peut tirer ſans peine, à l'aide d'une longue bande de cuir, qu'il fait paſſer ſur ſa poitrine, & qu'on appelle Coliers. On en uſe auſſi pour porter des fardeaux, & les Meres s'en ſervent pour porter leurs Enfans avec leurs Berceaux ; mais alors c'eſt ſur le front, & non pas ſur la poitrine qu'ils ſont appuyés.

Tout étant prêt, & le jour du départ venu, les adieux ſe font avec de grandes démonſtrations d'une véritable tendreſſe. Chacun veut avoir quelque choſe, qui ait été à l'uſage des Guerriers, & leur donne des gages de ſon amitié, & des aſſûrances d'un ſouvenir éternel. Ils n'entrent dans preſqu'au-

Adieux des Guerriers.



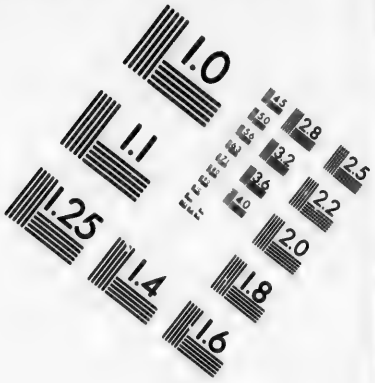
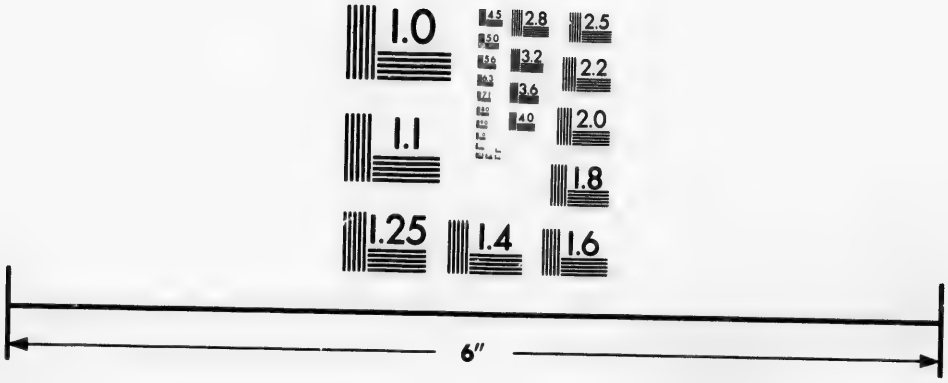
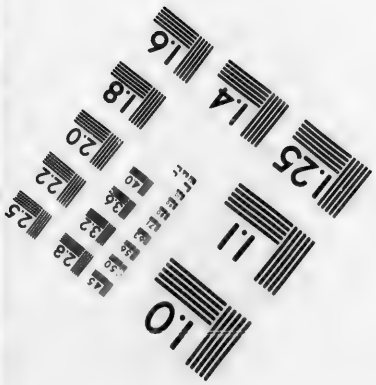
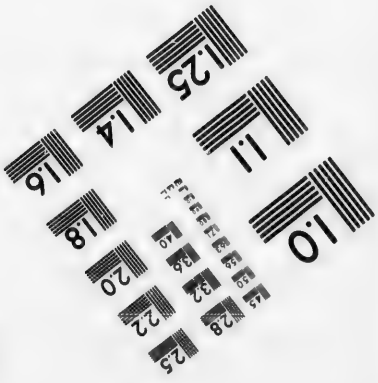


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1721. May.

cune Cabanne, qu'on ne leur prenne leur Robe, pour leur en donner un autre meilleure, ou du moins auſſi bonne. Enfin tous ſe rendent chez le Chef. Ils le trouvent armé comme le premier jour, qu'il leur a parlé; & comme il a toujours paru en public depuis ce tems-là. Eux-mêmes ſe ſont peints le viſage, chacun ſuivant ſon caprice, & tous ordinairement de maniere à faire peur. Le Chef leur fait une courte harangue, puis il ſort de ſa Cabanne, en chantant ſa chanſon de mort. Tous le ſuivent à la file, gardant un profond ſilence, & la même choſe ſe pratique tous les matins, quand on ſe remet en marche. Ici les Femmes prennent les devans avec les proviſions, & quand les Guerriers les ont jointes, ils leur remettent en main toutes leurs hardes, & reſtent preſque nuds: autant néanmoins que la Saiſon le peut permettre.

Leurs Armes offenſives & défenſives.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc, la Fléche, & une eſpece de Javelot, l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en differentes façons, & le Caſſe-tête: c'étoit une petite Maſſuë d'un bois très-dur, dont la tête, de figure ronde, avoit un côté trenchant. La plûpart n'avoient aucune arme défenſive, mais lorſqu'ils attaquoient un Retranchement, ils ſe couvroient tout le corps de petites planches légeres. Quelques-uns ont une maniere de Cuiraſſe faite d'un tiſſu de Jonc, ou de petites Baguettes pliantes, aſſez proprement travaillées. Ils avoient meme anciennement des Cuiſſarts & des Braſſades de même matiere, mais comme cette armure ne s'eſt point trouvée à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux ſe ſervent toujours de Boucliers de Peaux de Bœufs, qui ſont fort legers, & que les Balles de Fuſil ne percent pas. Il eſt aſſez étonnant que les autres Nations n'en uſent point.

Quand ils font uſage de nos Epées, ce qui eſt très-rare, ils s'en ſervent comme d'Eſpontons: mais quand ils peuvent avoir des Fuſils, de la Poudre & du Plomb, ils laiſſent là leurs Fléches, & tirent très-juſte. On n'eſt pas à ſe repentir de leur en avoir donné, mais ce n'eſt pas nous, qui avons commencé: les Iroquois en ayant reçu des Hollandois, alors Poſſeſſeurs de la Nouvelle York, ç'a été pour nous une néceſſité d'en faire prendre à nos Alliés. Ils ont des eſpeces d'Enſeignes pour ſe reconnoître & ſe rallier; ce ſont de petits morceaux d'Ecorces coupées en rond, qu'ils mettent au bout d'une perche,

1721. May.

& sur lesquels ils ont tracé la marque de leur Nation, ou de leur Village. Si le Parti est nombreux, chaque Famille, ou Tribu a son Enseigne avec sa marque distinctive. Les armes sont aussi ornées de différentes figures, & quelquefois de la marque particuliere du Chef de l'Expédition.

Du soin, qu'ils ont de porter leurs Dieux.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins que les armes, & ce que l'on conserve avec le plus grand soin, dont les Sauvages sont capables, ce sont les *Manitous*, j'en parlerai ailleurs plus amplement, il suffit ici de dire que ce sont les symboles, sous lesquels chacun se represente son Esprit familier. On les met tous dans un Sac fait de Joncs, & peint de différentes couleurs; & souvent, pour faire honneur au Chef, on place ce Sac sur le devant de son Canot. S'il y a trop de Manitous, pour tenir dans un seul Sac, on les distribue dans plusieurs, qui sont confiés à la garde du Lieutenant & des Anciens de chaque Famille. Alors on y joint les presens, qui ont été faits pour avoir des Prisonniers, avec les langues de tous les Animaux, qu'on a tués pendant la Campagne, & dont on doit faire au retour un sacrifice aux Esprits.

Dans les marches par terre, le Chef porte lui-même son Sac, qu'on appelle *sa Natte*; mais il peut se décharger de ce fardeau sur qui bon lui semble, & il ne doit pas craindre que personne refuse de le soulager, parce qu'on y a attaché une distinction: c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vint-uniéme avant le Soleil levé; mais le Vent nous contrariant toujours, nous fûmes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tsonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plûtôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description de la Riviere de *Casconchiagon*, & de deux Fontaines singulieres.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son Embouchure, on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir

1721. May.

ſoixante pieds de haut, & deux arpens de large; une portée de Fuſil au-deſſus, on en trouve une ſeconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers; & une demie lieuë plus loin, une troiſiéme de cent pieds de haut bien meſurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela pluſieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on apperçoit une quatriéme Chute, qui ne cede en rien à la troiſiéme. Le cours de cette Riviere eſt de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ ſoixante lieuës, on n'a que dix lieuës à faire par terre, en prenant à droite, pour arriver à *l'Ohio*, ſurnommé *la belle Riviere*. Le lieu, où on la joint, s'appelle *Ganos*, où un Officier digne de foi, (*a*) & le même, de qui je tiens tout ce que je viens de vous dire, m'a aſſûré avoir vû une Fontaine, dont l'Eau eſt comme de l'Huile, & a le goût de Fer. Il m'a ajoûté qu'un peu plus loin, il y en a une autre toute ſemblable, & que les Sauvages ſe ſervent de ſon Eau, pour appaiſer toutes ſortes de douleurs.

Deſcription de la Baye des Tſonnonthouans.

La Baye des Tſonnonthouans eſt un lieu charmant : une jolie Riviere y ſerpente entre deux belles Prairies, bordées de Coteaux, entre leſquelles on découvre des Vallées, qui s'étendent fort loin, & tout cela forme le plus beau point de vûë du monde, borné par une grande Forêt de haute-Futaye: mais le terrein me paroît un peu leger & ſablonneux. Nous nous remîmes en route à une heure & demie, & nous voguâmes juſqu'à dix heures du ſoir. Nous avions deſſein de nous retirer dans une petite Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux Bœufs*; mais nous en trouvâmes l'entrée bouchée par les Sables, ce qui arrive ſouvent aux petites Rivieres, qui ſe déchargent dans ſes Lacs, par la raiſon qu'elles entraînent beaucoup de Sable avec elles : car quand le Vent vient du large, ces Sables ſont arrêtés par les Vagues, & forment peu à peu une Digue ſi haute & ſi forte, que le courant des Rivieres ne la ſçauroit franchir, ſi ce n'eſt quand les Eaux groſſiſſent par la fonte des Neiges.

De la Riviere de Niagara.

Je fus donc obligé de paſſer le reſte de la nuit dans mon Canot, où j'eſſuyai une aſſez forte gelée. Auſſi à peine voyoit-on les Arbriſſeaux bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'Hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Aſcenſion, & j'ai-

(*a*) M. de Joncaire, aujourd'hui Capitaine dans les Troupes de la N. France.

lai

ai dire la Messe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais*. C'est une Baye assez semblable à celle des Tsonnonthouans, mais où les Terres m'ont parû meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Riviere de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plûtôt c'est le Fleuve Saint Laurent, qui sort du Lac Erié, & passe par le Lac Ontario après quatorze lieuës de détroit. On l'appelle Riviere de Niagara depuis la Chute, & cet espace est de six lieuës. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieuës, on trouve sur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tsonnonthouans & de Missisaguez, comme à Cataroccui. Le Sieur de Jonquaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a aussi sa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (*a*) : car on prétend bien qu'avec le tems elle sera changée en une véritable Forteresse.

1721. May.

J'ai trouvé ici plusieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'est ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi, je prévois que j'aurai après leur départ le tems de vous en écrire encore une, & le lieu même me fournira presque de quoi la remplir, avec ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Officiers, dont je viens de parler.

J'ai l'honneur d'être,

A Niagara, ce vintrois May, 1721.

(*a*) Le Fort a été bâti depuis à l'Entrée de la Riviere de Niagara, du même côté, & précisément à l'endroit, où M. de Dénonville en avoit bâti un, qui n'a pas subsisté lontems. Il commence même à s'y former une Bourgade Françoise.

1721. May.

QUINZIÉME LETTRE.

Ce qui ſe paſſe entre les Tſonnonthouans & les Anglois à l'occaſion de notre Etabliſſement à Niagara. Deſcription du Pays. Danſe du Feu ; Hiſtoire à cette occaſion. Deſcription du Sault de Niagara.

Au Sault de Niagara, ce vint-ſix May, 1721.

MADAME,

Projet d'un Etabliſſement à Niagara.

J'AI déja eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etabliſſement : pour bien entendre ce qui y a donné lieu, il faut ſçavoir que les Anglois prétendent, en vertu du Traité d'Utrecht, avoir la Souveraineté ſur tout le Pays Iroquois, & par conſéquent n'être bornés de ce côté-là, que par le Lac Ontario ; cependant on a compris que, ſi leur prétention avoit lieu, il ne tiendroit bientôt plus qu'à eux de s'établir puiſſamment dans le centre de la Colonie Françoiſe, ou du moins d'en ruiner abſolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parer à cet inconvenient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous aſſûrât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fuſſent pas les maîtres de s'oppoſer à notre Etabliſſement. La Commiſſion en a été donnée à M. de JONCAIRE, lequel ayant été dans ſa jeuneſſe Priſonnier des Tſonnonthouans, gagna ſi bien les bonnes graces de ces Sauvages, que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons euës contr'eux, & quoiqu'il y ait très-bien ſervi, il a toujours joui des privileges attachés à ſon adoption.

Dès qu'il eut reçu ſes ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il ſe rendit chez eux, aſſembla les Chefs, & après les avoir aſſûrés qu'il n'avoit point de plus grand plaiſir au monde que de vivre avec ſes Freres, il ajoûta qu'il les viſiteroit bien plus ſouvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût ſe retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais ceſſé de le regarder comme

un de leurs Enfans qu'il étoit le maître de se loger par-tout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Riviere, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois, ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire. 1721. May.

Ils se plaignirent avec hauteur, & leurs plaintes appuyées de présens, mirent d'abord les quatre autres Cantons dans leurs interêts : mais ils n'en furent pas plus avancés, parce que les Cantons Iroquois sont indépendans les uns des autres, & fort jaloux de cette indépendance. Il falloit donc encore gagner celui de Tsonnonthouan, & les Anglois n'omirent rien pour y réussir ; mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de déloger Joncaire de Niagara. Alors ils se réduisirent à demander, qu'au moins il leur fut permis d'avoir aussi une Cabanne au même lieu : mais cela leur fut encore refusé. „ Notre Terre est en paix, leur dirent les Tsonnonthouans, les François & vous n'y pourriez pas demeurer ensemble, sans la troubler. Au reste, ajoûterent-ils, c'est sans conséquance, que Joncaire y demeure. Il est Enfant de la Nation, il jouit de son droit, & il ne nous est pas permis de l'en frustrer. Opposition inutile des Anglois à cet Etablissement.

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a gueres que le zéle du bien public, qui puisse engager un Officier, à demeurer dans un Pays tel que celui-ci, il n'est pas possible d'en voir un plus sauvage & plus affreux. D'un côté on voit sous ses pieds, & comme dans le fond d'un abîme, un grand Fleuve à la verité, mais qui en cet endroit, ressemble plus à un torrent par sa rapidité, & par les Tourbillons, qu'y forment mille Rochers, au travers desquels il a bien de la peine à trouver passage, & par l'écume, dont il est toujours couvert : de l'autre, la vûë est masquée par trois Montagnes posées les unes sur les autres, & dont la derniere se perd dans les Nuës. C'est bien là que les Poëtes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelque part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrette horreur. Description du Païs de Niagara.

1721. May.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derriere ces Montagnes incultes & inhabitables, on apperçoit un Terrein gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on reſpire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre *(a)* a deux cent cinquante lieuës de circuit. Il me paroît que, ſi de bonne heure on avoit eu la précaution de s'aſſûrer par une bonne Fortereſſe, & par une Peuplade raiſonnable, d'un Poſte de cette importance; toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes enſemble, ne ſeroient pas aujourd'hui capables de nous en chaſſer; que nous ſerions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plûpart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de JONCAIRE, étoit compoſée du Baron de Longueil, Lieutenant de Roy de Montreal *(b)*, du Marquis de CAVAGNAL, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. de SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur de la CHAUVIGNERIE Enſeigne, & Interprete du Roy pour la Langue Iroquoiſe: ces Meſſieurs vont négocier un Accommodement avec le Canton d'Onnontagué, & avoient ordre de viſiter l'Etabliſſement du Sieur de Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les Tſonnonthouans leur ont renouvellé la parole, qu'ils avoient donnée de le maintenir. Cela s'eſt fait dans un Conſeil, où Joncaire, à ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'eſprit d'un François, qui en a beaucoup, & la plus ſublime Eloquence Iroquoiſe.

Deſcription de la Danſe du Feu.

La veille de leur départ, c'eſt-à-dire, le vint-quatre, un Miſſiſagué nous régala d'une Fête, qui a quelque choſe d'aſſez ſingulier. Il étoit tout-à-fait nuit quand elle commença; & en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage, nous trouvâmes un feu allumé, auprès duquel un Homme battoit en chantant, ſur une eſpece de Tambour: un autre ſecouoit ſans ceſſe ſon Chichicoué, & chantoit auſſi: cela dura deux heures, & nous ennuya beaucoup, car ils diſoient toujours la même choſe, ou plutôt ils formoient des ſons à demi articulés, qui ne varioient point. Nous priâmes le Maître du

(a) Le Lac Ontario. Le Lac Erié en a trois cent.

(b) Il eſt mort Gouverneur de cette Ville.

Logis de ne point pouſſer plus loin ce Prélude, & il eut bien de la peine à nous donner cette marque de complaiſance. 1721. May.

Nous vîmes alors paroître cinq ou ſix Femmes, qui ſe rangeant côte à côte ſur une même ligne, ſe tenant fort ſerrées, & ayant les bras pendans, danſerent & chanterent; c'eſt-à-dire, que ſans rompre la ligne, elles faiſoient quelques pas en cadence, tantôt en avant, & tantôt en arriere. Quand elles eurent fait ce manége environ un quart d'heure, on éteignit le feu, qui ſeul donnoit du jour à la Cabanne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sauvage, qui avoit dans la bouche un charbon allumé, & qui danſoit. La Symphonie du Tambour & du Chichicoué, ne diſcontinuoit point; les Femmes reprenoient de tems en tems leurs Danſes & leur Chant: le Sauvage danſoit toujours, mais comme on ne le diſtinguoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il avoit dans la bouche, il paroiſſoit un Spectre, & faiſoit horreur à voir. Ce mélange de Danſes, de Chants, d'Inſtrumens, & ce feu, qui ne s'éteignoit point, avoient quelque choſe de bizarre & de ſauvage, qui nous amuſa une demie heure, après quoi nous fortîmes de la Cabanne; mais le jeu dura juſqu'au jour: & voilà, Madame, tout ce que j'ai vû de la *Danſe du feu*, je n'ai pû ſçavoir ce qui ſe paſſa le reſte de la nuit. La Muſique, que j'entendis encore quelque tems, étoit beaucoup plus ſupportable de loin, que de près. Le contraſte des voix d'Hommes & de Femmes, faiſoit à une certaine diſtance, un aſſez bel effet; & on peut dire, que ſi les Femmes Sauvages avoient de la Méthode, il y auroit bien du plaiſir à les entendre chanter.

J'avois fort envie de ſçavoir, comment un homme pouvoit tenir ſi lon-tems un charbon allumé dans ſa bouche, ſans la brûler, & ſans s'éteindre; mais tout ce que j'en ai pû apprendre, c'eſt que les Sauvages connoiſſent une Plante, qui rend inſenſible au feu la partie, qui en eſt frottée, & qu'ils n'en ont jamais voulu donner la connoiſſance aux Européens. Nous ſçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent produire le même effet, mais pour très peu de tems (*a*). D'ailleurs, comment ce charbon peut-il reſter ſi lontems allumé? Quoiqu'il en ſoit, je me ſouviens d'avoir lû dans les Lettres d'un de nos anciens Miſſionnaires du Canada une choſe, qui a quelque

Hiſtoire à ce ſujet.

(*a*) On prétend que la Feuille de la Plante de l'Anemone de Canada, d'ailleurs fort caustique, a cette vertu.

1721. May. rapport à ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Miſſionnaire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci lui montra un jour une pierre, qu'un Jongleur avoit jettée dans le feu en ſa préſence, & l'y avoit laiſſée juſqu'à ce qu'elle en fût toute pénetrée. Après quoi entrant dans une eſpece de fureur, il l'avoit priſe entre ſes dents, & la portant toujours ainſi, étoit allé voir un Malade, où le Miſſionnaire l'avoit ſuivi : en entrant dans la Cabanne, il jetta la pierre par terre, & le Pere l'ayant ramaſſée, il y trouva empreintes, les marques des dents du Sauvage, dans la bouche duquel il n'apperçût aucun indice de brûlure. Il ne dit point ce que le Charlatan fit enſuite, pour ſoulager le Malade ; mais voici en ce même genre un fait, qui vient de la même ſource, & dont vous porterez tel jugement, qu'il vous plaira.

Autre fait ſingulier d'une Guériſon.

Une Femme Huronne, après une Viſion vraye, ou imaginaire, fut attaquée d'un tournoyement de tête, & d'une contraction de nerfs preſque générale. Comme depuis le commencement de cette maladie elle ne s'endormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de Rêves, qui la fatiguoient beaucoup, elle y ſoupçonna du myſtere, & ſe mit dans l'eſprit, qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête, dont elle regla elle-même le Cérémonial, ſuivant qu'elle ſe ſouvenoit, diſoit-elle, de l'avoir vû pratiquer autrefois. Elle voulut d'abord qu'on la portât dans le Village, où elle étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de ſon deſſein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, ſa Cabanne ſe trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs ſervices ; elle les accepta, les inſtruiſit de ce qu'ils devoient faire, & auſſitôt les plus Vigoureux la mirent dans une eſpece de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la ſçût proche du Village, on y aſſembla un grand Conſeil, & par honneur on y invita les Miſſionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour diſſuader une choſe, où ils ſoupçonnoient avec raiſon autant de ſuperſtition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce ſujet, mais quand ils eurent ceſſé de parler, un des Chefs du Conſeil entreprit de réfuter leurs diſcours, il n'y gagna rien non plus, puis laiſſant là les Miſſionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquitter exactement de tout ce qui ſeroit preſcrit, & à maintenir les anciens Uſages.

Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrerent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prierent de sa part, qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des Présens, qu'elle marquoit, ajoutant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre Personnes. 1721. May.

Tout cela fut executé sur le champ, & peu de tems après les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrerent en cet état dans le Conseil, qui étoit toujours assemblé, & y exposerent les demandes de cette Femme; elles contenoient vint-deux Articles, parmi lesquels étoit une Couverture bleuë, qui devoit être fournie par les Missionnaires; & il falloit que toutes ces choses fussent livrées à l'heure même: on mit tout en usage pour obtenir la Couverture, mais elle fût constamment refusée, & il fallut s'en passer. Dès que la Malade eut reçû les autres Présens, elle entra dans le Village, toujours portée, comme j'ai dit. Sur le soir, un Crieur Public avertit par son ordre, de tenir des feux allumés dans les Cabannes, parce qu'elle devoit les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le Soleil fut couché, soûtenuë par deux hommes, & suivie de tout le Village. Elle passa au milieu de tous les feux, les pieds & les jambes nuds, & ne sentit aucun mal; tandis que ses deux Supports, quoiqu'ils s'ecartassent du feu, autant qu'il leur étoit possible, en souffroient beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au travers de plus de trois cent Brasiers: pour elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que du froid, & à la fin de cette course, elle déclara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil on commença, par son ordre encore, une espece de Bacchanale, qui dura trois jours. Le premier jour tout le monde courut par les Cabannes brisant & renversant tout; & à mesure que le bruit & le désordre augmentoient, la Malade assûroit que ses douleurs diminuoient. Les deux autres jours furent employés à parcourir tous les Foyers, par où elle avoit passé, & à proposer ses désirs en termes énigmatiques; il falloit les deviner, & les accomplir sur le champ. Il y en avoit d'une obscenité à faire horreur. Le quatriéme jour la malade fit une seconde visite de

1721. May. toutes les Cabannes, mais bien differente de la premiere. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triſte & languiſſant, & gardoient un profond ſilence. Il n'étoit permis à perſonne de ſe trouver ſur ſon chemin, & ceux, qui avoient la tête de ſon eſcorte, avoient ſoin d'écarter tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faiſoit aſſeoir, on ſe plaçoit autour d'elle; elle ſoupiroit, faiſoit le récit de ſes maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que ſa guériſon parfaite dépendoit de l'accompliſſement d'un déſir, ſur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faiſoit de ſon mieux; mais ce déſir étoit fort compliqué; il comprenoit beaucoup de choſes; à meſure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne ſortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût preſque tout enlevé.

Lorſqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juſte, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçû. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guerie; on en fit une Fête, qui conſiſta en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les ſortes. Enfin elle fit ſes remercimens, & pour mieux témoigner ſa reconnoiſſance, elle viſita une troiſiéme fois toutes les Cabannes, mais ſans aucune cérémonie. Le Miſſionnaire témoin de cette ridicule ſcene, dit que la Malade ne fut pas entierement guérie; mais qu'elle ſe portoit beaucoup mieux: cependant une perſonne ſaine & robuſte y auroit péri. Ce Pere eut grand ſoin de faire obſerver que ſon prétendu Génie lui avoit promis une guériſon parfaite, & ne lui avoit pas tenu parole. On lui répondit que dans une ſi grande quantité de choſes commandées, il étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quelqu'une. Il s'attendoit qu'on inſiſteroit principalement ſur le refus de la couverture bleuë; à la vérité on lui en dit un mot, mais on ajoûta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir pendant la nuit à la Malade, & lui avoit aſſûré que cet incident ne lui cauſeroit aucun préjudice, parce que les François n'étant pas Naturels du Pays, les Génies n'avoient aucun pouvoir ſur eux. Je reviens à mon voyage.

Deſcription Meſſieurs nos Officiers étant partis, je montai ces affreuſes

1721. May.

du Sault de Niagara.

ſes Montagnes, dont je vous ai parlé, pour me rendre au fameux Sault de Niagara, au-deſſus duquel je devois m'embarquer. Ce voyage eſt de trois lieuës; il étoit autrefois de cinq, parce qu'on paſſoit de l'autre côté de la Riviere, c'eſt-à-dire, à l'Occident, & qu'on ne ſe remarquoit, qu'à deux lieuës au-deſſus de la chute. Mais on a trouvé ſur la gauche, à un demi quart de lieuë de cette cataracte, une Anſe, où le courant n'eſt pas ſenſible, & où par conſéquent on peut s'embarquer ſans péril. Mon premier ſoin, en arrivant, fut de viſiter la plus belle Caſcade, qui ſoit peut-être dans la Nature; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé, ſur ſa hauteur & ſur ſa figure, de maniere à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

Il eſt certain que, ſi on meſure ſa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des ſix cent pieds, que lui donne la Carte de M. Deliſle, qui ſans doute n'a avancé ce paradoxe, que ſur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin: mais après que je fus arrivé au ſommet de la troiſiéme Montagne, j'obſervai que dans l'eſpace des trois lieuës, que je fis enſuite juſqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus deſcendre, & c'eſt à quoi ces Voyageurs paroiſſent n'avoir pas fait aſſez d'attention. Comme on ne peut approcher la Caſcade que de côté, ni la voir que de profil, il n'eſt pas aiſé d'en meſurer la hauteur avec les inſtrumens; on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir ſouvent réiteré cette maniere, on n'a trouvé que cent quinze, ou ſix vint pieds de profondeur: mais il n'eſt pas poſſible de s'aſſûrer ſi la perche n'a pas été arrêtée ſur quelque Rocher, qui avançoit: car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, auſſi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puiſque l'eau, qui ſe précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir conſiderée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à ſon aiſe, j'eſtime qu'on ne ſçauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à ſa figure, elle eſt en fer à Cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence; mais préciſément dans ſon milieu elle eſt partagée en deux par une Iſle fort étroite,

1721. May. & d'un demi-quart de lieuë de long, qui y aboutit. Il eſt vrai que ces deux parties ne tardent pas à ſe rejoindre. Celle, qui étoit de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a pluſieurs pointes, qui avancent, mais celle, que je découvrois en face, me parut fort unie. Le Baron de la Hontan y ajoûte un Torrent, qui vient de l'Oueſt, mais s'il n'a pas été inventé par cet Auteur, il faut dire que dans le tems de la fonte des Néges, des eaux ſauvages viennent ſe décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-deſſous de cette chute la Riviere ſe reſſent lontems d'une ſi rude ſecouſſe; auſſi n'eſt-elle naviguable qu'au bout de trois lieuës, & préciſément à l'endroit, où M. de Joncaire s'eſt placé. Elle ne devroit pas être moins impratiquable au-deſſus, puiſque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute ſa largeur. Mais outre l'Iſle, qui la diviſe en deux, pluſieurs écueils ſemés çà & là à côté & au-deſſus de cette Iſle, ralentiſſent beaucoup la rapidité du Courant. Il eſt néanmoins ſi fort malgré cela, que dix ou douze Outaouais ayant un jour voulu traverſer à l'Iſle, pour éviter des Iroquois, qui les pourſuivoient, furent entraînés dans le précipice, quelqu'effort qu'ils fiſſent pour ſe ſoûtenir.

Obſervations ſur cette Caſcade.

J'avois oui dire que les Poiſſons, qui ſe trouvoient engagés dans ce Courant, tomboient morts dans la Riviere, & que des Sauvages établis dans ces quartiers-là en faiſoient leur profit; mais je n'ai rien vû de ſemblable. On m'avoit encore aſſûré que les Oiſeaux, qui s'aviſoient de voler par-deſſus, ſe trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que formoit dans l'Air la violence de ce Rapide; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû de petits Oiſeaux voltiger aſſez bas directement au-deſſus de la chute, & s'en tirer fort bien.

C'eſt ſur un Roc, que cette nappe d'eau eſt reçûë, & deux raiſons me perſuadent qu'elle y a trouvé, & peut-être creuſé avec le tems une Caverne, qui a quelque profondeur. La premiere eſt que le bruit, qu'elle fait, eſt fort ſourd, & comme d'un tonnere éloigné. A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire, & peut-être même ce qu'on y entend n'eſt que les bouillonnemens cauſés par les Rochers, qui rempliſſent le lit de la Riviere juſques-là. D'autant plus qu'au-deſſus de la Cataracte, on ne l'entend pas à beaucoup près de ſi loin. La

seconde est qu'il n'a jamais rien reparu, dit-on, de tout ce qui y est tombé, pas même les débris du Canot des Outaouais, dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit, Ovide nous donne la description d'une semblable Cataracte, qu'il dit être dans la délicieuse Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara soit aussi beau, mais je crois sa Cataracte beaucoup plus belle (*a*). 1721. May.

Au reste je n'ai apperçû de brouillard au-dessus, que par derriere; de loin on le prendroit pour une fumée, & il n'est personne, qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûë de l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

Le terrein des trois lieuës, que j'ai faites à pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Portage de Niagara*, ne paroît pas bon; il est même assez mal boisé, & l'on n'y sçauroit faire dix pas, sans marcher sur une Fourmiliere, & sans rencontrer des Serpens à Sonnettes, sur-tout pendant la chaleur du jour. Je crois, Madame, vous avoir dit que les Sauvages mangent par délices la chair de ces Reptiles. En général les Serpens ne causent point d'horreur à ces Peuples: il n'est aucun Animal, dont on voye plus souvent la figure marquée sur leur visage, & sur d'autres endroits de leur Corps, & ils ne leur donnent ordinairement la chasse, que pour les manger. Les Os & les Peaux des Serpens servent aussi beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour faire leurs prestiges, & ils se font des bandeaux & des ceintures de leurs Peaux. Il est encore vrai qu'ils ont le secret de les enchanter, ou, pour parler plus juste, de les engourdir; qu'ils les prennent tout vivans, les manient, les mettent dans leur sein, sans qu'il leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui contribuë davantage à leur donner le crédit, qu'ils ont sur ces Peuples.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on m'est venu dire que nous ne partirions pas demain, comme je m'y attendois. Il faut bien prendre patience, & mettre le tems à profit: je vais donc reprendre l'article des guerres des Sauvages, qui

Circonstances de la Marche des Guerriers.

(a) *Est Nemus Haemonia, praerupta quod undique claudit*
Silva; vocant Tempe, per quæ Penëus ab imo
Effusus Pindo spumosis volvitur Undis,
Dejectisque gravi tenues agitantia Fumos
Nubila conducit, summisque aspergine Silvas
Implicit, & sonitu plusquam vicina fatigat. Métamorph. Liv. 1.

1721. May.

ne ſera pas ſitôt épuiſé. Dès que tous les Guerriers ſont embarqués, les Canots s'éloignent d'abord un peu, & ſe tiennent fort ſerrés ſur une même ligne; enſuite le Chef ſe leve & tenant en main ſon Chichikoué, il entonne ſa Chanſon de guerre, & ſes Soldats lui répondent par un triple *hé*, tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conſeil, qui ſont reſtés ſur le Rivage, exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir, & ſur-tout à ne pas ſe laiſſer ſurprendre. C'eſt de tous les avis, qu'on peut donner aux Sauvages, le plus néceſſaire, & celui, dont, pour l'ordinaire, ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier, puis pouſſant tous enſemble des hurlemens affreux, ils partent de la main, & nagent avec une telle vîteſſe, qu'on les voit diſparoître dans l'inſtant.

Les Hurons & les Iroquois ne ſe ſervent point du Chichikoué, mais ils en donnent à leurs Priſonniers, de ſorte que cet inſtrument, qui eſt pour les autres un inſtrument de guerre, ſemble être parmi eux une marque d'Eſclavage. Les Guerriers ne font preſque jamais que de petites journées, ſur-tout quand ils ſont en grande troupe. D'ailleurs ils tirent des préſages de tout; & les Jongleurs, à qui il appartient de les exp[illegible]er, avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'eſt point en Pays ſuſpect, on ne prend aucune précaution, & ſouvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers enſemble, chacun étant de ſon côté à chaſſer; mais quelqu'éloigné que l'on ſoit de la route, tous ſe rendent ponctuellement au lieu & à l'heure marqués pour ſe réunir.

Du Campement.

On campe lontems avant le Soleil couché, & pour l'ordinaire on laiſſe devant le Camp un grand eſpace environné d'une Paliſſade, ou plûtôt d'une eſpece de Treillis, ſur lequel on place les Manitous, tournés du côté, où l'on veut aller. On les y invoque pendant une heure, & on en fait autant tous les matins, avant que de décamper. Après cela on croit n'avoir rien à craindre, on ſuppoſe que les Eſprits ſe chargent de faire ſeuls la Sentinelle, & toute l'Armée dort tranquillement ſous leur ſauve-garde. L'expérience ne détrompe point ces Barbares, & ne les tire point de leur confiance préſomptueuſe. Elle a ſa ſource dans une indolence

dans une pareſſe, que rien ne peut vaincre.

1721. May.

Tout eſt Ennemi ſur le chemin des Guerriers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs Alliés, ou des Partis à peu près de force égale de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler, on ſe fait amitié de part & d'autre. Si les Alliés, qu'on rencontre, étoient en guerre contre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le plus fort, ou de celui, qui a armé le premier, donne à l'autre quelques Chevelures, dont on ne manque jamais de faire proviſion pour ces occaſions-là, & lui dit: „ *Vous avez coup ici*, c'eſt-à-dire, vous avez ſatisfait à votre engagement, votre honneur eſt à couvert, vous pouvez vous en retourner". Mais cela s'entend, lorſque la rencontre eſt fortuite, qu'on ne s'eſt pas donné le mot, & qu'on n'a pas beſoin de renfort.

De la rencontre des différens Partis de Guerre.

Quand on eſt ſur le point d'entrer dans le Pays ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque choſe d'aſſez ſingulier. Le ſoir on fait un grand Feſtin, après lequel on s'endort. Dès que tous ſont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanſon de mort, dans laquelle ils ſont entrer leurs ſonges d'une maniere énigmatique. Chacun ſe met l'eſprit à la torture pour les deviner, & ſi perſonne n'en peut venir à bout, il eſt permis à ceux, qui ont révé de s'en retourner chez eux. Voila qui donne beau jeu aux Poltrons. On fait enſuite de nouvelles invocations aux Eſprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de ſe ſecourir mutuellement; enfin on ſe remet en marche; & ſi on eſt venu juſques-là par Eau, on quitte ſes Canots, qu'on a grand ſoin de bien cacher. Si tout ce qui eſt preſcrit dans ces occaſions s'obſervoit exactement, il ſeroit difficile de ſurprendre un Parti de guerre, qui eſt entré dans le Pays ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chaſſe; il ne faut plus même ſe parler, que par ſignes. Mais ces loix ſont mal gardées. Tout Sauvage eſt né préſomptueux, & incapable de ſe gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guéres d'envoyer tous les ſoirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

De l'entrée dans le Pays ennemi.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoye le reconnoître, & ſur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient

Des approches, & de l'attaque.

1721. May. Conſeil. L'attaque ſe fait ordinairement au point du jour. C'eſt le tems, où l'on ſuppoſe que l'Ennemi eſt dans ſon plus profond ſommeil, & toute la nuit on ſe tient couché ſur le ventre, ſans remuer. Les approches ſe font dans la même poſture en ſe traînant ſur ſes pieds & ſur ſes mains juſqu'à la portée du Trait. Alors tous ſe levent, le Chef donne le ſignal par un petit cri, auquel toute la Troupe répond par de vrais hurlemens, & fait en même-tems ſa premiere décharge: puis, ſans laiſſer à l'Ennemi le tems de ſe reconnoître, elle fond ſur lui le Caſſe-tête à la main. Depuis qu'aux Caſſe-têtes de bois ces Peuples ont ſubſtitué de petites Haches, auxquelles ils ont donné le même nom, les mêlées ſont plus ſanglantes. Le combat fini, on leve les Chevelures des Morts & des Mourans, & on ne ſonge à faire des Priſonniers, que quand l'Ennemi ne fait plus aucune réſiſtance.

Mais ſi on l'a trouvé ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire, pourvû qu'il en ſoit encore tems. Sinon, on prend réſolument le parti de ſe bien battre, & il y a quelquefois beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Un Camp forcé eſt l'image de la fureur même, la férocité barbare des Vainqueurs, & le déſeſpoir des Vaincus, qui ſçavent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tombent vifs entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts, qui paſſent tout ce qu'on en peut dire. La figure des Combattans, tous barbouillés de noir & de rouge, augmente encore l'horreur du combat, & l'on feroit ſur ce modele un portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la victoire n'eſt plus douteuſe, les Victorieux ſe défont d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laſſer les autres, dont ils veulent faire des Priſonniers.

Leur maniere de combattre.

Les Sauvages ſont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conſervent toujours dans l'action même, beaucoup de ſang froid. Cependant ils ne ſe mêlent, & ne combattent en raſe campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raiſon eſt qu'une victoire teinte du ſang des Vainqueurs n'eſt pas proprement une victoire; & que la gloire du Chef conſiſte principalement à ramener tout ſon Monde ſain & ſauf. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui ſe ſont connus, ſe rencontrent dans le combat, il ſe fait entr'eux des dialogues aſſez ſemblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois

pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il ſe peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de paſſer un ruiſſeau, ou de forcer un retranchement, on ſe diſe quelques mots pour ſe défier, ou pour ſe rappeller quelqu'autre rencontre ſemblable. 1721. May.

La guerre ſe fait preſque toujours par ſurpriſe, & elle réuſſit aſſez ordinairement; car autant que les Sauvages ſont accoûtumés à négliger les précautions néceſſaires pour n'être point ſurpris, autant ſont-ils alertes & habiles pour ſurprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un inſtinct, pour connoître ſi l'on a paſſé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, ſur la terre la plus dure, ſur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles ſont tournées, par la figure des pieds, par la maniere, dont ils ſont écartés, ils diſtinguent, dit-on, les veſtiges des Nations differentes, & ceux des Hommes d'avec ceux des Femmes. J'ai lontems cru qu'il y avoit de l'exagération dans ce qu'on en racontoit, mais le rapport de tous ceux, qui ont vécu avec les Sauvages, eſt ſi unanime ſur cela, que je ne vois aucun lieu d'en ſoupçonner la ſincérité. Si parmi les Priſonniers il s'en trouve, que leurs bleſſures mettent hors d'état d'être tranſportés, on les brûle d'abord, & comme cela ſe fait dans le premier emportement, & qu'on eſt ſouvent preſſé de faire retraite, ils en ſont pour la plupart quittes à meilleur marché, que les autres, qu'on réſerve à un ſupplice plus lent.

Leur inſtinct pour connoître les traces de leurs Ennemis.

L'uſage eſt parmi quelques Nations que le Chef du Parti vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon Caſſe-tête, ſur lequel il a eu ſoin de tracer la marque de ſa Nation, celle de ſa Famille, & ſon portrait, c'eſt-à-dire, un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au viſage. D'autres peignent toutes ces marques ſur le tronc d'un arbre, ou ſur une écorce, avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoûte des caracteres hiéroglyphiques, par le moyen deſquels les Paſſans peuvent apprendre juſqu'aux moindres circonſtances, non-ſeulement de l'action, mais encore de tout ce qui s'eſt paſſé pendant la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti par toutes les marques, dont je viens de parler; le nombre de ſes exploits, par autant de nattes; celui de ſes Soldats, par des lignes; celui des Priſonniers, qu'il emmene, par de

Des ſignes, qu'on laiſſe de la victoire.

1721. May.

petits Marmouzets, qui portent un bâton, ou un Chichikoué; celui des Morts, par des figures humaines sans tête, avec des differences, qui font distinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfans. Mais ce n'est pas toujours si près du lieu, où s'est passée l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être poursuivi, il les place hors de sa route, afin de dépayser ceux, qui le cherchent.

Précautions pour assûrer la retraite, & pour garder les Prisonniers.

Jusqu'à ce que les Vainqueurs soient en pays de sûreté, ils font assez de diligence; & de crainte que les Blessés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour sur des Brancarts, ou ils les tirent sur une Traîne, si on est en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Prisonniers, & la même chose se pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés; honneur, qui coûte un festin à ceux, qui le reçoivent, & quelque chose de plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs: car on invite les Alliés à les *caresser*, & caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal, dont on peut s'aviser, ou le mutiler de maniere, qu'il en demeure estropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent assez ces Misérables, & ne soufrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils sont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient; & la nuit ils sont étendus à terre tout nuds, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras, & le cou si serrés, qu'ils ne sçauroient remuer, & de longues cordes leur serrent encore les mains & les pieds de telle façon, qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement sans éveiller les Sauvages, qui sont couchés sur ces cordes.

Comment on annonce la victoire dans les Villages.

Quand les Guerriers sont arrivés à une certaine distance du Village, d'où ils étoient partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoye donner avis qu'il est proche. Parmi quelques Nations, dès que l'Envoyé est à portée d'être entendu, il fait differens cris, qui donnent une idée générale des principales aventures, & du succès de la campagne. Il marque d'abord le nombre des Hommes, qu'on y a perdus, par autant de cris de mort. Aussitôt les Jeunes Gens se détachent pour avoir des connoissances plus circonstanciées: souvent même tout le Village y court, mais un seul Homme aborde l'Envoyé, apprend

1721. May.

apprend de lui tout le détail des nouvelles, dont il eſt porteur ; à meſure que celui-ci lui raconte un fait, il le répete tout haut en ſe tournant vers ceux, qui l'ont accompagné, & ils lui répondent par des acclamations, ou par des cris lugubres, ſuivant que la nouvelle eſt funeſte ou agréable.

L'Envoyé eſt enſuite conduit dans une Cabanne, où les Anciens lui font les mêmes queſtions, qu'on lui a déja faites ; après quoi un Crieur public invite toute la Jeuneſſe à aller à la rencontre des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchiſſemens. Ailleurs on ne ſonge d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort. On ne va point au-devant de lui ; mais à ſon entrée dans le Village il trouve tout le monde aſſemblé, raconte en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, puis ſe retire dans ſa Cabanne, où on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'eſt occupé qu'à pleurer les morts.

Ce terme expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun eſſuye ſes larmes, & il n'eſt plus queſtion que de ſe réjouir. Quelque choſe d'aſſez ſemblable ſe pratique au retour des Chaſſeurs : les Femmes, qui ſont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles ſont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du ſuccès de la Chaſſe, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui ſont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, eſt à proprement parler le commencement du ſupplice des Priſonniers : auſſi lorſque quelques-uns ont d'abord été deſtinés à être adoptés, ce qu'il n'eſt pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a ſoin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduiſent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire ils ignorent lontems quel doit être leur ſort, & il en eſt peu, qui échappent aux premieres fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je ſuis, &c.

1721. May.

SEIZIÉME LETTRE.

Premiere Réception des Priſonniers. Triomphe des Guerriers. Diſtribution, qu'on fait des Captifs : comment on décide de leur ſort, & ce qui arrive enſuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui ſont deſtinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.

A l'Entrée du Lac Erié, ce vint-ſeptiéme May, 1721.

MADAME,

JE ſuis parti ce matin du Sault de Niagara ; j'avois environ ſept lieuës à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait ſans peine. Nous comptons bien de ne pas coucher ici cette nuit ; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forces, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal. Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma derniere.

Premiere réception des Priſonniers.

Tous les Priſonniers, qui ſont deſtinés à la mort, & ceux, dont le ſort n'eſt point encore décidé, ſont, comme je vous l'ai déja dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il eſt étonnant qu'ils réſiſtent à tous les maux, qu'elles leur font ſoufrir. Si quelqu'une ſur-tout a perdu à la guerre, ou ſon Fils, ou ſon Mari, ou quelqu'autre perſonne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans paſſés, qu'elle eût fait cette perte, c'eſt une Furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe ſous la main, & l'on n'imagineroit pas juſqu'où ſa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ſes pieds, ſi on ne ſçavoit pas combien ces Barbares ſont ingénieux à prolonger les ſupplices les plus inouis. Toute la nuit ſe paſſe de la ſorte au Campement des Guerriers.

1721. May.

Le lendemain eſt le jour du Triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modeſtie, & un plus grand déſintéreſſement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord ſeuls dans le Village, ſans aucune marque de victoire, gardant un profond ſilence, & ſe retirent dans leurs Cabannes, ſans témoigner avoir la moindre prétention ſur les Priſonniers. Chez d'autres Nations il n'en eſt pas de même ; le Chef marche à la tête de ſa Troupe avec un air de Conquérant ; ſon Lieutenant vient après lui, & il eſt précédé d'un Crieur, qui eſt chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers ſuivent deux à deux, les Priſonniers au milieu, couronnés de fleurs, le viſage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps preſque nud, les bras liés au-deſſus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent ſans ceſſe leur chanſon de mort au ſon du Chichikoué.

Triomphe des Guerriers.

Ce chant a quelque choſe de lugubre & de fier tout enſemble, & le Captif n'a point du tout l'air d'un Homme, qui ſoufre, & qui eſt vaincu. Voici à peu près le ſens de ces chanſons : » Je ſuis Brave & intrépide, je ne crains point la « mort, ni aucun genre de tortures : ceux qui les redoutent, « ſont des lâches, ils ſont moins que des Femmes : la vie n'eſt « rien pour quiconque a du courage : que le déſeſpoir & la rage « étouffent tous mes Ennemis : que ne puis-je les dévorer, & « boire leur ſang juſqu'à la derniere goute « ! De tems en tems « on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on danſe & on les fait danſer : ils paroiſſent le faire de bon cœur, ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux, qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font ſur-tout remarquer ceux, auxquels les Aſſiſtans doivent plus s'intéreſſer : on diroit qu'ils ne cherchent qu'à animer de plus en plus contre eux les Arbitres de leur ſort. Ces bravades en effet font entrer en fureur tous ceux, qui les entendent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de la maniere, dont ils reçoivent les plus durs traitemens, on diroit que c'eſt leur faire plaiſir, que de les tourmenter.

Bravades des Priſonniers.

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres & de bâtons, & qui donnent ſur eux, comme s'ils vouloient les aſſommer du premier coup.

Ce qu'on leur fait ſoufrir à leur entrée dans le Village.

1721. May. Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y ſuccombent, tant on obſerve, lors même qu'il ſemble qu'on frappe à l'aveugle, & que la ſeule fureur conduit le bras, de ne point toucher aux endroits, où il y auroit du riſque pour la vie. Dans cette marche chacun a droit de les arrêter; il leur eſt auſſi permis de ſe défendre, mais ils ne ſeroient pas les plus forts. Dès qu'ils ſont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle, là on leur coupe un doit, ou avec les dens, ou avec un méchant couteau, dont on ſe ſert comme d'une ſcie. Un Vieillard leur déchire la chair juſqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fouette impitoyablement juſqu'à ce que les bras lui tombent de laſſitude; mais aucun des Guerriers ne met la main ſur eux, quoiqu'ils ſoient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler ſans leur permiſſion, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire ſoufrir, & ſi on les promene dans pluſieurs Villages, ſoit de la même Nation, ſoit de ſes Voiſins, ou de ſes Alliés, qui l'ont ſouhaité; partout ils ſont reçûs de même.

Diſtribution, qu'on en fait. Après ces préludes, on travaille à la répartition des Captifs, & leur ſort dépend de ceux, à qui ils ſont livrés. Au ſortir du Conſeil, où on a déliberé de leur ſort, un Crieur invite tout le monde à ſe trouver dans la Place, où la diſtribution ſe fait ſans conteſtation & ſans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la guerre, ſont ordinairement partagées les Premieres. On ſatisfait enſuite aux engagemens pris avec ceux, dont on a reçû des Coliers; s'il ne ſe trouve pas aſſez de Captifs pour tout cela, on y ſupplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, ſe parent aux jours de réjouiſſance. Le reſte du tems elles demeurent ſuſpenduës à la Porte de la Cabanne. Si au contraire le nombre des Priſonniers excéde celui des Prétendans, on envoye le ſurplus aux Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne ſe remplace que par un Chef, ou par deux ou trois autres Eſclaves, qui ſont toujours brûlés, quand bien même ceux, qu'ils remplaceroient, ſeroient morts de maladie. Les Iroquois ne manquent jamais de deſtiner quelques Priſonniers pour le Public, & alors le Conſeil en diſpoſe, comme il le juge à propos. Mais les Meres de Famille peuvent encore caſ-

1721. May.

ſer leur Sentence, & ſont Maîtreſſes de la vie & de la mort de ceux mêmes, qui avoient été condamnés ou abſous par le Conſeil.

Comment on décide de leur ſort.

Dans quelques Nations les Guerriers ne ſe dépouillent pas entierement du droit de diſpoſer des Captifs, & ceux, en faveur deſquels le Conſeil en avoit diſpoſé, ſont obligés de les remettre entre leurs mains, s'ils l'exigent; mais ils le font rarement, & lorſqu'ils le font, ils ſont obligés de rendre les gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré leurs intentions à ce ſujet, on ne s'y oppoſe pas pour l'ordinaire. En général le plus grand nombre des Priſonniers de guerre eſt condamné à la mort, ou à un eſclavage bien dur, & qui ne les aſſûre jamais de la vie. Quelques-uns ſont adoptés, & dès-lors leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation: ils entrent dans tous les droits de ceux, dont ils occupent la place, & ſouvent ils prennent tellement l'eſprit de la Nation, dont ils ſont devenus membres, qu'ils ne font nulle difficulté d'aller en guerre contre leurs propres Compatriotes. Les Iroquois ne ſe ſont guéres ſoûtenus juſqu'ici, que par cette politique: toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils ſeroient aujourd'hui preſque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturaliſer une bonne partie de leurs Priſonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé, & pour lors, ou bien ils n'en ſont pas tellement les Maîtres, qu'ils ne ſoient tenus de conſulter les Chefs du Conſeil pour ſçavoir ce qu'ils en feront: ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, celui, à qui on fait préſent d'un Eſclave, l'envoye chercher par quelqu'un de ſa Famille; il le fait enſuite attacher à la Porte de ſa Cabanne; puis il aſſemble les Chefs du Conſeil, à qui il décare quelle eſt ſon intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire cet avis eſt conforme à ce qu'il déſire. Dans le ſecond cas, le Conſeil en remettant le Priſonnier à celui, à qui on l'a deſtiné, lui dit: « Il y a lontems que « nous ſommes privés d'un tel, ton Parent, ou ton Ami, & « qui étoit le ſoûtien de notre Village. Ou bien, nous regret- « tions l'eſprit d'un tel, que tu as perdu, & qui par ſa ſageſſe «

1721. May. » maintenoit la tranquillité publique ; il faut qu'il reparoiſſe aujourd'hui ; il nous étoit trop cher, & trop précieux, pour » differer davantage à le faire revivre : nous le remettons ſur ſa » Natte en la perſonne de ce Priſonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus conſidérés apparemment que les autres, à qui on fait préſent d'un Captif ſans aucune condition, & avec une pleine liberté d'en faire ce qu'ils jugeront à propos, & le Conſeil alors s'exprime en ces termes, en le remettant entre ſes mains : « Voici de quoi réparer la perte d'un tel, & de nétoyer le cœur de ſon Pere, de ſa Mere, de ſa Femme & de ſes Enfans ; ſoit que tu veuilles leur faire boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le défunt ſur ſa Natte en la perſonne de ce Captif. Tu peux en diſpoſer à ton gré.

De l'adoption d'un Captif.

Dès qu'un Priſonnier eſt adopté, on le conduit à la Cabanne, où il doit être, & on commence par lui ôter ſes liens. On fait enſuite chauffer de l'eau pour le laver : on panſe ſes playes, s'il en a, & fuſſent-elles toutes pleines de Vers, il eſt bientôt guéri : on n'omet rien pour lui faire oublier les maux, qu'il a ſoufferts, on lui donne à manger, on l'habille proprement. En un mot on ne feroit pas plus pour l'Enfant de la Maiſon, ni pour celui, qu'il *réſuſcite*, c'eſt ainſi qu'on s'exprime. Quelques jours après on fait un feſtin, pendant lequel on lui donne ſolemnellement le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-ſeulement il a dès-lors tous les droits, mais il contracte auſſi toutes les obligations.

De ceux, qui ſont deſtinés au feu.

Parmi les Hurons & les Iroquois ceux, qui ſont deſtinés au feu, quelquefois ne ſont pas bien moins traités d'abord, & même juſqu'au moment de l'exécution, que ceux, qui ont été adoptés. Il ſemble que ce ſoit des victimes, qu'on engraiſſe pour le Sacrifice, & ils ſont effectivement immolés au Dieu de la Guerre : la ſeule difference, qu'on met entr'eux & les autres, c'eſt qu'on leur noircit entierement le viſage. A cela près, on leur fait la meilleure chere, qu'il eſt poſſible ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, ſuivant la Perſonne, dont ils doivent par leur mort appaiſer les mânes : on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur ſervir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reſte à vivre. Mais lorſqu'ils ſont inſtruits de leur ſort, il les faut bien garder, ſi on ne

veut pas qu'ils s'échapent. Auſſi le leur cache-t'on ſouvent.

1721. May.

Comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout eſt prêt pour l'exécution, ce n'eſt plus une Mere, c'eſt une Furie, qui paſſe des plus tendres careſſes aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. « Approche, lui dit-elle, « tu vas être appaiſée; je te prépare un Feſtin, bois à longs « traits de ce bouillon, qui va être verſé pour toi; reçois le ſa- « crifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier: il ſera brûlé « & mis dans la Chaudiere; on lui appliquera les Haches arden- « tes; on lui enlevera la Chevelure; on boira dans ſon crâne; « ne fais donc plus de plaintes; tu ſeras parfaitement ſatisfaite ». « Cette formule, qui eſt proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la ſubſtance, elle eſt à peu près toujours la même. Un Crieur fait enſuite ſortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui ou de celle, à qui il appartenoit, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre ſurvient, qui addreſſe la parole au Patient, & lui dit: *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé*, & il répond froidement: *cela eſt bien, je te remercie.* Il ſe fait auſſi-tôt un cri dans tout le Village, & le Priſonnier eſt conduit au lieu deſtiné à ſon ſupplice.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puiſſe aiſément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution ſe fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il ſe ſauve, on ne le lie point, & on le laiſſe courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la derniere fois ſa chanſon de mort, puis il fait le récit de ſes proueſſes, & preſque toujours de la maniere la plus inſultante pour ceux, qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte enſuite à ne le pas épargner, & à ſe ſouvenir qu'il eſt Homme, & Guerrier. Je ſuis bien trompé au reſte, ou ce qui doit le plus étonner dans ces ſcenes tragiques & barbares, n'eſt pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il inſulte & qu'il défie ſes Bourreaux, comme ils font ordinairement tous juſqu'au dernier ſoupir; car il y a là une fierté, qui éleve l'eſprit, qui le tranſporte, qui le diſtrait un peu de la penſée de ce qu'il ſoufre, & qui l'empêche même de marquer trop de ſenſibi-

1721. May.

lité. D'ailleurs les mouvemens, qu'ils ſe donnent, ſont diverſion, émouſſent le ſentiment, produiſent le même effet, & quelque choſe de plus, que les cris & les larmes. Enfin on ſçait qu'il n'y a point de grace à eſperer, & le déſeſpoir donne des forces, & inſpire de la hardieſſe.

Principe de la barbarie, qu'on exerce en ces occaſions.

Cette eſpéce d'inſenſibilité n'eſt pourtant pas auſſi univerſelle, que bien des gens l'ont cru. Il n'eſt point rare de voir pouſſer à ces Miſérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Aſſiſtans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fuſſent capables, je crois qu'ils y ſont parvenus par degrés, que l'uſage les y a accoûtumés inſenſiblement; que l'envie de voir faire une lâcheté à ſon Ennemi, les inſultes, que les Patiens ne ceſſent point de faire à leurs Bourreaux, le déſir de la vengeance, qui eſt la paſſion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croyent pas ſuffiſamment aſſouvie, tandis que le courage de ceux, qui en ſont l'objet, n'eſt point abbatu; la ſuperſtition enfin, y entrent pour beaucoup: car quels excès n'enfante point un faux zéle guidé par tant de paſſions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui ſe paſſe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point ſur cela d'uniformité, ni d'autres regles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'eſt-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Priſonnier avoit été livré, qui s'abſtiennent de le tourmenter, au moins eſt-ce la pratique de pluſieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainſi en remontant juſqu'à la tête; & quelquefois on fait durer le ſupplice une ſemaine entiere, comme il eſt arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

Les moins épargnés ſont ceux, qui ayant déja été pris, & adoptés, ou mis en liberté, ſont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bienfacteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'eſt point exécuté dans une Cabanne,

n'eſt

n'eſt point lié, & qu'il lui eſt permis de ſe défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'eſpérance de ſauver ſa vie, que pour venger par avance ſa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occaſions combien de force & de courage ces paſſions peuvent inſpirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

1721. May.

Courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Onneyouth, avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de ſe déshonnorer par une fuite, qu'il jugea d'une conſéquence dangereuſe pour les Jeunes Gens, qui étoient ſous ſes ordres. Il ſe battit lontems en Homme, qui vouloit mourir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui furent faits Priſonniers avec lui, on les mena dans une Bourgade, où il y avoit des Miſſionnaires, qui eurent toute liberté de les entretenir. Ces Peres les trouverent d'une docilité, qu'ils regarderent comme un commencement de la grace de leur converſion ; ils les inſtruiſirent, & les baptiſerent : ils furent tous brûlés peu de jours après, & témoignerent juſqu'à la mort une ſorte de conſtance, que les Sauvages ne connoiſſoient pas encore, & que les Infidéles mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ſes Ennemis tout le mal, qu'il pourroit, & de reculer ſa mort autant qu'il lui ſeroit poſſible. On l'avoit fait monter ſur une eſpéce de Théâtre, où l'on commença à le brûler par tout le corps ſans aucun ménagement, & il parut d'abord auſſi inſenſible, que s'il n'eût rien ſouffert : mais comme il crut appercevoir un de ſes Compagnons, qu'on tourmentoit aſſez près de lui, donner quelque marque de foibleſſe, il en témoigna une très-grande inquiétude, & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience, par l'eſperance du bonheur, qui les attendoit dans le Ciel, & il eut la conſolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux, qui avoient fait mourir celui-ci, retomberent ſur lui, avec tant d'acharnement, qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en piéces. Il n'en parut pas plus ému, & on ne ſçavoit plus par où il pouvoit être ſenſible, lorſqu'un de ſes Bourreaux lui cerna tout-autour la peau de la

1721. May. tête, & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber ſans connoiſſance, on le crut mort, & chacun ſe retira. Un moment après il revint de ſon évanouiſſement, & ne voyant autour de lui, que le cadavre de ſon Compagnon, il prend un tiſon des deux mains, quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées, rappelle ſes Bourreaux, & les défie de s'approcher. Sa réſolution les effraya, ils pouſſerent des cris affreux, s'armerent, les uns de tiſons embraſés, les autres de fers rougis dans le feu, & fondirent tous enſemble ſur lui: il les reçut en Brave & les fit reculer. Le feu, dont il étoit environné lui ſervoit de retranchement; il s'en fit un autre avec les Echelles, dont on s'étoit ſervi pour monter ſur l'Echafaut, & cantonné ainſi dans ſon propre Bucher, devenu le théâtre de ſa valeur, armé des inſtrumens de ſon ſupplice, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere, perſonne n'oſant approcher d'un Homme plus qu'à demi brûlé, & à qui le ſang découloit de toutes les parties de ſon Corps.

Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tiſon, qu'on lui lançoit, le livra de nouveau à ſes Meurtriers, & il n'eſt pas néceſſaire de vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la frayeur, qu'il venoit de leur cauſer. Après s'être laſſés de le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand braſier, & l'y laiſſerent, ne pouvant ſe perſuader qu'il s'en relevât: on fut trompé; lorſqu'on y penſoit le moins, on le vit, armé de tiſons, courir vers le Village, comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout le monde étoit glacé d'effroi, & perſonne n'eut l'aſſûrance de ſe préſenter devant lui pour l'arrêter: mais comme il approchoit des premieres Cabannes, un bâton, qu'on lui jetta entre les jambes, le fit tomber, & on fut ſur lui, avant qu'il eût pu ſe relever. On lui coupa d'abord les pieds & les mains, on le roula enſuite ſur les charbons embraſés; enfin on le jetta ſous un tronc d'Arbre, qui étoit en feu. Alors tout le Village ſe rangea autour de lui, pour goûter le plaiſir de le voir brûler.

Le ſang, qu'il perdoit, éteignoit preſque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de ſa part. Il en fit pourtant un dernier, qui épouvanta les moins timides. Il ſe traîna ſur les coudes & ſur les genoux avec un air menaçant & une vigueur, qui écarta les plus proches, plus à la vérité d'étonnement, que de crainte; car que pouvoit-il leur faire,

mutilé comme il étoit? Dans ce moment les Miſſionnaires, qui ne l'avoient point perdu de vûë, s'étant approchés, & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles, dont il avoit été ſi pénétré d'abord; il rentra en lui-même, & ne parut plus occupé que de ſon ſalut. Quelque tems après un Huron le prit à ſon avantage, & lui coupa la tête. 1721. May.

Cependant, Madame, ſi ces Peuples ſont la guerre en Barbares, il faut convenir que dans leurs Traités de paix, & généralement dans toutes leurs négociations, ils ſont paroître une habileté, & une nobleſſe de ſentimens, qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entre eux de conquérir, & d'étendre leur domination. Pluſieurs Nations mêmes ne connoiſſent point de domaine proprement dit, & celles, qui ne ſe ſont point éloignées de leur Pays, & qui ſe regardent comme les Maîtreſſes de leurs Terres, n'en ſont point jalouſes juſqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquietter. Il n'eſt donc queſtion dans leurs Traités, que de ſe faire des Alliés contre des Ennemis puiſſans, de mettre fin à une guerre, qui devient onéreuſe aux deux Partis, ou plutôt de ſuſpendre les hoſtilités, car j'ai déja obſervé que les guerres ſont éternelles parmi les Sauvages, quand elles ſont de Nation à Nation. Auſſi ne faut-il pas compter ſur un Traité de Paix, tant qu'une des deux Parties peut donner de la jalouſie à l'autre. Habileté de ces Peuples dans leurs Négociations.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même que d'entrer en Négociation, le principal ſoin eſt de ne point paroître faire les premieres démarches, ou du moins de perſuader à ſon Ennemi, que ce n'eſt ni par crainte, ni par néceſſité, qu'on les fait; & cela eſt manié avec la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire ne rabat rien de ſa fierté, lors même que les Affaires de ſa Nation, ſont dans le plus mauvais état; & il réuſſit ſouvent à perſuader ceux, avec qui il traite, qu'il eſt de leur intérêt de mettre fin aux Hoſtilités, quoique Vainqueurs. Auſſi y va-t-il de tout pour lui, d'y employer tout ce qu'il a d'eſprit & d'éloquence; car ſi ſes Propoſitions ne ſont pas agréées, il faut qu'il ſe tienne bien ſur ſes gardes. Il n'eſt point rare qu'un coup de Hache, ſoit l'unique Réponſe, qu'on lui fait. Il n'eſt pas même hors de danger, quand il a évité la premiere ſurpriſe, il doit s'attendre à être

1721. May.

pourſuivi, & à être brûlé, s'il eſt pris, & qu'une telle violence puiſſe être colorée de quelque prétexte, comme de Repreſailles. Cela eſt arrivé à quelques François, chez les Iroquois, où ils avoient été envoyés de la part du Gouverneur Général; & pendant bien des années, les Jéſuites, qui demeuroient parmi ces Barbares, quoiqu'ils y fuſſent ſous la Sauve-garde Publique, & en quelque façon, les Agents ordinaires de la Colonie, ſe trouvoient tous les jours à la veille d'être ſacrifiés à un reſſentiment, ou d'être les victimes d'une intrigue des Gouverneurs de la Nouvelle York.

Enfin il eſt ſurprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le déſintéreſſement juſqu'au point que les Guerriers ne ſe chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'ils rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour ſe venger de leurs Ennemis: il eſt, dis-je, étonnant de les voir auſſi exercés, qu'ils le ſont dans le manége de la plus fine politique, & entretenir des Penſionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces ſortes de Miniſtres, une coûtume, qui paroît d'abord aſſez biſarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence; c'eſt qu'ils ne font jamais aucun fond ſur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Penſionnaires, ſi ceux-ci ne les accompagnent de quelque préſent. Ils ont compris ſans doute, que pour pouvoir ſagement compter ſur de pareils avis, il faut, non-ſeulement que celui, qui les donne, n'ait rien à eſpérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le ſeul intérêt du bien public puiſſe l'y engager, & qu'il ne le faſſe pas trop légerement.

Je ſuis, &c.

DIX-SEPTIÉME LETTRE.

1721. Juin.

Description du Lac Erié. Voyage jusqu'au Détroit. Projet d'un Etablissement en ce lieu-là. Ce qui l'a fait manquer. Conseil chez le Commandant du Fort de Pontchartrain, & de quoi il s'agissoit. Des Jeux des Sauvages.

Au Fort de Pontchartrain du Détroit, ce huit Juin, 1721.

MADAME,

Description du Lac Erié.

JE partis le vint-sept de l'Entrée du Lac Erié, après avoir fermé ma derniere Lettre, & quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois lieuës ce jour-là, à la faveur d'un bon Vent, & du plus beau tems du monde. La route est en côtoyant la côte du Nord, & elle est de cent lieuës. Depuis Niagara, en prenant par le Sud, elle est beaucoup plus agréable, mais plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent lieuës de longueur de l'Est à l'Oueſt. Sa largeur du Nord au Sud est de trente, ou environ. Le nom, qu'il porte, est celui d'une Nation de la Langue Huronne, qui étoit établie sur ses Bords, & que les Iroquois ont entierement détruite. *Erié* veut dire Chat, & les Eriés sont nommés dans quelques Relations *la Nation du Chat.* Ce nom vient apparemment de la quantité de ces Animaux, qu'on trouve dans ce Pays. Ils sont plus gros que les nôtres, & leurs Peaux sont fort estimées. Quelques Cartes modernes ont donné au Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Supérieur, & au Lac Michigan.

De la Côte Septentrionale.

Le vint-huit je fis dix-neuf lieuës, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Riviere*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux dégrez quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vint-neuf, & point du tout le trentiéme. Nous nous embarquâmes le lendemain

1721. Juin. avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fimes un *Portage* d'environ ſoixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieuës dans le Lac; on la nomme *la Longue Pointe*, elle eſt fort ſablonneuſe, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours ſuivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux aſſez déſagréables, mais de peu de profondeur. Par-tout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la varieté d'un Payſage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le Gibier d'Eau y foiſonne partout; je ne vous dirai pas ſi la Chaſſe eſt auſſi abondante dans le Bois: mais je ſçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuſe de Bœufs ſauvages.

Agrément de ces voyages. Si l'on voyageoit toujours, comme je faiſois alors, avec un Ciel ſerein, & un climat charmant, ſur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât partout des campemens ſûrs & agréables, où l'on pût avoir à peu de frais le plaiſir de la Chaſſe, reſpirer à ſon aiſe un Air pur, & jouir de la vûë des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute ſa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient ſous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paiſiblement de toutes leurs productions, ſans avoir les embarras inévitables dans la poſſeſſion d'un véritable domaine. Combien de Chênes me repreſentoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faiſoient ſouvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle ſituation à mon choix: une Maiſon propre & commode, dreſſée & meublée du néceſſaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches ſur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés ſimples & naturelles, que l'art n'a point alterées, & qu'il ne ſçauroit imiter. Si ces agrémens ſouffrent quelqu'interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelqu'accident imprévû, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoiſſent.

Si je voulois moraliſer, j'ajoûterois que ces alternatives de

plaisirs & de contretems, que j'ai déja assez essuyés, depuis que je suis en route, sont bien propres à faire sentir qu'il n'est point de genre de vie plus capable de nous remettre sans cesse devant les yeux que nous sommes sur la terre comme des Pélerins; que nous ne pouvons user, qu'en passant, des biens de ce Monde; qu'il faut peu de choses à l'Homme, pour le rendre content, & que nous devons prendre en patience les maux, qui surviennent à la traverse, puisqu'ils passent également, & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance, où nous vivons d'une Providence divine, qui ne se sert point, pour ce mélange de bien & de mal, des passions des Hommes, mais de la vicissitude des Saisons, qu'on peut prévoir, & du caprice des Elemens, auquel on doit s'attendre: par conséquent quelle facilité, & combien d'occasions n'y a-t'on pas de meriter par sa confiance & sa résignation aux volontés de Dieu? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier, que la vie, qu'on y mene. 1721. Juin.

Le quatriéme, nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe, qui court trois lieuës Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Oüest, mais celui de l'Est n'a sur un terrein sablonneux que des Cedres rouges, assez petits, & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage, que le rouge, dont le bois se casse aisément, & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Busces. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur, mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays, & l'Hyver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent. Des Cedres blancs & rouges.

Le cinquiéme, vers les quatre heures du soir, nous apperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Isles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Isles des Serpens à Sonnettes*, & on assûre qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'Air en est infecté. Nous entrâmes dans le Détroit une heure avant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très-belle Isle, appellée l'*Isle du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route ne vaut guéres que l'Oüest: depuis l'entrée du Détroit jusqu'à l'*Isle de* Arrivée au Détroit.

1721. Juin.

Sainte Claire, qui en eſt à cinq ou ſix lieuës, & de-là juſqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Eſt, par le Sud. Ainſi tout le Détroit, qui a trente-deux lieuës de long, eſt entre les quarante-deux Degrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au deſſus de l'Iſle de Ste Claire, le Détroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu ſon nom de l'Iſle, ou qui lui a donné le ſien. Il a environ ſix lieuës de long, ſur autant de largeur en quelques endroits.

De la nature du Pays.

On prétend, que c'eſt ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refuſé de ce qui peut faire un Pays charmant: Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois de Futaye, Ruiſſeaux, Fontaines, Rivieres, tout cela eſt d'une ſi bonne qualité, & dans un aſſortiment ſi heureux, qu'on ne ſçauroit preſque rien déſirer de plus. Les Terres n'y ſont pourtant pas également bonnes pour toutes ſortes de Grains, mais la plûpart ſont d'une fertilité admirable, & j'en ai vû, qui ont porté dix-huit ans de ſuite du Froment, ſans avoir été fumées. D'ailleurs toutes ſont bonnes à quelque choſe. Les Iſles ſemblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûë; le Fleuve & le Lac ſont fort poiſſonneux, l'air pur, & le Climat temperé, & fort ſain.

Des Sauvages établis auprès du Fort.

Avant que d'arriver au Fort, qui eſt ſur la main gauche, une lieuë au-deſſous de l'Iſle de Sainte Claire, on trouve ſur la même main, deux Villages aſſez nombreux, & qui ſont fort proches l'un de l'autre. Le premier eſt habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, ſe ſont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & enſuite à Michillimakinac. Le ſecond l'eſt par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troiſiéme d'Outaouais, Compagnons inſéparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils ſont en très-petit nombre; les Hurons le ſont tous, mais ils n'ont point de Miſſionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela ſe réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, leſquels en demandent depuis lontems (*a*).

(*a*) On leur en a enfin donné un depuis pluſieurs années.

Il

1721. Juin.

Il y a lontems que la ſituation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait ſouhaiter qu'on y fît un Établiſſement conſidérable; il étoit aſſez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raiſons, qu'on ne dit point, l'ont réduit à très peu de choſes. Ceux qui ne lui ont pas été favorables, diſent: 1°. Qu'il approcheroit trop les Pelleteries du Nord des Anglois, qui donnant leurs Marchandiſes aux Sauvages à meilleur marché que nous, attireroient tout le Commerce dans la Nouvelle York. 2°. Que les Terres du Détroit ne ſont pas bonnes, que toute leur ſuperficie, juſqu'à neuf ou dix pouces de profondeur, n'eſt que de Sable; & que ſous ce Sable, il y a une Terre glaiſe ſi dure, que l'Eau ne la ſçauroit pénetrer; d'où il arrive, que les Plaines & l'intérieur des Bois, ſont toujours noyés; qu'on n'y voit que de petits Chênes mal tournés, & des Noyers durs, & que les Arbres ayant toujours le pied dans l'Eau, les Fruits y mûriſſent fort tard. Mais ces raiſons n'ont pas été ſans réplique. Il eſt vrai qu'aux environs du Fort Pontchartrain les Terres ſont mêlées de Sable, & que dans les Forêts voiſines, il y a des fonds preſque toujours pleins d'Eau. Cependant ces mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit années de ſuite, ſans être jamais fumées, & il ne faut pas aller bien loin pour en trouver, qui ſont excellentes. Pour ce qui eſt des Bois, ſans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vû en me promenant, qui ne le cedent en rien à nos plus belles Forêts.

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établiſſant au Détroit, on mettroit les Anglois trop à portée de faire le Commerce des Pelleteries du Nord; il n'eſt Perſonne en Canada, qui ne convienne qu'on ne réuſſira jamais à empêcher les Sauvages, de leur porter leurs Marchandiſes, en quelque lieu qu'ils ſoient établis, & quelque précaution qu'on prenne, ſi on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois ſur cela, Madame, bien des choſes à vous dire, mais ces diſcuſſions me meneroient trop loin. Nous en cauſerons quelque jour à loiſir.

Le ſeptiéme de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, aſſembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écouterent tranquillement, & ſans l'inter-

Conſeil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit.

1721. Juin.

rompre ; & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient déliberer ſur ce qu'il leur avoit propoſé, & qu'ils lui feroient Réponſe dans peu. C'eſt la coûtume de ces Peuples, de ne jamais répondre ſur le champ, lorſqu'il s'agit d'Affaires de quelque importance. Deux jours après ils ſe raſſemblerent en plus grand nombre chez le Commandant, qui ſouhaita que je fuſſe préſent à ce Conſeil, avec les Officiers de la Garniſon. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roy des Hurons*, & qui eſt en effet le Chef Héreditaire des *Tionnontatez*, leſquels ſont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là ; mais comme il eſt encore Mineur, il n'y vint que pour la forme : ſon Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation ; & l'honneur de parler pour tous eſt ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conſeil. Le premier coup d'œil de ces Aſſemblées, n'en donne pas une idée bien avantageuſe. Imaginez-vous, Madame, une douzaine de Sauvages preſque nuds, les Cheveux accommodés en autant de manieres différentes, & toutes ridicules ; quelques-uns un Chapeau bordé par-deſſus, tous la Pipe à la bouche, & dans la contenance de gens, qui ne penſent à rien. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'un laiſſe échapper un mot en un quart d'heure, & ſi on lui répond par un Monoſyllabe. Nulle marque de diſtinction, nulle préſeance ; mais on change bien de ſentiment, lorſqu'on voit le réſultat de leurs Délibérations.

Il s'agiſſoit ici de deux Points, que le Gouverneur Général avoit fort à cœur. Le premier étoit de faire trouver bon aux trois Villages établis au Détroit qu'on ne leur vendît plus d'Eau de Vie, dont le Conſeil de Marine, avoit défendu abſolument la Traite. Le ſecond étoit d'engager toutes les Nations à s'unir avec les François, pour détruire les *Outagamis*, communément appellés *les Renards*, auſquels on avoit fait grace quelques années auparavant, & qui recommençoient leurs Brigandages. M. de Tonti fit d'abord répeter en peu de mots par ſes Interpretes ce qu'il avoit expoſé plus au long, dans la premiere Aſſemblée, & l'Orateur Huron, répondit au nom des trois Villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit au Fait. Il parla lontems, & poſément, s'arrêtant à chaque Article, pour donner moyen à l'Interprete,

d'expliquer en François, ce qu'il venoit de dire en ſa Langue.

Son air, le ſon de ſa voix, & ſon action, quoiqu'il ne fît aucun geſte, me parurent avoir quelque choſe de noble & d'impoſant, & il falloit que ce qu'il diſoit, fût bien éloquent, puiſque dépouillé dans la bouche de l'Interprete, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage, nous en fûmes tous charmés. Je vous avouë même que, quand il auroit parlé deux heures, je ne me ſerois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de ſon Diſcours ne venoient point de l'Interprete, c'eſt que jamais cet Homme n'eût oſé prendre ſur ſoi, tout ce qu'il nous dit. Je fûs même un peu ſurpris, qu'il osât répeter ſi fidellement, qu'il faiſoit, certaines choſes, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICÉ, Chef & Orateur Pouteouatami, reprit en peu de mots, & d'une maniere très-ingenieuſe, tout ce que le Premier avoit expoſé plus au long, & conclut comme lui. Les Outaouais ne parlerent point, & parurent approuver ce qu'avoient dit les autres. 1721. Juin.

La Concluſion fut, que les François étoient les maîtres de ne plus vendre d'Eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne ſe peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en expoſant les déſordres, qu'a cauſés cette Boiſſon, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zelé Miſſionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajoûta qu'ils y étoient tellement accoûtumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en paſſer; d'où il étoit aiſé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adreſſeroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la Guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien réſoudre, que dans un Conſeil Géneral de toutes les Nations, qui reconnoiſſent Ononthio (*a*) pour leur Pere; qu'elles conviendroient ſans doute de la neceſſité de cette Guerre, mais qu'elles auroient bien de la peine à ſe fier une ſeconde fois aux François; qui les ayant déja réunies, pour les aider à exterminer l'Ennemi commun, lui avoient accordé la paix, ſans conſulter leurs Alliés, & ſans qu'on pût ſçavoir les raiſons d'une telle conduite. Quel en fut le réſultat.

Le jour ſuivant j'allai viſiter les deux Bourgades Sauvages, En quelle diſpoſition

(*a*) C'eſt le nom, que les Sauvages donnent au Gouverneur Général.

1721. Juin.

l'Auteur trouve les Hurons du Détroit.

qui ſont voiſines du Fort, & je commençai par les Hurons. Je trouvai toutes les Matrones, parmi leſquelles étoit l'Ayeule de Saſteratſi, fort affligées de ſe voir ſi lontems privées des ſecours ſpirituels. Bien des choſes, que j'appris en même tems, me confirmerent dans la penſée, où j'étois déja, que des intérêts particuliers étoient les ſeuls obſtacles à ce que déſiroient ces bonnes Chrétiennes. Il faut eſperer que les derniers ordres du Conſeil de la Marine leveront toutes ces oppoſitions. M. de Tonti m'aſſûra qu'il alloit y travailler efficacement (*a*).

Ceux, qui m'avoient conduit dans ce Village, m'aſſûrerent que ſans les Hurons les autres Sauvages du Détroit mourroient de faim. Ce n'eſt certainement pas la faute du Terrein, qu'ils occupent, pour peu qu'ils vouluſſent le cultiver, ils y trouveroient au moins le néceſſaire: la ſeule Pêche leur en fourniroit une bonne partie, & elle ne demande pas un grand travail. Mais depuis qu'on leur a fait goûter de l'Eau-de-vie, ils ne ſongent plus qu'à amaſſer des Pelleteries pour avoir de quoi s'enyvrer. Le Huron plus ſage, plus induſtrieux, plus laborieux, plus prévoyant, & plus accoûtumé à la culture des Terres, penſe plus au ſolide, & par ſon travail eſt en état, non-ſeulement de ſubſiſter, ſans avoir beſoin de perſonne, mais encore de faire ſubſiſter les autres: ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ſes bonnes qualités, il ne faut pas compter le déſintéreſſement.

Réception, qu'on lui fait chez les Pouteouatamis.

Je fus encore mieux reçu des Pouteouatamis Infidéles, que des Hurons Chrétiens. Ces Sauvages ſont les plus beaux Hommes du Canada, ils ſont d'ailleurs d'un naturel fort doux, & nous les avons toujours eu pour Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec une politeſſe, qui me donna bien auſſi bonne opinion de ſon eſprit, que le diſcours, qu'il nous avoit fait dans le Conſeil. Il eſt véritablement Homme de mérite, & tout-à-fait dans nos intérêts.

En repaſſant par un Quartier du Village des Hurons, j'apperçus une troupe de ces Sauvages, qui paroiſſoient fort animés au jeu; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient *au Plat*. C'eſt celui de tous les jeux, qui attache le plus ces Peuples: ils en perdent quelquefois le repos, & en quelque maniere la

(*a*) Les Hurons du Détroit ont enfin obtenu un Miſſionnaire, qui a renouvellé parmi eux leur premiere ferveur.

raiſon : ils y riſquent tout ce qu'ils ont, & pluſieurs ne le quittent, qu'après s'être mis preſque tout nuds, & après avoir perdu tout ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en a vû y engager leur liberté pour un tems. Cela prouve bien la paſſion, car il n'eſt point d'Hommes au monde plus jaloux de leur liberté, que nos Sauvages.

1721. Juin.

Le jeu *du Plat*, qu'on appelle auſſi le jeu *des Oſſelets*, ne ſe joüe qu'entre deux perſonnes. Chacun a ſix ou huit Oſſelets, que je pris d'abord pour des noyaux d'Abricots : ils en ont la figure, & ſont de même grandeur : mais en les regardant de près, je m'apperçus qu'ils étoient à ſix faces inégales, dont les deux principales ſont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc tirant ſur le jaune. On les fait ſauter en l'air, en frappant la terre, ou la table, avec un Plat rond & creux, où ils ſont, & qu'on fait pirouetter auparavant. Quand on n'a point de Plat, on ſe contente de jetter en l'air les Oſſelets avec la main ; ſi tous en tombant préſentent la même couleur, celui, qui a joué, gagne cinq points, la Partie eſt en quarante, & on défalque les points gagnés, à meſure que l'adverſaire en gagne de ſon côté. Cinq Oſſelets d'une même couleur ne donnent qu'un point pour la premiere fois, mais à la ſeconde on fait raſle de tout. En moindre nombre on ne gagne rien.

Du Jeu du Plat ou des Oſſelets.

Celui, qui gagne la Partie, continuë de jouer ; le Perdant céde ſa place à un autre, qui eſt nommé par les Marqueurs de ſa Partie. Car on ſe partage d'abord, & ſouvent tout le Village s'intéreſſe au jeu : quelquefois même un Village joüe contre un autre. Chaque Partie choiſit ſon Marqueur, mais il ſe retire quand il veut, ce qui n'arrive, que quand la choſe tourne mal pour les ſiens. A chaque coup, que l'on joüe, ſurtout, ſi c'eſt un coup déciſif, il s'éleve de grands cris : les Joueurs paroiſſent comme des forcenés, & les Spectateurs ne ſont pas plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorſions, apoſtrophent les Oſſelets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie adverſe, & tout le Village retentit de hurlemens. Si tout cela ne fait pas revenir la chanſe, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Aſſiſtance un repas de peu de valeur.

On ſe prépare enſuite pour retourner au combat, chacun invoque ſon Génie, & jette en ſon honneur du tabac dans

1721. Juin.

le feu. On lui demande ſur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on ſe remet au jeu ; mais ſi les Perdans ſe ſont mis dans la tête que ce ſont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq ou ſix jours, & ſouvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Aſſiſtans, du moins ceux, qui ſont intéreſſés au jeu, ſont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on ſe querelle, qu'on ſe bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occaſions, & dans l'yvreſſe, on peut juger, ſi à la fin de la Partie les uns & les autres ont beſoin de repos.

Uſage ſuperſtitieux de ce jeu pour la guériſon des Malades.

Il arrive quelquefois que ces Parties de jeu ſe font par ordonnance du Médecin, ou à la priere d'un Malade : il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre ; ce rêve eſt toujours pris pour un commandement de quelque Génie ; & alors on ſe prépare au jeu avec un très-grand ſoin. On s'aſſemble pendant pluſieurs nuits pour s'eſſayer, & voir qui a la main plus heureuſe. On conſulte ſon Génie, on jeûne, les Perſonnes mariées gardent la continence, & le tout pour obtenir un ſonge favorable. Tous les matins on raconte ceux, qu'on a eus, & de toutes les choſes, qu'on a révées, & qu'on s'imagine pouvoir porter bonheur, on en fait un amas, & on les met dans de petits ſachets, qu'on porte ſur ſoi. Si quelqu'un a la réputation d'être heureux, c'eſt-à-dire, dans le ſens de ce Peuple, d'avoir un Génie familier plus puiſſant, & plus enclin à faire du bien, on ne manque point de le faire approcher de celui, qui tient le Plat. On va même quelquefois le chercher bien loin, & ſi la vieilleſſe, ou quelqu'infirmité ne lui permettoit pas de marcher, on le porteroit ſur ſes épaules.

On a ſouvent preſſé les Miſſionnaires de ſe trouver à ces jeux, dans la perſuaſion, où l'on eſt, que leurs Génies tutélaires ſont les plus puiſſans de tous. Il arriva un jour dans un Village Huron qu'une Malade ayant fait appeller un Jongleur, ce Charlatan lui ordonna le jeu du Plat, & marqua un autre Village que le ſien pour jouer. Elle envoya auſſitôt demander au Chef de ce Village ſon agrément ; il fut accordé, on joua, & le jeu fini, la Malade fit aux Joueurs de grands remercimens de la guériſon, qu'ils lui avoient, diſoit-elle,

procurée. Il n'en étoit pourtant rien, au contraire elle étoit plus mal, mais il faut toujours paroître content, lors même qu'on a moins ſujet de l'être. 1721. Juin.

La mauvaiſe humeur de cette Femme & de ſes Parens tomba ſur les Miſſionnaires, qui avoient refuſé d'aſſiſter au jeu, quelque inſtance, qu'on leur eût faite pour les y engager, & dans le chagrin de leur peu de complaiſance en cette occaſion, on leur reprocha que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Génies des Sauvages n'avoient plus aucun pouvoir. Ces Religieux ne manquerent pas de profiter de cet aveu pour faire ſentir à ces Infidéles la foibleſſe de leurs Divinités, & la ſupériorité du Dieu des Chrétiens; mais outre que dans ces rencontres il eſt rare qu'on ſoit aſſez bien diſpoſé pour entendre raiſon, ces Barbares répondent froidement: « Vous avez « vos Dieux, & nous avons les nôtres: c'eſt un malheur pour « nous, qu'ils ne ſoient pas auſſi puiſſans que les vôtres. «

Le Détroit eſt une des Contrées du Canada, où un Botaniſte pourroit faire plus de découvertes. J'ai déja obſervé que tout le Canada produit une grande quantité de Simples, qui ont de grandes vertus. On ne doute pas que les Néges n'y contribuent beaucoup, mais il y a ici une variété de terroir, qui jointe à la douceur du climat, & à la liberté, qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la Terre, parce que le Pays eſt plus découvert, donne lieu de croire que les Plantes y ont plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'Herbe à la Puce, & de ſes effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernierement la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre par-tout, & dont la connoiſſance eſt des plus néceſſaires aux Voyageurs, non pas pour ſes bonnes qualités, car je ne lui en ai encore vu attribuer aucune, mais parce qu'on ne ſçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'*Herbe à la Puce*, mais ce nom n'eſt pas aſſez expreſſif pour marquer les effets, qu'elle produit. Ces effets ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon le tempéramment de ceux, qui la touchent: il en eſt même, ſur qui elle ne fait rien: mais les uns, en la regardant ſeulement, ſont attaqués d'une fiévre violente, qui dure plus de quinze jours, & qui eſt accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande demangeaiſon par tout le Corps. Elle n'opere ſur d'autres, que quand ils la touchent; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de Lépre. On en a vû, qui en avoient les mains toutes

1721. Juin.

perduës. On n'y connoît point encore d'autre reméde, que la patience; au bout de quelque tems tout ſe diſſipe.

Des Citrons du Détroit.

Il croît auſſi au Détroit des Citronniers en plein ſol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils ſont plus petits, & d'un goût fade: ils ſont excellens confits. La racine de cet Arbre eſt un poiſon mortel & très-ſubtil, & en même-tems un antidote ſouverain contre la morſure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'inſtant ſur la playe: ce reméde eſt prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conſerve, dit-on, toute ſa beauté juſqu'environ dix lieuës dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou ſix lieuës, en tirant vers le Lac Erié au Sud-Oueſt, on découvre d'immenſes Prairies, qui s'étendent plus de cent lieuës en tout ſens, & qui nourriſſent une quantité prodigieuſe de ces Bœufs, dont je vous ai déja parlé plus d'une fois.

Je ſuis, &c.

DIX-HUITIÉME LETTRE.

Pluſieurs traits du caractere, des uſages, & du gouvernement des Sauvages.

Au Détroit ce quatoziéme de Juin, 1721.

MADAME,

APRE'S avoir fermé ma derniere Lettre, & l'avoir remiſe à une Perſonne, qui deſcendoit à Quebec, je me diſpoſois moi-même à pourſuivre mon Voyage, & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin, & par le peu de précautions de ceux, qui me conduiſent, me voici de retour au Fort de Pontchartrain, où je crains beaucoup d'être obligé de reſter encore pluſieurs jours. Ce ſont de ces contretems, auſquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens, ils ne ſont jamais preſſés, & ſont fort négligens à prendre

dre leurs mesures. Mais comme il faut tirer partie de tout, je vais profiter de ce retardement, pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages, & de leur façon de se conduire dans les Affaires. Cette connoissance vous mettra plus en état de comprendre bien des choses, que j'aurai occasion de vous dire dans la suite. 1721. Juin.

Je m'étendrai pourtant le moins que je pourrai sur ce sujet : premierement, parce que tout n'y est pas fort intéressant ; en second lieu, parce que je ne veux rien vous écrire, qui ne soit appuyé sur de bons témoignages, & qu'il n'est pas aisé de trouver des personnes, dont la sincerité soit hors de toute atteinte, au moins d'exagération ; ou qu'on ne puisse soupçonner d'avoir trop légerement ajoûté foi, à tout ce qu'on leur a débité ; ou qui ayent enfin assez de discernement, pour saisir les choses dans leur vrai point de vûë ; ce qui demande un long séjour dans le Pays, & une longue habitude avec ses Habitans. Je ne vous dirai donc rien de moi, sur cet article, & cela m'empêchera de mettre beaucoup de suite dans ce que je dirai : mais il ne vous sera pas difficile de rassembler, & de faire un tout assez régulier des traits, dont je parsemerai mes Lettres, à mesure, que j'en serai instruit.

Il faut convenir, Madame, que plus on voit nos Sauvages de près, & plus on découvre en eux de qualités estimables. La plûpart des Principes, qui servent à regler leur conduite, les Maximes générales, sur lesquelles ils se gouvernent, & le fond de leur Caractere, n'ont presque rien, qui sente le Barbare. D'ailleurs les idées, quoiqu'entierement confuses, qui leur sont restées d'un Premier Etre, les vestiges presque effacés du Culte Religieux, qu'ils paroissent avoir autrefois rendu à cette Divinité suprême ; & les foibles traces, qu'on remarque, jusques dans leurs actions les plus indifférentes, de l'ancienne Croyance, & de la Religion primitive, peuvent les remettre plus facilement qu'on ne croit, dans le chemin de la Verité, & donner à leur Conversion au Christianisme des facilités qu'on ne rencontre pas, ou qui sont contre-balancées par de plus grands obstacles, dans les Nations les plus civilisées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas, que la Politesse, les lumieres, les Maximes d'Etat, forment dans celles-ci un attachement & une prévention pour leur fausse Croyance ; que toute l'habileté, & tout

Les Sauvages du Canada sont plus aisés à convertir, que les Nations les plus policées.

1721. Juin.

le zele des Ouvriers Evangéliques, ont bien de la peine à détruire, & qu'il faut que la Grace agiſſe plus puiſſamment ſur des Infideles éclairés, que leur préſomption aveugle preſque toujours, que ſur ceux, qui ne lui oppoſent que des lumieres bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plûpart des Peuples de ce Continent ont une ſorte de Gouvernement Ariſtocratique, dont la forme varie preſque à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait ſon Chef indépendant de tous les autres de la même Nation, & de qui les Sujets dépendent en très peu de choſes, néanmoins il ne ſe conclut aucune Affaire de quelque importance, que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* étoient plus abſolus, & il ne paroît pas qu'ils fuſſent obligés, comme les Chefs le ſont preſque partout ailleurs, de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire, ils tiroient une eſpece de Tribut de leurs Sujets, & ne mettoient nullement leur grandeur, à ne ſe rien réſerver pour eux. Mais il ſemble, que la diſperſion de ces Sauvages Acadiens, & peut-être auſſi leur Commerce avec les François, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de ſe gouverner, dont LESCARBOT & CHAMPLAIN ſont les ſeuls, qui nous ayent donné quelque détail.

Diviſion des Nations en Tribus.

Pluſieurs Nations ont chacune trois Familles, ou Tribus principales, auſſi anciennes, à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont néanmoins une même Souche, & il y en a du moins une, qui eſt regardée, comme la premiere, qui a une ſorte de prééminence ſur les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux de cette Tribu; au lieu qu'entre elles, on ne ſe traite que de Couſins. Ces Tribus ſont mêlées, ſans être confonduës, chacune a ſon Chef ſéparé dans chaque Village; & dans les Affaires, qui intereſſent toute la Nation, ces Chefs ſe réuniſſent pour en déliberer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal, & la Nation entiere a auſſi le ſien, dont elle prend le nom, & dont la Figure eſt ſa Marque, ou ſi l'on veut ſes Armoiries. On ne ſigne point autrement les Traités, qu'en traçant ces Figures; ſi ce n'eſt que des raiſons particulieres en faſſent ſubſtituer d'autres.

Ainſi la Nation Huronne, eſt la Nation du *Porc-Epi*: ſa premiere Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou du *Chevreüil*, les Auteurs varient ſur cela; les deux autres ont pris pour leurs

Animaux le *Loup*, & la *Tortuë*; enfin chaque Bourgade a auſſi le ſien, & c'eſt apparemment cette variété, qui a déſorienté les Auteurs des Relations. D'ailleurs il eſt bon d'obſerver qu'outre ces diſtinctions de Nations, de Tribus, de Bourgades par les Animaux, il y en a encore d'autres, qui ont leur fondement dans quelque uſage, ou dans quelque évenement particulier. Par exemple, les Hurons *Tionnontatez*, qui ſont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation du Petun, & nous avons un Traité, où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Caſtor. 1721. Juin.

La Nation Iroquoiſe a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette difference néanmoins, que la Famille de la Tortuë y eſt diviſée en deux, qu'on appelle *la grande* & *la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en eſt de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'eſt, pour ainſi dire, que de repréſentation, ils en ont un autre, qui les diſtingue plus particuliérement, & qui eſt comme un titre de dignité. Ainſi l'un eſt appellé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troiſiéme, qui leur eſt perſonnel. Mais je croirois aſſez que cela n'eſt en uſage que dans les Nations, où la qualité de Chef eſt héréditaire. Obſervation ſur les noms des Chefs.

Ces impoſitions de titres ſe font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou, s'il eſt trop jeune, celui, qui le repréſente, doit faire un feſtin & des préſens, prononcer l'éloge de ſon Prédéceſſeur, & chanter ſa chanſon. Il y a néanmoins tel nom perſonnel ſi célébre, que nul n'oſe ſe l'approprier, ou qui eſt du moins fort lontems ſans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle reſuſciter celui, qui le portoit.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef eſt élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'inſtallation ſe réduit à des feſtins, accompagnés de danſes & de chants. Le Chef élû ne manque auſſi jamais de faire le panégyrique de celui, dont il prend la place, & d'invoquer ſon Génie. Parmi les Hurons, où cette dignité eſt héréditaire, la ſucceſſion ſe continue par les Femmes, enſorte qu'à la mort du Chef ce n'eſt pas ſon Fils, qui lui ſuccéde, mais le Fils de ſa Sœur, ou à ſon défaut, ſon De la Succeſſion & de l'Election des Chefs.

1721. Juin.

plus proche Parent en ligne féminine. Si toute une Branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation choisit le Sujet, qui lui plaît davantage, & le déclare Chef.

De leur pouvoir.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner, & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent pas de grandes marques de respect, & s'ils sont toujours obéis, c'est qu'ils sçavent jusqu'où ils doivent commander. Il est vrai même qu'ils prient ou proposent plutôt qu'ils ne commandent, & que jamais ils ne sortent des bornes du peu d'autorité, qu'ils ont. Ainsi c'est la raison, qui gouverne, & le gouvernement est d'autant plus efficace, que l'obéissance est plus libre, & qu'on n'a pas à craindre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Des Assistans, ou Conseillers.

Il y a plus, chaque Famille a droit de se choisir un Conseiller, & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel le Chef ne sçauroit rien entreprendre. Ces Conseillers sont sur-tout obligés d'avoir l'œil sur le thrésor public, & c'est particuliérement à eux, qu'il appartient d'en marquer l'emploi. Leur réception se fait dans un Conseil général; mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Du Corps des Anciens.

Ce Corps des Conseillers, ou Assistans est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu sçavoir quel est précisément cet âge. Le dernier est celui des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déja commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espece de Général sans caractere, sans autorité réelle, qui ne

peut ni récompenſer, ni punir, que ſes Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, ſans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'eſt preſque jamais contredit : tant il eſt vrai que parmi des Hommes, qui ſe conduiſent par la raiſon, & qui ſont guidés par l'honneur & le zéle pour la Patrie, l'indépendance ne détruit point la ſubordination, & que ſouvent l'obéiſſance libre & volontaire eſt toujours celle, ſur laquelle on peut plus ſûrement compter. Au reſte les qualitez requiſes pour un Chef de Guerre ſont, d'être heureux, brave, & déſintéreſſé. Il n'eſt pas étonnant qu'on obéiſſe ſans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caracteres. 1721. Juin.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, ſi on en excepte le Canton Irouquois d'Onneyouth, où elle eſt alternative entre les deux Sexes. Mais ſi tel eſt le droit, la pratique y eſt rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles ſçachent, & rarement une affaire importante leur eſt communiquée, quoique tout ſe faſſe en leur nom, & que les Chefs ne ſoient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pû obtenir un Miſſionnaire pour ſa Bourgade, eſt une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes ſe réduit à bien peu de choſes. On m'a pourtant aſſûré que ce ſont encore elles, qui délibérent les premieres ſur ce qu'on propoſe dans le Conſeil, & qu'elles donnent enſuite le réſultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conſeil Général, compoſé des Anciens ; mais il y a bien de l'apparence que tout cela ſe fait pour la forme & avec les reſtrictions, que je viens de dire. Les Guerriers conſultent auſſi entre eux ſur tout ce qui eſt de leur reſſort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intereſſe la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conſeil des Anciens, qui juge en derniere inſtance. Pouvoir des Femmes dans quelques Nations.

Il faut convenir qu'on procéde dans ces Aſſemblées avec une ſageſſe, une maturité, une habileté, je dirai même, communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athênes, & au Sénat de Rome dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'eſt qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes paſſions, qui ont ſi fort altéré Sageſſe de ces Conſeils.

1721. Juin.

la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages sur le bien public. Les Intéressés ne laissent pas de faire jouer bien des ressorts, & d'employer un manége, dont on auroit peine à croire capables des Barbares, pour venir à bout de leurs desseins. Il est encore vrai qu'ils ont tous au souverain dégré le grand art de cacher leur marche: mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur sont les principaux mobiles de toutes leurs Entrepriſes. Ce qu'on ne peut excuſer en eux, c'eſt que le plus ſouvent ils mettent leur honneur à ſe venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le ſeul Chriſtianiſme peut bien corriger, & que toute notre politeſſe & notre Religion ne corrigent pas toujours.

Des Orateurs.

Chaque Tribu a ſon Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guéres que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conſeils publics, & dans les Aſſemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteſte, ils ont une connoiſſance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur miniſtere, & une dextérité à mettre leur bon droit dans tout ſon jour, qui ne peut aller plus loin. En quelques occaſions les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interpréte.

Des intérêts de ces Peuples.

Des Peuples, qu'on peut dire ne poſſeder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point l'ambition de s'étendre, devroient, ce ſemble, avoir peu de choſes à démêler les uns avec les autres. Mais l'eſprit de l'Homme naturellement inquiet ne ſçauroit demeurer ſans action, & il eſt ingénieux à ſe procurer de quoi s'occuper. Ce qui eſt certain, c'eſt que nos Sauvages négocient ſans ceſſe, & qu'ils ont toujours quelque affaire ſur le tapis. Ce ſont des Traités à conclure, ou à renouveller, des ofres de ſervice, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la Guerre, des complimens ſur la mort d'un Chef, ou d'une Perſonne conſidérable. Tout cela ſe fait avec une dignité, une attention, j'oſe même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes; & elles le ſont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela ont preſque toujours des inſtructions ſecrettes, & le motif apparent de leur députa-

1721. Juin.

tion n'eſt ſouvent qu'un voile, qui en cache un autre plus ſérieux.

La Nation du Canada, qui depuis deux ſiécles y fait la premiere figure. eſt l'Iroquoiſe. Ses ſuccès à la guerre lui ont donné ſur la plûpart des autres une ſupériorité, qu'aucune d'elle n'eſt plus en état de lui diſputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle eſt devenuë fort inquiette & fort intriguante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de ſa ſituation, qu'elle ſçut bientôt reconnoître, & dont elle a très-bien ſçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres ſeroient obligés de la ménager, & il eſt vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etabliſſement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Perſuadée de ſon côté que, ſi l'une des deux Nations prévaloit ſur l'autre, elle en ſeroit bientôt opprimée, elle a trouvé le ſecret de balancer leurs ſuccès, & ſi l'on fait réflexion que toutes ſes forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou ſix mille Combattans, & que depuis lontems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y ſuppléer que par beaucoup d'habileté & d'adreſſe.

Politique des Iroquois.

Pour ce qui eſt des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduiſent à très-peu de choſes, & ſont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement juſques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne ſont occupés que du Public. Une ſeule affaire, quelque peu importante qu'elle ſoit, eſt lontems en délibération; tout ſe traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne ſe décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait ſous main quelque préſent à un Ancien pour s'aſſûrer de ſon ſufrage, on eſt ſûr de l'obtenir, dès que le préſent eſt accepté. Il eſt preſque inoui qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette ſorte, mais il ne le prend pas aiſément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les Jeunes Gens entrent de bonne heure en connoiſſance des affaires, ce qui les rend ſérieux & mûrs dans un âge, où nous ſommes encore enfans; cela les intéreſſe dès leur premiere jeuneſſe au bien public, & leur inſpire une émulation, qu'on a grand ſoin de fomenter, & dont il n'eſt rien, qu'on ne puiſſe ſe promettre.

Du gouvernement des Villages.

1721. Juin.

Ses Défauts.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'eſt qu'il n'y a preſque point de Juſtice Criminelle parmi ces Peuples ; à la verité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes ſuites, qu'il auroit parmi nous ; le grand reſſort de nos paſſions, & la ſource principale des déſordres, qui troublent le plus la Societé Civile, c'eſt-à-dire, l'interêt, n'ayant preſque point de force ſur des Gens, qui ne ſongent point à theſauriſer, & s'embarraſſent fort peu du lendemain.

On peut encore leur reprocher avec juſtice la maniere, dont ils élevent leurs Enfans : ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de les châtier ; tant qu'ils ſont petits, on dit qu'ils n'ont point de raiſon, & les Sauvages ne ſont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement ; quand ils ſont dans un âge à pouvoir raiſonner, on prétend qu'ils ſont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à perſonne. On pouſſe ces deux Maximes, juſqu'à ſe laiſſer maltraiter par des Yvrognes, ſans même ſe défendre, de peur de les bleſſer : *Pourquoi leur faire du mal*, diſent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, *ils ne ſçavent ce qu'ils font.*

En un mot, ces Amériquains ſont parfaitement convaincus, que l'Homme eſt né libre, qu'aucune Puiſſance ſur la Terre n'a droit d'attenter à ſa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de ſa perte. On a même eu bien de la peine à détromper ſur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre que, par une ſuite de la corruption de notre Nature, qui eſt l'effet du Peché, la liberté effrenée de faire le mal differe peu d'une eſpece de neceſſité de le commettre, vû la force du penchant, qui nous y porte ; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre premiere liberté, en paroiſſant nous la ravir. Heureuſement pour eux, l'expérience ne leur fait pas ſentir, ſur bien des articles eſſentiels, toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoiſſances étant plus bornées que les nôtres, leurs déſirs le ſont auſſi davantage : réduits au ſimple néceſſaire, auquel la Providence a ſuffiſamment pourvû, à peine ont-ils l'idée du ſuperflu.

Après tout, c'eſt un grand déſordre que cette tolérance, & cette impunité ; c'en eſt un auſſi, que ce défaut de ſubordination, qui ſe remarque dans le Public, & encore plus dans le

le Domeſtique, où chacun fait ce qu'il veut : où le Pere, la Mere, & les Enfans vivent ſouvent comme des perſonnes raſſemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entre eux ; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, ſans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que ſi c'étoient des Etrangers ; où les Enfans ſont élevés dans une indépendance entiere ; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la Nature, ni les plus indiſpenſables devoirs de la Societé. 1721. Juin.

Si dans les Nations les plus ſagement gouvernées, & qui ſont retenuës par le frein d'une Religion toute ſainte, on ne laiſſe pas de voir quelquefois de ces Monſtres, qui deshonorent l'humanité, ils y ſont du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'eſt que le crime d'un Particulier, quand il eſt ſuivi du châtiment, devient le crime de la Nation, qui le laiſſe impuni, comme le parricide même l'eſt, parmi les Sauvages ; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'eſt, cette impunité eſt une tache, que rien ne peut laver, & qui ſent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quelexceptions, dont je parlerai bientôt ; mais en géneral, l'eſprit de nos Sauvages eſt tel.

Principes, ſur quoi elle eſt établie.

Non-ſeulement ils ſont perſuadés qu'une perſonne, qui n'eſt pas en ſon bon ſens, n'eſt point réprehenſible, ou du moins ne doit pas être punie ; mais ils s'imaginent encore, qu'il eſt indigne d'un Homme, de ſe défendre contre une Femme, ou contre un Enfant ; bien entendu apparemment, lorſqu'il n'y va point de la vie, ou qu'il n'y a point de riſque d'être eſtropié, encore prend-on alors, s'il eſt poſſible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tuë un autre de ſa Cabanne, s'il étoit Yvre, & ſouvent fait-on ſemblant de l'être, quand on veut faire de ſemblables coups, on ſe contente de plaindre & de pleurer le mort ; c'eſt un malheur, dit-on, le Meurtrier ne ſçavoit pas ce qu'il faiſoit.

S'il étoit de ſang froid, on ſuppoſe aiſément, qu'il avoit de bonnes raiſons, pour en venir à cette extremité. S'il eſt évident qu'il n'en avoit point, c'eſt à ceux de ſa Cabanne, comme les ſeuls intereſſés, à le châtier ; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'eſt ſans aucune forme de Juſtice ; de ſorte que ſa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particu-

1721. Juin.

lier ; quelquefois un Chef ſera bien aiſe de profiter de l'occaſion de ſe défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'eſt point puni d'une maniere, qui ſatisfaſſe à la Juſtice, & qui établiſſe la ſûreté & la tranquillité publiques.

Un Aſſaſſinat, qui intereſſeroit pluſieurs Cabannes, auroit cependant toujours des ſuites fâcheuſes, ſouvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combuſtion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'eſt pourquoi dans ces rencontres le Conſeil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'eſt ordinairement le Public, qui fait les Préſens, & toutes les démarches néceſſaires auprès de la Famille offenſée. La prompte punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & ſi les Parens du Mort, peuvent l'avoir en leur puiſſance, il leur eſt permis d'en faire ce qu'ils veulent ; mais ſa Cabanne croit qu'il n'eſt pas de ſon honneur de le ſacrifier, & ſouvent le Village, ou la Nation, ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle maniere les Hurons puniſſent l'Aſſaſſinat.

J'ai lû dans une Lettre du P. de Brebeuf, qui a lontems vécu parmi les Hurons, que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les Aſſaſſins, en cette maniere. Ils étendoient le corps mort ſur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de ſe tenir pluſieurs jours de ſuite immédiatement au deſſous, & de recevoir tout ce qui découloit de ce Cadavre, non-ſeulement ſur ſoi, mais encore ſur ſon manger, qu'on mettoit auprès de lui, à moins que par un préſent conſidérable, fait à la Cabanne du Défunt, il n'obtînt de garantir ſes Vivres de ce Poiſon. Mais le Miſſionnaire ne dit point, ſi cela ſe faiſoit par Autorité Publique, ou ſi c'étoit ſeulement une Répreſaille, dont uſoient les Intereſſés, quand ils pouvoient avoir l'Aſſaſſin en leur puiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, le moyen le plus uſité parmi tous les Sauvages pour dédommager les Parens d'un Homme, qui a été aſſaſſiné, c'eſt de le remplacer par un Priſonnier de Guerre : alors ce Captif eſt preſque toujours adopté : il entre dans tous les droits du Défunt, & fait bientôt oublier celui, dont il occupe la place. Il eſt néanmoins quelques crimes odieux, qui ſont ſur le champ punis de mort, du moins parmi quelques Nations, tels ſont les Maléfices.

Punition des Magiciens.

Quiconque en eſt ſoupçonné, n'eſt en ſûreté nulle part ;

1721. Juin.

on lui fait même ſubir, quand on s'eſt ſaiſi de lui, une ſorte de queſtion, pour l'obliger à nommer ſes Complices, après quoi il eſt condamné au Supplice des Priſonniers de Guerre; mais on demande auparavant le conſentement de ſa Famille, qui n'oſeroit le refuſer. Les moins criminels ſont aſſommés, avant que d'être brûles. On traite à peu près de même, ceux qui deshonorent leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'eſt la Famille même, qui en fait juſtice.

Reglement pour les choſes trouvées.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins à dérober, & qui le faiſoient avec une dexterité, dont nos plus habiles Filoux ſe feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit découvert le Voleur, non-ſeulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout ce qui étoit dans ſa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, ſa Femme & ſes Enfans, ſans qu'ils puſſent faire la moindre réſiſtance. D'ailleurs, pour éviter toutes les conteſtations, qui pouvoient naître à ce ſujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute choſe trouvée, n'y eût-il qu'un inſtant, qu'elle eût été perduë, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvû que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déja reclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la ſupercherie de part du Premier, on l'obligeoit de reſtituer; ce qui occaſionnoit quelquefois des diſſenſions aſſez difficiles à terminer: Voici un trait aſſez ſingulier en ce genre.

Trait ſingulier à l'occaſion d'une choſe trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un Collier de Porcelaine, qui valoit environ dix Ecus de notre Monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermé dans un petit Sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit ſuſpendu ſon Sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en apperçut, & qui avoit grande envie de lui eſcamoter ſon Collier, crut l'occaſion favorable de s'en ſaiſir, ſans qu'on pût l'accuſer de Vol: elle ne le perdit point de vûë, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant paſſée dans le Champ voiſin, elle courut à l'Arbre, prit le Sac, & ſe mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourne la tête, & dit que ce Sac lui appartient, que c'eſt elle, qui l'a ſuſpendu à l'Arbre, qu'elle ne l'a ni perdu, ni oublié, & que ſon intention étoit de le reprendre à la fin de ſon travail; ſa Partie lui répond, qu'on ne juge pas des

1721. Juin.

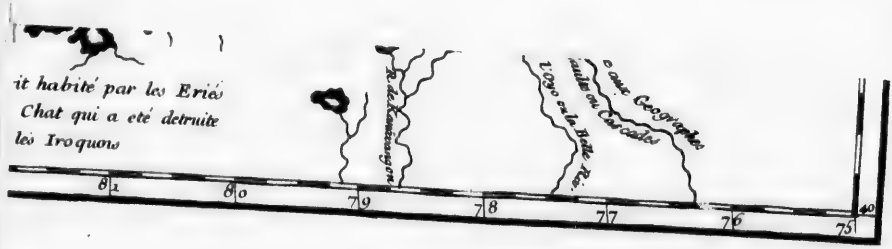
intentions, & qu'étant ſortie de ſon Champ, ſans avoir repris ſon Sac, elle étoit cenſée l'avoir oublié.

Après bien des conteſtations entre ces deux Femmes, qui ne ſe dirent pourtant pas un mot déſobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont » voici quelle fut la déciſion: « A juger dans la rigueur, dit-il, » le Sac appartient à celle, qui l'a trouvé; mais les circonſtances » ſont telles, que, ſi cette Femme ne veut pas être taxée d'ava- » rice, elle le doit rendre à celle, qui le réclame, & ſe conten- » ter de quelque petit préſent, que celle-ci ne peut ſe diſpenſer » de lui faire ». Les deux Parties acquieſcerent à ce Jugement; & il eſt bon d'obſerver que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir ſur l'eſprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtiment, & qu'en général ces Peuples ſe conduiſent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Combien les Sauvages ſont ſenſibles au point d'honneur.

Ce que je vais vous ajoûter, Madame, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les ſuites d'un meurtre, le Public ſe charge de faire les ſoumiſſions pour les coupables, & de dédommager les Intéreſſés: croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces déſordres, que les Loix les plus ſéveres? Rien n'eſt pourtant plus vrai: car comme ces ſatisfactions coûtent beaucoup à des Hommes, dont la fierté paſſe tout ce qu'on en peut dire, le Criminel eſt plus ſenſible à la peine, où il voit le Public à ſon ſujet, qu'il ne le ſeroit à la ſienne propre, & le zéle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puiſſamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des ſupplices.

D'ailleurs il eſt certain que l'impunité n'a pas toujours regné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis, & nos premiers Miſſionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils ſçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui déshonnoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le ſang du Coupable. Le Pere de Brebœuf apperçut un jour un jeune Huron, qui aſſommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette » violence. « C'eſt ma Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a » volé, je veux expier par ſa mort l'affront, qu'elle m'a fait,


it habité par les Eriés
Chat qui a eté detruite
les Iroquois
R. de Sandusky
Lac Erié ou la Belle R.
Carte Geographique
Isle ou Cap
81
80
79
78
77
76
75
40

CARTE
DES LACS DU CANADA
Dressée sur les Manuscrits du Depost des Cartes, Plans et Journaux de la Marine et sur le Journal du RP. de Charlevoix.
Par N. BELLIN Ingenieur et Hydrographe de la Marine 1744.
ECHELLES
Lieues communes de France de 2282. Toises
Grandes Lieues de France de 2853. Toises
LAC SUPÉRIEUR
LAC MICHIGAN
LAC HURON
ISLE ROYALE
PAYS DES OUTAGAMIS OU DES RENARDS
Ce Canton
Toute cette
Isle Maurepas
I. Pontchartrain
I. Philippeaux
I. Ste Anne
Isle Manitoualin
Les Sakis
Les Pouteouatamis
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Ce Canton est entiérement inconnu
Lac des Abitibis
Detroit de St Germain
Fort des Abitibis
Lac du Labiruite
Lac Temiscaming
PAYS DES TEMISCAMINGS
Ance à la Mine
Lac Caouinagamic
PAYS DES NIPISSINGS
Lac Nipissing
Mataouan
Long Sault
Rapide du Grenadier
R. Acounagousin
Toute cette Coste nest point connue
Isle Manitoualin
R. du François
Portage de la Marquise
Portage Talon
Portage des Rats
Portage de l'Epine
Portage des Galots
Roche Capitale
Port des Joachins
Grandes Allumettes
Portage de la Roche Fondue
Petites allumettes
Outaouais
ANCIEN PAYS DES OUTAOUAIS
R. de la Bonne chere
LAC HURON
Deux Rivieres dont on ne connoit pas la Source
Lac Taronto
Ste Marie des Hurons
Petit lac des Hurons
Lac Quentio
Ici étoient plusieurs Bourgades
ANCIEN PAYS DES HURONS
Nation du Petun Detruite
LES IROQUOIS DU NORD
Tsonnontouans
Gannejoute
Village d'Outouacs
Village de Mississagués
Nation-Neutre Detruite
Lac de Ste Claire
Fort Pontchartrain
Ville de Hurons
Detroit
Grande Riviere
Pointe Pelée
Pointe mouillée
Isle des Sorciers
Isle aux Pommes
Saults de Niagara de 550 pieds au plus
Fort
LAC ONTARIO
Grand Marais
Fontaines brulantes
Tsonnontouans
Teckiroguen
Onneiouts
Lac Teckiroguen
Onneiouts
LAC ERIÉ
PAYS DES IROQUOIS
Toute cette coste n'est presque point connue
Portage et Lac de Kanavangen
Ce Canton etoit habité par les Eriés ou Nation du Chat qui a été detruite par les Iroquois

& à toute notre Famille ». On me demande ma Lettre, & je finis en vous assûrant que je suis, &c. 1721. Juin.

DIX-NEUVIÉME LETTRE.

Voyage du Détroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.

A Michillimakinac, ce trentiéme de Juin, 1721.

MADAME,

CE fut le dix-huitiéme de ce mois que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Détroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë qu'un orage accompagné d'un déluge de Pluye, me contraignit de gagner la Terre bien mouillé, & nous passâmes la nuit fort mal à notre aise : le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverser le Lac de Sainte Claire, cette traverse n'est cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laisse sur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à son embouchure ; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugierent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & presque vis-à-vis, il y en a une autre, dont l'entrée est une fois plus large, & qu'on remonte quatre-vint lieuës sans rencontrer aucun Rapide, ce qui est rare dans les Rivieres de ce Pays : on n'a pu me dire son nom. Départ du Détroit.

La route depuis le Fort du Détroit jusqu'à la fin de la traverse, est Est-Nord-Est : de-là on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud pendant quatre lieuës, au bout desquelles on trouve à main droite un Village de Missiſſaguez, placé sur un terrein fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable situation, qui se puisse voir. De-là jusqu'au Lac Huron, on compte douze lieuës, & le Pays est toujours charmant. C'est un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, séparées par de belles Prairies, &

1721. Juin.

semées d'Isles, dont quelques-unes sont assez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Est, & en entrant dans le Lac Huron, la route est au Nord pendant douze autres lieuës.

Soin, que les jeunes Sauvages prennent de se parer.

En faisant la traverse du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & sur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le passage, qu'il me demandoit: mais il ne me fut que d'un médiocre secours. En récompense il me divertit beaucoup, jusqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva sur notre tête, commença à m'inquietter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à sa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prît son miroir, pour voir si le mouvement de ses bras n'avoit rien dérangé dans l'œconomie de son ajustement, ou si la sueur n'avoit pas alteré les traits, qu'il s'étoit formés sur son visage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne sçai s'il esperoit d'arriver au Village des Missisaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête; mais nous ne pûmes pas aller si loin. L'orage creva, comme nous touchions presque à une Isle, où se termine la traverse du Lac, & il fallut y rester. Le jeune Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté de ce contretems, car ces Gens-là se consolent aisément de tout. Peut-être aussi n'avoit-il prétendu que se montrer à nous dans toute sa beauté; mais si c'étoit là son dessein, il avoit bien perdu sa peine, je l'avois vû dans son naturel peu de jours auparavant, & je l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce bisarre assortiment de couleurs, qui lui avoit tant coûté. On voit ici peu de Femmes se peindre le visage, mais les Hommes, & sur-tout les Jeunes-Gens, sont fort curieux de cette parure; il y en a, qui employent une demie journée à se farder ainsi, uniquement pour aller de porte en porte se faire regarder, & qui s'en retournent ensuite fort contens d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vint-uniéme vers les dix heures du matin, & nous y eûmes d'abord le divertissement de la Pêche de l'Esturgeon. Le lendemain, malgré le Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui se contenta de nous menacer, j'avançai jusqu'à près de vint-cinq lieuës dans

le Lac, mais le vint-troiſiéme une brume épaiſſe, qui nous empêchoit de voir à quatre pas devant notre Canot, nous obligea d'aller plus lentement, parce que nous navigions ſur un Banc de Roche, qui en bien des endroits n'eſt pas couvert d'un demi pied d'Eau : il s'étend bien loin au large, & a dix lieuës de long : nos Canadiens l'ont appellé *les Pays Plats*. 1721. Juin.

Le jour ſuivant nous gagnâmes la *Baye de Saguinam*, laquelle a cinq ou ſix lieuës d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on aſſûre être un très-beau Pays. De-là juſqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chaſſe. Dix lieuës au-deſſus de la Baye du Saguinam on apperçoit deux Rivieres aſſez grandes à une lieuë l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieuës plus loin l'*Anſe au Tonnerre*, qui a trois lieuës d'ouverture, & aſſez peu de profondeur. Situation de Michillimakinac.

Michillimakinac (*a*) eſt par les quarante-trois dégrés trente minuttes de latitude Nord, & la route, qui eſt de cent lieuës depuis la ſortie du Détroit, en côtoyant la Rive Occidentale du Lac Huron, vaut preſque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poſte, qui eſt bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & ſur-tout les Hurons. Pluſieurs Outaouais les y ont ſuivis. D'autres ſe ſont diſperſés dans les *Iſles du Caſtor*, il n'en reſte plus ici qu'un médiocre Village, où il ſe fait néanmoins encore un aſſez grand commerce de Pelleteries, parce que c'eſt le paſſage, ou le rendez-vous de quantité de Nations Sauvages.

On y a conſervé le Fort, & la Maiſon des Miſſionnaires, qui n'y ſont pas préſentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais, mais la Cour juge leur préſence néceſſaire dans un lieu, où il faut ſouvent traiter avec nos Alliés, & exercer leur miniſtere auprès des François, qui s'y rendent en grand nombre. On m'aſſûre que depuis l'Établiſſement du Détroit, & la diſperſion des Sauvages, qu'il a occaſionnée, pluſieurs Nations du Nord, qui avoient accoûtumé d'apporter ici leurs Pelleteries, ont pris la route de la Baye d'Hudſon par la Riviere

(*a*) Quelques-uns prononcent *Miſſillimakinac*, ce qui a trompé M. de LA MARTINIERE, lequel en fait deux endroits différens.

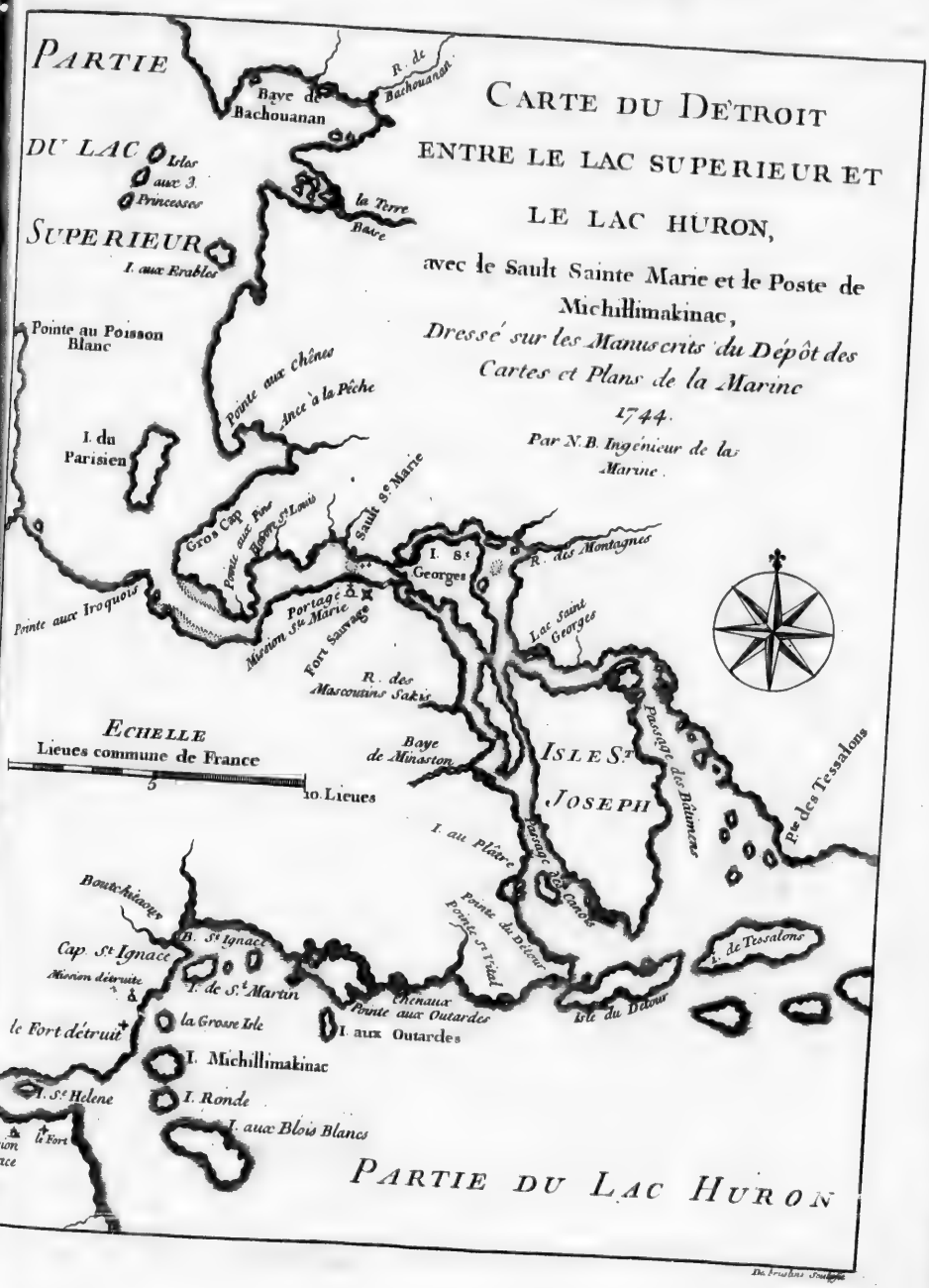
1721. Juin. Bourbon & y vont commercer avec les Anglois ; mais M. de la Motte n'avoit garde de prévoir cet inconvénient, puiſqu'alors nous étions en poſſeſſion de la Baye d'Hudſon.

La ſituation de Michillimakinac eſt très-avantageuſe pour le Commerce. Ce Poſte eſt entre trois grands Lacs ; le *Michigan*, qui a trois cent lieuës de circuit, ſans parler de la grande Baye, qui s'y décharge : le Lac *Huron*, qui a trois cent cinquante lieuës de circonférence, & qui eſt en forme de Triangle ; & le Lac *Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous trois ſont navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ne ſont ſeparés, que par un petit Détroit, lequel a auſſi aſſez d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent encore naviguer ſans obſtacle, dans tout le Lac Erié, juſqu'à Niagara. Il eſt vrai qu'il n'y a de communication entre le Lac Huron, & le Lac Superieur, que par un Canal de vint-deux lieuës, fort embarraſſé de Rapides ; mais ces Rapides n'empêchent point les Canots, de venir décharger à Michillimakinac, tout ce qu'on peut tirer du Lac Superieur.

Deſcription du Lac Supérieur. Ce Lac a deux cent lieuës de long, de l'Eſt à l'Oueſt, & en pluſieurs endroits quatre-vint de largeur, du Nord au Sud. Toute la Côte Meridionnale eſt ſablonneuſe, & aſſez droite ; il ſeroit dangereux d'y être ſurpris d'un Vent du Nord, la Rive Septentrionnale eſt plus commode pour voyager, parce qu'elle eſt toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il eſt très-aiſé de ſe réfugier ; & rien n'eſt plus néceſſaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomene aſſez ſingulier.

Quand il doit s'y élever quelque Tempête, diſent-ils, on en eſt averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit frémiſſement ſur la ſurface de l'eau, & cela dure toute la journée, ſans croître d'une maniere ſenſible ; le lendemain le Lac eſt couvert de lames aſſez groſſes, mais elles ne ſe briſent pas de tout le jour, de ſorte qu'on peut marcher ſans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, ſi le Vent eſt du bon côté ; mais le troiſiéme jour, lorſqu'on y penſe le moins, le Lac eſt tout en feu ; l'Ocean, dans ſa plus grande fureur, n'eſt pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un aſyle, pour ſe mettre en ſûreté : c'eſt ce qu'on eſt aſſûré de trouver ſur la Côte du Nord, au lieu que ſur celle du Sud, il faut dès le ſecond jour, camper aſſez loin du Rivage.

Les



CARTE DU DE'TROIT ENTRE LE LAC SUPERIEUR ET LE LAC HURON,

avec le Sault Sainte Marie et le Poste de Michillimakinac,

Dressé sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine

1744.

Par N.B. Ingénieur de la Marine.

1721. Juin.

Les Sauvages, par reconnoiſſance, pour la quantité de Poiſſons, que leur fournit ce Lac; & par le reſpect, que leur inſpire ſa vaſte étenduë, en ont fait une eſpece de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur maniere. Je penſe néanmoins, que ce n'eſt point au Lac même, mais au Génie, qui y préſide, qu'ils adreſſent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac a quelque choſe de Divin: c'eſt *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Caſtors. Dans le Canal, par où il ſe décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, cauſé par de gros Rochers; nos Miſſionnaires, qui y ont eu une très-floriſſante Egliſe, l'ont nommé, *Le Sault de Sainte Marie*: ces Rochers, ſelon la Tradition des Barbares, ſont les reſtes d'une Chauſſée, que le Dieu avoit conſtruite, pour arrêter les Eaux des Rivieres, & du Lac *Alimipegon*, qui ont rempli ce grand Lac.

Fable des Sauvages du Lac Supérieur.

Sur ſes bords, en quelques endroits, & autour de certaines Iſles, on trouve de groſſes pieces de Cuivre, qui ſont encore l'objet du Culte Superſtitieux des Sauvages; ils les regardent avec véneration, comme un préſent des Dieux, qui habitent ſous les Eaux; ils en ramaſſent les plus petits fragmens, & les conſervent avec ſoin, mais ils n'en font aucun uſage. Ils diſent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-deſſus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont tranſporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de ſable & de limon; & il eſt certain, qu'on a découvert en pluſieurs endroits une aſſez grande quantité de ce Métal, ſans être même obligé de creuſer beaucoup. A mon premier Voyage en ce Pays j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfevre de ſon Métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Miſſion du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandeliers, des Croix, & des Encenſoirs; car ce Cuivre eſt ſouvent preſque tout pur.

Mines de Cuivre.

Lorſque Michabou, ajoûtent les Sauvages, forma le Lac Superieur, il demeuroit à MichillimaKinac, où il étoit né; ce nom eſt proprement celui d'une petite Iſle, preſque ronde, fort haute, ſituée à l'extremité du Lac Huron, & il s'eſt étendu par l'uſage, à tout le Pays d'alentour. L'Iſle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze

Suite des traditions des Sauvages ſur Michillimakinac.

1721. Juin.

lieuës. Elle a deux autres Iſles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou ſix lieuës de long ; l'autre eſt très-petite, & tout-à-fait ronde : toutes deux ſont bien boiſées, & les Terres y ſont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'eſt qu'un Rocher tout-à-fait ſtérile, & à peine couvert d'un peu de mouſſe & d'herbes. Elle eſt cependant un des lieux du Canada des plus célebres, & elle a été ſontems, ſelon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compté, dit-on, juſqu'à trente Bourgades, répanduës aux environs de l'Iſle. On prétend que ce ſont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occaſion. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'en reſte plus aucun veſtige ; j'ai vû quelque part que nos anciens Miſſionnaires en ont encore vû quelques reſtes (*a*).

Abondance de la Pêche dans ce Canton.

Les Michillimakinacs ne vivoient gueres que de Pêche, & il n'y a peut-être pas un ſeul endroit dans le Monde, où elle ſoit plus abondante. Les Poiſſons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y déchargent, ſont le Hareng, la Carpe, le Poiſſon doré, le Brochet, l'Eſturgeon, l'Aſtikamegue, ou Poiſſon blanc, & ſurtout la Truite. On y en pêche de trois ſortes, parmi leſquelles il y en a d'une groſſeur monſtrueuſe, & en ſi grande quantité, qu'un Sauvage avec ſon Epée en darde quelquefois juſqu'à cinquante, en trois heures de tems ; mais le plus fameux de tous eſt le Poiſſon blanc : il eſt à peu près de la groſſeur, & de la figure du Maquereau, à l'eau & au ſel, rien n'eſt meilleur en fait de Poiſſon. Les Sauvages racontent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, & que ce fut la toile d'Araignée, qui lui en donna l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez, Madame, ne font plus pas d'honneur à leur Dieu, qu'il n'en mérite, puiſqu'ils ne craignent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil Inſecte.

Des Iſles du Caſtor, & de la Nation du Caſtor.

Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûë, ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne faut pas aller bien loin, pour trouver des Terroirs propres à tout. Il faut dire la même choſe des Iſles du Caſtor, qu'on laiſſe à main gauche, peu de tems après qu'on eſt entré dans le Lac Michigan. Les Outaouais,

(*a*) Le nom de Michillimakinac ſignifie une grande quantité de Tortuës : mais je n'ai pas oui dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

qui s'y ſont retirés, y ſement du Maïz, & ils ont pris cette bonne coûtume des Hurons, avec leſquels ils ont long-tems vécu dans ces Quartiers-ci. Les Amikoués faiſoient autrefois leur demeure dans ces Iſles ; cette Nation eſt aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de Familles, qui ont paſſé dans l'Iſle *Manitoualin*, au Nord du Lac Huron ; elle eſt pourtant une des plus nobles du Canada, ſuivant les Sauvages, qui la croyent deſcenduë du *Grand Caſtor*, lequel eſt après Michabou ; ou le *Grand Lievre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom. 1721. Juin.

C'eſt lui, dit-on encore, qui a formé le Lac *Nipiſſing*, & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Riviere des Outaouais, qui en ſort, ſont des reſtes de Chauſſée, qu'il avoit conſtruites pour venir à bout de ſon deſſein. On ajoûte qu'il eſt mort au même endroit, & qu'il eſt enterré ſur une Montagne, qu'on apperçoit ſur le bord Septentrionnal, du Lac Nipiſſing. Cette Montagne préſente aſſez naturellement, d'un certain côté, la figure d'un Caſtor ; & c'eſt, ſans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces Contes ; mais les Sauvages ſoûtiennent que c'eſt le grand Caſtor, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choiſie pour le lieu de ſa ſépulture, & ils ne paſſent jamais par cet endroit, ſans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur Tabac.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'obſervation ſur ce Poſte, ſi célebre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Maris.

La pluralité des Femmes eſt établie dans pluſieurs Nations de la Langue Algonquine, & il eſt aſſez ordinaire d'épouſer toutes les Sœurs ; cet uſage eſt fondé ſur ce qu'on ſe perſuade, que des Sœurs s'accommoderont mieux entre elles, que des Etrangeres. Dans ce cas, toutes les Femmes ſont ſur le même pied, mais parmi les vrais Algonquins, il y en a de deux ordres, & celles du ſecond ſont les Eſclaves des autres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Quartiers, où ils doivent ſéjourner quelque tems pour la Chaſſe ; & on m'a aſſuré que cet abus s'eſt introduit depuis quelque tems parmi les Peuples de la Langue Huronne, qui de tout tems s'é-

1721. Juin.

toient contentés d'une ſeule Femme. Mais il regne dans le Canton Iroquois de Tſonnonthouan un bien plus grand déſordre encore, c'eſt la pluralité des Maris.

Des dégrez de Parenté.

Pour ce qui eſt des degrés de Parenté, par rapport au Mariage, les Hurons & les Iroquois y ſont fort ſcrupuleux; il faut chez eux n'être point du tout Parent pour s'épouſer, l'adoption même eſt compriſe dans cette Loi. Mais le Mari, ſi ſa Femme meurt la premiere, doit en épouſer la ſœur, ou à ſon défaut, celle que la Famille de la Défunte lui préſentera: la Femme, de ſon côté, eſt obligée à la même choſe, à l'égard des Freres, ou des Parens de ſon Mari, ſi elle le perd ſans en avoir eu d'enfans, & qu'elle ſoit encore en âge d'en avoir. Les raiſons, qu'ils en apportent, eſt la même, qui eſt exprimée au Chapitre 23. du Deuteronome (*a*). Le Mari, qui refuſeroit d'épouſer la Sœur, ou la Parente de la Femme, dont il eſt veuf, s'expoſeroit à tous les outrages, que lui voudroit faire la Perſonne, qu'il auroit rejettée, & il faudroit qu'il les ſouffrît en ſilence. Quand, faute de Sujets, on permet à une Veuve de ſe pourvoir ailleurs, on doit lui faire des préſens; c'eſt un témoignage, que l'on rend à ſa bonne conduite, & qu'elle a droit d'exiger, ſi véritablement elle s'eſt bien comportée tout le tems qu'a duré ſon premier Mariage.

Loix particulieres pour les Mariages.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles conſidérables, qui ne peuvent s'allier qu'entre elles, ſur-tout parmi les Algonquins. Communément la ſtabilité des Mariages eſt ſacrée dans ce Pays, & la plûpart regardent comme un vrai déſordre ces conventions, que quelques-uns font de reſter enſemble autant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de ſe ſéparer, quand ils ſe laſſeront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit ſa Femme ſans un ſujet légitime, devroit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit ſon Mari, ſans y être forcée par ſa mauvaiſe conduite, paſſeroit encore plus mal ſon tems.

Chez les Miamis le Mari eſt en droit de couper le nez à ſa Femme fugitive; mais chez les Iroquois & les Hurons on peut ſe quitter de concert. Cela ſe fait ſans bruit, & les Parties ainſi ſéparées peuvent prendre de nouveaux engagemens. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puiſſe y avoir

(*a*) *Suſcitabit Semen Fratris ſui*, 25. 5.

sur cela aucune difficulté : « Nous ne pouvions pas vivre en « 1721.
bonne intelligence ma Femme & moi », disoit l'un d'eux, à « Juin.
un Missionnaire, qui tâchoit de lui faire comprendre l'indé-
cence de cette séparation. « Mon Voisin étoit dans le même «
cas, nous avons changé de Femmes, & nous sommes tous «
quatre contens : quoi de plus raisonnable, que de se rendre «
mutuellement heureux, quand il en coûte si peu, & qu'on «
ne fait tort à personne ». Toutefois cet usage, ainsi que je l'ai «
déja remarqué, est regardé comme un abus, & n'est pas an-
cien, au moins dans la Nation Iroquoise.

Jalousie des Sauvages.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'est la jalousie, qui est égale des deux côtés. Les Iroquois se vantent de ne point donner dans ce travers ; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, assûrent qu'ils sont jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que son Mari a une inclination, sa Rivale doit bien se tenir sur ses gardes, d'autant plus que l'infidéle Epoux ne peut, ni la défendre, ni prendre en aucune maniere son parti. Un Homme, qui maltraitteroit sa Femme pour ce sujet, seroit déshonoré.

De quelle maniere se traitent les Mariages.

C'est uniquement entre les Parens, que se traitent les Mariages : les Parties intéressées n'y paroissent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bisarrerie de ces Barbares, qui ne se rendent dépendans de leurs Parens, que dans la chose même, où il leur seroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien sans leur consentement, mais ce n'est qu'une formalité. Les premieres démarches doivent être faites par les Matrones ; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tardoit trop à être recherchée, sa Famille n'agît sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne sont pas pressées de se marier, parce qu'il leur est permis de faire, autant qu'elles veulent, l'essai du Mariage, & que la cérémonie des Nôces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les Jeunes-Gens se comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chose dans les premiers tems. Mais ce qui est presque

1721. Juin.

incroyable, & qui eſt néanmoins atteſté par de bons Auteurs, c'eſt qu'en pluſieurs endroits les nouveaux Epoux ſont enſemſemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence : c'eſt, dit-on, pour faire voir qu'ils ſe ſont épouſés par amitié, & non point pour ſatifaire leur paſſion. On montreroit même au doit une jeune Femme, qui ſeroit enceinte la premiere année de ſes nôces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui ſe raconte de la maniere, dont les Jeunes Gens ſe comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur eſt permis de ſe voir en particulier. Car quoique l'uſage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus preſſant danger, où puiſſe être expoſée la pudeur, & ſous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne ſe paſſe rien contre les regles de la plus auſtere bienſéance, & qu'il ne ſe dit pas une parole, qui puiſſe tant ſoit peu bleſſer la modeſtie. Vous trouverez bon ſans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où ſont entrés quelques Auteurs ; il vous feroit paroître la choſe encore moins vraiſemblable.

Des Cérémonies du Mariage.

Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage de ces Peuples bien des variétés ; ſoit qu'elles viennent des differentes Coûtumes des Nations diverſes, ou du peu de ſoin, que les Auteurs des Relations ont eu de s'en inſtruire exactement : d'ailleurs tout m'y a paru ſi peu digne de votre curioſité, que je n'ai pas cru devoir m'y arrêter beaucoup. C'eſt au futur Epoux à faire les préſens, & en cela, comme dans tout le reſte, il ne ſe peut rien ajoûter aux manieres reſpectueuſes & à la diſcrétion, qu'il fait paroître à l'égard de ſa future Epouſe : dans quelques endroits le jeune Homme ſe contente d'aller s'aſſeoir à côté de la Fille dans ſa Cabanne, & ſi elle le ſoufre, & reſte à ſa place, on le prend pour ſon conſentement, & le Mariage eſt fait. Mais à travers ces déférences & ces reſpects il ne laiſſe pas de faire ſentir qu'il ſera bientôt le Maître.

En effet parmi les préſens, qu'elle reçoit, il y en a, qui doivent moins être regardés comme des témoignages d'amitié, que comme des ſymboles & des avertiſſemens de l'eſclavage, où elle va être réduite ; tels ſont le Collier (*a*), la Chaudiere

(*a*) Ce Collier eſt celui, dont j'ai parlé ailleurs, c'eſt-à-dire, une longue & large bande de Cuir, qui ſert à porter les Fardeaux.

& une Buche, qui ſe portent dans ſa Cabanne. C'eſt pour lui faire entendre que ce ſera à elle à porter les fardeaux, à faire la cuiſine, & à fournir la proviſion de bois. 1721. Juin.

La coûtume eſt même en quelques endroits qu'elle porte d'avance dans la Cabanne, où elle doit demeurer après ſes Nôces, tout le bois, dont on aura beſoin pour l'Hyver ſuivant. Et il eſt à remarquer qu'en tout ce que je viens de dire, il n'y a aucune difference entre les Nations, où les Femmes ont toute l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui ſont en quelque façon les Maîtreſſes de l'Etat, du moins pour la forme, & qui en ſont le Corps principal, quand elles ſont parvenuës à un certain âge, & qu'elles ont des Enfans en état de les faire reſpecter, n'ont avant cela nulle conſidération, & ſont dans le domeſtique les Eſclaves de leurs Maris.

En général il n'eſt peut-être point de Peuples au Monde, qui mépriſent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'eſt le plus ſanglant affront, qu'on puiſſe lui faire. Cependant, & cela eſt encore bien bizarre, les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoiſſent qu'elle. Le Pere eſt toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que, s'il n'eſt pas regardé comme Pere, il eſt toujours reſpecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne ſçai au reſte ſi tout cela eſt univerſel parmi tous les Peuples, que nous connoiſſons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le ſervice de la Cabanne, ſont encore obligées de fournir à tous les beſoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reſte plus perſonne pour leur rendre ces ſervices, & qui ne ſont plus en état, à raiſon de leur âge, ou de leurs infirmirés, de s'aider eux-mêmes. Avantages des Meres ſur les Peres.

Quoiqu'il en ſoit, le nouveau Marié ne laiſſe pas d'avoir auſſi ſes charges: outre la Chaſſe & la Pêche, dont l'obligation dure autant que ſa vie, il doit d'abord faire une Natte pour ſa Femme, lui bâtir une Cabanne, ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, & tandis qu'il demeure avec ſon Beau-Pere & ſa Belle-Mere, faire porter chez eux le produit de ſa Chaſſe. Parmi les Iroquois la Femme ne ſort jamais de ſa Cabanne, parce qu'elle eſt cenſée en être la Maîtreſſe, ou du

1721. Juin. moins l'Héritiere. Dans d'autres Nations elle va au bout d'un ou deux ans de Mariage loger avec sa Belle-Mere.

Des Accouchemens, & de leurs suites. Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, accouchent sans peine, & sans aucun secours. Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui sont lontems en travail, & soufrent beaucoup. Quand cela arrive, on avertit la Jeunesse, qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y pense le moins, vient faire de grands cris à la Porte de sa Cabanne, & la surprise lui cause un saisissement, qui lui procure sur le champ sa délivrance. Ce n'est jamais dans leurs propres Cabannes, que les Femmes font leurs Couches; plusieurs sont surprises, & accouchent en travaillant, ou en voyage: aux autres, dès qu'elles se sentent près de leur terme, on dresse une petite Hutte hors du Village, & elles y restent quarante jours après qu'elles sont accouchées. Je crois pourtant avoir oui dire que cela ne se pratique, que pour les premieres Couches.

Ce terme expiré, on éteint tous les Feux de la Cabanne, où elles doivent retourner; on en secouë toutes les hardes, & à leur rentrée on allume un nouveau feu. On observe à peu près les mêmes formalités à l'égard de toutes les Personnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires; & non-seulement tant que durent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme est enceinte ou nourrice, & elles nourrissent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne seroit plus louable que cette coûtume, si l'un & l'autre se gardoient alors la fidélité, qu'ils se doivent; mais souvent on y manque de part & d'autre. Telle est la corruption du Cœur de l'Homme, que les plus sages Réglemens sont souvent l'occasion des plus grands désordres. On prétend même que l'usage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les suites de leur infidélité, est assez familier dans ce Pays.

Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans. Il ne se peut rien imaginer au de-là du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau; mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux-mêmes; non par dureté, ou par indifference, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse, qu'elles ont pour eux; mais parce qu'elles sont persuadées, qu'il faut laisser faire la Nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom, qui est pour ces Peuples une affaire importante. La

1721. Juin.

La Cérémonie s'en fait dans un Feſtin, où il ne paroît que des Perſonnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas, cet Enfant eſt ſur les genoux de ſon Pere, ou de ſa Mere, qui ne ceſſent point de le recommander aux Eſprits, ſur-tout à celui, qui doit être ſon Génie tutélaire, car chacun a le ſien, mais il ne l'a point en naiſſant. On ne crée jamais de nouveaux noms, chaque Famille en conſerve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Quelquefois même on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne peuvent être portés au-delà de certain âge, mais je ne crois pas que cela ſe pratique par-tout; & comme parmi quelques Peuples en prenant un nom, on ſe met à la place de celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quelquefois qu'un Enfant ſe voit traiter de Grand-Pere par celui, qui pourroit être le ſien.

De l'impoſition du nom.

On n'appelle jamais un Homme par ſon nom propre, quand on lui parle dans le diſcours familier, ce ſeroit une impoliteſſe; on lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard de celui, qui lui parle; mais quand il n'y a entre les deux ni parenté, ni affinité, on ſe traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou de Couſins, ſuivant l'âge de l'un & de l'autre, ou ſelon l'eſtime, qu'on fait de la Perſonne, à qui on adreſſe la parole.

Obſervations ſur les noms.

Au reſte ce n'eſt pas tant pour rendre les noms immortels, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, qu'on les releve, que pour engager ceux, à qui on les donne, ou à imiter les belles actions de ceux, qui les ont portés, ou à les venger, s'ils ont été tués, ou brûlés, ou enfin à ſoulager leurs Familles. Ainſi une Femme, qui a perdu ſon Mari, ou ſon Fils, & ne ſe trouve plus appuyée de perſonne, differe le moins qu'elle peut à faire paſſer le nom de celui, qu'elle pleure, ſur quelqu'un, qui puiſſe lui en tenir lieu. Enfin on change encore de nom en pluſieurs autres occaſions, qu'il ſeroit trop long de détailler: il ſuffit pour cela d'un ſonge, ou d'une ordonnance du Médecin, ou de quelque raiſon auſſi frivole. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere, & voici un Voyageur, qui vient me demander, ſi je ne veux point le charger de quelque commiſſion pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je ſuis, &c.

1721. Juillet.

VINTIÉME LETTRE.

Voyage à la Baye. Description de la route, & de la Baye. Irruption des Espagnols vers les Missouris, & leur défaite. Danses des Sauvages.

A Michillimakinac, ce vint-uniéme de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma derniere Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce Poste d'environ quatre-vint lieuës. Je profitai pour cela de l'occasion de M. de MONTIGNI, Capitaine d'une Compagnie des Troupes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louys, & dont le nom est célébre dans les Fastes de la Colonie, mais pour le moins aussi estimable pour sa probité, & son caractere plein de droiture & de franchise, que pour sa valeur & ses exploits de guerre.

De la Baye des Noquets.

Nous nous embarquâmes le deux de Juillet après midi, nous côtoyâmes pendant trente lieuës une Langue de terre, qui sépare le Lac Michigan du Lac Supérieur; elle n'a en bien des endroits que quelques lieuës de large, & il n'est guéres possible de voir un plus mauvais Pays; mais il est terminé par une jolie Riviere, nommée *la Manistie*, fort poissonneuse, & qui abonde sur-tout en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Oüest, on entre dans un grand Golphe, dont l'entrée est bordée d'Isles, on le nomme *le Golphe*, ou *la Baye des Noquets*. C'est une très-petite Nation, venuë des Bords du Lac Supérieur, & dont il ne reste plus que quelques Familles dispersées çà & là, sans avoir de demeure fixe.

Isles des Pouteouatamis.

La Baye des Noquets n'est séparée de la Grande Baye, que par les *Isles des Pouteouatamis*, & j'ai déja remarqué que c'est là l'ancienne demeure de ces Sauvages. La plûpart sont très-bien boisées; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure. Il n'y reste même qu'un assez petit Village, où, malgré que nous en eussions, il nous fallut

passer la nuit : nous ne pûmes jamais le refuser aux instances des Habitans. Aussi n'y a-t'il point en Canada de Nation, qui ait toujours été plus sincérement attachée aux François. 1721. Juin.

Le sixiéme nous fûmes arrêtés presque tout le jour par les vents contraires, mais le soir, le calme étant revenu, nous nous embarquâmes un peu après le coucher du Soleil par un très-beau clair de Lune, & nous marchâmes vint-quatre heures de suite, n'ayant fait qu'une très-petite pause pour dire la Messe, & pour dîner. Le Soleil étoit si ardent, & l'Eau de la Baye si chaude, que la Gomme de notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrace, l'endroit, où nous nous arrêtâmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (*a*) & de Brulots (*b*), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours ; & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Des Malhomines, ou Folles Avoines.

Après avoir fait cinq ou six lieuës, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appellé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assûré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Saulteurs. Mais on ajoûte qu'ils ont encore un Langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortileges.

Des Peuples appellés *Puans*.

Un peu au-dessous de l'Isle, dont je viens de parler, le Pays change tout-à-coup de face, & d'assez sauvage, qu'il est jusques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque chose de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il soit par-tout couvert de très-beaux Arbres, il est beau-

(*a*) Ce sont des Cousins un peu plus gros que les nôtres.

(*b*) Moucherons beaucoup plus petits, & dont la piquûre met tout le Corps en feu.

1721. Juin.

coup plus sablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demeuroient autrefois sur les Bords de la Baye, dans une très-charmante situation; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre; les autres se réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui se décharge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placerent sur les Bords d'une espéce de Lac; & je ne sçai, si ce n'est pas là que vivant de Poissons, dont le Lac leur fournissoit une grande abondance, on leur donna le nom de Puans, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'est là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'est communiqué à la Baye, dont ils ne se sont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poste, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entreprise leur causa une nouvelle perte, dont ils ne se sont point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi; mais comme ils traversoient le Lac Michigan, ils furent surpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

Du Fort, & de la Mission de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui est placé sur la rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de son Embouchure; & avant que d'y arriver, on laisse à main droite un Village de *Sakis*. Les Otchagras sont venus depuis peu se placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-au-tour du Fort. Le Missionnaire, qui est logé assez près du Commandant, espere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les Sakis, auprès desquels il travaille assez infructueusement. Les uns & les autres paroissent de très-bonnes Gens, sur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut est d'être un peu Voleurs. Leur Langue est fort differente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Aussi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoissons en ce Pays.

Des Sakis.

Les Sakis, quoiqu'en petit nombre, sont divisés en deux Factions, dont l'une est attachée aux Outagamis, & l'autre aux Pouteouatamis. Ceux, qui sont établis dans ce Poste, sont

pour la plûpart de ce dernier parti, & par conſéquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonſtrations de joye: dès qu'ils le ſçurent près d'arriver, ils ſe rangerent en armes ſur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le ſaluerent d'une décharge de leurs Fuſils, qu'ils accompagnerent de grands cris d'allegreſſe. Enſuite quatre des Principaux entrerent dans la Riviere, où ils en eurent bientôt juſqu'à la ceinture, aborderent ſon Canot, & le reçurent dans une grande Robe compoſée de pluſieurs Peaux de Chevreuils bien couſuës enſemble, dont ils tenoient chacun un bout. Ils le porterent ainſi juſqu'à ſon Logis, où ils le complimenterent, & lui dirent des choſes extrémement flatteuſes. 1721. Juillet.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations me rendirent viſite, & un Otchagra me préſenta un Piſtolet Catalan, une paire de Souliers Eſpagnols, & je ne ſçai quelle Drogue, qui me parut une eſpece d'Onguent. Il avoit reçu tout cela d'un *Aiouez*, & voici à quelle occaſion ces choſes étoient tombées entre les mains de celui-ci.

Eſpagnols défaits par les Sauvages du Miſſouri.

Il y a environ deux ans, que des Eſpagnols, venus, dit-on, du Nouveau Méxique, à deſſein de pénetrer juſqu'aux Illinois, & d'en chaſſer les François, qu'ils voyoient avec une extrême jalouſie s'approcher ſi fort du Miſſouri, deſcendirent ce Fleuve, & attaquerent deux Villages d'*Ototatas*, Peuples Alliés des Aiouez, dont on prétend même qu'ils tirent leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient point d'Armes à feu, & qu'ils furent ſurpris, les Eſpagnols en eurent bon marché, & en firent un grand carnage. Un troiſiéme Village de la même Nation, & qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti de ce qui ſe paſſoit, & ne doutant point que ces Conquérans ne vinſſent à eux, leur dreſſa une Embuſcade, où les Eſpagnols donnerent étourdiment. D'autres diſent, que les Sauvages ayant ſçû, que les Ennemis s'étoient preſque tous enyvrés, & dormoient profondément, tomberent ſur eux pendant la nuit; & ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils les égorgerent preſque tous.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre ſe ſauva chez les *Miſſourites*, qui le retinrent Priſonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les Miſſourites prenoient plai-

1721. Juillet.

sir à lui voir faire le Manége, où il étoit fort habile ; il profita de leur curiosité pour se tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracoloit en leur présence, il s'éloigna insensiblement, [illegible] des deux tout à coup, il disparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Prisonnier, on n'a point sçû au juste, ni de quel endroit du Nouveau Méxique étoient partis ces Espagnols, ni quel étoit leur dessein ; car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que sur des bruits de Sauvages, qui peut-être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par [illegible] défaite ils nous avoient rendu un grand service.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prieres, que je n'ai point vû : c'étoit apparemment son Bréviaire. J'achetai le Pistolet, les Souliers ne valoient rien, & le Sauvage ne voulut jamais se défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remede souverain contre toutes sortes de maux. Je fus curieux de sçavoir comment il prétendoit s'en servir, & il me répondit, qu'il suffisoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on fût attaqué, on étoit guéri sur le champ ; il ne m'assûra pourtant pas qu'il en eût encore fait l'experience, & je lui conseillai de ne la point faire. On commence ici à trouver les Sauvages bien grossiers ; il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi spirituels, ou du moins qu'ils ayent l'esprit aussi ouvert que ceux, qui ont plus de commerce avec nous.

Conseil des Sakis, & à quel sujet,

Le jour suivant les Sakis vinrent en assez grand nombre chez le Missionnaire, avec qui je logeois, & me firent prier de me trouver à une espece de Conseil, qu'ils vouloient tenir. J'y consentis, & quand tout le monde eut pris sa place, le Chef mit un Collier à terre devant moi, & l'Orateur prenant la parole, me pria au nom de tous d'engager le Roy (*a*) à les prendre sous sa protection, à purifier l'air, qui depuis quelque tems, disoient-ils, étoit corrompu ; ce qui paroissoit par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient dans leurs Villages, & à les défendre contre leurs Ennemis.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien puissant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient, mais que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Elemens ; & que quand les Maladies, ou

(*a*) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de Roi en François.

d'autres accidens semblables désoloient ses Provinces, il s'adressoit, pour les faire cesser, au grand Esprit, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui seul est le Maître Souverain de la Nature : qu'ils en fissent de même, & qu'ils s'en trouveroient bien ; mais que pour mériter d'en être exaucé, il falloit commencer par le reconnoître, & lui rendre le Culte & les hommages, qu'il a droit d'attendre de toutes les Créatures raisonnables : qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roy, que d'écouter le Pere (*a*), que sa Majesté leur avoit envoyé, & de se rendre dociles à ses instructions ; que c'étoit un Homme chéri du Ciel ; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande estime pour lui ; & que sa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu besoin de son secours, devoit les avoir convaincus de la tendre & sincere amitié, qu'il leur portoit : enfin que je ne recevrois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'eussent promis de se comporter à l'égard de ce Missionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le passé, & de lui ôter désormais tout sujet de se plaindre de leur indocilité.

1721. Juillet.

» Quant à la protection du Roy, que vous demandez, & « à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre « défense contre vos Ennemis ; ce grand Prince a prévenu vos « souhaits, il a donné sur cela de bons Ordres à *Ononthio* (*b*), « déja porté de lui-même à les executer avec un zéle & une « affection de Pere (*c*). C'est de quoi vous ne sçauriez douter, « si vous faites attention au Commandant, qu'il vous envoye. « Il n'est pas possible que vous ignoriez, & vous me paroissez « en effet bien instruits, que parmi les Capitaines François il y « en a peu, qui l'égalent en valeur, & vous l'aimerez bien-tôt « encore plus, que vous ne l'estimez déja. Cette réponse parut « les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur Collier, & le Missionnaire se flatta que cette action produiroit un bon effet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donne-

Les Sauvages de la Baye dans. et le Cal-lumet.

(*a*) Le Pere PIERRE CHARDON, Jésuite.

(*b*) C'est le nom, que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il veut dire, *Grande Montagne*, & vient du Chevalier de Montmagny, qui a été le second Gouverneur du Canada.

(*c*) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Peres.

1721. Juillet.

rent l'une après l'autre, le divertiſſement de la Danſe du Calumet dans une grande Eſplanade, ſur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque difference dans la maniere, dont les uns & les autres executerent cette Danſe, mais elle ne fut pas conſidérable. Elle me fit ſeulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup : ainſi il n'eſt pas poſſible d'en donner une Deſcription, qui convienne à toutes. Les Othagras diverſifient un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire ; auſſi ſont-ils mieux faits, & plus leſtes que les Sakis.

Deſcription de cette Danſe.

Cette action eſt proprement une Fête militaire, les ſeuls Guerriers y ſont Acteurs, & l'on diroit qu'elle n'a été inſtituée, que pour leur donner occaſion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne ſuis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le ſentiment de ceux, qui ont ſoûtenu que le Calumet tiroit ſon origine du Caducée de Mercure, & que dans ſon inſtitution il fut regardé comme un ſymbole de Paix. Tous ceux, que je vis danſer, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué, étoient de Jeunes Gens équipés, comme quand ils ſe préparent à marcher en Guerre ; ils s'étoient peint le viſage de toutes ſortes de couleurs ; leurs têtes étoient ornées de Plumes, & ils en tenoient à la main en guiſe d'Eventails : le Calumet en étoit auſſi paré, & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent : l'Orcheſtre & les Danſeurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes, les Femmes ſéparées des Hommes, tous aſſis à terre, & parées de leurs plus belles Robes, ce qui faiſoit d'un peu loin un aſſez beaucoup d'œil.

Entre l'Orcheſtre & le Commandant, qui étoit aſſis devant la Porte de ſon Logis, on avoit dreſſé un Poteau, auquel, à la fin de chaque Danſe, un Guerrier venoit donner un coup de ſa Hache d'arme ; à ce ſignal il ſe faiſoit un grand ſilence, & cet Homme racontoit à haute voix quelques-unes de ſes proueſſes ; il en recevoit enſuite les applaudiſſemens, puis alloit ſe remettre à ſa place, & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations, & je vous avoue, Madame, que je n'y pris pas grand plaiſir, non-ſeulement à cauſe de la Monotonie, & du peu d'agrément de la Muſique, mais parce que tout ſe réduiſoit dans les Danſes à des contorſions, qui, à ce qu'il me ſembloit, n'exprimoient

moient rien, & n'avoient rien de divertiſſant.

1721. Juillet.

La Fête ſe faiſoit en l'honneur du nouveau Commandant, toutefois on ne lui fit aucun des honneurs, dont parlent quelques Relations. On ne vint pas le prendre, pour le mettre ſur une Natte neuve, on ne lui fit point de préſent, au moins que je ſçache; on ne lui paſſa point de Plumages ſur la tête, je ne lui vis point préſenter le Calumet; & il n'y eut point d'Hommes abſolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'eſt point l'uſage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai ſeulement que de tems en tems toute l'Aſſiſtance jettoit de grands cris pour applaudir aux Danſeurs, principalement durant la Danſe des Otchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

Danſe de la Découverte.

J'aurois apparemment eu plus de plaiſir à voir la Danſe de *la Découverte*. Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la choſe, dont elle eſt le ſujet & la figure. C'eſt une repréſentation au naturel de tout ce qui ſe fait dans une Expédition de Guerre, & comme j'ai déja obſervé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à ſurpendre leurs Ennemis, c'eſt ſans doute pour cette raiſon, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Découverte*.

Quoiqu'il en ſoit, un Homme y danſe toujours ſeul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque-tems immobile, après quoi il repréſente tout de ſuite le départ des Guerriers, la marche, les campemens; il va à la découverte, il fait les approches; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on diroit qu'il veut tuer tout le monde; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Aſſemblée, comme s'il le faiſoit Priſonnier de Guerre; il fait ſemblant de caſſer la tête à un autre; il couche un troiſiéme en jouë; enfin il ſe met à courir de toute ſa force. Il s'arrête enſuite, & reprend ſes ſens: c'eſt la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes ſituations, où s'eſt trouvé ſon eſprit pendant ſa derniere Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Des Traités, qui ſe font par le moyen de la

Quand la Danſe du Calumet a pour objet, comme c'eſt l'ordinaire, la concluſion d'une Paix, ou d'un Traité d'allian-

1721. Juillet.

ce contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la Pipe, & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves : quelquefois des Peaux de Cerfs, & d'Elans bien passées, ornées de figures faites avec du Poil de Porc-Epy, & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le Poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Danse du Calumet.

Autres Danses.

Il y a d'autres Danses plus simples, où l'on n'a eu en vûë que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui, qui donne la Fête, y fait inviter tout le Village au son du Tambour, & c'est dans sa Cabanne, qu'on s'assemble, si elle peut contenir tous les Conviés. Les Guerriers y dansent successivement, puis frappent sur un Poteau ; on fait silence, ils disent tout ce qu'ils veulent, & s'arrêtent de tems en tems pour recevoir les félicitations des Auditeurs, qui ne les épargnent point. Mais si on s'apperçoit que quelqu'un se vante à faux, il est permis à quiconque de prendre de la terre, ou des cendres, de lui en frotter la tête, ou de lui faire quelqu'autre avanie, qu'il voudra. Ordinairement on lui noircit le visage, en lui disant : » Ce que j'en fais, c'est pour cacher ta honte, car » la premiere fois que tu verras l'Ennemi, tu pâliras. » C'est ainsi que tous les Peuples sont persuadés que c'est le propre des Poltrons, que de se vanter. Celui, qui a ainsi puni ce Fanfaron, prend sa place, & s'il tombe dans la même faute, l'autre ne manque pas de lui rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont sur cela aucun privilége, & il ne faut point se fâcher. Cette Danse se fait toujours pendant la nuit.

Danse du Bœuf.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre, qu'on appelle la *Danse du Bœuf*. Les Danseurs forment plusieurs cercles, & la Symphonie, toujours composée du Tambour

& du Chichikoué, eſt au milieu de la place. On y obſerve de ne point ſéparer ceux d'une même Famille; on ne ſe tient point par la main, & chacun porte à la main ſes armes & ſon Bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté, & quoiqu'on ſaute beaucoup, & qu'on s'éléve extrémement haut, on ne ſort jamais de meſure ni de cadence. 1721. Juillet.

De tems en tems un Chef de Famille préſente ſon Bouclier, tous frappent deſſus, & à chaque fois il rappelle le ſouvenir de quelqu'un de ſes beaux faits, il va enſuite couper un morceau de Tabac à un Poteau, où l'on a eu ſoin d'en attacher une certaine quantité, & il le donne à un de ſes Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui, ou qu'il a eu part à celles, dont il vient de ſe vanter, il eſt en droit d'aller prendre le morceau de Tabac, dont celui-ci vient de faire un préſent, & de le donner à un autre. Cette Danſe eſt ſuivie d'un Feſtin, mais je ne vois pas bien d'où lui eſt venu le nom, qu'elle porte, ſi ce n'eſt à cauſe des Boucliers, ſur leſquels on frappe, & qui ſont couverts de Peaux de Bœuf.

Danſes ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danſes ordonnées par les Jongleurs pour la guériſon des Malades; mais elles ſont ordinairement fort laſcives. Il y en a de pur divertiſſement, & qui n'ont rapport à rien. Elles ſe font preſque toujours en rond, au ſon du Tambour & du Chichikoué, & les Femmes ſont toujours ſéparées des Hommes. Ceux-ci y danſent les armes à la main, & quoiqu'on ne ne ſe tienne point, on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui eſt de ce que j'ai déja dit, qu'on ne ſort point de meſure, cela ne doit point être difficile à croire, parce que la Muſique des Sauvages n'a que deux ou trois tons, qui reviennent ſans ceſſe. Auſſi s'ennuye-t'on beaucoup à ces Fêtes, dès la premiere fois qu'on y aſſiſte, parce qu'elles durent lontems, & qu'on entend toujours la même choſe.

Superſtitions des Peuples voiſins de la Baye.

Comme les Nations voiſines de la Baye, ſi on en excepte les Pouteouatamis, ſont beaucoup plus groſſieres que les autres, elles donnent auſſi beaucoup plus dans toutes ſortes de ſuperſtitions. Le Soleil & le Tonnere ſont leurs principales Divinités, & elles ſemblent être plus perſuadées que celles, que nous fréquentons davantage, que chaque eſpéce d'Animal a un Génie, qui veille à ſa conſervation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite

1721. Juillet.

Fille la ramaſſa pour la manger : le Pere de l'Enfant, qui l'apperçut la lui arracha, & ſe mit à faire de grandes careſſes à l'Animal, qui étoit mort : le François lui en demanda la raiſon : « C'eſt, répondit-il, pour appaiſer le Génie des Souris, » afin qu'il ne tourmente pas ma Fille, quand elle aura mangé » celle-ci. » Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont ſurtout beaucoup de vénération pour les Ours : dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Feſtin accompagné de cérémonies aſſez ſingulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes ſortes de couleurs eſt placée pendant le repas ſur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célébrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent ſon corps en piéces, & s'en régalent. Non-ſeulement ces Sauvages ont, comme tous les autres, la coûtume de ſe préparer aux grandes Chaſſes par des jeûnes, que les Outagamis pouſſent même juſqu'à dix jours de ſuite, mais encore, tandis que les Chaſſeurs ſont en campagne, on oblige ſouvent les Enfans de jeûner, on obſerve les ſonges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le ſuccès de la Chaſſe. L'intention de ces jeûnes eſt d'appaiſer les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chaſſer, & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'oppoſeront, ou s'ils ſeront favorables aux Chaſſeurs.

La Nation, qui depuis vint ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, eſt celle des *Outagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par pluſieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois aſſez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours diſpoſés à nous ſuſciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils ſe ſont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuſe, qui s'eſt auſſi aguerrie peu à peu, & cette union nous rend aujourd'hui preſqu'impratiquable la navigation de tout le haut du Miciſſipi. Il n'y a pas même trop de ſûreté à naviguer ſur la Riviere des Illinois, à moins qu'on ne ſoit en état de ne pas craindre une ſurpriſe, ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverſes Nations au Nord & à l'Oueſt du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort queſtionnés ſur les Pays, qui ſont à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt du Canada, & quoique je ſçache qu'il ne faut pas toujours

prendre à la lettre tout ce que disent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Espagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord, que ce que nous connoissons du Nouveau Mexique & de la Californie, & qu'en remontant le Missouri aussi loin, qu'il est possible d'y naviguer, on trouve une grande Riviere, qui coule à l'Oüest, & se décharge dans la Mer du Sud. Indépendamment même de cette découverte, que je crois plus facile par-là, que par le Nord; je ne puis douter, vû les indices, que j'ai eus de plusieurs endroits, & qui sont assez uniformes, qu'en essayant de pénétrer jusqu'à la source du Missouri, on trouvera de quoi se dédommager des frais & des fatigues, que demande une telle Entreprise.

Je suis, &c.

1721. Juillet.

VINT-UNIÉME LETTRE.

Départ de Michillimakinac. Observations sur les Courans des Lacs. Portrait des Sauvages du Canada. Leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

Du Lac de Michigan, ce trente-uniéme de Juillet, 1721.

MADAME,

JE partis de Michillimakinac avant-hier à midi, & me voici dégradé depuis hier dans une petite Isle, qui n'a point de nom; un Canot, qui vient de la Riviere Saint Joseph, où je vais, ne sçauroit en sortir, non plus que nous, quoiqu'il ait le vent favorable; mais il le trouve, dit-il, trop bourru, & le Lac trop agité, ce qui me fournit une nouvelle occasion de vous écrire.

Quoique j'eusse le vent contraire, lorsque je m'embarquai le vint-neuf, je ne laissai pas de faire ce jour-là huit bonnes lieuës; ce qui prouve que les Courans me poussoient. J'avois déja observé la même chose en entrant dans la Baye, & j'en

Observation sur les Courans des Lacs.

1721. Juillet. avois été surpris. Il n'est point douteux que cette Baye, qui est un cul-de-sac, ne se décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, qui est aussi un cul-de-sac, ne porte ses Eaux dans le Lac Huron, d'autant plus que l'un & l'autre, je veux dire, le Michigan & la Baye, reçoivent plusieurs Rivieres, le Michigan sur-tout, qui en reçoit un très-grand nombre, dont quelques-unes ne sont guéres inférieures à la Seine : mais ces grands Courans ne se font sentir qu'au milieu du Canal, & produisent sur les deux bords des remouts, ou contre-courans, dont on profite, quand on va terre à terre, comme sont obligés de faire ceux, qui voyagent en Canot d'Ecorce.

Je fis d'abord cinq lieuës à l'Oüest, pour gagner le Lac Michigan, ensuite je tournai au Sud, & c'est la seule route, que nous avons à faire pendant cent lieuës jusqu'à la Riviere Saint Joseph. Rien n'est plus beau, que le Pays, qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac Huron. Hier je fis encore trois lieuës, & un vent forcé m'obligea de m'arrêter dans cette Isle. Je vais m'y désennuyer en achevant de vous faire connoître les Habitans Naturels de ce vaste Pays, dont j'ai déja parcouru une bonne partie.

Portrait des Sauvages. Les Sauvages du Canada sont communément bien faits, & d'une taille avantageuse ; il y a néanmoins quelques Nations, où il n'est point rare d'en voir d'une taille médiocre ; mais il l'est infiniment d'en rencontrer, qui soient contrefaits, ou qui ayent quelque défaut extérieur. Ils sont robustes, & d'une complexion saine. Ils vivroient très-lontems, s'ils se ménageoient un peu plus ; mais la plûpart ruinent leur tempérament par des marches forcées, par des jeûnes outrés, par de grands excès dans le manger ; outre que pendant leur enfance ils ont souvent les pieds nuds dans l'eau, sur la néige, & sur la glace. L'Eau-de-vie, que les Européens leur ont portée, pour laquelle ils ont une fureur, qui passe tout ce qu'on peut dire, & qu'ils ne boivent que pour s'enyvrer, a achevé de les perdre, & n'a pas peu contribué au dépérissement de toutes ces Nations, qui se trouvent aujourd'hui réduites à moins que la vintiéme partie de ce qu'ils étoient, il y a cent cinquante ans. Si cela continuë, on les verra disparoître entierement.

Leur force. Leurs corps ne sont point contraints au Berceau, comme

les nôtres, & rien n'eſt plus propre à les dénouer, & à leur donner cette ſoupleſſe de tous leurs membres, que nous admirons en eux, que cette liberté, & les exercices, auſquels les Enfans s'accoutument d'eux-mêmes de très bonne heure: les Meres les nourriſſent lontems, & l'on en voit quelquefois, qui à ſix ou ſept ans prennent encore la mamelle. Cela n'empêche pourtant pas, que dès la premiere année on ne leur donne toutes ſortes de nourriture: enfin le grand air, auquel ils ſont continuellement expoſés; les fatigues, qu'on leur fait eſſuyer, mais peu à peu, & d'une maniere proportionnée à leur âge; des alimens ſimples & naturels, tout cela forme des corps capables de faire & de ſouffrir des choſes incroyables, mais dont l'excès, ainſi que je viens de le dire, en fait périr pluſieurs avant l'âge de maturité. On en a vû, qui avoient l'eſtomach enflé de quatre doits, manger encore d'auſſi bon appétit, que s'ils n'euſſent fait que commencer; quand ils ſe ſentent trop chargés, ils fument, puis s'endorment, & à leur réveil la digeſtion eſt faite. Quelquefois ils ſe contentent de ſe faire vomir, après quoi ils recommencent à manger. 1721. Juillet.

Dans les Pays Méridionnaux ils gardent peu de meſures ſur l'article des Femmes, qui de leur côté ſont fort laſcives. C'eſt de-là qu'eſt venuë la corruption des mœurs, qui depuis quelques années a infecté les Nations Septentrionnales. Les Iroquois en particulier étoient aſſez chaſtes, avant qu'ils euſſent Commerce avec les Illinois, & d'autres Peuples voiſins de la Louyſiane: ils n'ont gagné à les fréquenter, que de leur être devenu ſemblables. Il eſt vrai que la moleſſe & la lubricité étoient portées dans ces Quartiers-là, aux plus grands excès. On y voyoit des Hommes, qui n'avoient point de honte d'y prendre l'habillement des Femmes, & de s'aſſujettir à toutes les occupations propres du Sexe, d'où s'enſuivoit une corruption, qui ne ſe peut exprimer. On a prétendu que cet uſage venoit, de je ne ſçai quel principe de Religion; mais cette Religion avoit comme bien d'autres, pris ſa naiſſance dans la dépravation du cœur, ou ſi l'uſage, dont nous parlons, avoit commencé par l'eſprit, il a fini par la chair: ces Efféminés ne ſe marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes paſſions; auſſi ſont-ils ſouverainement mepriſés. Leurs vices.

1721. Juillet.

Pourquoi le Pays ne ſe peuple pas.

D'autre part les Femmes, quoique fortes & robuſtes, ſont peu fécondes. Outre les raiſons, que j'en ai déja touchées, à ſçavoir, le tems qu'elles mettent à nourrir leurs Enfans, l'uſage de ne point habiter avec leurs Maris tant que cela dure, & le travail exceſſif, qu'elles ſont obligées de faire, en quelque ſituation qu'elles ſe trouvent; cette ſterilité provient encore de la coûtume établie en pluſieurs endroits, qui permet aux Filles de ſe proſtituer, avant que d'être mariées: ajoutez à cela l'extrême miſere, où ces Peuples ſe trouvent ſouvent réduits, & qui leur ôte l'envie d'avoir des Enfans.

Avantages, qu'ils ont ſur nous.

Du reſte il eſt certain qu'ils ont ſur nous de grands avantages, & je mets pour le premier de tous, la perfection de leurs ſens, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs. Malgré la Neige, qui les éblouit, & la fumée, qui les accable pendant ſix mois de l'année, leur vûë ne s'affoiblit point; ils ont l'oüye extrêmement ſubtil, & l'odorat ſi fin, qu'ils ſentent le feu, lontems avant que de l'avoir pû découvrir. C'eſt par cette raiſon, qu'ils ne peuvent ſouffrir l'odeur du Muſc, ni aucune ſenteur forte; on prétend même, qu'ils ne trouvent d'odeur agréable, que celle des choſes comeſtibles.

Leur imagination tient du prodige, il leur ſuffit d'avoir été une ſeule fois dans un Lieu, pour en avoir une idée juſte, qui ne s'efface jamais. Quelque vaſte & peu battuë, que ſoit une Forêt, ils la traverſent, ſans s'égarer, dès qu'ils ſe ſont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie, & des environs du Golphe de Saint Laurent, ſe ſont ſouvent embarqués dans leurs Canots d'écorce, pour paſſer à la Terre de Labrador, & chercher les Eſkimaux, avec qui ils étoient en Guerre: ils faiſoient trente & quarante lieuës en pleine Mer ſans Bouſſole, & alloient aborder préciſément à l'endroit, où ils avoient projetté de prendre terre. Dans les tems les plus nébuleux, ils ſuivront pluſieurs jours le Soleil, ſans ſe tromper: le Cadran le plus juſte, ne nous inſtruit pas mieux de la marche de ce bel Aſtre, qu'ils ne le peuvent faire par la ſeule inſpection du Ciel; auſſi quoiqu'on puiſſe faire pour les déſorienter, il eſt bien rare qu'on vienne à bout de leur faire perdre leur route. Ils naiſſent avec ce talent, ce n'eſt point le fruit de leurs Obſervations, ni d'un grand uſage; les Enfans, qui ne ſont point encore ſortis de leur Village, marchent auſſi ſûrement que ceux, qui ont le plus parcouru de Pays.

La

1721. Juillet.

La beauté de leur imagination en égale la vivacité, & cela paroît dans tous leurs discours. Ils ont la repartie prompte, & leurs Harangues sont remplies de traits lumineux, qui auroient été applaudies dans les Assemblées Publiques de Rome & d'Athenes. Leur éloquence a cette force, ce naturel, ce pathétique, que l'art ne donne point, que les Grecs admiroient dans les Barbares; & quoiqu'elle ne paroisse point soûtenuë par l'action, qu'ils ne gesticulent point, qu'ils n'élevent point la voix, on sent qu'ils sont penetrés de ce qu'ils disent, & ils persuadent.

Leur éloquence.

Il seroit surprenant qu'avec une si belle imagination, ils n'eussent point la mémoire excellente. Ils sont dépourvûs de tous les secours, que nous avons inventés pour soulager la nôtre, ou pour y suppléer: cependant on ne peut dire de combien de choses, avec quel détail de circonstances, & avec combien d'ordre ils traitent dans leurs Conseils. En quelques occasions néanmoins ils se servent de petits bâtons, pour se rappeller les articles, qu'ils doivent discuter, & ils s'en forment une maniere de mémoire locale si sûre, qu'ils parleront quatre ou cinq heures de suite, étaleront vint présens, dont chacun demande un Discours entier, sans rien oublier, & même sans hésiter. Leur narration est nette & précise, & quoiqu'ils usent beaucoup d'Allégories, & d'autres figures, elle est vive, & a tous les agrémens, que comporte leur Langue.

Leur mémoire, leur pénétration, leur jugement.

Ils ont le jugement droit & solide, & vont d'abord au but, sans s'arrêter, sans s'écarter, & sans prendre le change. Ils conçoivent aisément tout ce qui est à leur portée, mais pour les mettre en état de réussir dans les Arts, dont ils se sont passés jusqu'à présent, comme ils n'en ont pas la moindre idée, il faudroit travailler lontems; d'autant plus qu'ils mépriſent souverainement tout ce qui ne leur est pas nécessaire, c'est-à-dire, ce dont nous faisons le plus de cas. Ce ne seroit pas non plus une petite affaire, que de les rendre capables de contrainte & d'application aux choses purement spirituelles, ou qu'ils regarderoient comme inutiles. Pour ce qui est de celles, qui les intéressent, ils ne négligent & ne précipitent rien; & autant qu'ils font paroître de flegme, avant que d'avoir pris leur parti, autant témoignent-ils de vivacité & d'ardeur, lorsqu'il faut executer; cela se remarque surtout dans les Hurons

1721. Juillet.

& les Iroquois. Non seulement ils ont la repartie prompte, mais encore ingenieuse. Un Outaouais, nommé *Jean le Blanc*, mauvais Chrétien & grand Yvrogne, interrogé par le Comte de Frontenac, de quoi il pensoit qu'étoit composée l'Eau de vie, dont il étoit si friand, dit, que c'étoit un extrait de langues & de cœurs : car, ajouta-t-il, quand j'en ai bû, je ne crains rien, & je parle à merveille.

Leur grandeur d'ame.

La plupart ont véritablement une noblesse, & une égalité d'ame, à laquelle nous parvenons rarement avec tous les secours, que nous pouvons tirer de la Philosophie, & de la Religion. Toujours maîtres d'eux-mêmes, dans les disgraces les plus subites, on n'apperçoit pas même sur leur visage la moindre altération. Un Prisonnier, qui sçait à quoi se terminera sa captivité, ou, ce qui est peut-être encore plus surprenant, qui est encore dans l'incertitude de son sort, n'en perd pas un quart d'heure de sommeil ; les premiers mouvemens mêmes ne les trouvent jamais en défaut. Un Capitaine Huron fut un jour insulté & frappé par un jeune Homme, ceux qui étoient présens, vouloient sur le champ punir cette audace : » Laissez-le, reprit le Capitaine, n'avez-vous pas senti la » Terre trembler, il est suffisamment averti de sa sottise.

Leur constance dans les douleurs.

Leur constance dans les douleurs est au-dessus de toute expression. Une jeune Femme sera une journée entiere en travail d'Enfant, sans jetter un cri ; si elle faisoit paroître la moindre foiblesse, on la jugeroit indigne d'être Mere, par la raison qu'elle ne pourroit, dit-on, enfanter que des lâches. Rien n'est plus ordinaire, que de voir des Personnes de tout âge, & de tout sexe, souffrir pendant plusieurs heures, & quelquefois pendant plusieurs jours de suite, tout ce que le feu a de plus cuisant, & tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer pour le rendre plus sensible, sans qu'il leur échappe un soupir ; ils ne sont même le plus souvent occupés pendant leur supplice, qu'à irriter leurs Bourreaux par les plus sanglans reproches.

Un Outagami, que des Illinois brûloient avec la derniere barbarie, ayant apperçu un François parmi les Spectateurs, le pria de vouloir bien aider ses Ennemis à le tourmenter ; & celui-ci lui ayant demandé pourquoi il lui faisoit cette priere : » C'est, répondit-il, que j'aurois la consolation de mourir » par la main d'un Homme. Mon plus grand regret, ajouta-t-il,

c'eſt de n'avoir jamais tué un Homme. Mais, reprit un Illinois : Tu as tué un tel & un tel. Pour des Illinois, répliqua le Patient, j'en ai aſſez tué, mais ce ne ſont pas des Hommes „. « 1721. « Juillet. « «

Ce que j'ai remarqué ailleurs, Madame, pour diminuer la ſurpriſe, qu'une telle inſenſibilité pourroit cauſer, n'empêche point qu'on ne doive y reconnoître un grand courage. Il faut toujours, pour élever l'ame au-deſſus du ſentiment à ce point là, un effort, dont les Ames communes ne ſont point capables. Les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & y accoutument leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On a vû de petits Garçons & de jeunes Filles ſe lier les uns aux autres par un bras, & mettre entre les deux un Charbon allumé, pour voir qui le ſecoueroit le premier. Enfin il faut encore convenir, que ſelon la remarque de Ciceron, l'habitude au travail, donne de la facilité à ſupporter la douleur (*a*). Or il n'eſt peut-être point d'Hommes au Monde, qui fatiguent plus que les Sauvages, ſoit dans leurs Chaſſes, ſoit dans leurs Voyages. Enfin ce qui prouve que cette eſpece d'inſenſibilité eſt dans ces Barbares l'effet d'un véritable courage, c'eſt que tous ne l'ont pas.

Il n'eſt point étonnant qu'avec cette fermeté d'ame, & des ſentimens ſi élevés, les Sauvages ſoient intrépides dans le danger, & d'une valeur à toute épreuve. Il eſt vrai néanmoins que dans leurs Guerres, ils s'expoſent le moins qu'ils peuvent, parce qu'ils ont mis leur gloire à n'acheter jamais bien cherement la Victoire, & que leurs Nations étant peu nombreuſes, ils ont pour maxime de ne point s'affoiblir : mais quand il faut ſe battre, ils le font en Lions, & la vûë de leur ſang, ne fait qu'augmenter leur force & leur courage. Ils ſe ſont trouvés pluſieurs fois dans l'action avec nos Braves, qui leur ont vû faire des choſes preſqu'incroyables. Leur valeur.

Un Miſſionnaire ayant accompagné des Abénaquis dans une Expédition contre la Nouvelle Angleterre, & ſçachant qu'un grand Parti d'Anglois les pourſuivoit dans leur retraite, fit tout ce qu'il put pour les engager à faire diligence : il n'y gagna rien ; toute la réponſe, qu'il en reçut, fut qu'ils ne craignoient point ces gens-là. Les Anglois parurent enfin, & ils étoient pour le moins vint contre un. Les Sauvages, ſans

(*a*) *Conſuetudo enim laborum perpeſſionem dolorum efficit faciliorem.* 2. Tuſc. 15.

1721. Juillet.

s'étonner, mirent d'abord leur Pere en ſûreté, puis allerent attendre de pied ferme l'Ennemi dans une campagne, où il n'y avoit que des ſouches d'Arbres. Le combat dura preſque tout le jour; les Abénaquis ne perdirent pas un Homme, & mirent en fuite les Anglois, après avoir couvert de Morts le champ de bataille. C'eſt du Miſſionnaire même (*a*), que je tiens ce fait.

Les égards, qu'ils ont les uns pour les autres.

Mais ce qui ſurprend infiniment dans des Hommes, dont tout l'extérieur n'annonce rien que de barbare, c'eſt de les voir ſe traiter entr'eux avec une douceur & des égards, qu'on ne trouve point parmi le Peuple dans les Nations les plus civiliſées. Cela vient ſans doute en partie de ce que *le mien* & *le tien*, ces paroles froides, comme les appelle SAINT GRÉGOIRE Pape, mais qui en éteignant dans nos cœurs le feu de la charité, y allument celui de la convoitiſe, ne ſont point encore connus de ces Sauvages. On n'eſt pas moins charmé de cette gravité naturelle & ſans faſte, qui regne dans toutes leurs manieres, dans toutes leurs actions, & juſques dans la plupart de leurs divertiſſemens; ni de cette honnêteté & de ces déférences, qu'ils ſont paroître avec leurs égaux, ni de ce reſpect des Jeunes Gens pour les Perſonnes âgées, ni enfin de ne les voir jamais ſe quereller entr'eux avec ces paroles indécentes, & ces juremens ſi communs parmi nous. Toutes preuves d'un eſprit bien fait, & qui ſcait ſe poſſeder.

J'ai dit qu'un de leurs principes, & celui, dont ils ſont le plus jaloux, eſt qu'un Homme ne doit rien à un autre; mais de cette mauvaiſe maxime ils en tirent une bonne conſéquence, à ſçavoir, qu'il ne faut jamais faire tort à perſonne, quand on n'en a reçu aucune offenſe. Il ne manque à leur bonheur que d'en uſer de Nation à Nation, comme ils font preſque toujours de Particulier à Particulier, de n'attaquer jamais des Peuples, dont ils n'ont aucun ſujet de ſe plaindre, & de ne pas pouſſer la vengeance ſi loin.

Leur fierté & leurs autres défauts.

D'ailleurs il faut convenir que ce qu'on admire le plus dans les Sauvages, n'eſt pas toujours vertu pure; que le tempérament & la vanité y ont beaucoup de part, & que leurs plus belles qualités ſont obſcurcies par de grands vices. Ces Hommes, qui nous paroiſſent ſi mépriſables au premier abord, ſont les plus mépriſans de tous les Mortels, & qui

(*a*) Le Pere VINCENT BIGOT.

1721. Juillet.

s'eſtiment davantage. Les plus ſuperbes de tous étoient les Hurons, avant que les ſuccès euſſent enflé le cœur des Iroquois, & euſſent enté en eux une hauteur, que rien n'a encore pu rabattre, ſur une groſſiereté féroce, qui faiſoit auparavant leur caractere diſtinctif.

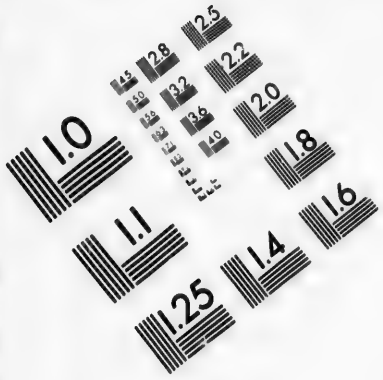
D'un autre côté ces Peuples ſi fiers & ſi jaloux de leur liberté, ſont au-delà de ce qu'on peut imaginer, eſclaves du reſpect humain. On les accuſe auſſi d'être légers & inconſtans, mais c'eſt plutôt par eſprit d'indépendance, que par caractere, comme je l'ai remarqué des Canadiens. Ils ſont ombrageux & ſoupçonneux, ſurtout à notre égard; traîtres, quand il y va de leur intérêt; diſſimulés, & vindicatifs à l'excès: le tems ne ralentit point en eux le déſir de ſe venger; c'eſt le plus cher héritage, qu'ils laiſſent à leurs Enfans, & il ſe tranſmet de génération en génération, juſqu'à ce qu'on ait trouvé l'occaſion de l'exécuter.

Des qualités du cœur.

Quant à ce qu'on appelle plus particulierement les qualités du cœur, les Sauvages ne s'en piquent pas, ou pour mieux dire, elles ne ſont point en eux des vertus: il ſemble même qu'ils ne les ſçavent pas enviſager ſous ce point de vûë; amitié, compaſſion, reconnoiſſance, attache, ils ont quelque choſe de tout cela, mais ce n'eſt point dans le cœur, & c'eſt moins en eux l'effet d'un bon naturel, que de la réflexion, ou de l'inſtinct. Le ſoin, qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves, & des Infirmes; l'hoſpitalité, qu'ils exercent d'une maniere ſi admirable, ne ſont pour eux qu'une ſuite de la perſuaſion, où ils ſont, que tout doit être commun entre les Hommes. Les Peres & les Meres ont pour leurs Enfans une tendreſſe, qui va juſqu'à la foibleſſe, mais qui ne les porte point à les rendre vertueux, & qui paroît purement animale. Les Enfans de leur côté n'ont aucun retour de naturel pour leurs Parens, & les traitent même quelquefois avec indignité, principalement leurs Peres. On m'en a raconté des exemples, qui font horreur, & qu'on ne peut rapporter: mais en voici un; qui a été public.

Exemple du peu de naturel des Enfans pour leurs Parens.

Un Iroquois, qui a lontems ſervi dans nos Troupes contre ſa propre Nation, & même en qualité d'Officier, rencontra ſon Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorſqu'il le reconnut. Il s'arrêta, & lui dit: « Tu m'as donné une fois la vie, « je te la donne aujourd'hui, mais ne te retrouves pas une au- «



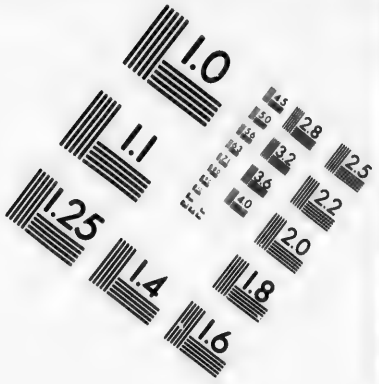
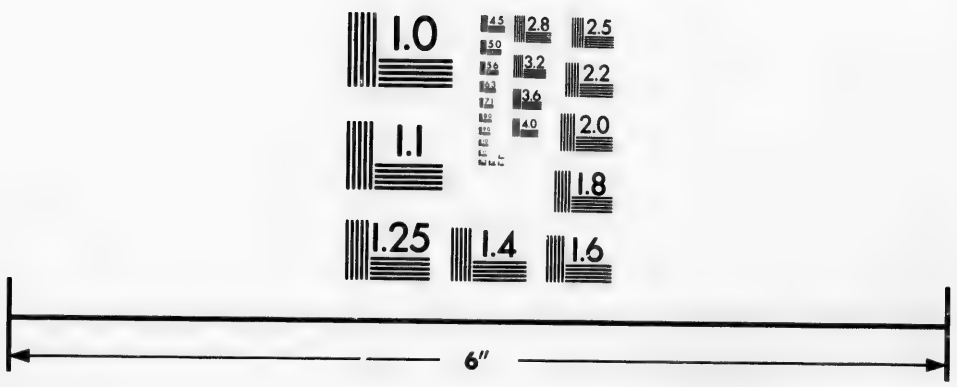
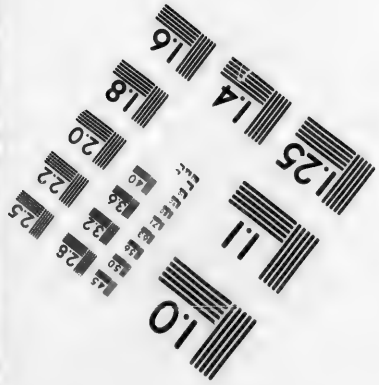
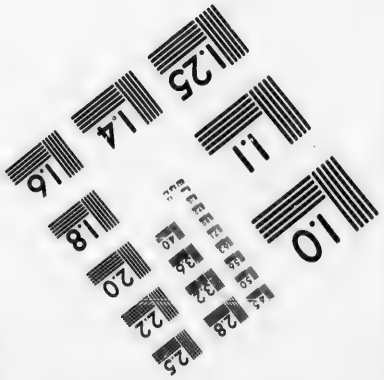


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1721. Juillet. » tre fois ſous ma main, car je ſuis quitte de ce que je te devois ». Rien ne prouve mieux la néceſſité de l'éducation, & que la nature ſeule ne nous inſtruit pas ſuffiſamment de nos plus eſſentiels devoirs. Et ce qui forme, ſi je ne me trompe, une démonſtration encore plus ſenſible en faveur de la Religion Chrétienne, c'eſt qu'elle a produit dans le cœur de ces Barbares à tous ces égards un changement, qui tient du miracle.

Sociétés particulieres entre les Sauvages.

Mais ſi les Sauvages ne ſçavent pas goûter les douceurs de l'amitié, ils en ont au moins reconnu l'utilité. Chacun parmi eux a un Ami à peu près de ſon âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des liens indiſſolubles. Deux Hommes ainſi unis pour leur intérêt commun, doivent tout faire & tout riſquer pour s'entr'aider & ſe ſecourir mutuellement : la mort même, à ce qu'ils croyent, ne les ſépare que pour un tems : ils comptent bien de ſe rejoindre dans l'autre Monde pour ne ſe plus quitter, perſuadés qu'ils y auront encore beſoin l'un de l'autre.

J'ai ſur cela oui raconter qu'un Sauvage Chrétien, mais qui ne ſe conduiſoit pas ſelon les maximes de l'Evangile, étant menacé de l'Enfer par un Jéſuite, demanda à ce Miſſionnaire, s'il croyoit que ſon Ami décédé depuis peu fût allé dans ce lieu de ſupplices : le Pere lui répondit qu'il avoit lieu de juger que Dieu lui avoit fait miſéricorde : *je n'y veux donc pas aller non plus*, reprit le Sauvage, & ce motif l'engagea à faire tout ce qu'on ſouhaitoit ; c'eſt-à-dire, qu'il auroit été auſſi volontairement en Enfer, qu'en Paradis, s'il avoit cru y retrouver ſon Camarade ; mais Dieu ſe ſert de tout pour le ſalut de ſes Elus. On ajoûte que ces Amis, quand ils ſe trouvent éloignés les uns des autres, s'invoquent réciproquement dans les perils, où ils ſe rencontrent ; ce qu'il faut ſans doute entendre de leurs Génies tutélaires. Les préſens ſont les nœuds de ces aſſociations, l'intérêt & le beſoin les fortifient ; c'eſt un ſecours, ſur lequel on peut preſque toujours compter. Quelques-uns prétendent qu'il s'y gliſſe du déſordre ; mais j'ai ſujet de croire qu'au moins cela n'eſt pas général.

De la Couleur des Sauvages.

La couleur des Sauvages ne fait point, comme pluſieurs ſe ſont perſuadés, une troiſiéme eſpéce entre les Blancs & les Noirs. Ils ſont fort baſanés, & d'un rouge ſale & obſcur, ce qui eſt plus ſenſible dans la Floride, dont la Louyſiane fait partie : mais cela ne leur eſt point naturel. Les fréquentes fri-

xions, dont ils uſent, leur donne ce rouge, & il eſt étonnant qu'ils ne ſoient pas encore plus noirs, étant continuellement expoſés à la fumée en Hyver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saiſons à toutes les intempéries de l'Air. 1721. Juillet.

Il eſt moins aiſé de rendre raiſon de ce qu'à la réſerve des Cheveux, que tous ont fort noirs; des cils & des ſourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil ſur tout le corps; & preſque tous les Amériquains ſont dans le même cas. Ce qui étonne le plus, c'eſt que leurs Enfans naiſſent avec un poil rare, & aſſez long par tout le corps, mais qui diſparoît au bout de huit jours. On voit auſſi dans les Vieillards quelques poils au menton, comme il arrive parmi nous aux Femmes d'un certain âge; j'ai vû attribuer cette ſingularité au continuel uſage qu'ont les Amériquains de fumer, & qui eſt commun aux deux Sexes: il paroît plus naturel à d'autres de dire, que cela vient de la qualité de leur ſang, qui étant plus pur, à cauſe de la ſimplicité de leurs alimens, produit moins de ces ſuperfluités, dont le nôtre, plus groſſier, fournit une ſi grande abondance; ou qui ayant moins de ſels, eſt moins propre à ces ſortes de productions. Il n'eſt pas douteux au moins, que c'eſt cette ſimplicité des alimens, qui rend les Sauvages ſi légers à la Courſe. J'ai vû un Inſulaire, voiſin du Japon, qui n'ayant jamais mangé de pain, m'aſsûra qu'il faiſoit ſans peine à pied ordinairement trente lieuës par jour; mais qui ayant commencé d'en uſer, n'avoit plus la même facilité. Pourquoi ils n'ont point de poils.

Ce qui eſt certain, c'eſt que nos Sauvages trouvent une très-grande beauté, à n'avoir point de poil ailleurs qu'à la Tête, que ſi quelquefois il leur en vient quelqu'un au menton, ils l'arrachent d'abord: que les Européens, quand ils les virent pour la premiere fois, leur parurent hideux avec leurs longues Barbes, comme on les portoit alors; qu'ils ne trouvent point belle notre couleur blanche, & que la chair des François & des Anglois, quand ils en ont voulu manger, leur a paru de mauvais goût, parce qu'elle étoit ſalée. Ainſi, Madame, l'idée, qu'on ſe formoit autrefois en Europe des Sauvages, qu'on y repréſentoit comme des Hommes tout velus, non-ſeulement ne leur convient en aucune maniere, mais eſt préciſément celle, qu'ils ont d'abord euë de nous, parce

1721. Août. qu'ils crurent que nous avions tout le corps, comme le menton & l'eſtomach.

VINT-DEUXIÉME LETTRE.

Voyage à la Riviere de Saint Joſeph. Obſervation ſur les Rivieres, qui ſe jettent dans le Lac Michigan, du côté de l'Eſt. De celle du P. Marquette, & de l'origine de ce nom. Des Jeux des Sauvages. Quelques traits du Caractere de ces Peuples.

De la Riviere de S. Joſeph, ce ſeiziéme d'Août 1721.

MADAME,

IL y eut hier huit jours, que j'arrivai dans ce Poſte, où nous avons une Miſſion; & où il y a un Commandant avec une petite Garniſon. La Maiſon du Commandant, qui eſt très-peu de choſe, s'appelle le Fort, parce qu'elle eſt environnée d'une aſſez mauvaiſe Paliſſade, & c'eſt à peu près le même partout, à l'exception des Forts de Chambly & de Catarocouy, qui ſont de véritables Fortereſſes. Il y a néanmoins dans tous quelques petits Canons, ou des Pierriers, qui dans un beſoin ſuffiſent pour empêcher un coup de main, & pour tenir les Sauvages en reſpect.

Danger de la Navigation du Lac Michigan.

Nous avons ici deux Villages de Sauvages, un de *Miamis*, & l'autre de *Pouteouatamis*, les uns & les autres ſont la plupart Chrétiens, mais ils ont été lontems ſans Paſteurs, & le Miſſionnaire, qu'on leur a envoyé depuis peu, n'aura pas peu à faire, pour les remettre dans l'exercice de leur Religion. La Riviere de Saint Joſeph vient du Sud-Eſt ſe décharger dans le fond du Lac Michigan, dont il faut ranger toute la Côte Orientale, qui a cent lieuës de long, avant que d'entrer dans cette Riviere. On le remonte enſuite vint lieuës pour gagner le Fort, cette Navigation demande de grandes précautions, parce que, quand le vent vient du large, c'eſt-à-dire, de l'Oueſt, les lames y ſont de toute la longueur du Lac; or les Vents d'Oueſt y ſont fort fréquens. Il y a bien de l'apparence

1721. Août.

l'apparence auſſi que la quantité de Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac, ſur la Côte Orientale, contribuent par le choc de leurs courans avec les vagues, à rendre la Navigation plus périlleuſe : ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eſt peu d'endroits dans le Canada ; où il ſe ſoit fait plus de Naufrages. Mais je reprends mon Journal, où je l'ai interrompu.

Le premier jour d'Août, après avoir traverſé à la Voile une Baye, qui a trente lieuës de profondeur, je laiſſai à droite les *Iſles du Caſtor*, qui me parurent fort bien boiſées ; & quelques lieuës plus loin ſur la gauche, j'apperçus ſur une éminence de Sable une eſpece de Buiſſon, lequel, quand on eſt par ſon travers, a la figure d'un Animal couché : les François l'ont nommé, l'*Ours qui dort* ; & les Sauvages, l'*Ours couché* : Je fis vint lieuës ce jour-là, & je campai dans une petite Iſle, qui eſt par les quarante-quatre degrés, trente minutes de Latitude-Nord ; c'eſt à peu-près la hauteur de Montreal. Depuis l'entrée du Lac Michigan juſqu'à cette Iſle, la Côte eſt fort ſablonneuſe, mais pour peu qu'on avance dans les Terres, le Pays paroît fort bon, du moins à en juger par les magnifiques Forêts, dont il eſt couvert. Il eſt d'ailleurs très-bien arroſé, car nous ne faiſions pas une lieuë, ſans découvrir, ou quelque gros Ruiſſeau, ou quelque jolie Riviere, & plus on avance au Sud, plus les Rivieres ſont grandes, auſſi viennent-elles de plus loin, la Preſqu'Iſle, qui ſépare le Lac Michigan du Lac Huron, s'élargiſſant à meſure qu'on avance au Midi. La plûpart néanmoins de ces Rivieres ſont aſſez peu larges, & ont peu de profondeur à leur embouchure : ce qu'elles ont de ſingulier, c'eſt qu'on y trouve preſque d'abord des Lacs de deux, de trois, ou de quatre lieuës de circuit ; cela vient ſans doute de la quantité de Sables, qu'elles charient ; ces Sables étant repouſſés par les vagues du Lac, qui viennent preſque toujours de l'Oueſt, s'accumulent à l'embouchure des Rivieres, dont les eaux arrêtées par ces Digues, qu'elles ne franchiſſent qu'avec peine, ſe ſont creuſé peu à peu ces Lacs, ou Etangs, qui empêchent que tout le Pays ne ſoit inondé à la fonte des Neiges.

Obſervations ſur les Rivieres, qu'on rencontre ſur cette Route.

Le troiſiéme, j'entrai dans *la Riviere du P. Marquette*, pour examiner ſi ce qu'on m'en avoit dit, étoit vrai. Ce n'eſt d'abord qu'un Ruiſſeau, mais quinze pas plus haut on entre dans un Lac, qui a près de deux lieuës de tour. Pour le faire

Riviere du P. Marquette.

1721. Août. décharger dans le Michigan, on diroit qu'on a coupé avec le Pic un gros morne, qu'on laiſſe à gauche en entrant, & ſur la droite la Côte eſt très-baſſe, environ l'eſpace d'une bonne portée de Fuſil, puis tout d'un coup elle s'éleve fort haut. On me l'avoit véritablement repréſentée ainſi; & ſur cela, voici la Tradition conſtante de tous nos Voyageurs, & ce que d'anciens Miſſionnaires m'ont raconté.

Le P. Joſeph MARQUETTE, natif de Laon en Picardie, où ſa Famille tient encore aujourd'hui un rang diſtingué, a été un des plus illuſtres Miſſionnaires de la Nouvelle France; il en a parcouru preſque toutes les Contrées, & il y a fait pluſieurs Découvertes, dont la derniere eſt celle du Miciſſipi, où il entra avec le Sieur JOLIET en 1673. Deux ans après cette Découverte, dont il a publié la Relation, comme il alloit de *Chicagou*, qui eſt au fond du Lac Michigan, à Michillimakinac, il entra le dix-huitiéme de May 1675 dans la Riviere, dont il s'agit, & dont l'embouchure étoit alors à l'extremité du Terrein bas, que j'ai dit qu'on laiſſe à droite en y entrant, il y dreſſa ſon Autel, & y dit la Meſſe. Il s'éloigna enſuite un peu pour faire ſon Action de Graces, & pria les deux Hommes, qui conduiſoient ſon Canot, de le laiſſer ſeul pendant une demie-heure. Ce tems paſſé, ils allerent le chercher, & furent très-ſurpris de le trouver mort; ils ſe ſouvinrent néanmoins qu'en entrant dans la Riviere, il lui étoit échapé de dire qu'il finiroit là ſon voyage.

Cependant comme il y avoit trop loin de-là à Michillimakinac, pour y porter ſon Corps, on l'inhuma aſſez près du bord de la Riviere, qui depuis ce tems-là s'eſt éloignée peu à peu, comme par reſpect, juſqu'au Cap, dont elle baigne préſentement le pied, & où elle s'eſt fait un nouveau paſſage. L'année ſuivante un des deux Hommes, qui avoient rendu les derniers devoirs au Serviteur de Dieu, retourna à l'endroit, où ils l'avoient enterré, en tira ce qui en reſtoit, & le porta à Michillimakinac. Je n'ai pû ſçavoir, ou j'ai oublié le nom, que portoit auparavant cette Riviere; mais aujourd'hui les Sauvages ne l'appellent point autrement, que la Riviere de la Robe noire (*a*), le François lui ont donné le nom du P. Marquette, & ne manquent jamais de l'in-

(*a*) Les Sauvages appellent ainſi les Jéſuites. Ils nomment les Prêtres, les *Collets blancs*; & les Récollets, les *Robes griſes*.

voquer, quand ils se trouvent en quelque danger sur le Lac Michigan. Plusieurs ont assûré qu'ils se croyoient redevables à son intercession, d'avoir échapé à de très-grands périls. 1721. Août.

Je fis encore trois lieuës ce jour-là, & j'allai camper à l'entrée de la *Riviere de Saint Nicolas*, sur le bord d'un joli Lac, plus long & moins large que le précedent. J'y trouvai une grande quantité de Pins rouges & blancs, ceux-ci ont l'écorce plus rude, mais le bois en est meilleur, & il en sort une Gomme assez fine; ceux-là ont l'écorce plus douce, mais le bois en est plus pesant: on en tire le Bray, dont on fait le meilleur Godron. Je naviguai ainsi fort agréablement jusqu'à la Riviere de Saint Joseph, où j'entrai le sixiéme fort tard, ou le septiéme de bon matin, car il étoit environ Minuit, lorsque nous y arrivâmes; nous étant reposés deux bonnes heures au bord du Lac de la Riviere noire, qui en est à huit lieuës, & où il y a beaucoup de Ging-Seng. Des Pins rouges & blancs.

La Riviere de Saint Joseph a plus de cent lieuës de cours, & sa source n'est pas loin du Lac Erié; elle est naviguable pendant quatre-vint lieuës, & dans les vint-cinq, que je la remontai pour me rendre au Fort, je n'y ai vû que de bonnes Terres, couvertes d'Arbres d'une hauteur prodigieuse, sous lesquels il croît en quelques endroits de très-beau Capillaire. Je fus deux jours à faire ce chemin, mais le soir du premier, je courus grand risque de n'aller pas plus loin; je fus pris pour un Ours, & il ne s'en fallut rien, que je ne fusse tué en cette qualité par un de mes Conducteurs: Voici comment. Avanture arrivée à l'Auteur dans la Riviere de S. Joseph.

Après le Soupé & la Priere, comme il faisoit fort chaud, j'allai me promener en suivant toujours le bord de la Riviere. Un Barbet, qui me suivoit partout, s'avisa de se lancer dans l'eau, pour y chercher je ne sçai quoi, que j'y avois jetté sans réflexion: mes Gens, qui me croyoient retiré, d'autant plus qu'il étoit fort tard, & que la nuit étoit obscure, entendant le bruit, que fit cet Animal, crurent que c'étoit un Chevreuil, qui passoit la Riviere, & deux d'entr'eux partirent de la main avec leurs Fusils chargés; par bonheur pour moi un des deux, qui étoit un étourdi, fut rappellé par les autres, de peur qu'il ne fît manquer la proye, mais il auroit bien pû se faire que par étourderie il ne m'eût pas manqué.

L'autre avançant au petit pas, m'apperçut à vint pas de lui,

1721. Août.

& ne douta point que ce ne fût un Ours, qui se dressoit sur ses deux Pattes de derriere, comme ces Animaux font toujours, quand ils entendent quelque bruit. A cette vûë le Chasseur bande son Fusil, où il avoit mis trois postes, & se courbant presque à terre, fait ses approches le plus doucement qu'il peut. Il alloit tirer, lorsque de mon côté je crus voir quelque chose, mais sans pouvoir distinguer ce que c'étoit : ne pouvant néanmoins douter que ce ne fût quelqu'un de mes Gens, je m'avisai de lui demander, si par hasard il ne me prenoit point pour un Ours ; il ne me répondit point, & lorsque je l'eus joint, je le trouvai tout interdit, & comme saisi de l'horreur du coup, qu'il avoit été sur le point de faire. Ce furent ses Camarades, qui m'apprirent ce qui s'étoit passé.

La Riviere de Saint Joseph est si commode pour le Commerce de toutes les Parties du Canada, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait toujours été beaucoup fréquentée par les Sauvages. D'ailleurs elle arrose un Pays très-fertile, mais ce n'est point là ce que ces Peuples estiment le plus. C'est même bien dommage de leur donner de bons Terreins ; ou ils n'en font aucun usage, ou ils l'ont bientôt dégraissé en y semant leur Maïz. Les *Mascoutins* avoient, il n'y a pas lontems, un Etablissement sur cette Riviere, mais ils sont retournés dans leur Pays, qui est, dit-on, encore plus beau. Les Pouteouatamis y ont occupé successivement plusieurs Postes ; & y sont encore ; leur Village est du même côté que le Fort, un peu au dessous, & sur un très-beau Platon : celui des Miamis est de l'autre côté de la Riviere.

Du Ging-Seng de Canada.

Les Sauvages qui se sont de tout tems plus appliqué que les autres à la Medecine, font grand cas du Gin-Seng, & sont persuadés que cette Plante a la vertu de rendre les Femmes fécondes. Je ne crois pourtant pas que ce soit par cette raison, qu'ils l'ont nommée *Abesoutchenza*, qui veut dire un Enfant ; elle doit ce nom à la figure de sa Racine, au moins parmi les Iroquois. Vous avez vû sans doute, Madame, ce que le P. Lafitau, qui le premier l'a portée en France, en a écrit sous le nom d'*Aureliana Canadensis :* elle est au moins pour la figure, absolument la même que celle, qui nous vient de la Chine, & que les Chinois tirent de la Corée & de la Tartarie. Le nom qu'ils lui donnent, & qui signifie *la ressemblance de l'Homme ;* les vertus, qu'ils lui attribuent, & qu'ont

experimentées en Canada ceux, qui en ont fait usage, & la conformité du Climat (*a*) sont un grand préjugé, que si nous la prenions comme venant de la Chine, elle seroit aussi estimée que celle, que les Chinois nous vendent; peut-être n'a-t-elle fait si peu de fortune parmi nous, que parce qu'elle croît dans un Pays, qui nous appartient, & qu'elle n'a pas le relief de nous être tout-à-fait étrangere. 1721. Août.

En remontant la Riviere de Saint Joseph, je remarquai quelques Arbres, que je n'avois point vû ailleurs. Le plus singulier, que je pris d'abord pour un Fresne à ses feuilles, vient extrêmement gros, & porte des Féves, qui sont très-belles à la vûë, mais on a beau les faire bouillir, elles n'en sont que plus dures, & il n'a jamais été possible d'en faire aucun usage. Les Campagnes, qui environnent le Fort, sont tellement couvertes de Sassafras, que l'air en est embaumé; mais ce n'est point un grand Arbre, comme à la Caroline, ce ne sont que de petits Arbrisseaux, qui rampent presque à terre; peut-être aussi ne sont-ce que des rejettons des Arbres, qu'on a coupés, pour défricher les environs du Fort, & des Bourgades Sauvages. Du Févier, & du Sassafras.

Il y a ici quantité de Simples, dont on prétend que les Sauvages usent un peu à l'aventure, sans autre principe que l'expérience hasardée légerement, & qui les trompe quelquefois: car les mêmes Remedes n'agissent pas également sur toutes sortes de Sujets, attaqués des mêmes Maladies, mais ces Peuples ne sçavent pas faire toutes ces differences. Une chose, qui m'étonne toujours, c'est l'impénetrable secret, qu'ils gardent sur leurs Simples, ou le peu de curiosité des Francois, pour en avoir la connoissance. S'il n'y a point de la faute de ceux-ci, rien ne montre mieux, ce me semble, que les Sauvages ne nous voyent pas volontiers dans leur Pays: mais nous en avons d'autres preuves, aussi peu équivoques que celles-ci. Il se pourroit bien aussi qu'ils fussent au sujet de leurs Simples dans la même opinion, où l'on assûre qu'ils sont par rapport à leurs Mines; à sçavoir, qu'ils mourroient, s'ils en découvroient quelques-unes aux Etrangers. Secret des Sauvages sur leurs Simples, & sur les Mines de leur Pays.

(*a*) La Riviere noire est par les quarante un degrés, cinquante minutes; c'est par cette même Latitude, qu'on tire le Gin-Seng de Corée, pour l'Empereur de la Chine. On en a porté à la Chine, & préparé par les Chinois, ils l'ont vendu comme venant de Corée, ou de Tartarie. Au reste cette préparation n'y ajoûte rien.

1721. Août.

Des Miamis.

Les Sauvages de ces Quartiers ſont naturellement voleurs, & regardent comme de bonne priſe, tout ce qu'ils peuvent attraper. Il eſt vrai que ſi l'on s'apperçoit de bonne heure, qu'on a perdu quelque choſe, il ſuffit d'en avertir le Chef, on eſt aſsûré de la retrouver; mais il faut donner à ce Chef plus que la valeur de la choſe, & il demande encore quelque bagatelle pour celui, qui l'a retrouvée, & qui eſt apparemment le Voleur même; je fus dans le cas dès le lendemain de mon arrivée, & on ne me fit point de grace: ces Barbares ſoûtiendroient une Guerre, plutôt que de ſe relâcher ſur ce point.

Quelques jours après je fus rendre viſite au Chef des Miamis, qui m'a... prévenu; c'eſt un grand Homme bien fait, mais fort diſgracié, car il n'a point de Nez: on m'a dit que ce malheur lui étoit arrivé dans une débauche. Quand il ſçut que je venois le voir, il alla ſe placer au fond de ſa Cabanne, ſur une maniere d'Eſtrade, où je le trouvai aſſis les jambes croiſées, à la façon des Orientaux. Il ne me dit preſque rien, & me parut affecter une gravité fiere, qu'il ſoûtenoit aſſez mal; c'eſt le premier Chef Sauvage, à qui j'ai vû obſerver ce Cérémonial, mais on m'avertit qu'il faut lui rendre la pareille, ſi on ne veut pas en être mépriſé.

Du Jeu des Pailles.

Ce jour-là les Pouteouatamis étoient venus jouer au *Jeu des Pailles* chez les Miamis; on jouoit dans la Cabanne du Chef, & dans une Place, qui eſt vis-à-vis. Ces Pailles ſont de petits Joncs de la groſſeur des tuyaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un paquet, qui eſt ordinairement de deux cent un, & toujours en nombre impair. Après qu'on les a bien remués, en faiſant mille contorſions, & en invoquant les Génies, on les ſépare avec une eſpece d'aleine, ou un os pointu, en paquets de dix: chacun prend le ſien à l'aventure, & celui, à qui échoit le paquet de onze, gagne un certain nombre de points, dont on eſt convenu: les Parties ſont en ſoixante, ou en quatre-vint.

Il y a d'autres manieres de jouer ce Jeu, & on a voulu me les expliquer, mais je n'y ai rien compris, ſinon que quelquefois le nombre de neuf gagne toute la Partie. On m'a ajoûté qu'il y avoit autant d'adreſſe, que de haſard à ce Jeu, & que les Sauvages y ſont extrêmement frippons, comme dans tous les autres; qu'ils s'y acharnent ſouvent juſqu'à y paſſer les

jours & les nuits, & que quelques-uns ne ceſſent point de jouer, que quand ils ſont tout nuds, & n'ont plus rien à perdre. Ils en ont un autre, qui ne pique point par l'envie de gagner; c'eſt un pur divertiſſement, mais il a preſque toujours des ſuites funeſtes pour les mœurs. 1721. Août.

A l'entrée de la nuit on dreſſe au milieu d'une grande Cabanne pluſieurs Poteaux placés en rond, au milieu ſont les Inſtrumens; on poſe ſur chaque Poteau un paquet de duvet, & il doit y en avoir de toutes les couleurs. Les jeunes gens des deux Sexes mêlés enſemble, danſent en rond autour des Poteaux, les Filles ayant auſſi du duvet, de la couleur qu'elles aiment: de tems en tems un jeune Homme ſe détache, & va prendre ſur un Poteau du duvet de la couleur, qu'il reconnoît être au gré de ſa Maîtreſſe, & ſe le mettant ſur la tête, il danſe autour d'elle, & lui donne par ſigne un Rendez-vous: la Danſe finie, le Feſtin commence, & dure tout le jour; le ſoir tout le monde ſe retire, & les Filles ſont ſi bien leur compte, que malgré la vigilance de leurs Meres, elles ſe trouvent au lieu qui leur a été aſſigné. Autre Jeu.

Les Miamis ont encore deux Jeux, dont le premier ſe nomme, le *Jeu de la Croſſe*. On y joue avec une Bale & des Bâtons, recourbés & terminés par une eſpece de Raquette. On dreſſe deux Poteaux, qui ſervent de Bornes, & qui ſont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre des Joueurs. Par exemple, s'ils ſont quatre-vint, il y a entre les Poteaux une demie lieuë de diſtance. Les Joueurs ſont partagés en deux bandes, qui ont chacune leur Poteau, & il s'agit de faire aller la Bale, juſqu'à celui de la Partie adverſe, ſans qu'elle tombe à terre, & ſans qu'elle ſoit touchée avec la main; car ſi l'un ou l'autre arrive, on perd la Partie, à moins que celui, qui a fait la faute, ne la répare, en faiſant aller la Bale d'un ſeul trait au But, ce qui eſt ſouvent impoſſible. Ces Sauvages ſont ſi adroits à prendre la Bale avec leurs Croſſes, que quelquefois ces Parties durent pluſieurs jours de ſuite.

Le ſecond Jeu approche beaucoup de celui-ci, & n'eſt pas ſi dangereux. On marque deux Termes, comme au premier, & les Joueurs occupent tout l'eſpace, qui eſt entre deux. Celui qui doit commencer, jette en l'air une Bale le plus perpendiculairement qu'il eſt poſſible, afin qu'il puiſſe plus aiſé-

1721. Août.

ment la rattraper, & la jetter vers le But. Tous les autres ont les bras levés, & celui, qui saisit la Bale, fait la même Manœuvre, ou jette la Bale à quelqu'un de sa Bande, qu'il estime plus alerte, ou plus adroit que lui; car pour gagner la Partie, il faut que la Bale, avant que d'arriver au But, ne soit jamais tombée entre les mains d'aucun des Adversaires. Les Femmes jouent aussi à ce Jeu, mais rarement; leurs Bandes sont de quatre ou cinq, & la premiere, qui laisse tomber la Bale, perd la Partie.

Du Chef & de l'Orateur Pouteouatamis.

Les Pouteouatamis ont ici un Chef & un Orateur, qui sont gens de mérite. Le premier, nommé *Pirémon*, est un Homme de plus de soixante ans, fort sage, & d'un bon conseil; le second, appellé *Ouilamek*, est plus jeune; il est Chrétien, & bien instruit, mais il ne fait aucun exercice de sa Religion. Un jour, que je lui en faisois des reproches, il me quitta brusquement, alla dans la Chapelle, & fit sa Priere à haute voix, de sorte que nous l'entendions de chez le Missionnaire: il est difficile de voir un Homme, qui parle mieux, & qui ait plus d'esprit; d'ailleurs il est d'un caractere fort aimable, & sincerement attaché aux François. Pirémon ne l'est pas moins, & je les ai entendu tous deux parler dans un Conseil chez le Commandant, où ils nous dirent de très-belles choses,

Suites funestes de l'Yvrognerie.

Plusieurs Sauvages des deux Nations, qui sont établies sur cette Riviere, ne font que d'arriver des Colonies Angloises, où ils étoient allé vendre leurs Pelleteries, & d'où ils ont rapporté beaucoup d'Eau-de-vie. Le partage s'en est fait à la maniere accoûtumée; c'est-à-dire, que chaque jour on en distribuoit à un certain nombre de Personnes, autant qu'il en falloit à chacun pour s'enyvrer, & tout a été bû en huit jours. On commençoit à boire dans les deux Villages, dès que le Soleil étoit couché, & toutes les nuits les Campagnes retentissoient de cris & de hurlemens affreux. On eût dit qu'une Escouade de Démons s'étoit échapée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient acharnées à s'entr'égorger; il y eut deux Hommes d'estropiés, j'en rencontrai un, qui s'étoit cassé le Bras en tombant; & je lui dis, que sans doute une autre fois il seroit plus sage: il me répondit, que cet accident n'étoit rien, qu'il seroit bientôt guéri, & qu'il recommenceroit à boire, dès qu'il auroit dequoi.

Jugez,

Jugez, Madame, ce que peut faire un Miſſionnaire au milieu de tout ce déſordre, & ce qu'il en coûte à un honnête Homme, qui s'eſt expatrié pour gagner des Ames à Dieu, de ſe voir obligé d'en être le témoin, & de n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares connoiſſent eux-mêmes, que l'Yvrognerie les ruine & les détruit; mais quand on veut leur perſuader, qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur retranche une Boiſſon, qui a pour eux des ſuites ſi fâcheuſes, ils ſe contentent de répondre: „ C'eſt vous, qui nous y avez accoûtumé, nous ne pouvons plus nous en paſſer, & ſi vous refuſez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. Cette Liqueur nous tuë, & nous dépouille, il eſt vrai, mais c'eſt vous, qui avez fait le mal, & il eſt ſans remede „. Ils n'ont pourtant pas raiſon de s'en prendre ainſi à nous ſeuls, ſans les Anglois je crois qu'on auroit pû faire ceſſer ce Commerce dans la Colonie, ou le réduire à ſes juſtes bornes; on ſera même peut-être obligé bientôt de le permettre aux François, en prenant des meſures pour en empêcher l'abus, d'autant plus que l'Eau de vie des Anglois, eſt beaucoup plus mal-faiſante, que la nôtre. 1721. Août.

Un déſordre, qui attaque les mœurs, ne va jamais ſeul; il eſt toujours le principe, ou la ſuite de pluſieurs autres. Les Sauvages, avant que d'être tombés dans celui, dont nous parlons, à la Guerre près, qu'ils ont toujours faite d'une maniere barbare & inhumaine, n'avoient rien, qui troublât leur bonheur; l'Yvrognerie les a rendus intéreſſés, & a troublé la douceur, qu'ils goûtoient dans le domeſtique, & dans le commerce de la vie. Toutefois, comme ils ne ſont frappés que de l'objet préſent, les maux, que leur a cauſé cette paſſion, n'ont point encore tourné en habitude; ce ſont des orages, qui paſſent, & dont la bonté de leur caractere, & le fond de tranquillité d'ame, qu'ils ont reçûë de la Nature, leur ôtent preſque le ſouvenir, quand ils ſont paſſés.

Il faut avouer que du premier coup d'œil la vie qu'ils menent, paroît bien dure, mais outre qu'en cela rien ne fait peine, que par comparaiſon, & que l'habitude eſt une ſeconde nature, la liberté dont iis jouiſſent, eſt pour eux un grand dédommagement des commodités, dont ils ſont privés. Ce que nous voyons tous les jours dans quelques Mandians de profeſſion, & dans pluſieurs Perſonnes de la Campagne, Bonheur des Sauvages.

1721. Août.

nous fournit une preuve sensible, qu'on peut être heureux dans le sein même de l'indigence. Or, les Sauvages le sont encore plus réellement; premierement, parce qu'ils croyent l'être; en second lieu, parce qu'ils sont dans la possession paisible du plus précieux de tous les dons de la Nature; enfin parce qu'ils ignorent parfaitement, & n'ont pas même envie de connoître ces faux biens, que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, & que nous goûtons si peu.

Effectivement en quoi ils sont plus estimables, & doivent être regardés comme de vrais Philosophes, c'est que la vûë de nos commodités, de nos richesses, de nos magnificences, les ont peu touchés, & qu'ils se sçavent bon gré de pouvoir s'en passer. Des Iroquois, qui en 1666 allerent à Paris, & à qui on fit voir toutes les Maisons Royales, & toutes les beautés de cette grande Ville, n'y admirerent rien, & auroient préferé leurs Villages à la Capitale du plus florissant Royaume de l'Europe, s'ils n'avoient pas vû la Ruë de la Huchette, où les Boutiques des Rotisseurs, qu'ils trouvoient toujours garnies de Viandes de toutes les sortes, les charmerent beaucoup.

Mépris qu'ils font de notre maniere de vivre.

On ne peut pas même dire qu'ils ne sont enchantés de leur façon de vivre, que parce qu'ils ne connoissent point la douceur de la nôtre. Des François en assez grand nombre, ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs n'ont jamais pû gagner sur eux, quoiqu'ils pussent être fort à leur aise dans la Colonie, d'y revenir; au contraire, il n'a pas été possible à un seul Sauvage de se faire à notre maniere de vivre. On a pris de leurs Enfans au Maillot, on les a élevés avec beaucoup de soin; on n'a rien omis pour leur ôter la connoissance de ce qui se passoit chez leurs Parens: toutes ces précautions ont été inutiles, la force du sang l'a emporté sur l'Education: dès qu'ils se sont vûs en liberté, ils ont mis leurs Habits en pieces, & sont allés au travers des Bois chercher leurs Compatriotes, dont la vie leur a paru plus agréable, que celle qu'ils avoient menée chez nous.

Un Iroquois nommé *la Plaque*, celui-là même, dont je vous ai dit, Madame, qu'en sauvant la vie à son Pere dans un Combat, il s'étoit cru dégagé de tout ce qu'il lui devoit, a vécu plusieurs années avec les François; on l'a même fait

Lieutenant dans nos Troupes, pour le fixer, parce que c'étoit un très-brave Homme. Il n'a pû y tenir, il eſt retourné dans ſa Nation, n'emportant de chez nous que nos vices, & n'ayant corrigé aucun de ceux, qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperduëment les Femmes, il étoit bien fait, ſa valeur & ſes belles actions lui donnoient un grand relief, il avoit beaucoup d'eſprit, & des manieres fort aimables; il fit bien des infidelles, & ſes déſordres allerent ſi loin, qu'on délibera dans le Conſeil de ſon Canton, ſi on ne s'en déferoit pas. Il fut néanmoins conclu à la pluralité des voix qu'on le laiſſeroit vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peuplerroit le Pays de bons Guerriers. 1721. Août.

Du ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Le ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils ſont encore au Berceau, eſt au-deſſus de toute expreſſion, & fait voir bien ſenſiblement que nous gâtons ſouvent tout, par les réfléxions, que nous ajoûtons à ce que nous inſpire la Nature. Elles ne les quittent jamais, elles les portent partout avec elles, & lorſqu'elles ſemblent ſuccomber ſous le poids, dont elles ſe chargent, le Berceau de leur Enfant n'eſt compté pour rien: on diroit même que ce ſurcroît de fardeau eſt un adouciſſement, qui rend le reſte plus léger.

Rien n'eſt plus propre que ces Berceaux, l'Enfant y eſt commodément & mollement couché: mais il n'eſt bandé que juſqu'à la ceinture, de ſorte que quand le Berceau eſt droit, ces petites Créatures ont la tête & la moitié du corps pendant; on s'imagineroit en Europe qu'un Enfant, qu'on laiſſeroit en cet état, deviendroit tout contrefait, mais il en arrive tout le contraire, cela leur rend le corps ſouple, & ils ſont en effet tous d'une taille & d'un port, que les mieux faits parmi nous envieroient. Que pouvons-nous oppoſer à une expérience ſi génerale? Mais ce que je vais dire, n'eſt pas auſſi aiſé à juſtifier.

Figures ridicules, que quelques-uns donnent à leurs Enfans.

Il y a dans ce Continent des Nations, qu'on nomme *Têtes plates*, & qui ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'eſt point l'ouvrage de la Nature, ce ſont les Meres, qui la donnent à leurs Enfans, dès qu'ils ſont nés. Pour cela elles leur appliquent ſur le front, & ſur le derriere de la tête deux maſſes d'argile, ou de quelqu'autre matiere peſante, qu'elles ſerrent peu à peu, juſqu'à ce que le crâne ait pris la forme, qu'elles veulent lui

1721. Août. donner. Il paroît que cette opération fait beaucoup souffrir ces Enfans, à qui on voit sortir par les narines une matiere blanchâtre assez épaisse ; mais ni ces accidens, ni les cris que font ces petits Innocens, n'allarment point leurs Meres, jalouses de leur procurer une bonne grace, dont elles ne conçoivent pas qu'on puisse se passer. C'est tout le contraire parmi certains Algonquins, que nous avons nommés *Têtes de Boule*, & dont je vous ai déja parlé, car ils font consister la beauté à avoir la tête parfaitement ronde, & les Meres s'y prennent aussi de très-bonne heure, pour donner cette figure à leurs Enfans.

Je voulois, Madame, profiter du loisir, que j'ai ici, & qui sera peut-être plus long, que je ne le voudrois, pour finir tout ce que j'ai à vous dire sur cette matiere, mais quelques embarras, qui me sont survenus, & le départ prochain d'un Voyageur, qui s'en retourne dans la Colonie, m'obligent à interrompre ce Récit, que je reprendrai au premier jour.

Je suis, &c.

VINT-TROISIEME LETTRE.

Suite du Caractere des Sauvages, & de leur maniere de vivre.

De la Riviere de S. Joseph, ce huitiéme Août 1721.

MADAME,

Je reprends, la suite de mes Mémoires, où je l'ai interrompuë, vous trouverez peut-être que je n'y mets pas assez d'ordre, mais on excuse du moins dans une Relation, ce qu'on admire dans une Ode ; ce qui dans un Poëte Lyrique est un effet de l'Art, est une necessité dans un Voyageur, qui ne peut raconter les choses, qu'à mesure qu'il les apprend, & qui est obligé d'écrire ce qu'il voit dans la crainte de les oublier.

Ce qui fortifie les Sauva-

Les Enfans des Sauvages, au sortir du Berceau, ne sont

1721. Août.

gênés en aucune maniere, & dès qu'ils peuvent se rouler sur les pieds & sur les mains, on les laisse aller où ils veulent tout nuds, dans l'Eau, dans les Bois, dans la Boüe, & dans la Neige; ce qui leur fait un Corps robuste, leur donne une grande souplesse dans les Membres, les endurcit contre les injures de l'Air; mais aussi, comme je l'ai déja remarqué, leur cause des foiblesses d'estomach & de poitrine, qui les ruinent de bonne heure. L'Eté ils courent, dès qu'ils sont levés, à la Riviere, ou dans les Lacs, & y demeurent une partie du jour à batifoler, comme on voit les Poissons se jouer, quand il fait beau tems, vers la surface de l'Eau. Il est certain que rien n'est plus propre que cet exercice, à les dénouer, & à les rendre agiles.

ges, & les rend si bien faits.

On leur met aussi de très-bonne heure l'Arc & la Fléche en main, & pour exciter en eux cette émulation, qui est la meilleure maîtresse des Arts, il n'est pas nécessaire de placer leur déjeuner au haut d'un Arbre, comme on faisoit aux jeunes Lacédémoniens, ils naissent tous avec cette passion pour la gloire, qui n'a pas besoin d'être aiguillonnée; aussi tirent-ils leurs Fléches avec une justesse étonnante, & il ne leur a presque rien coûté pour en acquérir une semblable dans l'usage de nos Armes à feu. On les fait encore lutter ensemble, & ils s'acharnent tellement à cet exercice, que souvent ils se tueroient, si on n'avoit pas le soin de les séparer; ceux qui ont du dessous en conçoivent un si grand dépit, qu'ils ne se donnent pas le moindre repos, qu'ils n'ayent eu leur revanche.

Leurs premiers exercices, & leur émulation entr'eux.

En général on peut dire, que les Peres & les Meres ne négligent rien pour inspirer à leurs Enfans certains principes d'honneur, qu'ils conservent toute leur vie, mais qu'ils appliquent souvent assez mal, & c'est à quoi se réduit toute l'éducation, qu'ils leur donnent. Quand ils les instruisent sur cela, c'est toujours d'une maniere indirecte; la plus ordinaire est de leur raconter les belles Actions de leurs Ancêtres, ou de ceux de leur Nation: ces jeunes Gens prennent feu à ces Récits, & ne soûpirent plus qu'après les occasions, d'imiter ce qu'on leur a fait admirer. Quelquefois pour les corriger de leurs défauts, on employe les prieres & les larmes, mais jamais les menaces; elles ne feroient aucune impression sur des esprits prévenus, que personne au monde n'est en droit de les contraindre.

A quoi se réduit l'éducation qu'on leur donne.

1721. Août.

Une Mere, qui voit sa Fille se comporter mal, se met à pleurer ; celle-ci lui en demande le sujet, & elle se contente de lui dire, *Tu me deshonores*. Il est rare que cette maniere de reprendre, ne soit pas efficace. Cependant depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les François, quelques-uns commencent à châtier leurs Enfans, mais ce n'est gueres, que parmi ceux, qui sont Chrétiens, ou qui se sont fixés dans la Colonie. Ordinairement la plus grande punition, que les Sauvages employent pour corriger leurs Enfans, c'est de leur jetter un peu d'eau au Visage, les Enfans y sont fort sensibles, & généralement à tout ce qui sent le reproche, ce qui vient de ce que le dépit est leur plus forte passion à cet âge.

Des passions des Sauvages.

On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçû une réprimande assez légere de leurs Meres, ou quelques goutes d'eau au Visage, & l'en avertir en lui disant, *Tu n'auras plus de Fille*. Le plus grand mal est que ce n'est pas toujours à la Vertu, qu'on exhorte ces jeunes Gens, ou ce qui vient au même, qu'on ne leur donne pas toujours de la Vertu, des idées bien justes. En effet on ne leur recommande rien tant que la vengeance, & c'est de quoi on leur montre de plus fréquens exemples.

Il semble, Madame, qu'une enfance si mal disciplinée doive être suivie d'une jeunesse bien turbulente & bien corrompuë ; mais d'une part les Sauvages sont naturellement tranquilles, & de bonne heure maîtres d'eux-mêmes, la raison les guide aussi bien plutôt que les autres Hommes ; & de l'autre, leur temperamment, surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. On y trouve bien quelques Usages, où la Pudeur n'est nullement ménagée, mais il paroît que la Superstition y a plus de part, que la dépravation du cœur.

Les Hurons, quand nous commençâmes à les pratiquer, étoient plus lascifs, & fort brutaux dans leurs plaisirs. Les jeunes Gens des deux Sexes s'abandonnoient sans honte à toutes sortes de dissolutions, & c'étoit principalement parmi eux, qu'on ne s'avisoit pas de faire un crime à une Fille de s'être prostituée : leurs Parens étoient les premiers à les y engager, & l'on voyoit des Maris en faire autant de leurs Femmes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se marioient point, mais prenoient des Filles pour leur servir, disoient-ils, de

1721. Août.

Compagnes, & toute la difference qu'on mettoit entre ces Concubines & les Epouſes légitimes, c'eſt qu'avec les premieres on ne contractoit nul engagement ; du reſte leurs Enfans étoient ſur le même pied que les autres, ce qui ne produiſoit aucun inconvénient dans un Pays, où il n'y a point de ſucceſſions à recueillir.

Leur habillement.

On ne diſtingue point ici les Nations par leur Habillement, les Hommes, quand il fait chaud, n'ont ſouvent ſur le Corps qu'un Brahier : l'Hyver ils ſe couvrent plus ou moins, ſuivant le Climat. Ils ont aux Pieds des eſpeces de Chauſſons de Peaux de Chevreuils paſſées à la Fumée ; leurs Bas ſont auſſi des Peaux ou des morceaux d'Etoffes, dont ils s'envelopent les Jambes. Une Camiſole de Peau les couvre juſqu'à la ceinture, & ils portent pardeſſus une Couverture, quand ils peuvent en avoir ; ſinon ils ſe font une Robe d'une Peau d'Ours, ou de pluſieurs Peaux de Caſtors, de Loutres, ou d'autres ſemblables Fourures, le Poil en dedans. Les Camiſoles des Femmes deſcendent juſqu'au deſſous des Genoux ; & lorſqu'il fait bien froid, ou qu'elles ſont en voyage, elles ſe couvrent la Tête avec leurs Couvertures, ou leurs Robes. J'en ai vû pluſieurs, qui avoient de petits Bonnets, faits comme des Calottes ; d'autres ſe font une eſpece de Capuce, qui tient à leurs Camiſoles, & elles ont encore une piece d'Etoffe, ou une Peau, qui leur ſert de Juppe, & qui les enveloppe depuis la Ceinture, juſqu'à mi-Jambe.

Tous ſont fort curieux d'avoir des Chemiſes, mais ils ne les mettent par-deſſous la Camiſole, que quand elles ſont ſales, & ils les y laiſſent juſqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car ils ne ſe donnent jamais la peine de les laver. Les Tuniques, ou Camiſoles de Peaux ſont ordinairement paſſées à la fumée, comme les Chauſſons, c'eſt-à-dire, qu'après qu'on les en a laiſſé pénétrer, on les frotte un peu, & alors elles ſe peuvent laver comme du Linge. On les prépare auſſi, en les faiſant tremper dans l'eau, puis en les frottant dans les mains, juſqu'à ce qu'elles ſoient ſeches & maniables. Mais nos Etoffes & nos Couvertures paroiſſent bien plus commodes aux Sauvages.

De quelle maniere ils ſe piquent partout le corps.

Pluſieurs ſe font piquer, comme autrefois les Pictes, par tout le corps : d'autres en quelques endroits ſeulement. Ce n'eſt pas pour eux un pur ornement ; ils y trouvent encore ;

1721. Août.

dit-on, de grands avantages : cela ſert beaucoup à les garantir du froid, les rend moins ſenſibles aux autres injures de l'air, & les délivre de la perſécution des Moucherons. Il n'y a neanmoins que dans les Pays occupés par les Anglois, ſurtout dans la Virginie, que l'uſage de ſe faire piquer partout le corps ſoit bien commun. Dans la Nouvelle France la plûpart ſe contentent de quelques figures d'Oiſeaux, de Serpens, ou d'autres Animaux, & même des feuillages & autres figures ſemblables, ſans ordre ni ſymétrie, mais ſuivant le caprice d'un chacun, ſouvent au viſage, & quelquefois même ſur les paupieres. Beaucoup de Femmes ſe font piquer aux endroits du viſage, qui répondent aux machoires, pour ſe garantir des maux de dents.

Cette opération n'eſt pas douloureuſe en elle-même : voici la maniere, dont elle ſe fait. On commence par tracer ſur la Peau bien tenduë la figure, qu'on y veut mettre. On pique enſuite avec des arrêtes de Poiſſons, ou des aiguilles, tous ces traits de proche en proche, juſqu'à en faire ſortir le ſang, puis on paſſe par-deſſus du charbon pilé & les autres couleurs bien broyées & pulvériſées. Ces poudres s'inſinuent ſous la peau, & les couleurs ne s'effacent jamais. Mais peu de tems après la Peau s'enfle, il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation : la fiévre ſurvient ordinairement, & ſi le temps étoit trop chaud, ou que l'opération eût été pouſſée trop loin, il y auroit du danger pour la vie.

Comment, & pourquoi ils ſe peignent le viſage.

Les couleurs, dont on ſe peint le viſage, & la graiſſe, dont on ſe frotte partout le corps, produiſent les mêmes avantages, & donnent, ſelon ces Peuples, autant de bonne grace, que la picqûre. Les Guerriers ſe peignent, lorſqu'ils ſe mettent en campagne pour intimider leurs Ennemis, peut-être auſſi pour cacher leur peur, car il ne faut pas croire qu'ils en ſoient tous exempts. Les Jeunes-Gens le font pour couvrir un air de jeuneſſe, qui les feroit moins eſtimer des vieux Soldats, ou la pâleur, qui leur ſeroit reſtée d'une maladie, & qu'ils craindroient qu'on ne prît pour un effet de leur peu de courage : ils le font encore pour ſe rendre plus beaux, mais alors les couleurs ſont plus vives, & plus variées : on peint les Priſonniers deſtinés à la mort ; je n'en ſçai pas la raiſon : c'eſt peut-être pour parer la victime, qui doit être ſacrifiée au Dieu de la Guerre. Enfin on peint les Morts

1721. Août.

Morts pour les expoſer couverts de leurs plus belles robes, & c'eſt ſans doute pour couvrir la pâleur de la Mort, qui les défigure.

Ornemens des Hommes.

Les couleurs, dont on ſe ſert dans ces occaſions, ſont les mêmes, qu'on employe pour teindre les Peaux, & elles ſe tirent de certaines Terres, & de quelques écorces d'Arbres. Elles ne ſont pas bien vives, mais elles ne s'effacent pas aiſément. Les Hommes ajoûtent à cette parure du duvet de Cygnes ou d'autres Oiſeaux, qu'ils ſement ſur leurs cheveux graiſſés, en guiſe de poudre. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des Bouquets de poil de differens Animaux, tout cela biſarrement placé. La figure des cheveux, tantôt hériſſés d'un côté, & applatis de l'autre, ou accommodés en mille manieres differentes; des pendans aux oreilles, & quelquefois aux narines, une grande coquille de porcelaine, qui pend à leur cou, ou ſur leur eſtomach, des couronnes de plumes d'Oiſeaux rares, des griffes ou des ongles, des ſerres, des pattes, ou des têtes d'Oiſeaux de proye, de petites cornes de Chevreuils, tout cela entre auſſi dans leur ajuſtement. Mais ce qu'ils ont de plus précieux eſt toujours employé à parer les Captifs, lorſque ces Malheureux font leur premiere entrée dans le Village de leurs Vainqueurs.

Ornemens des Femmes.

Il eſt à remarquer que les Hommes n'ont guéres ſoin de parer que leur tête. C'eſt tout le contraire pour les Femmes. Elles n'y mettent preſque rien; elles ſont ſeulement jalouſes de leurs cheveux, & elles ſe croiroient déshonnorées, ſi on les leur coupoit. Auſſi, lorſqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, elles prétendent leur marquer la plus grande douleur, dont elles ſont capables. Pour les conſerver elles les graiſſent ſouvent, les poudrent avec de l'écorce de Péruſſe réduite en pouſſiere, & quelquefois avec du vermillon, puis elles les enveloppent d'une Peau d'Anguille ou de Serpent, en maniere de cadenettes, qui leur pendent juſqu'à la ceinture. Pour ce qui eſt du viſage, elles ſe contentent d'y tracer quelques lignes avec du vermillon, ou d'autres couleurs.

Leurs narines ne ſont jamais percées, & il n'y a que parmi quelques Nations, qu'elles ſe percent les oreilles. Alors elles y inſerent comme font auſſi les Hommes, ou elles y laiſſent pendre des grains de porcelaine. Lorſqu'elles ſont dans leurs

1721. Août.

plus beaux atours, elles ont des robes, où il y a toutes sortes de figures peintes, de petits colliers de Porcelaine attachés sans beaucoup d'ordre & de symétrie, & une espece de bordure assez passablement travaillée avec du poil de Porc-Epy, qu'elles peignent aussi de differentes couleurs. Elles ornent de la même maniere les berceaux de leurs Enfans, & elles les chargent de toutes sortes de colifichets. Ces berceaux sont d'un bois léger, & ont à leur extrémité d'enhaut un ou deux demi-cercles de bois de Cédre, afin qu'on puisse les couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

Leurs occupations. De la culture de la terre.

Outre le soin du Ménage, & la provision de Bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture de leurs Champs; sitôt que les neiges sont fonduës, & les eaux suffisamment écoulées, elles commencent à préparer la Terre, ce qui consiste à la remuer légerement avec un Bois recourbé, dont le manche est fort long, après avoir mis le feu aux tiges séches de Maïz, & aux autres Herbes, qui étoient demeurées depuis la derniere Récolte. Outre que les Grains, dont ces Peuples font usage, sont des Grains d'Eté, on prétend que la nature du Terroir de ce Pays-ci, ne permet pas d'y rien semer avant l'Hyver. Mais je crois que la véritable raison pourquoi les Grains ne pousseroient pas, si on les semoit en Automne, c'est qu'ils se gâteroient pendant l'Hyver, ou qu'ils pourriroient à la fonte des Neiges. Il se peut faire aussi, & c'est l'opinion de plusieurs, que le Froment, qu'on recueille en Canada, quoiqu'originairement venu de France, ait contracté avec le tems la proprieté des Grains d'Eté, qui n'ont pas assez de force pour pousser plusieurs fois, comme il arrive à ceux, que nous semons en Septembre & en Octobre.

Des Semences & des Recoltes.

Les Féves, ou plutôt les Féveroles se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui; je crois avoir oüi dire que c'est de nous, que les Sauvages ont reçu ce légume, dont ils font grand cas, & qui ne differe effectivement en rien du nôtre. Mais je suis surpris qu'ils ne fassent point, ou qu'ils fassent peu d'usage de nos Pois, qui ont acquis dans le terrein du Canada un dégré de bonté fort supérieur à celle, qu'ils ont en Europe. Les Tournesols, les Melons d'eau, & les Citrouilles se mettent à part, & avant que d'en semer la graine, on la fait germer à la fumée dans une terre noire & légere.

Pour l'ordinaire les Femmes s'aident mutuellement dans

le travail de la Campagne, & quand il eſt tems de faire la recolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui ne dédaignent pas d'y mettre la main. Le tout finit par une Fête, & par un feſtin, qui ſe fait pendant la nuit, les grains & les autres fruits ſe conſervent dans des trous, que l'on creuſe en terre, & qui ſont tapiſſés de grandes écorces. Plusieurs y laiſſent le Maïz dans ſes épys, qui ſont treſſés, comme parmi nous les Oignons, & les étalent ſur de grandes perches au-deſſus de l'entrée des Cabannes. D'autres l'égrainent, & en rempliſſent de grands Paniers d'écorce, percés de toutes parts, pour empêcher qu'il ne s'échauffe. Mais lorſqu'on eſt obligé de s'abſenter pour quelque tems, ou qu'on appréhende quelqu'irruption de l'Ennemi, on fait de grandes caches en terre, où ces grains ſe conſervent très-bien. 1721. Août.

Dans les Quartiers Septentrionnaux on ſeme peu, & en pluſieurs endroits on ne ſeme point du tout. Mais on achete le Maïz par échange. Ce legume eſt fort ſain, il eſt nourriſſant, & ne charge point l'eſtomach. La plus ordinaire façon de l'accommoder parmi nos Voyageurs François eſt de le *léciver*, c'eſt-à-dire, de le faire bouillir quelque tems dans une eſpéce de lécive. En cet état il ſe garde lontems, on en fait ſes proviſions pour les voyages de long cours, & à meſure qu'on en a beſoin, on acheve de le faire cuire dans l'eau, ou dans du bouillon, ſi on a de quoi en faire, & on y met un peu de ſel. Du Maïz.

Ce n'eſt pas un manger déſagréable, mais bien des gens ſont perſuadés que le trop grand uſage en eſt nuiſible à la ſanté, parce que la lécive lui laiſſe une qualité corroſive, dont on ſe reſſent avec le tems. Lorſque le Maïz eſt en épi, & encore verd, quelques-uns le font griller ſur le charbon, & il a un très-bon goût. Nos Canadiens le nomment *Bled groulé*. Il y en a une eſpéce particuliere, qui s'ouvre, dès qu'il a ſenti le feu, on l'appelle *Bled fleuri*, & il eſt fort délicat. C'eſt de quoi on régale ordinairement les Etrangers. On le porte en quelques endroits chez les Perſonnes de conſidération, qui arrivent dans un Village, à peu près comme on fait en France le préſent de Ville.

Enfin c'eſt de ce légume, que ſe fait *la Sagamité*, qui eſt la nourriture la plus commune de nos Sauvages. Pour cela on commence par le griller, enſuite on le pile, & on en ôte la paille, puis on en forme une eſpéce de bouillie aſſez inſi- De la Sagamité.

1721. Août.

pide, quand on n'a pas de viande, ou de pruneaux pour en relever le goût. On le réduit quelquefois en farine, que l'on appelle ici *Farine froide*, & c'eſt une des plus commodes & des meilleures proviſions qu'on puiſſe faire pour les voyages. Les Gens de pied ne ſçauroient même en porter d'autres. On fait auſſi bouillir le Maïz dans ſon épi, lorſqu'il eſt encore tendre, puis on le grille un peu, on l'égraine, & on le laiſſe ſécher au Soleil, on le garde lontems, & la Sagamité, qu'on en fait, a un très-bon goût.

Le détail de ces mets vous fera comprendre, Madame, que les Sauvages ne ſont point délicats dans leur manger: nous trouverions même qu'ils ont le goût fort dépravé, s'il étoit poſſible de fixer le goût. Ils aiment la graiſſe, & elle domine dans tous leurs apprêts, quand ils peuvent en avoir: quelques livres de Chandeles dans une Chaudiere de Sagamité, la leur font trouver excellente: ils y mettent même quelquefois des choſes, qu'on ne peut dire, & contre leſquelles ils ſont ſurpris de nous voir nous révolter.

Les Nations Méridionnales n'avoient pour toute batterie de Cuiſine, que des Vaiſſeaux de terre cuite. Dans le Nord on ſe ſervoit de Chaudieres de bois, & on y faiſoit bouillir l'eau, en y jettant des cailloux rougis au feu. Nos Marmites de fer ont paru aux uns & aux autres plus commodes que tout cela, & c'eſt la Marchandiſe, dont on eſt plus aſſûré d'avoir le débit, quand on trafique avec eux. Dans les Nations Occidentales la Folle Avoine prend la place du Maïz: elle eſt bien auſſi ſaine, & ſi elle eſt moins nourriſſante, la Chaſſe du Bœuf, qui eſt abondante dans ces Quartiers-là, y ſupplée.

De la Trippe de Roche. Bled pourri.

Parmi les Sauvages errans, & qui ne cultivent point du tout la Terre, lorſque la Chaſſe & la Pêche leur manquent, leur unique reſſource eſt une eſpéce de Mouſſe, qui croît ſur certains Rochers, & que nos François ont nommée *Trippe de Roches:* rien n'eſt plus inſipide que ce mets, lequel n'a pas même beaucoup de ſubſtance; c'eſt bien là être réduit au pur néceſſaire pour ne pas mourir de faim. J'ai encore plus de peine à comprendre, ce qui m'a pourtant été atteſté par des Perſonnes dignes de foi, que des Sauvages mangent par délices une eſpéce de Maïz, qu'on laiſſe pourrir dans une eau dormante, comme nous faiſons le Chanvre, & qu'on en re-

tire tout noir & puant. On ajoûte même que ceux, qui ont pris goût à un mets auſſi étrange que celui-là, ne veulent rien perdre de l'eau, ou plutôt de la fange, qui en découle, & dont l'odeur ſeule ſeroit capable de faire bondir le cœur à tout autre. C'eſt apparemment la néceſſité, qui a fait découvrir ce ſecret, & ſi elle n'en fait pas encore tout l'aſſaiſonnement, rien ne prouve mieux qu'on ne doit point diſputer des goûts. 1721. Août.

Du Pain de Maïz.

Les Femmes Sauvages font du Pain de Maïz, & quoique ce ne ſoit qu'une maſſe de pâte mal pétrie, ſans levain, & cuite ſous la cendre, ces Peuples le trouvent très-bon, & en régalent leurs Amis; mais il le faut manger chaud; il ne ſe conſerve point, quand il eſt froid. Quelquefois on y mêle des Féves, divers fruits, de l'Huile & de la Graiſſe, il faut de bons eſtomachs pour digérer de tels ſalmigondis.

Differens Légumes, & leurs uſages.

Les Tourneſols ne ſervent aux Sauvages, qu'à leur donner une huile, dont ils ſe frottent: ils la tirent plus communément de la graine, que de la racine de cette Plante. Cette racine eſt un peu differente de ce que nous appellons en France *Topinambours*, ou *Pommes de Terre*. Les Patates, ſi communes dans les Iſles & dans le Continent de l'Amérique Méridionnale, ont été ſemées avec ſuccès dans la Louyſiane. L'uſage continuel, que faiſoient toutes les Nations du Canada d'une eſpéce de Petun, qui croît partout dans ce Pays, a fait dire à quelques Voyageurs qu'ils en avaloient la fumée, & qu'elle les nourriſſoit; mais cela ne s'eſt point trouvé vrai, & n'étoit fondé que ſur ce qu'on les a ſouvent vû reſter fort lontems ſans manger. Depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent preſque plus ſouffrir leur Petun, & il eſt fort aiſé de les contenter ſur cela, car le Tabac vient fort bien ici, & l'on prétend même qu'en choiſiſſant bien les terreins, on en auroit d'excellent.

Ouvrages des Femmes.

Les petits ouvrages des Femmes, & ce qui les occupe ordinairement dans les Cabannes, ſont de faire du Fil des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qu'on appelle *le Bois Blanc*, & elles le travaillent à peu près, comme on fait parmi nous celui de Chanvre. Ce ſont encore les Femmes, qui font les teintures: elles travaillent auſſi à pluſieurs ouvrages d'écorce, où elles font de petites figures avec du poil de Porc-Epi; elles font de petites Taſſes, ou autres Uſtencilles de

1721. Août.

bons, elles peignent & brodent des Peaux de Chevreuils, elles tricotent des ceintures & des jarretieres avec de la Laine de Bœuf.

Ouvrages des Hommes.

Pour les Hommes, ils font gloire de leur oiſiveté, & paſſent en effet plus de la moitié de la vie ſans rien faire, perſuadés que le travail journalier dégrade l'Homme, & n'eſt d'obligation que pour les Femmes. L'Homme, diſent-ils, n'eſt que pour la Guerre, la Chaſſe, & la Pêche. C'eſt cependant à eux à faire tout ce qui eſt néceſſaire pour ces trois exercices: ainſi les Armes, les Filets, & tout l'Equipage des Chaſſeurs & des Pêcheurs les regardent principalement, auſſi-bien que les Canots, & leurs Agrets, les Raquettes, la bâtiſſe & la réparation des Cabannes, mais ils ſe font ſouvent aider par les Femmes. Les Chrétiens s'occupent un peu davantage, mais ils ne travaillent que par eſprit de pénitence.

Leurs Outils.

Ces Peuples, avant que nous leur ayions donné des Haches, & nos autres Outils, étoient fort embarraſſés pour couper leurs Arbres, & pour les mettre en œuvre. Ils les brûloient par les pieds, & pour les fendre & les couper, ils ſe ſervoient de haches faites avec des Cailloux, qui ne caſſoient point, mais qu'ils mettoient un tems infini à aiguiſer. Pour les emmancher, ils coupoient la tête d'un jeune Arbre, & comme s'ils euſſent voulu le greffer, ils y faiſoient une entaillure, dans laquelle ils inſeroient la tête de la hache. Au bout de quelque tems l'Arbre, en ſe refermant, tenoit la hache ſi ſerrée, qu'elle ne pouvoit plus ſortir: alors ils coupoient l'Arbre de la longueur, dont ils vouloient avoir le manche.

Forme des Villages.

Les Villages n'ont point ordinairement de figure réguliere: la plupart de nos anciennes Relations nous les repréſentent de figure ronde, & peut-être leurs Auteurs n'en avoient-ils vû que de cette ſorte. Du reſte imaginez-vous, Madame, un amas de Cabannes ſans ordre & ſans alignement: les unes comme des Hangarts, les autres comme des Tonnelles, bâties d'écorces, ſoûtenuës de quelques pieux, quelquefois revêtuës en dehors d'un bouzillage de terre aſſez groſſier; en un mot conſtruites avec moins d'art, de propreté, & de ſolidité, que celles des Caſtors. Ces Cabannes ont quinze ou vint pieds de large, & quelquefois cent de long. Alors elles ont pluſieurs Feux, car un Feu n'occupe que trente pieds.

Quand le Rez de Chauſſée ne ſuffit pas pour coucher tout

le monde, les jeunes Gens ont leurs Lits sur une espece d'Estrade, élevée de cinq ou six pieds, qui regne tout le long de la Cabanne; les Meubles & les Provisions sont au-dessus, posés sur des pieces de Bois mises en traverse sous le Toit. Pour l'ordinaire il y a devant l'entrée une maniere de Vestibule, où les jeunes Gens dorment pendant l'Eté, & qui sert de Bucher pendant l'Hyver. Les Portes ne sont que des écorces suspenduës, comme des Stores, & jamais elles ne ferment bien. Ces Cabannes n'ont, ni Cheminées, ni Fenêtres, mais on laisse au milieu du Toit une ouverture, par où la fumée sort en partie, & qu'on est obligé de boucher quand il pleut, ou quand il neige; alors il faut éteindre le feu, si on ne veut pas être aveuglé par la fumée. 1721. Août.

Les Sauvages se fortifient mieux, qu'ils ne se logent; on voit des Villages assez bien palissadés avec des Redoutes, où l'on a toujours soin de faire de bonnes provisions d'Eau & de Pierres. Ces Palissades sont même doubles, & quelquefois triples, & ont ordinairement des Crénaux à la derniere enceinte. Les Pieux, dont elles sont composées, sont entrelassés de Branches d'Arbres, qui ne laissent aucun vuide. Il ne falloit rien de plus pour soûtenir un assez long Siége, lorsque ces Peuples ignoroient l'usage des Armes à feu. Chaque Village a une assez grande Place, mais il est rare qu'elles soient régulieres. Leur maniere de se fortifier.

Autrefois les Iroquois bâtissoient leurs Cabannes beaucoup mieux que les autres Nations, & qu'ils ne font eux-mêmes aujourd'hui; on y voyoit des Figures en relief, mais le travail en étoit fort grossier; depuis qu'en diverses Expéditions on a brûlé presque toutes leurs Bourgades, ils ne se sont pas donné la peine de les rétablir dans leur premier état. Cependant si ces Peuples sont si peu curieux de se procurer les commodités de la vie dans les Lieux de leur résidence ordinaire, que peut-on penser de leurs Campemens dans leurs Voyages, & dans leurs Hyvernemens. Un ancien Missionnaire (*a*), qui pour se mettre dans la necessité d'apprendre la Langue des Montagnais, les voulut suivre dans une Chasse pendant l'Hyver, nous en a fait une Description, que je vais vous transcrire presque mot à mot.

Ces Sauvages habitent un Pays extrêmement rude & in- De leurs Hyvernemens.

(*a*) Le Pere PAUL, LE JEUNE.

1721. Août. culte, mais il ne l'eſt pas encore autant que celui, qu'ils choiſiſſent pour leurs Chaſſes. Il faut marcher lontems pour y arriver, & porter ſur ſon dos tout ce dont on peut avoir beſoin pendant cinq ou ſix mois, par des Chemins quelquefois ſi affreux, que l'on ne comprend pas comment les Bêtes Fauves peuvent y paſſer; ſi on n'avoit pas la précaution de ſe fournir d'Ecorces d'Arbres, on ne trouveroit pas de quoi ſe mettre à couvert de la Pluye & de la Neige pendant le Chemin. Dès qu'on eſt parvenu au terme, on s'accommode un peu mieux, mais ce mieux ne conſiſte, qu'en ce qu'on n'y eſt pas ſans ceſſe expoſé à toutes les injures de l'air.

Tout le monde y travaille, & les Miſſionnaires, qui dans ces commencemens n'avoient perſonne pour les ſervir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune conſidération, n'étoient pas plus épargnés que les autres, on ne leur donnoit pas même de Cabanne ſeparée, & il falloit qu'ils ſe logeaſſent dans la premiere, où l'on vouloit bien les recevoir. Ces Cabannes, parmi la plûpart des Nations Algonquines, ſont à peu près de la figure de nos Glacieres rondes, & terminées en Cône: elles n'ont point d'autres ſoûtiens, que des Perches plantées dans la Neige, attachées enſemble par les extrémités, & couvertes d'Ecorces aſſez mal jointes, & mal attachées: auſſi le vent y entre-t-il de toutes parts.

Leur fabrique eſt l'ouvrage d'une demie heure au plus, des Branches de Sapin y tiennent lieu de Nattes, & on n'y a point d'autres Lits. Ce qu'il y a de commode, c'eſt qu'on peut les changer tous les jours: les Neiges ramaſſées tout autour forment une eſpece de Parapet, qui a ſon utilité, les vents n'y pénetrent point, c'eſt le long & à l'abri de ce Parapet, qu'on dort auſſi tranquillement ſur ces Branchages, couverts d'une méchante Peau, que dans le meilleur Lit; il en coûte à la verité aux Miſſionnaires pour s'y accoûtumer, mais la fatigue & la néceſſité les y réduiſent bientôt. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la fumée, qui preſque toujours remplit tellement le haut de la Cabanne, qu'on ne peut y être de bout, ſans avoir la tête dans une eſpece de tourbillon. Cela ne fait aucune peine aux Sauvages, habitués dès l'enfance à être aſſis à terre, ou couchés tout le tems qu'ils ſont dans leurs Cabannes; mais c'eſt un grand ſupplice pour les François, à qui cette inaction ne convient pas.

D'ailleurs

1721. Août.

D'ailleurs le vent, qui entre, comme je l'ai remarqué, par tous les côtés, y souffle un froid, qui transit d'une part, tandis qu'on étouffe, & qu'on est grillé de l'autre. Souvent on ne se voit point à deux ou trois pieds, on perd les yeux à force de pleurer, & il y a des tems, où, pour respirer un peu, il faut se tenir couché sur le ventre, & avoir presque la bouche collée contre la terre : le plus court seroit de sortir dehors, mais la plûpart du tems on ne le peut pas ; tantôt à cause d'une Neige si épaisse, qu'elle obscurcit le jour, & tantôt parce qu'il souffle un vent sec, qui coupe le Visage, & fait éclater les Arbres dans les Forêts. Cependant un Missionnaire est obligé de dire son Office, de célébrer la Messe, & de s'acquiter de toutes les autres fonctions de son Ministere.

A toutes ces incommodités il en faut ajoûter une autre, qui d'abord vous paroîtra peu de chose, mais qui est réellement très-considérable ; c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un fort grand nombre, qui, les suivent partout, & leur sont très-attachés ; peu caressans, parce qu'on ne les caresse jamais, mais hardis & habiles Chasseurs : j'ai déja dit qu'on les dresse de bonne heure pour les differentes Chasses, ausquelles on veut les appliquer ; j'ajoûte qu'il faut en avoir beaucoup pour chacune, parce qu'il en périt un grand nombre par les dents & par les cornes des Bêtes fauves, qu'ils attaquent avec un courage, que rien ne rebute. Le soin de les nourrir occupe très-peu leurs Maîtres, ils vivent de ce qu'ils peuvent attraper, & cela ne va pas bien loin, aussi sont-ils toujours fort maigres, d'ailleurs ils ont peu de poil, ce qui les rend fort sensibles au froid.

Pour s'en garantir, s'ils ne peuvent approcher du feu, où il est difficile qu'ils puissent tenir tous, quand même il n'y auroit personne dans la Cabanne, ils vont se coucher sur les premiers qu'ils rencontrent, & souvent on se réveille la nuit en sursaut, presque étouffé par deux ou trois Chiens. S'ils étoient un peu plus discrets, & se plaçoient mieux, leur compagnie ne seroit pas trop fâcheuse, on s'en accommoderoit même assez, mais ils se placent où ils peuvent ; on a beau les chasser, ils reviennent d'abord. C'est bien pis encore le jour ; dès qu'il paroît quelque chose à manger, il faut voir les mouvemens, qu'ils se donnent pour en avoir leur part. Un pauvre Missionnaire est à demi couché auprès du feu pour dire son

1721. Août. Bréviaire, ou pour lire un Livre, en luttant de son mieux contre la fumée, & il faut qu'il essuye encore l'importunité d'une douzaine de Chiens, qui ne font que passer & repasser sur lui, en courant après un morceau de viande, qu'ils ont apperçû. S'il a besoin d'un peu de repos, à peine trouvera-t-il un petit recoin, où il soit à l'abri de cette vexation. Si on lui apporte à manger, les Chiens ont plutôt mis le museau dans son Plat, qu'il n'y a porté la main; & souvent, tandis qu'il est occupé à défendre sa Portion contre ceux, qui l'attaquent de front, il en vient un par derriere, qui lui en enleve la moitié, ou qui en le heurtant, lui fait tomber le Plat des mains, & répandre sa Sagamité dans les cendres.

Assez souvent les maux, dont je viens de parler, sont effacés par un plus grand, & au prix duquel tous les autres ne sont rien; c'est la faim. Les Provisions, qu'on a apportées, ne durent pas lontems, on a compté sur la Chasse, & elle ne donne pas toujours. Il est vrai que les Sauvages sçavent endurer la faim avec autant de patience, qu'ils apportent peu de précautions pour s'en garantir; mais ils se trouvent quelquefois réduits à une si grande extrémité, qu'ils y succombent. Le Missionnaire, de qui j'ai tiré ce détail, fut obligé dans son premier Hyvernement, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit rapetassé sa soutanne; après quoi il lui fallut se nourrir des jeunes branches, & des plus tendres Ecorces des Arbres. Il soûtint néanmoins cette épreuve, sans que sa santé en fût alterée, mais tous n'en ont pas eu la force.

Malpropreté des Sauvages. La seule malpropreté des Cabannes, & l'infection, qui en est une suite nécessaire, sont pour tout autre qu'un Sauvage un vrai supplice; il est aisé de juger jusqu'où l'une & l'autre doivent aller parmi des Gens, qui ne changent de Hardes, que quand les leurs tombent par lambeaux, & qui n'ont nul soin de les nettoyer. L'Eté ils se baignent tous les jours, mais ils se frottent aussi-tôt d'Huile, ou de Graisse d'une odeur forte. L'Hyver ils demeurent dans leur crasse, & dans tous les tems on ne peut entrer dans leurs Cabannes, qu'on ne soit empesté.

Non seulement tout ce qu'ils mangent est sans apprêt, & ordinairement fort insipide, mais il régne dans leurs Repas une malpropreté, qui passe tout ce qu'on en peut dire: ce

1721. Août.

que j'en ai vû, & ce qu'on m'en a raconté, vous feroit horreur. Il y a bien peu d'Animaux, qui ne mangent plus proprement, & quand on a vû ce qui se passe en cela parmi ces Peuples, on ne sçauroit plus douter, que l'imagination n'ait beaucoup de part à nos répugnances, que bien des Mêts, qui nuisent réellement à notre santé, ne produisent cet effet par la force même de ces répugnances, & par le peu de courage, que nous avons à les surmonter.

Il faut néanmoins convenir que les choses ont un peu changé sur tous ces points, depuis notre arrivée en ce Pays; j'en ai même vû chercher à se procurer des commodités, dont ils auront peut-être bientôt de la peine à se passer. Quelques-uns commencent aussi à prendre un peu plus leurs précautions pour ne pas se trouver au dépourvû, quand la Chasse leur manquera; & parmi ceux, qui sont domiciliés dans la Colonie, il y a bien peu à ajoûter pour les faire arriver au point d'avoir un nécessaire raisonnable. Mais qu'il est à craindre que, quand ils en seront là, ils n'aillent bientôt plus loin, & ne donnent dans un superflu, qui les rende plus malheureux encore, qu'ils ne sont présentement dans le sein de la plus grande indigence?

Ce ne sera pas au moins les Missionnaires, qui les exposeront à ce danger; persuadés qu'il est moralement impossible de bien prendre ce juste milieu, & de s'y borner, ils ont beaucoup mieux aimé partager avec ces Peuples ce qu'il y a de pénible dans leur maniere de vivre, que de leur ouvrir les yeux sur les moyens d'y trouver des adoucissemens. Aussi ceux mêmes, qui sont tous les jours témoins de leurs souffrances, ont-ils encore bien de la peine à comprendre comment ils y peuvent résister, d'autant plus qu'elles sont sans relâche, & que toutes les Saisons ont leurs incommodités particulieres.

Incommodités de l'Eté des Sauvages.

Comme les Villages sont toujours situés, ou auprès des Bois, ou sur le bord de l'Eau, & souvent entre les deux, dès que l'Air commence à s'échauffer, les Maringouins, & une quantité prodigieuse d'autres Moucherons excitent une persécution beaucoup plus vive encore, que celle de la fumée, qu'on est même souvent obligé d'appeller à son secours; car il n'y a presque point d'autre remede contre les piqûres de ces petits Insectes, qui vous mettent tout le Corps en feu,

1721. Août.

& ne vous permettent pas de dormir en repos. Ajoûtez à cela les Marches ſouvent forcées, & toujours très-rudes, qu'il faut faire à la ſuite de ces Barbares, tantôt dans l'eau juſqu'à la ceinture, & tantôt dans la fange juſqu'aux genoux; dans les Bois, au travers des ronces & des épines, avec danger d'en être aveuglé; dans les Campagnes, où rien ne garantit d'un Soleil auſſi ardent en Eté, que le vent eſt piquant pendant l'Hyver.

Si l'on voyage en Canot, la poſture gênante, où il faut s'y tenir, & l'appréhenſion, que cauſe dans les commencemens l'extrême fragilité de cette Voiture; l'inaction, où l'on eſt, & qu'il eſt impoſſible d'éviter; la lenteur de la marche, que la moindre pluye, ou un vent un peu trop fort retarde; le peu de ſocieté, qu'on peut avoir avec des Gens, qui ne ſçavent rien, qui ne parlent jamais, quand ils ſont occupés, qui vous infectent par leur mauvaiſe odeur, & qui vous rempliſſent de ſaletés & de vermine: les caprices & les manieres bruſques, qu'il en faut eſſuyer; les avanies, auſquelles on eſt expoſé de la part d'un Yvrogne, ou d'un Homme, que quelque accident inopiné, un ſonge, un ſouvenir fâcheux, font entrer en mauvaiſe humeur; la cupidité, qui naît aiſément dans le cœur de ces Barbares, à la vûë d'un objet capable de les tenter, & qui a coûté la vie à plus d'un Miſſionnaire: & ſi la Guerre eſt déclarée entre les Nations, parmi leſquelles on ſe trouve, le danger, que l'on court ſans ceſſe, ou de ſe voir tout-à-coup réduit à la plus dure ſervitude, ou de périr dans les plus affreux tourmens. Voilà, Madame, la vie, qu'ont menée ſurtout les premiers Miſſionnaires: ſi depuis quelque tems elle a été moins rude à certains égards, il y a pour les Ouvriers de l'Evangile d'autres peines intérieures, & par conſéquent plus ſenſibles, qui bien loin de diminuer avec le tems, croiſſent à meſure que la Colonie augmente, & que les Naturels du Pays ont plus de communication avec toutes ſortes de Perſonnes.

Portrait en racourci des Sauvages.

Enfin, pour vous tracer en racourci le Portrait de ces Peuples: avec un extérieur ſauvage, des manieres & des uſages, qui ſe ſentent tout-à-fait de la barbarie; on remarque en eux une ſocieté exempte de preſque tous les défauts, qui alterent ſi ſouvent la douceur de la nôtre. Ils paroiſſent ſans paſſion, mais ils ſont de ſang-froid, & quelquefois par principe, ce que la paſſion la plus violente & la plus effrenée peut inſpirer

à ceux, qui n'écoutent plus la raiſon. Ils ſemblent mener la vie du monde la plus miſérable, & ils étoient peut-être les ſeuls heureux ſur la Terre, avant que la connoiſſance des objets, qui nous remuent & nous ſéduiſent, eût réveillé en eux une cupidité, que l'ignorance retenoit dans l'aſſoupiſſement, & qui n'a pourtant pas encore fait de grands ravages parmi eux. On apperçoit en eux un mélange des mœurs les plus féroces & les plus douces, des défauts de Bêtes carnacieres, & des vertus & des qualités de cœur & d'eſprit, qui font le plus d'honneur à l'Humanité. On croiroit d'abord qu'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils ne connoiſſent ni loix, ni ſubordination, & que vivant dans une indépendance entiere, ils ſe laiſſent uniquement conduire au haſard & au caprice le plus indompté; cependant ils jouiſſent de preſque tous les avantages, qu'une autorité bien réglée peut procurer aux Nations les plus policées. Nés libres & indépendans, ils ont en horreur juſqu'à l'ombre du pouvoir deſpotique, mais ils s'écartent rarement de certains principes & de certains uſages, fondés ſur le bon ſens, qui leur tiennent lieu de Loix, & qui ſuppléent en quelque façon à l'autorité légitime. Toute contrainte les révolte, mais la raiſon toute ſeule les retient dans une eſpéce de ſubordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but, qu'ils ſe ſont propoſé. 1721. Août.

Un Homme, qu'ils eſtimeroient beaucoup, les trouveroit aſſez dociles, & leur feroit faire à peu près tout ce qu'il voudroit; mais il n'eſt pas aiſé d'avoir leur eſtime à ce point. Ils ne la donnent qu'au mérite, & à un mérite ſupérieur, dont ils ſont auſſi bons Juges, que ceux, qui parmi nous ſe piquent le plus de l'être. Ils ſe prennent ſurtout par la phyſionomie, & il n'eſt peut-être pas d'Hommes au Monde, qui s'y connoiſſent mieux: c'eſt qu'ils n'ont pour qui que ce ſoit nul de ces égards, qui nous ſéduiſent, & que n'étudiant que la nature, ils la connoiſſent bien. Comme ils ne ſont point Eſclaves de l'ambition & de l'intérêt, & qu'il n'y a guéres que ces deux paſſions, qui ayent affoibli dans nous ce ſentiment de l'humanité, que l'Auteur de la Nature avoit gravé dans nos cœurs, l'inégalité des conditions ne leur eſt pas néceſſaire pour le maintien de la ſociété.

Ainſi, Madame, on ne voit point ici, ou du moins on rencontre rarement de ces eſprits hautains, qui pleins de leur

1721. Août.

grandeur, ou de leur mérite, s'imaginent preſque qu'ils font une Eſpéce à part, dédaignent le reſte des Hommes, dont par conſéquent ils n'ont jamais la confiance & l'amour; ne connoiſſent point leurs ſemblables, parce que la jalouſie, qui regne entre les Grands, ne leur permet pas de ſe voir d'aſſez près; ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient jamais, & qu'ils ſe flattent toujours; ne font pas réflexion que pour avoir entrée dans le cœur des Hommes, il faut en quelque façon s'égaler à eux; de ſorte qu'avec cette prétenduë ſupériorité de lumieres, qu'ils regardent comme une propriété eſſencielle du rang éminent, qu'ils occupent, la plupart croupiſſent dans une ſuperbe & irremédiable ignorance de ce qu'il leur importe le plus de ſçavoir, & ne jouiſſent jamais des véritables douceurs de la vie. Dans ce Pays tous les Hommes ſe croyent également Hommes, & dans l'Homme ce qu'ils eſtiment le plus, c'eſt l'Homme. Nulle diſtinction de naiſſance; nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des Particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inſpire l'orgueil, & qui faſſe trop ſentir aux autres leur infériorité. Il y a peut-être moins de délicateſſe dans les ſentimens, que parmi nous, mais plus de droiture, moins de façons, & de ce qui peut les rendre équivoques; moins de ces retours ſur ſoi-même.

La ſeule Religion peut perfectionner ce que ces Peuples ont de bon, & corriger ce qu'ils ont de mauvais: cela ne leur eſt point particulier, mais ce qu'ils ont de propre, c'eſt qu'ils y apportent moins d'obſtacles, quand ils ont commencé à croire, ce qui ne peut être que l'ouvrage d'une grace ſpéciale. Il eſt encore vrai que pour bien établir l'empire de la Religion ſur eux, il faudroit qu'ils la viſſent pratiquer dans toute ſa pureté, par ceux, qui la profeſſent: ils ſont très-ſuſceptibles du ſcandale, que donnent les mauvais Chrétiens, comme le ſont tous ceux, qui ſont inſtruits pour la premiere fois des principes de la Morale évangélique.

Vous me demanderez, Madame, s'ils ont une Religion? A cela je réponds qu'on ne peut pas dire qu'ils n'en ont point, mais qu'il eſt aſſez difficile de définir celle qu'ils ont. Je vous entretiendrai plus au long ſur cet article au premier loiſir que j'aurai; car quoique je ne ſois pas ici extrémement occupé, je ſuis ſi ſouvent interrompu, qu'à peine puis-je ré-

pondre de deux heures par jour, où je ſois entierement à moi. Cette Lettre, auſſi bien que la plûpart de celles, qui l'ont précédée, vous fera aſſez connoître que je n'écris pas de ſuite. Je me contente préſentement de vous ajoûter, pour achever le portrait des Sauvages, que juſques dans leurs démarches les plus indifférentes, on apperçoit des traces de la Religion primitive, mais qui échapent à ceux, qui ne les étudient pas aſſez, par la raiſon qu'elles ſont encore plus effacées par le défaut d'inſtruction, qu'altérées par le mélange d'un culte ſuperſtitieux, & par des traditions fabuleuſes.

1721. Août.

Je ſuis, &c.

VINT-QUATRIÉME LETTRE.

Des Traditions, & de la Religion des Sauvages du Canada.

Au Fort de la Riviere de S. Joſeph, ce huit Septembre, 1721.

MADAME,

CETTE Lettre ſera bien longue, s'il ne me ſurvient pas quelqu'empêchement imprévû, qui m'oblige de remettre à une autre occaſion à vous entretenir de ce que j'ai pû recueillir touchant la Croyance, les Traditions & la Religion de nos Sauvages.

1721. Septembre.

De l'Origine des Hommes ſelon les Sauvages.

Rien n'eſt plus certain, mais rien n'eſt en même-tems plus obſcur que l'idée, que les Sauvages de ce Continent ont d'un Premier Etre. Tous s'accordent en général à le regarder comme le premier Eſprit, le Maître & le Créateur du Monde, mais quand on les preſſe un peu ſur cet article, pour ſçavoir ce qu'ils entendent par le Premier Eſprit, on ne trouve plus que des imaginations biſarres, des fables ſi mal conçuës, des ſyſtêmes ſi peu digérés, & ſi peu d'uniformité, qu'on n'en peut rien dire de ſuivi. On prétend que les Sioux approchent beaucoup plus que les autres de ce qu'il faut penſer de ce premier Principe, mais le peu de commerce, qu'on a eu juſqu'ici

1721. Septembre.

avec eux, ne m'a point permis de m'inſtruire de leurs Traditions, autant qu'il eût été à déſirer, pour en parler avec quelque ſorte de certitude.

Preſque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de *Grand Liévre* au premier Eſprit, quelques-uns l'appellent *Michabou*; d'autres, *Atahocan*. La plûpart diſent qu'étant porté ſur les Eaux avec toute ſa Cour, toute compoſée de Quadrupédes comme lui, il forma la Terre d'un grain de ſable, tiré du fond de l'Océan; & les Hommes, des Corps morts des Animaux. Il y en a auſſi, qui parlent d'un Dieu des Eaux, lequel s'oppoſa au deſſein du Grand Liévre, ou refuſa du moins de le favoriſer. Ce Dieu eſt, ſelon les uns, le Grand Tygre, mais il faut obſerver qu'il n'y a point de vrais Tygres en Canada; ainſi cette tradition pourroit bien venir d'ailleurs. Enfin ils ont un troiſiéme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque pendant l'Hyver, & dont je n'ai rien appris de particulier.

L'*Areskoui* des Hurons, & l'*Agreskoué* des Iroquois eſt dans l'opinion de ces Peuples le Souverain Etre, & le Dieu de la Guerre. Ceux-ci ne donnent point aux Hommes la même origine, que les Algonquins, ils ne remontent pas même juſqu'à la premiere Création. Ils font paroître d'abord ſix Hommes dans le Monde, & quand on leur demande qui les y a placés, ils répondent qu'ils ne le ſçavent pas. Ils ajoûtent qu'un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentſic*, avec laquelle il eut commerce, & qui parut bientôt enceinte: que le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la précipita du haut de l'Empirée, & qu'elle fut reçuë ſur le dos d'une Tortuë: qu'elle accoucha enſuite de deux Enfans, dont l'un tua l'autre.

Il n'eſt plus queſtion après cela, ni des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentſic, laquelle, ſelon quelques-uns, n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de *Tahouitſaron* & de *Jouskeka*. Celui-ci, qui étoit l'aîné, tua ſon Frere, & peu de tems après ſon Ayeule ſe déchargea ſur lui du ſoin de gouverner le Monde. Ils diſent encore qu'Atahentſic eſt la Lune & Jouskeka, le Soleil. Il y a, comme vous voyez, Madame, bien peu de ſuite dans tout ceci; car le Soleil eſt ſouvent pris pour Areskoui, en tant qu'il eſt le Grand Génie; mais y a-t'il moins de contradiction dans la Théologie des Egyptiens

Egyptiens & des Grecs, qui ſont les premiers Sages de l'Antiquité Payenne ? C'eſt qu'il eſt de l'eſſence du menſonge de ſe contredire, & de n'avoir aucun principe.

1721. Septembre.

Les Dieux des Sauvages ont des corps, & vivent à peu près de la même maniere que nous ; mais ſans aucune des incommodités, auſquelles nous ſommes ſujets. Le terme d'*Eſprit* ne ſignifie chez eux qu'un Etre d'une nature plus excellente que les autres. Ils n'en ont point pour exprimer ce qui paſſe la portée de leur intelligence, extrêmement bornée ſur tout ce qui n'eſt pas ſenſible, ou d'un uſage commun. Ils donnent néanmoins à leurs prétendus Eſprits une eſpéce d'immenſité, qui les rend préſens partout, car en quelque lieu, qu'on ſe trouve, on les invoque, on leur parle, on ſuppoſe qu'ils entendent ce qu'on leur dit, & qu'ils agiſſent en conſéquence. A toutes les queſtions, qu'on fait à ces Barbares, pour en ſçavoir davantage, ils répondent que c'eſt là tout ce qu'on leur a appris ; il n'y a même que quelques Vieillards initiés aux Myſteres, qui en ſçachent tant.

Ce que c'eſt que les Eſprits parmi eux.

Selon les Iroquois, la Poſtérité de Jouſqueka ne paſſa point la troiſiéme Génération : il ſurvint un déluge, dont perſonne ne ſe ſauva, & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. Au reſte, Madame, cette notion d'un déluge univerſel eſt aſſez répanduë parmi les Amériquains ; mais on ne ſçauroit guéres douter qu'il n'y en ait eu un autre bien plus récent, qui fut particulier à l'Amérique. Je ne finirois point, ſi je voulois m'arrêter à tout ce que les Sauvages débitent ſur le compte de leurs principales Divinités, & ſur l'origine du Monde ; mais outre le premier Etre, ou le Grand Eſprit, & les autres Dieux, qui ſe trouvent ſouvent confondus avec lui, il y a une infinité de Génies, ou d'Eſprits ſubalternes, bons & mauvais, qui ont tous leur culte particulier.

Les Iroquois mettent Atahentſic à la tête de Ceux-ci, & font Jouſqueka le Chef des Premiers ; ils le confondent même quelquefois avec le Dieu, qui chaſſa du Ciel ſon Ayeule, pour s'être laiſſé ſéduire par un Homme. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne point faire de mal ; mais on ſuppoſe que les autres ſont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le ſien. Dans la Langue Huronne on les nomme *Okkis*, & dans l'Algonquine *Manitous* : on a recours à eux dans les périls, où l'on ſe trouve, dans

Des bons & des mauvais Génies.

1721. Septembre.

les Entrepriſes, que l'on fait, & quand on veut obtenir quelque grace extraordinaire ; il n'eſt rien, qu'on ne croye pouvoir leur demander, quelque déraiſonnable, & quelque contraire même, qu'il ſoit aux bonnes mœurs. Mais on n'eſt pas ſous leur protection en naiſſant, il faut ſçavoir manier l'Arc & la Fléche, pour mériter cette faveur, il faut même bien des préparations pour la recevoir ; c'eſt la plus importante affaire de la vie ; en voici les principales circonſtances.

Diſpoſitions requiſes pour avoir un Génie tutélaire.

On commence par noircir le Viſage de l'Enfant, puis on le fait jeûner pendant huit jours, ſans lui donner quoi que ce ſoit à manger, & il faut que pendant ce tems-là ſon futur Génie tutélaire ſe manifeſte à lui par des Songes. Le cerveau creux d'un pauvre Enfant, qui ne fait que d'entrer dans l'Adoleſcence, ne ſçauroit manquer de lui fournir des Rêves, & tous les matins on a grand ſoin de les lui faire raconter. Souvent néanmoins le Jeûne finit avant le terme marqué, peu d'Enfans ayant la force de le pouſſer ſi loin, mais cela ne fait pas une difficulté ; on connoît ici, comme partout ailleurs, l'uſage commode des Diſpenſes. Le Génie tutélaire eſt toujours la choſe, à quoi l'Enfant a le plus ſouvent rêvé, & dans le vrai cette choſe n'eſt que comme un ſymbole, ou une figure, ſous laquelle l'Eſprit ſe manifeſte ; mais il eſt arrivé à ces Peuples, comme à tous ceux, qui ſe ſont écartés de la Religion primitive, de s'attacher à la figure, & de perdre de vûë la réalité.

Cependant ces ſymboles ne ſignifient rien par eux-mêmes, tantôt c'eſt une tête d'Oiſeau, tantôt le pied d'un Animal, ou un morceau de Bois ; en un mot tout ce qu'il y a de plus commun, & de moins précieux. On les conſerve néanmoins avec autant de ſoin, que les Anciens en apportoient à la conſervation de leurs Dieux Pénates. Il n'eſt même rien dans la Nature, ſi on en croit les Sauvages, qui n'ait ſon Eſprit, mais il y en a de tous les Ordres, & tous n'ont pas la même vertu. Dès qu'ils ne comprennent pas une choſe, ils lui attribuent un Génie ſupérieur, & la maniere de s'exprimer alors, eſt de dire : *C'eſt un Eſprit.* Il en eſt de même à plus forte raiſon des Hommes, ceux qui ont des talens ſinguliers, ou qui font des choſes extraordinaires, ce ſont des Eſprits ; c'eſt-à-dire, ils ont un Génie tutélaire d'un Ordre plus relevé que le Commun.

1721. Septembre.

Quelques-uns, & surtout les Jongleurs, tâchent de persuader à la Multitude, qu'ils souffrent des transports extatiques ; cette manie a été dans tous les tems, & parmi tous les Peuples, & a enfanté toutes les fausses Religions : la vanité, si naturelle aux Hommes, n'a point imaginé de ressorts plus efficaces pour maîtriser les Simples, la Multitude entraîne à la fin ceux, qui se piquent le plus de sagesse. Les Imposteurs Amériquains ne doivent rien aux autres sur ce point, & ils sçavent en tirer tout l'avantage, qu'ils prétendent. Les Jongleurs ne manquent jamais de publier que durant leurs prétenduës Extases leurs Génies leur donnent de grandes connoissances des choses les plus éloignées, & de l'avenir ; & comme le hasard, si on ne veut pas que le Démon s'en mêle, les fait quelquefois deviner, ou conjecturer assez juste, ils acquierent par-là un grand crédit ; on les croit des Génies du premier Ordre.

On change quelquefois de Génie tutélaire, & pourquoi.

Dès qu'on a déclaré à un Enfant ce qu'il doit désormais regarder comme son Génie Protecteur, on l'instruit avec soin de l'obligation, où il est de l'honorer, de suivre les avis, qu'il en recevra pendant son sommeil, de mériter ses faveurs, de mettre en lui toute sa confiance, & de craindre les effets de son courroux, s'il néglige de s'acquitter de ce qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin, & l'usage est aussi de faire piquer sur le corps de l'Enfant, la figure de son Okki, ou de son Manitou. Il semble qu'un engagement si solemnel, & dont la marque ne peut jamais être effacée, doive être inviolable, il faut néanmoins bien peu de choses pour le rompre.

Les Sauvages ne conviennent pas volontiers qu'ils ont tort, même avec leurs Dieux, & ne font nulle difficulté de se justifier à leurs dépens : ainsi à la premiere occasion de se condamner soi-même, ou de jetter la faute sur son Génie tutélaire, c'est toujours sur celui-ci, qu'on la jette ; on en cherche un autre sans façon, & cela se fait avec les mêmes précautions, que la premiere fois. Les Femmes ont aussi leurs Manitous, ou leurs Okkis, mais elles n'y font pas autant d'attention, que les Hommes, peut-être parce qu'elles leur donnent moins d'occupation.

Sacrifices des Sauvages.

On fait à tous ces Esprits différentes sortes d'Offrandes, qu'on appellera, si l'on veut, des Sacrifices. On jette dans les Rivieres & dans les Lacs du Petun, du Tabac, ou des Oi-

1721. Septembre.

seaux, qu'on a égorgés, pour se rendre propice le Dieu des Eaux. En l'honneur du Soleil, & quelquefois même des Esprits subalternes, on met dans le feu de toutes les choses, dont on fait usage, & qu'on reconnoît tenir d'eux. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus souvent par intérêt; la reconnoissance même est intéressée, car ces Peuples ne connoissent point les sentimens du cœur envers leurs Divinités. On remarque aussi en quelques occasions des especes de Libations, & tout cela est accompagné d'Invocations en termes Mystérieux, que les Sauvages n'ont jamais pû expliquer aux Européens; soit que dans le fond ils ne signifient rien, soit que le sens n'en ait pas été transmis par la Tradition avec les paroles; peut-être aussi nous en font-ils Mystere.

On voit encore des Colliers de Porcelaine, du Tabac, des Epis de Maïz, des Peaux, & des Animaux tous entiers, surtout des Chiens, sur les bords des Chemins difficiles, ou dangereux, sur des Rochers, ou à côté des Rapides; & ce sont autant d'Offrandes, qu'on a faites aux Esprits, qui président en ces Lieux; j'ai dit que le Chien est la Victime la plus ordinaire, qu'on leur immole; on les suspend quelquefois tout vivans à un Arbre par les Pattes de derriere, & on les y laisse mourir enragés. Le Festin de Guerre, qui se fait toujours de Chiens, peut bien aussi passer pour un Sacrifice. Enfin on rend à peu près les mêmes honneurs aux Esprits malfaisans, qu'à ceux, qui passent pour propices, quand on a quelque chose à craindre de leur malice.

Des Jeûnes.

Ainsi, Madame, parmi ces Peuples, qu'on a prétendu n'avoir aucune idée de Religion, ni de Divinité, presque tout paroît l'objet d'un Culte Religieux, ou du moins y avoir quelque rapport. Quelques-uns se sont imaginé que leurs Jeûnes n'avoient point d'autre but, que de les accoûtumer à supporter la faim, & je conviens que ce motif y pourroit bien entrer pour quelque chose; mais toutes les circonstances, dont ils sont accompagnés, ne laissent aucun lieu de douter que la Religion n'y ait la principale part; n'y eût-il que cette attention, dont j'ai parlé, à observer les songes pendant ce tems-là; car il est certain que ces songes sont regardés comme de véritables oracles, & des avertissemens du Ciel.

Des Vœux.

Il est encore moins douteux que les vœux sont parmi ces Peuples de purs actes de Religion, & l'usage en est absolu-

ment le même, que parmi nous. Par exemple, lorſqu'ils ſe voyent ſans vivres, comme il arrive ſouvent dans les voyages & pendant les Chaſſes, ils promettent à leurs Génies de donner en leur honneur une portion de la premiere Bête, qu'ils tuëront, à un de leurs Chefs, & de ne point manger, qu'ils ne ſe ſoient acquittés de leur promeſſe. Si la choſe devient impoſſible, parce que le Chef eſt trop éloigné, ils brûlent ce qui lui étoit deſtiné, & en font une eſpéce de ſacrifice.

1721. Septembre.

Autrefois les Sauvages voiſins de l'Acadie avoient dans leur Pays ſur le bord de la Mer un Arbre extrémement vieux, dont ils racontoient bien des merveilles, & qu'on voyoit toujours chargé d'offrandes. La Mer ayant découvert toute ſa racine, il ſe ſoûtint encore lontems preſqu'en l'air contre la violence des vents & des flots, ce qui confirma ces Sauvages dans la penſée qu'il étoit le ſiége de quelque grand Eſprit : ſa chute ne fut pas même capable de les détromper, & tant qu'il en parut quelque bout de branches hors de l'eau, on lui rendit les mêmes honneurs, qu'avoit reçûs tout l'Arbre, lorſqu'il étoit ſur pied.

Rapports des Sauvages avec les Hébreux.

La plûpart des feſtins, des danſes & des chanſons me paroiſſent avoir auſſi leur origine dans la Religion, & en conſerver encore diverſes traces ; mais il faut avoir de bons yeux, ou plutôt une imagination bien vive pour y appercevoir tout ce que certains Voyageurs prétendent y avoir découvert. J'en ai rencontré, qui ne pouvant s'ôter de l'eſprit que nos Sauvages ſont deſcendus des Hebreux, trouvoient partout des rapports entre ces Barbares & le Peuple de Dieu. Il y en a véritablement quelques-uns, comme de ne point ſe ſervir de couteaux dans de certains repas, & de ne point briſer les Os des Bêtes, qu'on y mange ; telle eſt encore la ſéparation des Femmes dans le tems de leurs infirmités ordinaires ; on leur a même, dit-on, entendu, ou cru entendre prononcer le mot *Alleluya* dans quelques-unes de leurs chanſons : mais à qui perſuadera-t'on, que quand ils ſe percent les oreilles & les narines, ils le font en vertu de la loi de la Circonciſion ? D'ailleurs ne ſçait-on pas que l'uſage de la Circonciſion eſt plus ancien que la loi, qui en fut faite pour Abraham & pour ſa Poſtérité ? Le feſtin, qui ſe fait au retour de la Chaſſe, & dont il ne faut rien laiſſer, a encore été pris pour un eſpéce d'holo-

1721. Septembre.

cauſte, ou pour un reſte de la Pâque des Iſraëlites, d'autant plus, dit-on, que quand quelqu'un ne ſçauroit venir à bout de ſa portion, il peut ſe faire aider par ſes voiſins, comme il ſe pratiquoit parmi le Peuple de Dieu, quand une Famille ne ſuffiſoit pas pour manger l'Agneau Paſchal tout entier.

Leurs Prêtres.

Un ancien Miſſionnaire (*a*), qui a beaucoup vécu avec les Outaouais, a écrit que parmi ces Sauvages un Vieillard fait l'office de Prêtre dans les Feſtins, dont je viens de parler, qu'il commence par remercier les Eſprits du ſuccès de la Chaſſe; qu'enſuite un autre prend un pain de Petun, le rompt en deux, & le jette dans le feu. Ce qui eſt certain, c'eſt que ceux, qui les ont cités en preuve de la poſſibilité de l'Atheiſme proprement dit, ne les connoiſſoient pas. Il eſt vrai qu'ils ne raiſonnent jamais ſur la Religion, & que leur extrême indolence ſur ce point a toujours été le plus grand obſtacle, qu'on ait rencontré à leur converſion au Chriſtianiſme, mais pour peu qu'on les pratique, on auroit tort d'en conclure qu'ils n'ont point d'idée de Dieu. L'indolence eſt leur caractere dominant; elle paroît juſques dans les affaires, qui les intéreſſent le plus, mais malgré ce défaut, malgré même cet eſprit d'indépendance, dans lequel ils ſont élevés, nul Peuple au monde n'eſt plus dépendant des idées confuſes, qui leur ſont reſtées de la Divinité, juſques-là qu'ils n'attribuent rien au haſard, & qu'ils tirent de tout des préſages, qui ſelon eux ſont, comme je l'ai déja remarqué, des avertiſſemens du Ciel.

Veſtales Sauvages.

J'ai lu dans quelques Mémoires que pluſieurs Nations de ce Continent ont eu autrefois des Filles, qui vivoient ſéparées de tout commerce avec les Hommes, & ne ſe marioient jamais. Je ne puis ni garantir, ni contredire ce fait. La Virginité eſt par elle-même un état ſi parfait, qu'on ne doit pas être ſurpris qu'elle ait été reſpectée dans tous les Pays du Monde; mais nos plus anciens Miſſionnaires n'ont point parlé, que je ſçache, de ces Veſtales, quoique pluſieurs conviennent de l'eſtime, qu'on faiſoit du Célibat dans quelques Contrées. Je trouve même que parmi les Hurons & les Iroquois on voyoit, il n'y a pas encore lontems, des Solitaires, qui gardoient la continence, & l'on montre certaines Plantes fort ſalutaires, qui n'ont point de vertu, diſent les Sauvages, ſi elles ne ſont employées par des mains vierges.

(*a*) Le Pere Claude ALLOUEZ, Jéſuite.

1721. Septembre.

La Croyance la mieux établie parmi nos Amériquains, eſt celle de l'immortalité de l'Ame. Ils ne la croyent pourtant pas purement ſpirituelle, non plus que leurs Génies, & il eſt vrai de dire qu'ils ne ſçauroient bien définir ni les uns, ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils penſent de leurs Ames, ils répondent, qu'elles ſont comme les ombres & les images animées du corps, & c'eſt par une ſuite de ce principe, qu'ils croyent que tout eſt animé dans l'Univers. Ainſi c'eſt uniquement par tradition, qu'ils tiennent que nos Ames ne meurent point. Dans les differentes expreſſions, qu'ils employent pour s'expliquer ſur ce ſujet, ils confondent ſouvent l'Ame avec ſes facultés, & les facultés avec leurs opérations, quoiqu'ils ſçachent fort bien en faire la diſtinction, quand ils veulent parler exactement.

Ce qu'ils penſent de l'immortalité de l'Ame.

Ils diſent auſſi que l'Ame ſéparée du corps conſerve les mêmes inclinations, qu'elle avoit auparavant, & c'eſt la raiſon pourquoi ils enterrent avec les Morts tout ce qui étoit à leur uſage. Ils ſont même perſuadés qu'elle demeure auprès du Cadavre juſqu'à la Fête des Morts, dont je vous parlerai bientôt; qu'enſuite elle va dans le Pays des Ames, où, ſelon quelques-uns, elle eſt transformée en Tourterelle.

Leur idée ſur ce qu'elle devient, quand elle eſt ſéparée du corps.

D'autres reconnoiſſent dans tous les Hommes deux Ames; ils attribuent à l'une tout ce que je viens de dire, ils prétendent que l'autre ne quitte jamais le corps, ſi ce n'eſt pour paſſer dans un autre; ce qui n'arrive pourtant gueres, diſent-ils, qu'aux Ames des Enfans, leſquelles ayant peu joui de la vie, obtiennent d'en recommencer une nouvelle. C'eſt pour cela qu'ils enterrent les Enfans le long des grands Chemins, afin que les Femmes puiſſent en paſſant recueillir leurs Ames. Or ces Ames, qui tiennent ſi fidele compagnie à leurs corps, il faut les nourrir, & c'eſt pour ſatisfaire à ce devoir, qu'on porte ſur les Tombes de quoi manger; mais cela dure peu, & il faut que ces Ames s'accoûtument avec le tems à jeûner. On a quelquefois aſſez de peine à faire ſubſiſter les Vivans, ſans ſe charger encore de fournir à la nourriture des Morts.

Pourquoi on porte à manger ſur les Tombeaux.

Mais une choſe, ſur laquelle ces Peuples ne ſe relâchent jamais, en quelqu'extrémité qu'ils ſe trouvent, c'eſt qu'au lieu que parmi nous la dépouille des Morts enrichit les Vivans, chez eux non-ſeulement on emporte dans le tombeau tout ce qu'on poſſedoit, mais on y reçoit encore des préſens

Préſens qu'on fait aux Morts.

1721. Septembre.

de ſes Parens & de ſes Amis. Auſſi ont-ils été extrémement ſcandaliſés, quand ils ont vû les François ouvrir les ſépulcres, pour en tirer les Robes de Caſtor, dont on avoit revêtu les Défunts. Les tombeaux ſont tellement ſacrés dans ce Pays, que les profaner, c'eſt la plus grande hoſtilité, qu'on puiſſe commettre contre une Nation, & la plus grande marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle.

Du Pays des Ames.

J'ai dit que les Ames, lorſque le tems eſt venu qu'elles doivent ſe ſéparer pour toujours de leurs corps, vont dans une Région, qui eſt deſtinée pour être leur demeure éternelle. Cette Région, diſent les Sauvages, eſt fort éloignée vers l'Occident, & les Ames mettent pluſieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à ſurmonter, & elles courent de grands riſques, avant que d'y arriver. On parle ſurtout d'un Fleuve, qu'elles ont à paſſer, & ſur lequel pluſieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à ſe deffendre; d'un lieu de ſouffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où ſont tourmentées les Ames des Priſonniers de guerre, qui ont été brûlés, & où elles ſe rendent le plus tard qu'elles peuvent.

Cette idée eſt cauſe qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabannes, pour ſe venger des tourmens, qu'on leur a fait ſouffrir, on a grand ſoin de viſiter partout, & de donner ſans ceſſe des coups de baguette, en pouſſant des cris affreux, pour obliger ces Ames à s'éloigner. Les Iroquois diſent qu'Atahentſic fait ſon ſéjour ordinaire dans ce Tartare, & qu'elle y eſt uniquement occupée à tromper les Ames, pour les perdre, mais que Juskeka n'omet rien pour les prémunir contre les mauvais deſſeins de ſon Ayeule. Parmi les récits fabuleux, qu'on fait de ce qui ſe paſſe dans ces Enfers, ſi reſſemblans à ceux d'Homere & de Virgile, il y en a un, qui paroît copié d'après l'aventure d'Orphée & d'Eurydice; il n'y a preſque rien à y changer que les noms.

Comment ils prétendent mériter d'être éternellement heureux.

Au reſte, Madame, le bonheur, dont les Sauvages ſe flattent de jouir dans leur prétendu Eliſée, ils ne le regardent pas préciſément comme la récompenſe de la Vertu: avoir été bon Chaſſeur, brave à la Guerre, heureux dans toutes ſes Entrepriſes, avoir tué & brûlé un grand nombre d'Ennemis, ce ſont-là les ſeuls titres, qui donnent droit à leur Paradis, dont

dont toute la félicité consiste à y trouver une Chasse & une Pêche, qui ne manquent jamais, un Printems éternel, une grande abondance de toutes choses, sans être obligé de travailler, & tous les plaisirs des sens. C'est aussi là tout ce qu'ils demandent à leurs Dieux pendant la vie. Toutes leurs Chansons, qui sont originairement leurs Prieres, ne roulent que sur les biens présens, il n'y est jamais question, non plus que dans leurs Vœux, de la vie future; ils se croyent assûré d'être heureux dans l'autre monde, à proportion de ce qu'ils l'auront été dans celui-ci. 1721. Septembre.

Des Ames des Bêtes.

Les Ames des Bêtes ont aussi leur place dans les Enfers, car, selon les Sauvages, elles ne sont pas moins immortelles que les nôtres; ils leur reconnoissent même une sorte de raison, & non seulement chaque espece, mais chaque Animal, si on les en croit, a aussi son Génie conservateur. En un mot ils ne mettent de différence entre nous & les Brutes, que du plus au moins. L'Homme, disent-ils, est le Roy des Animaux, qui tous ont les mêmes attributs, mais l'Homme les possede dans un dégré fort supérieur. Ils tiennent encore que dans les Enfers il y a des modéles d'Ames de toutes les espéces, mais ils s'embarrassent peu de développer cette idée, & en général toutes celles, qui sont de pure spéculation, ne les occupent pas beaucoup: les plus sages Philosophes de l'Antiquité payenne, qui se sont tant tourmentés pour les éclaircir, ont-ils beaucoup plus avancé qu'eux? On ne peut marcher sûrement dans ces obscurités, qu'avec le flambeau de la Foi.

De la nature des Songes selon les Sauvages.

Il n'y a rien, sur quoi ces Barbares ayent porté plus loin la superstition, & l'extravagance, que ce qui regarde les Songes; mais ils varient beaucoup dans la maniere, dont ils expliquent leurs pensées sur cela. Tantôt c'est l'Ame raisonnable, qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continue d'animer le corps. Tantôt c'est le Génie familier, qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver: tantôt c'est une visite, qu'on reçoit de l'Ame de l'Objet, auquel on rêve; mais de quelque façon, que l'on conçoive le Songe, il est toujours regardé comme une chose sacrée, & comme le moyen le plus ordinaire, dont les Dieux se servent pour faire connoître aux Hommes leurs volontés.

Prévenus de cette idée, ils ne peuvent comprendre que nous n'en fassions aucun cas. Le plus souvent ils les regardent

1721. Septembre.

comme des désirs de l'Ame inspirée par quelqu'Esprit, ou un ordre de sa part; & en conséquence de ce principe ils se font un devoir de Religion d'y déférer; un Sauvage ayant rêvé qu'on lui coupoit un doit, il se le fit réellement couper à son réveil, après s'être préparé à cette importante action par un festin. Un autre s'étant vû en songe Prisonnier entre les mains de ses Ennemis, fut fort embarrassé; il consulta les Jongleurs, & par leur conseil il se fit lier à un poteau, & brûler en plusieurs parties du corps.

Il y a des Songes heureux, & il y en a de funestes. Par exemple, réver qu'on voit beaucoup d'Elans, c'est, dit-on, signe de vie: si l'on a vû des Ours, c'est signe qu'on mourra bientôt. J'ai déja dit qu'il en faut excepter les tems, où l'on se prépare à la Chasse de ces Animaux. Mais pour vous faire voir, Madame, jusqu'où ces Barbares portent l'extravagance au sujet des Songes, je vais vous raconter un fait attesté par deux témoins irréprochables, & qui ont vû la chose de leurs propres yeux.

Histoire à ce sujet.

Deux Missionnaires voyageoient avec des Sauvages, & une nuit, que tous leurs Conducteurs dormoient profondément, un d'eux s'éveilla en sursault tout hors d'haleine, palpitant, faisant effort pour crier, & se débattant, comme s'il eût été agité de quelque Démon. Au bruit, qu'il fit, tout le Monde fut bientôt sur pied: on crut d'abord que cet Homme étoit tombé dans un accès de phrénésie; on le saisit, & on mit tout en usage pour le calmer; mais ce fut inutilement: ses fureurs croissoient toujours, & comme on ne pouvoit plus l'arrêter, on cacha toutes les armes, de peur de quelque accident. Quelques-uns s'aviserent ensuite de lui préparer un breuvage avec de certaines herbes d'une grande vertu; mais lorsqu'on y pensoit le moins, le prétendu Malade sauta dans la Riviere.

On l'en retira sur le champ, & il avoua qu'il avoit froid, cependant il ne voulut pas approcher d'un bon feu, qu'on avoit allumé dans l'instant: il s'assit au pied d'un Arbre, & comme il paroissoit plus tranquille, on lui apporta le bouillon, qu'on lui avoit préparé. C'est à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner, & ce qu'il appelloit un Enfant, étoit une Peau d'Ours, qu'on avoit remplie de pailles: on lui obéit, & l'on versa tout le bouillon dans la Gueule de l'Animal. On

lui demanda alors quel étoit ſon mal? J'ai révé, répondit-il, qu'un Huart m'étoit entré dans l'eſtomach. On ſe mit à rire, mais il falloit guérir ſon imagination bleſſée, & voici la maniere, dont on s'y prit. 1721. Septembre.

Tous ſe mirent à contrefaire les inſenſés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils avoient auſſi un Animal dans l'eſtomach, mais ils ajoûterent qu'ils n'étoient pas d'humeur de ſe jetter dans la Riviere, par le froid qu'il faiſoit, pour l'en déloger; qu'ils aimoient mieux ſe faire ſuer. Notre Hypocondre trouva l'avis fort bon; on dreſſa ſur le champ une Etuve, & tous y entrerent en criant à pleine tête, enſuite chacun ſe mit à contrefaire l'Animal, dont il feignoit avoir l'eſtomach chargé, qui une Oye, qui un Canard, qui une Outarde, qui une Grenouille: le Réveur contrefit auſſi ſon Huart. Le plaiſant eſt que tous les autres battoient la meſure, en frappant ſur lui de toutes leurs forces, à deſſein de le laſſer & de l'endormir. Pour tout autre, que pour un Sauvage, il y avoit de quoi le mettre en un état à ne pouvoir fermer l'œil de pluſieurs jours; toutefois ils vinrent à bout de ce qu'ils vouloient. Le Malade dormit lontems, & à ſon réveil il ſe trouva guéri; ne ſe ſentant, ni de la ſueur, qui auroit dû l'épuiſer, ni des coups, dont il avoit le corps meurtri, & ayant perdu juſqu'au ſouvenir d'un ſonge, qui lui avoit tant coûté.

Maniere, dont on ſe débarraſſe d'un réve, quand il en coûte trop pour y ſatisfaire.

Mais ce n'eſt pas ſeulement celui, qui a révé, qui doit ſatisfaire aux obligations, qu'il s'imagine lui être impoſées par ſon ſonge: ce ſeroit un crime pour tous ceux, à qui il s'addreſſe, que de lui refuſer ce qu'il a déſiré en révant, & vous jugez bien, Madame, que cela peut tirer à conſéquence. Mais comme les Sauvages ne ſont point intéreſſés, ils abuſent beaucoup moins de ce principe, qu'on ne feroit ailleurs; & puis chacun peut avoir ſon tour. Si la choſe déſirée eſt de nature à ne pouvoir être fournie par un Particulier, le Public s'en charge; fallut-il l'aller chercher à cinq cens lieuës, il la faut trouver à quelque prix que ce ſoit, & on ne ſçauroit dire avec quel ſoin on la conſerve, quand on eſt venu à bout de l'avoir. Si c'eſt une choſe inanimée, on eſt plus tranquille, mais ſi c'eſt un Animal, ſa mort cauſe des inquiétudes étonnantes.

L'affaire eſt plus ſérieuſe encore, ſi quelqu'un s'aviſe de réver qu'il caſſe la tête à un autre, car il la lui caſſe en effet, s'il le peut: mais malheur à lui, ſi quelqu'autre s'aviſe à ſon tour

1721. Septembre. de ſonger qu'il venge le Mort. D'ailleurs avec un peu de préſence d'eſprit, on ſe tire aiſément d'embarras; il ne faut que ſçavoir oppoſer ſur le champ à un tel rêve un autre ſonge, qui » le contrediſe. » Je vois bien, dit alors le premier Réveur, » que ton Eſprit eſt plus fort que le mien, ainſi n'en parlons » plus «. Tous ne ſont pourtant pas ſi faciles à démonter; mais il en eſt peu, qu'on ne contente, ou dont on n'appaiſe le Génie par quelque préſent.

De la Fête des Songes.

Je ne ſçai pas, ſi la Religion a jamais eu part à ce que l'on appelle communément *la Fête des Songes*, & de ce que les Iroquois & quelques autres ont beaucoup mieux nommé *le renverſement de la Cervelle*. C'eſt une eſpéce de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & ſe célébre ſur la fin de l'Hyver. Il n'eſt point de folie, qu'on ne faſſe alors; & chacun court de Cabanne en Cabanne, déguiſé en mille manieres, toutes ridicules: on briſe, & on renverſe tout, & perſonne n'oſe s'y oppoſer. Quiconque ne veut pas ſe trouver dans une telle confuſion, ni être expoſé à toutes les avanies, qu'il y faut eſſuyer, doit s'abſenter. Dès qu'on rencontre quelqu'un, on lui donne ſon rêve à deviner, & s'il le devine, c'eſt à ſes dépens, il faut qu'il donne la choſe, à quoi l'on a rêvé. A la fin on rend tout, on fait un grand feſtin, & l'on ne penſe plus qu'à réparer les triſtes effets de la Maſcarade, ce qui le plus ſouvent n'eſt pas une petite affaire: car c'eſt encore là une de ces occaſions, qu'on attend ſans rien dire, pour bien frotter ceux, dont on croit avoir reçû quelque offenſe: mais la Fête finie, il faut tout oublier.

Deſcription d'une de ces Fêtes.

Je trouve la deſcription d'une de ces Fêtes dans le Journal d'un Miſſionnaire (*a*), qui en fut bien malgré lui le ſpectateur à Onnontagué. La voici. Elle fut proclamée le 22e de Février, & ce furent les Anciens, qui firent la proclamation avec le même ſérieux, que s'il eût été queſtion d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils rentrés chez eux, qu'on vit partir de la main Hommes, Femmes, Enfans, preſque tout nuds, quoiqu'il fît un froid intolérable. Ils entrerent d'abord dans toutes les Cabannes, puis ils furent quelque tems à errer de tous côtés, ſans ſçavoir où ils alloient, ni ce qu'ils vouloient: on les eut pris pour des Perſonnes yvres, ou pour des furieux, qu'un tranſport avoit mis hors d'eux-mêmes.

(*a*) Le Pere Claude DABLON.

Plusieurs bornerent là leur folie, & ne parurent plus. Les autres voulurent user du privilége de la Fête, pendant laquelle on est réputé hors de sens, par conséquent n'être point responsable de ce qu'on fait, & venger ses querelles particulieres. Ils ne s'épargnerent assûrement pas. Aux uns ils jettoient de l'eau à pleine cuvée, & cette eau, qui se glaçoit d'abord, étoit capable de transir de froid ceux, qui la recevoient. Ils couvroient les autres de cendres chaudes, ou de toutes sortes d'immondices; quelques-uns prenoient des tisons, ou des charbons allumés, & les lançoient à la tête du premier, qu'ils rencontroient; d'autres brisoient tout dans les Cabannes, se ruoient sur ceux, à qui ils en vouloient, & les chargeoient de coups. Il falloit, pour se délivrer de cette persécution, deviner des songes, où souvent l'on ne concevoit rien. 1721. Septembre.

Le Missionnaire & son Compagnon furent souvent sur le point d'être plus que témoins de ces extravagances: un de ces Phrénetiques entra dans une Cabanne, où il les avoit vû se réfugier dès le commencement. Heureusement pour eux, ils venoient d'en sortir; car il y avoit tout lieu de croire que ce Furieux vouloit leur faire un mauvais parti. Déconcerté par leur fuite, il s'écria qu'il vouloit qu'on devinât son songe, & qu'on y satisfît sur l'heure: comme on tardoit trop, il dit: je tuë un François; aussitôt le Maître de la Cabanne jetta un habit François, que ce furieux perça de plusieurs coups.

Alors celui, qui le lui avoit jetté, entrant à son tour en fureur, dit qu'il vouloit venger le François, & qu'il alloit réduire en cendres tout le Village: il commença en effet par mettre le feu à sa propre Cabanne, où cette scene s'étoit passée, & tout le monde en étant sorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il avoit allumé en plusieurs endroits, ne paroissoit point encore au dehors, quand un des Missionnaires se présenta pour y entrer: on lui dit ce qui venoit d'arriver, & il craignit que son Hôte ne fût plus le maître d'en sortir, quand il le voudroit; il enfonça la porte, saisit le Sauvage, le mit dehors, éteignit le feu, & s'enferma dans la Cabanne. Son Hôte cependant couroit tout le Village en criant qu'il vouloit tout brûler: on lui jetta un Chien, dans l'espérance qu'il assouviroit sa rage sur cet Animal, il dit que ce n'étoit pas assez,

1721. Septembre.

pour réparer l'affront, qu'on lui avoit fait, en tuant un François dans sa Cabanne: on lui jetta un second Chien, il le mit en piéces, & dans le moment toute sa fureur se calma.

Cet Homme avoit un Frere, qui voulut aussi jouer son rôle. Il s'habilla à peu près, comme on représente les Satyres, se couvrant de feuilles de Maïz depuis la tête jusqu'aux pieds: il fit équipper deux Femmes en vraies Mégeres, la face noircie, les cheveux épars, une Peau de Loup sur le corps, & un pieu à la main. Ainsi escorté il va dans toutes les Cabannes, criant & hurlant de toute sa force; il grimpe sur le toit, y fait mille tours avec autant de soupleſſe, qu'auroit pû faire le plus habile Danseur de Cordes, puis il jette des cris épouvantables, comme s'il étoit arrivé quelque grand malheur; ensuite il descend, marche gravement précédé de ses deux Bacchantes, qui furieuses à leur tour, renversent avec leurs pieux tout ce qui se rencontre sur leur passage. Elles étoient à peine délivrées de cette manie, ou lasses de faire leur personnage, qu'une autre Femme prit leur place, entra dans la Cabanne, où étoient les deux Jésuites, & armée d'une Arquebuse, qu'elle venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, & fit contre elle-même mille imprécations, si elle ne ramenoit pas des Prisonniers.

Un Guerrier suivit de près cette Amazone, l'Arc & une Fleche d'une main, & de l'autre une Bayonnette. Après qu'il se fut bien égosillé à crier, il se jetta tout à coup sur une Femme, qui ne pensoit à rien, lui porta sa Bayonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, ayant à la main un bâton orné de plumes, par le moyen duquel il se vantoit de deviner les choses les plus cachées. Un Sauvage l'accompagnoit portant un vase rempli de je ne sçai quelle liqueur, dont il lui donnoit de tems en tems à boire; le Charlatan ne l'avoit pas plutôt à la bouche, qu'il la rejettoit, en soufflant sur ses mains & sur son bâton, & à chaque fois il devinoit toutes les énigmes, qu'on lui proposoit.

Deux Femmes vinrent après, & firent entendre qu'elles avoient des désirs; l'une étendit d'abord une Natte, on devina qu'elle demandoit du Poisson, & on lui en donna. L'autre avoit un Hoyau à la main, on comprit qu'elle vouloit avoir un Champ pour le cultiver; on la mena hors du Village, &

on la mit à même. Un Chef avoit rêvé, disoit-il, qu'il voyoit deux Cœurs humains ; on ne pût expliquer son Songe, & cela mit tout le Monde en grande peine. Il fit bien du bruit, on prolongea même la Fête d'un jour ; tout fut inutile, & il fallut qu'il se tranquillisât. Tantôt on voyoit des Troupes de Gens armés, qui faisoient mine de vouloir se battre ; tantôt des Bandes de Baladins, qui jouoient toutes sortes de Farces. Cette manie dura quatre jours, & il parut que c'étoit par considération pour les deux Jésuites, qu'on en avoit ainsi abregé le tems ; mais on y fit bien autant de désordres, qu'on avoit accoûtumé d'en faire en quinze. On eut cependant encore cet égard pour les Missionnaires, qu'on ne les troubla point dans leurs fonctions, & qu'on n'empêcha point les Chrétiens de s'acquiter de leurs devoirs de Religion. Mais en voila assez sur cet article ; je ferme ma Lettre pour la donner à un Voyageur, qui retourne dans la Colonie, en vous assûrant que je suis, &c.

1721. Septembre.

VINT-CINQUIÉME LETTRE.

Suite des Traditions des Sauvages.

Au Fort de la Riviere de S. Joseph, ce 14 Sept. 1721.

MADAME,

Il y a trois jours que je partis d'ici pour me rendre à Chicagou, en côtoyant la Rive Méridionale du Lac Michigan ; mais nous trouvâmes ce Lac si fort en fureur, que nous prîmes le parti de revenir ici, & de choisir une autre Route pour gagner la Louysiane. Notre départ est fixé au seize, & je vais profiter de ces deux jours de retardement pour reprendre mon Récit sur les Usages & les Traditions de nos Amériquains.

Des mauvais Génies, & des Sorciers.

Les Sauvages, dans ce que je vous ai dit dans ma derniere Lettre, ne reconnoissent que l'opération des Bons Génies ; les seuls Sorciers, & ceux, qui usent de maléfices, passent

1721. Septembre.

pour être en commerce avec les Mauvais, & ce ſont ſurtout les Femmes, qui exercent ce déteſtable metier. Les Jongleurs de profeſſion, non ſeulement ne s'en mêlent pas, au moins ouvertement, mais ils ſont une étude particuliere pour ſçavoir découvrir les Sorts, & en empêcher les pernicieux effets. Dans le fond, il n'y a gueres dans tout ce qu'on m'a raconté ſur cela, que de la charlatanerie; ce ſont des Serpens, dont on exprime le venin; des Herbes cueillies en certains tems, & en prononçant de certaines paroles; des Animaux, qu'on égorge, & dont on jette quelques parties dans le feu.

Chez les Illinois & dans quelques autres Nations, on fait de petits Marmouzets pour repréſenter ceux, dont on veut abréger les jours, & qu'on perce au cœur. D'autre fois on prend une Pierre, & par le moyen de quelques invocations on prétend en former une ſemblable dans le cœur de ſon Ennemi. Je ſuis perſuadé que cela réuſſit rarement, ſi le Diable ne s'en mêle pas; toutefois on appréhende tellement les Magiciens, que le moindre ſoupçon ſuffit pour mettre en pieces quiconque eſt tant ſoit peu ſoupçonné de l'être. Mais quoique cette Profeſſion ſoit ſi dangereuſe, il ſe trouve partout des Gens, qui n'en ont point d'autre. Il eſt même vrai que les plus ſenſés & les moins crédules de ceux, qui ont le plus pratiqué les Sauvages, conviennent qu'il y a quelquefois du réel dans leur Magie.

Ces Infideles, Madame, ſeroient-ils les ſeuls, en qui on n'auroit pas reconnu l'opération du Démon? Et quel autre Maître que cet Eſprit mal-faiſant, *& homicide dès le commencement du Monde* (*a*), auroit appris à tant de Peuples, qui n'ont jamais eu de commerce les uns avec les autres, un art, que nous ne ſçaurions regarder comme abſolument frivole, ſans contredire les Divines Ecritures? Il faut donc avouer que les Puiſſances Infernales ont quelques Suppôts ſur la Terre, mais que Dieu a mis des bornes très-étroites à leur malignité, & ne permet quelquefois qu'on reſſente les effets du pouvoir, qu'il a jugé à propos de leur laiſſer, que pour ſervir tantôt ſa Juſtice, & tantôt ſa miſéricorde.

Des Jongleurs.

Il faut dire à peu près la même choſe des Jongleurs du Canada, qui font profeſſion de n'avoir de commerce qu'avec ce

(*a*) *Joan.* 8. 44.

qu'ils

qu'ils appellent Génies bienfaisans, & qui se vantent de connoître par leurs moyens ce qui se passe dans les Pays les plus éloignés, ou ce qui doit arriver dans les tems les plus reculés; de découvrir la source & la nature des Maladies les plus cachées, & d'avoir le secret de les guérir; de discerner dans les Affaires les plus embroüillées le parti, qu'il faut prendre; d'expliquer les Songes les plus obscurs; de faire réussir les Négociations les plus difficiles; de rendre les Dieux propices aux Guerriers & aux Chasseurs. Ces prétendus bons Génies sont, comme tous les Dieux du Paganisme, de véritables Démons, lesquels reçoivent des hommages, qui ne sont dûs qu'au seul vrai Dieu, & dont les Prestiges sont encore plus dangereux que ceux des mauvais Génies, parce qu'ils contribuent davantage à retenir leurs Adorateurs dans leur aveuglement. 1721. Septembre.

Il est hors de doute que parmi leurs Suppôts, les plus hardis sont les plus respectés, & qu'avec un peu de manége ils persuadent aisément des Peuples élevés dans la Superstition. Quoiqu'on ait vû naître ces Imposteurs, s'il leur prend envie de se donner une naissance surnaturelle, ils trouvent des Gens, qui les en croyent sur leur parole, comme s'ils les avoient vû descendre du Ciel, & qui prennent pour une espece d'enchantement & d'illusion de les avoir cru d'abord nés comme les autres Hommes; leurs artifices sont néanmoins pour l'ordinaire si grossiers & si usés, qu'il n'y a que les Sots, & les Enfans, qui s'y laissent prendre; si ce n'est lorsqu'ils agissent en qualité de Médecins: car qui ne sçait que, lorsqu'il est question de recouvrer la santé, la crédulité la plus excessive est de tous les Pays, de ceux, qui se piquent le plus de sagesse, comme de ceux, dont les lumieres sont plus bornées?

Leurs prestiges.

Après tout, Madame, je le repete, il est difficile de ne pas tomber d'accord que parmi ces Infideles il se passe quelquefois des choses très-capables de tromper, au moins la Multitude, pour ne rien dire de plus. J'ai oui dire à des Personnes, dont je ne pouvois soupçonner, ni la bonne foi, ni la prudence, que lorsque ces Imposteurs s'enferment dans les Etuves pour se faire suer, & c'est-là une de leurs plus ordinaires préparations pour faire leurs prestiges, ils ne différent en rien des Pythonisses, telles que les Poëtes nous les ont représentées sur le Trépied: qu'on les y voit entrer dans des convul-

1721. Septembre.

sions & des enthousiasmes, prendre des tons de voix, & faire des actions, qui paroissent au-dessus des forces humaines, & qui inspirent aux Spectateurs les plus prévenus contre leurs impostures une horreur & un saisissement, dont ils ne sont pas les maîtres.

On assûre encore qu'ils souffrent beaucoup dans ces occasions, & qu'il s'en trouve, qu'on n'engage pas aisément, même en les payant bien, à se livrer ainsi à l'Esprit, qui les agite. Mais il ne faut pas croire qu'il y ait du surnaturel en ce qu'au sortir de ces sueurs violentes, ils vont se jetter dans l'eau froide & quelquefois glacée, sans en ressentir aucune incommodité. Cela leur est commun avec tous les autres Sauvages, & même avec d'autres Peuples du Nord *(a)*. C'est une expérience, qui déconcerte un peu la Médecine, mais à laquelle le Diable n'a certainement aucune part.

Il est encore vrai que les Jongleurs rencontrent trop souvent juste dans leurs Prédictions, pour croire qu'ils devinent toujours par hazard, & qu'il se passe dans ces occasions des choses, qu'il n'est presque pas possible d'attribuer à aucun secret naturel. On a vû les pieux, dont ces Etuves étoient fermées, se courber jusqu'à terre, tandis que le Jongleur se tenoit tranquille, sans remuer, sans y toucher, qu'il chantoit, & qu'il prédisoit l'avenir. Les Lettres des anciens Missionnaires sont remplies de faits, qui ne laissent aucun doute que ces Séducteurs n'ayent un véritable commerce avec le Pere de la séduction & du mensonge. Plusieurs François m'ont parlé sur le même ton, je ne vous en citerai qu'un trait, que je sçais de source.

Vous avez vû à Paris Madame DE MARSON, & elle y est encore; voici ce que M. le Marquis de Vaudreuil son Gendre, actuellement notre Gouverneur Général, me raconta cet Hyver, & qu'il a sçû de cette Dame, qui n'est rien moins qu'un esprit foible. Elle étoit un jour fort inquiette au sujet de M. de Marson, son Mari, lequel commandoit dans un Poste, que nous avions en Acadie; il étoit absent, & le tems qu'il avoit marqué pour son retour, étoit passé. Une Femme Sauvage, qui vit Madame de Marson en peine, lui en demanda la cause, & l'ayant apprise, lui dit, après y avoir

(a) Le Poëte REGNARD nous assûre dans son Voyage de Lapponie, qu'il a vû faire la même chose en Bothnie.

un peu rêvé, de ne plus se chagriner, que son Epoux reviendroit tel jour & à telle heure, qu'elle lui marqua, avec un Chapeau gris sur la tête. Comme elle s'apperçut que la Dame n'ajoûtoit point foi à sa prédiction, au jour & à l'heure, qu'elle avoit assignée, elle retourna chez elle, lui demanda si elle ne vouloit pas venir voir arriver son Mari, & la pressa de telle sorte de la suivre, qu'elle l'entraîna au bord de la Riviere. A peine y étoient-elles arrivées, que M. de Marson parut dans un Canot, un chapeau gris sur la tête; & ayant appris ce qui s'étoit passé, assûra qu'il ne pouvoit pas comprendre comment la Sauvagesse avoit pû sçavoir l'heure & le jour de son arrivée. 1721. Septembre.

Cet exemple, Madame, & beaucoup d'autres, que je sçai, & qui ne sont pas moins certains, prouvent qu'il y a quelquefois de l'opération du Démon dans la magie des Sauvages; mais il n'appartient, dit-on, qu'aux Jongleurs de faire les évocations, quand il s'agit des affaires publiques. On prétend que tous les Algonquins & les Abénaquis pratiquoient autrefois une espéce de Pyromancie, dont voici tout le mystere. Ils réduisoient en une poudre très-fine du charbon de bois de Cédre; ils disposoient cette poudre à leur maniere, puis y mettoient le feu, & par le tour, que prenoit le feu en courant sur cette poudre, ils connoissoient, disoient-ils, ce qu'ils cherchoient. On ajoûte que les Abénaquis, en se convertissant au Christianisme, ont eu bien de la peine à renoncer à un usage, qu'ils regardoient comme un moyen très-innocent de connoître ce qui se passoit loin de chez eux. De la Pyromancie.

Je n'ai pas oui dire que les Particuliers, qui vouloient posseder ces sortes de secrets, eussent besoin, pour y être initiés, de passer par aucune épreuve; mais les Jongleurs de profession ne sont jamais revêtus de ce caractere, qui leur fait contracter une espéce de pacte avec les Génies, & qui rend leurs personnes respectables, qu'après s'y être disposés par des jeûnes, qu'ils poussent très-loin, & pendant lesquels ils ne font autre chose, que battre le tambour, crier, hurler, chanter, & fumer. L'installation se fait ensuite dans une espéce de Bacchanale, avec des cérémonies si extravagantes, & accompagnées de tant de fureurs, qu'on diroit que le Démon y prend dès-lors possession de leurs personnes. Installation des Jongleurs.

Ils ne sont néanmoins les Ministres de ces Dieux prétendus, Des Prêtres.

1721. Septembre.

que pour annoncer aux Hommes leurs volontés, & pour être leurs Interprétes : car ſi l'on peut donner le nom de ſacrifices aux offrandes, que ces Peuples font à leurs Divinités, les Prêtres parmi eux ne ſont jamais les Jongleurs : dans les cérémonies publiques, ce ſont les Chefs, & dans le domeſtique, ce ſont ordinairement les Peres de Famille, ou à leur défaut le plus conſidérable de la Cabanne. Mais la principale occupation des Jongleurs, ou du moins celle, dont ils retirent plus de profit, c'eſt la Médecine : ils exercent cet art avec des principes fondés ſur la connoiſſance des Simples, ſur l'expérience, & ſur la conjecture, comme on fait par-tout, mais il eſt rare qu'ils n'y mêlent pas de la ſuperſtition, & de la charlatanerie, dont le Vulgaire eſt toujours dupe.

Maladies ordinaires parmi les Sauvages.

Il n'y a peut-être point d'Hommes au Monde, qui le ſoient plus de ces Impoſteurs, que les Sauvages, quoiqu'il y en ait peu, qui ayent moins beſoin de recourir à la Médecine. Non-ſeulement ils ſont preſque tous d'une complexion ſaine & robuſte, mais ils n'ont connu la plûpart des Maladies, auſquelles nous ſommes ſujets, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne ſçavoient ce que c'eſt que la Petite Vérole, quand ils l'ont reçûë de nous, & l'on ne doit attribuer les grands ravages, qu'elle a faits parmi eux, qu'à cette ignorance. La Goute, la Gravelle, la Pierre, l'Apoplexie, & quantité d'autres Maux, ſi communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Pays.

Il eſt vrai que les excès, qu'ils font dans leurs feſtins, & leurs jeûnes outrés, leur cauſent des douleurs & des foibleſſes de poitrine & d'eſtomach, qui en font perir un grand nombre. Il meurt auſſi quantité de Jeunes-Gens de Phtiſie, & l'on prétend que c'eſt une ſuite des grandes fatigues, & des exercices violens, auſquels ils s'expoſent dès leur enfance, & avant qu'ils ſoient en état de les ſupporter. C'eſt une ſottiſe de croire, comme font quelques-uns, qu'ils ont le ſang plus froid que nous, & d'attribuer à cela leur inſenſibilité prétenduë dans les tourmens ; mais ils l'ont extrêmement balſamique, & cela vient ſans doute de ce qu'ils n'uſent point de Sel, ni de rien de ce que nous employons, pour relever le goût des Viandes.

Uſage, qu'ils font de leurs Simples.

Il eſt rare qu'ils regardent une Maladie comme purement naturelle, & que parmi les remédes ordinaires, dont ils uſent, ils en reconnoiſſent, qui ayent par eux-mêmes la vertu de

guérir. Le grand uſage, qu'ils font de leurs Simples, eſt pour les playes, les fractures, les diſlocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes inciſions, que font nos Chirurgiens pour nétoyer les playes, ils expriment le ſuc de pluſieurs Plantes, & avec cette compoſition ils en attirent tout le pus, & juſqu'aux eſquilles, les pierres, le fer, & généralement tous les corps étrangers, qui ſont demeurés dans la partie bleſſée. Ces mêmes ſucs ſont toute la nourriture du Malade, juſqu'à ce que ſa playe ſoit fermée: celui, qui le panſe, en prend auſſi, avant que de ſuccer la playe, quand il eſt obligé d'en venir là: mais il y vient rarement, le plus ſouvent il ſe contente de ſeringuer de ce jus dans la playe. 1721. Septembre.

Tout cela eſt dans les regles, mais comme il faut à ces Peuples du ſurnaturel par-tout, ſouvent le Jongleur déchire la playe avec les dents, & montrant enſuite un morceau de bois, ou quelqu'autre choſe ſemblable, qu'il avoit eu la précaution de mettre dans ſa bouche, il fait croire au Malade qu'il l'a tiré de ſa playe, & que c'étoit le charme, qui cauſoit tout le danger de ſa Maladie. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils ont des ſecrets & des remédes admirables. Un os rompu eſt bien repris, & ſolide en huit jours. Un Soldat François, qui étoit en garniſon dans un Fort de l'Acadie, tomboit du Haut-Mal, & ſes accès étoient devenus preſque journaliers, & très-violens: une Femme Sauvage, qui ſe trouva préſente à un de ſes accès, lui alla faire deux boles d'une racine pulvériſée, dont elle ne dit point le nom; recommanda qu'on lui en fît prendre un à la fin du premier accès, qu'il auroit; avertit qu'il ſuëroit beaucoup, & qu'il auroit de grandes évacuations par le vomiſſement & par les ſelles, & ajoûta que ſi le premier bol n'emportoit pas tout le mal, le ſecond le guériroit parfaitement: la choſe arriva, comme elle l'avoit dit; le Malade eut encore un accès après la premiere priſe, mais ce fut le dernier. Il jouit dans la ſuite d'une ſanté parfaite.

Ces Peuples ont encore des remédes prompts & ſouverains contre la Paralyſie, l'Hydropiſie, & les Maux Vénériens. Des rapures de Bois de Gayac & de Saſſafras ſont leurs Spécifiques ordinaires contre les deux dernieres Maladies; ils en font une boiſſon, qui en guérit & en garantit, pourvû qu'on en faſſe un uſage continuel (*a*). Dans les Maux aigus, com- Divers autres Remédes.

(*a*) On a parlé depuis d'une Poudre, compoſée de trois Simples, qu'un Sauvage a don-

1721. Septembre.

me dans la Pleuréſie, ils travaillent ſur le côté oppoſé à la douleur; ils y mettent des cataplâmes, qui attirent, & empêchent les dépôts. Dans la Fiévre ils uſent de lotions froides, avec des décoctions d'Herbes, & préviennent par-là l'inflammation & le tranſport. Ils vantent ſurtout la diete, mais ils ne la font conſiſter, qu'à s'abſtenir de certains alimens, qu'ils eſtiment leur être nuiſibles.

Ils n'avoient pas autrefois l'uſage de la Saignée, & ils y ſuppléoient par des Scarifications aux endroits, où ils ſentoient du mal: ils y appliquoient enſuite une maniere de ventouſe avec des courges, qu'ils rempliſſoient de matieres combuſtibles, auſquelles ils mettoient le feu. Les Cauſtiques, les Uſtulations, les Boutons de feu leur étoient familiers; mais comme ils ne connoiſſoient point la Pierre Infernale, ils ſe ſervoient à ſa place de bois pourri. Aujourd'hui la Saignée leur tient lieu de tout cela. Dans les Quartiers du Nord on uſoit beaucoup de Lavemens; une Veſſie leur ſervoit de Seringue. Ils ont contre la Dyſenterie un reméde, qui a preſque toujours ſon effet; c'eſt un jus, qu'ils expriment des extrémités des branches de Cédre, après les avoir fait bien bouillir.

De la Sueur.

Mais leur grand reméde, & leur grand préſervatif contre tous les Maux, eſt la Sueur. Je viens de vous dire, Madame, qu'au ſortir de l'Etuve, & lorſque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont ſe jetter dans la Riviere; ſi elle eſt trop éloignée, ils ſe font arroſer de l'eau la plus froide. Souvent ils ſuent uniquement pour ſe délaſſer, pour ſe tranquilliſer l'eſprit, & pour être plus en état de parler d'affaires. Dès qu'un Etranger arrive dans une Cabanne, on lui fait du feu, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & tout de ſuite on le conduit dans une Etuve, où ſon Hôte lui tient compagnie. Ils ont même une autre maniere de provoquer la ſueur, qu'on employe dans de certaines Maladies: elle conſiſte à étendre le Malade ſur une eſpéce de Couche un peu élevée, ſous laquelle on fait bouillir dans une Chaudiere du bois d'Epinette, & des branches de Sapin. La vapeur, qui en ſort, cauſe une ſueur des plus abondantes: on prétend même que l'odeur en eſt très-ſalutaire; la ſueur des

née à un de nos Miſſionnaires, & qui guérit radicalement en peu de jours le Mal de Naples le plus invétéré.

1721. Septembre.

Etuves, qui n'eſt procurée que par la vapeur de l'eau verſée ſur des Cailloux, n'a point cet avantage.

Dans l'Acadie, une Maladie n'étoit cenſée bien ſérieuſe, que quand le Malade ne vouloit abſolument rien prendre, & pluſieurs autres Nations ſont encore dans cette erreur : quelque Fiévre, qu'on ait, ſi l'on veut manger, on mange de tout, comme les autres. Mais dès que la Maladie paroît dangereuſe, c'eſt-à-dire, quand le Malade rejette toutes ſortes de nourriture, on y apporte beaucoup d'attention. Il eſt vrai que les principes, ſur leſquels eſt fondée toute la Médecine des Sauvages, ſont fort extraordinaires, on ne refuſe rien au Malade de ce qu'il demande, parce que, dit-on, ſes déſirs en cet état ſont des ordres du Génie, qui veille à ſa conſervation ; & quand on appelle les Jongleurs, c'eſt moins à cauſe de leur habileté, que parce qu'on ſuppoſe, qu'ils peuvent mieux ſçavoir des Eſprits la cauſe du mal, & les remedes, qu'il y faut appliquer.

Principes, ſur quoi roule toute la Médecine des Sauvages.

D'ailleurs, on ne veut rien avoir à ſe reprocher, il ſemble que la Mo[illegible] de une partie de ce qu'elle a d'affreux, quand elle vient à la ſuite des Remedes, dût-elle en être l'effet. Nos Sauvages ſe ſont en cela ſoûmis à la loi commune, & au préjugé général de toutes les Nations & de tous les Siécles ; & ils ſont d'autant plus excuſables, ce ſemble, de porter ſi loin la crédulité, que reconnoiſſant du ſurnaturel dans toutes les Maladies, & faiſant entrer la Religion dans l'Art de les guérir, ils ſe croyent moins obligés de raiſonner, & ſe font un devoir de ſe laiſſer conduire à l'aveugle.

Souvent le Malade ſe met dans la tête que ſon mal eſt l'effet d'un Maléfice, alors toute l'attention ſe porte à le découvrir, & c'eſt le devoir du Jongleur. Il commence lui-même par ſe faire ſuer, & quand il s'eſt bien fatigué à crier, à ſe débattre, & à invoquer ſon Génie, la premiere choſe extraordinaire, qui lui vient en penſée, il lui attribue la cauſe de la Maladie. Pluſieurs, avant que d'entrer dans l'Etuve, prennent un Breuvage compoſé, fort propre, diſent-ils, à leur faire recevoir l'impreſſion Céleſte, & l'on prétend que la préſence de l'Eſprit ſe manifeſte par un Vent impétueux, qui ſe leve tout à coup ; ou par un Mugiſſement, que l'on entend ſous terre ; ou par l'agitation & l'ébranlement de l'Etuve. Alors, plein de ſa prétenduë Divinité, & plus ſemblable à un Ener-

Idée extravagante ſur les Maladies.

1721. Septembre. gumene, qu'à un Homme inſpiré du Ciel, il prononce d'un ton affirmatif ſur l'état du Malade, & rencontre quelquefois aſſez juſte.

Impoſture des Jongleurs. Mais ces Charlatans ont imaginé un moyen aſſez ſingulier de n'être jamais reſponſables des événemens. Dès qu'ils voyent un Malade tourner à la Mort, ils ne manquent jamais de faire une Ordonnance, dont l'execution eſt ſi difficile, qu'ils ont à coup sûr leur recours ſur ce qu'elle n'a pas été exactement ſuivie. Il n'eſt pas concevable à quelles extravagances ils ſe portent en ces occaſions; il y a des Malades à qui ils commandent de contrefaire les foux; dans certaines Maladies ils ordonnent des Danſes, qui ſont ordinairement fort laſcives: preſque toujours on diroit qu'ils ont bien moins en vûë de guérir le Malade, que d'avancer ſa mort; mais ce qui fait voir la force de l'imagination ſur les Hommes, ces Médecins avec toutes leurs folies, guériſſent auſſi ſouvent que les nôtres.

Leur cruauté à l'égard des Malades déſeſpérés. Il y a des Pays, où, quand le Malade eſt déſeſperé, on l'acheve pour l'empêcher de languir. Dans le Canton d'Onnontagué on fait mourir les petits Enfans, qui perdent leurs Meres, avant que d'être ſevrés; on les enterre même tout vivans avec elles, parce qu'on eſt perſuadé qu'une autre Femme ne pourroit pas les nourrir, & qu'ils mourroient de langueur; je ne ſçais pourtant pas ſi depuis quelque tems, ils n'ont pas renoncé à cette barbare coûtume. Quelques autres abandonnent les Malades, dès que le Médecin n'en eſpere plus rien, & les laiſſent mourir de faim & de ſoif. Il y en a, qui pour empêcher le Moribond de faire des grimaces en expirant, lui ferment les yeux & la bouche, dès qu'ils le voyent entrer dans l'agonie.

Des Autmoins de l'Acadie. Dans l'Acadie les Jongleurs s'appelloient *Autmoins*, & c'étoit ordinairement le Chef du Village, qui étoit revêtu de cette dignité; auſſi avoient-ils beaucoup plus d'autorité, que les autres Jongleurs, quoiqu'ils ne fuſſent, ni plus habiles, ni moins impoſteurs. Dès qu'ils étoient appellés pour voir un Malade, ils commençoient par le conſidérer aſſez lontems, puis ils ſouffloient ſur lui. Si cela ne produiſoit rien, „ C'eſt „ que le Diable, diſoient-ils, eſt au dedans; il faudra pourtant „ bien qu'il en ſorte: mais que chacun ſoit ſur ſes gardes, car „ ce mechant Eſprit pourroit bien de dépit ſe jetter ſur quelqu'un

qu'un des Assistans ». Alors ils entroient dans une espece de fureur, ils s'agitoient, ils crioient, ils menaçoient le prétendu Démon; ils lui parloient, comme s'ils l'eussent vû de leurs yeux, ils lui poussoient des estocades; mais tout cela n'étoit qu'un jeu, pour cacher leur fourberie. « 1721. Septembre.

En entrant dans la Cabanne ils avoient toujours la précaution d'enfoncer dans la terre un morceau de bois attaché à une corde; ils présentoient ensuite le bout de la corde à tous les Spectateurs, en les invitant à retirer ce bois, & comme presque jamais Personne n'en pouvoit venir à bout, ils ne manquoient pas de dire, que c'étoit le Diable, qui le retenoit; puis, feignant de vouloir percer ce prétendu Diable, ils détachoient peu à peu le bois en fouillant la terre tout autour, après quoi ils le retiroient sans peine, & chacun crioit *Victoire*. A ce Bois étoit attaché en dessous un petit Os, ou quelque autre chose semblable, qu'on n'avoit point apperçu d'abord, & les Charlatans le faisant remarquer aux Assistans « » Voilà, s'écrioient-ils, la cause du Mal, il a fallu tuer le « Diable pour l'avoir ».

Cette farce duroit trois ou quatre heures, au bout desquelles le Médecin avoit besoin de repos & de rafraîchissement; il s'en alloit, en assûrant qu'infailliblement le Malade guériroit, si le Mal n'avoit pas encore pris le dessus; c'est-à-dire, si le Diable, avant sa retraite, ne l'avoit pas déja blessé à mort. Et comment le sçavoir? l'Autmoin prétendoit le connoître par les Songes, mais il se donnoit bien de garde de parler clairement, qu'il ne vît le tour que prendroit la Maladie. Dès qu'il la jugeoit incurable, il se retiroit, & à son exemple tout le monde abandonnoit le Malade. Si au bout de trois jours il vivoit encore; « Le Diable, disoit le Médecin, ne « veut pas qu'il guérisse, & l'empêche de mourir; il faut par « charité mettre fin à ses maux ». Aussitôt les meilleurs Amis « du Malade alloient chercher de l'Eau froide, & lui en versoient sur le Visage, jusqu'à ce qu'il expirât. L'enchantement étoit tel, qu'on faisoit encore de grands remercimens à l'Autmoin, & qu'on le payoit grassement.

Quelques Nations Méridionales ont des Maximes toutes contraires, on n'y paye le Médecin qu'après la guérison; & si le Malade meurt, celui qui l'a traité, n'est pas en sûreté de sa vie. Selon les Iroquois, toute Maladie est un désir de

1721. Septembre.

l'Ame, & on ne meurt, que parce que le désir n'est pas accompli. Je finis, Madame, parce que l'article des Morts me meneroit trop loin, & que tout se disposse pour mon Voyage; je retrouverai apparemment bientôt le loisir de vous écrire de nouveau, mais vous n'en serez pas plus avancée, car d'ici aux Illinois il n'y a nulle apparence que je rencontre aucune occasion de vous faire tenir mes Lettres, de sorte que si je vous en écris quelqu'une avant que d'y arriver, vous la recevrez peut-être aussi tard, que si je ne vous écrivois qu'au terme.

Je suis, &c.

VINT-SIXIÉME LETTRE.

Départ du Fort de la Riviere S. Joseph. Sources du Theakiki. De ce qui se passe à la mort des Sauvages, de leurs Funérailles, de leurs Tombeaux. Du Deuil, du Veuvage. De la Fête des Morts.

De la Source du Theakiki, ce dix-sept Septembre, 1721.

MADAME,

JE ne m'attendois pas de reprendre sitôt la plume pour vous écrire, mais mes Conducteurs viennent de briser leur Canot, & me voici arrêté pour tout le jour dans un endroit, où je ne trouve rien, qui puisse piquer la curiosité d'un Voyageur; ainsi je n'ai rien de mieux à faire, qu'à me livrer au plaisir de vous entretenir.

Je crois vous avoir fait entendre dans ma derniere que j'avois à choisir de deux Routes pour gagner les Illinois; la premiere étoit de retourner au Lac Michigan, d'en côtoyer toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou. Après qu'on l'a remonté cinq ou six lieuës, on passe dans celle des Illinois par le moyen de deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieuës; mais comme cette Riviere n'est encore qu'un Ruisseau en cet endroit, on

m'a averti que dans la Saiſon, où nous ſommes, je n'y trouverois pas aſſez d'eau pour mon Canot; j'ai donc pris l'autre Route, qui a bien auſſi ſes incommodités, & n'eſt pas à beaucoup près auſſi agréable; mais elle eſt plus sûre. 1721. Septembre.

Je partis hier du Fort de la Riviere de Saint Joſeph, & je remontai cette Riviere environ ſix lieuës. Je débarquai ſur la droite, je marchai cinq quarts de lieuës, d'abord en côtoyant le bord de l'eau, enſuite à travers champ dans une Prairie immenſe, toute ſemée de petits Bouquets de Bois, qui font un très-bel effet; on l'appelle *la Prairie de la Tête de Bœuf*, parce qu'on y a trouvé, dit-on, une Tête de Bœuf, qui étoit monſtrueuſe pour ſa groſſeur. Pourquoi n'y auroit-il pas auſſi des Géans parmi ces Animaux? Je campai dans un fort bel endroit, qu'on appelle *le Fort des Renards*, parce que les Renards, c'eſt-à-dire, les Outagamis, y ont eu, il n'y a pas lontems, un Village fortifié à leur maniere. Départ du Fort de Saint Joſeph.

Ce matin j'ai encore fait une lieuë dans la Prairie, ayant preſque toujours les pieds dans l'eau; enſuite j'ai rencontré une eſpece de Mare, qui communique avec pluſieurs autres de différentes grandeurs, & dont la plus grande n'a point cent pas de circuit. Ce ſont-là les ſources d'une Riviere, appellée *Theakiki*, & que par corruption nos Canadiens nomment *Kiakiki*. Theak veut dire un Loup, je ne me ſouviens plus dans quelle Langue, mais cette Riviere porte ce nom, parce que les *Mahingans*, qu'on appelle auſſi *les Loups*, s'y étoient autrefois réfugiés.

Nous mîmes notre Canot, que deux Hommes avoient porté juſques-là, dans la ſeconde de ces ſources, & nous nous y embarquâmes; mais à peine y avions nous aſſez d'eau pour y être à flot. Dix Hommes feroient en deux jours un Canal droit & naviguable, qui épargneroit bien de la peine, & dix ou douze lieuës de chemin; car la Riviere, au ſortir de ſa ſource, eſt ſi étroite, & il y faut continuellement tourner ſi court, qu'à chaque inſtant on eſt en danger de briſer ſon Canot, comme il vient de nous arriver. Mais revenons aux Sauvages, & après avoir vû de quelle maniere on les traite dans leurs Maladies, voyons-les mourir, & ce qui ſe paſſe après leur Mort.

Pour l'ordinaire, quand ils ſe croyent hors d'eſpérance de guérir, ils prennent leur parti avec une réſolution vraiement Ce qui ſe paſſe à la mort des Sauvages.

1721. Septembre.

Stoïque, & ils se voyent avancer leurs jours par les Personnes, qui leur sont les plus cheres, sans en témoigner le moindre chagrin. A peine a-t-on prononcé l'Arrêt du Médecin à un Moribond, qu'il fait un effort pour haranguer ceux, qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il fait par avance son Oraison Funébre, qu'il finit en donnant à ses Enfans de très-bons avis; il prend ensuite congé de tout le monde, ordonne un Festin, où il faut employer tout ce qui reste de provisions dans sa Cabanne, puis il reçoit les Présens de sa Famille.

Pendant ce tems-là on égorge tous les Chiens, qu'on peut attraper, afin que les Ames de ces Animaux aillent donner avis dans l'autre Monde qu'un tel va bientôt partir pour s'y rendre, & tous les Corps se mettent dans la Chaudiere pour renforcer le Festin. Après le Repas, les pleurs commencent; on les interrompt pour faire au Mourant les derniers Adieux, lui souhaiter un heureux Voyage, le consoler sur ce qu'il va se séparer de ses Parens & de ses Amis, & l'asśûrer que ses Enfans soûtiendront toute la gloire, qu'il s'est acquise.

Il faut convenir, Madame, que le sang-froid, avec lequel ces Peuples envisagent la Mort, a quelque chose d'admirable; & cela est si universel, qu'on n'a peut-être jamais vû un Sauvage se troubler, en apprenant qu'il n'a plus que quelques heures à vivre; c'est partout le même principe & le même génie, quoique les Usages varient beaucoup sur tout ce que je viens de vous dire, selon les diverses Nations. Par-tout il y a des danses, des chants, des invocations, des festins ordonnés par les Médecins, presque toujours des remédes plus propres, selon nos idées, à faire mourir un Homme, qui se porteroit bien, qu'à guérir un Malade. En quelques endroits même on n'en fait aucun: on se contente d'avoir recours aux Esprits, & si le Malade recouvre sa santé, ils en ont tout l'honneur; mais le Mourant est toujours le plus tranquile sur son sort.

Leur Générosité à l'égard des Morts.

D'autre part, si ces Peuples font paroître si peu de jugement dans la maniere, dont ils traitent les Malades, il faut avouer qu'ils se comportent à l'égard des Morts avec une générosité, & une affection, qu'on ne peut trop admirer. On a vû des Meres garder des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & ne pouvoir s'en éloigner; & d'autres se tirer du lait de la

Mamelle, & le répandre sur la Tombe de ces petites Créatures. Si le feu prend à un Village, où il y ait des corps morts, c'est la premiere chose, qu'on met en sûreté : on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour en parer les Défunts : de tems en tems on découvre leurs Cercueils pour les changer d'habits, & l'on s'arrache les morceaux de la bouche, pour les porter sur leur sépulture, & dans les lieux, où l'on s'imagine que leurs Ames se promenent. En un mot on fait beaucoup plus de dépense pour les Morts, que pour les Vivans. 1721. Septembre.

Des Funérailles.

Sitôt que le Malade a rendu les derniers soupirs tout retentit de gémissemens, & cela dure autant que la Famille est en état de fournir à la dépense, car il faut tenir table ouverte pendant tout ce tems-là. Le Cadavre paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes, & tout ce qu'il possedoit à côté de lui, est exposé à la porte de la Cabanne dans la posture, qu'il doit avoir dans le Tombeau, & cette posture en plusieurs endroits est celle, où l'Enfant est dans le sein de sa Mere. L'usage de quelques Nations est que les Parens du Défunt jeûnent jusqu'à la fin des funérailles, & tout cet intervalle se passe en pleurs, en éjulations, à régaler tous ceux, dont on reçoit la visite, à faire l'éloge du Mort, & en complimens réciproques. Chez d'autres on loue des Pleureuses, qui s'acquittent parfaitement de leur devoir. Elles chantent, elles dansent, elles pleurent sans cesse, & toujours en cadence : mais ces démonstrations d'une douleur empruntée ne préjudicient point à ce que la nature exige des Parens du Défunt.

Des Tombeaux.

Il me paroît qu'on porte sans aucune cérémonie le corps au lieu de sa sépulture, du moins n'ai-je rien trouvé sur cela dans aucune Relation ; mais quand il est dans la Fosse, on a soin de le couvrir de telle maniere, que la terre ne le touche point : il y est comme dans une Cellule toute tapissée de Peaux, beaucoup plus riche & mieux ornée qu'une Cabanne. On dresse ensuite un poteau sur la Tombe, & on y attache tout ce qui peut marquer l'estime, qu'on faisoit du Mort. On y met quelquefois son portrait, & tout ce qui peut servir à faire connoître aux Passans qui il étoit, & les plus belles actions de sa vie. On y porte tous les matins de nouvelles provisions, & comme les Chiens, & d'autres Bêtes ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien se persuader que c'est

1721. Septembre. l'Ame du Défunt, qui eſt venuë y prendre ſa réfection.

Il n'eſt pas étonnant après cela que les Sauvages croyent aux Revenans : auſſi en font-ils des contes de toutes les façons. J'ai vû un pauvre Homme, qui à force d'en entendre parler, s'étoit imaginé qu'il avoit toujours une troupe de Morts à ſes trouſſes, & comme on avoit pris plaiſir à augmenter ſa frayeur, il en étoit devenu fou. Cependant au bout d'un certain nombre d'années, autant qu'on avoit d'abord pris à tâche de conſerver le ſouvenir de ceux, qu'on a perdus, autant prend-on de précaution pour les effacer de ſon eſprit, & cela uniquement pour mettre fin à la douleur, qu'on a reſſentie de leur perte.

Des Revenans.

Des Miſſionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils ſe privoient des choſes les plus néceſſaires en faveur de leurs Morts ? „ C'eſt, répondirent-ils, non-ſeulement „ pour témoigner à nos Proches l'amour, que nous leur portions, mais encore pour n'avoir pas devant les yeux, dans „ ce qui a été à leur uſage, des objets, qui renouvelleroient „ ſans ceſſe notre douleur „. C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'on s'abſtient pendant un certain tems de prononcer leurs noms, & que ſi quelqu'autre de la Famille le porte, il le quitte pendant tout le tems du deuil. C'eſt encore apparemment la raiſon, pourquoi le plus ſanglant outrage, qu'on puiſſe faire à quelqu'un, c'eſt de lui dire : *ton Pere eſt mort*, ou *ta Mere eſt morte*.

Diverſes pratiques au ſujet des Morts.

Quand quelqu'un meurt dans le tems de la Chaſſe, on expoſe ſon corps ſur un Echafaut fort élevé, & il y demeure juſqu'au départ de la Troupe, qui l'emporte avec elle au Village. Il y a même des Nations, qui en uſent ainſi à l'égard de tous leurs Morts, & je l'ai vû pratiquer aux Miſſiſaguez du Détroit. Les corps de ceux, qui meurent en guerre, ſont brûlés, & leurs cendres rapportées, pour être miſes dans la Sépulture de leurs Peres. Ces Sépultures ſont, parmi les Nations les plus ſédentaires, des eſpéces de Cimetieres près du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois au pied d'un Arbre, ou les font ſécher, & les gardent dans des caiſſes juſqu'à la Fête des Morts, dont je vais bientôt parler ; mais on obſerve en quelques endroits pour ceux, qui ſe ſont noyés, ou qui ſont morts de froid, un cérémonial aſſez biſarre.

Avant que de vous en donner la deſcription, il eſt bon,

Madame, de vous dire que les Sauvages croyent que, quand ces accidens arrivent, les Eſprits ſont irrités, & que leur colere ne s'appaiſe, qu'après que les corps ſont retrouvés. Alors, les préliminaires des pleurs, des danſes, des chants & des feſtins étant achevés, on porte le corps au lieu de ſa ſépulture, ou, ſi on en eſt trop éloigné, à l'endroit, où il doit demeurer en dépôt juſqu'à la Fête des Morts. On y creuſe une Foſſe très-large, & on y allume un feu. De Jeunes-Gens s'approchent enſuite du Cadavre, coupent les chairs aux parties, qui ont été crayonnées par un Maître des cérémonies, & les jettent dans le feu avec les viſceres: puis ils placent le Cadavre ainſi déchiqueté dans le lieu, qui lui eſt deſtiné. Durant toute cette opération les Femmes, & ſurtout les Parentes du Défunt, tournent ſans ceſſe autour de ceux, qui travaillent, les exhortent à bien s'acquitter de leur emploi, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y mettroit des dragées aux Enfans pour les engager à quelque choſe, qu'on ſouhaiteroit d'eux. 1721. Septembre.

L'enterrement eſt ſuivi des préſens, qu'on fait à la Famille affligée, & cela s'appelle *couvrir le Mort*. Ces préſens ſe font au nom du Village, & quelquefois au nom de la Nation. Les Alliés en font auſſi à la mort des Perſonnes conſidérables. Mais auparavant la Famille du Défunt fait un grand feſtin au nom du Défunt, & ce feſtin eſt accompagné de jeux, pour leſquels on propoſe des prix. C'eſt une eſpéce de Joûte, qui ſe fait en cette maniere: un Chef jette ſur la tombe trois bâtons de la longueur d'un pied, un jeune Homme, une Femme, & une Fille en prennent chacun un, & ceux de leur âge, de leur ſexe, & de leur état, s'efforcent de leur arracher des mains. Ceux, à qui ils demeurent, ſont victorieux. Il y a auſſi des courſes, & l'on tire quelquefois au blanc; enfin par un uſage, que nous voyons établi dans toute l'Antiquité Payenne, une action toute lugubre eſt terminée par des chants, & des cris de victoire. Ce qui ſe paſſe après l'Enterrement.

Il eſt vrai que la Famille du Mort ne prend aucune part à ces réjouiſſances, on obſerve même dans ſa Cabanne, après les obſéques un deuil, dont les loix ſont fort ſéveres. Il faut avoir les cheveux coupés, & la face noircie; ſe tenir debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder perſonne, ne faire aucune viſite, ne rien manger de chaud, ſe pri- Du Deuil.

1721. Septembre.

ver de tous les plaiſirs, n'avoir preſque rien ſur le corps, & ne ſe point chauffer, même au cœur de l'Hyver. Après ce grand deuil, qui eſt de deux ans, on en commence un ſecond, plus moderé, qui dure deux ou trois autres années, & qu'on peut encore adoucir peu à peu; mais on ne ſe diſpenſe de rien de ce qui eſt preſcrit, qu'avec l'agrément de la Cabanne, à laquelle le Veuf ou la Veuve appartiennent; ces permiſſions, auſſi-bien que la fin du deuil, coûtent toujours un Feſtin.

Du Veuvage, & des Secondes Noces.

Enfin, on ne peut ſans le conſentement de ceux, de qui on dépend, en vertu des loix du Veuvage, convoler à de ſecondes Nôces. S'ils n'ont point de Mari à donner à la Veuve, elle n'eſt point embarraſſée, quand elle a des Garçons en âge de la ſoûtenir; elle peut demeurer dans l'état de viduité, ſans craindre de manquer jamais de rien. Si elle veut ſe remarier, elle peut choiſir, & celui, qu'elle épouſe, devient le Pere des Enfans, qu'elle avoit: il entre dans tous les droits, & dans toutes les obligations du premier Mari. L'Epoux ne pleure point ſa Femme, parce que, ſelon les Sauvages, les larmes ne conviennent point aux Hommes; ce qui n'eſt pourtant pas univerſel dans toutes les Nations: mais les Femmes pleurent leur Mari pendant un an, elles l'appellent ſans ceſſe, & rempliſſent le Village de cris & d'éjulations, ſurtout au lever & au coucher du Soleil, à Midi, & en quelques endroits, lorſqu'elles vont au travail, & qu'elles en reviennent; les Meres font à peu près la même choſe pour leurs Enfans. Les Chefs ne gardent le deuil que ſix mois, & peuvent enſuite ſe remarier.

Idée des Sauvages ſur ceux, qui meurent de mort violente.

Enfin le premier, & ſouvent le ſeul compliment, qu'on faſſe à un Ami, & même à un Etranger, qu'on reçoit dans ſa Cabanne, eſt de pleurer ceux de ſes Proches, qu'il a perdus depuis qu'on ne l'a vû. On lui met la main ſur la tête, & on lui fait entendre celui, qu'on pleure, mais on ne le nomme pas. Tout ceci eſt fondé ſur la Nature, & ne ſent point le Barbare, mais ce que je vais vous dire ne me paroît excuſable par aucun endroit: c'eſt la conduite, que ces Peuples tiennent à l'égard de tous ceux, qui ont peri de mort violente, même en guerre, & pour le ſervice de la Patrie.

Ils ſe ſont mis dans la tête que leurs Ames n'ont dans l'autre Monde aucun commerce avec les autres, & ſur ce principe ils les brûlent, ou les enterrent d'abord, quelquefois même

même avant qu'ils ayent expiré. Ils ne les mettent jamais dans le Cimetiere commun, & ils ne leur donnent aucune part à cette grande cérémonie, qui se renouvelle tous les huit ans parmi quelques Nations, & tous les dix ans chez les Hurons & les Iroquois. 1721. Septembre.

De la Fête des Morts.

On l'appelle *la Fête des Morts*, ou *le Festin des Ames*; & voici ce que j'ai pû recueillir de plus uniforme & de plus remarquable touchant cette action, la plus singuliere & la plus célebre de toute la Religion des Sauvages. On commence par convenir du Lieu, où se fera l'Assemblée, puis on choisit le Roy de la Fête, dont le devoir est de tout ordonner, & de faire les invitations aux Villages voisins. Le jour marqué étant venu, tous les Sauvages s'assemblent, & vont processionnellement deux à deux au Cimetiere; là, chacun travaille à découvrir les Corps, ensuite on demeure quelque tems à considérer en silence un spectacle si capable de fournir les plus sérieuses réfléxions. Les Femmes interrompent les premieres ce religieux silence, en jettant des cris lamentables, qui augmentent encore l'horreur, dont tout le monde est pénetré.

Ce premier acte fini, on prend ces Cadavres, on ramasse les ossemens secs & détachés, on les met en paquets, & ceux, qui sont marqués pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il y a des Corps, qui ne soient pas entierement corrompus, on les lave, on en détache les chairs pourries, & toutes les ordures, & on les enveloppe dans des Robes de Castors toutes neuves. Ensuite on s'en retourne dans le même ordre, qu'on avoit gardé en venant, & quand la Procession est rentrée dans le Village, chacun dépose dans sa Cabanne le dépôt, dont il étoit chargé. Pendant la marche les Femmes continuent leurs éjulations, & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort de ceux, dont ils viennent de lever les tristes restes; & ce second acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabanne, en l'honneur des Morts de la Famille.

Les jours suivans on en fait de publics, & ils sont accompagnés, comme le jour de l'Enterrement, de Danses, de Jeux & de Combats, pour lesquels il y a aussi des Prix proposés. De tems en tems on jette de certains cris, qui s'appellent *les cris des Ames*, on fait des Présens aux Etrangers, par-

1721. Septembre.

mi leſquels il y en a quelquefois, qui ſont venus de cent cinquante lieuës, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occaſions, pour traiter des Affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef: tout ſe paſſe avec beaucoup d'ordre, de décence, & de modeſtie; & chacun y paroît pénetré des ſentimens les plus conformes à l'action principale; tout, juſqu'aux Danſes & aux Chants, y reſpire je ne ſçai quoi de lugubre, & l'on y ſent des cœurs percés de la plus vive douleur; les plus indifferens en ſeroient ſaiſis, à la vûë de ce ſpectacle.

Au bout de quelques jours on ſe rend encore proceſſionnellement dans une grande Salle de Conſeil dreſſée exprès, on y ſuſpend contre les Parois les Oſſemens & les Cadavres dans le même état, où on les a tirés du Cimetiere, & on y étale les Préſens deſtinés pour les Morts; ſi parmi ces triſtes reſtes il ſe trouve ceux d'un Chef, ſon Succeſſeur donne un grand repas en ſon nom, & chante ſa Chanſon. En pluſieurs endroits les Corps ſont promenés de Bourgade en Bourgade, ſont reçus partout avec de grandes démonſtrations de douleur & de tendreſſe, & partout on leur fait des Préſens; enfin on les porte à l'endroit, où ils doivent être dépoſés pour toujours: mais j'ai oublié de vous dire que toutes ces marches ſe font au ſon des Inſtrumens, accompagnés des plus belles Voix, & que chacun y marche en cadence.

Cette derniere & commune ſépulture eſt une grande foſſe, qu'on tapiſſe des plus belles Pelleteries, & de ce qu'on a de plus précieux. Les Préſens deſtinés pour les Morts, ſont placés à part: à meſure que la Proceſſion arrive, chaque Famille s'arrange ſur des eſpeces d'Echaffauts dreſſés autour de la foſſe, & au moment que les Corps ſont dépoſés, les Femmes recommencent à crier, & à pleurer. Enſuite tous les Aſſiſtans deſcendent dans la foſſe, & il n'eſt Perſonne, qui n'en prenne un peu de terre, qui ſe conſerve précieuſement; on s'eſt imaginé que cette terre porte bonheur au Jeu. Les Corps & les Oſſemens ſont arrangés par ordre, couverts de Fourures toutes neuves, & par deſſus, d'écorces ſur leſquelles on jette des pierres, du bois, & de la terre. Chacun ſe retire enſuite chez ſoi, mais des Femmes reviennent pendant quelques jours verſer au même endroit de la Sagamité.

Je ſuis, &c.

VINT-SEPTIÉME LETTRE.

1721. Octobre.

Voyage juſqu'à Pimiteouy. De la Riviere des Illinois ; Réception des Priſonniers parmi ces Peuples. Maniere, dont ils les brûlent. Quelques particularités ſur leur maniere de vivre.

A Pimiteouy, ce cinquiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

Deſcription du Théakiki.

LA nuit du dix-ſept au dix-huit de ce mois, la Gelée, qui depuis huit jours ſe faiſoit ſentir tous les matins, augmenta conſidérablement ; c'étoit de bonne heure pour le Climat où nous nous trouvions, car nous étions par les quarante & un degrés quarante minutes d'élévation du Pole. Les jours ſuivans nous voguâmes depuis le matin juſqu'au ſoir, favoriſés par le Courant, qui eſt aſſez fort, & quelquefois par le Vent ; nous faiſions en effet beaucoup de chemin, mais nous avancions fort peu : après avoir fait dix ou douze lieuës, nous nous trouvions ſi proches de notre dernier Campement, que de l'un à l'autre on auroit pû ſe voir, & ſe parler même, au moins avec un Porte-voix.

Ce qui nous conſoloit un peu, c'eſt que la Riviere & ſes bords étoient couverts de Gibier engraiſſé par la Folle Avoine, qui étoit pour lors dans ſa maturité. J'y cueillis auſſi du Raiſin mûr, de la groſſeur & de la figure d'une balle de Mouſquet, & aſſez tendre, mais d'un mauvais goût. C'eſt apparemment le même, qu'on appelle dans la Louyſiane *Raiſin-Prune*. La Riviere peu à peu prend un cours plus droit, mais ſes bords ne ſont agréables qu'après, cinquante lieuës depuis ſa ſource. Elle eſt même dans tout cet eſpace fort étroite, & comme elle eſt bordée d'Arbres, qui ont leurs racines dans l'eau, quand il en tombe quelqu'un il barre toute la Riviere, & il faut perdre un tems infini à ſe faire un paſſage pour le Canot.

Tous ces embarras paſſés, la Riviere, à cinquante lieuës de

1721. Octobre.

ſa ſource forme un petit Lac, & s'élargit enſuite conſidérablement. Le Pays devient beau. Ce ſont des Prairies à perte de vûë, où les Bœufs vont par troupeaux de deux à trois cent, mais il y faut être ſur ſes gardes, pour ne point ſe laiſſer ſurprendre par des Partis de Sioux & d'Outagamis, que le voiſinage des Illinois, leurs Ennemis mortels, y attire, & qui ne font pas plus de quartier aux François, qu'ils rencontrent ſur leur route. Le mal eſt que le Theakiki perd de ſa profondeur, à meſure qu'il gagne en largeur, de ſorte qu'il faut ſouvent décharger le canot, & marcher à pied, ce qui ne ſe fait jamais ſans quelque riſque, & que j'aurois été fort embarraſſé, ſi on ne m'avoit donné une Eſcorte à la Riviere de Saint Joſeph.

Ce qui m'a ſurpris, en voyant ſi peu d'eau dans le Theakiki, c'eſt que de tems en tems il reçoit d'aſſez jolies Rivieres; j'en ai vû une entr'autres, qui a plus d'un arpent de large à ſon embouchure, & qu'on a nommée la *Riviere des Iroquois*, parce que ces Braves s'y laiſſerent ſurprendre par les Illinois, qui leur tuerent bien du Monde. Cet échec les humilia d'autant plus, qu'ils mépriſoient fort les Illinois, leſquels ordinairement ne tiennent point devant eux.

De la Riviere des Illinois.

Le vint-ſept de Septembre nous arrivâmes à *la Fourche*, c'eſt le nom, que les Canadiens ont donné à l'endroit, où le Theakiki & la Riviere des Illinois ſe joignent. Celle-ci, quoiqu'après ſoixante lieuës de cours, y eſt encore ſi peu de choſes, que j'y vis un Bœuf la traverſer, n'ayant pas de l'eau juſqu'à mi-jambe. Le Theakiki au contraire, outre qu'il y amene ſes eaux de cent lieuës, eſt une belle Riviere. Cependant il perd ici ſon nom, ſans doute parce que les Illinois ayant été établis en pluſieurs endroits de l'autre, lui ont donné le leur. Enrichie tout-à-coup par cette jonction, elle ne le céde en largeur à aucune, que nous ayons en France, & j'oſe vous aſſûrer, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible de voir un meilleur, ni un plus beau Pays, que celui, qu'elle arroſe, au moins juſqu'à l'endroit, d'où je vous écris. Mais ce n'eſt que quinze lieuës au-deſſous de la Fourche, qu'elle acquiert une profondeur, qui réponde à ſa largeur; quoique dans cet intervalle elle reçoive pluſieurs autres Rivieres.

La plus grande ſe nomme *Piſticoui*, & vient du beau Pays des Maſcoutins. Elle a à ſon embouchure un Rapide, qu'on a

nommé *la Charbonniere*, parce que l'on trouve beaucoup de charbon de terre aux environs. On ne voit sur cette route que des Prairies immenses, semées de petits bouquets de bois, qui paroissent y avoir été plantés à la main, les herbes y sont si hautes, qu'on s'y perd, mais on rencontre partout des sentiers aussi battus, qu'ils le pourroient être dans les Pays les plus peuplés, cependant il n'y passe que des Bœufs, & de tems en tems quelques troupeaux de Cerfs, & quelques Chevreuils. 1721. Octobre.

Une lieuë au-dessous de la Charbonniere on apperçoit sur la droite un Rocher tout rond, extrémement élevé, dont le sommet est en terrasse; on l'appelle *le Fort des Miamis*, parce que ces Sauvages y ont eu un Village. Au bout d'une autre lieuë sur la gauche on en voit un tout semblable, qu'on a nommé simplement *le Rocher*. C'est la pointe d'un Platon fort élevé, qui tourne l'espace de deux cent pas, en suivant toujours le bord de la Riviere, laquelle s'élargit beaucoup en cet endroit. Il est partout à pic, & de loin on le prendroit pour une Forteresse. On y voit même encore quelques restes de Palissades, parce que les Illinois y avoient fait autrefois un Retranchement, qu'il leur est aisé de réparer en cas de quelqu'irruption de la part de leurs Ennemis.

Leur Village est au pied de ce Roc dans une Isle, qui avec plusieurs autres, toutes d'une fertilité merveilleuse, séparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux assez larges. J'y débarquai le vint-neuf vers les quatre heures du soir, & j'y rencontrai quelques François, qui y trafiquoient avec les Sauvages. A peine avois-je mis pied à terre, que je fus visité par le Chef de la Bourgade: c'est un Homme d'environ quarante ans, bienfait, doux, d'une physionomie aimable, & dont les François me dirent beaucoup de bien.

Je montai ensuite sur le Rocher par un chemin assez aisé, mais fort étroit. Je trouvai une terrasse fort unie, d'une grande étenduë, & où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vint Hommes, qui auroient des armes à feu, s'ils pouvoient y avoir de l'eau; car on n'en peut tirer que de la Riviere, & pour cela il faut se découvrir. Toute la ressource de ceux, qui y seroient assiégés, est l'impatience naturelle à ces Barbares. Dans les petits Partis ils attendront sans peine huit & dix jours derriere un Buisson, dans l'esperance qu'il

1721. Octobre.

passera quelqu'un, à qui ils pourront casser la tête, ou pour avoir un Prisonnier : mais quand ils sont en corps de Guerriers, s'ils ne réussissent pas d'abord, ils se lassent bientôt, & prennent le premier prétexte pour se retirer : ils n'en manquent jamais, car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu.

Réception des Prisonniers parmi les Illinois.

La pluye, & plus encore un spectacle, qui me fit horreur, m'empêcha de faire le tour de ces Rochers, d'où j'esperois de découvrir un grand Pays. J'apperçus à l'extrémité, & immédiatement au-dessus du Village, deux corps de Sauvages, qu'on y avoit brûlés peu de jours auparavant, & qu'on avoit abandonnés, selon la coûtume, aux Oiseaux de proye, dans la même posture, où ils avoient été exécutés. La façon de brûler les Prisonniers parmi ces Nations Méridionnales a quelque chose de singulier, & elles ont aussi quelques coûtumes differentes des autres dans la maniere, dont elles en usent envers ces Malheureux.

Quand elles ont fait quelqu'expédition militaire, qui leur a reussi, les Guerriers ménagent tellement leur marche, qu'ils n'arrivent jamais à leur Village, que le soir. Dès qu'ils en sont proches, ils s'arrêtent, & quand la nuit est venuë, ils députent deux ou trois Jeunes-Gens au Chef, pour lui faire part des principales aventures de la Campagne. Le lendemain à l'aube du jour ils parent leurs Prisonniers de robes neuves, leur accommodent les cheveux avec du duvet, leur peignent le visage de differentes couleurs, & leur mettent à la main un bâton blanc, environné de queuës de Chevreuils. En même-tems le Chef de guerre fait un cri, & tout le Village s'assemble au bord de l'Eau, si l'on est près d'une Riviere.

Dès que les Guerriers paroissent, quatre Jeunes-Gens bien parés s'embarquent dans une Pirogue (*a*), les deux Premiers portent chacun un Calumet, & vont en chantant chercher les Prisonniers, qu'ils amenent, comme en triomphe, jusqu'à la Cabanne, où ils doivent être jugés. Le Maître de la Cabanne, à qui il appartient de décider de leur sort, commence par leur donner à manger, & pendant ce repas il tient conseil. Si on accorde la vie à quelqu'un, deux Jeunes-Gens vont le délier, le prennent chacun par une main, & le font cou-

(*a*) C'est un Batteau long, fait d'un seul tronc d'Arbre. On se sert peu de Canots d'Ecorces dans ces Quartiers-là.

1721. Octobre.

rir à toutes jambes à la Riviere, où ils le jettent la tête la premiere. Ils s'y jettent eux-mêmes après lui, le lavent bien, & le conduiſent à celui, dont il doit être Eſclave.

Maniere de les brûler.

Quant à ceux, qui ſont condamnés à mourir, ſitôt que la Sentence eſt portée, on fait le cri pour aſſembler le Village, & l'exécution n'eſt differée, qu'autant de tems, qu'en demandent les préparatifs. On commence par dépouiller le Patient tout nud; on plante en terre deux poteaux, auſquels on attache deux traverſes, l'une à deux pieds de terre, l'autre à ſix ou ſept pieds plus haut, & c'eſt ce qu'on appelle un cadre. On fait monter le Patient ſur la premiere traverſe, à laquelle on lui attache les pieds, un peu écartés l'un de l'autre: on lui lie enſuite les mains aux angles, que forme la ſeconde traverſe, & en cette poſture on le brûle par-tout le corps.

Tout le Village, Hommes, Femmes & Enfans s'attroupe autour de lui, & chacun a droit de lui faire tout le mal, dont il peut s'aviſer. Si aucun des Aſſiſtans n'a point de raiſon particuliere pour le faire ſouffrir lontems, ſon ſupplice dure peu, & ordinairement, on l'acheve à coups de Fléches, ou bien on l'enveloppe d'écorces d'Arbres, auſquelles on met le feu. On le laiſſe enſuite dans ſon cadre, & ſur le ſoir on parcourt les Cabannes, en frappant avec des baguettes ſur les meubles, ſur les murailles, & ſur le toit, afin d'empêcher ſon Ame d'y reſter, pour ſe venger du mal, qu'on a fait à ſon corps. Le reſte de la nuit ſe paſſe en réjouiſſances.

Particularités ſur les Partis de guerre.

Si le Parti n'a point rencontré d'Ennemis, ou s'il a été contraint de fuir, il rentre de jour dans le Village, en gardant un profond ſilence: mais s'il a été battu, il rentre le ſoir, après avoir annoncé ſon retour par un cri de mort, & nommé tous ceux, qu'il a perdus, ſoit par maladie, ou par le fer de l'Ennemi. Quelquefois les Priſonniers ſont jugés & exécutés avant qu'on arrive au Village, ſurtout quand on a lieu de craindre qu'ils ne ſoient enlevés. Il y a quelque tems qu'un François ayant été pris par des Outagamis, ces Barbares tinrent conſeil pendant la route pour ſçavoir ce qu'ils en feroient. Le réſultat de la délibération fut de jetter un bâton ſur un Arbre, & s'il y reſtoit, de brûler leur Priſonnier, mais de ne le jetter qu'un certain nombre de fois. Par bonheur pour le Captif, quoique l'Arbre fût extrémement touffu, le bâton retomba toujours à terre.

1721. Octobre. Je reſtai vint-quatre heures au Rocher, & pour faire plaiſir aux Sauvages, & leur témoigner une entiere confiance, quoique tous mes Conducteurs fuſſent campés de l'autre côté de la Riviere, je couchai dans une Cabanne au milieu du Village. J'y paſſai la nuit aſſez tranquillement, mais je fus réveillé de bon matin par une Femme, qui demeuroit dans la Cabanne voiſine; à ſon réveil, le ſouvenir d'un Fils, qu'elle avoit perdu quelques années auparavant, lui revint à l'eſprit, & auſſi-tôt elle ſe mit à pleurer, ou à chanter ſur un ton fort lugubre.

Chants lugubres des Illinois.

Les Illinois ont la réputation d'être hardis & habiles Filoux, & c'eſt la raiſon pourquoi j'avois fait tranſporter tout le Bagage à l'autre Bord; mais malgré cette précaution, & la vigilance de mes Gens, lorſqu'il fallut partir, nous trouvâmes qu'il nous manquoit un Fuſil, & quelques bagatelles, qu'il ne nous fut jamais poſſible de recouvrer. Le même ſoir nous paſsâmes le dernier endroit de la Riviere, où l'on ſoit obligé de traîner le Canot; après cela elle a partout une largeur & une profondeur, qui l'égalent à la plûpart des plus grands Fleuves de l'Europe.

Des Perroquets de la Louyſiane.

Je vis auſſi ce jour-là pour la premiere fois des Perroquets: il y en a le long du Theakiki, mais en Eté ſeulement, ceux-ci étoient des traîneurs, qui ſe rendoient ſur le Miciſſipi, où l'on en trouve dans toutes les Saiſons; ils ne ſont gueres plus gros que des Merles, ils ont la tête jaune, avec une tache rouge au milieu, dans le reſte de leur Plumage c'eſt le verd, qui domine. Les deux jours ſuivans nous traverſâmes un Pays charmant, & le troiſiéme d'Octobre vers le Midi, nous nous trouvâmes à l'entrée du Lac *Pimiteouy*; c'eſt la Riviere, qui s'élargit, & qui pendant trois lieuës en a une de large. Au bout de ces trois lieuës on trouve ſur la droite un ſecond Village d'Illinois, éloigné de quinze lieuës de celui du Rocher.

Du Village de Pimiteouy.

Rien n'eſt plus agréable que ſa ſituation, il a vis-à-vis, comme en perſpective, une très-belle Forêt, qui étoit alors de toutes les couleurs, & derriere une Plaine d'une étenduë immenſe, bordée de Bois. Le Lac & la Riviere fourmillent de Poiſſons, & leurs bords de Gibier. Je rencontrai encore dans ce Village quatre François Canadiens, qui m'apprirent que j'étois entre quatre Partis Ennemis, & qu'il n'y avoit aucune

Nouvelles, que j'y appris.

1721. Octobre.

cune sûreté pour moi, ni à avancer, ni à retourner sur mes pas ; ils m'ajoûterent que sur la route, que je venois de faire, il y avoit trente Outagamis en embuscade, qu'un pareil nombre des mêmes Sauvages rodoit autour du Village de Pimiteouy, & que d'autres, au nombre de quatre-vint, se tenoient au bas de la Riviere, séparés en deux Bandes.

Ce récit me fit faire attention à ce qui nous étoit arrivé la veille ; nous nous étions arrêtés au bout d'une Isle, pour chercher des Outardes, sur lesquelles quelques-uns de mes Conducteurs avoient tiré ; & nous entendîmes quelqu'un, qui coupoit du Bois dans le milieu de l'Isle. La proximité du Village de Pimiteouy nous avoit fait juger que c'étoit quelque Illinois, & nous nous en étions tenus là ; mais il y a bien de l'apparence que c'étoient des Outagamis, qui nous ayant découverts, & n'osant nous attaquer, parce que j'avois douze Hommes bien armés, vouloient attirer quelqu'un de nous dans le Bois, comptant apparemment avoir bon marché des autres ; mais notre peu de curiosité nous garantit de ce malheur, que je n'aurois pas évité sans doute, si je n'avois pas eu une Escorte commandée par un Homme, qui n'étoit pas d'humeur à s'arrêter inutilement.

Ce qui nous confirma encore les avis des quatre François, c'est que trente Guerriers de Pimiteouy, commandés par le Chef même du Village étoient en Campagne, pour tâcher d'avoir des nouvelles plus certaines des Ennemis, & que peu de jours avant leur départ il y avoit eu une Action dans le voisinage, où les deux Partis avoient fait chacun un Prisonnier ; l'Outagami avoit été brûlé à une portée de Fusil du Village, & il étoit encore dans son Cadre. Les Canadiens, qui avoient assisté à son supplice, me dirent qu'il avoit duré cinq heures, & que ce Malheureux avoit soûtenu jusqu'à la mort qu'il étoit Illinois, qu'il avoit été pris dans son enfance par des Outagamis, qui l'avoient adopté.

Il s'étoit pourtant très-bien battu, & sans une blessure, qu'il avoit reçu à la Jambe, il n'auroit pas été pris ; mais comme il n'avoit pû donner des preuves de ce qu'il avançoit, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se fût sauvé, on ne l'en avoit pas voulu croire sur sa parole. Il fit voir au milieu des tourmens que la bravoure & le courage à supporter la douleur, sont des Vertus bien différentes, & qu'elles ne vont pas

1721. Octobre. toujours ensemble ; car il jettoit des cris lamentables, qui ne faisoient qu'animer ses Bourreaux ; il est vrai qu'une vieille Illinoise, dont le Fils avoit été tué autrefois par les Outagamis, lui fit tous les maux, que la fureur inspirée par la vengeance, peut inventer ; à la fin cependant on eut pitié de ses cris, on l'enveloppa de paille, à laquelle on mit le feu, & comme il respiroit encore, après qu'elle eut été consumée, les Enfans le percerent de Fléches : ordinairement, quand un Patient ne meurt pas en Brave, c'est une Femme, ou des Enfans, qui lui donnent le coup de la mort ; il ne mérite pas, dit-on, de mourir de la main d'un Homme.

Embarras, où je me trouvai.

Cependant, Madame, je me trouvai fort embarrassé. D'un côté mes Conducteurs ne croyoient pas, qu'il fût de leur prudence de passer outre, & de l'autre il ne convenoit nullement à mes affaires, d'hyverner à Pimiteouy, j'aurois même été obligé de suivre les Sauvages dans leur hyvernement, & cela m'auroit fait perdre une année entiere. Enfin deux Canadiens, des quatre, que j'avois trouvés à Pimiteouy, s'offrirent à grossir mon Escorte, & tout le monde reprit cœur. Je voulois partir dès le lendemain, quatriéme d'Octobre, mais la pluye, & quelques embarras, qui nous survinrent, m'arrêterent tout le jour.

L'après-midi les Guerriers, qui étoient allés à la découverte, revinrent, sans avoir fait aucun cri, parce qu'ils n'avoient rien vû. Ils défilerent tous devant moi d'un air assez fier ; ils n'étoient armés que de Fléches, & d'une Rondache de cuir de Bœuf, & ils ne firent pas semblant de me voir : c'est la coûtume des Guerriers de ne saluer personne, quand ils sont en corps d'Armée ; mais à peine furent-ils rentrés chacun chez eux, que le Chef s'étant mis sur son propre, vint me rendre une visite de cérémonie. C'est un Homme d'environ quarante ans, assez grand, un peu maigre, d'un caractere doux, & fort raisonnable. C'est d'ailleurs le plus brave Soldat de sa Nation, & il n'est point d'Illinois, qui mérite mieux que lui le surnom (*a*), qu'Homere donne par préference au Héros de son Iliade. C'est beaucoup dire, car les Illinois sont peut-être les Hommes du Monde les plus légers à la course ; il n'y a que les Missourites, qui pourroient leur disputer cette gloire.

Histoire singuliere du

Comme j'apperçûs une Croix de cuivre, & une petite figure

(*a*) Πόδας ὠκὺς.

de la Vierge, qui pendoient au cou de ce Sauvage, je crûs qu'il étoit Chrétien, mais on m'assûra qu'il ne l'étoit point, & qu'il ne s'étoit mis dans l'équipage, où je le voyois, que pour me faire honneur : on m'ajoûta ce que je vais vous rapporter, sans exiger que vous y donniez plus de croyance, que n'en méritent mes Auteurs ; ce sont des Voyageurs Canadiens, qui n'ont assûrément pas inventé ce qu'ils me raconterent, mais qui l'ont oüi dire, comme une chose constante. Voici le fait.

1721. Octobre. Chef de Pimiteouy.

L'Image de la Vierge, que portoit le Chef, lui étant tombée entre les mains, je ne sçai comment, il fut curieux de sçavoir qui elle représentoit : on lui dit que c'étoit la Mere de Dieu, & que l'Enfant, qu'elle tenoit entre ses bras, étoit Dieu même, qui s'étoit fait Homme pour le salut du Genre humain : on lui expliqua en peu de mots le Mystere de cette ineffable Incarnation, & on lui dit que les Chrétiens s'adressoient toujours à cette divine Mere dans tous les périls, où ils se trouvoient, & que rarement ils le faisoient en vain. Le Sauvage écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & quelque tems après, comme il chassoit seul dans le Bois, un Outagami, qui s'y étoit mis en embuscade, se montra à lui, dans le moment, qu'il venoit de tirer son coup, & le coucha en joüe. Il se souvint alors de ce qu'on lui avoit dit de la Mere de Dieu, il l'invoqua, & l'Outagami ayant voulu tirer, son fusil ne prit point feu. Il le rebanda, & la même chose arriva jusqu'à cinq fois. Pendant ce tems-là l'Illinois chargea le sien, & coucha à son tour en joüe son Ennemi, qui aima mieux se rendre, que de se laisser tuer. Depuis cette aventure le Chef Illinois ne sort jamais de son Village, sans porter avec lui sa Sauve-garde, avec laquelle il se croit invulnérable ; si le fait est vrai, il y a bien de l'apparence que le seul défaut de Missionnaire l'a jusqu'ici empêché de se faire Chrétien, & que la Mere de Dieu, après l'avoir préservé d'une mort temporelle, lui obtiendra la grace d'une sincere conversion. (a)

A peine ce Chef m'eut-il quitté, qu'étant sorti moi-même pour visiter les environs du Village, j'apperçus deux Sauvages, qui alloient de Cabanne en Cabanne, pleurant à peu près sur le même ton, que la Femme du Rocher, dont je vous ai parlé. L'un avoit perdu son Ami dans le dernier combat,

Maniere de pleurer les Morts parmi les Illinois.

(a) Il s'est en effet converti depuis.

1721. Octobre.

l'autre étoit le Pere du Mort. Ils marchoient à grands pas, & mettoient les deux mains sur la tête de tous ceux, qu'ils rencontroient ; appa[illegible]our les inviter à prendre part à leur douleur. Ceux [illegible] ont cherché des convenances entre les Hebreux & les Ameriquains, n'auront pas manqué sans doute de faire attention à cette maniere de pleurer, que quelques expressions de l'Ecriture pouvoient donner lieu à ces faiseurs de conjectures de juger avoir été en usage parmi le Peuple de Dieu.

Attentions du Chef pour ma sureté.

Sur le soir le Chef me fit prier de me trouver dans une maison, où un de nos Missionnaires avoit logé quelques années auparavant, & où apparemment on avoit accoûtumé de tenir le Conseil ; j'y allai, & je l'y trouvai avec deux ou trois Anciens. Il commença par me dire qu'il vouloit m'instruire de la grandeur du péril, auquel je m'exposois, en continuant ma route : que tout bien considéré, il me conseilloit d'attendre pour partir que la Saison fût un peu plus avancée ; qu'il espéroit qu'alors les Partis ennemis se retireroient, & me laisseroient le chemin libre. Comme il pouvoit avoir ses vûës en m'arrêtant à Pimiteouy, je lui témoignai que je n'étois pas fort touché de ses raisons, & j'ajoûtai que j'en avois de meilleures pour presser mon départ. Il me parut que ma réponse lui faisoit de la peine, & je reconnus bientôt qu'elle ne venoit que de son affection pour moi, & de son zéle pour notre Nation.

» Puisque ta résolution est prise, me dit-il, je suis d'avis que » tous les François, qui sont ici, se joignent à toi pour fortifier » ton escorte : je leur ai même déja déclaré ma pensée sur cela, » & je leur ai fortement représenté qu'ils seroient à jamais per» dus d'honneur, s'ils laissoient leur Pere dans le danger, sans » le partager avec lui. J'aurois bien souhaitté pouvoir t'ac» compagner moi-même à la tête de tous mes Soldats, mais tu » n'ignores point que mon Village est tous les jours à la veille » d'être attaqué, & il ne me convient pas de m'en absenter, ni » de le dégarnir dans de pareilles conjonctures. Pour les Fran» çois, rien ne peut les arrê[illegible] ici, qu'un intérêt, qu'ils doi» vent sacrifier à ta conser[illegible]on. C'est ce que je leur ai fait » entendre, & je leur ai ajou[illegible] que si quelqu'un d'eux tomboit » entre les mains des Ennemis, ce ne seroit que la perte d'un » Homme, au lieu qu'un Pere en valoit lui seul plusieurs, &

qu'il n'y avoit rien, qu'ils ne dûſſent riſquer, pour prévenir un ſi grand malheur. "

" 1721. " Octobre.

Je fus charmé, Madame, de la ſageſſe de cet Homme, & plus encore de ſa généroſité, qui le portoit à vouloir bien, par conſidération pour moi, ſe priver de quatre Hommes, dont le ſecours ne devoit pas lui être indifférent dans la ſituation, où il ſe trouvoit. Je n'avois pas même douté qu'en voulant me retenir chez lui, il n'eût eu en vûë de ſe ſervir de mon Eſcorte dans le beſoin. Je lui témoignai beaucoup de reconnoiſſance de ſon bon cœur & de ſes attentions, & je l'aſſûrai que j'étois fort content des François : que je voulois les partager avec lui : que je lui en laiſſerois deux pour le défendre, en cas qu'il fût attaqué ; que les deux autres m'accompagneroient juſqu'à ce que je fuſſe en lieu de ſûreté, & qu'avec ce renfort je me croyois en état d'aller par tout ſans rien craindre. Il n'inſiſta point davantage, & je me retirai.

Il fait baptiſer ſa Fille.

Ce matin il eſt venu me rendre une ſeconde viſite, accompagné de ſa belle-Mere, qui portoit entre ſes bras un petit Enfant. „ Tu vois, me dit-il en m'abordant, un Pere bien affligé. Voici ma Fille, qui ſe meurt, ſa Mere eſt morte en la mettant au monde, & aucune Femme n'a pû encore réüſſir à la nourrir. Elle rejette tout ce qu'elle prend, & elle n'a peut-être plus que peu d'heures à vivre : tu me feras plaiſir de la baptiſer, afin qu'elle puiſſe aller voir Dieu après ſa mort. " L'Enfant étoit effectivement très-mal, & abſolument hors d'eſpérance de guériſon, ainſi je ne balançai pas à lui conférer le Baptême.

Mon Voyage dût-il être d'ailleurs tout-à-fait inutile, je vous avouë, Madame, que je n'en regretterois pas les fatigues & les dangers, puiſque ſelon toutes les apparences, ſi je n'étois pas venu à Pimiteouy, cette Enfant ne ſeroit jamais entrée dans le Ciel, où je ne doute pas qu'elle ne ſoit bientôt. J'eſpere même que ce petit Ange obtiendra pour ſon Pere la même grace, qu'il lui a procurée. Je parts dans une heure, & je confie cette Lettre aux deux François, que je laiſſe ici, & qui comptent de profiter de la premiere occaſion pour retourner en Canada.

Je ſuis, &c.

VINT-HUITIÉME LETTRE.

Voyage de Pimiteouy aux Kaskaſquias. Du Cours de la Riviere des Illinois. Des Mines de Cuivre. Du Miſſouri. Des Mines de la Riviere de Marameg. Deſcription du Fort de Chartres, & de la Miſſion des Kaskaſquias. Des Arbres Fruitiers de la Louyſiane. Deſcription du Miciſſipi au-deſſus des Illinois. Differentes Tribus de cette Nation. Quelques Traditions des Sauvages. Leurs idées ſur les Aſtres, les Eclypſes, & le Tonnerre : leur maniere de calculer le tems.

1721. Octobre.

Aux Kaskaſquias, ce vintiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

JE vous avouë, de bonne foi, que je n'étois pas auſſi raſſûré en partant de Pimiteouy, que je le feignois de l'être, autant pour mon honneur, que pour ne pas achever de décourager ceux, qui m'accompagnoient, & dont quelques-uns diſſimuloient aſſez mal leur frayeur. Les allarmes, où j'avois trouvé les Illinois, leur chant lugubre, la vuë des cadavres expoſés dans leurs cadres, objets affreux, qui me repréſentoient ſans ceſſe à quoi l'on doit s'attendre, ſi l'on a le malheur de tomber entre les mains de ces Barbares, tout cela faiſoit ſur moi une impreſſion, dont je n'étois pas le maître, & pendant ſept ou huit jours je ne dormis pas fort tranquillement.

Induſtries des Sauvages, pour ſurprendre leurs Ennemis.

Je n'appréhendois pas à la verité que l'Ennemi nous attaquât ouvertement, parce que j'avois quatorze hommes bien armez, & bien commandez ; (*a*) mais il y avoit tout à craindre des ſurpriſes, n'y ayant point d'induſtrie, dont les Sauvages ne s'aviſent, pour attirer leurs Ennemis dans les piéges, qu'ils leur tendent. Un des plus ordinaire eſt de contrefaire le cri d'un Animal, ou le chant d'un Oiſeau, & ils

(*a*) M. de S. ANGE, qui s'eſt depuis fort diſtingué contre les Renards, commandoit mon Eſcorte.

les imitent si parfaitement, que tous les jours on y est pris. On est campé à l'entrée d'un Bois, on croit entendre un Bœuf, un Cerf, un Canard, deux ou trois Hommes y courent dans l'espérance de faire capture, & souvent ne reviennent pas. 1721. Octobre.

Cours de la Riviere des Illinois.

On compte soixante & dix lieuës de Pimiteouy au Micissipi : j'ai dit qu'il y en avoit quinze du Rocher à Pimiteouy ; le premier de ces deux Villages est par les quarante & un degrez, l'entrée de la Riviere des Illinois est par les quarante ; ainsi depuis le Rocher cette Riviere coule à l'Oueſt, en prenant un peu du Sud, mais elle fait plusieurs circuits. D'espace en espace on y rencontre des Isles, dont quelques-unes sont assez grandes : les bords sont assez bas en plusieurs endroits ; dans le Printems elle inonde la plûpart des Prairies, qu'on trouve à droite & à gauche, & qui sont ensuite couvertes d'herbes très-hautes. On prétend qu'elle est par tout fort poissonneuse, mais nous n'avions pas le tems de pêcher, ni des Filets tels, qu'en demande sa profondeur. Nous avions plutôt fait de tuer un Bœuf, ou un Chevreuil, & nous avions à choisir.

Le sixiéme, nous apperçûmes quantité de Bœufs, qui traversoient la Riviere à la nage avec beaucoup de précipitation, & nous ne doutâmes presque point qu'ils ne fussent chassés par un des Partis ennemis, dont on nous avoit parlé ; ce qui nous obligea de naviguer toute la nuit, pour nous éloigner d'un si dangereux voisinage. Le lendemain avant le jour nous passâmes *le Saguimont*, grande Riviere, qui vient du Sud ; cinq ou six lieuës plus bas nous en laissâmes sur la même main une autre plus petite, appellée *la Riviere des Macopines:* ce sont de grosses racines, qui mangées cruës, sont un poison, mais qui étant cuites à petit feu, pendant cinq ou six jours & plus, n'ont aucune mauvaise qualité. Entre ces deux Rivieres, à distance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui est précisément à moitié chemin de Pimiteouy au Micissipi.

Entrée dans le Micissipi.

Peu de tems après avoir passé la Riviere des Macopines, nous apperçûmes les bords du Fleuve, qui sont extrêmement élevés. Nous voguâmes néanmoins encore plus de vint-quatre heures, & souvent à la voile, avant que d'y entrer, parce que la Riviere des Illinois varie en cet endroit depuis l'Oueſt jusqu'au Sud par l'Eſt. On diroit que de dépit d'être obligée

1721. Octobre.

de rendre hommage de ſes eaux à une autre Riviere, elle veut retourner vers ſa ſource.

Cuivre.

Son entrée dans le Miciſſipi eſt Eſt-Sud-Eſt. Ce fut le neuviéme, vers les deux heures & demie du ſoir, que nous nous trouvâmes dans ce Fleuve, qui faiſoit alors tant de bruit en France, laiſſant à main droite une grande Prairie, d'où ſort une petite Riviere, où il y a quantité de cuivre. Rien n'eſt plus charmant que toute cette Côte. Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe à la main gauche. On n'y voit que des Montagnes fort hautes, ſemées de Rochers, entre leſquels il croît quelques Cédres; mais ce n'eſt qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui cache de fort belles Prairies.

Confluant du Miſſouri & du Miciſſipi.

Le dixiéme, à neuf heures du matin, après avoir fait cinq lieuës ſur le Miciſſipi, nous arrivâmes à l'embouchure du *Miſſouri*, laquelle eſt Nord Nord-Oueſt, & Sud Sud-Eſt. Je crois que c'eſt le plus beau confluant, qu'on voye dans le Monde. Les deux Rivieres ſont à peu près de la même largeur, chacune d'environ une demie lieuë; mais le Miſſouri eſt beaucoup plus rapide, & il paroît entrer en conquerant dans le Miciſſipi, au travers duquel il porte ſes eaux blanches juſqu'à l'autre bord, ſans les mêler: il lui communique enſuite cette couleur, que le Miciſſipi ne perd plus, & l'entraîne avec précipitation juſqu'à la Mer.

Village des Tamarouas.

Nous allâmes coucher le même jour dans un Village des *Caoquias, & des Tamarouas;* ce ſont deux Nations Illinoiſes, qui ſe ſont réunies, & qui ne compoſent pas une Bourgade fort nombreuſe. Elle eſt ſituée ſur une petite Riviere, qui vient de l'Eſt, & n'a de l'eau que dans le Printems, de ſorte qu'il nous fallut marcher une bonne demie lieuë pour gagner les Cabannes. Je fus étonné qu'on eût choiſi une ſituation auſſi incommode, ayant à choiſir beaucoup mieux, mais on me répondit que le Miciſſipi baignoit le pied du Village, quand on le bâtit, & qu'en trois ans il avoit perdu une demie lieuë de terrein; qu'on ſongeoit à chercher un autre Emplacement, ce qui n'eſt pas une affaire pour des Sauvages.

Je paſſai la nuit dans la Maiſon des Miſſionnaires, qui ſont deux Eccléſiaſtiques du Séminaire de Quebec, autrefois mes Diſciples, & qui ſeroient aujourd'hui mes Maîtres. Le plus ancien des deux *(a)* étoit abſent: je trouvai le plus jeune *(b)*

(a) M. Taumur. | (b) M. le Mercier.

tel,

tel, qu'on me l'avoit dépeint dur à lui-même, plein de charité pour les autres, & rendant en ſa perſonne la vertu aimable. Mais il a ſi peu de ſanté, que je ne crois pas qu'il puiſſe ſoûtenir lontems le genre de vie, qu'il faut mener dans ces Miſſions. 1721. Octobre.

L'onziéme, après avoir fait cinq lieuës, je laiſſai ſur ma droite la Riviere *Marameg*, où l'on eſt actuellement occupé à chercher des Mines d'Argent. Vous ſerez peut-être bien-aiſe, Madame, de ſçavoir quel ſuccès on peut eſpérer de cette recherche. Voici ce qu'une perſonne inſtruite, & qui eſt ici depuis pluſieurs années, m'en a appris. En 1719. le ſieur DE LOCHON, envoyé par la Compagnie d'Occident en qualité de Fondeur, ayant creuſé dans un endroit, qu'on lui avoit marqué, en tira une aſſez grande quantité de Mine, dont une livre, qu'il fut quatre jours à fondre, lui produiſit, dit-on, deux gros d'Argent; mais quelques-uns l'ont ſoupçonné de les y avoir mis. Quelques mois après il y retourna, & ſans plus ſonger à l'Argent, de deux ou trois milliers de Mine il tira quatorze livres d'un fort mauvais Plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs; rebuté d'un travail ſi ingrat, il retourna en France. Des Mines de la Riviere Marameg.

La Compagnie, perſuadée de la verité des indications, qu'on lui avoit données, crut que l'incapacité du Fondeur étoit la ſeule cauſe de ce mauvais ſuccès, & envoya à ſa place un Eſpagnol, nommé ANTOINE, pris au Siége de Penſacole, & qui avoit été Forçat ſur les Galeres, mais qui ſe vantoit d'avoir travaillé à une Mine du Méxique. Elle lui donna des appointemens conſidérables, mais il ne réuſſit guere mieux, que le ſieur de Lochon. Il ne ſe rebuta point, & on voulut bien croire qu'il n'avoit échoué, que par ſon peu d'habileté à conſtruire des Fourneaux. Il renonça au Plomb, & entreprit de faire de l'Argent; il vint à bout d'ouvrir le Roc, qui ſe trouva à huit ou dix pieds de profondeur, il en fit ſauter pluſieurs morceaux, qu'il mit dans le creuſet; on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'Argent; mais bien des gens en doutent encore.

Sur ces entrefaites arriva une Brigade de Mineurs du Roi, conduite par un nommé LA RENAUDIERE, qui ayant voulu commencer par la Mine de Plomb, ne fit rien du tout, parce que, ni lui, ni aucun de ſa Brigade, n'étoient au fait de la

1721. Octobre. construction des Fourneaux. C'étoit une choſe aſſez ſurprenante, que la facilité, avec laquelle la Compagnie faiſoit alors de groſſes avances, & le peu de précaution, qu'elle prenoit pour s'aſſûrer de la capacité de ceux, qu'elle employoit. La Renaudiere & ſes Mineurs ne pouvant donc venir à bout de faire du Plomb, une Compagnie particuliere entreprit les Mines du Marameg, & le ſieur RENAUD, un de ſes Directeurs, les viſita avec ſoin. Il y trouva au mois de Juin dernier une couche de Plomb à deux pieds de profondeur ſur toute une chaîne de Montagne, qui s'étend aſſez loin, & il y fait actuellement travailler. Il ſe flatte même que ſous ce Plomb il y a de l'Argent; tout le monde ne penſe pas comme lui; le tems nous apprendra ce qui en eſt.

Deſcription des Kaskaſquias.

J'arrivai le lendemain aux Kaskaſquias à neuf heures du matin. Les Jéſuites y avoient une très-floriſſante Miſſion, qui vient d'être partagée en deux, parce qu'on a jugé à propos de former deux Bourgades de Sauvages, au lieu d'une. La plus nombreuſe eſt ſur le bord du Miciſſipi; deux Jéſuites (*a*) en ont la direction ſpirituelle: une demie lieuë plus bas eſt le Fort de Chartres, à une portée de fuſil du Fleuve. M. Dugué de Boisbrilland, Gentilhomme Canadien, y commande pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'entre-deux commence à ſe peupler de François. Quatre lieuës plus loin, & à une lieuë du Fleuve, il y a une groſſe Bourgade de François, preſque tous Canadiens, qui ont un Jéſuite pour Curé (*b*). Le ſecond Village des Illinois en eſt éloigné de deux lieuës, & plus avant dans les terres. Un quatriéme Jéſuite en eſt chargé (*c*).

Les François ſont ici aſſez à leur aiſe: un Flamand, Domeſtique des Jéſuites, leur a appris à ſemer du Froment, & il y vient fort bien. Ils ont des Bêtes à corne & des Volailles. Les Illinois de leur côté travaillent à la terre à leur maniere, & ſont fort laborieux. Ils nourriſſent auſſi des Volailles, qu'ils vendent aux François. Leurs Femmes ſont aſſez adroites; elles filent la laine des Bœufs, & la rendent auſſi fine que celle des Moutons d'Angleterre, quelquefois même on la prendroit pour de la Soye. Elles en fabriquent des Etoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé.

(*a*) Le P. LE BOULLANGER, & le P. DE KERIBEN.
(*b*) Le P. DEBEAUBOIS.
(*c*) Le P. GUYMONNEAU.

Elles s'en font des Robes, qu'elles couſent avec du fil de nerfs de Chevreuils. La maniere, dont elles font ce fil eſt très-ſimple. Quand le nerf de Chevreuil eſt bien décharné, elles le mettent au Soleil pendant deux jours : quand il eſt ſec, elles le battent, & elles en tirent ſans peine un fil auſſi blanc & auſſi fin que celui de Malines, & beaucoup plus fort. 1721. Octobre.

La Bourgade Françoiſe eſt bornée au Nord par une Riviere, dont les bords ſont ſi élevés, qu'encore que les eaux y montent quelquefois juſqu'à vint-cinq pieds, elle ſort rarement de ſon lit. Tout ce Pays eſt découvert : ce ſont de vaſtes Prairies, qui s'étendent juſqu'à vint-cinq lieuës, & qui ne ſont ſéparées que par de petits Boſquets, où il n'y a que de bon bois. On y voit ſurtout des Muriers blancs ; mais j'ai été ſurpris qu'on permît aux Habitans de les abbattre pour bâtir leurs maiſons ; d'autant plus qu'ils ne manquent point d'autres Arbres propres à cet uſage.

Parmi les fruitiers, qui ſont particuliers à ce Pays, les plus remarquables ſont les Pacaniers, les Aciminiers, & les Piakiminiers. Le Pacane eſt une Noix de la longueur & de la figure d'un gros Gland. Il y en a, dont la coque eſt fort mince : d'autres l'ont plus dure & plus épaiſſe, & c'eſt autant de défalqué ſur le fruit : elles ſont même un peu plus petites. Toutes ſont d'un goût fin & délicat ; l'Arbre, qui les porte, vient fort haut : ſon bois, ſon écorce, l'odeur & la figure de ſes feüilles m'ont paru aſſez ſemblables aux Noyers d'Europe. Arbres Fruitiers de la Louyſiane.

L'Acimine eſt un fruit de la longueur d'un doit, d'un pouce de diamétre. Sa chair eſt tendre, un peu ſucrée ; & toute ſemée d'une graine, qui reſſemble à celle du Melon d'eau. L'Aciminier, ne vient ni fort gros, ni fort haut : tous ceux, que j'ai vûs n'étoient guere que des arbriſſeaux, d'un bois tendre. Son écorce eſt mince, les feüilles longues & larges, comme celles du Chataignier, mais d'un verd plus foncé.

La Piakimine a la figure, & un peu plus que la groſſeur d'une prune de Damas : ſa peau eſt tendre, ſa ſubſtance aqueuſe, ſa couleur rouge ; & elle eſt d'un goût fort délicat. Elle renferme des graines, qui ne différent de celles de l'Acimine, qu'en ce qu'elles ſont plus petites. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & en forment des pains de l'épaiſ-

1721. Octobre.

seur d'un doit, & de la consistance d'une Poire séche. Le goût en paroît d'abord un peu fade, mais on s'y accoûtume aisément. Ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dysenterie. Le Piakiminier est un bel arbre, de la hauteur de nos Pruniers ordinaires. Ses feuilles sont à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude.

Differens Peuples, qui sont établis sur le Missouri, & aux environs.

Les *Osages*, Nation assez nombreuse, établie sur le bord d'une Riviere, qui porte leur nom, & se jette dans le Missouri, environ à quarante lieuës de sa jonction avec le Micissipi, envoyent tous les ans une ou deux fois chanter le Calumet chez les Kaskaskias, & ils y sont actuellement. Je viens de voir aussi une Femme Missourite, qui m'a dit que sa Nation est la premiere, que l'on rencontre en remontant le Missouri, d'où lui vient le nom, que nous lui avons donné, faute de sçavoir son nom propre. Elle est à quatre-vint lieuës du confluant de cette Riviere avec le Micissipi.

Plus haut on trouve les *Canseʒ*, puis les *Octotatas*, que quelques-uns nomment *Mactotatas*; ensuite les *Aiouez*, puis les *Panis*, Nation très-nombreuse, divisée en plusieurs Cantons, qui portent des noms assez differens les uns des autres. Cette Femme m'a confirmé ce que j'avois appris des Sioux, que le Missouri sort de Montagnes Pelées, fort hautes, derriere lesquelles il y a un grand Fleuve, qui en sort apparemment aussi, & qui coule à l'Oüest. Ce témoignage est de quelque poids, parce que de tous les Sauvages, que nous connoissons, aucuns ne voyagent plus loin que les Missourites.

Description du Micissipi, au-dessus des Illinois.

Tous les Peuples, dont je viens de parler, habitent le bord Occidental du Missouri, excepté les Aiouez, qui sont à l'Est, Voisins des Sioux, & leurs Alliés. Parmi les Rivieres, qui tombent dans le Micissipi, au-dessus de la Riviere des Illinois, les plus considérables sont la *Riviere aux Bœufs*, qui en est éloignée de vint lieuës, & qui vient de l'Oüest; on a découvert dans son voisinage une très-belle Saline. On en a trouvé de semblables sur les bords du Marameg, & à vint lieuës d'ici. Environ quarante lieuës plus loin on laisse l'*Assenesipi*, ou *Riviere à la Roche*, parce qu'elle est vis-à-vis d'une Montagne placée dans le Fleuve même, & où des Voyageurs ont assûré qu'il y avoit du Cristal de Roche.

Vint-cinq lieuës plus haut on trouve sur la main droi-

te l'*Ouiſconſing*, par où le Pere Marquette & le ſieur Joliet entrerent dans le Miciſſipi, lorſqu'ils en firent la premiere découverte. Les Aïouez, qui ſont par cette hauteur, c'eſt-à-dire, par les quarante-trois dégrés & environ trente minuttes d'élévation du Pole, qui voyagent beaucoup, & qui font, à ce qu'on aſſûre, vint-cinq à trente lieuës par jour, quand ils n'ont point leurs Familles avec eux, diſent qu'en partant de chez eux on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Omans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, ſurtout les Femmes. Ils ajoûtent que cette Nation eſt continuellement en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus éloignés vers l'Occident, & qu'on leur a oui parler d'un grand Lac fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples, qui reſſemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtiſſent des Villes, qui ſe ſervent de Chevaux pour la Chaſſe du Bœuf, & qu'ils couvrent de Peaux de Bufles, mais qui n'ont point d'autres armes, que l'Arc & la Fléche. 1721. Octobre.

Sur la gauche environ ſoixante lieuës au-deſſus de la Riviere aux Bœufs, on voit ſortir du milieu d'une immenſe & magnifique Prairie, toute couverte de Bœufs & d'autres Bêtes Fauves, le *Moingona :* à ſon entrée dans le Miciſſipi il a peu d'eau, & il eſt même aſſez étroit ; il a néanmoins, dit-on, deux cent cinquante lieuës de cours en tournant du Nord à l'Oueſt. On ajoûte qu'il prend ſa ſource dans un Lac, & qu'il en forme un Second à cinquante lieuës du Premier.

De ce ſecond Lac on tire à gauche, & on entre dans la *Riviere bleuë*, ainſi nommée à cauſe de ſon fond, qui eſt une terre de cette couleur. Elle ſe décharge dans la *Riviere de Saint Pierre*. En remontant le Moingona, on trouve beaucoup de Charbon de terre, & quand on l'a remonté cent cinquante lieuës, on apperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à la Riviere, dont les eaux ſont rouſſes & puantes en cet endroit. On aſſûre qu'on a ramaſſé ſur ce Cap quantité de Pierres de Mines, & qu'on en a rapporté ici de l'Antimoine.

Une lieuë au-deſſus de l'embouchure du Moingona il y a dans le Miciſſipi deux Rapides aſſez longs, où il faut décharger & traîner la Pirogue : & au-deſſus du ſecond Rapide, c'eſt-à-dire, à vint & une lieuës du Moingona, on trouve des deux côtés du Fleuve des Mines de Plomb, découvertes autrefois

1721. Octobre. par un fameux Voyageur du Canada, nommé Nicolas PERROT, & qui portent ſon nom. Dix lieuës au-deſſus de l'Ouiſconſing, du même côté commence une Prairie de ſoixante lieuës de long, bordée par des Montagnes, qui font une perſpective charmante; il y en a une autre du côté de l'Oueſt, mais qui n'eſt pas ſi longue. Vint lieuës plus haut que l'extrémité de la Premiere, le Fleuve s'élargit, & on a nommé cet endroit le *Lac de bon Secours*. Il a une lieuë de large, & ſept lieuës de circuit, & il eſt encore environné de Prairies. Nicolas Perrot avoit bâti un Fort ſur la droite.

Au ſortir du Lac on rencontre l'*Iſle Pelée*, ainſi nommée, parce qu'elle n'a pas un ſeul Arbre; mais c'eſt une très-belle Prairie: Les François du Canada en ont ſouvent fait le centre de leur commerce dans ces Quartiers Occidentaux, & pluſieurs y ont même hyverné, parce que tout ce Pays eſt très-propre pour la Chaſſe. Trois lieuës au-deſſus de l'Iſle Pelée on laiſſe à main droite la *Riviere de Sainte Croix*, qui vient des environs du Lac Supérieur; on prétend avoir trouvé du Cuivre aſſez près de ſon embouchure. Quelques lieuës plus loin on laiſſe à la main gauche la *Riviere de Saint Pierre*, dont les bords ſont peuplés de Sioux, & dont l'embouchure n'eſt pas éloignée du *Sault Saint Antoine*. On ne connoît gueres le Miciſſipi, que juſqu'à cette grande Caſcade.

Differentes Tribus des Illinois. Pour revenir aux Illinois, s'il eſt vrai, ce qu'on m'a aſſûré en pluſieurs endroits, & ce que la Femme Miſſourite, dont je vous ai parlé, Madame, m'a confirmé, qu'eux & les Miamis, viennent des bords d'une Mer fort éloignée à l'Oueſt (*a*), il paroît que leur premiere ſtation, lorſqu'ils deſcendirent en ce Pays, fut le Moingona: du moins eſt-il certain qu'une de leurs Tribus en porte le nom. Les autres ſont connuës ſous les noms de *Peorias*, de *Tamarouas*, de *Caoquias*, & de *Kaskaſquias*: mais ces Tribus ſont aujourd'hui fort mêlées, & réduites à très-peu de choſes. Il ne reſte plus qu'un très-petit nombre de Kaskaſquias, & les deux Villages, qui portent leurs noms, ſont preſqu'uniquement compoſés de Tamarouas, & de *Metchigamias*, Nation étrangere, ſortie des bords d'u-

(*a*) Une Femme Miamiſe, Captive des Sioux, a aſſûré au Pere de Saint PE', aujourd'hui Supérieur des Miſſions de la Nouvelle France, qu'elle a été conduite par les Sioux dans un Village de ſa Nation, qui étoit fort près de la Mer.

ne petite Riviere, que nous trouverons en descendant le Micissipi, & que les Kaskasquias ont adoptée. 1721.

Voilà, Madame, tout ce que je puis présentement vous apprendre de la Louysiane, où je ne fais que d'entrer; mais avant que de finir cette Lettre, il faut vous faire part de quelques notices, qui serviront de supplément à ce que je vous ai déja dit des Sauvages en général, & que j'ai appriſes sur ma route depuis la Riviere de S. Joseph jusqu'ici. Octobre.

Traditions du Péché de la premiere Femme, & du Déluge.

Vous avez pû voir dans la Fable d'Atahentsic chassée du Ciel quelques vestiges de l'histoire de la premiere Femme, exilée du Paradis Terrestre, en punition de sa désobéissance, & la tradition du Déluge, aussi-bien que de l'Arche, dans laquelle Noé se sauva avec sa Famille. Cette circonstance m'empêche d'adhérer au sentiment du P. de Acosta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le Déluge Universel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet, les Algonquins, & presque tous les Peuples, qui parlent leur Langue, suppoſent la création du premier Homme, disent que sa posterité ayant péri presque toute entiere par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchak*, qui vit toute la Terre abymée sous les eaux par le débordement d'un Lac, envoya un Corbeau au fond de cet abîme, pour lui en rapporter de la terre: que ce Corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un Rat musqué, qui réussit mieux; que de ce peu de terre, que l'Animal lui avoit apporté, il rétablit le Monde dans son premier état: qu'il tira des fléches contre les troncs des Arbres, qui paroissoient encore, & que ces fléches se changerent en branches: qu'il fit plusieurs autres merveilles, & que par reconnoissance du service, que lui avoit rendu le Rat musqué, il épousa une femelle de son espéce, dont il eut des enfans, qui repeuplérent le monde: qu'il avoit communiqué son immortalité à un certain Sauvage, & la lui avoit donné dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

Les Hurons & les Iroquois disent que *Taronhiaouagon*, le Roi du Ciel, donna un coup de pied à sa femme, si rude, qu'il la fit sauter du Ciel en Terre; que cette Femme tomba sur le dos d'une Tortuë, qui en éloignant les eaux du Déluge avec ses pattes, découvrit enfin la Terre, & porta la Femme

1721. Octobre. au pied d'un Arbre, où elle accoucha de deux Jumeaux, & que ſon Aîné, qu'ils nomment *Tahouiskaron*, tua ſon Cadet.

Leurs idées ſur les Aſtres.

Il n'eſt pas étonnant que des Peuples, ſi indifférens ſur le paſſé, & que l'avenir même inquiette fort peu, ne connoiſſent quaſi rien dans le Ciel, & ne mettent point de différence entre les Planettes & les Etoiles fixes; ſi ce n'eſt qu'ils partagent celles-ci, comme nous, en Conſtellations. Ils nomment les Pleyades, *les Danſeurs* & *les Danſeuſes*. Ils donnent le nom *d'Ours* aux quatre premieres de ce que nous appellons la grande Ourſe; les trois, qui compoſent ſa queuë, ou qui ſont le train du Chariot de David, ſont, ſelon eux, trois Chaſſeurs, qui pourſuivent l'Ours; & la petite Etoile, qui accompagne celle du milieu, eſt la Chaudiere, dont le ſecond eſt chargé. Les Sauvages de l'Acadie nommoient tout ſimplement cette Conſtellation & la ſuivante, la grande & la petite Ourſe; mais ne pourroit-on pas juger que quand ils parloient ainſi au ſieur Leſcarbot, ils ne répétoient que ce qu'ils avoient oüi dire à pluſieurs François?

Comment ils connoiſſent le Nord, quand le Ciel eſt couvert.

La plûpart des Sauvages appellent l'Etoile polaire, l'Etoile, qui ne marche pas. C'eſt elle, qui les guide dans leurs voyages pendant la nuit, comme le Soleil leur ſert de Bouſſole pendant le jour. Ils ont encore d'autres marques pour connoître le Nord. Ils prétendent avoir obſervé que la cime des Arbres panche toujours un peu de ce côté là, & que les pellicules intérieures de leurs écorces ſont plus épaiſſes du même côté. Ils ne s'y fient pourtant pas ſi abſolument, qu'ils ne prennent d'ailleurs leurs précautions pour ne point s'égarer, & pour retrouver leur chemin, quand ils doivent retourner ſur leurs pas.

Ce qu'ils penſent des Eclypſes, & du Tonnerre.

Quant à ce qui regarde le cours des Aſtres, les cauſes des Phénomenes, la nature des Météores, & autres choſes ſemblables, ils ſont ſur tout cela, comme ſur ce qui ne les touche pas ſenſiblement, d'une ignorance profonde, & d'une parfaite indifférence. S'il arrive une Eclipſe, ils s'imaginent qu'il ſe fait dans le Ciel quelque grand combat, & ils tirent quantité de fléches en l'air, pour écarter les prétendus Ennemis du Soleil & de la Lune. Les Hurons, quand la Lune s'éclipſoit, étoient perſuadés qu'elle ſe trouvoit mal, & pour la faire revenir de cette foibleſſe, ils faiſoient beaucoup de bruit,

bruit, & accompagnoient ce tintamarre de beaucoup de cérémonies & de prieres. Ils ne manquoient pas surtout de donner sur les Chiens à grands coups de bâton & de pierres, pour les faire crier, parce qu'ils croyoient que la Lune aime ces Animaux. 1721. Octobre.

Ces mêmes Sauvages, & plusieurs autres, ne pouvoient se mettre dans l'esprit qu'une Eclipse fût une chose indifferente & purement naturelle : ils en auguroient bien ou mal, suivant l'endroit du Ciel, où cet Astre paroissoit obscurci. Rien ne les étonna davantage, que de voir avec quelle justesse les Missionnaires prédisoient ces Phénomenes, & ils en concluoient qu'ils devoient aussi en prévoir les suites.

Ces Peuples ne connoissent pas mieux la nature du Tonnerre ; quelques-uns le prenoient pour la voix d'une espéce particuliere d'Hommes, qui voloient dans les airs : d'autres disoient que ce bruit venoit de certains Oiseaux, qui leur étoient inconnus. Selon les Montagnais, c'étoit l'effort, que faisoit un Génie pour vomir une Couleuvre, qu'il avoit avalée ; & ils appuyoient ce sentiment sur ce que, quand le Tonnerre étoit tombé sur un Arbre, on y voyoit une figure assez approchante de celle d'une Couleuvre.

Leur maniere de diviser le tems.

Tous comptent les mois par les Lunes ; selon la plûpart, l'année n'en a jamais que douze, & quelques-uns lui en donnent toujours treize. Les inconvéniens, qui peuvent naître de cette diversité, ne vont pas bien loin parmi des Peuples, qui n'ont point d'Annales, & dont les affaires ne dépendent point des Epoques annuelles. Il y a aussi parmi eux beaucoup de varieté dans les noms des Saisons & des Lunes, parce que dans tous les Pays les Chasses, les Pêches, les Semences, les récoltes, la naissance & la chûte des feüilles, les passages de certaines Bêtes & de certains Oiseaux ; le tems, auquel les Chevreuils changent de poil, & celui, auquel différens Animaux sont en rut, servent à distinguer tout cela, & que ces choses varient beaucoup, suivant les différens Cantons.

Il y a des Nations, qui comptent les années par les Signes, si ce n'est, lorsqu'il s'agit de marquer son âge, & quelques occasions, où ils employent les années Lunaires. Il n'y a nulle part aucune distinction de semaines, & les jours n'ont point de nom dans aucune de leur Langue. Ils ont quatre points fixes dans le jour, à sçavoir le lever & le coucher du Soleil,

1721. Octobre.

le Midy & le Minuit, & quelque tems qu'il faſſe, ils ne s'y trompent jamais. Du reſte, cette exactitude Aſtronomique à accorder les années Lunaires avec les Solaires, dont le Baron de la Hontan leur fait honneur, eſt une pure imagination de cet Ecrivain.

Ils n'ont point de ſupputations chronologiques, & s'ils conſervent les époques de certains événemens remarquables, ils ne comptent point au juſte le tems, qui s'eſt écoulé depuis; ils ſe contentent de retenir les faits, & ils ont imaginé pluſieurs moyens de n'en pas perdre la mémoire. Par exemple, les Hurons & les Iroquois ont dans leurs Tréſors publics des Porcelaines, où il y a des figures, qui leur en rappellent le ſouvenir. D'autres ſe ſervent de nœuds faits d'une certaine façon, & ſi en tout cela leur imagination travaille, elle ne les trompe point. Enfin tous ſont dans l'uſage de compter les unitez juſqu'à dix, les dizaines par dix juſqu'à cent; les centaines par dix juſqu'à mille; ils ne vont pas plus loin dans leurs calculs.

Je ſuis, &c.

VINGT-NEUVIÉME LETTRE.

1721. Novembre.

De la Colonie des Illinois. Voyage juſqu'aux Akanſas: Deſcription du Pays.

Aux Kaskaſquias, ce huitiéme de Novembre, 1721.

MADAME,

MA derniere Lettre eſt partie pour le Canada, d'où l'on m'a aſſûré qu'elle iroit plutôt en France par l'Iſle Royale. Au reſte, ſi elle s'égare ſur la route, la perte ne ſera pas grande. Je commence encore celle-ci aux Kaskaſquias, mais, ſelon toutes les apparences, je ne l'y acheverai pas. Il y a près d'un mois que j'y ſuis, & je hâte mon départ le plus qu'il m'eſt poſſible.

Utilité du Poſte des Illinois.

Comme je n'ai encore vû de la Louyſiane, que ce poſte,

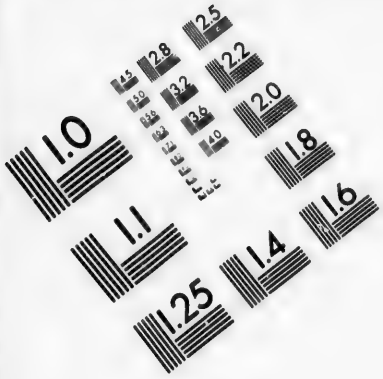
le premier de tous par droit d'Antiquité, je ne peux encore en juger par comparaiſon avec les autres. Ce qui me paroît certain, c'eſt qu'il a deux avantages, dont l'un ne lui ſera jamais diſputé, & l'autre le rend, quant à préſent, néceſſaire à toute la Province. Le premier vient de ſa ſituation, qui l'approche beaucoup du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies. Le ſecond eſt, qu'il peut être le grenier de la Louyſiane, à laquelle il pourra fournir des Bleds en abondance, quand bien même elle ſeroit toute peuplée juſqu'à la Mer.

1721. Novembre.

Non-ſeulement la terre y eſt propre à p[illegible] le Froment, mais elle n'a encore rien refuſé de tout ce qui eſt néceſſaire à la nourriture de l'Homme. Le climat y eſt fort doux, par les trente-huit degrez trente-neuf minutes de latitude Septentrionale; il ſera fort aiſé d'y multiplier les Troupeaux; on y pourra même aprivoiſer les Bœufs ſauvages, dont on tireroit une grande utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, & pour la nourriture des Habitans. L'air y eſt bon, & ſi on y voit quelques maladies, il ne les faut attribuer qu'à la miſere, au libertinage, & peut-être un peu aux terres nouvellement remuées; mais ce dernier inconvénient ne durera pas toujours, & le changement de climat ne ſera rien pour ceux, qui y naîtront dans la ſuite. Enfin on eſt aſſûré des Illinois plus qu'on ne l'eſt en Canada d'aucune Nation ſauvage, ſi on en excepte les Abenaquis. Ils ſont preſque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems très-affectionnés aux François.

Me voici, Madame, à cent cinquante lieuës de l'endroit, où j'ai commencé cette Lettre: je vais l'achever ici, & la confier à un Voyageur, qui compte d'être beaucoup plutôt que moi à la Nouvelle Orleans, parce qu'il ne s'arrêtera nulle part, & que je dois faire quelque ſéjour aux Natchez. D'ailleurs j'avois compté ſur deux choſes en partant des Illinois; la premiere, qu'ayant à deſcendre un Fleuve très-rapide, & ſur lequel je n'avois pas à craindre d'être arrêté par ces Saults & ces Rapides ſi fréquens dans les Rivieres du Canada, je ne ſerois pas lontêms dans mon Voyage, quoique j'euſſe près de quatre cens lieuës à faire à cauſe des circuits, que fait le Fleuve; la ſeconde, que ma route étant toujours au Sud, il n'étoit nullement beſoin que je me précautionaſſe contre le

Froid extrême.



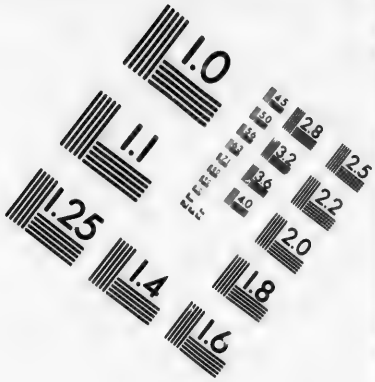
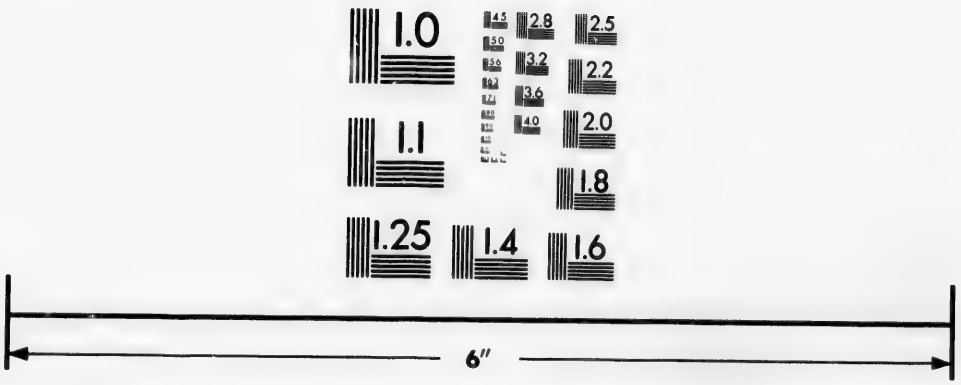
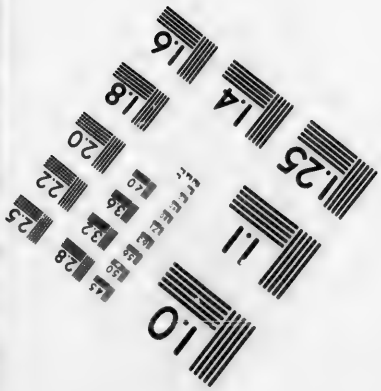
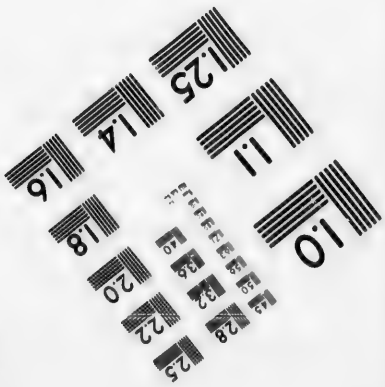


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1721. Novembre.

froid : mais j'ai été trompé des deux côtés. Je me suis vû contraint de naviguer plus lentement encore, que je n'avois fait dans les Lacs, qu'il m'a fallu traverser, & j'ai essuyé un froid aussi picquant, que ceux, que j'avois jamais soufferts à Quebec.

Il est vrai que ce fut encore toute autre chose aux Kaskasquias, d'où j'étois parti peu de jours auparavant, puisque le Fleuve, à ce que j'ai appris sur ma route, y fut d'abord glacé de maniere, qu'on a couru dessus en charette. Il a cependant en cet endroit une bonne demie lieuë de large, & il y est plus rapide encore que le Rhône. Cela est d'autant plus surprenant, que pour l'ordinaire, à l'exception de quelques gelées passageres, causées par les vents du Nord, & du Nord-Ouest, l'Hyver en ce Pays n'est presque pas sensible. Le Fleuve n'a point gelé où j'étois, mais comme je demeurois tout le jour dans une Pirogue découverte, par conséquent exposé à toutes les injures de l'air, & que je n'avois pris aucune précaution contre un froid, que je ne prévoyois pas, je l'ai trouvé bien dur (*a*).

Maniere de naviguer sur le Micissipi.

Si j'avois pû faire plus de diligence, j'en aurois éprouvé chaque jour une diminution sensible ; mais il faut naviguer sagement sur le Micissipi. On ne se hazarde pas aisément à s'y embarquer sur des Canots d'écorce, par la raison que ce Fleuve entraînant toujours un grand nombre d'arbres, qui tombent de dessus ses bords, ou que les Rivieres, qu'il reçoit, lui amenent ; plusieurs de ces Arbres sont arrêtés en passant sur une pointe, ou sur une batture ; de sorte qu'à chaque moment on est exposé à heurter contre une branche, ou contre une racine cachée sous l'eau, & il n'en faudroit pas davantage pour crever ces frêles voitures ; surtout quand pour éviter un Parti ennemi, ou pour quelque autre raison, on veut marcher de nuit, ou partir avant le jour.

On est donc contraint de substituer aux Canots d'écorces des Pirogues, c'est-à-dire, des troncs d'Arbres creusés, qui ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens, mais qui sont fort lourds, & ne se manient pas comme l'on veut. J'en ai une de bois de Noyer si étroite, qu'elle ne peut pas porter la voile ; & mes Conducteurs, accoûtumés à ces petites Pagayes, dont on se sert pour les Canots, ont bien de la peine à se faire

(*a*) Cela a duré près de deux mois.

à la rame. De plus, pour peu que le vent ſoit fort, l'eau entre dans la Pirogue, & cela arrive ſouvent dans la Saiſon, où nous ſommes.

1721. Novembre.

Ce fut le dixiéme de Novembre, au Soleil couchant, que je m'embarquai ſur la petite Riviere de Kaskaſquias ; je n'avois que deux lieuës à faire pour gagner le Miciſſipi, cependant je fus obligé de camper à moitié chemin, & le jour ſuivant je ne pûs faire que ſix lieuës dans le Fleuve. Les feüilles tombent en cet endroit plutôt qu'en France, & n'en reprennent de nouvelles, qu'à la fin de May ; il y neige néanmoins fort rarement, & j'ai déja obſervé que les hyvers y ſont ordinairement fort doux. Quelle peut donc être la raiſon de ce retardement ? Pour moi, je n'en vois point d'autre, que l'épaiſſeur des Forêts, qui empêche la terre de s'échauffer aſſez tôt, pour faire monter la ſéve.

Pourquoi les Feüilles tombent ſitôt, & viennent ſi tard aux Arbres dans la Louyſiane.

Le douziéme, après avoir fait deux lieuës, je laiſſai *le Cap de S. Antoine* à la main gauche. C'eſt là, que l'on commence à voir des Cannes : elles ſont aſſez ſemblables à celles, qui croiſſent en pluſieurs endroits de l'Europe, mais elles ſont plus hautes & plus fortes. On prétend qu'elles ne paroiſſent jamais, que dans les bonnes Terres ; mais il faut que ces Terres ſoient mouillées, & par conſéquent plus propres à porter du Ris, que du Froment. On ne ſe donne pas la peine de les arracher, quand on veut défricher le terrein, où elles ſe trouvent : la choſe d'ailleurs ne ſeroit pas aiſée, leurs racines noueuſes étant très-longues, & cramponnées par un grand nombre de filamens, qui s'étendent fort loin. Ces racines ont naturellement un aſſez beau vernis, & approchent de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Cannes, que les Hollandois vendent ſous le nom de *Rottangs*.

Des Cannes.

On ſe contente donc, quand on veut cultiver un Champ couvert de ces Cannes, de les couper par le pied : on les laiſſe enſuite ſécher, puis on y met le feu, les cendres ſervent d'engrais, le feu ouvre les pores de la terre, qu'on remuë légérement, & on y ſéme tout ce qu'on veut ; du Ris, du Maïz, des Melons d'eau, en un mot toutes ſortes de grains & de légumes, excepté le Froment, qui dans ces terres graſſes s'épuiſe en pouſſant beaucoup d'herbes, & ne produit point de grains. On pourra remédier à ce défaut en jettant du ſable ſur ce terrein, & en y ſemant du Maïz pendant quelques années.

Pourquoi le Froment n'a point réuſſi dans la Louyſiane.

1721. Novembre.

Pour ce qui eſt des hauteurs, & des autres Terroirs, qui ne ſont point expoſés à l'inondation du Fleuve ; ils ſont dès-à-préſent très-propres à porter du Bled, & ſi les eſſais, qu'on en a faits en quelques endroits, n'ont pas réuſſi, parce que la roüille mangeoit le grain, c'eſt que le Pays n'étant pas découvert, l'air n'y eſt pas aſſez libre pour diſſiper les brouillards, qui engendrent la roüille. La preuve de ceci eſt qu'aux Illinois, où il y a plus de Prairies que de Bois, le Froment pouſſe & mûrit comme en France.

Froid exceſſif.

Le treiziéme, après une nuit très-chaude, nous fîmes environ trois lieuës, malgré un vent du Sud, qui croiſſoit toujours, & qui devint enfin ſi violent, qu'il nous obligea de nous arrêter. Une groſſe pluye le fit tomber ſur le ſoir, & vers le minuit il s'éleva un vent de Nord-Oueſt, qui commença ce froid exceſſif, dont je vous ai parlé. Pour comble de malheur, un accident nous arrêta tout le jour ſuivant, quoiqu'il n'y eût point de ſûreté à demeurer où nous étions. Il n'y a pas lontems que des Cheraquis y tuerent trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. de Ramezai, Gouverneur de Montreal, & un du Baron de Longueuil, Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre ces Sauvages, qui ne ſont point encore réconciliés avec nous, les Outagamis, les Sioux, & les Chicachas nous tenoient en grande inquiétude, & je n'avois avec moi que trois Hommes.

Riviere Ouabache.

Le quinziéme, le vent tourna au Nord, & le froid augmenta. Nous fîmes quatre lieuës au Sud, puis nous trouvâmes que le Fleuve retournoit quatre autres lieuës au Nord. Immédiatement après ce grand détour, nous laiſſâmes à gauche la belle Riviere *Ouabache*, par laquelle on peut aller juſques chez les Iroquois, quand les eaux ſont hautes. Son entrée dans le Miciſſipi n'a guere moins d'un quart de lieuë de large. Il n'eſt point dans toute la Louyſiane de lieu plus propre à mon avis pour un Etabliſſement, que celui-là, ni où il importe davantage d'en avoir un. Tout le Pays, qu'arroſent Ouabache, & l'*Ohio*, qui s'y décharge, eſt très-fertile ; ce ſont de vaſtes Prairies bien arroſées, où les Bœufs ſauvages paiſſent par milliers. D'ailleurs, la communication avec le Canada n'y eſt pas moins facile, que par la Riviere des Illinois, & le chemin eſt beaucoup plus court. Un Fort avec une bonne Garniſon y tiendroit en bride les Sauvages, ſur-

tout les Cheraquis, aujourd'hui la plus nombreuſe Nation de ce Continent.

1721. Novembre.

Six lieuës au-deſſous de l'embouchure d'Ouabache, on trouve ſur la même main une côte fort élevée, d'une terre jaune, ſur laquelle on prétend qu'il y a des Mines de Fer. Nous fîmes bien du chemin ce jour là, qui étoit le ſeiziéme, mais nous ſoufrîmes extrêmement du froid : il augmenta encore les jours ſuivans, quoique le vent ſe fût tourné au Sud-Sud-Oueſt : il nous falloit même pour avancer, caſſer une glace, fort mince à la verité, qui ſe formoit ſur la ſuperficie de l'eau. Le dix-neuviéme nous fîmes quatre lieuës, après quoi un vent de Sud nous arrêta tout court. Je n'ai jamais ſenti de biſe plus piquante que ce vent de Midi. Il y a bien de l'apparence que c'étoit toujours le vent de Nord-Oueſt, qui ſoufloit, mais que les terres refléchiſſoient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, à meſure que nous tournions avec le Fleuve.

Mines de Fer.

On rencontre ſur toute cette route une eſpece de Chats ſauvages, appellé *Pijoux*, & qui reſſemblent beaucoup aux nôtres, mais qui ſont plus grands. J'en ai remarqué, qui avoient la queuë plus courte, & d'autres, qui l'avoient conſidérablement plus longue, & plus groſſe : ils ont auſſi la mine extrêmement fiere, & on m'a aſſûré qu'ils ſont fort carnaciers, & bons chaſſeurs. Les Forêts ſont remplies de Noyers ſemblables à ceux du Canada, & leurs racines ont pluſieurs proprietés, qu'on ne m'a point fait obſerver dans les autres. Elles ſont fort tendres, & leurs écorces teignent en noir ; mais leur principale utilité eſt pour la Médecine. Elles arrêtent le flux de ventre, & ſont un excellent vomitif.

Chats ſauvages. Noyers & leurs proprietés.

Le vintiéme, il neigea tout le jour, & nous ne bougeâmes point : le tems s'adoucit, mais la nuit ſuivante le Sud-Oueſt nettoya le Ciel, & le froid recommença de plus belle. Le lendemain matin de l'eau-de-vie, qu'on avoit laiſſé dans la Pirogue pendant la nuit ſe trouva épaiſſe, comme de l'Huile gelée, & du Vin d'Eſpagne, que j'avois pour la Meſſe, étoit glacé. Plus nous deſcendions, plus nous trouvions que le Fleuve tournoit, le vent ſuivoit tous ces détours, & de quelque côté qu'il vînt, le froid étoit toujours exceſſif. De mémoire d'Homme on n'avoit rien vû de ſemblable en ce Pays.

1721. Novembre.

Ce jour là nous apperçûmes sur le bord du Fleuve à droite un Poteau dressé ; nous en approchâmes, & nous reconnûmes que c'étoit un Monument dressé par des Illinois pour une Expédition faite depuis peu sur les *Chicachas*. Il y avoit deux figures d'Hommes sans tête, & quelques-unes dans leur entier. Les premieres marquoient les Morts, & les secondes, les Captifs. Un de mes Conducteurs m'apprit à cette occasion que, quand il y a des François parmi les uns & les autres, on leur appuye les bras sur les hanches, pour les distinguer des Sauvages, à qui on les laisse pendants. Cette distinction n'est point purement arbitraire ; elle vient de ce que ces Peuples ont observé que les François se tenoient souvent dans cette posture, qui n'est point en usage parmi eux.

Marques des Guerriers.

Des Chicachas.

GARCILASSO DE LA VEGA parle des Chicachas dans son Histoire de la Conquête de la Floride, & il les place à peu près au même endroit, où ils sont encore présentement. Il les compte parmi les Peuples de la Floride, qui se soumirent aux Espagnols, mais cette prétenduë soumission n'a duré qu'autant de tems, que les Espagnols ont été dans leur voisinage, & il est certain qu'ils vendirent cher la Victoire, qu'on remporta sur eux. Ce sont encore les plus braves Soldats de la Louysiane : ils étoient beaucoup plus nombreux du tems de Ferdinand de SOTO, qu'ils ne sont aujourd'hui, mais pour les richesses, que son Historien leur attribuë, je ne comprends pas trop, ni d'où ils les avoient pû tirer, ni ce qui en auroit pû tarir la source, car ils ne sont ni plus opulens, ni plus policés que les autres Sauvages.

C'est notre alliance avec les Illinois, qui nous a mis en guerre avec les Chicachas, & les Anglois de la Caroline attisent le feu. Notre Etablissement dans la Louysiane fait grand mal au cœur à ceux-ci : c'est une barriere, que nous mettons entre leurs puissantes Colonies de l'Amérique Septentrionale, & le Méxique, & nous devons nous attendre qu'ils employeront toutes sortes de moyens pour la rompre. Les Espagnols, qui nous voyent avec des yeux si jaloux nous fortifier dans ce Pays, ne sentent pas encore l'importance du service, que nous leur rendons. Peu de jours après que j'eus passé par l'endroit, où nous avions vû le poteau des Illinois, les Chicachas eurent leur revanche sur deux François, qui me suivoient dans une Pirogue. Ces Sauvages s'étoient embusqués dans des Cannes

Cannes sur le bord du Fleuve, & quand ils virent les François vis-à-vis d'eux, ils remuerent les Cannes, sans se montrer; les François crurent que c'étoit un Ours, ou quelqu'autre Bête, & s'approcherent pour faire capture; mais au moment qu'ils se disposoient à débarquer, les Chicachas firent sur eux une décharge de fusils, qui les étendit morts dans leur Pirogue. Je fûs fort heureux qu'ils ne m'eussent pas apperçu, car mes gens ne vouloient manquer aucune occasion de chasser.

1721. Novembre.

Le vint-troisiéme, après une nuit très-froide, nous eûmes une fort belle journée, & quoique la terre fût couverte de neige, le froid étoit supportable. Le lendemain nous passâmes devant la Riviere des Chicachas, qui est assez étroite, mais qui vient de fort loin. Son embouchure est Nord & Sud. On compte de là quatre-vint-six lieuës aux Kaskasquias; mais le chemin seroit de moitié plus court par terre. Rien ne seroit plus agréable que cette navigation, si la Saison étoit plus douce: le Pays est charmant, & il y a dans les Forêts une quantité d'Arbres toujours verds: le peu de Prairies, qu'on rencontre, conservent aussi leur verdure, & un nombre considérable d'Isles bien boisées, & dont quelques-unes sont assez grandes, forment des Canaux très-agréables, où les plus grands Navires pourroient passer: car on prétend qu'à plus de cent cinquante lieuës de la Mer on a trouvé dans ce Fleuve jusqu'à soixante brasses de fond.

Riviere des Chicachas.

Pour ce qui est des Forêts, qui couvrent presque tout ce grand Pays, il n'en est peut-être pas dans la Nature, qui leur soient comparables, soit que l'on considere la grosseur & la hauteur des Arbres, soit qu'on ait égard à leur varieté, & à l'utilité, qu'on en peut retirer, car à la réserve des bois de couleur, qui demandent un sol plus échauffé, & qui ne se trouvent qu'entre les Tropiques, on ne sçauroit dire de quelle sorte d'Arbres on n'y voit pas. Il y a des Cyprieres de huit à dix lieuës d'étenduë, tous les Cyprès y sont d'une grosseur proportionnée à leur hauteur, qui passe tout ce que nous avons en France de plus grands Arbres. On commence à connoître en Europe cette espéce de Laurier toujours verd, que nous avons appellé Tulipier, à cause de la figure de sa fleur. Il s'éleve plus haut que nos Maroniers d'Inde, & a la feüille encore plus belle. Le Copalme est encore plus grand

Forêts de la Louysiane.

& plus gros, & il en distile un baume, qui n'est peut-être pas beaucoup inférieur à celui du Pérou. Toutes les espéces connuës de Noyers y sont aussi en très-grande quantité, & tous les bois de construction & de charpente, que l'on peut souhaitter : mais pour les mettre en œuvre, il faut avoir attention de ne point prendre ceux, qui croissent sur le bord du Fleuve, ni dans tout l'espace, qu'il inonde dans ses débordemens, parce qu'ayant continuellement leurs racines dans l'eau, ils seroient trop pesants, & se pourriroient bien-tôt.

1721. Novembre.

1721. Décembre.

Enfin j'arrivai hier 2. Décembre au premier Village des *Akansas* (*a*) vers les dix heures du matin. Ce Village est bâti dans une petite Prairie sur la rive Occidentale du Micissipi. Il y en a trois autres dans l'espace de huit lieuës, & chacun compose une Nation, ou Tribu particuliere ; il y en a même un des quatre, qui réunit deux Tribus, mais toutes sont compriſes sous le nom générique d'Akansas. On appelle *Ouyapes* les Sauvages, qui habitent le Village, d'où je vous écris. La Compagnie d'Occident y a un Magasin, qui attend des Marchandises, & un Commis, qui fait mauvaise chere en attendant, & qui s'ennuye beaucoup.

Description de la Riviere des Akansas.

La Riviere des Akansas, qu'on prétend venir de fort loin, se décharge dans le Fleuve par deux embouchures éloignées l'une de l'autre de quatre lieuës. La premiere est à huit lieuës d'ici. Cette Riviere vient, dit-on, du Pays de certains Sauvages, qu'on appelle *Panis noir*, & je crois que ce sont les mêmes, qui sont plus connus sous le nom de *Panis Ricaras*. J'ai avec moi un Esclave de cette Nation. On remonte difficilement la Riviere des Akansas, parce qu'elle est fort embarrassée de rapides, & qu'en plusieurs endroits les eaux y sont souvent si basses, qu'il y faut traîner les Pirogues.

Différentes Tribus d'Akansas.

La séparation de ses deux branches se fait à sept lieuës au-dessus de la seconde & de la plus petite de ses deux embouchures ; mais à deux lieuës au-dessus de la premiere. Elle reçoit une belle Riviere, qui vient du Pays des Osages, & qu'on appelle *la Riviere Blanche*. Deux lieuës plus haut sont les *Torimas*, & les *Topingas*, qui ne font qu'un Village. Deux autres lieuës au-dessus sont les *Sothouis*. Les *Kappas* sont un peu plus loin. Cette Nation étoit très-nombreuse au tems de Ferdinand de Soto, & même, lorsque M. de la Sale

(*a*) Ou *Akanseas*.

acheva la découverte du Miciſſipi. Vis-à-vis de leur Village on voit les triſtes débris de la Conceſſion de M. Law, dont la Compagnie eſt reſtée Proprietaire.

1721. Décembre.

Conceſſion de M. Law.

C'étoit là, qu'on devoit envoyer les neuf mille Allemands, qui avoient été levés dans le Palatinat, & c'eſt bien dommage qu'ils n'y ſoient point parvenus. Il n'eſt peut-être pas dans toute la Louyſiane de Pays plus propre, après celui des Illinois, à produire toutes ſortes de grains, & à nourrir des Beſtiaux. Mais M. Law a été mal ſervi, auſſi-bien que la plûpart des autres Conceſſionnaires. Il y a bien de l'apparence que de lontems on ne fera de pareilles levées d'Hommes, on en a beſoin dans le Royaume, & puis c'eſt aſſez l'ordinaire parmi nous de ſe régler ſur le ſuccès de pareilles Entrepriſes, au lieu d'obſerver ce qui les a fait échouer, pour corriger ce qui a été mal fait.

Mortalité parmi les Akanſas.

J'ai trouvé le Village des Ouyapes dans la derniere déſolation. Il y a quelque-tems qu'un François en paſſant par ici fut attaqué de la petite vérole : le mal s'eſt communiqué d'abord à quelques Sauvages, & bientôt après à toute la Bourgade. Le Cimetiere paroît comme une Forêt de Perches & de Poteaux nouvellement plantés, & d'où l'on voit pendre toutes ſortes de choſes : il y a de tout ce qui eſt à l'uſage de ces Barbares.

J'avois dreſſé ma Tente aſſez près du Village, & toute la nuit j'ai entendu pleurer ; les Hommes s'en mêlent auſſi-bien que les Femmes : ils répétoient ſans ceſſe *Nihahani*, comme font les Illinois, & ſur le même ton. J'avois auſſi apperçû le ſoir une Femme, qui pleuroit ſur la Tombe de ſon Fils, & qui y répandoit force ſagamité. Une autre avoit allumé du [illegible] auprès d'une Tombe voiſine, apparemment pour réchauffer le Mort. Les Akanſas paſſent pour être les plus grands & les mieux faits de tous les Sauvages de ce Continent, & on les appelle par diſtinction *les beaux Hommes*. On croit, peut-être par cette raiſon, qu'ils ont la même origine que les Canſez du Miſſouri, & les Pouteouatamis du Canada. Mais voici ma Pirogue chargée, & je n'ai que le tems de fermer ma Lettre, après vous avoir aſſûré que je ſuis, &c.

Aux Akanſas ce 2. de Décembre 1721.

TRENTIÉME LETTRE.

Voyage depuis les Akanſas juſqu'aux Natchez. Deſcription du Pays, de la Riviere des Yaſous; des Mœurs, des Uſages & de la Religion des Natchez.

1721. Décembre. Aux Natchez, ce vint-cinquiéme de Décembre 1721.

MADAME,

Je partis le 3. de Décembre un peu tard du Village des Ouyapes, cependant j'allai camper un peu plus bas que la premiere embouchure de la Riviere des Akanſas, qui me parut avoir tout au plus cinq cent pas de large. Je paſſai le lendemain la ſeconde, qui eſt fort étroite, & le cinquiéme je pouſſai juſqu'à *la Pointe coupée*. C'étoit une Pointe aſſez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Oueſt; le Fleuve l'a coupée, & en a fait une Iſle, mais le nouveau Canal n'eſt encore praticable, que dans les grandes eaux. On compte de cet endroit à la principale branche de la Riviere des Akanſas, vint-deux lieuës, mais il n'y en a peut-être pas dix en droite ligne, car le Fleuve ſerpente beaucoup pendant les ſoixante & dix lieuës, que l'on fait pour aller du Village des Ouyapes à la Riviere des *Yaſous* (*a*), où j'entrai le neuf après midi. Il n'a point neigé ici, comme aux Illinois, & à Ouabache, mais il y eſt tombé un verglas, qui a briſé tous les Arbres tendres, dont les pointes baſſes, & les terres mouillées ſont couvertes: on diroit qu'on auroit pris plaiſir d'en caſſer toutes les branches avec un bâton.

Riviere des Yaſous. L'entrée de la Riviere des Yaſous eſt Nord-Oueſt, & Sud-Eſt, & a environ un arpent de large: ſes eaux ſont rouſſes, & on prétend qu'elles donnent le flux de ſang à ceux, qui en boivent. D'ailleurs, l'air y eſt très-mauvais. Il me fallut faire trois lieuës pour gagner le Fort, que je trouvai tout en deüil par la mort de M. Bizart, qui y commandoit. Par tout, où

(*a*) Ou *Yachoux*.

j'avois rencontré des François dans la Louyſiane, j'avois entendu faire des éloges infinis de cet Officier, né en Canada d'un Pere Suiſſe, Major de Montreal. On me dit aux Yaſous des choſes extraordinaires de ſa Religion, de ſa pieté, de ſon zèle, dont il a été la victime. Tous le regrettoient comme leur Pere, & tout le monde convient que cette Colonie a fait en lui une perte irréparable. 1721. Décembre.

Du Fort des Yaſous.

Il avoit mal placé ſon Fort, & il ſongeoit, lorſqu'il mourut, à le tranſporter une lieuë plus loin dans une fort belle Prairie, où l'air eſt plus ſain, & où il y a un Village d'*Yaſous*, mêlés de *Couroas*, & d'*Oſogoulas*, qui tous enſemble peuvent mettre tout au plus deux cens hommes ſous les armes. On vit aſſez bien avec eux, mais on ne s'y fie pas trop à cauſe des liaiſons, que les Yaſous principalement, ont toujours euës avec les Anglois.

Des Caïmans.

Il y a beaucoup de Caïmans dans cette Riviere, & j'en ai vû deux, qui avoient bien douze à quinze pieds de long. On ne les entend guére que pendant la nuit, & leur cri reſſemble tellement au meuglement des Taureaux, qu'on y ſeroit trompé. Nos François ne laiſſent pas de s'y baigner auſſi librement, qu'ils feroient dans la Seine. Comme je leur en témoignois ma ſurpriſe, ils me répondirent qu'il n'y avoit rien à craindre; qu'à la verité, dès qu'ils étoient dans l'eau, ils s'y voyoient preſque toujours environnés de Caïmans, mais qu'aucun n'approchoit d'eux, qu'ils ſembloient ſeulement les guetter pour ſe jetter ſur eux au moment qu'ils ſortiroient de la Riviere; qu'alors pour les écarter, ils remuoient l'eau avec un bâton, dont ils avoient la précaution de ſe prémunir, que cela faiſoit fuir ces Animaux aſſez loin, pour leur donner le tems de ſe mettre en ſûreté.

Conceſſion mal placée.

La Compagnie a dans ce Poſte un Magaſin d'attente, comme aux Akanſas; mais le Fort & le Terrein appartiennent à une Societé compoſée de M. le Blanc, Secretaire d'Etat, de M. le Comte de Belle-Iſle, de M. le Marquis d'Aſfeld, & de M. le Blond, Brigadier-Ingénieur. Ce dernier eſt dans la Colonie avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie. Je ne comprends pas trop ce qui leur a fait choiſir la Riviere des Yaſous, pour y placer leur Conceſſion. Ils avoient aſſûrément à choiſir, & de meilleurs Terreins, & des ſituations plus avantageuſes. Il eſt vrai qu'il eſt

1721. Décembre.

important de s'assûrer de cette Riviere, dont la Source n'est pas loin de la Caroline, mais il suffisoit pour cela d'un Fort avec une bonne Garnison, pour contenir les Yasous, qui sont Alliés des Chicachas. Ce n'est pas le moyen d'établir solidement une Concession, que d'être obligé de se tenir toujours sur ses gardes, contre des Sauvages voisins des Anglois.

Goufre, Carriere.

Je partis des Yasous le dixiéme, & le treiziéme : sans un Sauvage Natché, qui m'avoit demandé le passage pour retourner chez lui, je me serois perdu dans un goufre, qu'aucun de mes Conducteurs ne connoissoit, & dont on ne s'apperçoit, que quand on y est tellement engagé, qu'il n'est plus possible de s'en retirer. Il est sur la main gauche, au pied d'un gros Cap, où l'on assûre qu'il y a de très-bonnes pierres : c'est de quoi l'on craint plus de manquer dans cette Colonie, mais en récompense on y fera autant de Barques que l'on voudra.

Description du Pays des Natchez.

Le quinziéme nous arrivâmes aux *Natchez*. Ce Canton, le plus beau, le plus fertile, & le plus peuplé de toute la Louysiane, est éloigné de quarante lieuës des Yasous, & sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute, & fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit Ruisseau, qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette premiere Butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une Colline, dont la pente est assez douce, & au sommet de laquelle on a bâti une espéce de Redoute fermée par une simple Palissade. On a donné à ce retranchement le nom de Fort.

Plusieurs Monticules s'élévent au-dessus de cette Colline, & quand on les a passées, on apperçoit de toutes parts de grandes Prairies, séparées par de petits Bouquets de bois, qui font un très-bel effet. Les Arbres les plus communs dans ces Bois sont le Noyer & le Chêne, & par tout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Micissipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce Pays si charmant, & si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la Métropole de la nouvelle Colonie. Il en traça le Plan, & lui destina le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de Madame la Chanceliere de Pontchartrain. Mais ce Projet ne paroît pas devoir s'exécuter si-tôt, quoique nos Géographes ayent toujours à bon

compte marqué sur leurs Cartes la Ville de Rosalie aux Natchez. 1721.

Il est certain qu'il faut commencer par un Etablissement plus près de la Mer ; mais si la Louysiane devient jamais une Colonie Florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble qu'on ne peut mieux placer sa Capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet au débordement du Fleuve, l'air y est pur, le Pays fort étendu, le Terrein propre à tout, & bien arrosé ; il n'est pas trop loin de la Mer, & rien n'empêche les Vaisseaux d'y monter. Enfin il est à portée de tous les lieux, où l'on paroît avoir dessein de s'établir. La Compagnie y a un Magasin, & y entretient un Commis principal, qui n'a pas encore beaucoup d'occupation. Décembre.

Parmi un grand nombre de Concessions particulieres, qui sont déja ici en état de rapporter, il y en a deux de la premiere grandeur, je veux dire de quatre lieuës en quarré, l'une appartient à une Societé de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, Commissaire Ordonnateur, & Président du Conseil de la Louysiane : l'autre est à la Compagnie, qui y a envoyé des Ouvriers de Clerac pour y faire du Tabac. Ces deux Concessions sont situées de maniere, qu'elles forment un triangle parfait avec le Fort, & la distance d'un angle à l'autre est d'une lieuë. A moitié chemin des deux Concessions est le grand Village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, & voici ce que j'y ai remarqué de plus considerable.

La Concession des Maloins est bien placée, il ne lui manque, pour tirer parti de tout son Terrein, que des Negres, ou des Engagés. J'aimerois encore mieux les Seconds que les Premiers ; le tems de leur Service expiré, ils deviennent des Habitans, & augmentent le nombre des Sujets naturels du Roi ; au lieu que ceux-là sont toujours des Etrangers : & qui peut s'asûrer qu'à force de se multiplier dans nos Colonies, ils ne deviendront pas un jour des Ennemis redoutables ! Peut-on compter sur des Esclaves, qui ne nous sont attachés que par la crainte, & pour qui la Terre même, où ils naissent, n'a jamais le doux nom de Patrie ?

La premiere nuit, que je passai dans cette Habitation, il y eut vers les neuf heures du soir une grande allarme ; j'en demandai le sujet, & on me répondit qu'il y avoit dans le Voi-

1721. Décembre.

ſinage une Bête d'une eſpéce inconnuë, d'une grandeur extraordinaire, & dont le cri ne reſſembloit à celui d'aucun Animal, que nous connoiſſions. Perſonne n'aſsûroit pourtant l'avoir vûë, & on ne jugeoit de ſa taille, que par ſa force; elle avoit déja enlevé des Moutons & des Veaux, & étranglé quelques Vaches. Je dis à ceux, qui me faiſoient ce récit, qu'un Loup enragé pouvoit faire tout cela, & quant au cri, qu'on s'y trompoit tous les jours. Je ne perſuadai perſonne; on vouloit que ce fut une Bête monſtrueuſe; on venoit de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva ſous ſa main, mais ce fut inutilement.

Succès du Tabac dans ce Canton.

La Conceſſion de la Compagnie eſt encore plus avantageuſement ſituée, que celle des Maloins. Une même Riviere arroſe l'une & l'autre, & va ſe décharger dans le Fleuve à deux lieuës de celle-là, à laquelle une magnifique Cypriere de ſix lieuës d'étenduë fait un rideau, qui en couvre tous les derrieres. Le Tabac y a très-bien réuſſi, mais les Ouvriers de Clerac s'en ſont preſque tous retournés en France.

Cotton, Indigo.

J'ai vû dans le Jardin du ſieur le Noir, Commis principal, de fort beau Cotton ſur l'Arbre, & un peu plus bas on commence à voir de l'Indigo ſauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réuſſira pas moins que celui, qu'on a trouvé dans l'Iſle de Saint Domingue, où il eſt auſſi eſtimé, que celui, qu'on y a tranſplanté d'ailleurs. Et puis l'expérience nous apprend qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, eſt fort propre à porter l'étrangere, qu'on y veut ſemer.

Deſcription du grand Village & du Temple des Natchez.

Le grand Village des Natchez eſt aujourd'hui réduit à fort peu de Cabannes: la raiſon qu'on m'en a apportée, eſt que les Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, & par-là pluſieurs Bourgades de cette Nation ſe ſont formées à quelque diſtance de celle-ci. Les *Tioux*, leurs Alliés & les nôtres, en ont auſſi établi une dans leur Voiſinage.

Les Cabannes du grand Village des Natchez, le ſeul que j'aye vû, ſont en forme de Pavillon quarré, fort baſſes, & ſans Fenêtres; le Faîte eſt arrondi à peu près comme un Four. La plûpart ſont couvertes de feüilles & de pailles de Maiz; quelques-unes ſont conſtruites d'une eſpéce de torchi, qui me parut aſſez bon, & qui eſt revêtu en dehors & en dedans de

de Nattes fort minces. Celle du grand Chef eſt fort proprement crépie en dedans : elle eſt auſſi plus grande & plus haute que les autres ; placée ſur un Terrein un peu élevé, & iſolée de toutes parts. Elle donne ſur une grande Place, qui n'eſt pas des plus régulieres, & a ſon aſpect au Nord. J'y trouvai pour tout meuble une Couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois pieds ; apparemment que quand le Chef veut ſe coucher, il y étend une natte ou quelque peau. 1721. Décembre.

Il n'y avoit pas une Ame dans le Village : tout le monde étoit allé dans une Bourgade voiſine, où il y avoit une Fête, & toutes les Portes étoient ouvertes, mais il n'y avoit rien à craindre des Voleurs, car il ne reſtoit par tout que les quatre murailles. Ces Cabannes n'ont aucune iſſuë pour la fumée, néanmoins toutes celles, où j'entrai, étoient aſſez blanches. Le Temple eſt à côté de celle du grand Chef, tournée vers l'Orient, & à l'extrêmité de la Place. Il eſt compoſé des mêmes matériaux que les Cabannes, mais ſa figure eſt différente; c'eſt un quarré long, d'environ quarante pieds ſur vint de large, avec un toît tout ſimple, de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrêmités comme deux girouettes de bois, qui repréſentent fort groſſierement deux Aigles.

La Porte eſt au milieu de la longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autres ouvertures ; des deux côtés il y a des Bancs de pierres. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors ruſtiques. Trois piéces de bois, qui ſe joignent par les bouts, & qui ſont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent preſque tout le milieu du Temple, & brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le Gardien du Temple, eſt obligé de les attiſer, & d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir ſon feu à part, mais il ne lui eſt pas permis de ſe chauffer à celui, qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce Gardien étoit auſſi à la Fête, du moins je ne le vis point, & les tiſons jettoient une fumée, qui nous aveugloit.

D'Ornemens, je n'en vis aucuns, ni rien abſolument, qui dût me faire connoître que j'étois dans un Temple. J'y apperçus ſeulement trois ou quatre Caiſſes rangées ſans ordre, où il y avoit quelques Oſſemens ſecs, & par terre, quelques Têtes de bois, un peu moins mal travaillées que les deux

1721. Décembre. Aigles du toît. Enfin, ſi je n'y euſſe pas trouvé du feu, j'euſſe cru que ce Temple étoit abandonné depuis lontems, ou qu'il avoit été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques Relations; ces cadavres des Chefs rangés en cercle dans un Temple tout rond, & terminé en maniere de Dôme; cet Autel, &c. Je n'ai rien vû de tout cela; ſi les choſes étoient ainſi du tems paſſé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être auſſi, car il ne faut condamner perſonne, que quand il n'y a aucun moyen de l'excuſer; peut-être, dis-je, que le Voiſinage des François a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs, & tout ce que leur Temple avoit de plus précieux, ne couruſſent quelque riſque, s'ils ne les tranſportoient pas ailleurs, & que le peu d'attention, qu'on apporte préſentement à bien garder ce Temple, vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avoit de plus ſacré pour ces Peuples. Il eſt pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la Porte, il y avoit une Table, dont je ne pris pas la peine de meſurer les dimenſions, parce que je ne ſoupçonnai point que ce fût un Autel: on m'a aſsûré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long, & quatre de large.

On m'a ajoûté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de Chênes, & qu'il ne s'éteint jamais, ce qui eſt faux, car il n'y avoit alors ni feu, ni rien qui fît connoître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre Vieillards couchent tour à tour dans le Temple pour y entretenir ce feu; que celui qui eſt de garde, ne doit point ſortir pendant les huit jours, qu'il doit être en faction; qu'on a ſoin de prendre de la braiſe allumée des bûches, qui brûlent au milieu du Temple, pour mettre ſur l'Autel: qu'il y a douze Hommes entretenus pour fournir des écorces de Chênes; qu'il y a des Marmouſets de bois, & une figure de Serpens à Sonnettes, auſſi de bois, qu'on met ſur l'Autel, & auſquels on rend de grands honneurs: que quand le Chef meurt, on l'enterre d'abord, & que quand on juge que les chairs ſont conſumées, le Gardien du Temple les exhume, lave les Oſſemens, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, & les met dans de grands panniers faits de cannes, qu'il ferme bien, qu'il enveloppe ces paniers de peaux de Chevreuils très-pro-

pres, & les placer devant l'Autel, où ils reſtent juſqu'à la mort du Chef regnant : qu'alors il renferme ces Oſſemens dans l'Autel même, pour faire place au dernier Mort. 1721. Décembre.

Je ne puis rien dire ſur ce dernier article, ſinon que je vis quelques Oſſemens dans une ou deux Caiſſes, mais qu'ils ne faiſoient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paroiſſoient bien vieux, & qu'ils n'étoient point ſur la table, qu'on dit être l'Autel. Quant aux autres articles, 1°. comme je n'ai été que de jour dans le Temple, j'ignore ce qui s'y paſſe la nuit. 2°. Il n'y avoit aucun Garde dans le Temple, quand je l'ai viſité. J'y apperçus bien, comme je l'ai déja dit, quelques Marmouſets, mais je n'y remarquai point de figure de Serpent.

Quant à ce que j'ai vû dans des Relations que ce Temple eſt tapiſſé, & ſon pavé couvert de nattes de cannes, qu'on y met ce qu'on a de plus propre, & qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes ; il en faut aſſurément rabattre beaucoup : je n'ai jamais rien vû de plus mauſſade, de plus mal-propre, qui fût plus en déſordre ; les bûches brûloient ſur la terre nuë, & je n'y apperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. le Noir, avec qui j'étois, me dit ſeulement que tous les jours on mettoit au feu une nouvelle bûche, & qu'au commencement de chaque Lune on en faiſoit la proviſion pour tout le mois. Il ne le ſçavoit pourtant que par oüi-dire, car c'étoit la premiere fois qu'il voyoit ce Temple, auſſi-bien que moi.

Pour ce qui regarde la Nation des Natchez en général, voici ce que j'en ai pû apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur, qui les diſtingue des autres Sauvages du Canada & de la Louyſiane. Ils font rarement la guerre, & ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les diſtingue plus particulierement, c'eſt la forme de leur Gouvernement, tout-à-fait deſpotique ; une grande dépendance, qui va même juſqu'à une eſpéce d'eſclavage dans les Sujets ; plus de fierté & de grandeur dans les Chefs, & leur eſprit pacifique, qui cependant s'eſt un peu démenti depuis pluſieurs années. De la Nation des Natchez.

Les Hurons croyent auſſi-bien qu'eux leurs Chefs héréditaires iſſus du Soleil, mais il n'y en a pas un, qui voulût être ſon valet, ni le ſuivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le ſervir, comme il arrive ſouvent parmi les Natchez.

1721. Décembre.

Garcilaſſo de la Vega parle de cette Nation comme d'un Peuple puiſſant, & il n'y a pas ſix ans qu'on y comptoit quatre mille Guerriers. Il paroît qu'elle étoit encore plus nombreuſe du tems de M. de la Sale, & même lorſque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Miciſſipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourroient pas mettre ſur pied deux mille Combattans. On attribuë cette diminution à des maladies contagieuſes, qui ces dernieres années ont fait parmi eux de grands ravages.

Du Grand Chef & de la Femme-Chef.

Le Grand Chef des Natchez porte le nom de Soleil, & c'eſt toujours, comme parmi les Hurons, le Fils de ſa plus proche Parente, qui lui ſuccede. On donne à cette Femme la qualité de Femme-Chef, & quoique pour l'ordinaire elle ne ſe mêle pas du Gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, auſſi-bien que le Soleil, droit de vie & de mort; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs Gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce Chien*, diſent-ils, & ils ſont obéïs ſur le champ. Leurs Sujets, & les Chefs mêmes des Villages, ne les abordent jamais, qu'ils ne les ſaluent trois fois, en jettant un cri, qui eſt une eſpéce de hurlement: ils font la même choſe en ſe retirant, & ſe retirent en marchant à reculons. Lors qu'on les rencontre, il faut s'arrêter, ſe ranger du chemin, & jetter les mêmes cris, dont j'ai parlé, juſqu'à ce qu'ils ſoient paſſés. On eſt auſſi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les Récoltes, dans le produit de la Chaſſe, & dans celui de la Pêche. Enfin perſonne, non pas même leurs plus proches Parens, & ceux, qui compoſent les Familles Nobles, lorſqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'ont droit de boire dans le même vaſe, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le Soleil paroît, le grand Chef ſe met à la porte de ſa Cabanne, ſe tourne vers l'Orient, & hurle trois fois, en ſe proſternant juſqu'à terre. On lui apporte enſuite un Calumet, qui ne ſert qu'en cette occaſion, il fume, & pouſſe la fumée de ſon Tabac vers l'Aſtre du jour; puis il fait la même choſe vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnoît ſur la Terre de Maître que le Soleil, dont il prétend tirer ſon origine, exerce un pouvoir ſans borne ſur ſes Sujets, peut diſpoſer de leurs biens & de leur

vie, & quelques travaux, qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire. 1721. Décembre.

Lorsque le Chef, ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Alloués sont obligés de les suivre en l'autre monde, mais ils ne sont pas les seuls, qui ont cet honneur : car c'en est un, & qui est fort recherché. Il y a tel Chef, dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, & on m'a assûré qu'il meurt peu de Natchez considérables, à qui quelques-uns de leurs Parens, de leurs Amis, ou de leurs Serviteurs ne fassent pas cortége dans le Pays des Ames. Il paroît par les diverses Relations, que j'ai vûës de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des Obséques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un Voyageur, qui en fut témoin, & sur la sincerité duquel j'ai tout lieu de compter. Ce qui arrive à leur mort.

Le Mari de cette Femme n'étant pas noble, c'est-à-dire, de la Famille du Soleil, son Fils Aîné l'étrangla, selon la coûtume; on vuida ensuite la Cabanne de tout ce qui y étoit, & on y construisit une espéce de Char de Triomphe, où le corps de la Défunte, & celui de son Epoux furent placés. Un moment après on rangea autour de ces cadavres douze petits Enfans, que leurs Parens avoient aussi étranglés par ordre de l'Ainée des Filles de la Femme-Chef, & qui succedoit à la dignité de sa Mere. Cela fait, on dressa dans la Place publique quatorze Echaffauts ornés de branches d'Arbres, & de toiles, sur lesquelles on avoit peint différentes figures. Ces Echafauts étoient destinés pour autant de personnes, qui devoient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs Parens étoient tout autour d'elles, & regardoient comme un grand honneur pour leurs familles la permission, qu'elles avoient euës, de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grace, & il faut que ceux, ou celles, qui l'ont obtenuë, filent eux-mêmes la corde, avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paroissent sur leurs Echafauts revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande Coquille. Leur plus proche Parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde, qui doit servir à l'exécution, & à la main droite un casse-tête. De tems en tems il fait le cri de mort, & à ce cri les quatorze Victimes descendent de leurs Echafauts, & vont danser tous ensemble au milieu de la Place, devant

1721. Décembre.

le Temple, & devant la Cabanne de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là & les ſuivans de grands reſpects, ils ont chacun cinq Domeſtiques, & leur viſage eſt peint en rouge. Quelques-uns ajoûtent que pendant les huit jours, qui précédent leur mort, ils portent à la jambe un ruban rouge, & que pendant tout ce tems-là c'eſt à qui les régalera. Quoiqu'il en ſoit, dans l'occaſion dont je parle, les Peres & les Meres, qui avoient étranglé leurs Enfans, les prirent entre leurs mains, & ſe rangerent des deux côtés de la Cabanne, les quatorze Perſonnes, qui étoient auſſi deſtinées à mourir, s'y placerent de la même maniere, & ils étoient ſuivis des Parens & des Amis de la Défunte, tous en deüil, c'eſt-à-dire, les cheveux coupés : tous faiſoient retentir les airs de cris ſi affreux, qu'on eut dit que tous les Diables étoient ſortis des Enfers pour venir hurler en cet endroit ; cela fut ſuivi de danſes de la part de ceux, qui devoient mourir, & de chants de la part des Parens de la Femme-Chef.

Enfin on ſe mit en marche. Les Peres & Meres, qui portoient leurs Enfans morts, paroiſſoient les premiers, marchant deux à deux, & précédoient immédiatement le Brancart, où étoit le corps de la Femme-Chef, que quatre Hommes portoient ſur leurs épaules. Tous les autres venoient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laiſſoient tomber leurs Enfans par terre ; ceux, qui portoient le Brancard, marchoient deſſus, puis tournoient tout autour d'eux, enſorte que quand le convoi arva au Temple, ces petits Corps étoient en piéces.

Tandis qu'on enterroit dans le Temple le Corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze Perſonnes, qui devoient mourir, on les fit aſſeoir par terre devant la porte, chacun ayant deux Sauvages, dont l'un étoit aſſis ſur ſes genoux, & l'autre lui tenoit les bras par derriere. On leur paſſa une corde au col, on leur couvrit la tête d'une peau de Chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac, & boire un verre d'eau, & les Parens de la Femme-Chef tirerent des deux côtés les cordes en chantant, juſqu'à ce qu'ils fuſſent étranglés. Après quoi on jetta tous ces Cadavres dans une même Foſſe, qu'on couvrit de terre.

Quand le Grand Chef meurt, s'il a encore ſa Nourrice, il faut qu'elle meure auſſi. Mais il eſt arrivé pluſieurs fois que

les François ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permiſſion de baptiſer les petits Enfans, qui devoient être étranglés, & qui par conſéquent n'accompagnoient pas ceux, en l'honneur deſquels on les immoloit, dans leur prétendu Paradis. 1721. Décembre.

Nous ne connoiſſons point de Nation dans ce Continent où le Sexe ſoit plus débordé, que celle-ci. Il eſt même forcé par le Soleil & par les Chefs ſubalternes à ſe proſtituer à tout venant; & une Femme, pour être publique, n'en eſt pas moins eſtimée. Quoique la Polygamie ſoit permiſe, & que le nombre des Femmes, qu'on peut avoir, ne ſoit pas limité, ordinairement chacun n'a que la ſienne; mais il peut la répudier, quand il veut; liberté, dont il n'y a pourtant guéres que les Chefs, qui faſſent uſage. Les Femmes ſont aſſez bien faites pour des Sauvageſſes, & aſſez propres dans leur ajuſtement, & dans tout ce qu'elles font. Les Filles de la Famille noble ne peuvent épouſer que des Hommes obſcurs, mais elles ſont en droit de congédier leur Mari, quand bon leur ſemble, & d'en prendre un autre, pourvû qu'il n'y ait point d'alliance entr'eux. Mœurs des Natchez.

Si leurs Maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire caſſer la tête, & elles ne ſont point ſujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de Galans, qu'elles jugent à propos, ſans que le Mari puiſſe le trouver mauvais, c'eſt un privilege attaché au Sang du Soleil. Il ſe tient debout en préſence de ſa Femme dans une poſture reſpectueuſe; il ne mange point avec elle; il la ſaluë du même ton, que ſes Domeſtiques: le ſeul privilége, que lui procure une alliance ſi onéreuſe, c'eſt d'être exempt de travail, & d'avoir autorité ſur ceux, qui ſervent ſon Epouſe.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux Maîtres de cérémonies pour le Temple, deux Officiers pour régler ce qui ſe doit pratiquer dans les Traités de paix ou de guerre; un, qui a l'inſpection ſur les ouvrages, & quatre autres, qui ſont chargés d'ordonner tout dans les feſtins publics. C'eſt le Grand Chef, qui donne ces emplois, & ceux, qui en ſont revêtus, ſont reſpectés & obéis, comme il le ſeroit lui-même. Les recoltes ſe font en commun; le Soleil en marque le jour, & convoque le Village. Vers la fin de Juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une Fête, qui en dure trois, & qui ſe paſſe en jeux & en feſtins. Divers Uſages.

1721. Décembre.

Chaque Particulier y contribue de ſa Chaſſe, de ſa Pêche & de ſes autres Proviſions, qui conſiſtent en Maïz, Féves, & Melons. Le Soleil & la Femme-Chef y préſident dans une Loge élevée & couverte de feuillages : on les y porte dans un brancard, & le Premier tient en ſa main une maniere de ſceptre orné de plumages de diverſes couleurs. Tous les Nobles ſont autour d'eux dans une poſture reſpectueuſe. Le dernier jour le Soleil harangue l'Aſſemblée, il exhorte tout le monde à remplir exactement ſes devoirs, ſurtout à avoir une grande vénération pour les Eſprits, qui réſident dans le Temple, & à bien inſtruire les Enfans. Si quelqu'un s'eſt ſignalé par quelqu'action de zéle, il fait ſon éloge. Il y a vint ans que le feu du Ciel ayant réduit le Temple en cendres, ſept ou huit Femmes jetterent leurs Enfans au milieu des flammes, pour appaiſer les Génies ; le Soleil fit auſſi-tôt venir ces Héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, & finit ſon diſcours en exhortant les autres Femmes à imiter dans l'occaſion un ſi bel exemple.

Deſcription d'une Fête.

Les Peres de Familles ne manquent jamais d'apporter au Temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, & on fait le même de tous les préſens, qui ſont offerts à la Nation. On les expoſe à la porte du Temple, dont le Gardien, après les avoir préſentés aux Eſprits, les porte chez le Soleil, qui les diſtribuë à qui bon lui ſemble. Les Semences ſont pareillement offertes devant le Temple avec de grandes cérémonies : mais les Offrandes, qui s'y font de pains & de farines à chaque nouvelle Lune, ſont pour le profit des Gardiens du Temple.

Prémices offertes dans le Temple.

Les Mariages des Natchez ne différent preſque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence, qui s'y trouve, conſiſte en ce qu'ici le futur Epoux commence par faire aux Parens de la Fille les préſens, dont on eſt convenu, & que les Nôces ſont ſuivies d'un grand Feſtin. La raiſon, pour laquelle il n'y a guére que les Chefs, qui ayent pluſieurs Femmes, c'eſt que pouvant faire cultiver leurs Champs par le Peuple, ſans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs Epouſes ne leur eſt point à charge. Les Chefs ſe marient avec encore moins de cérémonie, que les autres. Ils ſe contentent de faire avertir les Parens de la Fille, ſur laquelle ils ont jetté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs Femmes : mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs Cabannes ; les

Des Mariages.

les autres reſtent chez leurs Parens, où leurs Maris les viſitent, quand il leur plaît. La jalouſie ne régne point dans ces Mariages; les Natchez ſe prêtent même ſans façon leurs Femmes, & c'eſt apparemment de-là, que vient la facilité, avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres. 1721. Décembre.

De la Levée des Soldats.

Lorſqu'un Chef de Guerre veut lever un Parti, il plante dans un endroit marqué pour cela deux Arbres ornés de Plumes, de Fléches, & de Caſſe-têtes, le tout peint en rouge, auſſi-bien que les Arbres, qui ſont encore picqués du côté, où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler, ſe préſentent au Chef, bien parés, le viſage barboüillé de différentes couleurs, & lui déclarent le deſir, qu'ils ont de pouvoir apprendre ſous ſes ordres le métier des Armes; qu'ils ſont diſpoſés à endurer toutes les fatigues de la guerre, & prêts à mourir, s'il le faut, pour la Patrie.

Des Proviſions.

Quand le Chef a le nombre de Soldats, que demande l'expédition, qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage, qui ſe nomme *la Médecine de la Guerre*. C'eſt un vomitif fait avec une racine boüillie dans l'eau: on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de ſuite, & que l'on rend preſque auſſi-tôt avec les plus violens efforts. On travaille enſuite aux préparatifs, & juſqu'au jour fixé pour le départ, les Guerriers ſe rendent ſoir & matin dans une Place, où après avoir bien danſé, & raconté leurs beaux faits d'Armes, chacun chante ſa chanſon de mort. Ce peuple n'eſt pas moins ſuperſtitieux ſur les ſonges, que les Sauvages du Canada: il n'en faut qu'un de mauvais augure, pour rebrouſſer chemin, quand on eſt en marche.

Des marches & des campemens.

Les Guerriers marchent avec beaucoup d'ordre, & prennent de grandes précautions pour camper, & pour ſe rallier. On envoye ſouvent à la découverte, mais on ne poſe point de Sentinelles pendant la nuit: on éteint tous les feux, on ſe recommande aux Eſprits, & on s'endort avec ſécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, & d'avoir toujours près de ſoi ſes Armes en bon état. Les Idoles ſont expoſées ſur une perche panchée du côté des Ennemis, & tous les Guerriers, avant que de s'aller coucher, paſſent les uns après les autres, le Caſſe-tête à la main, devant ces prétenduës Divinités. Ils ſe tournent enſuite vers le

1721. Décembre.

Pays ennemi, & font de grandes menaces, que le vent emporte ſouvent d'un autre côté.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent ſur leurs Priſonniers durant la marche les cruautés, qui ſont en uſage dans le Canada. Lorſque ces Malheureux ſont arrivés au grand Village, on les fait chanter & danſer pluſieurs jours de ſuite devant le Temple. Après quoi ils ſont livrés aux Parens de ceux, qui ont été tués durant la Campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis après avoir eſſuyé leurs larmes avec les chevelures, que les Guerriers ont rapportées, ils ſe cotiſent pour récompenſer ceux, qui leur ont fait préſent de leurs Eſclaves, dont le ſort eſt toujours d'être brûlés.

Des Priſonniers.

Les Guerriers changent de nom à meſure qu'ils font de nouveaux Exploits; ils les reçoivent des anciens Chefs de Guerre, & ces noms ont toujours quelque rapport à l'action, par laquelle on a mérité cette diſtinction; ceux qui pour la premiere fois ont fait un Priſonnier, ou levé une Chevelure, doivent pendant un mois s'abſtenir de voir leurs Femmes, & de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquoient, les ames de ceux, qu'ils ont tués ou brûlés, les feroient mourir, ou que la premiere bleſſure, qu'ils recevroient, ſeroit mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage ſur leurs Ennemis. Si le Soleil commande ſes Sujets en perſonne, on a grand ſoin qu'il ne s'expoſe pas trop, moins peut-être par zèle pour ſa conſervation, qu'à cauſe que les autres Chefs de Guerre, & les Principaux du Parti ſeroient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Noms des Guerriers.

Les Jongleurs des Natchez reſſemblent aſſez à ceux du Canada, & traitent les Malades à peu près de la même façon. Ils ſont bien payés, quand le Malade guérit; mais s'il meurt, il leur en coûte ſouvent à eux-mêmes la vie. Il y a dans cette Nation une autre eſpéce de Jongleurs, qui ne courent pas moins de riſques, que ces Médecins. Ce ſont certains Vieillards fainéans, qui pour faire ſubſiſter leurs Familles, ſans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluye, ou le beau tems, ſelon les beſoins. Vers le Printems on ſe cotiſe pour achetter de ces prétendus Magiciens un tems favorable aux biens de la terre. Si c'eſt de la Pluye, qu'on demande, ils ſe rempliſſent la bouche d'eau, & avec un chalu-

Des Jongleurs.

meau, dont l'extrémité eſt percée de pluſieurs trous, comme un entonnoir, ils ſouflent en l'air du côté, où ils apperçoivent quelque nuage, tandis que, le Chichikoué d'une main, & leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un, & levent l'autre en l'air, invitant par des cris affreux les nuages à arroſer les campagnes de ceux, qui les ont mis en œuvre. 1721. Décembre.

S'il eſt queſtion d'avoir du beau tems, ils montent ſur le toît de leurs Cabannes, font ſigne aux nuages de paſſer outre, & ſi les nuages paſſent, & ſe diſſipent, ils danſent & chantent autour de leurs Idoles, puis avalent de la fumée de tabac, & préſentent au Ciel leurs Calumets. Tout le tems que durent ces opérations, ils obſervent un jeûne rigoureux, & ne font que danſer & chanter; ſi on obtient ce qu'ils ont promis, ils ſont bien récompenſés; s'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont mis à mort ſans miſéricorde. Mais ce ne ſont pas les mêmes, qui ſe mêlent de procurer la pluye & le beau tems; leurs Génies, diſent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Du Deuil.

Le deuil parmi ces Sauvages conſiſte à ſe couper les cheveux, à ne ſe point peindre le viſage, & à ne ſe point trouver aux Aſſemblées; mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu ſçavoir non plus s'ils célébrent la grande Fête des Morts, dont je vous ai donné la deſcription; il paroît que dans cette Nation, où tout eſt en quelque façon eſclave de ceux, qui commandent, tous les honneurs mortuaires ſont pour ceux-ci, ſur-tout pour le Soleil, & pour la Femme-Chef.

Des Traités.

Les Traités de paix & d'alliance ſe font avec beaucoup d'appareil, & le Grand Chef y ſoûtient toujours ſa dignité en véritable Souverain. Dès qu'il eſt averti du jour de l'arrivée des Ambaſſadeurs, il donne ſes ordres aux Maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, & nomme ceux, qui doivent nourrir tour à tour ces Envoyés. Car c'eſt aux dépens de ſes Sujets, qu'il fait tous les frais de l'Ambaſſade. Le jour de l'entrée des Ambaſſadeurs, chacun a ſa place marquée ſelon ſon rang, & quand ces Miniſtres ſont à cinq cent pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix.

Ordinairement l'Ambaſſade eſt compoſée de trente Hommes & de ſix Femmes. Six des meilleures Voix marchent à la tête du cortége, & entonnent, les autres ſuivent, & le Chichikoué ſert à régler la meſure. Quand le Soleil fait ſigne aux

1728. Décembre.

Ambaſſadeurs d'approcher, ils ſe remettent en marche; ceux, qui portent le Calumet, danſent en chantant, ſe tournent de tous côtés, ſe donnent de grands mouvemens, & font quantité de grimaces & de contorſions. Ils recommencent le même manége autour du Grand Chef, quand ils ſont arrivés auprès de lui; ils le frottent enſuite avec leur Calumet depuis les pieds juſqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur Troupe.

Comment le Soleil donne audience aux Ambaſſadeurs

Alors ils rempliſſent un Calumet de tabac, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous enſemble vers le Grand Chef, & lui préſentent le Calumet allumé. Ils fument avec lui, pouſſent vers le Ciel la premiere vapeur de leur Tabac, la ſeconde vers la Terre, & la troiſiéme autour de l'Horiſon. Cela fait, ils préſentent leurs Calumets aux Parens du Soleil, & aux Chefs ſubalternes. Ils vont enſuite frotter de leurs mains l'eſtomach du Soleil, puis ils ſe frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils poſent leurs Calumets ſur des fourches vis-à-vis le Grand Chef, & l'Orateur de l'Ambaſſade commence ſa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait ſigne aux Ambaſſadeurs, qui juſques-là étoient demeurés debout, de s'aſſeoir ſur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leur diſcours, & parle auſſi une heure entiere. Enſuite un Maître des cérémonies allume un grand Calumet de paix, & y fait fumer les Ambaſſadeurs, qui avalent la premiere gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur ſanté; tous ceux, qui aſſiſtent à l'audience, leur font le même compliment, puis on les conduit dans la Cabanne, qui leur eſt deſtinée, & où on leur donne un grand repas. Le ſoir du même jour le Soleil leur rend viſite; mais quand ils le ſçavent prêt à ſortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent ſur leurs épaules dans leur logis, & le font aſſeoir ſur une grande peau. L'un d'eux ſe place derriere lui, appuye ſes deux mains ſur ſes épaules, & le ſecouent aſſez lontems, tandis que les autres, aſſis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces viſites recommencent tous les matins & tous les ſoirs; mais à la derniere, le cérémonial change. Les Ambaſſadeurs plantent un poteau au milieu de leur Cabanne, & s'aſſeoient tout autour: les Guerriers, qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, danſent, & tour à tour frap-

pent le poteau, & raconten leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des préſens aux Ambaſſadeurs. Le lendemain ceux-ci ont pour la premiere fois la permiſſion de ſe promener dans le Village, & tous les ſoirs on leur donne des Fêtes, qui ne conſiſtent que dans des danſes. Quand ils ſont ſur leur départ, les Maîtres de cérémonies leur font fournir toutes les proviſions, dont ils ont beſoin pour leur voyage, & c'eſt toujours aux dépens des Particuliers. 1721. Décembre.

La plûpart des Nations de la Louyſiane avoient autrefois leur Temple, auſſi-bien que les Natchez, & dans tous ces Temples il y avoit un feu perpétuel. Il ſemble même que les *Mauhdiens* avoient ſur tous les Peuples de cette Partie de la Floride une eſpéce de primatie de Religion, car c'étoit à leur feu, qu'il falloit rallumer celui, que par négligence, ou par malheur on avoit laiſſé éteindre. Mais aujourd'hui le Temple des Natchez eſt le ſeul, qui ſubſiſte, & il eſt en grande vénération parmi tous les Sauvages, qui habitent dans ce vaſte Continent, & dont la diminution eſt auſſi conſidérable, & a été encore plus prompte, que celles des Peuples du Canada, ſans qu'il ſoit poſſible d'en ſçavoir la véritable raiſon. Des Nations entieres ont abſolument diſparu depuis quarante ans au plus. Celles qui ſubſiſtent encore, ne ſont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient, lorſque M. de la Sale découvrit ce Pays. Je vous quitte, Madame, pour des raiſons, que j'aurai l'honneur de vous expliquer bien-tôt. Je ſuis, &c. Religion du Feu dans la Floride.

TRENTE-UNIÉME LETTRE.

Voyage depuis les Natchez juſqu'à la Nouvelle Orleans. Deſcription du Pays & de pluſieurs Bourgades des Sauvages, & de la Capitale de la Louyſiane.

A la Nouvelle Orleans, ce dixiéme de Janvier, 1722.

1722. Janvier.

MADAME,

ME voici enfin arrivé dans cette fameuſe Ville, qu'on a Deſcription

1722. Janvier.

de la Nouvelle Orleans.

nommé *la Nouvelle Orleans*. Ceux, qui lui ont donné ce nom, croyoient qu'Orleans eſt du genre féminin : mais qu'importe ? l'uſage eſt établi, & il eſt au-deſſus des régles de la Grammaire.

Cette Ville eſt la premiere, qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vû s'élever ſur ſes bords. Si les huit cent belles Maiſons, & les cinq Paroiſſes, que lui donnoit le Mercure il y a deux ans, ſe réduiſent encore aujourd'hui à une centaine de Barraques, placées ſans beaucoup d'ordre ; à un grand Magaſin, bâti de bois ; à deux ou trois Maiſons, qui ne pareroient pas un Village de France ; & à la moitié d'un méchant magaſin, qu'on a bien voulu prêter au Seigneur, & dont il avoit à peine pris poſſeſſion, qu'on voulut l'en faire ſortir, pour le loger ſous une tente ; quel plaiſir d'un autre côté de voir croître inſenſiblement cette future Capitale d'un beau & vaſte Pays, & de pouvoir dire, non pas en ſoupirant, comme le Héros de Virgile en parlant de ſa chere Patrie conſumée par les flammes : *& les Champs, où fut la Ville de Troye* (*a*) : mais rempli de l'eſpérance la mieux fondée ; ce lieu ſauvage & déſert, que les Cannes & les Arbres couvrent encore preſque tout entier, ſera un jour, & peut-être ce jour n'eſt-il pas éloigné, une Ville opulente, & la Métropole d'une grande & riche Colonie.

Vous me demanderez, Madame, ſur quoi je fonde cette eſpérance ? Je la fonde ſur la ſituation de cette Ville à trente-trois lieuës de la Mer, & au bord d'un Fleuve naviguable, qu'on peut remonter juſques-là en vint-quatre heures : ſur la fertilité de ſon terroir ; ſur la douceur & la bonté de ſon climat, par les trente dégrez de latitude-Nord ; ſur l'induſtrie de ſes Habitans ; ſur le voiſinage du Méxique, où l'on peut aller en quinze jours par Mer ; ſur celui de la Havane, qui eſt encore plus proche, des plus belles Iſles de l'Amérique & des Colonies Angloiſes. En faut-il davantage pour rendre une Ville floriſſante ? Rome & Paris n'ont pas eu des commencemens ſi conſidérables, n'ont pas été bâtis ſous de ſi heureux auſpices, & leurs Fondateurs n'ont pas rencontré ſur la Seine & ſur le Tybre les avantages, que nous avons trouvés ſur le Miciſſipi, auprès duquel ces deux Rivieres ne ſont que des ruiſſeaux. Mais avant que de m'engager à vous parler de ce qui peut ici exciter votre curioſité, je vais, Madame, pour aller par or-

(*a*) *Et Campos, ubi Troja fuit.*

dre, reprendre mon Journal, où je l'ai interrompu.

1722. Janvier.

Je reſtai aux Natchez beaucoup plus lontems, que je ne m'y étois attendu, & ce fut l'abandon, où j'y trouvai les François par rapport aux ſecours ſpirituels, qui m'y retint juſqu'après Noël. La roſée du Ciel n'eſt point encore tombée ſur ce beau Pays, qui plus qu'aucun autre, peut ſe vanter d'avoir en partage la graiſſe de la terre. Feu M. d'Iberville y avoit deſtiné un Jéſuite (*a*), qui l'accompagnoit au ſecond voyage, qu'il fit à la Louyſiane, dans le deſſein d'établir le Chriſtianiſme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la converſion n'entraînât celle de toutes les autres; mais ce Miſſionnaire, en paſſant par le Village des *Bayagoulas*, crut y trouver des diſpoſitions plus favorables à la Religion, & comme il ſongeoit à fixer ſa demeure parmi eux, il fut rappellé en France par des ordres ſupérieurs.

Miſſionnaires aux Natchez ſans fruit.

Dans la ſuite un Eccléſiaſtique (*b*) du Canada fut envoyé aux Natchez, & il y demeura aſſez lontems, mais il n'y fit point de Proſélytes, quoiqu'il eut gagné les bonnes graces de la Femme-Chef, qui par conſidération pour lui donna ſon nom à un de ſes Fils. Ce Miſſionnaire ayant été obligé de faire un voyage à la Maubile, fut tué en chemin par des Sauvages, qui ne vouloient apparemment que profiter de ſon bagage, ainſi qu'il étoit déja arrivé à un autre Prêtre (*c*) du côté des Akanſas. Depuis ce tems-là toute la Louyſiane au-deſſous des Illinois eſt demeurée ſans Prêtre, ſi on en excepte *les Tonicas*, leſquels ont eu pendant pluſieurs années un Eccléſiaſtique (*d*), qu'ils aimoient, qu'ils eſtimoient, qu'ils ont même voulu faire leur Chef, & qui cependant n'a pû perſuader à un ſeul d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Les François dépourvûs de ſecours ſpirituels.

Mais comment ſongeroit-on à prendre des meſures pour la converſion des Infidéles, tandis que les Domeſtiques mêmes de la Foi ſont preſque tous ſans Paſteurs. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Madame, que le Canton des Natchez étoit le plus peuplé de la Colonie; cependant il y avoit cinq ans qu'aucun François n'y avoit entendu la Meſſe, ni même vû un Prêtre. Je m'apperçus bien à la vérité que la privation des Sacremens avoit produit dans la plûpart cette indifférence pour les exercices de la Religion, qui en eſt le

(*a*) Le Pere Paul du Ru.
(*b*) M. de S. Cosme.
(*c*) M. Foucault.
(*d*) M. Davion.

1722. Janvier.

plus ordinaire effet ; toutefois pluſieurs me témoignerent beaucoup d'empreſſement de profiter de l'occaſion de mon voyage pour mettre ordre aux affaires de leur Conſcience, & je crus qu'il étoit de mon devoir de ne me pas faire prier pour leur procurer cette conſolation.

La premiere propoſition, que l'on me fit, ce fut de vouloir bien marier en face d'Egliſe des Habitans, qui en vertû d'un contrat civil, dreſſé en préſence du Commandant & du Commis principal, habitoient enſemble, ſans aucun ſcrupule, alléguant, auſſi-bien que ceux, qui avoient autoriſé ce concubinage, la néceſſité de peupler le Pays, & l'impoſſibilité d'avoir un Prêtre. Je leur repreſentai qu'il y en avoit aux Yaſous & à la Nouvelle Orleans, & que la choſe valoit bien la peine de faire le voyage ; on me répondit que les Contractans n'étoient en état, ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépenſe néceſſaire pour faire venir un Prêtre. Enfin le mal étoit fait ; il n'étoit plus queſtion que d'y remédier, & je le fis. Je confeſſai enſuite tous ceux, qui ſe préſenterent, mais le nombre n'en fut pas auſſi grand que je l'avois eſperé.

Départ des Natchez.

Rien ne me retenant plus aux Natchez. j'en partis le vint-ſix de Décembre aſſez tard, accompagné de M. DE PAUGER, Ingénieur du Roi, qui viſitoit la Colonie pour examiner les endroits, où il étoit à propos de conſtruire des Forts. Nous fîmes quatre lieuës, & nous campâmes ſur le bord d'une petite Riviere, que nous rencontrâmes à gauche, nous nous rembarquâmes le lendemain deux heures avant le jour, avec un vent contraire aſſez fort. Le Fleuve fait en cet endroit un circuit de quatorze lieuës, & à meſure que nous tournions, le vent tournoit avec nous, réfléchi par les terres & par les Iſles, que nous trouvâmes en grand nombre, de ſorte que nous l'eûmes tout le jour dans le nez. Nous ne laiſſâmes pourtant pas de faire encore dix lieuës ; & nous entrâmes dans une autre petite Riviere, qui eſt ſur la même main gauche. Toute la nuit nous entendîmes un fort grand bruit, & je ne doutai point que ce ne fût l'effet du vent, qui s'étoit renforcé, mais on m'aſſûra que la Riviere avoit été fort tranquille, & que le bruit, qui m'avoit éveillé, avoit été cauſé par des Poiſſons, qui battoient l'eau de leur queuë.

Deſcription du Village des *Tonicas*.

Le vint-huit, après avoir fait deux lieuës, nous arrivâmes à la Riviere des *Tonicas*, qui ne paroît d'abord qu'un ruiſſeau ; mais

mais à une portée de fusil de son embouchure elle forme un très-joli Lac. Si le Fleuve continue à se jetter, comme il fait de l'autre côté, tout cet endroit deviendra inabordable. La Riviere des Tonicas prend sa source dans le Pays des *Tchactas*, & son cours est fort embarrassé de Rapides. Le Village est au-delà du Lac sur un terrein assez élevé ; cependant on assûre que l'air y est mauvais, ce que l'on attribue à la qualité des eaux de la Riviere ; mais je croirois plutôt que cela vient de ce que ces eaux croupissent dans le Lac. Ce Village est bâti en rond autour d'une très-grande Place, sans enceinte, & médiocrement peuplé. 1722. Janvier.

La Cabanne du Chef est fort ornée en-dehors pour une Cabanne de Sauvage : on y voit des figures en relief, qui ne sont pas aussi mal faites, qu'on s'attend de les trouver. Le dedans est obscur, & je n'y remarquai que des cofres, qu'on m'assûra être remplis de hardes & d'argent. Ce Chef nous reçut très-poliment ; il étoit vêtu à la Françoise, & n'étoit nullement embarrassé dans cet habit. C'est de tous les Sauvages de la Louysiane celui, sur lequel nos Commandans comptent le plus : il aime notre Nation, & n'a pas lieu de se repentir des services, qu'il lui a rendus. Il négocie avec les François, ausquels il fournit des Chevaux & des Volailles, & il entend très-bien son commerce. Il a appris de nous à thésauriser, & il passe pour être fort riche. Il y a lontems qu'il ne paroît plus habillé en Sauvage, & il se pique même d'être toujours bien mis. Du Chef des Tonicas.

Les autres Cabannes de ce Village sont partie de figure quarrée, comme celle du Chef, partie rondes, comme aux Natchez ; la Place, sur laquelle elles donnent toutes, a environ cent pas de diamétre, & malgré un chaud étouffant, qu'il faisoit ce jour-là, les Jeunes-Gens se divertissoient à une espéce de truc assez semblable au nôtre. Il y a deux autres Villages de cette Nation, peu éloignés de celui-ci, & c'est tout ce qui reste d'un Peuple autrefois très-nombreux. J'ai dit qu'ils avoient un Missionnaire, qu'ils aimoient beaucoup ; j'ai appris qu'ils l'avoient chassé, il y a quelque tems, parce qu'il avoit brûlé leur Temple, qu'ils n'ont pourtant point rebâti, ni rallumé leur feu, preuve certaine de leur peu d'attachement à leur fausse Religion ; ils rappellerent même bientôt le Missionnaire, mais ils écoutoient tout ce qu'il vouloit leur dire avec Etat de cette Nation.

1722. Janvier. une indolence, qu'il n'a jamais pû vaincre, & il les a abandonnés à son tour.

De la Riviere Rouge. Du fond du Lac, ou de la Baye des Tonicas, on pourroit, si l'on naviguoit avec des Canots d'Ecorces, faire un portage de deux lieuës, qui en épargneroient dix sur ce Fleuve; mais avec des Pirogues cela n'est point pratiquable. Deux lieuës plus bas que la Riviere des Tonicas on laisse à main droite la Riviere rouge, ou *Rio Colorado*, à l'entrée de laquelle le fameux Ferdinand de Soto, le Conquérant de la Floride, termina ses jours & ses exploits, ou plutôt sa course vagabonde. Cette Riviere court Est & Oüest pendant quelque tems, puis tourne au Sud. Elle n'est guéres navigable pour les Pirogues, que pendant quarante lieuës, après quoi on ne trouve plus que des Marais impratiquables. Son embouchure me parut avoir environ deux cent toises de large. Dix lieuës au-dessus elle reçoit sur la main droite la Riviere Noire, autrement appellée la Riviere des *Ouatchitas*, laquelle vient du Nord, & n'a presque point d'eau pendant sept mois de l'année.

Concessions mal placées. On n'a pourtant pas laissé d'y placer plusieurs Concessions, qui selon toutes les apparences n'y feront pas fortune; le motif de cet Etablissement est le voisinage des Espagnols, qui de tout tems a été un appas funeste à cette Colonie; dans l'espérance de trafiquer avec eux, on laisse en friche les meilleurs terreins du Monde. *Les Natchitoches* sont établis sur la Riviere Rouge, & nous avons jugé à propos de bâtir chez eux un Fort, pour empêcher les Espagnols de s'établir plus près de nous. Nous campâmes le vint-neuf un peu au-dessous de l'embouchure de la Riviere Rouge dans une fort belle anse.

Pointe coupée. Le trentiéme, après avoir fait cinq lieuës, nous passâmes une seconde Pointe coupée: le Fleuve faisoit en cet endroit-là un fort grand détour; des Canadiens, à force de creuser un petit ruisseau, qui étoit derriere une pointe, y ont fait entrer les eaux du Fleuve, lesquelles se répandant avec impétuosité dans ce nouveau Canal, ont achevé de couper la pointe, & ont épargné aux Voyageurs quatorze lieuës de chemin. L'ancien lit est actuellement à sec, & n'a d'eau, que dans le tems de l'inondation, preuve évidente que le Micissipi se jette ici du côté de l'Est, & c'est à quoi on ne sçauroit faire trop d'attention, en s'établissant sur l'une & l'autre rive du Fleuve. On a depuis peu fondé ce nouveau Canal, & on y a filé

trente braſſes de corde, ſans trouver le fond.

1722. Janvier.

Immédiatement au-deſſous, & ſur la même main gauche, nous vîmes les foibles commencemens d'une Conceſſion, qui porte le nom de *Sainte Reyne*, & à la tête de laquelle ſont MM. DE COETLOGON & KOLLI. Elle eſt ſituée ſur un terrein très-fertile, & où l'on n'a point à craindre le débordement du Fleuve; mais avec rien on ne fait rien, ſurtout quand les Hommes manquent au travail, & l'amour du travail aux Hommes; & c'eſt l'état, où nous parut cette Conceſſion. Nous fîmes encore une lieuë ce jour-là, & nous gagnâmes la Conceſſion de Madame DE MEZIERES, où la pluye nous arrêta tout le jour ſuivant. Quelques Huttes couvertes de feuilles de Lattaniers, & une grande Tente de coutil forment préſentement cette Conceſſion; on y attend des Hommes & des Marchandiſes de la Riviere Noire, où ſont les Magaſins, & qu'on ne veut pas abandonner. J'ai bien peur qu'en voulant faire deux Etabliſſemens à la fois, on ne les manque tous deux.

Conceſſion de Sainte Reyne, & celle de Madame de Mezieres.

Le terrein, ſur lequel on a commencé celui-ci, eſt fort bon, mais il faut bâtir à un quart de lieuë du Fleuve, derriere une Cypriere, dont le fond eſt marécageux, & dont on pourroit tirer parti en y ſemant du Ris, & en y faiſant des Jardinages. Deux lieuës plus avant dans le Bois il y a un Lac de deux lieuës de circuit, dont les bords ſont couverts de gibier, & qui fournira peut-être du poiſſon, quand on en aura exterminé les Caïmans, qui y fourmillent. J'appris en cet endroit quelques ſecrets, que je vais, Madame, vous donner pour le prix qu'ils m'ont coûté; car je n'ai pas le loiſir d'en faire l'épreuve.

Le Cyprès mâle porte en ce Pays une gouſſe, qu'il faut, dit-on, cueillir verte, & dans laquelle on trouve un baume ſouverain pour les coupures. Celui, qui diſtile du Copalme, a entr'autres vertus, celle de guérir de l'Hydropiſie. La racine de ces grands Cotonniers, dont j'ai parlé ailleurs, & qu'on ce ceſſe point de trouver dans toute la route, que j'ai faite depuis le Lac Ontario, eſt un reméde aſſûré contre toutes ſortes d'écorchures: il en faut prendre la pellicule intérieure, la faire bouillir dans l'eau, baſſiner la playe de cette eau, & y mettre enſuite de la cendre de la pellicule même.

Obſervations.

Le premier jour de l'année 1722 nous allâmes dire la Meſſe

Conceſſion de M. Diron.

1722. Janvier. à trois lieuës de chez Madame de Mezieres dans une Conceſſion très-bien placée, & qui appartient à M. DIRON D'ARTAGUETTE, Inſpecteur Général des Troupes de la Louyſiane (*a*). On nous y apporta une Tortuë monſtrueuſe, & on nous aſſûra que ces Animaux venoient à bout de rompre une groſſe barre de fer: ſi le fait eſt vrai, & je voudrois l'avoir vû pour le croire, il faut que la ſalive de ces Animaux ſoit un grand diſſolvant: pour la jambe d'un Homme, je ne voudrois pas la riſquer dans leur gueule. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'avec celle, que je vis il y avoit dequoi raſſaſier dix Perſonnes de bon appétit. Nous reſtâmes tout le jour dans cette Conceſſion, qui n'eſt pas plus avancée que les autres, & qu'on appelle le *Bâton Rouge*.

Les *Bayagoulas*. Le lendemain nous fîmes onze lieuës, & nous campâmes un peu au-deſſous des *Bayagoulas*, que nous avions laiſſés à main droite, après y avoir viſité les ruines de l'ancien Village, dont je vous ai parlé. Il étoit très-peuplé il n'y a que vint ans; la Petite Vérole a fait périr une partie de ſes Habitans, les autres ſe ſont éloignés & diſperſés, on n'en a même aucune nouvelle depuis pluſieurs années, & on doute qu'il en reſte une ſeule Famille. Le terrein, qu'ils occupoient eſt magnifique; MM. PARIS y ont une Conceſſion, où l'on a planté à la ligne quantité de Mûriers blancs, & on y fait déja de fort belle Soye. On commence auſſi à y cultiver avec ſuccès le Tabac & l'Indigo. Si on travailloit partout de même, les Propriétaires des Conceſſions ſeroient bien-tôt plus que dédommagés de leurs avances.

Des *Oumas* & des *Chetimachas*. Le troiſiéme de Janvier nous arrivâmes vers les dix heures du matin au petit Village des *Oumas*, qui eſt ſur la gauche, & où il y a quelques Maiſons Françoiſes. Un quart de lieuë plus avant dans les terres eſt le grand Village. Cette Nation nous eſt fort affectionnée. Le Miciſſipi commence à fourcher deux lieuës plus haut: il s'eſt creuſé ſur la droite, où ſa pente le porte toujours, un Canal, qu'on appelle *la Fourche des Chetimachas* (*b*), & qui avant que de porter ſes eaux à la Mer, forme un Lac aſſez grand. La Nation des Chetimachas eſt preſque entiérement détruite, le peu, qui en reſte, eſt Eſclave dans la Colonie.

(*a*) Il eſt mort depuis peu Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

(*b*) Ou *Sitimachas*.

1722. Janvier.

Nous fîmes encore ce jour-là six lieuës au-delà des Oumas, & nous allâmes passer la nuit sur le bel Emplacement, où l'on avoit établi la Concession de M. le Marquis D'ANCENIS (a), qu'un incendie du Magasin Général, & plusieurs autres accidens arrivés coup sur coup ont réduite à rien. Les *Colapissas* y avoient formé un petit Village, qui n'a pas subsisté lontems. Le quatriéme nous arrivâmes avant midi au grand Village des Colapissas. C'est le plus beau de la Louysiane, toutefois on n'y compte que deux cent Guerriers, qui ont la réputation d'être fort braves. Leurs Cabannes ont la figure d'un Pavillon, comme celle des Sioux, aussi n'y fait-on du feu que rarement. Elles ont une double couverture; celle du dedans est un tissu de feuilles de Latanniers, celle du dehors est composée de Nattes.

Des *Colapissas.*

La Cabanne du Chef a trente-six pieds de diamétre: je n'en avois pas encore vû de si grande; car celle du Soleil des Natchez n'en a que trente. Dès que nous parûmes à la vûë de ces Villages, on y battit la quaisse, & nous fûmes à peine débarqués, qu'on vint me complimenter de la part du Chef. Je fus assez surpris en avançant vers le Village, de voir le Tambour vêtu d'une longue robe partie rouge, & partie blanche avec les manches rouges du côté du blanc, & blanches du côté du rouge. Je demandai l'origine de cet usage, & on me répondit qu'il n'étoit pas ancien; qu'un Gouverneur de la Louysiane avoit fait présent d'un Tambour à ces Sauvages, qui ont toujours été nos Alliés fidéles, & que cette espéce d'habit de Bedeau étoit de leur invention. Les Femmes sont ici mieux faites que celles du Canada, & leur maniere de s'habiller a aussi quelque chose de plus propre.

L'après-dîner nous fîmes encore cinq lieuës, & nous nous arrêtâmes aux *Cannes brûlées*, où la Concession de M. le Comte D'ARTAGNAN a une Habitation, qui doit lui servir d'entrepôt, si elle n'a pas le sort de presque toutes les autres. Cette Habitation est sur la gauche, & le premier objet, qui se présenta à ma vûë, fut une grande Croix élevée sur le bord du Fleuve, autour de laquelle on chantoit actuellement les Vêpres. C'est le premier endroit de la Colonie, depuis les Illinois, où j'aye trouvé cette marque de notre Religion. Deux Mousquetaires, Messieurs D'ARTIGUIERE, & DE BÉ-

Concession de M. le Comte d'Artagnan.

(a) Aujourd'hui Duc DE BETHUNE.

1712. Janvier.

NAC (*a*) ſont les Directeurs de cette Conceſſion, & c'étoit M. de Benac, qui avoit la direction de l'Habitation des Cannes brûlées, avec M. CHEVALIER, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi. Ils n'avoient point de Prêtre, & ce n'étoit pas leur faute : on leur en avoit donné un, dont ils ont été obligés de ſe défaire, parce que c'étoit un yvrogne, & qu'ils ont bien jugé qu'un mauvais Prêtre eſt plus capable de faire du mal dans un nouvel Etabliſſement, où il n'a point de Superieur, qui veille ſur ſa conduite, qu'on n'en peut tirer de ſervice.

Des Taenſas.

Entre les Colapiſſas & les Cannes brûlées on laiſſe à main droite le Terrein, où étoient autrefois les *Taenſas*, qui du tems de M. de la Sale faiſoient une grande figure dans ce Pays-ci, & qui ont entierement diſparu depuis quelques années. C'eſt le plus bel endroit, & le meilleur Terroir de toute la Louyſiane. M. de Meuſe, à qui il a été concedé, n'y a encore rien fait : il y entretient néanmoins un Directeur, qui n'a ni Hommes ni Marchandiſes.

Des Chapitoulas.

Le cinquiéme nous nous arrêtâmes pour dîner à un endroit, qu'on appelle *les Chapitoulas*, & qui n'eſt éloigné que de trois lieuës de la Nouvelle Orleans, où nous arrivâmes à cinq heures du ſoir. Les Chapitoulas & quelques Habitations voiſines ſont en très-bon état ; le terrein en eſt fertile, & il eſt tombé entre les mains de Gens habiles & laborieux. C'eſt le ſieur du Breuil & trois Freres Canadiens, nommés *Chauvins:* ceux-ci n'y ont apporté que leur induſtrie, laquelle s'eſt perfectionnée par la néceſſité de travailler pour ſubſiſter. Ils n'ont point perdu de tems, ils ne ſe ſont épargnés en rien, & leur exemple eſt une leçon pour ces Fainéans, dont la miſere décrie mal-à-propos un Pays, qui peut rendre au centuple tout ce qu'on y ſémera.

Je ſuis, &c.

(*a*) Ce Dernier eſt préſentement Capitaine dans les Troupes de la Louyſiane.

TRENTE-DEUXIÉME LETTRE.

Voyage de la Nouvelle Orleans à l'embouchure du Miciſſipi, deſcription de ce Fleuve juſqu'à la Mer. Réflexions ſur les Conceſſions.

A l'Iſle Touloufe, ou de la Baliſe, ce 26 de Janvier 1722.

MADAME,

1722. Janvier. Remarques ſur la ſituation de la nouvelle Orleans.

LES Environs de la Nouvelle Orleans n'ont rien de fort remarquable. Je n'ai pas trouvé cette Ville auſſi-bien ſituée qu'on me l'avoit dit : d'autres penſent autrement, voici les raiſons, ſur quoi ils ſe fondent ; je vous expoſerai enſuite les miennes. La premiere eſt qu'à une lieuë de-là, en tirant au Nord-Eſt, on a découvert une petite Riviere, qu'on a nommée *le Bayouc de S. Jean* (*a*), laquelle au bout de deux lieuës ſe décharge dans le Lac Pontchartrain, qui communique à la Mer ; par ce moyen, dit-on, il eſt aiſé d'entretenir un Commerce ſûr entre la Capitale, & la Maubile, le Biloxi, & tous les autres poſtes, que nous occupons près de la Mer. La ſeconde eſt qu'au deſſous de la Ville, le Fleuve fait un très-grand détour, qu'on a nommé *le détour aux Anglois*, lequel peut cauſer un retardement, qu'on a jugé très-avantageux pour éviter une ſurpriſe.

Ces raiſons ſont ſpécieuſes, mais elles ne me paroiſſent pas ſolides ; car en premier lieu, ceux mêmes, qui ont ainſi raiſonné, ſuppoſoient que l'entrée du Fleuve ne pouvoit recevoir que de petits Bâtimens : or dans cette ſuppoſition qu'a-t'on à craindre de la ſurpriſe, pour peu que la Ville ſoit fortifiée, comme je ſuppoſe à mon tour qu'elle le ſera bien-tôt ? Viendra-t'on l'attaquer avec des Chaloupes, ou avec des Bâtimens, qui ne peuvent point porter de Canons ? D'ailleurs, en quelque endroit que la Ville ſoit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas être défenduë par de bonnes Batteries,

(*a*) *Bayouc* en Langue Sauvage veut dire *Ruiſſeau*.

1722. Janvier.

& par un Fort, qui donneront au moins le tems d'être averti, & de ſe tenir prêts à recevoir les Ennemis ? En ſecond lieu, quelle néceſſité d'avoir cette communication, qui ne peut être que par le moyen des Chaloupes, avec des Poſtes, qu'on ne pourroit pas ſecourir, s'ils étoient attaqués ; dont réciproquement on ne pourroit tirer que de foibles ſecours, & qui ne ſont bons à rien pour la plûpart ? J'ajoûte que quand il faut faire remonter à un Vaiſſeau le détour aux Anglois, il faut d'un moment à l'autre changer de vent, ce qui peut les arrêter des ſemaines entieres pour faire ſept ou huit lieuës.

Peu de profondeur du Pays au-deſſous de la Nouvelle Orleans,

Un peu au-deſſous de la Nouvelle Orleans, le terrein commence à n'avoir pas beaucoup de profondeur des deux côtez du Miciſſipi, & cela va toujours en diminuant juſqu'à la Mer. C'eſt une pointe de Terre, qui ne paroît pas fort ancienne ; car pour peu qu'on y creuſe, on y trouve l'eau, & la quantité de battures & de petites Iſles, qu'on a vû ſe former depuis vint ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne laiſſe aucun doute que cette langue de terre ne ſe ſoit formée de la même maniere. Il paroît certain, que quand M. de la Sale deſcendit le Miciſſipi juſqu'à la Mer, l'embouchure de ce Fleuve n'étoit pas telle, qu'on la voit aujourd'hui.

Changemens arrivés à l'embouchure du Fleuve.

Plus on approche de la Mer, plus ce que je dis devient ſenſible : la Barre n'a preſque point d'eau dans la plûpart de ces petites iſſuës, que le Fleuve s'eſt ouvertes, & qui ne ſe ſont ſi fort multipliées, que par le moyen des Arbres, qui y ſont entraînés avec le courant, & dont un ſeul arrêté par ſes branches, ou par ſes racines dans un endroit, où il y a peu de profondeur, en arrête mille. J'en ai vû à deux cent lieuës d'ici des amas, dont un ſeul auroit rempli tous les Chantiers de Paris. Rien alors n'eſt capable de les détacher, le limon, que charie le Fleuve, leur ſert de ciment, & les couvre peu à peu ; chaque inondation en laiſſe une nouvelle couche, & après dix ans au plus les Cannes & les Arbriſſeaux commencent à y croître. C'eſt ainſi que ſe ſont formées la plûpart des Pointes & des Iſles, qui ſont ſi ſouvent changer de cours au Fleuve.

Départ de la Nouvelle Orleans.

Je n'ai rien à ajoûter à ce que je vous ai dit au commencement de la Lettre précédente, de l'état préſent de la nouvelle Orleans. L'idée la plus juſte, que vous puiſſiez vous en former, eſt de vous figurer deux cent Perſonnes, qu'on a envoyées

voyées pour bâtir une Ville, & qui ſont campés au bord d'un grand Fleuve, où ils n'ont ſongé qu'à ſe mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur ait dreſſé un Plan, & qu'ils ayent bâti des maiſons. M. de Pauger, que j'ai encore l'honneur d'accompagner, vient de me montrer un Plan de ſa façon : il eſt fort beau, & fort régulier ; mais il ne ſera pas auſſi aiſé de l'exécuter, qu'il l'a été de le tracer ſur le papier. Nous partîmes le vint-deux de Juillet pour nous rendre au Biloxi, où eſt le Quartier général. Entre la Nouvelle Orleans & la Mer, il n'y a point de Conceſſions ; elles auroient trop peu de profondeur, mais ſeulement de petites Habitations particulieres, & des Entrepots pour les grandes Conceſſions. 1722. Janvier.

Derriere une de ces Habitations, qui eſt ſur la droite, immédiatement au-deſſous du Détour aux Anglois, on voyoit il n'y a pas lontems un Village de *Chaouachas*, dont j'ai viſité les ruines. Je n'y trouvai d'entier que la Cabanne du Chef, qui reſſembloit aſſez à une Maiſon de nos Payſans de France, avec cette ſeule différence, qu'elle n'avoit point de fenêtres. Elle étoit conſtruite de branches d'Arbres, dont les vuides étoient remplis de feüilles de Lataniers ; la couverture étoit de même ſtructure. Ce Chef eſt très-abſolu, comme le ſont tous ceux de la Floride ; il ne chaſſe que pour ſon plaiſir, car ſes Sujets ſont obligés de lui faire part de leur Gibier. Son Village eſt préſentement de l'autre côté du Fleuve, une demie lieuë plus bas, & les Sauvages y ont tranſporté juſqu'aux oſſemens de leurs Morts. Des *Chaouachas*.

Un peu au-deſſous de leur nouvelle demeure la Côte eſt beaucoup plus élevée, que par tout ailleurs, & il me paroît que c'eſt là, qu'il falloit placer la Ville. Elle n'y ſeroit qu'à vint lieuës de la Mer, & avec un vent de Sud, ou de Sud-Eſt médiocre, un Navire y monteroit aiſément en quinze heures. Le ſoir du vint-troiſiéme nous quittâmes la Chaloupe, qui nous avoit amenés juſques-là, & nous nous embarquâmes dans un Brigantin, ſur lequel nous nous laiſſâmes dériver toute la nuit. Le lendemain au point du jour nous avions paſſé un nouveau circuit, que fait le Fleuve, & qu'on appelle *le Détour aux Piakimines*.

Nous nous trouvâmes peu de tems après au milieu des paſſes du Miciſſipi ; il y faut manœuvrer avec bien de l'attention,

1722. Janvier. pour ne pas être entraîné dans quelqu'une, d'où il seroit presque impossible de se tirer. La plûpart ne sont que des petits ruisseaux, & quelques-unes mêmes ne sont séparées que par des hauts fonds presque à fleur d'eau. C'est la barre du Micissipi, qui a si fort multiplié ces passes; car il est aisé de concevoir par la maniere, dont j'ai dit qu'il se formoit tous les jours de nouvelles terres, comment le Fleuve cherchant à s'échaper par où il trouve moins de résistance, se fait un passage, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre: d'où il pourroit arriver, si l'on n'y prenoit garde, qu'aucune de ces issuës ne fût pratiquable pour les Vaisseaux. Le soir du vint-quatre nous moüillâmes aude-là de la Barre, vis-à-vis la Balise.

De l'Isle Toulouse, ou de la Balise.

Le vent contraire nous y retenant encore, nous voulumes mettre à profit ce retardement. Hier vint-cinq, qui étoit un Dimanche, je commençai par chanter une grand'-Messe dans l'Isle, qu'on nommoit de *la Balise*, à cause d'une Balise, qu'on y avoit plantée pour la commodité des Navires. Je la benis ensuite, nous la nommâmes *Isle Toulouse*, & nous chantâmes le *Te Deum*. Cette Isle n'a gueres plus d'une demie lieuë de circuit, en y comprenant même une autre Isle, qui en est séparée par une Ravine, où il y a toujours de l'eau. D'ailleurs elle est très-basse, excepté un seul endroit, où l'inondation ne monte jamais, & où il y a assez d'espace, pour y construire un Fort & des Magasins. On pourroit y décharger les Vaisseaux, qui auroient de la peine à passer la Barre avec toute leur charge.

Salines.

M. de Pauger sonda cet endroit avec l'aiguille de sonde, & en trouva le fond assez dur, & de terre glaise, quoiqu'il en sorte cinq ou six petites Sources, qui ne jettent pas beaucoup d'eau; mais cette eau laisse sur la terre, où elle coule un très-beau sel. Quand le Fleuve est le plus bas, c'est-à-dire, pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau est salée autour de cette Isle: dans le tems de l'inondation, elle est tout-à-fait douce, & le Fleuve conserve sa douceur une bonne lieuë dans la Mer. Dans le reste du tems on la trouve un peu saumatre, quand on a passé la Barre. Ainsi c'est une pure fable, que ce qu'on a débité, que pendant vint lieuës le Micissipi ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer.

De la princi-

Nous passâmes le reste du jour M. de Pauger & moi, avec

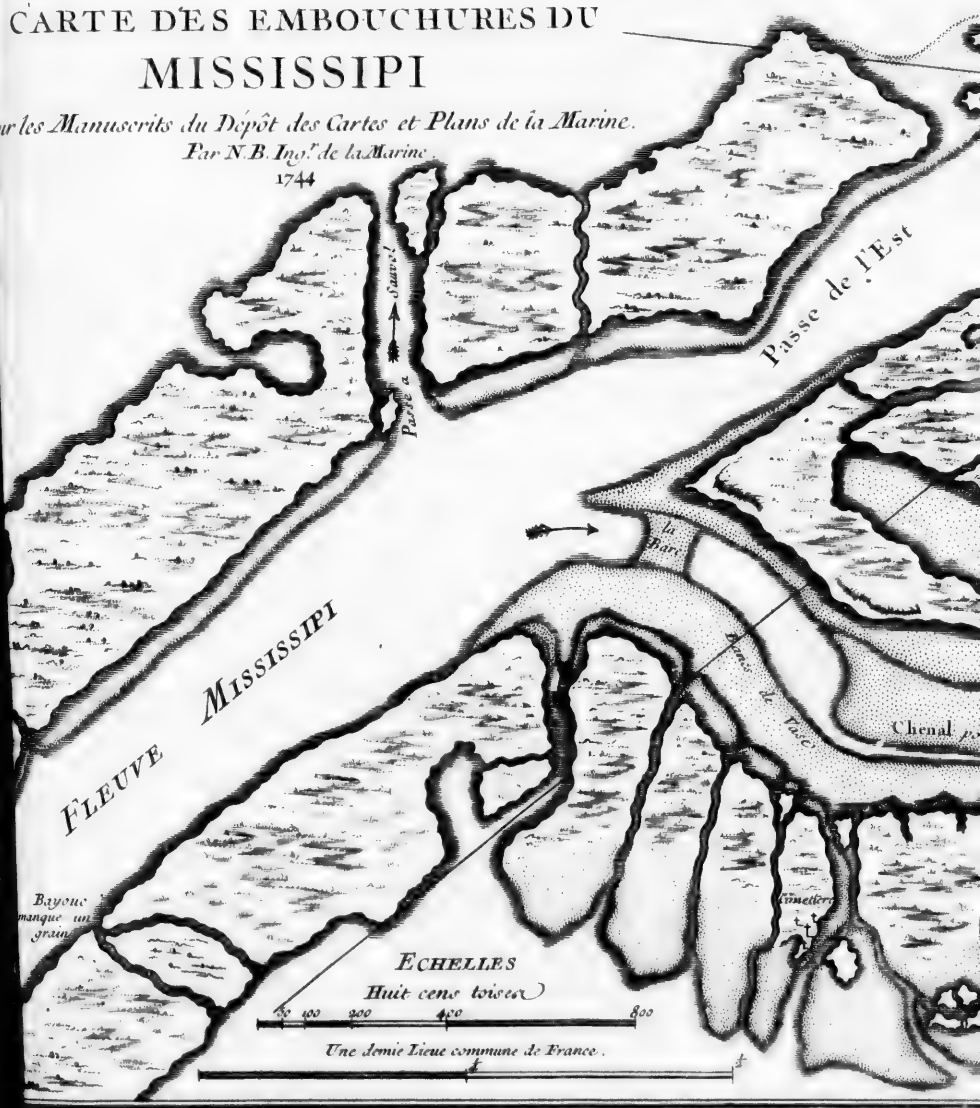
CAR

sur les M

Bayou
manque
grand

CARTE DES EMBOUCHURES DU MISSISSIPI

Sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine.
Par N.B. Ing.r de la Marine
1744



Passe de l'Est
Bancs de Vase Molle
Chenal pour les Vaisseaux
I. Toulouze
Fort de la Balise
Resif
Embouchure par où les Vaiss. entrent
GOLPHE DU MEXIQUE

D'UN
le Pilote
& à relev
gable ; &
l'avons tr
qui pourr
l'eſpace d
qu'à l'Iſle
Iſles , qui
aſſez haute
cent cinqu
lieu , fond
la main ,
De-là en
de quatre
pieds d'eau
l'ancrage
excepté de
quand ils
cres , mais
Barre , qui
Oueſt , qu
propremen
deur , enc
rencontre
ſes de large
Dans la
on fait l'O
cinquante
pieds de pr
fond. En r
fait encore
y a toujour
paſſe à Sau
loxi , en fa
que M. d'Ib
tournant en
Il faut e
pendant ci
qu'on laiſſe
ſes , une au

le Pilote Kerlaſio, qui commandoit le Brigantin, à ſonder & à relever la ſeule embouchure du Fleuve, qui ſoit navigable; & voici au juſte nos obſervations ſur l'état, où nous l'avons trouvée, car je ne réponds point des changemens, qui pourroient y arriver. Elle court Nord-Oueſt & Sud-Eſt l'eſpace de trois cent toiſes en montant de la pleine Mer juſqu'à l'Iſle Toulouſe, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites Iſles, qui n'ont point encore d'herbes, quoiqu'elles ſoient aſſez hautes. Dans tout cet intervale, ſa largeur eſt de deux cent cinquante toiſes, ſa profondeur de dix-huit pieds au milieu, fond de vaſe molle: mais il faut y naviger la ſonde à la main, quand on n'eſt pas pratique. 1722. Janvier. pale embouchure du Miciſſipi.

De-là en remontant, on fait encore le Nord-Oueſt l'eſpace de quatre cent toiſes, au bout deſquelles il y a encore quinze pieds d'eau, même fond: & il eſt à obſerver que par tout là l'ancrage eſt ſûr, & qu'on y eſt à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du Sud, & du Sud-Eſt, qui pourroient, quand ils ſont violens, faire chaſſer les Navires ſur leurs ancres, mais ſans danger, parce qu'ils iroient échouer ſur la Barre, qui eſt auſſi de vaſe molle: on fait enſuite le Nord-Oueſt, quart de Nord-Eſt pendant cinq cent toiſes. C'eſt-là proprement la Barre, douze pieds d'eau, moyenne profondeur, encore faut-il y manœuvrer avec attention, car on y rencontre des Bancs, cette Barre a deux cent cinquante toiſes de large entre des terres baſſes, & couvertes de roſeaux.

Dans la *paſſe de l'Eſt*, qui eſt immédiatement au-deſſus, on fait l'Oueſt en plein pendant une lieuë: elle a deux cent cinquante toiſes de largeur, & depuis quatre juſqu'à quinze pieds de profondeur. Puis tout à coup on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande paſſe au ſortir de la Barre, on fait encore le Nord-Oueſt l'eſpace de trois cent toiſes, & on y a toujours quarante-cinq pieds d'eau. On laiſſe à droite la *paſſe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faiſant le Nord: elle a pris ſon nom d'un Officier, que M. d'Iberville établit Commandant de la Colonie, en retournant en France. Autres paſſes.

Il faut enſuite retourner à l'Oueſt, quart Nord-Oueſt, pendant cinquante toiſes, & dans une maniere de Baye, qu'on laiſſe à gauche, au bout de cet eſpace, il y a trois paſſes, une au *Sud Sud-Eſt*, une autre au *Sud*, & la troiſiéme à

1722. Janvier. l'*Oueſt-Sud-Oueſt*. Cette Baye n'a néanmoins que dix toiſes de profondeur, & vint de diamétre ; mais ces paſſes ont peu d'eau. On continuë de ſuivre le même rhumb de vent, & au bout de cinquante autres toiſes il y a ſur la même main une ſeconde Baye, qui a vint toiſes de diamétre, & cinquante de profondeur. Elle contient deux petits paſſes, d'où les Canots d'écorce auroient bien de la peine à ſe tirer, auſſi ne les compte-t'on pas pour l'ordinaire.

De-là on tire à l'Oueſt pendant l'eſpace de cinq cent toiſes, & on ſe trouve vis-à-vis de *la paſſe à la Loutre*. Elle eſt ſur la main droite, & tournée au Sud-Sud-Eſt. Elle a cinq cent toiſes de large, mais il n'y peut entrer que des Pirogues. Enſuite on tourne au Sud-Oueſt pendant vint toiſes ; on revient à l'Oueſt pendant trois cent, puis à l'Oueſt, quart de Nord-Oueſt, l'eſpace de cent : à l'Oueſt-Nord-Oueſt autant, au Nord-Oueſt huit cent ; alors on trouve à gauche *la paſſe du Sud*, laquelle a deux cent cinquante toiſes de large, neuf braſſes d'eau à ſon entrée du côté du Fleuve, & deux pieds ſeulement à ſa ſortie dans la Mer.

Deux cent cinquante toiſes plus loin eſt *la paſſe du Sud-Oueſt*, même largeur à peu près ; jamais moins de ſept à huit pieds d'eau. Par ce travers le Pays commence à n'être plus ſi marécageux, mais il eſt noyé pendant quatre mois de l'année. Il eſt borné à gauche par une ſuite de petits Lacs, qui ſont au bout de celui des Chetimachas, & à droite, par *les Iſles de la Chandeleur* : on croit qu'entre ces Iſles il y a paſſage pour les plus grands Navires, & qu'il ſeroit aiſé d'y faire un très-bon Port. De grandes Barques peuvent remonter de la Mer juſqu'au Lac des Chetimachas, & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux Chênes du monde, dont toute cette Côte eſt couverte.

Moyen de creuſer la principale paſſe.

Je ſerois auſſi d'avis qu'on bouchât toutes les paſſes, à l'exception de la principale, & rien ne ſeroit plus aiſé ; il n'y auroit qu'à y faire entrer les Arbres flotans, dont le Fleuve eſt preſque toujours couvert. Il arriveroit de-là en premier lieu que le Fleuve ne ſeroit abordable, même aux Barques & aux Canots, que par un côté, ce qui mettroit la Colonie à l'abri des ſurpriſes ; en ſecond lieu, que toute la force du courant du Fleuve étant réunie, ſon unique embouchure ſe creuſeroit d'elle-même auſſi bien que la Barre. Je fonde cette con-

jecture sur ce qui est arrivé aux deux Pointes coupées, dont je vous ai parlé. Il n'y auroit plus alors qu'à entretenir le Canal, & à empêcher que les Arbres flottans n'y causent aucun embarras, ce qui ne me paroît pas bien difficile. 1722.

Largeur du Fleuve entre les passes.

Pour ce qui est de la largeur du Fleuve entre les passes, c'est-à-dire, pendant les quatre lieuës qu'il y a de l'Isle Toulouse à la passe du Sud-Oüest, elle n'est jamais plus que de cinquante toises : mais immédiatement au-dessus de cette passe, le Micissipi reprend insensiblement sa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & rarement plus de deux milles. Sa profondeur va aussi toujours en augmentant depuis la Barre, ce qui est le contraire de tous les autres Fleuves, qui sont ordinairement plus profonds à mesure qu'ils approchent de la Mer.

Ce seroit ici, Madame, le lieu de vous entretenir sur ce qui a fait échouer ces nombreuses Concessions, qui ont fait tant de bruit en France, & sur lesquelles tant de personnes avoient fondé les plus grandes espérances; mais j'aime mieux remettre cela à notre premiere entrevuë, & me borner présentement à vous faire part des réflexions, que j'ai faites sur la maniere de s'établir en ce Pays, si le mauvais succès de tant d'efforts & d'avances inutiles n'en dégoûte pas notre Nation.

Où il faudroit placer les Habitations.

Il me paroît que ce n'est point sur le bord du Fleuve, qu'il faudroit placer les Habitations; mais je voudrois qu'on les reculât au moins d'un quart de lieuë, ou même d'une demie lieuë. Je n'ignore pas qu'il est possible de se garantir des débordemens ordinaires par de bons Fossés; mais je trouve que c'est une grande incommodité que de se loger sur un terrein, où, pour peu que l'on creuse, on trouve l'eau d'abord : par conséquent l'on ne peut avoir ni Cellier ni Cave. Je pense même qu'on gagneroit beaucoup en abandonnant le champ libre à l'inondation annuelle du Fleuve surtout le terrein, qui n'est pas bien sec, & ce terrein ne resteroit pas inutile.

Le limon, qui y demeure, quand les eaux se sont retirées, le renouvellent & l'engraissent; on pourroit en employer une partie en pâturages, on semeroit sur l'autre du Ris, des Légumes, & généralement tout ce qui demande des terres grasses & mouillées. Avec le tems sur les deux Rives du Micissipi on ne verroit plus que des Jardins, des Vergers &

1722. Janvier.

des Prairies, qui suffiroient pour nourrir le Peuple, & fourniroient même la matiere d'un commerce utile avec nos Isles, & les autres Colonies voisines. Enfin je crois pouvoir répondre, pour avoir mis pied à terre deux ou trois fois tous les jours, dans le tems que je descendois le Fleuve, que presque par tout, à très-peu de distance des bords, on trouve des terreins élevés, où l'on pourroit bâtir sur un fond solide, & où le Froment viendroit fort bien, quand on y auroit donné de l'air, en éclaircissant les Bois.

Difficulté de naviger sur le Fleuve.

Pour ce qui est de la navigation sur le Fleuve, elle sera toujours difficile, quand il s'agira de le remonter, à cause de la force du courant, qui oblige même à une grande attention en descendant, parce qu'il porte souvent sur les pointes avancées, & sur les battures. Ainsi pour y naviger sûrement, il faut des Bâtimens, qui aillent à la voile & à la rame. D'ailleurs, comme il n'est pas possible de marcher la nuit, quand le tems est obscur, ces voyages seront toujours fort longs & fort coûteux, du moins jusqu'à ce que les bords du Fleuve soient peuplés de proche en proche dans toute l'étenduë du Pays, qui est entre les Illinois & la Mer.

D'où vient l'idée peu juste, qu'on a en France de ce Pays.

Voilà, Madame, quel est ce Pays, dont on a tant parlé depuis quelques années, & dont si peu de personnes ont une idée juste. Nous n'avons pas été les premiers Européens à en reconnoître la bonté, & à le négliger : Ferdinand de Soto l'a parcouru pendant trois années entieres, & son Historien (*a*) n'a pû lui pardonner de n'y avoir point fait un Etablissement solide. „ Où pouvoit-il aller, dit-il, pour trouver mieux ? “

Enfin, je n'ai encore oüi parler peu avantageusement de la Louysiane, qu'à trois sortes de personnes, qui ont été sur les lieux, & dont il est certain que le témoignage n'est nullement recevable. Les premiers sont les Marins, qui de la rade de l'Isle aux Vaisseaux, ou de l'Isle Dauphine, n'ont pû voir que cette Isle toute couverte d'un sable sterile, & la côte plus sablonneuse encore du Biloxi, & se sont laissé persuader que l'entrée du Micissipi étoit impratiquable aux Navires d'une certaine grandeur, ou qu'il falloit faire cinquante lieuës dans ce Fleuve, pour y trouver un terrein, qu'on pût habiter. Ils auroient bien changé de sentiment, s'ils avoient pû

(*a*) Garcillasso de la Vega, Histoire de la Conquête de la Floride.

1722. Janvier.

ſe défier de ceux, qui leur tenoient ce langage, & pénétrer les motifs, qui les faiſoient parler ainſi.

Les ſeconds ſont des Malheureux, qui chaſſés de France pour leurs crimes, ou leur mauvaiſe conduite, vraye ou ſuppoſée, ou qui pour éviter les pourſuites de leurs Créanciers, ſe ſont engagés dans les Troupes & dans les Conceſſions. Les uns & les autres ne regardant ce Pays, que comme un lieu d'exil, tout les y rebute : rien ne les intéreſſe au progrès d'une Colonie, dont ils ne ſont membres, que malgré eux, & ils s'embarraſſent fort peu des avantages, qu'elle peut procurer à l'Etat : la plûpart même ne ſont pas capables de les connoître.

Les troiſiémes ſont ceux, qui n'ayant vû que de la miſere dans un pays, pour lequel on a fait d'exceſſives dépenſes, lui attribuent ſans réflexion, ce qu'il faut uniquement rejetter ſur l'incapacité, ou ſur la négligence de ceux, qu'on avoit chargés de l'établir. Vous n'ignorez pas non plus les raiſons, qu'on avoit euës de publier que la Louyſiane poſſedoit dans ſon ſein de grands tréſors, & qu'elle nous approchoit des fameuſes Mines de Sainte Barbe, & d'autres plus riches encore, dont on ſe flattoit de chaſſer aiſément les Poſſeſſeurs : & parce que ces contes ridicules avoient trouvé créance dans l'eſprit des Sots, au lieu de s'imputer à eux-mêmes l'erreur, où les avoit engagés leur folle crédulité, ils ont déchargé leur mauvaiſe humeur ſur ce Pays, où ils n'ont rien trouvé de ce qu'on leur avoit promis.

Je ſuis, &c.

TRENTE-TROISIÉME LETTRE.

Deſcription du Biloxi. De la Caſſine, ou Apalachine. De la Cire de Myrthe, de la Maubile, des Tchactas, de la Baye S. Bernard. Voyage du Biloxi à la Nouvelle Orleans par le Lac de Pontchartrain.

A bord de l'Adour, ce cinquiéme Avril 1722.

MADAME,

1722. Février. Arrivée au Biloxi.

Le vint-ſix, après avoir fermé ma Lettre, je m'embarquai, & nous appareillâmes, mais après avoir couru une bordée au Sud, le vent redevenu contraire nous força de retourner à notre moüillage, & nous y reſtâmes encore les deux jours ſuivans. Le vint-neuf, nous levâmes l'ancre de bon matin, mais le Vent étoit ſi foible, & la Mer ſi groſſe, qu'en vint-quatre heures nous ne fîmes que quatorze lieuës, c'étoit la moitié du chemin, que nous avions à faire. Le trente nous n'eûmes ni le Vent plus favorable, ni la Mer plus tranquille juſques vers les quatre heures du ſoir, qu'une pluye déchargea le tems, qui étoit fort embrumé, & calma la Mer: mais au bout d'une heure ou deux la brume recommença, & devint ſi épaiſſe, que ne voyant pas à nous conduire; nous prîmes le parti de moüiller l'ancre. Le lendemain la brume ne ſe diſſipant point, nous nous mîmes dans la Chaloupe, M. de Pauger & moi, pour gagner la rade de l'Iſle aux Vaiſſeaux: nous y viſitâmes quelques Navires de France, & nous nous rendîmes vers les cinq heures du ſoir au Biloxi.

Deſcription de la côte & de la rade.

Toute cette Côte eſt extrêmement platte; les Vaiſſeaux Marchands n'en ſçauroient approcher plus près, que de quatre lieuës, & les plus petits Brigantins de deux. Il faut même que ceux-ci s'éloignent, quand le vent vient du Nord, ou du Nord-Oueſt, ou bien ils demeurent entierement à ſec, comme il arriva la nuit même après que je fus débarqué. La rade eſt tout le long de l'Iſle aux Vaiſſeaux, qui s'étend une petite

petite lieuë de l'Eſt à l'Oueſt, mais qui a très-peu de largeur. A l'Eſt de cette Iſle eſt *l'Iſle Dauphine*, autrefois *l'Iſle Maſſacre*, où il y avoit un Port aſſez commode, qu'un coup de vent ferma en deux heures, il y a un peu plus d'un an, en comblant de ſable ſon entrée. A l'Oueſt de l'Iſle aux Vaiſſeaux ſont tout de ſuite *l'Iſle des Chats*, ou *de Bienville*, *l'Iſle à Corne*, & les *Iſles de la Chandeleur*. 1722. Février.

Ce qu'on appelle le *Biloxi* eſt la Côte de la Terre-Ferme, qui eſt au Nord de la rade. Ce nom eſt celui d'une Nation Sauvage, qui étoit là autrefois, & qui s'eſt retirée vers le Nord-Oueſt, ſur les bords d'une petite Riviere, appellée *la Riviere des Perles*, parce qu'on y a pêché d'aſſez méchantes Perles. On ne pouvoit choiſir un plus mauvais endroit, pour y établir le Quartier général de la Colonie; il ne peut, ni recevoir aucun ſecours des Vaiſſeaux, ni leur en donner, pour les raiſons, que j'ai dites. D'ailleurs, la rade a deux grands défauts, l'ancrage n'y eſt pas bon, & elle eſt pleine de vers, qui perdent tous les Navires: la ſeule utilité, qu'on en peut tirer eſt de s'en ſervir à mettre à couvert les Vaiſſeaux d'un coup de vent, lorſqu'ils viendront pour reconnoître l'embouchure du Miciſſipi, laquelle n'ayant que des terres baſſes, il ſeroit dangereux d'en approcher dans un mauvais tems, ſans l'avoir reconnuë. Du Biloxi.

Le Biloxi ne vaut pas mieux pour la Terre, que pour la Mer. Ce n'eſt que du ſable, & il n'y croît guere que des Pins & des Cédres. La *Caſſine*, autrement nommée *Apalachine*, y pouſſe auſſi par tout en abondance: c'eſt un très-petit arbriſſeau, dont la feüille, infuſée comme celle du Thé, paſſe pour un bon diſſolvant, & un excellent ſudorifique: mais ſa principale qualité eſt d'être diuretique. Les Eſpagnols en font un grand uſage dans toute la Floride; c'eſt même leur boiſſon ordinaire. Elle commençoit à faire quelque fortune à Paris, lorſque j'en ſuis parti: mais nous étions dans un tems de mauvais augure pour les fortunes; elles paſſoient auſſi rapidement, qu'elles étoient promptes. Je ſçai pourtant que bien des perſonnes, qui font uſage de l'Apalachine, s'en loüent beaucoup. De la Caſſine.

Il y en a de deux eſpéces, qui ne différent, que par la grandeur des feüilles. Celles de la grande eſpéce ont plus d'un pouce de longueur, les autres ſont preſque de moitié plus petites.

1722. Février.

Leur figure & leur ſubſtance ſont à peu près comme celles des feüilles de Bouys, excepté qu'elles ſont plus arrondies par les extrêmités, & d'un verd plus clair. Le nom d'Apalachine, que nous avons donné à cet Arbriſſeau, vient des *Apalaches*, Peuples de la Floride, de qui les Eſpagnols en ont appris l'uſage, & voici la maniere de la préparer parmi les uns & les autres.

On met ſur le feu dans un pot de terre une certaine quantité de feüilles, & on les y fait griller juſqu'à ce que la couleur en ſoit devenuë rouſſâtre ; on y verſe enſuite lentement de l'eau, juſqu'à ce que le pot ſoit plein. Cette eau prend la couleur des feüilles, & mouſſe, quand elle eſt verſée, comme de la bierre. On la prend la plus chaude, qu'il eſt poſſible, & les Sauvages ſe paſſeroient plutôt de manger, que d'en boire le ſoir & le matin ; ils croiroient tomber malades, s'ils s'en abſtenoient, & on prétend que les Eſpagnols de la Floride ſont dans le même principe.

Une demie heure après, qu'on l'a priſe, on commence à la rendre, & cela dure une heure. Il eſt difficile de concevoir comment une boiſſon, qui ne fait preſque que couler, peut-être auſſi nourriſſante, qu'on aſſûre qu'elle l'eſt : on comprend mieux qu'elle nettoye tout ce qui embaraſſe le paſſage des urines, & cauſe les maux de reins. Quand les Sauvages veulent ſe purger, ils y mêlent de l'eau de Mer, & cela produit de grandes évacuations ; mais ſi la doſe d'eau de Mer étoit trop forte, ils en pourroient mourir, & cela n'eſt pas ſans exemple. Je l'ai vû prendre en France ſans tant de façon, & comme on fait le Thé, mais en doublant la doſe, & en la faiſant boüillir près d'un demi quart d'heure, & je ne doute pas qu'alors elle n'ait beaucoup effet.

De la Cire de Myrthe.

On trouve encore ici une eſpéce de Myrthe à larges feüilles, que je ſçavois déja être fort commune ſur les Côtes de l'Acadie, & des Colonies Angloiſes de ce Continent. Quelques-uns lui donnent le nom de Laurier, mais ils ſe trompent, ſa feüille a l'odeur du Myrthe, & les Anglois ne l'appellent point autrement que le *Myrthe à chandelle*. Cet Arbriſſeau porte une petite graine, qui dans le Printems eſt remplie d'une matiere balſamique, laquelle étant jettée dans l'eau boüillante, y ſurnage, & devient une cire verte, moins gluante, & plus friable, que celle des Abeilles, mais auſſi

1722. Février.

bonne à brûler. Le seul inconvénient, qu'on y a remarqué, est qu'elle se casse aisément, mais on la pourroit mêler avec une autre cire extrêmement liquide, qu'on recüeille dans les Bois des Isles de l'Amérique, ce qui n'est pourtant nécessaire, que supposé qu'on en voulût faire des Cierges. J'en ai vû des Bougies, qui donnoient une aussi belle lumiere, & qui duroient autant que les nôtres. Nos Missionnaires du Voisinage de l'Acadie y mêlent du suif, ce qui les rend sujettes à couler, parce que le suif ne s'allie pas bien avec cette cire. Le sieur Alexandre, qui est ici au service de la Compagnie en qualité de Chirurgien & de Botaniste, n'y met rien du tout, & ses bougies n'ont point ce défaut, la lumiere en est douce & fort claire, & la fumée, qui en sort, quand on les a soufflées, a une odeur de Myrthe fort agréable. Il espere même venir à bout de la blanchir, & il m'en a montré une masse, qui étoit plus qu'à demie blanche (*a*). Il prétend que si on lui donnoit cinq ou six Esclaves de ceux, qui sont les moins propres aux travaux ordinaires, pour cueillir la graine dans la saison, il en feroit assez de cire pour en charger un Vaisseau tous les ans.

De la Maubile.

A treize ou quatorze lieuës du Biloxi, en tirant à l'Est, on trouve la Riviere de la Maubile, qui coule du Nord au Sud, & dont l'embouchure est vis-à-vis de l'Isle Dauphine. Elle prend sa source dans le Pays des Chicachas, & son cours est d'environ cent trente lieuës. Son lit est très-étroit, & elle serpente beaucoup, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort rapide: mais il n'y a guere que les petites Pirogues, qui puissent la remonter, quand les eaux sont basses. Nous avons sur cette Riviere un Fort, qui a été lontems le Poste principal de la Colonie; les terres n'y sont pourtant pas bonnes, mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Espagnols, & c'étoit alors uniquement ce qu'on cherchoit.

On prétend qu'à quelques lieuës au-delà du Fort, on a découvert une Carriere; si cette découverte est réelle, & que la Carriere soit abondante, elle pourra bien empêcher l'abandonnement entier de ce Poste, que plusieurs Habitans commencent à quitter, ne pouvant se résoudre à cultiver plus lontems un terrein, qui ne répond pas aux peines, qu'ils pren-

(*a*) On y a renoncé, dit-on, parce que cette Cire en blanchissant s'altere considerablement.

1722. Février.

nent pour le faire valoir. Je ne crois pourtant pas qu'on se détermine aiſément à évacuer le Fort de la Maubile, quand il ne ſerviroit qu'à entretenir dans notre Alliance les Tchactas, Peuple nombreux, qui nous font une barriere néceſſaire contre les Chicachas, & contre les Sauvages voiſins de la Caroline. Garcilaſſo de la Vega, dans ſon Hiſtoire de la Floride, parle d'une Bourgade appellée *Mauvilla*, laquelle a ſans doute donné ſon nom à la Riviere, & à la Nation, qui étoit établie ſur ſes bords. Ces Mauviliens étoient alors très-puiſſans; à peine en reſte-t'il aujourd'hui quelques veſtiges.

De la Baye S. Bernard.

On eſt préſentement occupé à chercher à l'Oueſt du Miciſſipi un endroit propre à faire un Etabliſſement, qui nous approche du Mexique, & on croit l'avoir trouvé à cent lieuës de l'embouchure du Fleuve, dans une Baye, qui porte tantôt le nom de Sainte Magdeleine, tantôt celui de S. Loüis, & plus communément celui de S. Bernard. Elle reçoit pluſieurs Rivieres, dont quelques-unes ſont aſſez grandes, & c'eſt-là, que M. de la Sale prit terre, quand il eut manqué l'embouchure du Miciſſipi. On y a envoyé depuis peu un Brigantin pour la reconnoître, mais on y a trouvé des Sauvages, qui paroiſſent peu diſpoſés à nous recevoir, & qu'on n'a pas traités de maniere à les gagner. J'entends même dire que les Eſpagnols viennent de nous prévenir.

Il y a dans le vrai quelque choſe de plus preſſé, & de meilleur à faire, que cette Entrepriſe. Je ſçai que le Commerce eſt l'ame des Colonies, qu'elles ne ſont même utiles à un Royaume tel que le nôtre, que par cet endroit, & pour empêcher nos Voiſins de ſe rendre trop puiſſants; mais ſi on ne commence pas la culture des terres, le Commerce, après avoir enrichi quelques Particuliers, tombera bientôt, & la Colonie ne s'établira point. Le voiſinage des Eſpagnols peut avoir ſon utilité, mais laiſſons-les s'approcher de nous tant qu'ils voudront, nous ne ſommes point en état, & nous n'avons aucun beſoin de nous étendre davantage. Ils ſont aſſez pacifiques en ce Pays-ci, & ils n'y ſeront jamais aſſez forts pour nous inquieter; il n'eſt pas même de leur intérêt de nous chaſſer de ce Pays; & s'ils ne comprennent pas encore, ils comprendront ſans doute bien-tôt qu'ils ne ſçauroient avoir de meilleur barriere, que la Louyſiane, contre les Anglois.

1722. Mars.

Les chaleurs étoient déja bien incommodes au Biloxi dès la mi-Mars, & je conçois que quand le Soleil a une fois embrasé le sable sur lequel on y marche, le chaud doit y être excessif. On dit en effet que sans la brise, qui s'éleve assez régulierement tous les jours, entre neuf & dix heures du matin, & ne tombe qu'avec le Soleil, il ne seroit pas possible d'y vivre. L'embouchure du Micissipi est par les vint-neuf degrez de latitude, & la Côte du Biloxi par les trente : nous y eûmes dans le mois de Février quelques froids assez picquants, lorsque le vent soufloit du Nord & du Nord-Oüest, mais ils ne duroient pas ; ils étoient même quelquefois suivis de chaleurs assez vives, de tonnerres & d'orages, de sorte que le matin nous étions en Hyver, & l'après-midi en Eté. Avec quelques petits intervales de Printems & d'Automne, entre deux : la brise vient ordinairement de l'Est ; quand elle vient du Sud, ce n'est qu'un vent refléchi, lequel rafraîchit beaucoup moins, mais c'est toujours du vent, & quand il manque tout-à-fait, on ne respire point.

Climat du Biloxi.

Le vint-quatre de Mars je partis du Biloxi, où j'avois été arrêté par une jauniſſe, qui me dura plus d'un mois, & je repris la route de la Nouvelle Orleans, où je devois m'embarquer sur une Flûte de la Compagnie, nommée l'*Adour*. Je fis ce voyage dans une Pirogue, & je n'en avois point encore fait de plus désagréable. A cinq lieuës du Biloxi le vent d'Oüest, qui en trois heures m'avoit amené jusques-là, fit place à un vent de Sud si violent, que je fus contraint de m'arrêter. J'avois eu à peine le tems de dresser ma Tente, qu'une pluye épouvantable, accompagnée de tonnerre, nous inonda.

Départ du Biloxi.

Deux petits Bâtimens, qui étoient partis en même-tems que moi, voulurent profiter du vent, qui leur fit faire bien du chemin en peu d'heures, & je regrettois fort de n'en pouvoir pas faire autant, mais j'appris bien-tôt que leur sort avoit été plus digne de pitié que d'envie ; le premier fut dans un continuel danger du naufrage, & ses Passagers arriverent à la Nouvelle Orleans plus morts que vifs. Le second échoua à moitié chemin, & cinq Personnes se noyerent dans une Prairie, dont l'orage avoit fait un étang. Le vent dura toute la nuit avec la même violence, & la pluye ne cessa que le lendemain à midi. Elle recommença le soir, & continua jusqu'au jour avec le tonnerre.

1722. Mars.

Quand on range cette Côte à la vûë, elle paroît très-agréable, mais de plus près ce n'eſt pas la même choſe. C'eſt toujours un fond de ſable, comme au Biloxi, & on n'y trouve que de méchans Bois. J'y ai remarqué une eſpéce d'ozeille, qui a le même goût que la nôtre, mais dont les feüilles ſont plus étroites, & qui cauſe, dit-on, la dyſenterie. Il y a auſſi dans ces quartiers-là une eſpéce de Freſne, qu'on appelle *Bois d'amourette*, & dont l'écorce, qui eſt pleine de picquants, paſſe pour être un reméde ſouverain, & très-prompt contre le mal de dents.

Obſervation ſur cette Côte.

Le vint-ſix il plut tout le jour, & quoique la Mer fût calme, nous fîmes peu de chemin. Nous avançâmes un peu plus le vint-ſept, mais la nuit ſuivante nous nous égarâmes autour de l'Iſle aux Perles. Le lendemain nous allâmes camper à l'entrée du Lac Pontchartrain, ayant laiſſé peu de tems auparavant ſur la droite la Riviére aux Perles, qui a trois embouchures. La ſéparation de ces trois branches ſe fait à quatre lieuës de la Mer, & c'eſt un peu au-deſſus que les Biloxis ſe ſont placés.

Du Lac de Pontchartrain.

Après midi nous traverſâmes le Lac de Pontchartrain, cette traverſe eſt de ſept à huit lieuës, & à minuit nous entrâmes dans la Baye S. Jean. Ceux, qui les premiers naviguerent ſur le Lac, le trouverent, dit-on, tellement rempli de Caïmans, qu'ils ne pouvoient preſque pas donner un coup d'aviron, ſans en toucher quelqu'un. Ils y ſont préſentement très-rares, & nous en vîmes ſeulement quelques traces à notre campement, car ces Animaux font leurs œufs à terre. Après m'être un peu repoſé à la ſortie du Lac, je pourſuivis mon chemin par Terre, & j'arrivai avant le jour à la Nouvelle Orleans.

Difficulté de naviguer ſur le Fleuve en deſcendant.

1722. Avril.

Je n'y trouvai plus l'Adour, mais elle n'étoit pas loin, & je la joignis le lendemain premier Avril. L'inondation étoit dans ſon plein, par conſéquent le Fleuve beaucoup plus rapide, que je ne l'avois trouvé deux mois auparavant. D'ailleurs un Navire, ſurtout une Flûte, ne ſe manie pas auſſi aiſément qu'un Traverſier, & comme notre équipage n'étoit pas accoûtumé à cette navigation, nous eûmes bien de la peine à ſortir du Fleuve. Le Navire entraîné tantôt ſur un bord, & tantôt ſur un autre, engageoit ſouvent ſes vergues & ſes manœuvres dans les Arbres, & il fallut plus d'une

fois couper des manœuvres pour ſe tirer de cet embarras. 1722. Avril.

Ce fut bien pis encore, quand nous eûmes gagné les paſſes, car les courants nous entraînoient toujours dans la premiere avec une violence extrême. Nous nous enfournâmes même dans une des plus petites, & je ne conçois pas même encore comment nous pûmes nous en tirer. Nous en fûmes pourtant quittes pour un ancre, que nous y laiſſâmes; on en avoit déja perdu un deux jours auparavant, de ſorte qu'il ne nous en reſtoit plus que deux. Un ſi fâcheux début ne laiſſa point de nous donner à penſer, mais la jeuneſſe & le peu d'habileté de ceux, à qui on nous avoit confiés, nous inquietoit encore davantage.

Le Navire mal commandé.

L'Adour eſt un très-joli Bâtiment, du port de trois cent Tonneaux; cette Flûte étoit partie de France avec un bon Equipage, ſous la conduite d'un Capitaine, qui ſçavoit ſon Métier, & d'un Lieutenant, dont on diſoit auſſi beaucoup de bien. Celui-ci étoit reſté malade à S. Domingue: le Capitaine, peu après ſon arrivée au Biloxi, ſe brouilla avec un des Directeurs de la Compagnie, qui le démonta. Pour remplacer ces deux premiers Officiers, on a jetté les yeux ſur un jeune Maloin, qui eſt venu, il y a trois ans, à la Louyſiane en qualité de Pilotin, ou apprentif Pilote, & qui depuis ce tems là eſt parvenu à commander un Traverſier dans la rade du Biloxi, pour aller tantôt à la Maubile, & tantôt à la Nouvelle Orleans, y porter des proviſions. Il paroît avoir tout ce qu'il faut pour devenir habile Homme; il aime ſon métier, & il s'y applique, mais nous nous paſſerions bien de voir ſon apprentiſſage, ſurtout dans une navigation, qui a de grandes difficultés.

Il a pour ſecond l'Officier, qui eſt venu de France en qualité d'Enſeigne, c'eſt encore un jeune homme, fort propre à être Subalterne ſous des Chefs expérimentés, qui ne lui laiſſeroient que le ſoin d'exécuter leurs ordres. Il ſeroit difficile de trouver un Matelot plus brave contre la Tempête, qu'il a dès l'enfance affrontée dans les pénibles Pêches de Terre-Neuve, & deux ou trois naufrages, dont il s'eſt tiré heureuſement, lui ont inſpiré une confiance, dont je ſerai fort ſurpris, ſi à la fin il n'eſt pas mauvais marchand.

Notre premier Pilote paroît un peu plus mûr, que ces deux Officiers, & l'on fait ſurtout bien valoir la connoiſſance, qu'il

1722. Avril. a du *Canal de Bahama*, qu'il a déja passé une fois. C'est cependant bien peu pour connoître ce passage, le plus dangereux, qui soit dans les Mers de l'Amerique, où l'on compte les naufrages par milliers. D'ailleurs je crains fort qu'un petit air suffisant, que je lui trouve, ne produise quelque effet funeste. Il a deux Subalternes, qui sont de bons Enfans; nous avons cinquante Matelots Bretons, un peu mutins, mais forts & vigoureux, presque tous ont été à la Pêche de la Morue, & c'est une bonne école: leurs Officiers-Mariniers me paroissent gens de tête & d'exécution.

Cependant, malgré tous les retardemens, dont je vous ai parlé, nous moüillâmes le deuxiéme au soir en de-çà de la Barre; nous la passâmes le trois, & faute de vent, nous ne pûmes aller plus loin. Hier, nous fûmes encore arrêtés tout le jour, & cette nuit nous avons essuyé une tempête de vent du Sud, qui nous a fait remercier le Seigneur de n'avoir pas été en Mer si près de la Côte. J'espere, Madame, vous écrire dans peu de S. Domingue, où notre Flûte va prendre une Cargaison de Sucre, qui y est toute prête. Je profite de l'occasion d'un Traversier, qui remonte à la nouvelle Orleans, pour vous envoyer cette Lettre par un Vaisseau, qui doit aller en France en droiture.

Je suis, &c.

TRENTE-QUATRIÉME LETTRE.

Voyage jusqu'au Canal de Bahama. Naufrage de l'Adour; retour à la Louysiane le long de la Côte de la Floride; Description de cette Côte.

Au Biloxi, le cinquiéme de Juin 1722.

MADAME,

Je vous avois promis de vous écrire incessamment de Saint Domingue. M'en voici après deux mois aussi loin, que j'en étois alors; le récit du triste évenement, qui m'a ramené dans cette

cette Colonie, & qui n'a que trop justifié mes pressentimens, avec quelques observations sur un Pays, que je n'avois pas compté de parcourir, vont faire la matiere de cette Lettre. Je ne suis pas au reste autant à plaindre, que vous croyez. Je suis bien délassé de mes fatigues, j'ai couru de grands dangers, mais je m'en suis heureusement tiré; le mal passé n'est que songe, & souvent un songe agréable. 1722. Avril.

Il y avoit une demie heure au plus, que j'avois fermé ma Lettre, lorsque le vent s'étant rangé au Nord-Oueſt, nous appareillâmes. J'aurois crû que le respect dû au saint Jour de Pâques auroit engagé le Capitaine à differer au lendemain, d'autant plus qu'il étoit midi passé; mais il avoit peu de vivres, & un jour de retardement peut avoir des suites fâcheuses. Notre précipitation en a eû de plus funestes encore. Nous perdîmes bientôt la Terre de vuë, & au bout d'une heure, après avoir eu le plaisir de voir les eaux de la Mer & celles du Fleuve se mêler sans se confondre, nous n'apperçûmes plus aucune différence, & nous ne trouvâmes plus que de l'eau salée. L'Adour met à la voile.

On me dira, peut-être, que nous avions quitté le droit Canal, & je conviens que cela étoit peut-être, mais ce combat, que nous avions observé si près de l'embouchure, ne marque pas un Fleuve victorieux, qui s'ouvre un libre passage, & fait pendant vint lieuës la loy à l'Ocean. D'ailleurs, si ce fait étoit vrai, du moins dans le tems de l'inondation, où nous étions alors, comment auroit-on eu tant de peine à trouver l'embouchure du Fleuve? La seule différence de la couleur des eaux l'auroit indiquée aux moins attentifs?

A propos de cette couleur; j'ai dit que le Miciſſipi, après sa jonction avec le Missoury, prenoit la couleur des eaux de cette Riviere, qui sont blanches: mais croiriez-vous bien, Madame, que de toutes les eaux, qu'on peut embarquer pour la provision des Vaisseaux, il n'y en a point, qui se conservent si lontems que celles-ci sans se corrompre? D'ailleurs, elles sont excellentes à boire, quand on les a laissé reposer dans des Jarres, au fond desquelles on trouve une espéce de tartre blanc, qui, selon toutes les apparences, sert également à leur donner la couleur, qu'elles ont, à les purifier, & à les conserver. Observation sur l'eau du Miciſſipi.

Le douziéme à midi, après avoir essuyé pendant plusieurs jours des chaleurs excessives, & plus intolérables encore la Description de la Côte Sep-

1722. Avril. nuit, que le jour, nous découvrîmes *le Cap de Sed*, qui eſt ſur la Côte Septentrionale de l'Iſle de Cuba, & fort élevé. Au Soleil couchant nous étions par ſon travers, nous mîmes le Cap à l'Eſt, & nous rangeâmes la Côte à la vûë; le lendemain au point du jour nous étions vis-à-vis de la Havane; cette Ville eſt à dix-huit lieuës du Cap de Sed, & à moitié chemin on découvre une Montagne aſſez haute, dont le ſommet eſt une eſpéce de platon : on l'appelle *la Table à Marianne.*

tentrionale de Cuba.

Deux lieuës plus loin que la Havanne, il y a ſur la Côte un petit Fort, qui porte le nom *de la Hougue*, & de-là on commence à découvrir *le Pain de Matance.* C'eſt une Montagne, dont le ſommet a la forme d'un four, ou ſi l'on veut, d'un pain. Elle ſert à reconnoître la Baye de Matance, qui eſt éloignée de quatorze lieuës de la Havane. Le chaud augmentoit toujours, auſſi étions-nous ſur les confins de la Zone Torride : avec cela nous n'avions preſque point de vent, & nous n'avancions qu'à la faveur du courant, qui porte à l'Eſt.

Mauvaiſe manœuvre.

Le quatorziéme, vers les ſix heures du ſoir, on apperçut du haut du grand Mât la Terre de la Floride. Il n'eſt point de Navigateur prudent, qui à cette vûë, s'il n'a pas du moins ſix à ſept heures de jour à courir, ne revire de bord, & ne ſe ſoûtienne au large juſqu'au lendemain, n'y ayant point de parage au monde, où il ſoit plus important de voir clair, à cauſe de la diverſité des courants, qu'il ne faut jamais ſe flatter de bien connoître. Nous avions l'exemple aſſez récent des Galions d'Eſpagne, qui y périrent il y a quelques années, pour n'avoir pas pris la précaution, que je viens de dire. Le Chevalier D'HERE, Capitaine de Vaiſſeau, qui les accompagnoit, fit tout ſon poſſible pour engager le Général de la Flotte à attendre le jour pour entrer dans le Canal : il n'y réuſſit pas, & ne jugea point à propos de ſe jetter avec lui dans le précipice.

Notre Capitaine, à qui on avoit donné ſur cela de bons avis, étoit bien réſolu d'en profiter : mais trop de docilité fit ſur lui le même effet, qu'avoit produit la préſomption du Général Eſpagnol. Son premier Pilote, qui ſe croyoit le plus habile Homme du monde. & ſon Lieutenant, qui ne ſçavoit douter de rien, furent d'avis de continuer la route, & il n'eut pas la force de leur réſiſter. Il propoſa de faire au moins le

1722. Avril.

Nord-Eſt, & la ſuite nous a montré que, ſi ſon ſentiment avoit prévalu, nous aurions échapé au naufrage. Mais il ne put obtenir que le Nord-Nord-Eſt, le Pilote aſſûrant que les courants portoient avec impétuoſité à l'Eſt. Il diſoit vrai, mais ce n'eſt que quand on eſt près des terres de ce côté-là, comme ils portent à l'Oueſt de l'autre côté, où nous étions alors.

Naufrage de l'Adour.

A ſept heures la terre paroiſſoit encore aſſez éloignée, & on ne la pouvoit même découvrir que de la Hune; mais au bout d'une demie heure, le tems s'étant couvert, un Matelot remarqua à la faveur des éclairs que l'eau avoit changé de couleur. Il en avertit, mais ſon avis fut reçû avec riſée, on lui dit que c'étoit les éclairs, qui faiſoient paroitre l'eau blanche. Il ne ſe rebuta point, pluſieurs de ſes Camarades furent bientôt de ſon ſentiment: on voulut encore ſe mocquer d'eux, mais ils crierent ſi haut, & ils étoient en ſi grand nombre, que le Capitaine fit jetter la ſonde.

On ne trouva que ſix braſſes d'eau; l'unique parti ſûr, qu'il y avoit à prendre, étoit de moüiller dans le moment, mais il n'y avoit point d'ancre paré. On vouloit revirer de bord, & peut-être qu'il en étoit encore tems, ſi on eût fait diligence; mais on s'amuſa à ſonder de nouveau, & on ne trouva plus que cinq braſſes. On jetta tout de ſuite une troiſiéme fois la ſonde, & il n'y en avoit plus que trois. Imaginez-vous, Madame, des Enfans, qui ſe voyant entraînés dans un précipice, ſont uniquement attentifs à en connoître la profondeur, ſans prendre aucune meſure pour l'éviter.

Alors il s'éleva un bruit confus, chacun crioit à pleine tête, les Officiers ne pouvoient ſe faire entendre, & deux ou trois minutes après le Navire échoüa, il ſurvint dans l'inſtant une eſpéce d'orage, & la pluye, qui ſuivit de près, fit tomber le vent: mais il ſe releva bientôt, ſe rangea au Sud, & devint plus fort qu'auparavant. Le Navire commença auſſi-tôt à talonner ſur ſon gouvernail; on craignit avec raiſon que le grand Mât, qui à chaque ſecouſſe ſautoit aſſez haut, ne fît ouvrir le Navire, & ſon procès lui fut fait dans les formes ordinaires: il fut condamné & abbatu ſur le champ, après que le Capitaine lui eut donné le premier coup de hache, ſelon la régle.

Le Lieutenant s'embarqua enſuite dans la Chaloupe, pour tâcher de découvrir en quel lieu nous étions, & en quel état

1722. Avril. ſe trouvoit le Vaiſſeau. Il remarqua que ſur le devant nous n'avions que quatre pieds d'eau, & que le banc, ſur lequel nous étions échoués, étoit ſi petit, qu'il n'y avoit quaſi que la place du Navire, & que tout autour il auroit été à flot. Mais quand nous l'aurions évité, nous ne pouvions manquer de donner ſur un autre, car il en étoit environné, & à coup sûr, nous n'en aurions pas rencontré un ſi commode.

Le vent ſoufloit toujours avec violence; notre Flûte continuoit à talonner, & à chaque ſecouſſe nous nous attendions qu'elle alloit s'ouvrir. Tous les effets de la frayeur étoient peints ſur les viſages, & après le premier tumulte formé par les cris des Matelots, qui manœuvroient, & par les gémiſſemens des Paſſagers, qui ſe croyoient au moment de périr, un morne & profond ſilence ſe répandit ſur tout le Bâtiment. Nous ſçûmes depuis que quelques-uns prenoient ſecrettement leurs meſures pour n'être point ſurpris, au cas que le Vaiſſeau ſe briſât: non-ſeulement la Chalouppe, mais encore le Canot étoient à l'eau tout parés, & des Matelots affidés, avertis ſous main de ſe tenir prêts au premier ſignal. On m'aſſûra dans la ſuite, qu'on avoit bien compté de ne me pas laiſſer dans le danger.

Ce qui eſt certain, c'eſt que je paſſai la nuit ſans fermer l'œil, & dans la ſituation d'un homme, qui ne s'attend point à revoir le jour. Il parut néanmoins, & il nous découvrit la terre à plus de deux grandes lieuës de nous. Ce n'étoit point celle, que nous avions découverte d'abord, & que nous appercevions encore dans un grand éloignement, mais une terre baſſe, & qui nous ſembloit très-peu propre à être habitée. Cette vûë ne laiſſa pourtant pas de nous faire plaiſir, & de nous raſſûrer un peu.

Meſures, qu'on prend pour ſe ſauver.

On examina enſuite s'il y avoit quelque apparence de pouvoir remettre l'Adour à flot, & parce qu'il étoit bon d'avoir pluſieurs cordes à ſon arc, on ſongea en même-tems aux moyens de ſe tirer d'un auſſi mauvais endroit, ſuppoſé qu'il fût impoſſible de relever le Navire. On ſe ſouvint alors qu'on avoit embarqué un Batteau plat en botte, dans le deſſein de s'en ſervir à S. Domingue, pour charger les Sucres, qu'on y devoit prendre. C'étoit une précaution fort ſage du Capitaine, qui avoit été averti qu'en ce Pays-là le chargement retient ſouvent les Navires en rade beaucoup plus lontems, qu'il ne

convient aux intérêts des Armateurs, & à la ſanté des Equipages ; mais la Providence avoit eu ſans doute une autre vûë, en lui inſpirant cette penſée. Ce Batteau fut notre ſalut. 1722. Avril.

Je ne ſçai pas bien ce qui ſe paſſa le même jour entre les Officiers & le Pilote, mais on ne parla plus de relever le Bâtiment. Pluſieurs ont prétendu qu'on auroit fait pour y réuſſir des efforts inutiles ; mais le Capitaine s'eſt plaint plus d'une fois à moi de ce qu'on n'avoit pas voulu lui laiſſer faire cette tentative, comme il le ſouhaittoit. On réſolut donc dès le même jour de tranſporter tout le monde à terre, & l'on travailla tout le matin à conſtruire un Radeau, pour n'être par obligé de faire pluſieurs voyages.

On ne jugea pourtant pas à propos d'abandonner encore le Navire, & il n'y eut même que les Paſſagers, qui furent embarqués dans la Chaloupe & ſur le Radeau. A une portée de Canon du Bâtiment nous trouvâmes la Mer fort haute, & le Biſcuit, que l'on portoit à terre, fut moüillé ; une petite Pirogue, qui ſuivoit la Chaloupe, eut bien de la peine à ſe ſoûtenir, & le Radeau, qui portoit vint-deux hommes, fut emporté ſi loin par le courant, qu'on le crut perdu.

Sauvages ſur les Iſles des Martyrs.

La Chaloupe, où j'étois, faiſoit diligence pour arriver, afin d'aller enſuite au ſecours des autres, mais comme nous étions prêts à débarquer, nous apperçûmes une aſſez grande troupe de Sauvages armés d'Arcs & de Fléches, qui s'approchoient du rivage. Cette vûë nous fit faire réflexion, que nous nous étions embarqués ſans armes, & nous nous arrêtâmes quelque-tems ſans oſer avancer. Nous crûmes même, tout bien conſideré, qu'il étoit contre la prudence d'aller plus loin. Les Sauvages s'aperçurent de notre embarras, & en comprirent aiſément la cauſe. Ils s'approcherent, & nous crierent en Eſpagnols qu'ils étoient amis. Comme ils virent que cela ne nous raſſûroit pas, ils quitterent leurs armes, & vinrent nous trouver ayant de l'eau juſqu'à la ceinture.

Ce qui ſe paſſa entr'eux & nous.

Nous en fûmes bientôt environnés, & il eſt certain qu'embarraſſés, comme nous étions de hardes dans une Chaloupe, où nous ne pouvions nous remuer, il leur étoit fort aiſé de ſe défaire de nous. Ils nous demanderent d'abord ſi nous étions Anglois : nous leur répondîmes, que non, mais Alliés & bons Amis des Eſpagnols : ils en témoignerent beaucoup

1722. Avril.

de joye, nous inviterent à débarquer dans leur Isle, & nous assûrérent que nous y serions aussi sûrement que dans notre Bord. La défiance en certaines occasions ne sert qu'à marquer de la foiblesse, & fait naître des soupçons dangereux. Nous crûmes donc devoir nous rendre à l'invitation de ces Barbares, & nous les suivimes dans leur Isle, que nous reconnûmes être une *des Martyrs*.

Ce qu'il y eut de plaisant, est que ce qui acheva de nous déterminer à prendre ce parti, fut que la Pirogue, où il n'y avoit que quatre ou cinq Hommes, nous joignit, tandis que nous parlementions avec les Sauvages : nous risquions assûrément beaucoup à nous livrer sans armes entre les mains de ces Floridiens, & nous le reconnûmes bien dans la suite : quatre ou cinq Hommes de plus n'étoient pas capables de leur faire changer de sentiment, supposé que ces Barbares eussent eû de mauvais desseins contre nous ; & je ne pense point à la confiance, que nous inspira un renfort si léger, que je ne me représente ces Personnes, qui n'oseroient marcher seuls dans les ténébres, & que la présence d'un Enfant rassûre d'abord, en occupant leur imagination, qui seule cause toute leur frayeur.

Les Passagers entrent en défiance de l'Equipage.

Cependant nous ne fûmes pas plutôt débarqués dans l'Isle, qu'assés peu rassûrés de la part des Sauvages, nous entrâmes encore en défiance contre nos Officiers. Le Capitaine de l'Adour nous avoit conduit jusques-là ; mais dès qu'il nous eut mis à terre, il prit congé de nous, disant qu'il étoit obligé de retourner à son Bord, où il avoit encore bien des arrangemens à prendre, & qu'il nous enverroit incessamment tout ce qui pouvoit nous manquer, sur tout des armes. Il n'y avoit rien en cela que de raisonnable, & nous concevions bien que sa présence étoit nécessaire sur son Navire : mais nous fîmes réflexion qu'il n'en avoit fait sortir que les Passagers, & que tout l'Equipage alloit être réuni à bord, dès que cet Officier y seroit retourné.

Cela nous fit soupçonner que le Batteau, dont on nous avoit parlé, n'étoit qu'un leurre pour nous amuser, & qu'on ne nous avoit conduit à terre, que comme des Personnes, dont on étoit embarrassé, afin de pouvoir profiter de la Chaloupe & du Canot pour passer à la Havane, ou à S. Augustin de la Floride. Ces soupçons se fortifierent dans chacun de

nous, quand nous vîmes que nous avions tous eu la même pensée, ce concert nous fit juger qu'ils n'étoient point sans fondement : sur quoi il fut résolu entre nous que je retournerois au Navire avec le Capitaine, afin d'empêcher les résolutions violentes, si on étoit tenté d'en prendre quelqu'une. 1712. Avril.

Je déclarai donc au Capitaine que, puisque son Aumônier vouloit demeurer dans l'Isle, il ne convenoit point que j'y demeurasse aussi : qu'il étoit plus à propos de nous partager, & que j'étois résolu de ne point découcher du Bord, tandis qu'il y resteroit quelqu'un. Il parut un peu surpris de mon discours, mais il ne fit aucune résistance, & nous partîmes. Je trouvai en arrivant au Vaisseau, qu'on avoit éventé les voiles, pour voir, disoit-on, s'il y avoit moyen de le dégager : mais il y avoit bien d'autres manœuvres à faire pour cela, & on ne jugea pas à propos de les employer.

Au bout d'une demie heure le vent se jetta à l'Est, & devint très-fort, ce qui obligea de serrer les voiles ; mais cet orage fut le salut de ceux, qui étoient sur le Radeau, & qui avoient été emportés bien loin à la dérive. Les lames les rechasserent vers nous, & dès que nous les apperçûmes, le Capitaine leur envoya sa Chaloupe, qui remorqua le Radeau, & nous les ramena. Ces Malheureux, qui pour la plûpart étoient de pauvres Passagers, n'attendoient plus que la mort, & de notre côté nous commencions à désesperer de les pouvoir sauver, lorsque la Providence excita cette petite tempête pour les garantir du naufrage. Plusieurs Passagers sauvés par un coup de la Providence.

Au reste ma présence étoit plus nécessaire encore sur le Vaisseau, que je ne l'avois cru. Nos Matelots Bretons, pendant l'absence du Capitaine, avoient voulu noyer dans le vin leur chagrin & leurs inquiétudes : malgré le Lieutenant, qu'ils ne respectoient pas beaucoup, & que plusieurs n'aimoient point, ils avoient enfoncé la Cantine, & nous les trouvâmes presque tous yvres-morts. J'entrevis même dans l'Equipage quelques semences de division & de révolte, dont je crus qu'on devoit tout appréhender, si l'on n'y remédioit pas de bonne heure ; d'autant plus que le Capitaine, quoiqu'assez aimé des Matelots, ne sçavoit pas se faire obéir des Officiers-Mariniers, la plûpart fort portés à la mutinerie, & qui ne pouvoient souffrir son Lieutenant. Désordre dans l'Equipage.

Pour surcroît d'embarras, une troupe de Sauvages nous Embarras de

1722. Avril. avoit suivis de près, & nous comprîmes que, si nous n'avions point à craindre de violence de leur part, il ne nous seroit pas facile de nous délivrer de leurs importunités, surtout qu'il faudroit bien garder ce que nous ne voulions pas perdre. Le plus apparent se faisoit nommer *Dom Antonio*, & parloit assez bien Castillan. Il avoit encore mieux pris la gravité & les manieres des Espagnols. Dès qu'il voyoit quelqu'un bien mis, il lui demandoit s'il étoit *Cavallero*, & il avoit commencé par nous dire qu'il l'étoit lui-même, & des plus distingués de sa Nation. Il n'avoit pourtant pas les inclinations fort nobles; tout ce qu'il voyoit, lui faisoit envie, & si on ne l'eût empêché, lui & sa troupe ne nous auroient rien laissé, que ce qu'ils n'auroient pu emporter. Il me demanda ma Ceinture; je lui dis que j'en avois besoin, il comprit qu'elle ne m'étoit nécessaire que pour ma Soutane, & il me la demanda avec de grandes instances.

La part des Sauvages.

Qui étoient ces Sauvages.

Nous apprîmes de cet Homme que presque tous les Sauvages de sa Bourgade avoient été baptisés à la Havane, où ils faisoient tous les ans un voyage. Ils en sont éloignés de quarante-cinq lieuës, & ils font ce trajet dans de petites Pirogues fort plattes, sur lesquelles on n'oseroit assûrément se risquer pour passer la Seine à Paris. Dom Antonio nous ajoûta qu'ils avoient un Roi, qui se nommoit Dom Diego, & que nous verrions le lendemain. Il nous demanda ensuite quel parti nous voulions prendre, & s'offrit à nous conduire à Saint Augustin. Nous témoignâmes lui sçavoir gré de son offre, on le régala bien & tous ceux de sa suite, & ils s'en retournerent assez contens en apparence.

Ces Sauvages ont le corps plus rouge qu'aucun de ceux, que j'aye encore vûs : nous n'avons jamais pu sçavoir le nom de leur Nation : mais quoiqu'ils n'ayent pas trop bonne réputation, ils ne nous ont point paru assez méchans, pour être de ces *Calos*, ou *Carlos*, si décriés par leurs cruautés, & dont le Pays n'est pas loin des Martyrs. Je ne crois pas même ceux-ci Antropophages; mais peut-être ne nous parurent-ils si traitables, que parce que nous étions plus forts qu'eux. Je ne sçai ce qu'ils ont eu à démêler avec les Anglois, mais nous eûmes tout lieu de juger qu'ils ne les aimoient pas. La visite de Dom Antonio pouvoit bien n'avoir eu d'autre motif, que d'examiner si nous n'étions pas de cette Nation, ou s'ils ne risqueroient pas trop en nous attaquant.

Le

1722. Avril.

Le seiziéme je crus devoir aller rassûrer ceux, qui étoient restés dans l'Isle, & à qui on tint la parole, qu'on leur avoit donnée la veille: je passai presque tout le jour avec eux, & le soir à mon retour je trouvai tout le Navire en combustion. Les Auteurs du désordre étoient des Officiers Mariniers, & tout ce qu'il y avoit de meilleurs Matelots s'étoient rangés de leur parti. Ils en vouloient au Lieutenant, qui jusques-là, disoient-ils, les avoient traités avec beaucoup de hauteur & de dureté. Le vin, qu'ils avoient à discrétion, leur échauffoit de plus en plus la tête, & il n'étoit presque plus possible de leur faire entendre raison.

Dissension dans l'Equipage.

Le Capitaine montra en cette rencontre une sagesse, une fermeté, & une modération, qu'on n'auroit pas dû attendre de son âge, de son peu d'expérience, & de sa conduite passée: il sçut se faire aimer & craindre de Gens, qui n'écoutoient presque plus que leur fureur & leur caprice. Le Lieutenant de son côté étonna les plus mutins par son intrépidité, & ayant trouvé moyen de les séparer & de les occuper, il vint à bout de s'en faire obéir. On avoit enfin tiré du fond de Calle le Batteau tant promis, & on l'avoit porté dans l'Isle; il falloit le monter, se loger en attendant qu'il fût prêt, tirer du Navire les provisions de bouche, & les munitions, se fortifier contre les surprises des Sauvages; le Capitaine employa à ces travaux tous ceux, dont il étoit plus nécessaire de s'assûrer, & me pria de rester à bord, pour aider au Lieutenant à contenir les autres.

Fermeté des Officiers.

Le dix-septiéme à la pointe du jour il parut une voile à deux bonnes lieuës de nous. Nous mîmes Pavillon en berne *(a)*, & quelque tems après nous remarquâmes qu'il avoit mis en panne pour nous attendre. Aussi-tôt le Lieutenant s'embarqua dans le Canot, & alla à bord demander au Capitaine s'il voudroit bien nous recevoir tous. Mais ce n'étoit qu'un Brigantin de cent tonneaux, qui avoit été pillé par les Forbans, & qui depuis trois jours faisoit bien des efforts pour se tirer de cette Baye, où les Courans, disoit-il, plus forts cette année, qu'on ne les avoit jamais vûs, l'avoient entraîné malgré lui, & quoiqu'il eut fait l'Est-Nord-Est. Il est vrai que nous n'avons sçu cela que par l'Officier, que quelques-uns soup-

Un Navire Anglois tâche en vain de secourir l'Equipage.

(*a*) Mettre Pavillon en Berne, c'est l'élever au haut de son bâton, sans le déployer: cela se fait pour demander du secours.

1722. Avril.

connerent d'avoir imaginé ce récit, afin de pouvoir rejetter sur la force & l'irrégularité des Courans, le malheur, où son obstination nous avoit précipités.

Quoiqu'il en soit, le Patron Anglois consentit à embarquer vint Personnes, pourvû qu'on lui donnât des vivres & de l'eau, dont il avoit un extrême besoin. La condition fut acceptée, & le Patron s'approcha en effet à dessein de mouiller un ancre le plus près de nous, qu'il seroit possible: mais un gros vent du Sud s'étant levé tout-à-coup, il fut contraint de faire sa route, pour ne pas s'exposer à perir lui-même, en voulant nous secourir. Le dix-neuviéme on apperçut encore trois Bâtimens à la voile; on alla leur faire les mêmes propositions, qu'au Premier, mais on n'en put rien obtenir. C'étoit encore des Anglois, qui se plaignoient d'avoir été pillés par les Forbans.

Ce même jour, comme il ne restoit plus rien sur l'Adour, que nous pussions emporter, nous lui dîmes le dernier adieu, avec d'autant plus de regret que depuis quatre jours, qu'il étoit échoué, il n'y étoit pas encore entré une goutte d'eau, & nous nous rendîmes tous à terre après le Soleil couché. Nous y trouvâmes des Tentes, qu'on y avoit dressées avec les Voiles du Navire, un Corps-de-Garde en bon état, où nuit & jour on faisoit exactement la sentinelle; & des vivres, bien arrangés dans un Magasin, où l'on faisoit aussi la garde.

Description des Martyrs.

L'Isle, où nous étions, pouvoit avoir quatre lieuës de circuit. Il y en avoit à droite & à gauche de differentes grandeurs, & celle, où les Sauvages avoient leurs Cabannes, étoit la plus petite de toutes, & la plus proche de la nôtre. Ils y vivoient uniquement de pêche, & toute cette Côte est aussi abondante en Poisson, que la terre y est incapable de rien fournir pour la vie. Quant à leurs vêtemens, quelques feuilles d'Arbres, ou un morceau d'écorce leur suffisent; ils n'ont de couvert, que ce que la pudeur enseigne à tous les Hommes de couvrir.

Le fond de toutes ces Isles est un sable très-fin, ou plutôt une espéce de chaulx calcinée, & toute semée d'un corail blanc, qui s'écrase sans peine. Aussi n'y voit-on que des brossailles, & quelques Arbrisseaux. Les bords de la Mer sont couverts d'assez beaux coquillages, & on y trouve quelques Eponges, qui paroissent y avoir été jettées par les vagues

dans les gros tems. On prétend que ce qui y retient les Sauvages, ce ſont les naufrages, qui arrivent aſſez fréquemment à l'entrée du Canal de Bahama, & dont ils profitent toujours. On ne voit pas même une ſeule Bête dans ces Iſles, qui paroiſſent maudites de Dieu & des Hommes, & où il n'y auroit aucun Habitant, s'il ne ſe trouvoit pas des Hommes uniquement attentifs à tirer avantage du malheur des autres, & ſouvent à y mettre le comble.

1722. Avril.

Viſite du Cacique des Sauvages.

Le vintiéme Dom DIÉGO nous rendit viſite. C'eſt un jeune Homme d'une taille au-deſſous de la médiocre, & d'aſſez mauvaiſe mine. Il s'en falloit peu qu'il ne fût auſſi nud que ſes Sujets, & le peu qu'il avoit de hardes ſur le corps, ne valoit pas la peine d'être ramaſſées. On lui voyoit autour de la tête une eſpéce de bandeau de je ne ſçai quelle matiere, & que certains Voyageurs n'auroient pas manqué de prendre pour un diademe. Il n'avoit point de ſuite, nulle marque de dignité, rien en un mot qui annonçât ce qu'il étoit. Une jeune Femme aſſez bien faite, & décemment vêtuë en Sauvageſſe, l'accompagnoit, & on nous dit que c'étoit la Reyne ſon Epouſe.

Nous reçûmes Leurs Majeſtés Floridiennes aſſez cavalierement : nous leur fîmes cependant amitié, & elles parurent aſſez contentes de nous ; mais nous ne reconnûmes point ces Caciques, dont l'Hiſtorien de la Floride nous vante ſi fort la puiſſance & les richeſſes. Nous dîmes deux mots à Dom Diegue de l'offre, que Dom Antonio nous avoit faite de nous conduire à Saint Auguſtin, & il nous donna lieu d'eſperer qu'il nous rendroit tous les ſervices, qui dépendroient de lui. Pour l'y engager davantage, je lui fis preſent d'une de mes Chemiſes, & il la reçut avec beaucoup de reconnoiſſance.

Autorité de ce Cacique.

Il revint le lendemain ayant par-deſſus ſes haillons ma chemiſe, qui lui traînoit preſqu'à terre ; & il nous fit entendre qu'il n'étoit pas proprement le Souverain de ſa Nation, mais qu'il relevoit d'un autre Cacique plus éloigné. Il ne laiſſe pourtant pas d'être abſolu dans ſon Village, & il venoit d'en donner une bonne preuve. Dom Antonio, qui paroiſſoit bien avoir deux fois ſon âge, & qui en auroit battu ſans peine deux comme lui, nous vint voir peu de tems après, & nous dit que Dom Diégue l'avoit repaſſé de la bonne maniere, parce qu'il s'étoit enyvré ſur l'Adour, où l'on avoit apparemment

1722. Avril.

oublié quelques reſtes d'Eau-de-vie. La différence la plus ſenſible, qui ſe trouve entre les Sauvages du Canada & ceux de la Floride, eſt cette dépendance, où ceux-ci ſont de leurs Chefs, & le reſpect, qu'ils leur portent. Auſſi ne voit-on point en eux, comme dans les Premiers, ces ſentimens élevés, & cette fierté, que produit l'indépendance, & à laquelle on ſupplée dans les Etats civiliſés par les principes de religion & d'honneur, que donne l'éducation.

Dom Diégue s'excuſe de nous donner des Guides pour Saint Auguſtin.

Le vint-deux Dom Diégue vint dîner avec nous ſans façon, vétu comme la veille. Il ſembloit prendre beaucoup de complaiſance dans cette parure, qui lui donnoit pourtant un air fort ridicule, ce qui joint à ſa mauvaiſe mine, le faiſoit juſtement reſſembler à un Homme, qui va faire amende honorable. Soit religion, ſoit répugnance, nous ne pûmes jamais l'engager à manger de la viande; nous avions encore un reſte de Poiſſon, que lui-même nous avoit envoyé la veille: il en mangea, & but de l'eau.

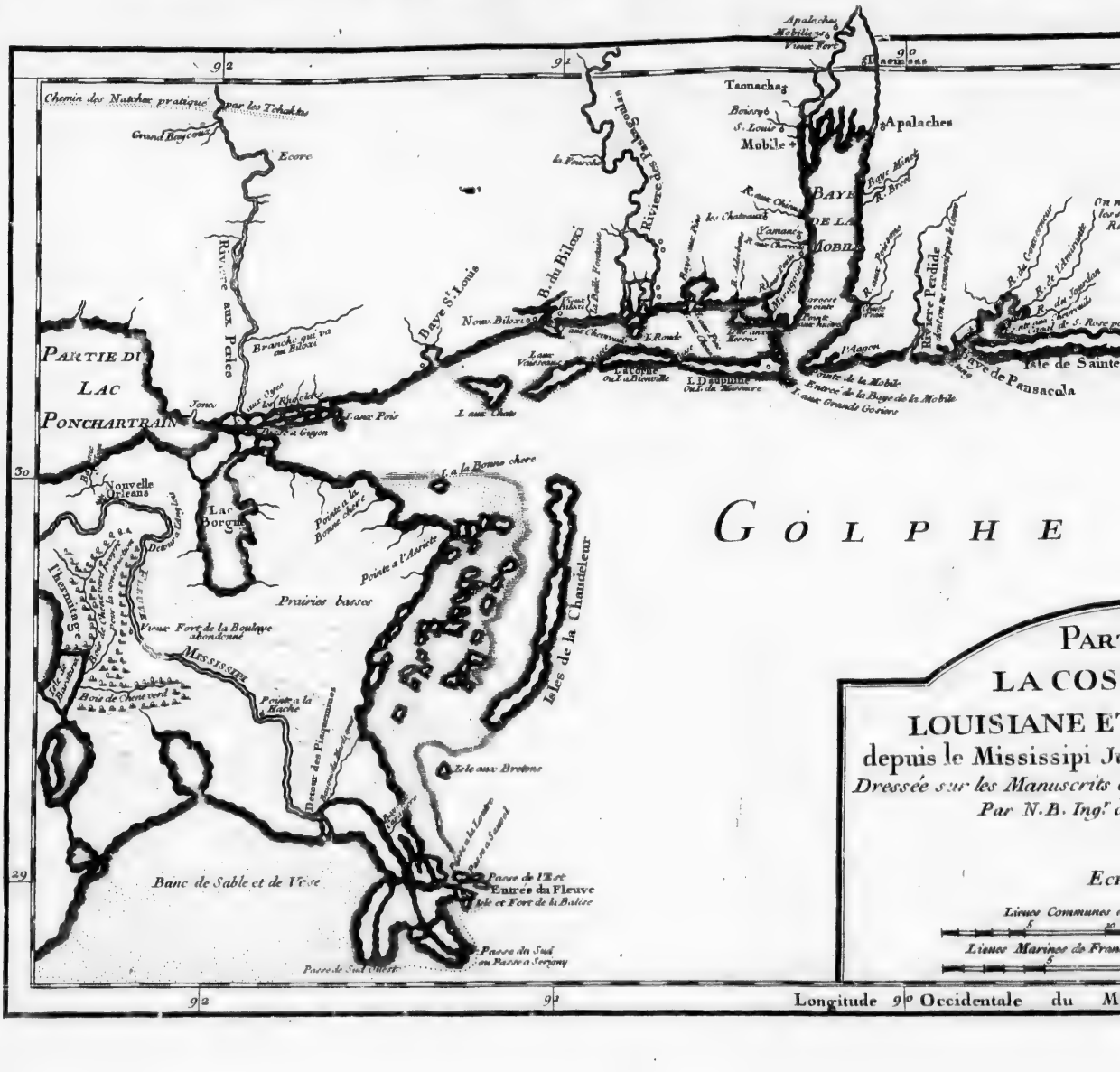
Après le repas nous voulûmes parler d'affaires; mais il nous dit d'abord, qu'après avoir bien réfléchi à ce que nous lui avions propoſé, il ne pouvoit nous donner, ni Dom Antonio, ni aucun de ſes Gens pour nous conduire à S. Auguſtin, parce que ſur la route, qu'il nous faudroit tenir, il y avoit de nombreuſes Nations, avec leſquelles il étoit en guerre. Je ne ſçai ſi alors on ne ſe repentit pas d'avoir abandonné ſi légerement l'Adour, car après que Dom Diégue nous eut quittés, on y envoya le Canot; mais ceux qui viſiterent ce Bâtiment, nous dirent à leur retour que les Sauvages y avoient tout briſé, & qu'il s'empliſſoit d'eau.

On délibere ſur le parti, qu'on doit prendre.

Le vint-trois le Batteau ſe trouva achevé, & on ſongea tout-de-bon à prendre un parti. Il s'en préſentoit deux, & il y eut deux ſentimens, les uns étoient d'avis de haſarder le trajet à la Havane, les autres vouloient ſuivre la Côte juſqu'à Saint Auguſtin. Ce dernier avis paroiſſoit le plus ſûr, le premier étoit le plus court; mais s'il avoit pu être pris ſagement, il auroit fallu le prendre dès le lendemain de notre naufrage, ou plutôt faire partir la Chaloupe pour la Havane, afin d'avertir le Gouverneur de notre ſituation, & le prier de nous envoyer un Brigantin. Les ſeuls agrès de l'Adour auroient été plus que ſuffiſans pour le dédommager de ſes frais.

On ſe diviſe.

Quoiqu'il en ſoit, la plus grande partie de l'Equipage étoit


Chemin des Natchez pratiqué par les Tchactas
Grand Boyeou
Ecore
Rivière aux Perles
Branche qui va au Biloxi
PARTIE DU LAC PONCHARTRAIN
Bayou Rhodobek
Bayou Pois
Bayou Gregon
Nouvelle Orleans
Lac Borgne
Pointe à la Bonne chere
Pointe à l'Arriete
Prairies basses
Vieux Fort de la Boulaye abandonné
Mississipi
Bois de Chene verd
Pointe à la Hache
Détour des Plaquemines
Banc de Sable et de Vase
Passe de l'Est
Entrée du Fleuve
Isle et Fort de la Balize
Passe du Sud ou Passe à Serigny
Passe de Sud Ouest
Isles de la Chaudeleur
Isle aux Bretons
Nouv. Biloxi
B. du Biloxi
Baye St. Louis
Rivière des Pascagoulas
Taouachas
Boisroyé
S. Louis
Mobile
Apalaches
BAYE DE LA MOBILE
Rivière Perdide
Isle de Sainte
Baye de Pansacola
Entrée de la Baye de la Mobile
Pointe de la Mobile
I. Dauphine
Lac Pontchartrain
GOLPHE
Longitude 90 Occidentale du M
92
91
90
30
29

PHE DU MEXIQUE

PARTIE DE LA COSTE DE LA LOUISIANE ET DE LA FLORIDE depuis le Mississipi Jusqua St Marc d'Apalache

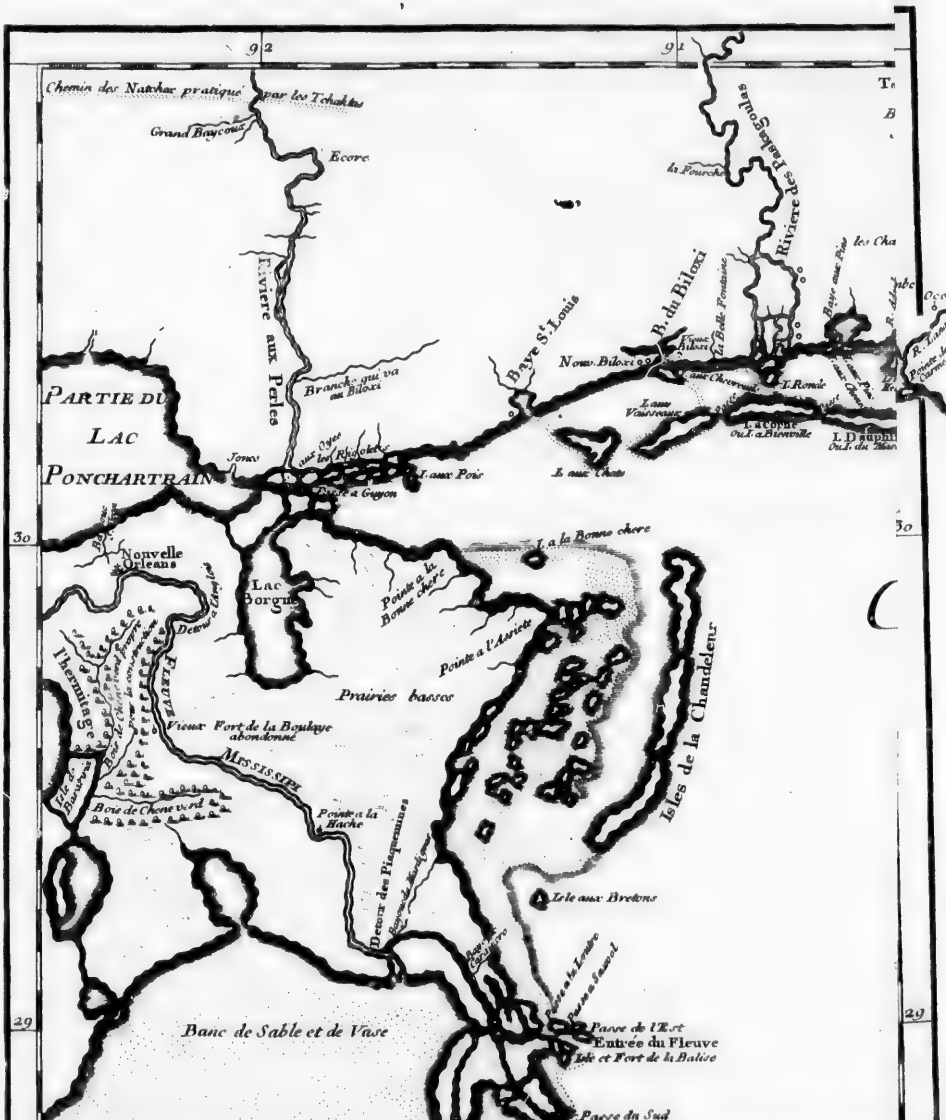
Dressée sur les Manuscrits du Depost des Plans de la Marine
Par N. B. Ing^r du Roy et de la Marine
1744.

ECHELLES

Lieues Communes de France de 25. au degré
5 10 15 20 25

Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au degré
5 10 15 20

de 9° Occidentale du Meridien de 8|9 Paris


92
91
Chemin des Natchez pratiqué par les Tchactas
Grand Boyeou
Ecore
Riviere aux Perles
Branche qui va au Biloxi
Baye St. Louis
B. du Biloxi
Nouv. Biloxi
la Fourche
Riviere Pascagoulas
les Cha
Ocon
R. Lande
Pointe de Carmen
PARTIE DU LAC PONCHARTRAIN
Jonc
Pointe a Gregon
L. aux Poix
L. aux Chats
L. aux Vaisseaux
L. Ronde
Pointe aux Chevreuils
Petite Coupe ou L. a Bienville
I. D'Iapini ou L. du Heron
30
Nouvelle Orleans
Lac Borgne
Pointe a la Bonne chere
L. a la Bonne chere
Pointe a l'Ardoise
Prairies basses
Vieux Fort de la Boulaye abandonné
Mississipi
Pointe a la Hache
Bois de Chene vert
Isles de la Chandeleur
Isle aux Bretons
Passe de l'Est
Entrée du Fleuve
Isle et Fort de la Balise
Passe du Sud ou Passe a Serguy
Passe de Sud Ouest
Banc de Sable et de Vase
29

de ce dernier avis, il ne fut pas poſſible de leur en faire prendre un autre. Ils étoient quarante, ils demanderent la Chaloupe & le Canot, & il fallut les ſatisfaire, l'Aumônier de l'Adour étoit de ce nombre : ſans cela je me ſerois cru obligé de les accompagner; mais il falloit partager les ſecours ſpirituels, comme on fit les vivres, & les autres proviſions. Le lendemain matin, après la Meſſe, l'Aumônier, qui étoit un Pere Dominiquain, voulut que je bénîſſe les trois Bâtimens; j'obéis & je baptiſai le Batteau, auquel je donnai le nom de *Saint Sauveur*. Le ſoir après la priere je fis un dernier effort, pour ramener tout le Monde à l'unité : j'obtins ſans peine que le jour ſuivant on partiroit tous enſemble, qu'on iroit camper dans l'Iſle la plus avancée au large, & que là on ſe détermineroit ſelon le vent.

1722. Avril.

Nous partimes en effet le vint-cinq ſur le midi, & nous voguâmes de concert pendant pluſieurs lieuës, mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes la Chaloupe enfiler le Canal, qu'il falloit traverſer pour gagner la Havane, ſans ſe mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la ſuivre, fut contraint de ſe joindre à nous. Nous le reçûmes avec bonté, quoique parmi ceux, qui y étoient, il y en eût, dont on n'avoit pas ſujet d'être content. Nous débarquâmes dans l'Iſle, où nous avions compté de nous réunir, & où une bande de Sauvages s'étoit déja renduë, je ne ſçai à quel deſſein. Nous fûmes ſur nos gardes toute la nuit, & nous partîmes de grand matin.

Le Batteau prend la route du Biloxi.

Le tems étoit charmant, la Mer belle, & notre Equipage commença à envier le ſort de la Chaloupe. Il en vint même bientôt aux murmures, & nos Chefs crurent qu'il falloit au moins faire ſemblant de les contenter. On prit donc la route du Canal. Au bout de deux heures le vent devint plus fort, & on s'imagina voir les apparences d'un orage. Il n'y eut alors perſonne, qui ne convînt qu'il y auroit de la témérité à s'engager dans une ſi longue traverſe avec des Bâtimens tels que les nôtres : car rien n'étoit plus foible que notre Batteau, & l'eau y entroit déja de toutes parts : mais comme pour aller à Saint Auguſtin, il auroit fallu refaire tout le chemin, que nous avions fait juſques-là, on prit aſſez unanimement la réſolution de tourner du côté du Biloxi.

Nous fîmes donc l'Oueſt, mais nous n'avançâmes pas beau-

1722. Avril. coup ce jour-là, & il nous fallut paſſer la nuit dans le Batteau, où il s'en falloit bien que chacun eût aſſez de place pour s'étendre. Le vint-ſept nous campâmes dans une Iſle, où nous trouvâmes des Cabannes abandonnées, des chemins frayés, & des veſtiges de ſouliers Eſpagnols. Cette Iſle eſt le commencement *des Tortuës*. C'eſt le même terrein qu'aux Martyrs : je ne comprends pas ce que des Hommes viennent faire dans un ſi mauvais Pays, & ſi écarté de toute Habitation humaine. Nous faiſions toujours l'Oueſt, & nous voguions avec une rapidité, qui ne pouvoit venir que des Courans.

Grands Courans entre les Martyrs & les Tortuës.

Nous fîmes encore bien du chemin le vint-huit juſqu'à midi : quoique nous euſſions très-peu de vent, il ſembloit que les Iſles couroient la poſte à côté de nous. A midi nous prîmes hauteur, & nous trouvâmes vint-quatre dégrez, quinze minutes. Si nos Cartes Marines étoient exactes, nous étions à l'extrêmité occidentale des Tortuës : c'étoit beaucoup nous engager en pleine Mer, & il n'avoit pas tenu à moi que nous n'euſſions laiſſé toutes ces Iſles à gauche ; mais nos Officiers craignoient de ne pas trouver de paſſage entr'elle & le Continent. Ils eurent tout lieu de s'en repentir, car nous fûmes enſuite deux jours ſans voir de terre, quoique nous fiſſions toujours le Nord ou le Nord-Eſt.

Déſeſpoir de l'Equipage.

Alors le déſeſpoir ſaiſit notre Equipage, & il ne falloit en effet qu'un coup de vent, tel que nous en avions déja eſſuyé plus d'un, pour nous faire perir. Le calme même avoit ſes inconvéniens, il falloit ramer tout le jour, & la chaleur étoit exceſſive. Les Matelots n'avoient pas tort d'être mécontens, l'obſtination de deux ou trois Perſonnes nous avoit expoſés au danger, où nous nous trouvions ; mais le mal étoit fait, & demandoit un autre remede, que des murmures. Depuis notre départ de la Louyſiane je n'avois pu gagner ſur la plupart qu'ils approchaſſent des Sacremens, très-peu même avoient ſatisfait au devoir Paſchal. Je profitai de l'occaſion, pour engager tout le monde à promettre de ſe confeſſer & de communier, ſi-tôt que nous aurions retrouvé la terre ; à peine la promeſſe étoit faite, que la terre parut devant nous.

1722. May.

Incommodités de cette Côte.

Nous courûmes deſſus, & nous y arrivâmes avant midi. Le quatriéme à midi nous étions par les vint-ſix dégrez, cinquante-ſix minutes. Nous avions toujours grande terre en perſpective, ſans pouvoir en approcher parce qu'elle eſt

bordée d'Iſles & de preſqu'Iſles, la plûpart très-baſſes, ſtériles, entre leſquelles à peine y a-t'il paſſage pour des Canots d'écorce. Ce qui nous faiſoit le plus ſouffrir, eſt que nous n'y trouvions point d'eau. Les jours ſuivans nous fûmes ſouvent arrêtés par les vents contraires, mais nous trouvions par-tout des abris, & quelquefois un peu de chaſſe & de pêche. L'eau ſeule nous manquoit; je profitai de ce retardement pour faire tenir à tout notre monde la promeſſe, qu'ils avoient faite de s'approcher des Sacremens. 1722. May.

Il paroît qu'il y a peu de Sauvages dans tout ce Pays. Nous en vîmes ſeulement un jour quatre, qui venoient à nous dans une Pirogue: nous les attendîmes; mais quand ils nous eurent reconnus, ils n'oſerent approcher, & regagnerent au plus vîte le Rivage. Le dixiéme on fut obligé de retrancher la ration d'eau-de-vie, qu'on avoit juſques-là donnée tous les jours à l'Equipage, n'y en ayant plus que très-peu, qu'on jugea à propos de réſerver pour les plus preſſans beſoins. On commença auſſi à ménager beaucoup les vivres, ſurtout le biſcuit, dont une partie avoit été gâtée: de ſorte que nous fûmes réduits au pur néceſſaire; n'ayant ſouvent à chaque repas qu'une poignée de ris, qu'il falloit faire cuire dans de l'eau ſaumâtre. Les Vivres manquent.

Mais cette Côte eſt le Royaume des Huitres, comme le grand Banc de Terre-neuve, le Golphe & le Fleuve Saint Laurent ſont celui des Moruës. Toutes ces terres baſſes, que nous rangions le plus près, qu'il étoit poſſible, ſont bordées de Mangliers, auſquels s'attachent une prodigieuſe quantité de petites Huitres, d'un goût exquis: D'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates, ſont dans la Mer même en ſi grand nombre, qu'elles y forment des Ecueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur d'eau. Comme nous n'oſions nous éloigner de la terre, nous entrions ſouvent dans des Anſes aſſez profondes, dont il falloit faire le tour, ce qui prolongeoit beaucoup notre chemin; mais dès que les terres diſparoiſſoient, nos Gens ſe croyoient perdus. Deux ſortes d'Huytres.

Le quinziéme au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Eſpagnole, où il y avoit environ quinze Perſonnes: c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Il y avoit vint-cinq jours que ce malheur étoit arrivé, & pour quarante-deux Perſonnes Rencontre d'Eſpagnols, qui avoient fait Naufrage.

1722. May. ils n'avoient qu'une assez petite Chaloupe, dont ils se servoient les uns après les autres, ce qui les obligeoit à faire de très-petites journées. Cette rencontre fut pour nous un coup du Ciel, car sans les instructions, que nous donna le Capitaine Espagnol, nous n'eussions jamais trouvé la route, qu'il nous falloit tenir, & l'incertitude de ce que nous pouvions devenir auroit peut-être porté nos Mutins à quelque violence, ou à quelque coup de désespoir.

Danger d'être dégradés sans ressource.

La nuit suivante nous courûmes un grand danger. Nous étions tous couchés dans une petite Isle, à la réserve de trois ou quatre Personnes, qui gardoient le Batteau. Un d'eux après avoir allumé sa pipe, mit imprudemment sa méche sur le bord du Batteau, précisément à l'endroit, où les armes, la poudre, & les vivres étoient renfermées dans un Cofre couvert d'une toile godronnée. Il s'endormit ensuite, & tandis qu'il dormoit, le feu prit à la toile. La flamme le réveilla, aussi-bien que ses Camarades, mais un moment plus tard, le Batteau sautoit, ou s'entrouvroit, & je vous laisse à penser ce qu'il seroit arrivé de nous, n'ayant plus qu'un Canot, qui ne pouvoit pas contenir la sixiéme partie de ce que nous étions, sans vivres, sans munitions, sans armes, & dans une Isle de sable, où il ne croissoit que quelques herbes sauvages.

Le lendemain seiziéme le Canot nous quitta pour aller joindre les Espagnols. Nous avions le vent contraire, & nous ne pouvions aller que la Sonde à la main, parce que la Côte étoit si platte, & tellement pavée de cailloux pointus, qu'à six lieuës au large notre Bâtiment, qui ne tiroit que deux pieds d'eau, étoit à chaque instant en danger de toucher, & de se crever. Nous fûmes encore dans le même embarras les deux jours suivans, & le vintiéme nous campâmes dans une Isle, qui fait la pointe orientale de la *Baye des Apalaches*. Toute la nuit, nous apperçûmes des feux dans la grande terre, dont nous étions fort proches, & il y avoit quelques jours, que nous observions la même chose.

Arrivée à Saint Marc d'Apalache.

Le vint-uniéme nous partîmes avec un brouillard fort épais, lequel s'étant bientôt dissipé, nous apperçûmes des Balises, que les Espagnols nous avoient avertis de suivre. Nous les suivimes en faisant le Nord, & nous reconnûmes que sans ce secours il auroit été impossible d'éviter des bancs de sable, dont toute cette Côte est semée, & qui pour la plûpart sont couverts

couverts d'Huitres. Sur les dix heures nous apperçûmes un petit fort de pierre, quarré & baſtionné aſſez régulierement, nous arborâmes auſſi-tôt le Pavillon blanc, & un moment après on nous cria en François de ne pas avancer davantage. 1722. May.

Nous nous arrêtâmes, & dans le moment nous vîmes venir à nous une Pirogue, où il y avoit trois Hommes: un des trois étoit Baſque; il avoit été Canonnier à la Louyſiane, & il avoit le même Emploi à Saint Marc. Après les demandes ordinaires, le Baſque fut d'avis que le Capitaine de l'Adour & moi allaſſions ſeuls parler au Commandant: nous y allâmes, & nous fûmes bien reçûs. Ce Commandant étoit un ſimple Lieutenant, Homme d'eſprit; il ne fit aucune difficulté de faire avancer notre Batteau vis-à-vis du Fort, & il invita nos Officiers & les principaux Paſſagers à dîner: mais ce ne fut qu'après avoir fait viſiter le Batteau, & en avoir fait tranſporter dans ſon Magaſin les armes & les munitions, avec parole de nous les rendre, quand nous voudrions partir.

Ce Poſte, que M. Delille a marqué dans ſa Carte ſous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de Saint Marc. Les Eſpagnols y ont eu autrefois un Etabliſſement conſidérable, mais qui étoit déja réduit à peu de choſes, lorſqu'en 1704 il fut entierement détruit par les Anglois de la Caroline, accompagnés d'un grand nombre de Sauvages *Alibamons*. La Garniſon Eſpagnole, qui étoit de trente-deux Hommes, fut faite Priſonniere de guerre; mais les Sauvages en brûlerent dix-ſept, parmi leſquels il y avoit trois Religieux de Saint François; & de ſept mille Apalaches, qui étoient dans ce Canton, & qui avoient preſque tous embraſſé le Chriſtianiſme, il n'en reſta à S. Marc que quatre cent, qui ſe retirerent du côté de la Maubile, où ils ſont encore pour la plûpart. Deſcription du Pays.

Les Forêts & les Prairies voiſines du Fort ſont remplies de Bœufs & de Chevaux, que les Eſpagnols y avoient laiſſés courir, & à meſure qu'on en a beſoin, on envoye des Sauvages, qui les prennent avec des lacets. Ces Sauvages ſont encore des Apalaches, qui s'étoient apparemment éloignés dans le tems de l'irruption des Anglois, & qui revinrent après que ceux-ci ſe furent retirés. Au reſte cette Baye eſt préciſément ce que Garcilaſſo de la Véga appelle dans ſon Hiſtoire de la Floride le Port d'*Auté*. Le Fort eſt bâti ſur une petite

1722. May.

éminence environnée de Marécages, & un peu au-dessous du Confluent de deux Rivieres, dont l'un vient du Nord-Est, & l'autre du Nord-Oüest. Elles sont peu larges, & remplies de Caïmans, & néanmoins assez poissonneuses.

Des Apalaches.

Deux lieues plus haut il y a sur la Riviere du Nord-Oüest un Village d'Apalaches, & dans les terres à l'Oüest, à une lieuë & demie du Fort, il y en a un second. Cette Nation, autrefois très-nombreuse, & qui, partagée en plusieurs Cantons, occupoit un très-grand Pays, est aujourd'hui réduite à très-peu de choses. Elle a embrassé le Christianisme, il y a lontems: toutefois les Espagnols ne s'y fient pas, & font très-bien: car outre que ces Chrétiens, destitués de tous secours spirituels depuis un très-grand nombre d'années, ne le sont plus guéres que de nom, leurs Vainqueurs les ont traités d'abord avec tant de dureté, qu'ils doivent toujours les regarder comme des Ennemis mal réconciliés. Il est difficile qu'on fasse de bons Chrétiens de Gens, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme odieux.

On nous a dit à Saint Marc que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son premier état, & qu'on y attendoit cinq mille Familles: c'est beaucoup plus que les Espagnols de la Floride n'en peuvent fournir. Le Pays est beau, bien boisé, bien arrosé, & on prétend que plus on avance dans la profondeur des terres, plus on les trouve fertiles. On nous confirma dans ce Fort, ce que les Espagnols, que nous avions rencontrés, nous avoient déja dit, que les Sauvages des Martyrs & leur Roi Dom Diégue ne valoient rien, & que si nous n'eussions été bien sur nos gardes, ils nous auroient fait un mauvais parti. On nous ajoûta qu'un Brigantin Espagnol s'étant brisé depuis peu vers l'endroit, où nous avions trouvé quatre Sauvages dans une Pirogue, tout l'Equipage avoit été empalé & mangé par ces Barbares.

Saint Marc dépend de Saint Augustin pour le Militaire & pour le Civil, & de la Havane pour le Spirituel: cependant c'est le Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qui est chargé d'y envoyer un Aumônier; j'y en rencontrai un, qui étoit un très-aimable Homme, & qui nous rendit un grand service: il nous avertit que le Commandant de Saint Marc vouloit nous retenir, jusqu'à ce qu'il eût donné avis de notre arrivée au Gouverneur de Saint Augustin, & reçu ses ordres.

Je le priai de demander à cet Officier s'il étoit en état de nous nourrir tout le tems, que nous ſerions chez lui, puiſque ce qui nous reſtoit de vivres, ſuffiſoit à peine pour nous conduire à la Louyſiane. 1722. May.

Il s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, & ſon diſcours, accompagné de quelques préſens, qu'on nous inſinua qu'il falloit offrir au Commandant, eut tout l'effet, que nous en avions eſperé. Cet Officier nous accorda même de bonne grace des Guides, que nous lui demandâmes pour ſaint Joſeph, qui eſt à trente lieuës de Saint Marc, & dont on nous avertit que le chemin n'étoit pas facile à trouver. Cela nous obligea de ſéjourner le lendemain, & je n'en fus point fâché, parce qu'outre que j'étois aſſez bien logé dans le Fort avec le Pere Cordelier, (diſtinction, qui ne fut faite qu'à moi, & dont je fus redevable à mon habit,) j'étois bien aiſe de parcourir un peu les environs du Fort. On va par terre de Saint Marc à Saint Auguſtin, le voyage eſt de quatre-vint lieuës, & le chemin fort mauvais.

Nous partîmes le vint-trois au matin, & le vint-cinq vers les dix heures nos Guides nous firent entreprendre une traverſe de trois lieuës, pour entrer dans une eſpéce de Canal formé d'un côté par le Continent, & de l'autre par une ſuite d'Iſles de differentes grandeurs. Sans eux nous n'aurions jamais oſé nous y engager, & nous aurions manqué la Baye de Saint Joſeph. Cependant nous étions au bout de nos vivres, & la difficulté de trouver de l'eau croiſſoit tous les jours. Un ſoir que l'on avoit creuſé à dix pas de la Mer ſur un terrein aſſez élevé, nous ne tirâmes que de l'eau ſaumâtre, dont il étoit impoſſible de boire. Je m'aviſai de faire un trou aſſez peu profond ſur le bord même de la Mer & dans le ſable; il ſe remplit d'abord d'une eau auſſi douce & auſſi claire, que ſi on l'eût puiſée dans la plus belle Fontaine; mais après que j'en eus rempli un Pot, la Source en tarit entiérement, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de pluye, qui s'étoit amaſſée en cet endroit, ayant rencontré un fond dur, & je conçois que cela doit arriver ſouvent. Départ de Saint Marc.

Dès que nous eûmes gagné la tête des Iſles, nous allâmes à la voile juſqu'à dix heures du ſoir. Alors le vent tomba, mais la Marée, qui commençoit à deſcendre, y ſuppléa, & nous marchâmes toute la nuit. C'eſt la premiere fois que j'ai vû des Marées du côté de Penſacole.

1722. May. Marées réglées dans le Golphe Mexique, & nos deux Eſpagnols nous dirent que depuis cet endroit juſqu'à Penſacole, le flux eſt de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain vint-ſix, le vent contraire nous retint juſqu'au ſoir dans une Iſle aſſez bien boiſée, qui a dix ou douze lieuës de long, & où nous tuâmes tant que nous voulûmes d'Allouettes & de Becaſſes. Nous y vîmes auſſi quantité de Serpens à Sonnettes. Nos Guides la nommoient l'*Iſle des Chiens*, & de ſon commencement ils comptoient dix lieuës à S. Marc, & quinze à S. Joſeph; mais à coup ſûr ils ſe trompoient pour ce dernier article, car il y en a au moins vint, & bien longues.

Le vint-ſept, à onze heures de nuit, nous échouâmes ſur un Banc d'Huitres larges comme la forme de mon Chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous en tirer. Nous allâmes de-là paſſer le reſte de la nuit dans une Maiſon de campagne appartenante à un Capitaine de la Garniſon de S. Joſeph, nommé *Dioniz*, où à notre arrivée on nous débita les plus étranges nouvelles.

Fauſſes allarmes. On nous aſſûra que toute la Louyſiane étoit évacuée par les François; qu'un grand Navire de France avoit paru à l'Iſle aux Vaiſſeaux, & y avoit embarqué le Commandant, les Directeurs & tous les Officiers; qu'après leur départ les Sauvages avoient fait main-baſſe ſur tout ce qui étoit reſté d'Habitans & de Soldats, à la réſerve d'un petit nombre, qui s'étoient ſauvés ſur deux Traverſiers; que manquant de vivres, ils étoient allés à la Baye S. Joſeph; que les premiers venus y avoient été bien reçus, mais qu'on n'avoit pas voulu permettre aux autres de débarquer, dans la crainte que tant de François ſe trouvant réunis, ils ne fuſſent tentés de ſe rendre maîtres de ce Poſte, que nous avons autrefois occupé.

Tout ce narré avoit ſi peu de vrai-ſemblance, qu'il ne me fut pas poſſible d'y ajoûter foi, mais il étoit ſi bien circonſtancié, & fait par des Gens, qui avoient ſi peu d'intérêt à nous en impoſer, & qui n'étant qu'à ſept lieuës de S. Joſeph, pouvoient en avoir tous les jours des nouvelles, qu'il paroiſſoit difficile qu'il n'eût quelque fondement. La plûpart des Nôtres en furent conſternés; j'éprouvai même que ces conſternations générales ſe communiquent au cœur malgré toutes les lumieres de l'eſprit, & qu'il eſt auſſi impoſſible de ne pas

reſſentir quelque frayeur au milieu des Gens, qui en ſont ſaiſis, que de ne pas s'affliger avec ceux, qui pleurent. Je ne croyois nullement ce qu'on venoit de nous dire, malgré cela je n'étois pas trop raſſûré. 1722. May.

Cependant notre Equipage, malgré ſon déſeſpoir, trouvant des vivres en quantité, & les Domeſtiques du ſieur Dioniz très-gracieux, fit bonne chere pendant tout le reſte de la nuit : le matin nos Guides prirent congé de nous, ſuivant l'ordre, qu'ils en avoient. Nous n'avions plus beſoin d'eux, car outre qu'il n'y avoit plus à s'égarer pour gagner S. Joſeph, nous avions rencontré chez M. Dioniz un François, Soldat dans ſa Compagnie, & ancien déſerteur de la Maubile, qui s'ennuyoit fort du Service des Eſpagnols, parmi leſquels il mouroit ſouvent de faim, diſoit-il, quoiqu'il fût bien payé : ainſi nous n'eûmes point de peine à l'engager de nous ſuivre à S. Joſeph, & de-là à la Louyſiane, ſuppoſé qu'il pût avoir ſon congé.

Arrivée à S. Joſeph.

Nous arrivâmes ſur les cinq heures du ſoir à S. Joſeph, où nous fûmes parfaitement bien reçûs du Gouverneur. Nous y trouvâmes deux grandes Chaloupes du Biloxi, avec quatre Officiers François, qui étoient venus reclamer des Déſerteurs, mais ils ne les y avoient point trouvés. Nous les avions apperçus le vint-quatre, jour de la Pentecôte, dans une Barque, qui alloit à la voile, & qui paſſa aſſez près de nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils avoient touché à S. Joſeph, & que pour colorer leur déſertion ils y avoient débité ce qui nous avoit cauſé la veille une ſi grande allarme. Deux Peres Cordeliers, qui deſſervoient la Chapelle du Fort, ayant appris mon arrivée, vinrent m'offrir un lit dans leur Maiſon, & je l'acceptai avec reconnoiſſance.

Deſcription de S. Joſeph.

Au reſte, je ne crois pas qu'il y ait au monde un lieu, où l'on dût moins s'attendre de rencontrer des Hommes, & ſurtout des Européens, qu'à S. Joſeph. La ſituation de cette Baye, ſes Rivages, ſon Terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre les raiſons d'un tel choix. Une Côte platte & en plein vent, un Sable ſtérile, un Pays perdu, & qui ne peut avoir aucune ſorte de Commerce, ni même ſervir d'Entrepôt, voilà où la jalouſie que les Eſpagnols ont euë juſqu'ici de notre Etabliſſement à la Louyſiane, les a conduits. Nous en avions fait la folie avant eux, mais

1722. May. elle a été courte. Il y a lieu de croire qu'ils se corrigeront auſſi bientôt, & que quand on leur aura reſtitué Penſacole, ils y tranſporteront tout ce qu'ils ont à S. Joſeph.

Ce n'eſt pas dans la Baye même, qu'eſt ſitué le Fort, mais dans le retour d'une Pointe recourbée, & qui renferme une Iſle. Ce Fort n'eſt que de terre, mais bien revêtu de Paliſſades, & défendu d'une bonne Artillerie. Il a une aſſez nombreuſe Garniſon, un Etat Major complet, & preſque tous les Officiers ont leurs Familles avec eux. Leurs Maiſons ſont propres & commodes, pas trop mal meublées, mais dans les ruës on enfonce par tout dans le ſable juſqu'à la cheville du pied. Les Dames ne ſortent que pour aller à l'Egliſe, & c'eſt toujours avec un appareil, & une gravité, qu'on ne voit que parmi les Eſpagnols.

Le lendemain de notre arrivée, qui étoit le vint-neuf, il y eut un grand Dîner chez le Sergent Major. On avoit vû cet Officier à la Louyſiane, & on lui avoit fait grande chere, il fut ravi de trouver cette occaſion, de nous rendre la pareille.

Politeſſes du Gouverneur. Il avoit ſurtout lié amitié dans ſon Voyage de la Louyſiane avec M. HUBERT, qui y étoit alors Commiſſaire-Ordonnateur, & que nous avions avec nous : il ſçut qu'une Fille de ſon Ami, âgée de trois ans, & que ſon Pere ramenoit en France, n'étoit qu'ondoyée, il ſouhaitta qu'on lui ſuppléât à S. Joſeph les cérémonies du Baptême, & voulut être ſon Parrein. Cela fut fait avec grand appareil & au bruit du Canon ; la Maraine fut une Niéce du Gouverneur, lequel donna le ſoir un Souper magnifique, & par un excès de politeſſe, aſſez rare chez les Eſpagnols, voulut que les Dames en fuſſent. Il mit le comble à tant de bonnes manieres, en nous fourniſſant abondamment des vivres pour continuer notre route, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le Convoy, qui devoit lui apporter des proviſions de la Havane, & que par cette raiſon il en eût refuſé aux Officiers du Biloxi : mais notre ſituation l'avoit extrêmement touché.

Départ de S. Joſeph. Nous partîmes le trente avec les deux Chaloupes, & le Fort nous ſalua de cinq coups de Canon. Nous fîmes ſept lieuës ce jour-là, & nous moüillâmes à l'entrée d'une Riviere, qui ſort d'une Baye ouverte au Sud-Eſt. A onze heures de nuit, le vent étant devenu bon, nous en profitâmes, & nous fîmes l'Oueſt-

Nord-Oueſt ; toute la Côte court ſur le même air de vent pendant vint lieuës, juſqu'à l'*Iſle de Sainte Roſe*, & l'on n'y trouve pas un ſeul endroit, où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri d'un coup de vent, qui viendroit du large. Le trente-uniéme, à quatre heures du ſoir, nous avions fait les vint lieuës, & nous moüillâmes derriere une Iſle, qui ferme la grande Baye de Sainte Roſe, dont l'entrée eſt dangereuſe, quand la Mer eſt groſſe. Un moment plus tard nous aurions été fort embarraſſés, car le vent tourna tout-à-coup du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, & les lames devinrent ſi groſſes dans le même inſtant, qu'il nous eût été impoſſible de paſſer. 1722. May.

Le premier de Juin, vers les deux ou trois heures du matin, la Marée commençant à monter, nous nous rembarquâmes, & après avoir fait une petite lieuë, nous entrâmes dans le Canal de Sainte Roſe, qui en a quatorze de long. Il eſt formé par l'Iſle de Sainte Roſe, qui a toute cette longueur, mais qui eſt fort étroite, qui paroît toute couverte de ſable, & qui néanmoins n'eſt pas mal boiſée : le Continent eſt fort élevé, & porte des Arbres de toutes les eſpéces ; le Terrein y eſt preſque auſſi ſabloneux qu'à S. Marc, mais pour peu qu'on y creuſe, on rencontre l'eau, auſſi le bois y eſt fort dur, & ſe pourrit aiſément. Toute cette Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poiſſons. Ce Canal eſt étroit à ſon entrée, il s'élargit enſuite, & conſerve juſqu'à la Baye de Penſacole une largeur de demie lieuë ; le courant y eſt fort, & nous étoit favorable. 1722. Juin. Canal & Iſle de Ste Roſe.

Vers les onze heures nous doublâmes *la Pointe aux Chevreuils*, au détour de laquelle commence la Baye. On y tourne au Nord, puis au Nord-Eſt. Le Fort eſt une petite lieuë plus loin, & on l'apperçoit de la Pointe aux Chevreuils. Nous y arrivâmes à midi, & nous fûmes étonnés de le voir en ſi mauvais état : il paroît bien qu'on ne s'attend point à le garder. Le ſieur Carpeau de Montigni, qui y commande, étoit allé au Biloxi, & nous n'y rencontrâmes que quelques Soldats. Le Fort des Eſpagnols, qui fut pris, il y a deux ans, par le Comte de Champmêlin, étoit derriere, & il n'en reſte qu'une fort belle Citerne, laquelle a, dit-on, coûté quatorze mille Piaſtres à bâtir. L'un & l'autre ont été conſtruits dans une Iſle, qui tient preſque à la Terre-Ferme, qui n'a pas quinze toiſes de long, & dont le Terroir ne paroît pas des meilleurs. Arrivée à Penſacole. En quel état étoit ce Poſte.

1722. Juin.

La Baye de Penſacole ſeroit un aſſez bon Port, ſi les Vers n'y perçoient pas les Navires, & ſi ſon entrée avoit un peu plus d'eau; mais l'*Hercules*, que montoit M. de Champmêlin, y toucha. Cette entrée eſt directement entre l'extrêmité occidentale de l'Iſle de Sainte Roſe, où les Eſpagnols avoient encore bâti un petit Fort, & un Récif. Elle eſt ſi étroite, qu'il n'y peut paſſer qu'un Navire à la fois: ſon ouverture eſt Nord & Sud. De l'autre côté du Recif il y a une autre paſſe, où il n'y a de l'eau, que pour des Barques, & qui eſt ouverte au Sud-Oueſt. Elle eſt auſſi fort étroite. Le mouillage des Navires dans la Baye de Penſacole eſt le long de l'Iſle de Sainte Roſe, où l'ancrage eſt ſûr.

Deſcription de la Baye.

Nous partîmes de Penſacole à minuit, & ſur les quatre heures du matin, nous laiſſâmes à droite *Rio de los Perdidos*: cette Riviere fut nommée ainſi, parce qu'un Bâtiment Eſpagnol y fit naufrage, & que tout l'Equipage y périt. L'Iſle Dauphine eſt cinq lieuës plus loin, ſur la main gauche, & elle a cinq lieuës de long, mais peu de largeur. Il y a au moins une moitié de cette Iſle, où on ne voit pas un Arbre, & l'autre ne vaut guére mieux. Le Fort & la ſeule Habitation, qui y reſtent, ſont dans la partie Occidentale. Entre cette Iſle & l'Iſle à Corne, qui en eſt éloignée d'une lieuë, il y a peu d'eau. Au bout de celle-ci, il y en a une autre fort petite, qu'on appelle l'*Iſle Ronde*, à cauſe de ſa figure: nous y paſſâmes la nuit.

Arrivée au Biloxi.

Vis-à-vis eſt *la Baye des Paſcagoulas*, où Madame de CHAUMONT a une Conceſſion, qui n'eſt pas prête de la dédommager de ſes avances. Une Riviere du même nom, & qui vient du Nord, ſe décharge dans cette Baye. Le lendemain vers les dix heures, il nous mourut un Matelot d'une eſquinancie. C'eſt le ſeul Homme, que nous avons perdu dans notre pénible & périlleuſe Campagne. Une heure après nous mouillâmes au Biloxi, où l'on fut étrangement ſurpris de nous voir. J'allai ſur le champ célébrer la ſainte Meſſe, pour remercier Dieu de nous avoir ſoûtenus au milieu de tant de fatigues, & délivrés de tant de dangers.

Je ſuis, &c.

TRENTE-

Vers
peu
êlin,
occi-
oient
oite ,
re eſt
paſſe ,
verte
e des
ainte

e heu-
idos :
Eſpa-
L'Iſle
e , &
moins
l'au-
qui y
Iſle &
a peu
etite ,
paſſa-

ne de
la dé-
m , &
lende-
d'une
u dans
s nous
e nous
our re-
de fa-

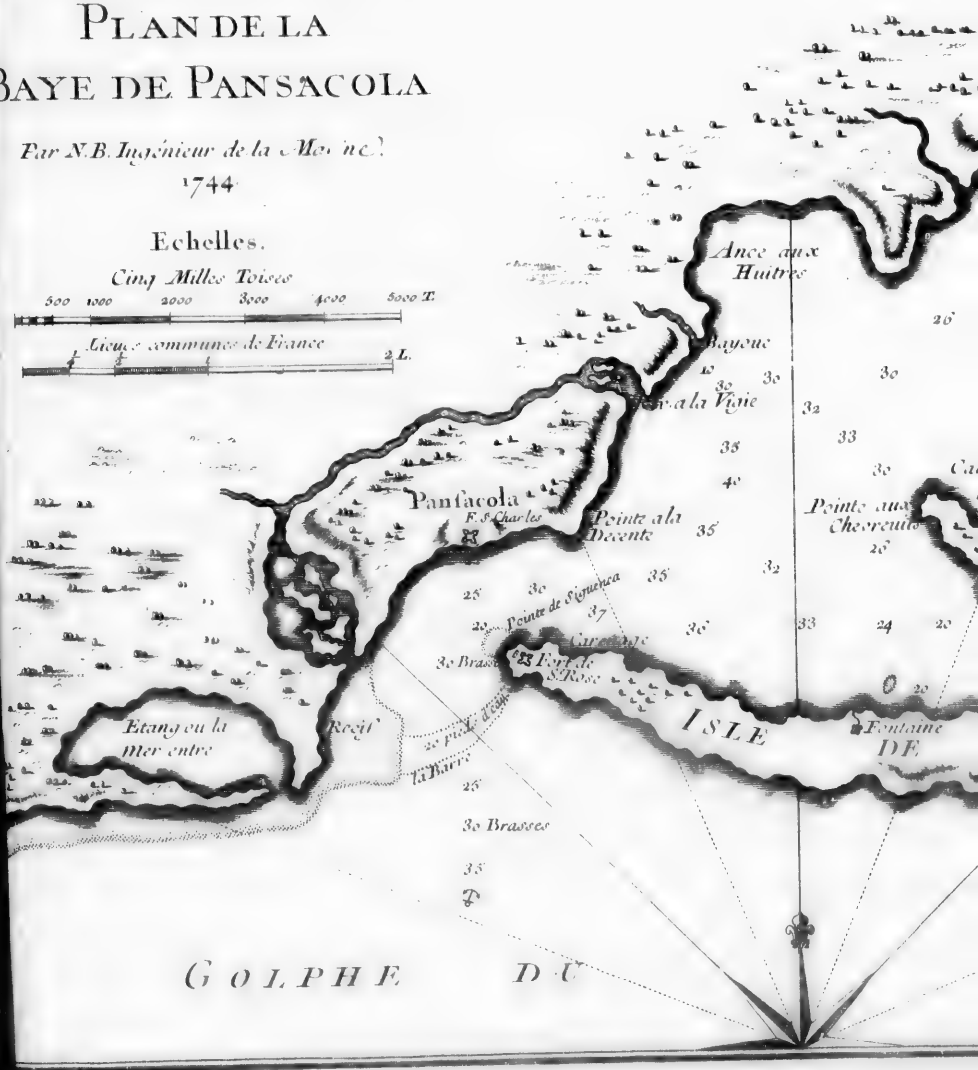
ENTE-

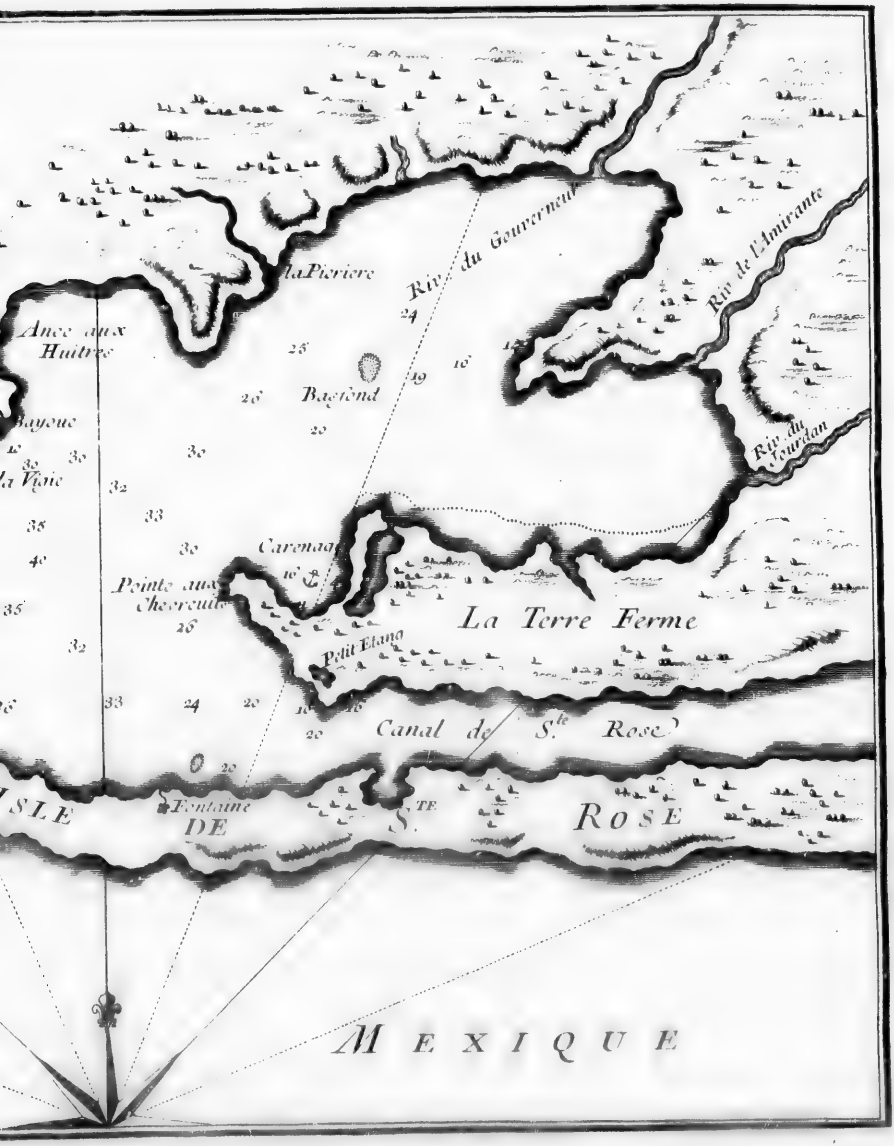
P1

BAYE 1

Par N.B.

Wallant Sculp


PLAN DE LA
BAYE DE PANSACOLA
Par N.B. Ingénieur de la Mer in C.
1744
Echelles.
Cinq Milles Toises
500 1000 2000 3000 4000 5000 T.
Lieues communes de France
1 L. 2 L.
Ance aux Huitres
Bayeue
Pointe a la Vigie
Pointe ala Decente
Pointe aux Chevreuils
Pointe de Signeca
Pansacola
F.S Charles
Fort de S.Rose
Etang ou la Mer entre
Recif
Passe de l'Isle
la Barre
ISLE
Fontaine DE
3o Brasses
GOLPHE DU
Allard Sculp.


Riv. du Gouverneur
Riv. de l'Amirante
la Pleriere
Ance aux Huitres
Bayeue
la Vigie
Bacfond
Riv. du Jourdan
Carenage
Pointe aux Chevreuils
Petit Etang
La Terre Ferme
Canal de S.te Rose
ISLE DE
Fontaine
S. TE
ROSE
MEXIQUE

TRENT

Voyage d

Au Ca

MADA

JE n'avoi
comme je l'a
rois plus que
de me dédire
tifiée par l'év
tems desiré,
nous y somm
perdu toute
mer le récit
la suite de mo

La premie
Biloxi, fut c
double Allian
de la Paix é
avoit été appe
Irlandois, &
gne. Il s'étoit
cent cinquant
ces de Canor
On prétend q
Etabliſſement
& tous les Hal
Walcop en e
bonne mine,

D. Auguſti
d'un caractere
ſa haute Naiſ
Lieutenant de

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE.

Voyage du Biloxi au Cap François de S. Domingue.

Au Cap François, ce ſixiéme de Septembre 1722.

MADAME,

JE n'avois pas oſé vous annoncer dans ma derniere, comme je l'avois fait dans la précedente, que je ne vous écrirois plus que du Cap François, de peur d'être encore obligé de me dédire, & peu s'en eſt fallu que ma crainte n'ait été juſtifiée par l'événement. M'y voici enfin, dans ce Port ſi lontems deſiré, après ſoixante-quatre jours de navigation, & nous y ſommes entrés dans le tems, que nous avions preſque perdu toute eſpérance d'y parvenir. Mais avant que d'entamer le récit des aventures de ce Voyage, il faut reprendre la ſuite de mon Journal. 1722. Juin.

La premiere nouvelle, que nous apprîmes en arrivant au Biloxi, fut celle de la Paix concluë avec l'Eſpagne, & de la double Alliance entre ces deux Couronnes. Un des Articles de la Paix étoit la reſtitution de Penſacole, & cet Article avoit été apporté à la Louyſiane par D. Alexandre WALCOP, Irlandois, & Capitaine de Vaiſſeaux dans la Nouvelle Eſpagne. Il s'étoit embarqué à la Vera-Cruz, ſur un Brigantin de cent cinquante Hommes d'Equipage, monté de quatorze piéces de Canon, & commandé par D. Auguſtin SPINOLA. On prétend que le deſſein des Eſpagnols eſt de faire un grand Etabliſſement à Penſacole, & d'y tranſporter la Garniſon, & tous les Habitans de S. Joſeph. On ajoûte que D. Alexandre Walcop en eſt déſigné Gouverneur: c'eſt un Homme de très-bonne mine, extrêmement ſage, & plein de religion. Penſacole rendu aux Eſpagnols.

D. Auguſtin Spinola eſt un jeune Homme plein de feu, d'un caractere très-aimable, dont les ſentimens annoncent ſa haute Naiſſance, & ſont dignes du nom qu'il porte. Il eſt Lieutenant de Vaiſſeau, & s'eſt engagé à ſervir trois ans dans Interlope Anglois au Biloxi.

1722. Juin.

le Mexique, après quoi il compte de retourner en Eſpagne, & d'y faire ſon chemin. Il fut bien mortifié d'apprendre qu'un Interlope Anglois, nommé *Marshal*, ne s'étoit retiré de la Rade du Biloxi, où il avoit fait un Commerce conſidérable avec les François, que quand il y étoit entré lui-même. Cet Armateur ne vouloit pas même s'éloigner, diſant qu'il ne craignoit point les Eſpagnols, mais M. de Bienville l'y obligea, ne voulant pas être ſpectateur d'un Combat, dont nos Officiers prétendoient que le ſuccès n'auroit pas été favorable aux Aggreſſeurs, quoique ſuperieurs en forces. Nous verrons bientôt qu'ils ſe trompoient dans l'idée avantageuſe, qu'ils avoient de Marshal.

Déſertions fréquentes dans la Louyſiane.

Cependant, quoique depuis le départ de l'Adour, quelques Navires de la Compagnie euſſent un peu ravitaillé la Louyſiane, la miſere ne laiſſoit pas d'y être encore bien grande, & le mécontentement y croiſſoit tous les jours : malgré les ſoins, que ſe donnoit M. de Bienville pour y ſoulager les Habitans, on n'entendoit parler que de complots pour déſerter. Outre le Batteau, que nous avions rencontré ſur la route de S. Marc à S. Joſeph ; tous les Suiſſes, qui étoient au Biloxi, le Capitaine & les Officiers à la tête, ayant eu ordre de paſſer à la Nouvelle Orleans ſur un Traverſier, armé exprès pour eux, & qu'ils avoient eu ſoin de bien fournir de vivres, au lieu de prendre la route du Miciſſipi, avoient tourné, Enſeignes déployés, à l'Eſt, & on ne doutoit point qu'ils n'euſſent pris la route de la Caroline, parce qu'étant Proteſtans, il n'y avoit nulle apparence qu'ils ſe fuſſent arrêtés chez les Eſpagnols (*a*).

Conſpiration découverte.

Enfin, je découvris le huitiéme de Juin une conſpiration formée pour enlever le Brigantin Eſpagnol. Il étoit ſept heures du ſoir, lorſqu'on m'en donna ſecretement avis, & l'on m'aſſûra qu'avant neuf heures le projet ſeroit executé, le Commandant du Brigantin n'ayant pas accoûtumé de ſe retirer à ſon Bord avant cette heure-là. Les Conjurés étoient au nombre de cent cinquante, & leur projet étoit, s'ils réuſſiſſoient dans leur entrepriſe, de ſe faire Forbans. J'envoyai ſur le champ avertir M. de Bienville, qui étoit à table avec D. Auguſtin Spinola, lequel ſe leva auſſi-tôt, & ſe rendit à ſon Bord, & le Major du Biloxi eut ordre de commencer inceſſamment ſa ronde.

(*a*) On a ſçû depuis qu'ils étoient allés à la Caroline.

1722. Juin.

Ces mouvemens firent comprendre aux Conjurés que leur deſſein étoit éventé, & le Major n'apperçut que quatre ou cinq Hommes attroupés, qui diſparurent, dès qu'ils le virent, & dont il ne put joindre aucun, de ſorte qu'on crut que j'avois donné une fauſſe allarme : mais outre que les jours ſuivans on n'entendit parler que d'Habitans & de Soldats, qui avoient diſparu, quelques-uns de ces Déſerteurs, ayant été repris, déclarerent le complot, dont j'avois donné avis.

Les Anglois tâchent d'attirer à eux nos Alliés.

Le douziéme, un Chef des Tchactas vint dire à M. de Bienville, que les Anglois leur faiſoient de grandes promeſſes, pour ſe lès attacher, & pour les engager à ne plus avoir de commerce avec les François : le Commandant donna en cette occaſion une grande preuve du talent, qu'il a de manier à ſon gré les eſprits des Sauvages. Il ſçut ſi bien cajoler ce Chef, qu'avec quelques préſens de peu de conſéquence il le renvoya très-diſpoſé à demeurer ferme dans notre alliance. Cette Nation nous cauſeroit de grands embarras, ſi elle ſe déclaroit contre nous ; les Chicachas, les Natchez & les Yaſous lui donneroient bien-tôt la main, & il n'y auroit plus de ſûreté à naviger ſur le Miciſſipi, quand bien même ces quatre Nations n'entraîneroient pas toutes les autres, ce qui, ſelon toutes les apparences, ne manqueroit pas d'arriver.

Sur la fin du mois un Habitant des Illinois, qui étoit allé en traite dans le Miſſouri, arriva au Biloxi, & rapporta, que lui & un ou deux autres François ayant pénétré juſqu'aux Octotatas, qui en 1719. défirent les Eſpagnols, dont je vous ai parlé, ils en avoient été bien reçus, & que des Marchandiſes, qu'ils leur avoient portées, ils en avoient tiré pour ſept ou huit cent francs d'argent, partie ouvragé, & partie en lingots ; que quelques-uns de ces Sauvages les avoient accompagnés juſqu'aux Illinois, & avoient aſſûré à M. de Boisbrillant que les Eſpagnols, à qui ils avoient enlevé cet argent, le tiroient d'une Mine peu éloignée du lieu, où il les avoient rencontrés, & qu'ils lui avoient offert d'y mener des François, ce que ce Commandant avoit accepté. Le tems nous apprendra, ſi ces Sauvages ont parlé plus ſincerement que tant d'autres, qui depuis lontems ne cherchent qu'à attirer les François chez eux par l'appas des Mines, dont aucune ne s'eſt encore trouvée réelle (*a*).

(*a*) On n'a plus entendu parler de cette Mine depuis ce tems-là.

1722. Juillet. Départ du Biloxi.

Le vint-deux je m'embarquai sur la Bellone, qui mit à la voile le trente. Le second de Juillet nous nous estimions Nord & Sud de Pensacole, d'où nous voulions assûrer notre point de longitude, parce que celle de l'embouchure du Micissipi n'est pas encore bien fixée. Depuis ce tems-là jusqu'au vintiéme, il ne se passa rien de particulier. Nous avions alors le Soleil directement sur notre tête, & dans notre voyage des Martyrs au Biloxi, nous avions essuyé les plus grandes chaleurs du Solstice, sans pouvoir nous en garantir en aucune maniere, non plus que des rosées, qui tomboient en abondance pendant les nuits. Croiriez-vous bien cependant, Madame, que nous souffrîmes beaucoup moins du chaud dans cette Saison, que nous n'en avions souffert au mois d'Avril avant notre naufrage ?

Observation sur le chaud.

Rien n'est pourtant plus vrai, & je me souvins alors, que j'avois été plus d'une fois fort surpris de voir des personnes nées sous la Zone se plaindre beaucoup des grandes chaleurs de France. Nous étions dans le même cas au mois d'Avril, nous avions les mêmes chaleurs qu'on ressent en France, & même en Italie au mois de Juillet ; dans le mois de Juillet, pendant la Canicule, nous étions sous la Zone, & la chaleur étoit assûrément plus grande, mais elle étoit plus supportable. Cette différence ne venoit pas des vents ; nous eumes les mêmes, & nous en eûmes toujours dans les deux Saisons. Ce n'étoit pas non plus seulement que nous y fussions plus accoutumés, car nous n'étions pas sujets à ces sueurs continuelles, qui nous avoient si fort incommodés au mois d'Avril.

Il en faut donc chercher une autre raison, & voici celle, qui se présente à mon esprit. Dans le Printems l'air est encore rempli de vapeurs, que l'Hyver y assemble. Ces vapeurs, quand le Soleil se rapproche, en sont d'abord embrasées, & voilà ce qui causoit ces chaleurs pesantes, & ces abondantes sueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril ; nous étions presque toujours au Bain Marie. Au mois de Juillet ces vapeurs étoient dissipées, & quoique le Soleil fut beaucoup plus près de nous, le moindre vent suffisoit pour nous rafraîchir, en émoussant la vivacité de ses rayons presque perpendiculaires sur notre tête. Or en France le Soleil ne dissipe jamais bien les vapeurs, comme il fait entre les Tropiques, du moins elles sont ici beaucoup moins grossieres, &

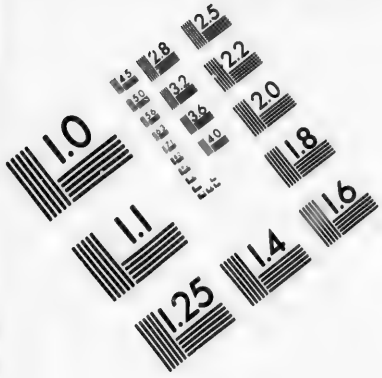
c'eſt ce qui produit, non la différence du chaud, mais celle de la ſenſation de la chaleur.

1722. Juillet. Et ſur les hauteurs.

Le vintiéme nous découvrîmes la Terre de Cuba, ce que nous avions fait en ſept jours, trois mois auparavant. Deux choſes cauſerent ce retardement. La premiere eſt qu'on ne ſçauroit compter ſur les hauteurs, quand le Soleil eſt ſi proche, parce que ſes rayons ne forment point d'angle ſenſible. Cela fait que, dès qu'on a le moindre ſoupçon de la proximité des terres, on n'oſe porter beaucoup de voiles pendant la nuit. La ſeconde eſt que le Capitaine de la Bellone vouloit aller à la Havane, & dans la perſuaſion où il étoit, que les courants portoient à l'Eſt, il fit l'Oueſt tant qu'il le jugea néceſſaire, pour ne pas manquer ſon but.

Il s'en fallut pourtant bien peu qu'il ne paſſât devant la Havane ſans le ſçavoir. On vint me dire de grand matin qu'on voyoit la terre; je demandai comment elle paroiſſoit, & ſur la réponſe, qu'on me fit, j'aſſûrai que c'étoit le Cap de Sed. On ſe mocqua de moi, & les deux Officiers de l'Adour, qui étoient avec nous, furent les premiers à ſoûtenir, que je me trompois. Je montai ſur le Pont, & je perſiſtai dans mon ſentiment contre celui de tout le Navire; nos Pilotes aſſûrant que nous étions ſoixante lieuës plus à l'Oueſt. Au coucher du Soleil je reconnus la Table à Marianne, mais je fus encore ſeul de mon avis: cependant nous avions le vent contraire, & toute la nuit nous ne fîmes que courir des bordées au large & à terre.

Le lendemain à midi nous étions encore à la vûë des deux terres, qui faiſoient le ſujet de notre conteſtation, lorſque nous étant un peu plus approchés de terre, nous apperçûmes la Havane devant nous, ce qui fit grand plaiſir au Capitaine, lequel avoit une bonne Pacotille, ſur laquelle il eſperoit de faire un grand profit avec les Eſpagnols. Son interêt me touchoit peu, mais ſi nous euſſions été plus au large, & que le vent ne nous eût pas contrariés pendant la nuit, l'erreur & l'entêtement de nos Pilotes & de nos Officiers nous auroient coûté bien cher. Le vent étoit bon pour entrer dans la Havane, & à cinq heures du ſoir nous n'en étions qu'à une lieuë; nous tirâmes alors deux coups de Canon, l'un pour aſſûrer notre Pavillon, l'autre, après qu'on eut mis le Pavillon en berne, pour demander un Pilote du Port.



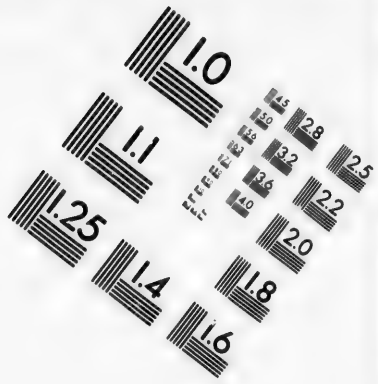
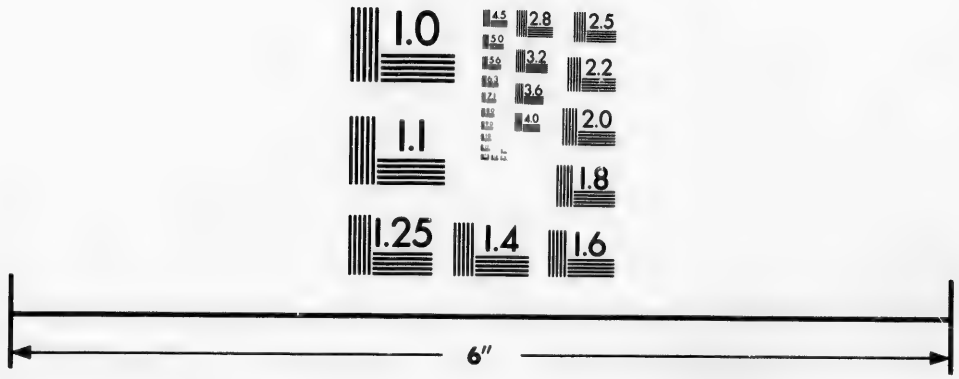
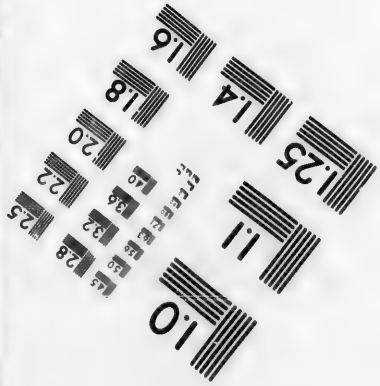
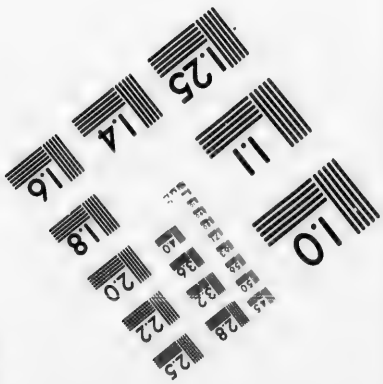


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1722. Juillet. Rien ne parut, & il fut réſolu d'envoyer le Canot pour demander la permiſſion d'y entrer: mais comme il étoit déja tard, la partie fut remiſe au lendemain, & toute la nuit nous nous ſoûtînmes en courant des bordées. Le vint-trois un Officier de la Bellone s'embarqua pour aller prier le Gouverneur de vouloir bien conſentir que nous fiſſions de l'eau dans ſon Port, & que nous y achetaſſions des vivres, parce que l'on n'avoit pû nous en donner ſuffiſamment au Biloxi. Ce n'étoit qu'un prétexte, mais je ne le ſçavois pas, & le Capitaine m'ayant prié d'accompagner ſon Officier, je ne crus pas devoir le refuſer.

Deſcription du Port de la Havane. L'entrée du Port de la Havane regarde le Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt: ſur la gauche, en y entrant, on trouve un Fort bâti ſur un Rocher, au pied duquel il faut paſſer: on l'appelle *le Fort du More*. Il eſt ſolidement conſtruit, & a trois bonnes batteries de Canons de Fonte l'une ſur l'autre. A la droite il y a une ſuite de Baſtions, qui me parurent nouvellement achevés, ou réparés depuis peu. L'entrée n'a en cet endroit que cinq ou ſix cent pas de largeur, & on la ferme par une chaîne de fer, qui peut arrêter un Navire aſſez lontems, pour qu'il ſoit criblé de coups de Canons, avant qu'il ſoit venu à bout de la couper.

La paſſe s'élargit enſuite un peu juſqu'à la Ville, c'eſt-à-dire, pendant trois ou quatre cent pas. Le Canal tourne de-là à gauche beaucoup au-delà de la Ville, qui eſt ſur la droite. C'eſt tout ce que j'en puis dire, n'ayant pas été plus loin. Je ſçai ſeulement que la Ville occupe la tête d'une preſqu'Iſle, & que le côté de la terre, qui eſt toute ſa longueur, eſt fermé d'une bonne muraille baſtionnée. L'aſpect en eſt fort agréable, & bien développé, dès qu'on a paſſé le Fort du More. Les Ruës y ſont bien percées, le Quay large & bien entretenu, les Maiſons bien bâties pour la plûpart: des Egliſes en aſſez grand nombre, & qui paroiſſent aſſez belles. Mais je ne ſuis entré dans aucune. En un mot une Ville de vint mille Ames n'a point plus d'apparence; mais la Havane, m'a-t'on dit, n'en a pas tant à beaucoup près.

Sort de l'Interlope Marshal. Je rencontrai en débarquant pluſieurs des Matelots de l'Adour, tant de la Chaloupe, que du Canot. Les Premiers me dirent que de l'endroit, où nous avions fait naufrage, ils avoient été cinq jours à ſe rendre dans ce Port, & preſque

toujours à deux doits de la mort. Je n'eus pas le tems de m'informer par quelle aventure les Seconds étoient venus là. Mais le Sergent, qui étoit entré dans notre Canot au pied du Fort du More, pour nous conduire, eut grand soin de nous montrer le Brigantin de l'Interlope Marshal, dont je vous ai parlé au commencement de cette Lettre. Il étoit mouillé auprès d'un Batteau si petit, qu'à peine pouvoit-il contenir quinze ou vint Hommes, qui cependant avoient enlevé ce Brigantin à l'abordage. Il faut avouer que les Armateurs de Cuba & des Isles voisines sont braves : nos Flibutiers les ont aguerris ; mais vû la disproportion des forces, la valeur & le Canon des Anglois, il falloit que ceux-ci eussent été surpris. 1722. Juillet.

Le Gouverneur de la Havane nous reçut froidement, & après nous avoir entendus, il nous dit qu'il auroit été charmé de pouvoir nous accorder ce que nous lui demandions, mais que le Roi son Maître lui avoit lié sur cela les mains, & qu'il avoit surtout des défenses expresses de recevoir dans son Port aucun Bâtiment venant de la Louysiane. Il ajoûta qu'il y avoit sur la même Côte plusieurs endroits, où nous pourrions nous arrêter sans aucun risque, & où l'on nous fourniroit tous les rafraîchissemens, dont nous avions besoin. Il fallut nous contenter de cette réponse, & après avoir été saluer le Recteur du Collége, que nous avons dans cette Ville, je me rembarquai.

Le Gouverneur de la Havane refuse la permission d'entrer dans son Port.

Le lendemain vint-quatre à six heures du matin nous étions Nord & Sud du Pain de Matance, & à onze heures & demie, par le travers de *Rio dé Ciroca*, où il y a une Habitation Espagnole. Mais comme le Capitaine vouloit voir s'il réussiroit mieux à Matance, qu'il n'avoit fait à la Havane, & que nous avions encore sept lieuës à faire pour y arriver, il prit le parti de louvoyer toute la nuit, & le vint-cinq au point du jour nous nous trouvâmes à l'entrée de la Baye, qui a deux lieuës d'ouverture.

Pour y entrer il faut d'abord doubler une Pointe, qui n'avance pas beaucoup dans la Mer, puis faire l'Oüest pendant une lieuë : on apperçoit ensuite sur la même main droite une autre Pointe, derriere laquelle est le Fort ; & un grand quart de lieuë plus loin le Bourg de Matance entre deux Rivieres, qui baignent ses murs des deux côtés. Vers les dix heures du matin on y envoya le Canot avec un Officier, qui ne trouva

Description de la Baye de Matance.

1722. Juillet. point le Commandant du Fort dans sa Place. Il exposa au Lieutenant le prétendu besoin, où nous étions ; mais cet Officier lui dit qu'il n'osoit prendre sur soi de lui accorder la permission, qu'il demandoit ; que tout ce qu'il pouvoit faire pour son service, étoit d'envoyer un Courrier à la Havane, pour sçavoir les intentions du Gouverneur de cette Ville, qui étoit son Général, & que, si ce parti nous convenoit, nous pouvions en attendant mouiller de l'autre côté de la Pointe, où nous serions plus en sûreté.

Cette réponse & la déclaration, que nos Pilotes s'aviserent alors de faire, qu'ils ne se chargeroient pas d'entrer le Navire dans la Baye de Matance, par la raison qu'ils ne la connoissoient pas assez, déterminerent enfin le Capitaine à continuer sa route avec toute sa Pacotille, pour laquelle il nous avoit fait perdre au moins quinze jours d'un tems précieux. Le lendemain à six heures du matin nous avions encore derriere nous à la vûë le Pain de Matance, dont nous nous estimions éloignés de douze à quinze lieuës, & le vint-sept à cinq heures du matin on découvrit du haut des Mâts la terre de la Floride.

Débouquement du Canal de Bahama. A cette vûë on mit le Cap au Nord-Nord-Est : deux heures après on revira de bord, pour prendre un peu plus de l'Est ; à neuf heures on se remit en route, & nous nous trouvâmes dans le vrai Courant, qui va au Canal de Bahama, car nous passions comme un trait. Nous vîmes en ce moment l'*Adour*, qui montroit encore un bout du Mât, mais dont la carcasse étoit presque toute couverte d'eau, & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien qu'elle eût échoué vis-à-vis de la plus septentrionnale des Martyrs, comme [illegible]ques-uns l'avoient cru ; car nous l'avions par notre travers à dix heures & demie, & à une heure & demie la derniere de ces Isles nous restoit au Nord.

Vers les trois heures on apperçut de la Hune un brisant, que nous allions ranger de bien près, & plus loin une batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette batture étoit apparemment la fin des Martyrs, & pour la parer nous reprîmes le reste du jour du Sud & de l'Est, le courant nous portant toujours au Nord, & sur le soir nous fîmes le Nord-Est. Le vint-huit à midi, le Pilote s'estimoit à l'entrée du Canal, par les vint-cinq degrez trente minutes, à sept heures & demie du soir il craignit d'être trop près de terre, & mit le Cap au

au Sud-Sud-Eſt juſqu'à minuit, avec un très-bon vent. A minuit il reprit ſa route, & le vint-neuf nous ne vîmes plus de terres. Le ſoir on ſe crut hors du Canal, mais pour plus grande ſûreté on continua juſqu'à dix heures du ſoir à faire le Nord-Nord-Eſt. 1722. Août.

Dans tout le reſte de notre navigation, juſqu'au Cap François, nous eûmes preſque toujours des vents foibles, & ſouvent des calmes. De tems en tems il s'élevoit des orages, le Ciel & la Mer étoient en feu, & le Navire, panché d'un côté, alloit comme le vent, mais cela ne duroit pas, & une pluye d'un quart-d'heure déchargeoit le Ciel, & abaiſſoit les vagues de la Mer, laquelle reſſembloit à ces perſonnes d'un caractere doux & tranquille, qui ont quelquefois des accès de colere aſſez vifs, mais qui s'apaiſent d'abord. Je crois que ce qui contribuë à calmer la Mer ſi promptement, après ces agitations ſi violentes, ce ſont les courants. Ils ſont en effet très-ſenſibles dans ces parages, d'ailleurs ils varient ſans ceſſe, ce qui déconcerte toute l'habileté des Pilotes. Route, qu'il faut prendre pour aller du Canal de Bahama à S. Domingue.

Quand on eſt ſorti du Canal de Bahama, la droite route pour gagner l'Iſle de S. Domingue, ſeroit le Sud-Eſt. Mais les vents, qui ſouflent preſque toujours de la partie de l'Eſt, ne permettent pas de la prendre, & il faut par une ligne parabolique s'élever juſqu'à la hauteur de la *Vermude*, qu'il ſeroit même à propos de reconnoître, s'il étoit poſſible, afin d'aſſûrer ſon point de longitude. Faute de cette connoiſſance on eſt quelquefois obligé d'aller juſqu'au grand Banc de Terre-Neuve, avant que de pouvoir s'aſſûrer d'être aſſez à l'Eſt de tous les écueils, qui ſont au Nord & à l'Orient de l'Iſle de S. Domingue.

On n'a pourtant pas toujours pris ce grand détour pour aller du Golphe Mexique à cette Iſle. Dans les premiers tems de la découverte du nouveau Monde, après avoir ſuivi la Côte Septentrionale de l'Iſle de Cuba, juſqu'à la *Pointe d'Itaque*, qui en eſt l'extrêmité Orientale, à quatorze lieuës de Matance, on tournoit à droite, & on laiſſoit à gauche toutes les Iſles *Lucayes*, dont celle de Bahama eſt du nombre. C'eſt ce qu'on appelle *le vieux Canal de Bahama*. Il y a de l'eau pour les plus grands Navires, mais on y rencontre tant d'écueils, qu'aujourd'hui il n'y a plus que des Barques, qui oſent s'y engager. Vieux Canal de Bahama.

1722. Août.

Après nous être élevés juſqu'aux trente degrez & demi, nos Pilotes ſe jugerent ſuffiſamment à l'Eſt, pour n'avoir plus à craindre en faiſant le Sud, de donner ſur aucun des écueils, dont j'ai parlé. On porta donc avec confiance au Sud, & en peu de jours nous fîmes beaucoup de chemin, voguant ſur une Mer toujours belle, & conduits par les vents Aliſés. Le vint-ſept d'Août, à huit heures du matin, le Matelot, qui étoit en vigie ſur la Hune, cria *Terre*, ce qui cauſa une grande joye, mais elle fût courte, car ce Matelot étant deſcendu, on lui demanda ſi cette terre étoit haute, & il répondit, qu'elle étoit fort baſſe, par conſéquent ce ne pouvoit être qu'une des *Caïques*, ou des *Iſles Turques*.

Erreur des Pilotes dans leur eſtime.

Nous étions encore bien heureux de les avoir vûës de jour, car le naufrage étoit inévitable, ſi nous euſſions donné deſſus pendant la nuit, & perſonne n'en ſeroit échapé, par la raiſon que toutes ces Iſles ſont ſans rivages, que la plûpart ſont bordées de récifs, qui avancent beaucoup au large, & qu'elles ſont entrecoupées de petits canaux, où il n'y a pas aſſez d'eau pour des Chaloupes. D'ailleurs, elles ſont fort baſſes, & on ne les apperçoit de nuit, que quand on eſt deſſus.

Mais pour avoir reconnu le danger, nous n'étions pas ſauvés; la Terre, que nous avions devant nous, paroiſſoit une Iſle aſſez grande, & aſſez bien boiſée en quelques endroits; cela nous fit juger, que c'étoit la grande Caïque, par conſéquent, que nous étions quarante ou cinquante lieuës trop à l'Oueſt. Pour nous remettre en longitude, il auroit fallu peut-être remonter au Nord plus de deux ou trois cent lieuës, & compter ſur cinq ou ſix ſemaines de navigation. Mais nous avions à peine de l'eau & des vivres pour quinze jours, en économiſant beaucoup. Le Capitaine étoit fort embarraſſé; il voyoit ſes Pilotes en défaut, & il avoit à ſe reprocher de s'être trop repoſé ſur eux, de n'avoir pas pris hauteur lui-même plus de deux ou trois fois, & d'avoir toujours préferé l'eſtime du ſecond Pilote, jeune Homme fort étourdi, & fort préſomptueux, à celle du premier, qui étoit plus habile & plus experimenté, & qui n'avoit jamais approuvé la manœuvre, qu'on faiſoit.

Embarras, où l'on ſe trouve en découvrant la Terre.

Cependant il falloit prendre ſon parti ſur le champ: un coup du vent du Nord, qui nous auroit accueilli, & nous

Quel parti on prend.

auroit jetté sur ces terres basses, nous auroit immanquablement fait périr. Mais comme on ne pouvoit prendre de résolution, qui n'eût ses inconvéniens ; le Capitaine voulut avoir l'avis de tout le monde. Quelqu'un proposa d'aller au plus sûr, & de faire vent arriere pour gagner la Caroline, où l'on pouvoit arriver en dix ou douze jours, & y acheter des provisions. Cet avis fut rejetté, & on en suivit un autre, où il y avoit tout à risquer, & qu'il me parut que le seul désespoir pouvoit inspirer, ce fut de ranger la grande Caïque de fort près jusqu'au débouquement, c'est-à-dire, jusqu'à la séparation de tous ces écueils, & d'avec les Lucayes. 1722. Août.

C'est par-là, que passent tous les Vaisseaux, qui sortent de S. Domingue pour retourner en France, & alors il n'y a rien à craindre, parce qu'on peut prendre son tems pour débouquer, & que ce passage étant ouvert au Nord-Oüest, on est presque assûré d'avoir le tems favorable pour en sortir. Mais pour y entrer du côté, où nous étions, il faut compter sur le Nord-Est, & c'est un grand hazard, que de trouver ce vent à point nommé. Aussi personne, que l'on sçache, n'a encore tenté ce passage. Enfin on voulut bien s'exposer à tous les hazards, & on s'approcha de la grande Caïque.

Description de la grande Caïque.

A deux heures après midi nous n'en étions plus qu'à une bonne portée de Canon, & nous sommes peut-être les premiers, qui, sans une nécessité indispensable, ayions osé la visiter de si près sur un Vaisseau. La Côte en est pourtant fort saine, élevée, a ce qu'il m'a paru, de sept ou huit pieds, quelquefois d'un peu plus, mais elle est à pic, & sans aucun rivage. Son terroir n'a point du tout l'apparence d'être sterile. Les Géographes la placent directement sous le Tropique, & c'est ce que nous ne pûmes pas verifier, parce que le tems étoit couvert ; mais je la crois un peu plus au Sud, car il n'y a certainement pas trois degrez de différence entre cette Isle & le Cap François.

Succès inespéré du parti qu'on avoit pris.

Nous cotoyâmes la grande Caïque jusqu'à quatre heures du soir, ayant pour nous le vent & les courants. Alors on fit monter un Matelot au haut du Mât, pour observer ce que nous avions devant nous, & il revint bientôt nous dire qu'il avoit vû l'extrêmité de l'Isle, mais qu'au de-là on ne découvroit que des terres encore plus basses, entrecoupées de Canaux, où les eaux paroissoient toutes blanches. Sur ce récit, on jugea à propos de revirer de bord, & on mit le Cap au

1722. Août. Nord-Nord-Eſt. A minuit on fit le Sud-Sud-Eſt, & il ſembloit que le vent tournât à notre gré ; mais il étoit bien foible, & les courants nous entraînoient avec tant de violence à l'Oueſt, qu'au point du jour les terres baſſes & les hauts fonds, que nous avions la veille ſi loin devant nous, étoient preſque auſſi loin derriere, & que le paſſage, que nous cherchions commençoit à s'ouvrir.

Nous touchions au moment déciſif de notre ſort, & ce qui nous faiſoit bien eſperer, c'eſt que le vent ſe rangeoit peu à peu au Nord-Eſt. A onze heures nous faiſions le Sud-Eſt, quart de Sud ; peu après nous eûmes le Cap au Sud-Eſt, mais les courants nous faiſoient tellement dériver, qu'à peine la route nous valoit le Sud. A midi nous ne pûmes prendre hauteur, & la Pointe Occidentale de la Caïque nous reſtoit au Nord, quart de Nord-Eſt. Enfin à une heure nous étions parés, & je ne puis mieux vous exprimer ce qui paroiſſoit ſur tous les viſages, à meſure que nous avancions dans le débouquement, que par la comparaiſon de ce qui arrive à ces Animaux, qu'on a mis dans le récipient de la machine pneumatique, qui y paroiſſent morts, quand on en a pompé preſque tout l'air, & à qui on rend la vie peu à peu, en le faiſant rentrer lentement.

Nous n'oſions néanmoins nous flatter encore de pouvoir gagner le Cap François, qui nous reſtoit au vent, mais nous avions le *Port de Paix*, ou du moins *Léogane*, que nous ne pouvions pas manquer, & après le péril extrême, que nous venions de courir, tout nous étoit bon, pourvû que nous trouvaſſions un Port. A minuit nous eſſuyâmes un grain de vent du Sud aſſez violent, mais de peu de durée, & le lendemain, ſur les neuf heures au matin, nous apperçûmes la Terre de S. Domingue, mais ſans y pouvoir rien diſtinguer de tout le jour, parce qu'elle étoit fort embrumée. Un Navire, qu'on jugea à ſa manœuvre pouvoir être un Corſaire, nous occupa une bonne partie de l'après-dîner : nous nous préparâmes ſérieuſement à le combattre, ou plutôt à nous défendre, s'il lui prenoit envie de nous attaquer, car nous n'aurions pas changé une voile pour l'aller chercher.

Arrivée au Cap François. A la fin nous reconnûmes que ce n'étoit qu'un petit Bâtiment de cent cinquante Tonneaux au plus, & il avoit eu apparemment plus de peur que nous. Nous jugeâmes à ſa ma-

nœuvre qu'il ſortoit du Cap François, & il paroiſſoit bien chargé. Toute la nuit nous courûmes des bordées au Nord-Eſt, en variant un peu, ce qui nous éleva, & dès qu'il fut jour, nous reconnûmes avec bien de la joye, que nous étions au vent du Cap François. Nous le voyions à plein, nous y touchions preſque, mais nous avions ſi peu de vent, que nous ne pûmes y entrer que le premier de Septembre, à quatre heures du ſoir. Depuis ce tems-là je n'ai pas encore eu un moment à moi pour vous entretenir de ce Pays, & on me demande ma Lettre pour la porter à un Vaiſſeau, qui appareille pour Nantes. Je compte de partir moi-même dans quinze jours pour le Havre de Grace, d'où j'aurai l'honneur de vous écrire encore une fois.

1721. Septembre.

Je ſuis, &c.

TRENTE-SIXIÉME LETTRE.

Deſcription du Cap François de Saint Domingue. Retour en France, relâche en Angleterre.

A Roüen, ce cinquiéme Janvier 1723.

MADAME,

Je n'ai été qu'un jour au Havre, parce que je ne voulois pas manquer le Caroſſe de Roüen, & je ſuis venu ici me délaſſer à mon aiſe du plus long & du plus rude Voyage, que j'euſſe encore fait ſur Mer. Enfin il n'y paroît plus, & je vais profiter d'un peu de loiſir, qui me reſte en attendant le Coche de Paris, pour achever de vous inſtruire de toutes mes aventures, depuis deux ans & demi, que je cours le Monde.

Deſcription du Cap François.

Le Cap François de S. Domingue, d'où ma derniere Lettre étoit dattée, eſt un des Ports de toute l'Amérique, où les François faſſent un plus grand Commerce. Ce n'eſt à proprement parler qu'une Baye, qui n'a pas tout-à-fait une lieuë de profondeur, & dont l'ouverture eſt fort large : mais cette

1722. Septembre. ouverture eſt ſemée de récifs, entre leſquels on ne ſçauroit naviger avec trop de précaution. Pour y entrer il faut prendre à droite le long d'une Pointe, où il y a une Redoute & du Canon ; mais l'uſage eſt qu'avant que de s'engager dans ces Paſſes étroites, où deux Navires ne ſçauroient aller de front, on appelle un Pilote du Port ; & pour empêcher que l'envie d'épargner une piſtole, qu'il lui faut donner, ne faſſe riſquer le ſalut d'un Equipage, il a été ſagement ordonné que, quand bien même on ſeroit entré ſans ſon ſecours, on ne laiſſera pas de le payer.

La Ville eſt dans le fond de la Baye, ſur la droite. Elle n'eſt pas conſidérable, parce que preſque tout ce qui n'eſt pas Artiſan Marchand en détail, Soldat, ou Cabaretier, demeure dans la Plaine, autant que le Service le permet aux Officiers, la Juſtice aux Magiſtrats, & les affaires du Commerce à ceux, qui y ſont intereſſés, c'eſt-à-dire, à preſque tout ce qu'il y a ici d'honnêtes Gens : de ſorte que, pour voir le beau Monde, il faut aller à la Campagne. Auſſi rien n'eſt plus charmant que la Plaine, & les Vallées, qui ſont entre les Montagnes, dont elle eſt bordée. Les Maiſons n'y ſont pas magnifiques, mais elles ſont propres & commodes, les Chemins tirés au cordeau, d'une belle largeur, bordés de hayes de Citronniers, quelquefois plantés de grands Arbres, & d'eſpace en eſpace coupés de ruiſſeaux d'une eau claire, fraîche & fort ſaine. Toutes les Habitations paroiſſent bien cultivées, & ce ſont réellement de très-belles Maiſons de plaiſance : par tout on voit un air d'aiſance, qui fait plaiſir.

De la Plaine du Cap. Cette Plaine eſt l'extrêmité du Nord-Oueſt de cette fameuſe *Vega-Real*, dont il eſt tant parlé dans les Hiſtoires Caſtillanes de S. Domingue, qu'on aſſûre avoir quatre-vint lieuës de long, & que le célébre Evêque de Chiappa, Barthelemy de las Caſas, prétend être arroſée de vint-cinq mille Rivieres. Les grands noms ne coûtent rien aux Eſpagnols ; ces prétenduës Rivieres ne ſont pour la plûpart que de petits Ruiſſeaux, dont le nombre eſt effectivement incroyable, & qui feroient de cette Plaine royale quelque choſe de plus charmant & de plus délicieux, que la Vallée de Tempé, ſi vantée par les Grecs, ſi elle n'étoit pas ſous la Zone Torride. Il y a même des Cantons, où l'air eſt très-ſain, & la chaleur ſupportable, tel que celui, où a été bâtie la Ville de *Sant-Yago de los*

Cavalleros ; & on peut dire la même choſe des Vallées, qui ſont entre les Montagnes, dont la Plaine du Cap eſt bornée au Midi. Elles commencent à ſe peupler, & elles le ſeront bien-tôt plus que la Plaine même, par la raiſon qu'on y voit peu de Malades, & que ceux, qui y viennent d'ailleurs, y guériſſent en peu de tems de maladies, que tous les remédes n'avoient pû ſurmonter. 1722. Septembre.

J'ai parcouru les Habitations les plus proches de la Ville, mais je n'ai pas eu le loiſir d'y faire beaucoup d'obſervations. D'ailleurs, pendant le jour le chaud étoit extrême, & le ſoir, dès que le Soleil étoit couché, les Couſins & d'autres Moucherons ſemblables, ne me permettoient pas de me promener lon-tems. Ces petits Inſectes s'attachent ſurtout aux nouveaux venus, qui ont la peau plus tendre, & le ſang plus frais. On m'a aſſûré, que dans la partie Eſpagnole de l'Iſle, on eſt exempt de cette incommodité, mais en récompenſe nous n'avons point de Serpens venimeux, & iis en ont beaucoup. On m'a fait auſſi remarquer, qu'à l'exception de la Laituë, tous les Légumes ſe doivent renouveller tous les ans dans cette Iſle avec des graines d'Europe. Obſervations.

Ce que j'y ai vû de plus curieux, ſont les Moulins à Sucre. Je ne vous en dirai rien, parce que le P. Labat en a parlé beaucoup mieux, que je ne pourrois faire. Après le Sucre, la plus grande richeſſe de cette Colonie eſt l'Indigo, dont le même Auteur a auſſi très-ſçavamment traité. Cette Plante a une ennemie irréconciliable, & qui fait ſur elle bien d'autres ravages, que l'Yvroye dans nos Bleds. C'eſt une herbe, qu'on appelle *Mal nommée*, & qui en ſortant de la terre porte ſa graine, qu'elle répand par tout. Elle vient en touffe, & par ſon volume, & ſa prodigieuſe fécondité, elle étouffe tellement l'Indigo, qu'elle le fait mourir : de ſorte que, quand elle a fait le moindre progrès dans un champ, il eſt entierement perdu, & qu'il en faut défricher un autre.

Les Côtes de Saint Domingue ne ſont pas abondantes en Poiſſons, mais pour peu, qu'on aille en pleine Mer, on y en trouve de toutes les ſortes. Nous pêchâmes ſurtout, en y venant de la Louyſiame, beaucoup de Dorades, ſur leſquelles nos Marins prétendent avoir fait une obſervation aſſez ſinguliere. C'eſt que, quand on prend ce Poiſſon dans le Croiſſant de la Lune, la chair en eſt ferme, & d'un goût exquis, au Remarque ſur les Dorades.

1722. Septembre. lieu que, ſi on le pêche dans le décours, il eſt inſipide, ſa chair n'a point de conſiſtance, & elle s'en va comme de la charpie. Il eſt vrai que nous éprouvâmes l'un & l'autre dans les deux tems ; mais que cela arrive toujours, & que veritablement la Lune en ſoit cauſe, c'eſt ce que je n'ai garde d'aſſûrer.

Départ du Cap. Nous partîmes du Cap François le vint-cinq de Septembre ſur un Navire Marchand du Havre appellé le *Louis de Bourbon*, commandé par un des plus habiles Navigateurs, que j'aye connus : mais à peine fûmes-nous en Mer, que nous apperçûmes qu'il faiſoit deux voyes d'eau, de ſorte que pendant toute la traverſée, qui fut de quatre-vint-douze jours, il fallut pomper ſoir & matin, ce qui, joint au défaut des vivres, qu'on avoit cependant embarqués en abondance, mais qu'on ne ménagea nullement pendant le premier mois, fit que notre Capitaine fut pluſieurs fois ſur le point de relâcher aux Açorres. Nous aurions encore été plus embarraſſés, ſi nous euſſions donné dans le piége, que nous tendit le Capitaine d'un Navire Anglois, que nous rencontrâmes à moitié chemin.

Rencontre d'un Navire Anglois. Il étoit parti de la Jamaïque avec une Flotte, dont il avoit d'abord été, diſoit-il, le meilleur Voilier ; mais comme, en arrimant ſon Navire, il avoit eu l'imprudence de placer toutes les proviſions de bouche dans le même endroit, il étoit arrivé qu'à meſure qu'il les conſumoit, le Bâtiment perdant ſon équilibre, perdit peu à peu l'avantage, qu'il avoit ſur les autres, & demeura enfin bien loin derriere la Flotte ; nous le rencontrâmes en effet ſeul, & allant ſi lentement, qu'au prix de lui, notre Vaiſſeau, qui n'étoit rien moins qu'un fin Voilier, alloit comme un Oiſeau, & qu'il craignit que les vivres ne lui manquaſſent tout-à-fait, avant qu'il pût aborder en Angleterre. Il nous témoigna ſa peine, & pour nous l'expliquer mieux, il s'invita à dîner ſur notre Bord. On lui répondit qu'il ſeroit le bien-venu, & notre Capitaine fit ſerrer une partie de ſes Voiles pour l'attendre.

1722. Octobre. Novembre. Pendant le repas il jetta le diſcours ſur notre route, & nous demanda où nous croyions être. Le Capitaine lui montra ſon point de la veille, & il en parut étonné. Il nous aſſûra enſuite que nous étions au moins deux cent lieuës plus avancés, que nous ne penſions ; ce qu'il tâcha de prouver par les dernieres Terres, qu'il avoit reconnuës. Cela fit grand plaiſir à la plûpart des Nôtres, qui s'ennuyoient déja beaucoup d'une ſi longue

longue navigation, & d'avoir ſans ceſſe à lutter contre des Vents violens & une Mer orageuſe ſur un très-mauvais Navire. Mais j'eus quelque ſoupçon que le Capitaine Anglois ne ſe diſoit ſi fort avancé, que pour nous engager à lui faire part de nos vivres. Le nôtre, à qui je communiquai mon ſoupçon, me dit qu'il penſoit de même, ſe contenta de bien régaler ſon Hôte, & éluda ſa demande. Il continua à naviger ſur ſa propre eſtime, laquelle ſe trouva ſi juſte, qu'il entra dans la Manche au jour, & preſqu'à l'heure, que peu auparavant il avoit dit qu'il y entreroit. 1722. Octobre. Novembre.

Le ſecond de Décembre nous entrâmes ſans aucune néceſſité apparente dans le Port de Plimouth; mais notre Capitaine y avoit ſans doute quelque affaire. Nous y trouvâmes la Fregate du Roi, *la Thetis*, qu'un coup de vent venoit d'y jetter toute déſemparée, quoique ce fût ſa premiere ſortie du Havre de grace, où elle avoit été conſtruite. Elle étoit montée par le Chevalier DE FONTENAY, Capitaine de Vaiſſeau, dont la deſtination étoit d'aller aux Iſles de l'Amérique, donner la chaſſe aux Forbans, qui y avoient enlevé depuis peu pluſieurs Navires. Dès qu'il ſçut que j'étois dans le Port, il me fit l'honneur de me viſiter, avant que j'euſſe pu avoir la commodité de lui aller rendre mes devoirs, & il me mena ſur ſon Bord, où je paſſai bien agréablement tout le tems, que nous fûmes dans ce Port. Arrivée à Plimouth. 1722. Décembre.

Plimouth eſt un des cinq grands Ports d'Angleterre, & un des plus beaux de l'Europe. Il eſt double, & avant que d'y entrer, il faut paſſer ſous le Canon de la Citadelle. De-là on tourne à droite pour entrer dans le Port de la Ville, qui eſt le plus petit, & d'où il faut partir pour ſortir de la Manche, & c'eſt là, que la Thetis étoit mouillée. On tourne à gauche pour entrer dans l'autre Port, où les Vaiſſeaux du Roi d'Angleterre ſont déſarmés, vis-à-vis un magnifique Arſenal. Ce Port s'étend fort loin, & nous mouillâmes à l'entrée, parce que les vents, qui y ſouflent, ſont bons pour aller plus avant dans la Manche. Deſcription de Plimouth.

La Ville de Plimouth eſt peu de choſes, mais ſes environs où je me ſuis bien promené, ſont très-agréables. Je n'ai point vû de Pays plus gras: le tems étoit fort doux, les Campagnes auſſi vertes, que dans le Printems, & j'y vis paître des

1722. Décembre.

Moutons monſtrueux. La Laine en eſt fort bonne, mais leur chair trop graſſe a un mauvais goût. En récompenſe les Bœufs y ſont excellens, par la raiſon qu'ils ſont fort gras.

La veille de la Conception, & tout le jour de la Fête, on ne ceſſa de carillonner à un des deux ſeuls Clochers, qui ſoient à Plimouth, & quoiqu'il n'y eût que deux cloches, je n'ai point encore entendu de carillon, qui m'ait fait tant de plaiſir. Je demandai en l'honneur de qui cela ſe faiſoit, car je me doutois bien que ce n'étoit pas pour honorer la Sainte Vierge, & on me répondit que la coûtume dans ce Pays-là étoit, quand quelqu'un donnoit un grand repas, de payer les Sonneurs pour faire carillonner. J'apperçus auſſi ſur le Port même, & aſſez près de la Ville un grand Bâtiment fort ancien, qui ſervoit d'Hôtellerie, & qui ne paroiſſoit pas avoir été conſtruit pour cet uſage; on m'apprit que c'étoit les reſtes d'une Abbaye célébre de Bénédictins.

Je n'aurois pas été fâché de faire un tour à Plimouth, & de pouvoir avancer un peu plus dans la Campagne, pour en connoître tous les environs; mais M. le Chevalier de Fontenay ne me le conſeilla point, parce que tout étoit alors ſuſpect en Angleterre, à cauſe de l'affaire toute récente de l'Evêque de Rocheſter. Je n'aurois pu en effet paroître avec mon habit dans la Ville, ni dans les endroits peuplés, ſans être expoſé à quelqu'inſulte, & il étoit trop tard pour prendre un autre habit, pluſieurs Anglois m'ayant vû avec le mien: de ſorte que je me vis réduit à me promener dans quelques Campagnes voiſines du Port, où il n'y avoit perſonne. D'ailleurs j'étois en bonne compagnie ſur la Thetis. M. le Chevalier de Fontenay a parcouru toutes les Mers, auſſi a-t'il l'eſprit extrêmement orné. J'ai vû & j'ai appris de lui des traits d'une généroſité vraiment héroïque. Mais ce qui met le comble à tant de qualités ſi eſtimables, c'eſt un grand fond de religion, & une pieté ſincere. Il ſemble avoir communiqué ces ſentimens à ſes Officiers; que je vis preſque tous approcher des Sacremens, & rien n'eſt plus édifiant, que tout ſon Equipage, dont il eſt adoré (*a*).

Induſtrie des Anglois pour ſurprendre les Forbans.

Enfin la nuit de Noël, après que j'eus célébré les trois Meſ-

(*a*) Il eſt mort pendant ſon Expédition dans la Guadaloupe, & un de ſes Officiers,

ſes, nous mîmes à la voile, & tout le jour nous eûmes le vent favorable. Deux Fregates de cinquante Canons avoient levé les ancres deux heures avant nous, & nous les joignîmes bientôt. Cela me ſurprit, parceque nous n'allions pas trop bien nous-mêmes : mais ce qui m'étonna encore davantage, ce fut qu'à voir ces deux Bâtimens ſous voiles, ſi je ne les avois pas vû appareiller, je n'aurois jamais pu croire que ce fuſſent les mêmes, qui m'avoient paru ſi grands dans le Port ; ſur quoi on me dit que cela venoit d'une conſtruction & d'une voilure particulieres, faites exprès pour attirer dans le piége les Forbans, ce qui en ſtile de Matelots les fait appeller des *Attrapes-lourdeaux*. En effet, dit-on, les Pirates les voyant, & en jugeant par les apparences, les prennent pour des Navires Marchands, & fondent ſur eux, comme ſur une proye aſſûrée. Mais quand ils ſont engagés de maniere à ne pouvoir plus s'en dédire, ils trouvent à qui parler, & ſont pris au trébuchet, ſans pouvoir faire aucune réſiſtance : auſſi de toutes les Nations de l'Europe les Anglois ſont ceux, que les Forbans craignent le plus, & qu'ils traitent plus mal, quand ils peuvent les avoir entre les mains. 1722. Décembre.

La nuit ſuivante nous eſſuyâmes une des plus horribles tempêtes, qu'on ait vûes de lontems dans la Manche. Le lendemain matin, quoique le vent fût preſque tout-à-fait tombé, la Mer étoit encore dans une agitation capable d'effrayer les plus hardis ; nous reçûmes même quelques paquets de Mer, qui nous mirent en grand danger : il y en eut un ſurtout, qui inonda la grande Chambre dans le tems que je commençois à dire la Meſſe, & me mit hors d'état de la célébrer ; auſſi lorſque vers le midi nous entrâmes au Havre de grace, chacun nous demandoit comment nous avions pû réſiſter à la tourmente, qui s'étoit fait ſentir juſques dans le Port ? Arrivée au Havre de Grace.

Mais on aura encore été bien plus ſurpris que nous y ayions réſiſté, lorſque deux jours après notre Navire ayant été tiré à terre, on l'aura vû tomber en piéces de pourriture. C'eſt la premiere nouvelle, que j'ai appriſe en arrivant ici. Jugez, Madame, à quoi tenoit notre vie ſur un tel Bâtiment, pendant

qui vint m'apprendre cette triſte nouvelle au retour de ſa Campagne, me dit qu'étant prêt de mourir, il leur avoit fait, ſur l'état, où il ſe trouvoit, & où chacun d'eux ſe trouveroit un jour, un diſcours, qui leur avoit tiré les larmes des yeux.

1721. Décembre. dix-huit cent lieuës de navigation, dans une saison, où la Mer est toujours en fureur; & quelles actions de graces nous avons à rendre à Dieu, non-seulement de nous avoir délivrés d'un danger si éminent, mais encore de nous en avoir ôté la connoissance, qui seule étoit capable de nous faire mourir mille fois de frayeur.

Je suis, &c.

Fin du troisiéme Tome.

TABLE DES MATIERES.

A

ABDIAS. Fauſſe application d'une Prophétie d'Abdias à la publication de l'Evangile dans le nouveau Monde. *pag.* 10.

Abenaquis. Voyez les deux premiers Volumes. Ont été pendant les dernieres Guerres le principal Boulevard de la Colonie, 90. Village Abenaqui, à Beckancourt, 109. Utilité, qu'en retire le Baron de Beckancourt, 110. Utilité de cet Etabliſſement pour la Colonie. Bravoure des Abenaquis. Cauſe du relâchement de leur ferveur, 111. 112. Du Village d'Abénaquis de ſaint François, 121. Ces Sauvages ſont preſque les ſeuls du Canada, que les Iroquois n'ont oſé attaquer chez eux, 202. Des Abénaquis défont un Parti d'Anglois, qui étoient venu contre un. Mépris, qu'ils font de ces Ennemis, 307 08. De quelle ſorte de Pyromancie ils uſoient pour connoître les choſes éloignées, 363.

Acadie Comment on pouvoit établir ſolidement cette Province par la Pêche, 53. Objets de Commerces, qui ſe préſenterent d'abord en Acadie, 85. Ce qui a le plus contribué à nous faire perdre cette Péninſule, 86. Ce qui a empêché qu'on n'y fît un Etabliſſement ſolide. Qui ſont ceux, qui nous ont fait comprendre ce que vaut l'Acadie, 87. Quantité de Poiſſons ſur les Côtes, & dans les Rivieres de l'Acadie, 152 154. Les Chefs des Sauvages étoient plus Souverains en Acadie que par tout ailleurs, 266.

Acadiens. Ce que Leſcarbot rapporte de la notion, qu'ils avoient de la grande & de la petite Ourſe. Il ſe peut faire qu'ils ayent pris ces notions des François, 401.

Achigan. Eſpece de Poiſſon fort commune dans le Canada, 121. 154.

Acimine. Fruit de la Louyſiane, ſa Deſcription, 395.

Acoſta. (le P. Joſeph de) Jéſuite Eſpagnol. Son ſentiment ſur l'origine des Amériquains, 5. *& ſuiv.* En quoi il eſt réfuté par Jean de Laët, 8. *& ſuiv.* Ce qu'il dit des Peuples, que les Mexiquains trouverent autour du Lac Mexico, 18. Il a cru que la Nouvelle Guinée étoit un Continent peu éloigné des Iſles de Salomon, 22. Il rapporte que Vaſco de Gama trouva l'uſage de la Bouſſole établi au Mozambique, 40. Il ſe trompe au ſujet de la tradition du Déluge, conſervée par les Ameriquains, 399.

Adoption. Droits des Priſonniers de Guerre, qui ſont adoptés, 245. Réception, qu'on leur fait dans la

Cabanne, où ils ſont adoptés, 246. Comment ils ſont traités, s'ils ſe ſauvent, & qu'ils ſoient repris, 248.

Adouë. Flûte de la Compagnie d'Occident, en quel état elle arrive à l'embouchure du Miciſſipi. Par qui elle eſt commandée. Etat de ſon Equipage, 454-56. Naufrage de ce Bâtiment, & ſes cauſes, 458. *& ſuiv.* Il eſt abandonné par l'Equipage, 466. On paroît ſe repentir de l'avoir abandonné, mais on le trouve rempli d'eau, & briſé par les Sauvages, 468. En quel état l'Auteur le trouva en repaſſant par l'endroit, où il étoit échoué, 488.

Agnier. Le Canton Iroquois d'Agnier a été celui, qui a le plus perſecuté les Miſſionnaires, & qui a produit un plus grand nombre de fervens Chrétiens, 176.

Aigles. Deux eſpeces d'Aigles en Canada, & leur deſcription, 155. Aiglons d'une groſſeur extraordinaire, 207.

Aigremont. (M. de Clerambaut d') Commiſſaire Général de Marine en Canada, 79. Ses Obſervations ſur le Fort de Catarocouy, 191.

Aiouez. Nation Sauvage, ſituation de leur Pays. Ce qu'on y trouve de particulier, 211. 396. Ils ſont grands Voyageurs, font trente lieuës par jour, ce qu'ils diſent des *Omans*, 397.

Akanſas. Sauvages de la Louyſiane, leurs Tribus, leur Riviere. On les appelle les beaux Hommes. Beauté du Pays, 410. *& ſuiv.*

Alexandre. (le Sr) Botaniſte & Chimiſte de la Compagnie d'Occident à la Louyſiane. Ce qu'il dit à l'Auteur au ſujet de la Cire de Myrthe, 451.

Algonquins. Stratagême de ces Sauvages pour vaincre la Nation de l'Iroquet, 110-11. Ce qui empêche des Algonquins de quitter le voiſinage des Trois Rivieres, 114. Algonquins dans la Miſſion de S. François, 121. On prétend qu'à force de manger de la chair d'Orignal, ils étoient ſujets à l'épilepſie, 126. De la Langue Algonquine, & de ceux, qui la parlent, 185. *& ſuiv.* De la Langue Algonquine, 196. *& ſuiv.* Ils faiſoient autrefois la premiere figure dans le Canada. Origine de leurs Guerres avec les Iroquois, 200. *& ſuiv.* La dignité de Chef eſt élective parmi tous les Sauvages de la Langue Algonquine, 267. Ils ont deux ſortes de Femmes, 283. De quelle ſorte de Pyromancie ils uſoient pour connoître les choſes éloignées, 363. Tradition des Nations Algonquines ſur la création du premier Homme, 399.

Alibamons. Sauvages de la Louyſiane. Ils ſe joignent aux Anglois pour détruire l'Etabliſſement des Eſpagnols à S. Marc d'Apalache; cruautés, qu'ils y exercent, 473.

Allemands. Neuf mille Allemands levés dans le Palatinat, deſtinés à établir la Conceſſion de M. Law aux Akanſas, ſont preſque réduits à rien, 411.

Allouettes. Pointe aux Allouettes, où elle eſt, 66.

Allouez. (le P. Claude) Jéſuite, ce qu'il dit des Prêtres Outaouais, 350.

Almanack des Sauvages pour connoître la durée des Hyvers, 102.

Alvarado. Un des Capitaines de Cortez. Conjecture de Laët ſur cet Officier, 15.

Amérique. Auteurs, qui ont cru qu'avant les Eſpagnols il n'y avoit aucune communication entre l'Amérique Septentrionale & la Méridionale, 12. Grotius & Laët ont eu tort de ſuppoſer qu'il n'y avoit point d'Antropophages dans l'Amérique Septentrionale, 21. De Hornn prétend mal-à-propos que l'Amérique n'a pû être peuplée avant le Dé-

luge, 24. Les deux Amériques ſont pleines d'eau, 28. Les Amériquains n'ont point de barbe ni de poil ſur le corps, 42.

Ames. Idée des Sauvages ſur les Ames, & les conſéquences, qu'ils en tirent, 351. *& ſuiv.* Ce que les Sauvages penſent de l'ame des Bêtes, 353.

Ami. Tous les Sauvages ont chacun un Ami. A quel deſſein. Quel eſt le nœud & le but de cette Societé, 310.

Amikoués. Nation Sauvage, dite *la Nation du Caſtor.* Son origine, ſelon les Sauvages. Où ils demeurent, 187. 283.

Amorrhéens. De Hornn prétend qu'ils ont peuplé la Gomara, une des Canaries, 29.

Andes. Montagnes de l'Amérique cruës par Arias Montanus la Montagne Sephar de Moyſe, 3.

Nouvelle Angleterre, s'eſt enrichie par la Pêche ſur les Côtes de l'Acadie, 53.

Anglois. Rencontre d'un Navire Anglois, 55. Autre Navire Anglois, 56. Leur Flotte, deſtinée à prendre Quebec, périt en partie dans le Fleuve, 78. Parallele de leur maniere de vivre dans leurs Colonies, & de celle des François, 80. Ils ont prévenu les François en Terre-Neuve : comment ils s'y ſont ſoûtenus, quoiqu'ils y ayent toujours été battus. Ce ſont eux, qui ont fait comprendre aux François ce que vaut l'Acadie, 87. Comment ils ont peuplé leurs Colonies, 91. Leurs prétentions au ſujet des Cantons Iroquois, 226. Ils ſe plaignent de ce que les Tſonnontouans ont accordé un hoſpice chez eux au ſieur de Joncaire : en demandent auſſi un, & ce qu'on leur répond, 227. Pourquoi ils auront toujours la préference pour le Commerce de la part des Sauvages, 257. Un grand Parti d'Anglois défait par les Abénaquis, quoiqu'ils fuſſent vint contre un, 308. Ils excitent les Chicachas à faire la Guerre aux François, & pourquoi, 408. Détour aux Anglois, ce que c'eſt, 439. *Voyez le ſecond Tome de l'Hiſtoire.* Les Sauvages des Martyrs haïſſent les Anglois, 461. 464. Quelques Navires Anglois paroiſſent à la vûë de l'Adour échouée, & ce qui les empêche de ſecourir les François, 465-66. Ils détruiſent S. Marc d'Apalache, 473. Ils veulent nous débaucher les Tchactas, 483. Induſtrie d'un Capitaine Anglois, qui manquoit de vivres, pour engager le Capitaine d'un Navire François à lui en ceder, 496. Induſtrie des Anglois pour attraper les Forbans, 499.

Anguilles. Abondance de ces Poiſſons, comment on en fait la pêche. Leur qualité, maniere de les accommoder, 170-71.

Anthropophages. Grotius & Laët ont ſuppoſé mal-à-propos qu'il n'y en avoit point dans l'Amerique Septentrionale, 21.

Anticoſti. Danger, que le Vaiſſeau du Roy court d'échouer ſur la pointe de cette Iſle, 62. Sa Deſcription. On croyoit y avoir trouvé une Mine d'argent, & ſur quoi on ſe fondoit. Cette Iſle eſt concedée au ſieur Joliet, 63.

Antilles. Iſles de l'Amerique, cruës les Heſperides des Anciens, 3.

Antimoine. On en trouve en remontant le Moingona, 397.

Antoine. Mineur envoyé par la Compagnie d'Occident, ne réuſſit point, 393.

Antonio. Sauvage des Martyrs, qui ſe faiſoit nommer D. Antonio. Son avidité pour tout ce qu'il voit. Il offre à l'Equipage de l'Adour de le conduire à ſaint Auguſtin, 464. Il eſt bien frotté par ſon Prince pour s'être enyvré ſur l'Adour. Pourquoi

il n'a pas permiſſion de conduire les François à ſaint Auguſtin, 467.

Apalaches. Peuples de la Floride. De Hornn les fait deſcendre des Apaléens, dont parle Solin, 32. Les Eſpagnois ont appris d'eux l'uſage de l'Apalachine. Baye des Apalaches, 471. Sept mille Apalaches tués, ou diſſipés par les Anglois. *Voyez S. Marc.* Quelques-uns retournent à S. Marc, & pourquoi on ne s'y fie pas, 474.

Apalachine, ou *Caſſine.* Arbriſſeau de la Floride. D'où vient le premier de ces deux noms. Vertus de ſes feuilles. Maniere d'en uſer. *Voyez la deſcription des Plantes*, 449-50.

Apaléens. Peuples du Nord, Voiſins des Meſſagetes, ſelon Solin. Pline dit qu'ils ont diſparu, & ce qu'on en peut conclurre. De Hornn aſſûre que les Apalaches de la Floride en tirent leur origine, 32.

Arbre ſingulier en Acadie, & l'objet du culte des Sauvages, 349. Pourquoi les Arbres de la Louyſiane pouſſent leurs feuilles ſi tard, 405.

Archives. Quelles ſont les Archives des Sauvages, 210.

Areskoui, ou *Agreskoué.* Le Dieu de la Guerre parmi les Iroquois & les Hurons, & leur ſouverain Dieu. Son étymologie grecque, 208. 344.

Ariſtote a cru que la Zone Torride n'étoit point peuplée, & qu'on n'avoit point navigé à l'Occident de l'Europe au-delà des Colonnes d'Hercules, 5. On lui attribuë l'Hiſtoire des Carthaginois, qui furent portés fort loin à l'Occident par un vent forcé, & y découvrirent de nouvelles Terres, 6.

Armes. Anciennes Armes des Sauvages, 222.

Aſion-Gaber. De Hornn écrit que ce Port étoit ſur la Méditerrannée, 28.

Aſſaſſinat. Quand & comment les Sauvages le puniſſoient, 273-74. 276.

Aſſiniboils. Peuple Sauvage de la Langue Siouſe, vont trafiquer à la Baye d'Hudſon, 180. Leur véritable Pays, 184. Nom, qu'on leur donne dans les Cartes, 185.

Lac des Aſſiniboils. Particularités de ce Lac, 184. *& ſuiv.*

Atahentſic. Divinité des Sauvages, ce qu'ils en diſent, 344-45. 348.

Atahocan. Divinité des Sauvages, 344.

Atlantide. Ce que penſoit le P. de Acoſta de cette prétenduë Iſle de Platon, 6. 7. Budbeck la place dans le Nord, 3. De Hornn croit qu'elle étoit dans l'Amerique, & qu'elle a été ſubmergée par le Déluge, 28.

Atlantides. Poſtel a cru que les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, avoient peuplé l'Amerique Septentrionale, 3.

Atoca. Sorte de Fruit du Canada, dont on fait des Confitures, 163.

Attikamegues. Leur Pays propre, 186. *Voyez le premier Volume.*

Aubery. (le P. Joſeph) Jéſuite, Miſſionnaire à ſaint François, 121.

Avoine. Folle Avoine, Légume; uſage, qu'on en fait en Canada, 332.

Auté. Port de la Floride, le même, qui porte aujourd'hui le nom de ſaint Marc d'Apalache, 475

Autololes. Peuples voiſins des Carthaginois, ſelon Pline, qui ils étoient, leurs Mœurs reſſemblent beaucoup à celles des Braſiliens, 20.

B

BACCALAOS. Peuples de l'Iſle Royale, ou de Terre-Neuve; Grotius prétend qu'ils reſſemblent aux Lappons, 19.

Bahama. Débouquement du Canal de Bahama, 488. Vieux Canal de

de Bahama. Pourquoi on l'a abandonné, 489.

Bain. Comment les Sauvages ſe baignent, 115.

Baleine. Quantité de ce Poiſſon dans la Mer du Canada, & dans le Fleuve ſaint Laurent. Combat de la Baleine contre l'Eſpadon, 54. Fort communes dans le Fleuve ſaint Laurent : où l'on en peut faire plus commodément la pêche, 65. Ce qui l'a fait diſcontinuer aux Baſques, 148.

Baliſe. Iſle de la Baliſe, ſa ſituation, ſa deſcription. Avantages, qu'on en peut retirer. Autre nom, qu'on lui donne, 442.

Banc. Le Grand Banc de Terreneuve, ſa deſcription, 48. *& ſuiv.* Cauſes des mauvais tems, qu'on eſſuye vers les Ecorres du Grand Banc, 50-51.

Baptême. En quoi les Sauvages reconnoiſſent la vertu du Baptême, 249.

Barbe. Ameriquains, qui ont de la barbe, 25.

Barcia. (D. André Gonſalez de) fait réimprimer l'Ouvrage du P. de Garcia ſur l'origine des Ameriquains, 5.

Bars. Quantité de ce Poiſſon dans le Lac de ſaint Pierre, 121.

Baſques. Iſle aux Baſques, ſa ſituation. Les Baſques y ont fait avec ſuccès la pêche de la Baleine, 65. Pourquoi ils ont diſcontinué. La pêche des Baleines dans le Fleuve S. Laurent, 149. On a cru ſans fondement, que les Eskimaux ſont Baſques d'origine, 179.

Batteau. Un Batteau plat embarqué ſur l'Adour eſt le ſalut de l'Equipage, 460-61. Il eſt mis en état, 468. Il eſt béni & baptiſé, il fait beaucoup d'eau, 469.

Bayagoulas. Sauvages de la Louyſiane. *Voyez le ſecond Volume de l'Hiſtoire.* Un Jéſuite veut s'établir parmi eux, & pourquoi, 431. Cette Nation eſt réduite à rien, 436.

Baye des Tſonnanthouans. Sa ſituation, 223. Sa deſcription, 224.

La Baye des Puants, ou *la grande Baye.* Sa deſcription, 292. *& ſuiv.* Les Sauvages y ſont plus ſuperſtitieux qu'ailleurs, 299-300.

Becan donne dans les idées d'Arias Montanus ſur le nouveau Monde, *3.

Beckancourt. (M. Robineau, Baron de) Grand Maître des Eaux & Forêts de la Nouvelle France, 79. La vie, qu'il méne dans ſon Habitation, 110. Riviere de Beckancourt, ſa ſituation, ſon ancien nom, 110.

Begon. (M.) Intendant en Canada, 79. Monſieur & Madame Begon vont en Pélerinage à Lorette, réception, qu'on leur fait, 83. *& ſuiv.*

Bellone. Navire de la Compagnie d'Occident. Elle part de la Louyſiane pour Saint Domingue, 484. Mauvaiſe manœuvre du Capitaine, & quelles en furent les ſuites, 485. Danger, que court ce Bâtiment ſur les Caïques, 490. Comment il s'en tire, 491. Il périt dans le Port, 500.

Benac. (M. de) Mouſquetaire, & enſuite Officier dans la Louyſiane. Sa pieté, 437-38. *Voyez le ſecond Tome de l'Hiſtoire.*

Berthelot (François.) achette l'Iſle d'Orleans, & obtient qu'elle ſoit érigée en Comté ſous le nom de S. Laurent, 67.

Bêtes. Les Sauvages croyent leurs ames immortelles, & qu'elles ne different de nous, que du plus, ou moins, 353.

Bête puante, ou Enfant du Diable. Eſpéce de Foüine, ſa deſcription, 133.

Bienville (M. de) Il oblige un Interlope Anglois à s'éloigner à l'ar-

rivée d'un Brigantin Eſpagnol, & pourquoi. Avis, que lui donne l'Auteur, 482. Il regagne les Tchactas, que les Anglois vouloient nous débaucher, 483.

Bievre. Nom que l'on donnoit aux Caſtors en Europe. Leur différence d'avec ceux du Canada, 95. Endroits de l'Europe, où on en a trouvé, 104.

Bigot (le P. Vincent) Jéſuite. Témoin d'un coup de vigueur des Abénaquis, contre les Anglois, 308.

Biloxi. Deſcription de ce Poſte, de la Côte & de la Rade, 458. *& ſ.*

Biloxis. Nation Sauvage de la Louyſiane, qui a donné ſon nom au Poſte ci-deſſus : où ils ſe ſont retirés, 449. 454.

Bizart. Officier Canadien, Commandant aux Yaſous, ſa mort, & ſon éloge, 412-13.

Blanc. Jean le Blanc. Sauvage Outaouais. Sa répartie ingénieuſe au Comte de Frontenac, 306.

Bleuet. Eſt le même en Canada, qu'en Europe, ſes proprietés, 163.

Blond (M. le.) Brigadier-Ingénieur, Directeur de la Compagnie des Indes Occidentales à la Louyſiane, & d'une Conceſſion, où il eſt aſſocié, 413.

Bœuf. De la Chaſſe du Bœuf en Canada. Deſcription de cet Animal. Sa laine, 130-32. Bœufs muſqués, leur deſcription, 132.

Ouvrages, que font les Femmes Illinoiſes de la laine de Bœufs, 394.

Bois blanc. Qualités de cet Arbre, & l'uſage, qu'on en fait, 162.

Boisbriant (le ſieur du Gué de.) Commandant aux Illinois, 394. Ses diligences ſur l'avis de la découverte d'une Mine d'argent, 483.

Bois d'Amourette. Eſpéce de Freſne de la Floride, ſes vertus, 454.

Bonaventure (Iſle de.) Sa ſituation, 61.

Boucaniers. Prodigieux changement arrivé parmi eux ſur la Religion, & ſur les Mœurs à S. Domingue, 37.

Boucliers des Sauvages, 222.

Boulanger (le P. le.) Miſſionnaire aux Illinois, 394.

Bourbon. Fleuve de l'Amérique. Les Eskimaux le remontent aſſez loin, 178. *Voyez l'Hiſtoire.*

Bouſſole. Le P. de Acoſta prétend qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Bouſſole, 6. Il paroît ſe contredire ſur l'antiquité de cette invention, 8. Uſage de la Bouſſole établi au Mozambique avant l'arrivée des Portugais dans cette Iſle, 40.

Breſſani (le P. Joſeph) Jéſuite. *Voyez la Liſte & l'Examen des Auteurs.* Son ſentiment ſur la durée & la rigueur des froids du Canada, 167. *& ſuiv.*

Breverood (Edouard de) Anglois. Son ſentiment ſur l'origine des Amériquains, & le jugement, qu'en porte Jean de Laët, 11-12.

Breuil (le ſieur du.) Met ſon Habitation des Chapitoulas en bon état. 438.

Briſans contre leſquels le Chameau fut en danger d'échouer, 56. 62.

Brolle. Cap Brolle, ſa ſituation, 57.

Brumes. Cauſes & effets des Brumes aux environs du grand Banc de Terre neuve, 50.

Budbeck. Sçavant du Nord, place l'Atlantide de Platon, & les Colomnes d'Hercules dans le Nord, 3.

Buiſſon, rapide, 190.

C.

CABELIAU. Petite Moruë, qu'on pêche dans la Manche & ailleurs. 52.

Caimans dans la Louyſiane. Leur groſſeur, leurs cris, danger, qu'on court de leur part en ſe baignant, & comment on s'en garantit, 413.

Quantité de Caïmans dans un petit Lac, 435. Ils étoient autrefois par milliers dans le Lac Pontchartrain, ils y ſont fort rares aujourd'hui, 454.

Caïques. Iſles, qui bordent en partie la Côte Septentrionnale de l'Iſle Eſpagnole. Deſcription de la grande Caïque, 490-91.

Californie. Preſqu'iſle de l'Amérique, où Grotius trouve un Peuple Alavard, qu'il fait deſcendre des Lombards, 15. Cortès a le premier découvert ce Pays, 16. Les premiers Habitans du Mexique venoient de la Californie, 18.

Callieres. (Le Chevalier de) *Voyez l'Hiſt.* Etant Gouverneur de Montreal il a fermé la Ville de Paliſſades, 138.

Calumet. Ce que c'eſt. Ses différens uſages, ſon origine vraie & prétenduë. N'eſt point le Caducée de Mercure, 211. *& ſuiv.* Danſe du Calumet, 296. *& ſuiv.*

Canada ou *Nouvelle France.* Idée fauſſe, qu'on s'en fit d'abord, & ce qu'elle produiſit, 85. *& ſuiv.* Son Commerce, & fautes, qu'on y a faites, 86. *& ſuiv.* Comment on auroit pû le peupler, 91. Comment le dérangement des monnoyes a fait tomber ſon commerce. Sur quoi ce commerce rouloit en mil ſept cent ſix, 93. Ce qui a ruiné ſes Habitans, 94. D'où vient l'idée déſavantageuſe, qu'on a en France du Canada, 164. *& ſuiv.* Rigueur de l'hyver, 165. *& ſuiv.* En quoi elle eſt compenſée, 166. Avantages & déſavantages du Canada pour la vie, 170, *& ſuiv.* Combien il ſeroit important de le peupler, 175. Etenduë du Canada, ou de la Nouvelle France, 183. On n'a pu ſçavoir en quel état il étoit, lorſqu'on en fit la découverte, 199.

Canadiens. Creols du Canada, leur caractere, 79. Paralelle de leur maniere de vivre avec celle des Créoles Anglois, 80. Leur inconſtance leur fait abandonner ce qu'ils ont conquis avec le plus de facilité, 87. La bonne opinion, qu'ils ont de leur bravoure, fait qu'il eſt plus aiſé de les ſurprendre, que de les vaincre, 138. Avantages, dont ils jouïſſent: leur caractere, 172. *& ſuiv.* Eloges des Canadiennes, 172. Gentilhomme Canadien brûlé pendant huit jours par les Iroquois, 248. Ils ne ſçauroient plus goûter la vie reglée, quand ils ont goûté celle des Sauvages, 322.

Cananéens. Quelques Auteurs prétendent que ces Peuples, chaſſés de la Paleſtine par Joſué, ont paſſé en Amérique, & ont ſeuls peuplé cette Partie du Monde, 4. De Hornn les comprend ſous le nom de Phéniciens, 27.

Canards. Grand nombre d'eſpéces de Canards en Canada. Du Canard branchu, 156.

Canaries. Preuves, qu'on a qu'elles ont été autrefois peuplées, & ce qu'en conclut Jean de Laet, 20. De Hornn croit que la grande Canarie eſt la Cerné des Anciens, & que toutes ces Iſles ont été peuplées par les Cananéens, 29.

Cannes. Deſcription de celles, qu'on trouve dans la Louyſiane. Elles ne croiſſent que dans les bonnes Terres. Comment on peut les extirper, 405.

Canots. Maniere de les porter, 190. Leur deſcription, 192. *& ſuiv.*

Caoquias. Tribu Illinoiſe. Sont réunis avec les Tamarouas, 392.

Cap François. Deſcription du Port de la Ville, & de la Plaine du Cap François dans l'Iſle de Saint Domingue. Précautions, qu'il faut prendre pour entrer dans le Port, 493. *& ſ.*

Cap Saint Antoine. Sa ſituation, & ce qu'on y remarque, 405.

Capillaire, 164. *Voyez la Deſcription des Plantes.* Il s'en trouve beau-

coup ſur la Riviere de Saint Joſeph, 315.

Carcajou ou *Quincajou*. Eſpéce de Chat, ſa deſcription. Comment il fait la guerre à l'Orignal, 129.

Cardinaux. Eſpéce d'Oiſeaux. Sa deſcription, 157.

Caribou. Maniere ſinguliere de le chaſſer, 128. Sa deſcription. Où il s'en trouve davantage, 129-30.

Carthaginois. Ce qui a pu les engager à paſſer en Amérique, 20.

Cartier. (Jacques.) Navigateur Malouin, a vû un Ours de la groſſeur d'une Vache faire quatorze lieuës de ſuite à la nâge, 10. Nom, qu'il donne à l'Iſle d'Orleans, & pourquoi, 69. Il ne faut pas ſe fier à ſes Vocabulaires, 196. Ce qu'il dit d'un coquillage, qu'il trouva à Montreal, 209.

Caſas. (Dom Barthelemy de las) Evêque de Chiappa. Comment il faut entendre les vint-cinq mille Rivieres, qu'il dit arroſer la *Vega Real* de l'Iſle Eſpagnole, 494.

Caſcades. Rapide, ſa ſituation, 190.

Caſconchiagon. Riviere, qui ſe jette dans le Lac Ontario. Ce qu'elle a de ſingulier, 223-24.

Caſſetête. Ce que c'eſt, 222. 238.

Caſtor. Les Peaux de Caſtor ont toujours fait le principal objet du commerce de la Nouvelle France. Leur abondance ruine ce commerce, 88. *& ſuiv*. Hiſtoire & deſcription des Caſtors, 94. *& ſuiv*. Caſtors terriers, 95. 103. Leur chair eſt déclarée viande de Carême. Erreur de M. Lemery à ce ſujet, 97. Ce que c'eſt que le Caſtor gras, le Caſtor ſec, 99. Maniere, dont ils bâtiſſent, 100. *& ſuiv*. Chaſſe du Caſtor, 104. *& ſuiv*. Particularités ſur les Caſtors, 106.

Iſles du Caſtor. Leur ſituation, 313. Des Outaouais s'y établiſſent, 282.

Caſtoreum. Ce que c'eſt, 95. Quel eſt le meilleur. Ses propriétés, 100.

Catarocoui. *Voyez l'Hiſtoire*. Le Fort de Catarocoui auroit été mieux placé à la Galette, 191. Situation & deſcription de ce Fort, connu lontems ſous le nom de Frontenac, 194-95.

Cavagnal. *Voyez Vaudreuil*.

Cédres. Deux ſortes de Cédres en Canada, 160-61. Leur difference, 525. Uſage, qu'on en fait, 255. 366.

Les Cédres. Rapide. Sa ſituation, 191.

Cerfs. Maniere ſinguliere de les chaſſer, 128. Leur deſcription, 129.

Chambly. (M. de) Fondateur du Fort de Chambly, 150-51. Situation & deſcription de ce Fort, 150.

Champigny. (M. de) *Voyez les deux premiers Volumes*. Pourquoi il donna cours à des billets, qui tenoient lieu de monnoye, 92. Embarras, où il ſe trouva à cette occaſion, 93.

Champlain. *Voyez le premier Volume*. Comment il vouloit s'y prendre pour peupler le Canada, 91. Deſcription, qu'il fait d'une chaſſe des Sauvages, 128. Ce qu'il dit du Poiſſon armé du Lac Champlain, 152-53.

Lac Champlain. Sa ſituation, 150.

Chandeleur. Iſles de la Chandeleur. Leur ſituation. On prétend qu'on y pourroit faire un très-bon Port, 444-49.

Chanſon de Guerre. Chacun a la ſienne, qu'il n'eſt pas permis à d'autres de chanter, 217. Quel eſt le ſens de ces Chanſons, 243.

Chaouachas. Ancien Village des Chaouachas abandonné. Deſcription de la Cabanne du Chef. Ils emportent avec eux les oſſemens des Morts. Où ils ſe ſont placés, 441.

Chapeau rouge. Ce que c'eſt. Sa ſituation, 58.

Chapitoulas. Quartier de la Louy-

ſiane en bon état, 438.
Charbon de Terre. On en trouve beaucoup ſur le Moingona, 397.
Charbonniere. Rapide. Sa ſituation, & pourquoi on l'a ainſi nommé, 380-81.
Chardon. (Le Pere Jean) Miſſionnaire à la Baye, fait peu de fruit parmi les Saxis, 292. Ce qui lui fait eſperer qu'ils ſeront plus dociles, 295.
Charlevoix. (Le Pere de) Auteur du Journal. Danger, qu'il court vis-à-vis de Langets, 45, au Cap de Raze, 56. par la rencontre d'une glace énorme, 58. A la pointe d'Anticoſtie, 62. A la pointe de la Trinité, 64. Son arrivée à Quebec, 69. Danger, qu'il courut ſur le Lac Ontario, 206. Les Saxis de la Baye l'invitent à un Conſeil, & de quoi il s'agiſſoit, 294-95. Danger, qu'il courut d'être tué par un de ſes Gens, 315-16. Il ſe trouve entre quatre Partis ennemis : le parti, qu'il prend, & ce qui ſe paſſe à ce ſujet entre lui & le Chef des Illinois de Pimiteouy, 384. *& ſuiv.* Il baptiſe la Fille de ce Chef, 389. Ce qui l'oblige à reſter quelque tems aux Natchez, 437. Il eſt arrêté par une Jauniſſe au Biloxi. Il évite une tempête, 453. Il s'embarque ſur l'Adour. Ses preſſentimens de ce qui arriva dans la ſuite, & ſur quoi ils étoient fondés, 455-56. Il débarque dans une des Iſles des Martyrs, & pourquoi il retourne au Navire, 462. *& ſuiv.* Il bénit & baptiſe le Batteau, ſur lequel une partie de l'Equipage de l'Adour s'embarque, 469. Danger, qu'il court avec une partie de l'Equipage. Il va trouver le Commandant de Saint Marc d'Apalache Un Pere Cordelier le loge avec lui dans le Fort, 473. Deux autres Religieux du même Ordre le logent, 477. Il découvre une conſpiration de pluſieurs François, qui devoient enlever un Brigantin Eſpagnol, 482. Ses réfléxions ſur les chaleurs de la Zone, 484. Danger, que court la Bellone, parce que l'Equipage ne veut pas le croire ſur le Cap de *Sed*, 485.
Charron. (Jacques) a cru que les ſeuls Gaulois avoient peuplé l'Amérique, 4.
Charron. (Le ſieur) Fondateur de l'Hôpital Général de Montreal. Son zele, ſa conſtance, ſon déſintéreſſement, 139.
Chartres. Fort de Chartres aux Illinois. Sa ſituation, 394.
Chaſſe. Elle eſt auſſi noble parmi les Sauvages, que la guerre. Devoir des Chaſſeurs. Ce qu'il faut faire pour être eſtimé Chaſſeur, 114. Elle eſt de droit commun en Canada, 172.
Chats. Voyez *Erié*, & *Carcajou.*
Chat-huant. Particularités ſur le Chat-huant du Canada, 154.
Chaviteau. Premier Pilote du Roi ſur le Chameau, 47. Il devine juſte où il doit être après une brume de pluſieurs jours, 57. Il veut riſquer un paſſage pendant la nuit, & on ne le lui permet pas, 59.
Chauvignerie. (Le ſieur de la) Officier, Interprête pour la Langue Iroquoiſe, eſt envoyé à Niagara & à Onnontagué, & pourquoi, 228.
Chauvin. Quatre Freres Canadiens établis aux Chapitoulas. Leur éloge, 438.
Checoutimi. Peninſule. Sa ſituation. Comment & quand elle fut formée, 68. Les Directeurs de la Compagnie des Indes y raſſemblent pluſieurs Sauvages ſous la conduite d'un Jéſuite, 114.
Chefs. Des differens Chefs des Sauvages, de leur ſucceſſion, de leur élection. De leurs noms, de leur autorité, 266. *& ſuiv.* Les Chefs après ſix mois de deuil peuvent ſe remarier, 376. Des Chefs & de la Femme-Chef des Natchez, 420. *& ſuiv.*
Chemin. Grand Chemin double de

Quito à Cuzco ruiné par les Eſpagnols, 24.
Chenaux du Lac. Rapide, 193.
Chênes. Deux ſortes de Chênes en Canada, 161. Belle Chêniere autour du Lac des Chetimachas, 444.
Cheraquis. Peuple Sauvage du Canada. Situation de leur Pays. Les Iroquois ont engagé les Miſſiſſagués à leur faire la guerre, & s'en ſont eux-mêmes laſſés, 207-08. Ils tuent un grand nombre de François, 406.
Chetimachas. Nation ſauvage de la Louyſiane, preſque détruite. Ce qui en reſte eſt eſclave des François.
Fourche des Chetimachas, 434.
Chevalier. (Le ſieur) Directeur de la Conceſſion de M. d'Artagnan, 436.
Chevreuils. Particularités des Chevreuils du Canada, 131-35.
Chicachas. Sauvages de la Louyſiane, infectent les Chemins, 406. Ils reçoivent un échec de la part des Illinois. Garcilaſſo de la Vega n'en parle pas exactement. Les Anglois les animent contre nous. Ils tuent deux François, & comment ils les ſurprennent, 408-09. Situation de la Riviere des Chicachas, 409. Les Tchactas nous forment une barriere néceſſaire contre eux dans la Louyſiane, 452.
Chicagou. Situation de ce Poſte. Incommodité de prendre par-là ſa route pour aller aux Illinois, 370.
Chichimeques. En quel tems cette Nation s'établit ſur le Lac de Mexico; d'où ils venoient, 18.
Chiens. Des Chiens des Sauvages. Comment ils les dreſſent, 119. On les dreſſe aiſément à donner la chaſſe aux Liévres & aux Lapins, & ils la font rudement aux Renards, 133. On les ſtile à la Pêche des Loups Marins, 146. On tue les Chiens, quand quelqu'un eſt prêt de mourir, & pourquoi, 372. Les Sauvages battent les Chiens, quand la Lune eſt éclipſée, & pourquoi, 401.
Chili. Auteurs, qui ont avancé que ſes premiers Habitans venoient de la Friſe, 4.
Chinois. Grotius ne doute point qu'ils n'ayent fondé l'Empire du Pérou. Ses preuves, 13. Elles ſont réfutées par Jean de Laët, 16. 17. Il n'eſt pas vrai qu'ils ayent jamais adoré le Soleil, ni qu'on ait trouvé des débris de leurs Navires dans la Mer du Sud, 17. Grotius a eu tort de dire qu'ils ne connoiſſoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais chez eux, 19. Ils ont eu autrefois des Flottes, & la tradition des Inſulaires de Madagaſcar porte que ce ſont les Chinois, qui ont peuplé cette Iſle, 40.
Chouguen. Voyez *Riviere d'Onnontagué.*
Cibao. Mines de Saint Domingue, crues l'Ophir de Salomon. Ce qu'on a dit que Colomb y avoit trouvé, 2.
Cigale. Ce que c'eſt que ſon chant, 159.
Citronniers du Détroit. Leur bonne & leur mauvaiſe qualité, 264.
Citrouilles. Petites Citrouilles de Canada, qu'on mange cuites ſous la cendre, ou dans l'eau, 164.
Cloches. Uſage, qu'on fait des Cloches en Angleterre, & leur harmonie, 498.
Colapiſſas. Sauvages de la Louyſiane fort braves. *Voyez le ſecond Volume de l'Hiſtoire.* Deux Villages de ces Sauvages, leur ſituation. Politeſſe de leur grand Chef. Sa Cabanne. Singularité d'un Tambour, 435.
Colliers. Deſcription des Colliers de Porcelaine & leur uſage, 210. Colliers, dont on ſe ſert pour porter des fardeaux, & pour tirer les Traînes, 221.
Colomb. (Chriſtophe) Ses idées ſur l'Iſle Eſpagnole, 2. Le Pere de Acoſta regarde comme vraie l'Hiſtoire du Pilote, qu'on diſoit lui avoir laiſſé des Mémoires ſur la découverte du

Nouveau Monde, & Jean de Laët la réfute, & à qui il attribue cette calomnie, 9.

Commerce. Sur quoi il a roulé lontems en Canada, & fautes, qu'on y a faites, 86. *& ſuiv.* Ce qui l'a fait tomber en Canada, 93. Sur quoi il rouloit en 1706, 95. Il eſt permis aux Gentilshommes en Canada, 109. 172. De quelle maniere ſe faiſoit le Commerce des Pelleteries à Montreal, 142. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût continué à le faire là, 143.

Compagnie des Indes. Elle raſſemble à Checoutimi pluſieurs Sauvages ſous la conduite d'un Jeſuite, 114.

La Compagnie d'Occident envoye des Mineurs à la Louyſiane, 393. Sa facilité à faire de grandes dépenſes pour les Mines, & ſon peu de précaution pour bien choiſir les Mineurs, 394. Son Magaſin aux Akanſas, 410. Elle eſt Proprietaire de la Conceſſion de M. Law, 411. Son Magaſin aux Yaſous, 413. Sa Conceſſion aux Natchez, 415.

Comte (Robert le) a cru que les Phéniciens avoient ſeuls peuplé l'Amerique, 4.

Conceſſions dans la Louyſiane, & en quel état elles ſont, 434. *& ſuiv.* 480.

Condé. Nom, qu'on avoit donné au Lac Supérieur, & qu'il n'a point gardé, 253.

Congés. Ce que c'eſt, 89. Leurs inconvéniens, 90.

Congrégation. Maiſon des Filles de la Congrégation à Quebec, 73. à Montreal. Eloge de ces Filles, 139.

Conſeil de trois Nations au Détroit. Idée de ces Aſſemblées, 257. *& ſuiv.* Sageſſe des Conſeils des Sauvages, 269-70 Conſeil chez les Saxis, & ce qui s'y paſſe, 294 95.

Conti. Eloge de quelques Officiers du Régiment de Conti Infanterie, 46.

Nom, que l'on avoit donné au Lac Erié, & qu'il n'a point gardé, 253.

Copalme. Deſcription de cet Arbre, 409. Vertus du Baume de Copalme, 435.

Corbeaux. Difference des Corbeaux du Canada & de ceux d'Europe. On prétend que ceux-là ſont bons à manger, 155. L'Oiſeau-Mouche leur fait rudement la guerre, 158. Fable des Sauvages du Canada ſur un Corbeau, à l'occaſion du Déluge, 399.

Cortez. (Fernand) Eſt le premier, qui ait découvert la Californie, 15. 16. Pourquoi les Méxiquains le nommerent Fils du Soleil, 17.

Corvo. La plus ſeptentrionnale des Açorres. Monument, qu'on y a trouvé, 4.

Côteau du Lac. Rapide, 192.

Coton. Il réuſſit fort bien à la Louyſianne, 416.

Cotonnier. Plante du Canada. Ce qu'elle a de ſingulier, d'où lui vient le nom, qu'elle porte, 163.

* *Cotonnier*, Arbre. D'où lui vient ce nom, 206. Vertus de ſa racine, 435.

Coudres. Iſle aux Coudres. Sa ſituation. Changement, qu'y a produit un tremblement de terre, 66.

Courage. Idée, que les Sauvages ont du véritable courage, 218.

Courans. Inconſtance & force des Courans aux environs du grand Banc de Terre-neuve, & leurs effets, 50. Courans des Lacs, leurs ſources & leurs effets, 298-99. le long des Iſles des Tortues, 471. dans le Canal de ſainte Roze, 479. Effets des Courans dans les Mers des Iſles de l'Amérique, 489.

Coureurs de Bois. Ce que c'eſt. Pluſieurs vont s'établir chez les Anglois, d'autres demeurent avec les Sauvages. Ce qu'on fait pour s'oppoſer à ce déſordre, 89. Pluſieurs reſtent

parmi les Sauvages, & vivent comme ces Barbares, 322.

Couroas. Sauvages alliés des Yasous, 413. *Voyez le second Volume.*

Crisasy. (Le Chevalier de) *Voyez l'Hist.* vient au secours du Fort des Vercheres, & le trouve délivré, 125.

Cristal de Roche. Où l'on en trouve, 396.

Cristinaux ou *Killistinons.* Peuples, avec qui on trafique à la Baye d'Hudson, & d'où ils y viennent, 180. & dans le Lac Superieur, 187.

Cuirasses. Description des Cuirasses des Sauvages, 222.

Cuivre dans le Lac Supérieur. Imagination des Sauvages à ce sujet, 281. à l'entrée de la Riviere des Illinois, dans le Micissipi, 392. Mines de Cuivre à l'Embouchure de la Riviere de Sainte Croix, 398.

Cyprès. Vertus de cet Arbre dans la Louysiane, 435.

D

DABLON (Le Pere Claude) Jésuite. Récit, qu'il fait d'une Bacchanale Iroquoise, 358.

Danses des Sauvages & leur Chant. Ce que c'est, 84. Danse du Calumet, 295. *& suiv.* Danse de la Découverte, 297. Danse du Bœuf & autres, 298-99.

Dantzic. Le Castoreum de Dantzic est le plus estimé de tous, 98.

Davion. (M.) Ecclésiastique, Missionnaire aux Tonicas, fort aimé des Sauvages, qui veulent même le choisir pour leur Chef; mais il ne peut persuader à aucun de se faire Chrétien, 431. Il est chassé pour avoir brûlé leur Temple. Il est rappellé, 433. Il se retire, & pourquoi, 434.

Dauphine. Situation & description de l'Isle Dauphine, 480.

Debeaubois. (Le Pere Nicolas-Ignace) Jésuite, Curé des François aux Kaskasquias, 394.

Déclinaison. Observation sur la déclinaison de la Boussole, depuis les Ports de France jusques bien avant dans le Canada, 68.

Delille. M. Delille s'est trompé sur la hauteur du Sault de Niagara, 233.

Déluge. Le Pere de Acosta croit que le Déluge, dont la tradition s'est conservée en Amérique, n'est pas le Déluge Universel, 8. Laët pense le contraire, 9. Si l'Amérique avoit eu des Habitans avant le Déluge, 24. Traces du Déluge en Amérique, 28. Notion du Déluge commune à tous les Peuples. Déluge particulier à l'Amérique, 345. Ce n'est point ce Dernier, que regarde la tradition des Sauvages, 396.

Denys. (M.) *Voyez la Liste & l'Examen des Auteurs.* Son Traité de la Pêche des Moruës. Ce qu'il dit du Grand Banc, 48. Il prétend qu'on n'a jamais trouvé moins de vingt-cinq brasses d'eau sur le grand Banc, & s'est trompé, 49. Il dit qu'il a vu faire de très-beau Sel en Canada; mais qu'on n'a pas voulu continuer, 53. Son système pour la Pêche en Acadie, 53. 54. Ce qu'il dit des Loups Marins de l'Acadie, 144. Ce qu'il dit des Corbeaux de l'Acadie, 155. Son sentiment sur la fonte des Neiges critiqué. 167.

Désertions frequentes à la Louysiane, 482.

Détroit. L'entre-deux du Lac Erié & du Lac Huron. Sa situation, son étenduë, sa description, 256. *& suiv.* Objections contre l'Etablissement du Détroit, & les réponses, 257. Ses Simples, & ses autres productions, 263-64. Les airs de vent, que court le Détroit, beauté du Pays., 277.

Diégo. (Dom) Cacique des Sauvages des Martyrs, rend visite aux François avec sa Femme. Son Equipage. Il refuse des Guides pour aller à Saint Augustin, & pourquoi. Il repasse

paſſe Dom Antonio pour s'être enyvré. Son abſtinence, 467-68. Opinion, que les Eſpagnols avoient de lui, 474.

Diodore de Sicile. Il prétend que les Indiens n'ont jamais envoyé de Colonie hors de chez eux, 25. Ce qu'il dit des navigations des Phéniciens, 28.

Dorades. Obſervation ſur ce Poiſſon, 495-96.

Dragon. Leſcarbot entend par le Dragon, qui gardoit les Pommes d'or des Heſpérides, les differens & dangereux Détroits, qui ſerpentent autour des Antilles, 11.

E

ECLIPSES. Idée des Sauvages ſur les Eclipſes, 400.

Ecureuils. Trois eſpéces d'Ecureuils en Canada; leur deſcription, 134. 135.

Egyptiens. Le Pere Kirker a cru qu'ils avoient ſeuls peuplé l'Amérique, 4.

Elien. On croit trouver dans cet Auteur quelques veſtiges de la connoiſſance de l'Amérique. 10.

Engagés. Pourquoi il eſt plus à propos d'envoyer des Engagés dans nos Colonies, que des Négres, 415.

Enrollement. En quoi il conſiſte pour les Sauvages, à quoi il les engage, 217-18.

Enſeignes. Deſcription des Enſeignes des Sauvages, 222.

Epinette. Sapin de Canada. Il y en a de deux eſpeces. Laquelle fournit la Terebenthine, ou Baume blanc du Canada, 160. Ses qualités, 161.

Equipage de l'Adour s'enyvre après le naufrage, & ſe mutine, 463. Il ſe diviſe, une partie veut aller à la Havane, l'autre à ſaint Auguſtin. Ces derniers ſe repentent de n'avoir pas ſuivi les Premiers, 468-69. Ils veulent abſolument aller à la Havane, & ce qui les fait changer de ſentiment. Ils tombent dans le deſeſpoir, & pourquoi. L'Auteur en profite pour les obliger à s'approcher des Sacremens, 470. Danger, qu'ils courent. Une partie ſe joint à des Eſpagnols, 472. Equipage Eſpagnol mangé par les Sauvages de la Floride, 474. Un ſeul Matelot de l'Adour meurt en arrivant au Biloxi, 480.

Erable. De l'eau & du ſucre d'Erable, 121. *& ſuiv.* Erable mâle & Erable femelle, 161.

Erié. Deſcription du Lac Erié: d'où vient ce nom, & ce qu'il ſignifie. 253.

Eskimaux. Sauvages du Nord de l'Amérique, n'ont rien de commun avec ceux du Canada, 30. 41. Leur caractere, leur maniere de ſe vêtir, leur langue, leur origine, 178. *& ſuiv.*

Eſpadons. Figure de ce Poiſſon, ſon combat contre la Baleine. Il s'en trouve beaucoup dans les Mers du Canada, 54.

Eſpagnols. Leurs idées ſur les Heſpérides, 3. Pourquoi ils avoient inventé la fable du Pilote, qui avoit laiſſé des Mémoires à Chriſtophe Colomb pour la découverte du Nouveau Monde, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Suéves à Métellus Celer, 9. Pourquoi on attribuoit aux Eſpagnols & aux François une Prophétie d'Abdias, 9. Laët croit que pluſieurs Eſpagnols inquietés par les Carthaginois & les Romains, ont paſſé en Amérique, 20. Ils ont détruit les plus beaux monumens anciens de l'Amérique, 24. Hiſtoire d'une Eſpagnole de la Floride transferée en Tartarie, 31. Des Eſpagnols détruiſent deux Villages d'Octotaras. Ils ſont ſurpris & maſſacrés par les Habitans d'un troiſiéme. D'où ils venoient, & quel étoit leur deſſein, 293. Comment un de leurs Aumôniers ſe tire des mains des

Miſſourites, 293-94. On croit qu'il y a des Eſpagnols au haut du Miſſouri, 397. Ils ont tort d'être jaloux de notre Etabliſſement ſur le Miciſſipi, & pourquoi, 408. Uſage, qu'ils font de l'Apalachine, 449. De qui ils l'ont appris, 450. Ils ont intérêt à ne point nous inquieter dans la Louyſiane, & pourquoi. Ils ſe ſaiſiſſent de la Baye ſaint Bernard, & nous y préviennent, 452. Les Sauvages des Martyrs ſe diſent Amis des Eſpagnols, 461. Des Eſpagnols, qui avoient fait naufrage, ſont rencontrés par l'Equipage de l'Adour, utilité de cette rencontre, 471-72. Quelques François vont les joindre, 472. Ils ſont chaſſés de ſaint Marc d'Apalache, 473. Ils s'y rétabliſſent, & projettent d'y faire un grand Etabliſſement. Tout un Equipage d'Eſpagnols, qui avoient fait naufrage à la Côte de la Floride, eſt mangé par les Sauvages, 474. En quel état ils ſont à la Baye de ſaint Joſeph, 477. *& ſuiv.*

Eſprits, ou *Génies tutélaires*. Idée des Sauvages ſur les Eſprits. Des bons & des mauvais Génies. Diſpoſitions requiſes pour avoir un Génie tutélaire. Pourquoi on en change quelquefois. Tout dans la nature a ſon génie tutélaire ſelon les Sauvages, 345. *& ſuiv.* Les Sauvages croïent qu'ils ont tous leurs Génies tutélaires, 353. Des mauvais Génies, & qui ſont ceux, qui ont commerce avec eux, 359-60.

Eſtotiland. Pays imaginaire, dont les deux Freres Zanis ont publié des merveilles, & qui a diſparu : Grotius y fait paſſer les Norvégiens pour aller en Amérique, 12-15.

Eſturgeon. Deſcription de ce Poiſſon, qui ſe pêche en Canada ſur les côtes de la Mer, & dans l'eau douce. Maniere de le pêcher. Deux eſpéces d'Eſturgeons, 153-54.

Eſurgny. Coquillage, ſa vertu, où il ſe trouve, 209.

Ethiopiens. S'ils ont peuplé l'Yucatan, 12, 13-16, 19.

Etienne. (Robert) a cru que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ſes Flottes chercher de l'or, 2.

F

FAMINE. La grande & la petite Famine. Rivieres, leur ſituation, 205. Anſe à la Famine. Deſcription du Pays ; d'où lui vient ce nom, 206.

Farine froide. Ce que c'eſt, & ſon uſage, 332.

Femmes ſauvages. Leur emploi à la Chaſſe, 201. Elles ont la voix fort belle, 230. La dignité de Chef ſe perpetuë parmi les Hurons dans la ligne Féminine, 267. Si elle eſt éteinte, c'eſt la plus noble Femme, qui choiſit le Chef. Les Femmes nomment les Conſeillers du Chef, 268. A quoi ſe réduit, & en quoi conſiſte leur autorité, 269. Condition dure des Femmes, & le mépris, où elles ſont parmi les Sauvages, 286-87. Elles accouchent facilement, ce qui s'obſerve devant & après leurs couches, 288. Les Femmes Sauvages ſont fort laſcives, 303. Pourquoi elles ne ſont point fécondes, 304. Ornement des Femmes, 329. Leurs occupations, 330. Leurs ouvrages, 333. Les Femmes Sauvages ſont celles, qui ſe mêlent le plus de ſortileges, 360.

Femme-Chef des Natchez, ce que c'eſt, ſes droits, honneurs, qu'on lui rend pendant ſa vie, & après ſa mort, 420. *& ſuiv.*

Feſtins. Dans les Feſtins d'appareil, celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, 218. Feſtins pour les Morts, & pour les Funerailles, 372. *& ſuiv.*

Fête des Morts, ou *Feſtin des Ames*. Sa deſcription, 377. *& ſuiv.*

Feu. La Religion du Feu fort ancienne dans les Indes, & dans l'Amérique, 25. Danſe du Feu. Secret pour s'empêcher d'être brûlé en touchant du feu, 229. *& ſuiv.* La Religion du feu établie dans toute la Louyſiane, 429.

Févier. Arbre, qui porte des Féves, qu'on n'a jamais pû faire cuire, 317.

Fil. Comment les Femmes Illinoiſes tirent des nerfs de Chevreuil un fil auſſi beau & plus fort que le fil de Malines, 395.

Flet. Poiſſon, diminutif du Flettan, 54.

Flettan. Deſcription & bonté de ce Poiſſon, qui ſe trouve en quantité dans la Mer du Canada, 54-55.

Floride. Deſcription de la Côte, 470-71.

Fontaines. Deux Fontaines ſingulieres auprès de l'Ohio, 224.

Fontenay (le Chevalier de.) Capitaine de Vaiſſeau, prévient l'Auteur, & le mene ſur ſon Bord, 497. Son éloge, 498 Sa mort, 499.

Forbans. Les Anglois leur font une plus cruelle guerre, que les autres, & en ſont plus haïs. Comment ils les font tomber dans le piége, 500.

Forêts. Beauté des Forêts de la Louyſiane : Arbres, qu'on y trouve, 409.

Forts bâtis dans les Habitations, en quoi ils conſiſtoient, pourquoi les Iroquois ne les attaquoient point, 124.

Foſſe. Ce que c'eſt que la Foſſe ſur le grand Banc, 49.

Foucaut (M.) Eccléſiaſtique, tué par des Sauvages dans la Louyſiane, 431.

Fouines. Pluſieurs eſpéces de Fouines en Canada, 133-34.

Fourche. On appelle *la Fourche*, le Confluant de la Riviere des Illinois & du Theakiki, 380.

Franciſquains. Un Pere Franciſquain rend un grand ſervice aux François à ſaint Marc d'Apalache, & fait politeſſe à l'Auteur, 474-75. Deux autres logent l'Auteur chez eux à la Baye ſaint Joſeph, 477.

François. Ils ſe ſont laiſſé prévenir en Terre-neuve par les Anglois : fautes, qu'ils ont fait en Acadie, & en Canada, au ſujet des Pelleteries, 87. *& ſuiv.* Ce qui a fait périr un grand nombre de jeunes Gens en Canada, 89. Seul moyen de *franciſer* les Sauvages, 90. *Voyez* Coureurs de Bois. Comment un François pris par les Outagamis évite le feu, 383. Deux François ſe joignent à l'Auteur, ce que leur dit le Chef Illinois de l'imiteoui à ce ſujet, 386-88. Les François établis aux Illinois ſont à leur aiſe, 394. Peuples reſſemblans aux François, fort éloignés à l'Occident du Miciſſipi, 397. Comment dans les marques des Guerriers les François ſont repréſentés, & pourquoi, 408. Deux François ſont tués par des Chicachas, & comment ils furent ſurpris, 408-09. Abandon, où l'Auteur les trouve aux Natchez, & dans toute la Louyſiane, 431-32. Pluſieurs François déſertent de la Louyſiane, 477. 482. Pluſieurs conſpirent d'enlever un Brigantin Eſpagnol. Ce qui fait échouer ce deſſein, 482-83.

Freſne. Sucre de Freſne fort eſtimé, 123. Trois eſpéces de Freſnes, 162.

Friſlande. On ne ſçait bien ce que c'eſt que ce Pays. Il ne faut pas croire tout ce qu'en ont dit les deux Freres Zanis, Nobles Vénitiens ; Jean de Laët croit qu'il fait partie du Groenland, ou de l'Iſlande, 15.

Friſons. Auteurs, qui ont dit, que les premiers Habitans du Pérou, & du Chili étoient Friſons, 4.

Froid. Durée & rigueur du froid en Canada, 165. *& ſuiv.* Quelles en peuvent être les cauſes, 177. *& ſuiv.*

Froid extrême & extraordinaire dans la Louyſiane, 404-406. *& ſuiv.*

Froment. Il vient fort bien aux Illinois, 394. 403. Pourquoi il ne vient pas ſi bien en d'autres endroits de la Louyſiane, & comment on y peut remédier, 405-06. 446.

Frontenac. Lac & Fort de Frontenac. Voyez *Catarocoui*, & *Ontario*,

Funerailles. En quoi elles conſiſtent parmi les Sauvages, 373. *& ſ.* Parmi les Natchez, 420. *& ſuiv.*

G

GALETTE (la) Anſe du Fleuve ſaint Laurent, ſa ſituation. Lieu propre pour un Fort, 191.

Gallions. Naufrage des Gallions d'Eſpagne, 458.

Galots. Les Galots, rapide, 193. *Iſle aux Galots*, ſa ſituation, 205.

Ganos. Lieu ſitué ſur l'Ohio, ce qu'on y trouve de ſingulier, 224.

Garcia (le P. Gregorio.) Dominiquain Eſpagnol; ſon ſentiment ſur l'origine des Amériquains, 5.

Gaſpé, ou *Gachepé.* Baye & Cap. Sa ſituation, 61.

Gau. L'eſtomach d'une Morüe, ce qu'il a de particulier, 52.

Gaulois. Paul Jove a imaginé qu'ils deſcendoient des Mexiquains. Poſtel a cru qu'ils avoient envoyé des Colonies en Amérique, 4.

Géants. On ne doit rien conclure des Géants, qu'on a vûs dans l'Amérique, par rapport à l'origine des Amériquains, 27.

Génebrard donne dans les Idées d'Arias Montanus ſur le nouveau Monde, 3.

Gin-Seng. Cette racine eſt auſſi bonne en Canada, qu'en Corée, & pourquoi. Où elle ſe trouve. Idée, qu'en ont les Sauvages, nom qu'ils lui donnent, 315. *& ſuiv.* Voyez la *Deſcription des Plantes.*

Giros (D. Pierre Ferdinand.) Ses découvertes dans la Terre Auſtrale, 22.

Glaces enormes. Danger, qu'elles font courir ſur Mer, 58.

Goberge, ou *Poiſſon S. Pierre.* Deſcription de ce Poiſſon. Pourquoi on le nomme Poiſſon S. Pierre, 152.

Gomara. Auteur Eſpagnol, fait deſcendre les Amériquains des Cananéens chaſſés de la Paleſtine par Joſué, 4. En quel tems il dit, que les Chichimaquas s'établiſſent ſur le Lac de Mexico, 18.

Gouffre. Vis-à-vis l'Iſle aux Coudres; à quelle occaſion il a paru, 66. Autre ſur le Miciſſipi, 414.

Goyogouins. Baye des Goyogouins, ſa deſcription, 214.

Grains & Légumes. Qui ſont ceux, que les Sauvages cultivent, & quel uſage ils en font, 330. *& ſuiv.*

Grellon (le Pere) Jéſuite, ce qu'il dit d'une Huronne tranſportée en Tartarie, 30.

Groënland. Grotius fait paſſer les Norvégiens par le Groenland, pour aller en Amérique, 12. Idée, que Jean de Laët donne de ce Pays, 14-15. Laët convient, que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens. En quel tems ce Pays a commencé à être peuplé, 18. Il paroît que les Eſkimaux en ſont originaires, 179.

Grotius (Hugues.) Son ſentiment ſur l'origine des Amériquains: ſes démêlés à ce ſujet avec Jean de Laët, 12. *& ſuiv.*

Gruës. Deux eſpéces de Gruës en Canada, leur deſcription, 156.

Guarigues. Eſpéce de Champignons qui croiſſent ſur les Pins blancs; leur uſage dans la Médecine des Sauvages, 160.

Guella (François) Eſpagnol, croit qu'il y a communication par Terre entre l'Aſie & l'Amérique, & ſur quoi il ſe fonde, 31.

Guerre. Comment les Guerres en-

tre les Sauvages ont dépeuplé le Canada, 203. Maniere de chanter la Guerre, 207. De la déclaration de la Guerre, 208. *& ſuiv.* Des préparatifs, 210. Des motifs, qui la font entreprendre, 215. *& ſuiv.* Des préparatifs du Chef, 216. *& ſuiv.* Comment on y prépare les Guerriers, en leur faiſant toutes ſortes d'avanies, & quel eſt le principe des Sauvages ſur cela, 218-19. Adieu des Guerriers, 221. Leur marche, leur campement, leur confiance préſomptueuſe : leur attaque, leur retraite : maniere, dont ils en uſent avec leurs Priſonniers : leur arrivée à leur Village. Maniere, dont ils inſtruiſent le Public de leur Victoire, 236. *& ſuiv.* Leurs Guerres ſont éternelles, 251. Quelques circonſtances touchant la Guerre parmi les Sauvages Occidentaux, 382. *& ſuiv.* De quelle maniere les Natchez font la Guerre, 225. *& ſuiv.*

Guigues (le Sr) Fermier du Caſtor. De quoi il s'aviſe pour faciliter la conſommation de cette Pelleterie, dont il étoit ſurchargé, 99-100.

Guimonneau (le P.) Miſſionnaire aux Illinois, 394.

Guinée. Nouvelle Guinée, cruë une Iſle, reconnuë Continent, 22.

H

HABITANS. Pourquoi les Habitans ſont plus à leur aiſe en Canada, que les Seigneurs, 108-09.

Hamomius. Son ſentiment ſur les premiers Habitans du Pérou & du Chili, 4.

Havane. La Havane, Ville de l'Iſle de Cuba. Sa ſituation, 458. Deſcription du Port & de la Ville. Le Gouverneur refuſe d'y recevoir la Bellone. L'Auteur y rencontre des François de l'Adour, 486-87.

Havvkins (le Chevalier Richard) prétend avoir verifié, que la Nouvelle Guinée eſt une Iſle, 22

Hebreux. Voyez *Iſraëlites.* Le P. de Acoſta ne croit point que les Amériquains en deſcendent : ſes preuves, 7. Rapports entr'eux & les Sauvages, 349-50.

Hennepin (le P. Louis) Récollet. Voyez *l'Hiſtoire & la Liſte des Auteurs.* Il s'eſt trompé ſur la hauteur du Sault de Niagara, 233.

Herbe à la Puce. Ses effets, 263.

Hercules. Colomnes d'Hercules. Budbeck les place dans le Nord, 3.

Here (le Chevalier d') Capitaine de Vaiſſeau, évite le naufrage, ſans pouvoir le faire éviter aux Gallions Eſpagnols, 458.

Hermine. Deſcription de l'Hermine du Canada, 134.

Herrera (Antoine de.) En quel tems il dit que les Chichimeques s'établirent ſur le Lac du Mexico, 18.

Heſperides. Idées des Eſpagnols ſur ces Iſles, 3. Budbeck les place dans le Nord, *ibid.*

Heſperus. Idées des Eſpagnols ſur ce prétendu Roi, 3.

Hetres. Abondans en Canada : à quoi ils ſont bons, 162.

Hollandois. Ils donnent des Armes à feu aux Iroquois, & par là mettent les François dans la néceſſité d'en donner auſſi à leurs Alliés, 222.

Hontan (le Baron de la.) *Voyez l'Hiſtoire & la Liſte des Auteurs.* Fauſſeté, qu'il avance au ſujet du grand Autel de l'Egliſe des Jéſuites, 76. Réfutation de ce qu'il dit des Femmes de Montréal, 142. Il paroît n'avoir point vû le Sault de Niagara, 233-34. C'eſt une fable, que ce qu'il dit de l'exactitude des Sauvages à accorder les années Solaires avec les Lunaires, 402.

Hornn (Georges de) Hollandois. Son ſentiment ſur l'origine des Amériquains, 24. *& ſuiv.*

Hoſpitalieres. Deſcription de leur Hôpital à Quebec, 76. & de l'Hô-

pital Général, 77. Différence entre les Religieuſes de ces deux Maiſons, 77. Hôpital des Trois Rivieres, par qui fondé, par qui deſſervi, 113.

Hougue. Fort Eſpagnol dans l'Iſle de Cuba, ſa ſituation, 458.

Huarts. Eſpéce de Cormorants. Son cri, & ce qu'il préſage, 193.

Hubert (M.) Commiſſaire-Ordonnateur de la Louyſiane, vend ſa Conceſſion des Natchez, 415. Amitiés, qu'on lui fait à la Baye de ſaint Joſeph. Sa Fille y eſt baptiſée avec grand appareil, 478.

Hudſon. Baye d'Hudſon. *Voyez l'Hiſtoire.* Peuples, qui y font le Commerce, 180. *& ſuiv.*

Huitres. Maniere de les pêcher en Acadie, 151-52. Huitres de deux ſortes ſur la Côte de la Floride, 471. 473. 476.

Huns. Sentiment & contradiction de Georges de Hornn au ſujet des Huns, 29-30.

Hurons. Nation Sauvage du Canada. Huronne tranſportée en Tartarie, 30-31. Idée de Georges de Hornn ſur l'origine de ces Sauvages, 32. Ferveur des Hurons de la Lorette, 82. *& ſuiv.* Les Hurons plus naturellement portés, que les autres Sauvages, à la fierté & à l'indépendance, 83. De la Langue Huronne, 189. Leur génie élevé, nobleſſe de leur Langue, 196. Les Peuples de la Langue Huronne ont été plus occupés que les autres de la culture des Terres, & ce qui s'en eſt enſuivi, 198. Ils ſont encore l'ame des Conſeils, 199. C'étoit la ſeule Nation, qui pût diſputer la préémidence aux Algonquins, 200. Comment ils ſe ſont trouvés engagés dans la guerre contre les Iroquois, qui les ont preſque détruits, 202. Maladie extraordinaire d'une Huronne, façon ridicule, dont elle ſe guérit, 230. *& ſuiv.* Village des Hurons au Détroit, 256. Ils y aſſiſtent à un Conſeil. Leur Orateur porte la parole ſelon la Coûtume, 257. *& ſuiv.* Sans eux les autres Sauvages y mouroient de faim. Leur eſprit intéreſſé. Les Matrones ſe plaignent de ce qu'on empêche, qu'on ne leur donne un Miſſionnaire, 260. Comment la Nation eſt diviſée en Tribus, 266. La dignité de Chef y eſt héréditaire dans la ligne féminine, 267. Comment ils puniſſoient l'aſſaſſinat, 274. & le vol, auquel ils étoient fort ſujets, 276. Les Mariages ne ſont point ſtables parmi eux, 284. En quoi ils ſurpaſſent les autres Sauvages, 305. 309. Ils étoient autrefois fort laſcifs, 326. Eſtime, qu'ils ont toujours faite de la continence, 350. Leur Tradition ſur la premiere Femme. Leur idée ſur les Eclipſes, 399-400. Les Hurons ne ſe rendent pas les Eſclaves de leurs Chefs, comme font les Natchez, 419.

Hyver. Rigueur & durée de l'Hyver en Canada, 164. *& ſuiv.*

J

JACQUET. Le Banc Jacquet, ce que c'eſt, 49.

Jalouſie. Les Sauvages des deux ſexes y ſont fort ſujets, 285.

Iberville (M. le Moine d'.) Il découvre un paſſage ſûr & commode; 66. Eloge de cet Officier; eſtime, qu'en faiſoient les Canadiens, 174. Il trace le Plan d'une Ville aux Natchez. Quel nom il lui déſigne, 414. Il deſtine un Miſſionnaire aux Natchez, 431.

Jéremie (le ſieur.) *Voyez la Liſte & l'Examen des Auteurs*, & les deux précédens Volumes: ce qu'il dit des Caribous, 130. & des Bœufs muſqués, 132.

Jéſuites. Deſcription de leur College de Quebec, 75. *& ſuiv.* Ils con-

duiſent leurs Sauvages des Trois Rivieres au Cap de la Magdeleine. Un Jéſuite eſt établi Miſſionnaire à Checoutimi, 1. 4. Pourquoi, & comment ils ont formé la Bourgade du Sault ſaint Louis, 175. *& ſuiv.* Dangers, qu'ils couroient parmi les Iroquois, 252. Danger, que coururent deux Jéſuites dans une Bacchanale Iroquoiſe, 357. *& ſuiv.*

Jeu. Jeu du Plat, ou des Oſſelets, en quoi il conſiſte, à quel point il intéreſſe les Sauvages, 260. *& ſuiv.* Jeu des Pailles, de la Croſſe, & autres chez les Miamis, 318. *& ſuiv.* Jeux pour les Funérailles, 373. Jeu du Truc parmi les Tonicas, 433.

Jeune. (le P. Paul le) Jéſuite, ſa Relation d'un hyvernement des Sauvages, 335. *& ſuiv.*

Jeune. En quoi conſiſte le jeûne des Sauvages, 115. Quelques-uns le pouſſent fort loin, 300. Les jeûnes des Sauvages ſont un exercice de Religion, 346-48.

Illinois. Nation Sauvage. *Voyez l'Hiſtoire.* Elle paroît avoir la même origine, que la Miamiſe, 188. Ils défont un grand nombre d'Otchagras, 292. Corruption de leurs mœurs. Ils ont corrompu les Iroquois, 303. Mépris, où ils ſont parmi les autres Sauvages, 307. Leurs maléfices, 360. Ils ſont habiles & hardis voleurs, 384. Action entre les Illinois & les Outagamis. Chaque Parti fait un Priſonnier. Celui des Illinois ſe dit Illinois, n'eſt point cru, & il eſt brûlé, 385. Un Parti d'Illinois revient à Pimiteoui. Caractere de leur Chef. Miracle arrivé en ſa perſonne; ce qui ſe paſſa entre l'Auteur & lui, 386. *& ſuiv.* Il prie l'Auteur de baptiſer ſa Fille, & il ſe convertit, 389. Deux Villages Illinois près du Miciſſipi. Leur commerce avec les François. Induſtrie des Femmes Illinoiſes, 394-95. On prétend que les Illinois ſont originaires du Voiſinage de la Mer. Leurs différentes Tribus, 398. Avantages du Poſte des Illinois, 402. *& ſuiv.* Attachement de ces Sauvages pour les François, 403. Marques des Illinois après une expédition heureuſe contre les Chicachas. Notre Alliance avec eux nous a attiré les Chicachas, 408.

Incas. Grotius prétend que le premier des Incas du Pérou étoit Chinois, 17.

Indigo. Il croît naturellement dans la Louyſiane, 416. Ce qui fait périr quantité de ces Plantes dans l'Iſle Eſpagnole, 495.

Jolier (le ſieur.) L'Iſle d'Anticoſty lui eſt concedée au retour de la découverte du Miciſſipi, & on ne lui fait pas un grand préſent, 63.

Jonas (Angrimus.) Sçavant Iſlandois; en quel tems il aſſûre, que le Groenland a commencé d'être peuplé, 18.

Jongleurs. Leurs charlataneries dans la préparation & dans l'épreuve des Drogues, qu'ils font pour ceux, qui ſeront bleſſés à la Guerre, 219. *& ſuiv.* Ils ſe ſervent de Serpens pour leurs preſtiges, 235. C'eſt à eux à régler la marche des Guerriers, 236. Ils ſe vantent d'avoir des tranſports extatiques, 347. Ils ne ſe mêlent point de maléfices, & s'étudient même à les découvrir, & à en empêcher l'effet. Ils prétendent n'avoir de commerce qu'avec les bons Génies, 360. Leurs preſtiges, 361-62. Leur inſtallation, 363. Comment ils exercent la Médecine, 364. *& ſuiv.* Leur impoſture pour n'être point reſponſables des événemens. Jongleurs de l'Acadie, 368. *& ſuiv.* Dans quelques Nations ils ne ſont pas en ſûreté de leur vie, ſi le Malade meurt, 369. Deux ſortes de Jongleurs parmi les Natchez, 426-27.

Jove (Paul.) Sur quoi il fondoit ſon opinion, que les Mexiquains étoient venus dans les Gaules, 4.

Iroquet. La Nation de l'Iroquet tombe dans une embuſcade des Algonquins, & y reçoit un échec, dont elle ne s'eſt jamais relevée. Elle doit ſa deſtruction principalement aux Hurons, 110-11.

Iroquois. Sauvages du Canada. De qui de Hornn les fait deſcendre, 31. Par où ils entroient dans la Colonie : cruautez, qu'ils y exerçoient, 123. *& ſuiv.* Ils ſont deux fois repouſſés par une Dame & une Demoiſelle, 124-25. Ils ſeroient bons Voiſins, ſi on étoit en état de ne les pas craindre, 151. Parti, qu'on prend pour les gagner à J. C. 176. Eloge des Iroquois du Sault ſaint Louis, 177. Les Cantons Iroquois ont chacun leur Langue, 189. Leur Commerce avec les François à Cataroqoui, dont le Fort avoit été bâti à leur occaſion, 194. Origine de leurs Guerres avec les Algonquins, 200. *& ſuiv.* Comment ils ſe ſont diſpoſés à faire la Guerre aux Algonquins. Maniere, dont ils la font. Ils ont détruit, ou fort maltraité preſque toutes les Nations, & ſont eux-mêmes fort diminués, 202-03. Ceux de Cataroqoui refuſent de continuer la Guerre contre les Cheraquis, 207-08. Du Pays des Iroquois, 220. Ce ſont les premiers Sauvages, à qui on a donné des armes à feu, & qui les leur a données, 224. Les Cantons Iroquois ſont indépendans les uns des autres, 227. Ils ſeroient réduits à rien ſans les Priſonniers, qu'ils ont adoptés, 243. Ils brûlent des François, qui traitoient chez eux de la part du Gouverneur Général ; & les Jéſuites, quoique ſous la ſauve-garde publique, n'y étoient pas en ſûreté, 252. La Nation Iroquoiſe a les mêmes noms que la Huronne, avec quelque différence, 267. Ce qui a le plus contribué à la rendre formidable. Sa politique à l'égard des François & des Anglois, 271. Ils ſont fort jaloux, 285. Ce qui a corrompu les mœurs des Iroquois, 303. En quoi ils ſurpaſſent les autres Sauvages, 305-06. Leur fierté & leur hauteur, 309. Ce que des Iroquois trouverent de beau à Paris, 321. Ils travailloient autrefois leurs Cabannes mieux que les autres, & mieux, qu'ils ne ſont aujourd'hui, 335. Eſtime, qu'ils ont toujours faite de la continence, 350. Ce qu'ils penſent de la nature des maladies, 370-71. Leurs fables au ſujet de la premiere Femme, 399.

Iſlande. Grotius croit que les Norvégiens ont paſſé par cette Iſle pour aller peupler l'Amérique Septentrionale, 12. Quand cette Iſle a commencé d'être peuplée par les Norvégiens, 14.

Iſles. Iſle aux Chevreuils, 204-05.
Iſle Bizard, 140.
Iſle du Bois blanc, 282.
Iſles du Caſtor, 313.
Iſle des Chats, ou *de Bienville*, 449.
Iſle des Chiens, 476.
Iſle à Corne, 449.
Iſle Dauphine, ou *Maſſacre*, 449.
Iſle Eſpagnole, ou *de S. Domingue*, 2. 28 29.
Iſle de Jeſus. Son premier nom. Sa ſituation, ſon étenduë, 140.
Iſle Pelée, 398.
Iſle Perrot, 140.
Iſle Ronde, 480.
Iſle Rouge, 66.
Iſles de Salomon, 22.
Iſles aux Serpens à Sonnettes, 255.
Iſle de ſainte Claire, 256.

Iſraëlites. Quelques Auteurs font paſſer les Iſraëlites, que Salmanaſar emmena Captifs, en Amérique, 4. Bréverood croit que tous les Tartares deſcendent d'eux, 11. Moraez a cru que les Iſraëlites avoient peuplé l'Amérique

l'Amérique en partie. Réfutation de ce ſentiment, 23.
Itaque. Pointe d'Itaque. C'eſt l'extrémité Orientale de Cuba, 489.
Juſqueka. Divinité des Sauvages, 344-45. 348.

K

KAMOURASKA. Paroiſſe du Canada, d'où vient ce nom. Pêche des Marſouins établie en ce lieu, 148.
Kappas. Sauvages de la Louyſiane preſque détruits, 410.
Kereben (le P. de.) Miſſionnaire aux Illinois, 394.
Kicapous. Nation Sauvage. Son Pays propre, 188.
Killiſtinons. Voyez *Criſtinaux.*
Kirker. (le P. Athanaſe) Jéſuite, a cru que les Amériquains tiroient leur origine des ſeuls Egyptiens, 4.
Kœmpfer (Engelbert.) Quand & par qui il prétend que la Metempſicoſe a été portée aux Indes, 25.

L

LABRADOR. Situation de ce Pays, 178. Il n'eſt bon à rien, 179.
Lacs. Les vagues ſont auſſi fortes dans les grands Lacs du Canada, que dans la Mer, 205. Flux & reflux, qu'on y remarque, 206. Etenduë de ces Lacs, 280. Lacs à l'entrée des Rivieres, qui ſe déchargent dans la partie Orientale du Lac Michigan; d'où cela peut venir, 313. Lacs de la Louyſiane, 435.
Lac Huron, 278.
Lacs des deux Montagnes, 140.
Lac de Pimiteouy, 384.
Lac de Pontchartrain. Voyez *Pontchartrain.*
Lac de S. François, 193.
Lac de S. Louis. Sa ſituation, 140. C'eſt le premier nom du Lac Ontario, 195.
Lac de S. Pierre, 112. Il n'a que peu d'eau, ſi ce n'eſt au milieu. Il eſt fort poiſſonneux, 113. Il partage le Canada en deux climats, comme la Loire en France, 136.
Lacs du Moingona, 397.
Lac de bon Secours, 398.
Lacs des Chetimachas, 436. 444.
Lac Superieur. Son origine ſelon les Sauvages, qui lui rendent un culte, 281.
Laet (Jean de.) Sçavant, natif d'Anvers. Sa Critique au ſujet de diverſes opinions ſur l'origine des Amériquains, 8. *& ſuiv.* Ses Démêlés avec Grotius ſur ce ſujet, 12. *& ſuiv.* Son ſentiment propre, 19. *& ſuiv.* Réflexions ſur ſes preuves, 21. *& ſuiv.* Il expoſe le ſentiment de Moraez, 23. Il prétend que la Navigation eſt un effet de l'audace des Hommes, & n'eſt point entrée dans les vuës directes du Créateur, & ſe trompe, 39.
Laffitau (le P. Joſeph.) a le premier apporté en France le Gin-ſeng du Canada. Le nom, qu'il lui a donné, 316.
Laine de Moſcovie. Nom, que l'on donnoit autrefois au poil du Caſtor, 96.
Langets. L'Auteur court riſque de périr vis-à-vis Langets, 45
Langues. La connoiſſance des Langues néceſſaire pour découvrir l'origine des Nations, 36. *& ſuiv.* Les trois Langues Meres du Canada, 183. Des trois Langues Meres du Canada, & de leurs dialectes, 184. *& ſuiv.* Caractere des trois Langues Meres du Canada, 296. *& ſuiv.* Embarras, où l'on a été pour ſe faire entendre des Sauvages, & quelle en étoit la cauſe, 197-98.
Laval (François de.) Premier Evêque de Quebec, vend l'Iſle d'Orleans à M. Berthelot, 67.
Law. (M.) Sa Conceſſion aux Akanſas preſque ruinée. Il a été mal ſervi, 411.

Légumes. Il les faut renouveller tous les ans dans l'Isle Espagnole, à l'exception de la Laituë, 495.

Lemery. (M.) Il s'est trompé en disant, qu'il n'y avoit que le train de derriere du Castor, qu'il fût permis de manger en Carême, 97. Ce qu'il dit des Castors, ou Biévres d'Europe, 104.

Lencornet. Espece de Séche, sa description, maniere de le pêcher, 152.

Lery (Jean de.) Fait descendre tous les Amériquains des Cananéens chassés de la Palestine par Josué, 4.

Lery. (M. de Chaussegros de) envoye en France le Plan en relief de Quebec, 78.

Lescarbot (Marc.) *Voyez les premiers Volumes.* Avocat au Parlement de Paris. Son sentiment sur l'origine des Amériquains, 9. *& suiv.* Laët le critique, & quelquefois mal, 11. De Hornn lui fait dire ce qu'il ne dit point, 24. Fautes, qu'il reproche aux François, qui étoient de son tems en Acadie, 85-86. Ce qu'il dit des Loups Marins de l'Acadie, 143.

Liévres, & *Lapins.* Ce qu'ils ont de particulier en Canada, 135.

Lions inconnus dans les Isles de l'Amérique, 7. Comment ils ont pû passer en Amérique, 31.

Lochon (le sieur de.) Ne réussit point à trouver des Mines, 393.

Longueil. (Le sieur le Moine, Baron de) va négocier à Onontagué, & visite en passant l'Etablissement de Niagara, 228.

Lorette. Mission Huronne, sa description. Ferveur des Sauvages 82-83.

Loups. Loups Serviers, Voy. *Serviers.* Petits Loups au haut du Micissipi, 133.

Loups. Voyez *Mahingans.*

Loups Marins. Description de cet Animal, ses différentes espéces. Maniere, dont on en fait la pêche. Avantages, qu'on en peut retirer, 143. *& suiv.*

Loutres. Communs en Canada, 134.

Louis XIV. Pourquoi il ôte le droit de Patronage aux Seigneurs en Canada. Il y permet le Commerce aux Gentils-Hommes, 109.

Louis de Bourbon, Navire du Havre. Il tombe en piéce en arrivant de S. Domingue, 500.

Louysiane. Comment il faudroit y placer les Habitations, & profiter du Terrein, que le Fleuve inonde tous les ans, 445-46. Ce que Garcilasso de la Vega en dit, 446. Idée peu juste, qu'on a de ce Pays, & d'où cela vient, 446 47. Fausse nouvelle de l'évacuation de la Louysiane, d'où elle pouvoit venir, 476-77.

Luc. Le Frere Luc, Récollet, a fait quelques bons Tableaux en Canada, 75.

M

MACHOUTIN. Marais. Sa situation, 391.

Macopine. Racine, ses propriétés, 391.

Madagascar. Il y a apparence que les Chinois ont envoyé des Colonies dans cette Isle, 40.

Magdeleine. (M. l'Abbé de la) Qui il étoit. Terrein, qu'il concede aux Jésuites, 114.

Cap de la Magdeleine. Les Jésuites y conduisent les Sauvages des Trois Rivieres, qui n'y restent pas longtems, 114.

Maguelon. Une des Isles de saint Pierre, 59.

Mahingans. D'où ces Sauvages sont venus dans la Mission de saint François, 121. Ce sont les mêmes que les *Loups.* Leur ancienne habitation, 370.

Maiz. Differens usages, qu'en

font les Sauvages & les François, 331. *& suiv.* Pour dégraiſſer les Terres trop graſſes, on peut y ſemer du Maiz, 405.

Maladies. Nature des Maladies ſelon les Iroquois, 369.

Maleſice. Crime irremiſſible parmi les Sauvages, & comment ils le puniſſoient, 274-75. En quoi ils conſiſtent chez quelques Nations. Les Jongleurs s'étudient à les rendre inutiles, 360.

Malhomines. Nation Sauvage, autrement dits *les Folles Avoines.* Son Pays propre, 188. Ces Sauvages ſont bien faits, ont un langage myſtérieux, & paſſent pour un peu Sorciers, 291.

Mal-nommée. Plante de l'Iſle Eſpagnole, ennemie de l'Indigo, 494.

Mango-Capa. Le Premier des Incas du Pérou. Grotius croit ſans fondement qu'il étoit Chinois, 17.

Manicouagan. Batture & Riviere dangereuſe pour les Vaiſſeaux. Autre nom de la Riviere, 64.

Manitouolin. Iſle du Lac Huron, 187.

Manitous. Ce que c'eſt. Attention des Sauvages à les porter à la guerre, 223. Honneurs, qu'ils leur rendent, & confiance, qu'ils ont en eux, 236. *& ſuiv.* En quelles occaſions on s'adreſſe à eux, & pourquoi, 145. Diſpoſitions requiſes pour avoir un Manitou, ou un Génie tutélaire. Manitous plus ou moins puiſſans. On confond le Manitou avec ſon ſymbole. On en change quelquefois, & pourquoi, 147-48.

Marais. Le grand Marais, ce que c'eſt, ſa ſituation, 225.

Marameg. Riviere, ſa ſituation. Ses Mines prétenduës, 393. *& ſuiv.*

Marbre. Fort commun à Tadouſſac, 65. Eſpece de Marbre dans le Pays des Aïouez, 211.

Marées. Où elles commencent à être fortes dans le Fleuve ſaint Laurent, 64. Obſervations ſur les Marées du Fleuve & du Golphe de ſaint Laurent, 67. *& ſuiv.* Eſpéce de flux & de reflux momentanés dans les Lacs, & d'où cela peut venir, 206. Marées vers Penſacole, 275-76.

Mariage des Sauvages, 283. *& ſ.*

Marie. La Mere Marie de l'Incarnation, Urſuline. Danger, qu'elle courut en allant en Canada par la rencontre d'une glace énorme, 58.

Marinæus. Auteur Sicilien: ſur quoi il s'eſt imaginé que les Romains avoient envoyé une Colonie en Amérique, 4.

Marquette. (Le Pere Joſeph) Jéſuite. *Voyez l'Hiſtoire & la Liſte des Auteurs.* Ce qu'il dit d'une Riviere, qui ſort du Lac des Aſſiniboils, 185. D'où eſt venu le nom de *Riviere du Pere Marquette.* Mort de ce Miſſionnaire, & l'idée, que l'on a de ſa ſainteté, 313-14.

Marshal. Interlope Anglois, au Biloxi. On l'oblige à s'éloigner à l'arrivée des Eſpagnols, 482. Il eſt pris & conduit à la Havane, 487.

Marſon. (Monſieur & Madame de) Prédiction ſinguliere d'une Sauvageſſe à leur égard, 262.

Marſouins de deux eſpéces. Leur deſcription. Avantages, qu'on en peut tirer, 147. Ce qui a fait diſcontinuer la Pêche des Marſouins blancs au-deſſous de Quebec, 148.

Martres. Particularités touchant ces Animaux. Obſervation des Sauvages à leur ſujet, 134.

Martyr. D. Pierre Martyr d'Anglerie, ſon ſentiment ſur l'origine des Peuples de l'Yucatan, 13. Jean de Laët réfute ſes preuves, 16.

Martyrs. Iſles de la Floride. L'Auteur y débarque après ſon naufrage: Il y trouve des Sauvages, 461-62. Deſcription de ces Iſles, 466. Ce qui y retient les Sauvages, 467.

Maſcoutins. Nation ſauvage. *Voyez l'Hiſtoire.* Son Pays propre. Mal-à-

propos nommés Nation du Feu, 188. Ils ont eu un Village ſur la Riviere de ſaint Joſeph, 316.

Maſquinongé. Poiſſon. Sa deſcription, 121.

Matance. Le Pain de Matance, ce que c'eſt. Sa ſituation, 458. Deſcription de cette Baye. Efforts inutiles du Capitaine de la Bellone pour y être reçu, 487-88.

Matanes. Mamelles de Matanes, Montagne à deux têtes, 64.

Mateomek. Divinité des Sauvages, 344.

Maubiliens. Sauvages de la Louyſiane. Ils avoient une eſpéce de Primatie parmi les autres par rapport à la Religion, 429. Ils étoient très-puiſſans du tems de Ferdinand de Soto; préſentement ils ſont preſque réduits à rien, 432. *Fort de la Maubile*. De quelle importance il eſt de le conſerver. Pourquoi les Habitans veulent quitter cette Riviere. Carriere au-deſſus du Fort, 451-52.

Mauville. Bourgade, dont parle Garcilaſſo de la Vega, ſituée au même endroit, où eſt préſentement le Fort de la Maubile, 452.

Médecine. Comment les Sauvages l'exercent, & leurs principes, 364. *& ſuiv*. Médecine de la guerre parmi les Natchez, ce que c'eſt, 425.

Medoc. Fils du Prince de Galles. Hiſtoire de ſon paſſage en Amérique, 20.

Melons. Deux ſortes de Melons en Canada, 164.

Mercier. (M. le) Eccléſiaſtique Canadien, Miſſionnaire aux Illinois. Son éloge, 392-93.

Mériſier. Sucre de Mériſier, 123. Il ne perd point ſon amertume. A quoi eſt bon le bois de cet Arbre, 162.

Merluche. Ce que c'eſt, 53.

Meſſou, ou *Sakeschak*. Repare le Monde, ſelon les Sauvages, après le déluge, 399.

Metchigamias. Nation ſauvage de la Louyſiane, adoptée par les Kaïkaſquias, & confondue avec eux, 398 99.

Metellus Celer. Fauſſe Hiſtoire de Pline de quelques Indiens envoyés à ce Romain par le Roi des Sueves, 6. Pourquoi les Eſpagnols ont fait valoir cette fable, 9.

Mexico. Les Mexiquains, lorſqu'ils s'établirent au Mexique, trouverent pluſieurs Nations Barbares autour du Lac Mexico, 15.

Mexiquains. Ils trouverent en arrivant au Lac Mexico pluſieurs Nations Barbares, qui y étoient établies, dont ils n'entendoient point la langue, & qu'ils aſſujettirent, 15. Pourquoi ils donnerent à Cortez le nom de Fils du Soleil, 17. Leur tradition ſur les Peuples, qu'ils trouverent ſur les bords du Lac de Mexico. Quand ils fonderent leur Empire: d'où ils venoient, 18. Les premiers Mexiquains étoient moins policés, que les Fondateurs de l'Empire du Perou, 33.

Miamis. Nation ſauvage. *Voyez l'Hiſtoire*. Lieux, où elle réſide. Elle paroît avoir une origine commune avec les Illinois, 188. Maniere, dont ces Sauvages ſe préparent à la guerre, 220. Comment ils traitent leurs Femmes fugitives, 284. Village de Miamis à la Riviere de ſaint Joſeph, 312-16. Comment leur Chef reçoit l'Auteur, 318. Jeux en uſage parmi ces Sauvages, 318. *& ſuiv*. Ils rapportent de l'Eau-de-vie de chez les Anglois, & ce qui en arrive, 320. Fort des Miamis, ce que c'eſt: ſa ſituation, 381. Ces Sauvages ſont originaires des bords de la Mer, 398.

Michabou, ou le Dieu des Eaux, ſuivant quelques Sauvages. Ouvrages, qu'ils lui attribuent, 281. *& ſuiv*. Son Tombeau, 283. Autres noms, qu'on lui donne; pouvoir, qu'on lui attribue. Comment on dit

qu'il forma le Monde & les Hommes. Contradiction des Sauvages à ſon ſujet, 344.

Michigan. Le Lac Michigan. Sa ſituation, mal à propos nommé *Lac des Illinois*, 187. Il n'a point conſervé le nom d'*Orleans*, qu'on lui avoit donné, 253. Ce Lac & la Baye, qui s'y déchargent, reçoivent beaucoup de Rivieres, dont la plûpart ſont fort grandes. Ce qu'elles y produiſent, 302. Singularité ſur les Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac Michigan, du côté de l'Eſt, 313.

Michillimakinac. Deſcription & ſituation de ce Poſte. Son utilité pour le commerce, 279-80. Iſle de Michillimakinac, 281. Sauvages de ce nom, détruits à ce qu'on croit, par les Iroquois, 282.

Miciſſipi. Sa jonction avec le Miſſouri, 392. Ce Fleuve eſt peu connu au deſſus du Sault ſaint Antoine, 398. Le Miciſſipi gele extraordinairement. Difficulté de naviger ſur ce Fleuve, 404. Profondeur de ce Fleuve, 409. Ce Fleuve ſe jette beaucoup du côté de l'Eſt, 434. Etat, où eſt ce Fleuve au deſſous de la Nouvelle Orleans. Changemens, qui s'y ſont faits depuis quarante ans, & qui en eſt la cauſe, 440. Des Paſſes ou Embouchures du Miciſſipi: leurs incommodités, le moyen d'y remédier, 441. *& ſuiv.* Comment on pourroit creuſer la principale de toutes, 444. Largeur du Fleuve, 445. Difficulté d'y naviger, 446. Par quelle hauteur eſt l'embouchure de ce Fleuve, 453. Il n'eſt pas vrai qu'il porte ſes eaux douces vint lieuës dans la Mer. Bonne qualité de ſes eaux, 457.

Milius. (Georges) Miniſtre Proteſtant, a cru que les Celtes avoient peuplé l'Amérique: 4. & que les Habitans des deux Amériques n'avoient eu entr'eux aucune communication avant l'arrivée des Eſpagnols, 12.

Milles Iſles. Leur ſituation, 195.

Mines de Fer aux environs des Trois Rivieres, 113. Des Mines de la Louyſiane, & ſurtout de celles de la Riviere *Marameg.* 395. *& ſuiv.*

Mineurs du Roi à la Louyſiane, 393. *& ſuiv.* Mines de Plomb ſur le Miciſſipi, au deſſus du Moingona, 397. Sur le Miciſſipi, 407. Avis d'une Mine d'argent donné par les Octatas, 483.

Miracle, 347.

Miſcou (Iſle.) Sa ſituation, 61. Particularité d'une Fontaine d'eau douce au large de cette Iſle, 62.

Miſſionaires. Leur avis pour peupler le Canada de proche en proche, 90. Des Miſſionnaires ſont invités à une Fête, où ils ſuppoſent, qu'il y a de la ſuperſtition, 230. Ils refuſent une Couverture bleuë, qu'on leur demande, & pourquoi, 231. Ils font remarquer la vanité des promeſſes des Génies, & ce qu'on leur répond, 232. Pourquoi les Sauvages voudroient, qu'ils aſſiſtaſſent à leurs Jeux, 262. Mauvaiſe humeur, & reproche de ces Barbares ſur leurs refus, & ce que ceux-ci répondent, 263. Ce qu'ils avoient à ſouffrir dans les hyvernemens des Sauvages, 335. *& ſuiv.* Les Miſſionnaires ont mieux aimé ſouffrir avec eux bien des incommodités, que de leur ouvrir trop les yeux ſur les commoditez de la vie, 339. Les Sauvages ſurpris de voir les Miſſionnaires prédire les Eclipſes, & ce qu'ils en concluent, 401. Miſſionnaires à la Louyſiane, & le peu de fruit, qu'ils y font, 431.

Miſſiſaguez. Nation ſauvage, dont une partie eſt établie à Catarocoui, 195. Ils chantent la guerre à Catarocoui, 207. Village de Miſſiſaguez à Niagara, 225. Un Miſſiſagué danſe & chante avec du feu dans la bouche, 228-29. Village de ces Sauvages dans le Détroit, 277

Miſſouri. Sa jonction avec le Miciſſipi, 392.

Miſſourites. Peuples habitans ſur le Miſſouri. Un Aumônier Eſpagnol leur échape, & comment, 293-94. Sont les meilleurs coureurs des Sauvages du Canada, 386. Raport d'une Femme Miſſourite ſur la Source du Miſſouri. Situation des Miſſourites, ces Sauvages voyagent fort loin, 396.

Miſtaſſins. Peuple ſauvage des Environs de la Baye d'Hudſon. Quelle Langue ils parlent, 180.

Moingona. Situation & deſcription de cette Riviere, ce qu'on y trouve, 397. Il paroît, que les Illinois ſont deſcendus par cette Riviere dans la Louyſiane, parce qu'une Tribu Illinoiſe en porte le nom. 398.

Monnoyes. Leur variation en Canada, mauvais effets que cela a produit, 91. *& ſuiv.*

Monſonis. Peuple ſauvage, voiſin de la Baye d'Hudſon, quelle Langue ils parlent, 180.

Moruës. Prodigieuſe quantité de ces Poiſſons ſur le grand Banc, 49. Bonté de ce Poiſſon : ce qu'il y a de meilleur. Sa voracité. Il n'eſt pas vrai, qu'il digere le fer. Comment il ſe décharge de ce qui l'incommode, 52. Ce que c'eſt que la Moruë verte & la Moruë ſéche. Comment on auroit dû faire la pêche de la Moruë en Acadie, 53.

Monſtre Marin. Un Miſſionnaire croit en avoir vû un dans la Riviere de Sorel, 154.

Montjoly. Sa ſituation, 61.

Mont-Louis. Sa ſituation. De quelle importance il ſeroit d'y faire un Etabliſſement, 62.

Montmorency. Sault de Montmorency, 70-71.

Montreal. Deſcription de la Ville & de l'Iſle de Montreal, 137. *& ſuiv.*

Mont Notre-Dame, 62.

Montagne. Village Iroquois de la Montagne ; d'où lui vient ce nom, 141. Utilité de ce Village, par qui il eſt dirigé, 176.

Montanus (Arias.) Ses idées ſur pluſieurs endroits du nouveau Monde, 2-3.

Montigny (le ſieur de.) Capitaine François, commandant à la Baye. Son éloge, 290-95. Réception, que lui font les Sakis, 293.

Moraez (Emmanuel de.) Portugais. Examen de ſon ſentiment ſur l'origine des Amériquains, 23.

Motezuma. Idée plaiſante de Georges de Hornn ſur ce Prince, 34.

Moulin-Baude. Ce que c'eſt. Sa ſituation, 64.

Moulin à Planches, auquel des Caſtors fourniſſent de l'eau, 103.

Moulinet rapide, 193.

Mozambique. On y connoiſſoit l'uſage de la Bouſſole lontems avant le XV. ſiécle, 8. 40.

Mûriers. Quantité de Mûriers blancs aux Illinois. Les Habitans en bâtiſſent leurs maiſons, 395.

Myrthe à Chandelle. Arbriſſeau, qui porte une racine, dont on fait de la cire. Qualité de cette cire, 450-51. *Voyez la Liſte des Plantes.*

N

NADOUESSIS, ou *Nadoueſſioux.* Nom propre des Sioux, 183.

Natchez. Sauvages de la Louyſiane. Situation & beauté de leur pays. Ville projettée aux Natchez. Pourquoi on y doit établir la Métropole de la Colonie. Conceſſions, & leur deſcription, & ſituation du grand Village des Natchez, 414. *& ſuiv.* Leur Temple, 417. *& ſuiv.* Caractere de cette Nation, 419. *& ſuiv.* Leurs Mœurs, leurs Uſages, leurs

Mariages, 423. *& suiv.* Leur maniere de se préparer à la Guerre, & de la faire, 425. *& suiv.* De leur Devis, 427. De leurs Traités, & de la réception des Ambassadeurs, 427. *& suiv.* Il n'y a plus que leur Temple, qui subsiste dans la Louysiane, 429.

Natchitaches. Sauvages de la Louysiane. *Voyez le second Tome de l'Histoire*, leur situation, 434.

Naufrage. Voyez *Adour.*

Navigation. Preuves que la Navigation étoit assez parfaite après le Déluge, pour que l'Amérique ait été peuplée peu de tems après, 38-39. Un des plus grands dangers de la Navigation pour aller en Canada, 55.

Négociations. Habileté des Sauvages dans leurs Négociations, 251. *& suiv.*

Négres. Ne deviennent jamais blancs, sous quelque climat qu'ils soient, 19. Les Négres, qu'on a trouvés dans la Province de Careta en Amérique, y étoient sans doute venus d'ailleurs, 25. Pourquoi il ne faudroit pas les laisser multiplier dans nos Colonies, 415.

Niagara. Ce que c'est que la Riviere de Niagara, 225. Idée du pays de Niagara, 227. Description de la Cataracte de Niagara, 233. *& suiv.* Portage de Niagara, 235.

Nipissings sont les vrais Algonquins, 186. Lac Nipissing, 187. *Voyez le premier Volume.* Origine du Lac Nipissing selon les Sauvages, 283.

Noblesse. D'où il est arrivé qu'elle est devenuë fort nombreuse en Canada, 172.

Noé. Il n'est pas croyable, selon Lescarbot, que Noé ait ignoré l'Amérique, 10. Il n'a point dit, comme le prétend de Hornn, que ce Patriarche y soit né, 24.

Noir (le sieur le.) Commis principal de la Compagnie d'Occident aux Natchez, 415. Il visite avec l'Auteur le Temple des Natchez, & ce qu'il en dit, 419.

Noms des Tribus Huronnes, & Iroquoises, & des Chefs, 266-67. De l'imposition des noms & de leurs changemens, 288-89. On ne prononce pas le nom des Morts pendant le Deüil, & si quelqu'autre le porte, il le quitte, 374-376. Noms des Guerriers parmi les Natchez, 426.

Noquets. Nation Sauvage, *Baye des Noquets*, 88. Origine de ces Sauvages, 290.

Norimbegue. Grotius y fait passer les Norvégiens pour aller en Amérique, 12. Nom imaginaire & factice Situation de ce Pays; nom, que les Naturels lui donnent, 15.

Norvégiens. Grotius prétend qu'ils ont peuplé l'Amérique Septentrionale, ses preuves, 12-13. En quel tems ils ont commencé à peupler l'Islande, 14. Difficultez, qu'ils auroient euës à passer en Amérique. Foiblesse des preuves de Grotius, 15-16.

Noyer. Sucre de Noyer, 123. Trois espéces de Noyers, & leur différence, 162. Proprietez des Noyers de la Louysiane, 407.

O

OCTOTATAS, ou *Mactotatas.* Sauvages habitans sur le Missouri. Deux de leurs Villages sont détruits par des Espagnols. Ceux d'un troisiéme surprennent & égorgent tous les Espagnols. Leur origine, 293. Situation de leur Pays, 396. Des Octotatas promettent de conduire les François à une Mine d'argent, 483.

Offogoulas. Sauvages alliés des Yasous, 413. *Voyez le second Volume.*

Ohio. Surnommée la belle Riviere. Sa situation, 224.

Oiſeaux. Pluſieurs, mais non pas tous, ont pû paſſer d'eux-mêmes en Amérique, 24. Des principales eſpéces d'Oiſeaux, qu'on voit en Canada, 155. *& ſuiv.*

Oiſeau blanc. Eſpéce d'Ortholan, ſon chant, 156.

Oiſeau-Mouche. D'où lui vient ce nom. Sa deſcription, ſa difference du Colibry. Comment il fait la guerre aux Corbeaux, 157-58.

Iſles aux Oiſeaux. Leur ſituation, leur deſcription, 60-61.

Okkis. Nom, que les Hurons & les Iroquois donnent à leurs Manitoux, 345.

Omans. Peuples du Canada, différens des autres, leur ſituation, 397.

Onanguicée. Chef Pouteouatami. Il parle bien dans un Conſeil, 259. Sa politeſſe & ſon mérite, 260.

Onneyouth. Courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons, 249. *& ſuiv.* Dans ce Canton l'autorité eſt alternative entre les Hommes & les Femmes, 269.

Onnontagué. Riviere d'Onnontagué, ſa ſituation, ſa ſource, 214. Barbare Coûtume de ce Canton, 368.

Opmeer (Pierre.) Sçavant Hollandois, a cru que les Afriquains des environs du Mont Atlas avoient navigé en Amérique avant le Déluge, 28.

Orignal. Deſcription de cet Animal, particularités, qu'on en rapporte. Maniere de le chaſſer, 126. *& ſuiv.* Comment le Carcajou lui donne la chaſſe, 129. Il eſt devenu rare en Canada, 130.

Orleans. Iſle d'Orleans. Sa ſituation, ſon étenduë; érigée en Comté ſous le nom de ſaint Laurent, 67. Par qui découverte, ſon premier nom, 69.

Lac d'Orleans. On avoit ainſi nommé le Lac Michigan, 253.

Nouvelle Orleans. En quel état elle étoit en 1721. Incommoditez de ſa ſituation. Réponſe à ceux, qui la croyent bien placée, 439-40. Où elle ſeroit mieux placée, 441.

Ormes. Deux eſpéces d'Ormes en Canada. Leur différence, leur groſſeur, leur uſage, 163.

Oſages. Sauvages de la Louyſiane, leur ſituation & leur Riviere, 396.

Otchagras. Nation ſauvage. Son Pays propre, 188. Ils reçoivent un grand échec de la part des Iilinois, & voulant avoir leur revanche, un grand nombre d'entr'eux périt dans le Lac Michigan. D'où vient le nom de Puants, qu'on leur a donné. Leurs différentes tranſmigrations, 290. Leur défaut, leur Langue, 292. Plaiſante idée d'un de ces Sauvages ſur un onguent, qui lui étoit tombé entre les mains, 294. Leur agilité dans la danſe du Calumet, 296-97.

Otomias. Peuple établi ſur le Lac de Mexico, ſubjugué par les Mexiquains, 18.

Ouabache. Riviere, ſa ſituation. Importance de bâtir un Fort à ſon embouchure, 406.

Ouatchitas. Riviere des *Ouatchitas*, ou Riviere noire, 434.

Ovide. Deſcription, qu'il fait d'une Cataracte aſſez ſemblable à celle de Niagara, 235.

Oviedo. Auteur Eſpagnol, ſes idées ſur les Heſpérides, 3.

Ouilameck. Orateur Pouteouatami, ſon éloge, 320.

Ouiſconſing. Situation de cette Riviere, 397.

Oumas. Sauvages de la Louyſiane. Deux Villages de cette Nation, leur ſituation, 436.

Ours monſtrueux, à qui Cartier vit faire quatorze lieuës à la nage, ſans ſe repoſer, 10. La chaſſe de l'Ours eſt la premiere parmi les Sauvages, 115. Comment elle ſe fait. Les Ours paſſent l'hyver ſans boire ni

ni manger, 117. Vénération de quelques Sauvages pour les Ours: leur pratique pour les appaiſer, 300. L'Ours ſe dreſſe ſur les pattes de derriere, quand il entend du bruit, & ce qui penſa arriver à l'Auteur à ce ſujet, 316.

L'Ours qui dort, ce que c'eſt, 313.

Outagamis, ou *les Renards. Voyez l'Hiſtoire.* Leur Pays propre, 188. On veut engager les Sauvages à recommencer la guerre contre eux, & pourquoi, 258. Ils pouſſent fort loin leurs jeûnes pour ſe diſpoſer à la chaſſe. Leur caractere, ce qui les a engagés à nous faire la guerre. Ils ſe ſont joints pour cela aux Sioux, & ce qui en eſt arrivé, 302. Un Outagami inſulte cruellement des Illinois, qui le brûloient, 306-07. Leur Fort auprès de la Riviere de ſaint Joſeph, nommé le Fort des Renards, 371. Ils infectent tous les paſſages pour aller du Canada à la Louyſiane, 380. 406. Des Outagamis prennent un François, & pourquoi ils ne le brûlent pas, 383. Action entre eux & les Illinois. Un Outagami eſt brulé par les Illinois, 385. Un Outagami ne peut faire prendre feu à ſon fuſil, & il eſt pris par un Illinois, 387.

Outaouais. Nation Sauvage du Canada. *Voyez l'Hiſtoire.* Leur ancienne demeure, 187. Des Outaouais pourſuivis par des Iroquois tombent dans la Cataracte de Niagara, 234. Village d'Outaouais au Détroit, 256. Ils y aſſiſtent à un Conſeil, & ſe contentent d'aprouver ce que l'Orateur Huron avoit dit, 259. Village d'Outaouais dans le Saguinam. Ils reſtent ſeuls à Michillimakinac, quelques-uns vont s'établir dans les Iſles du Caſtor. Leur indocilité envers les Miſſionnaires, 279. 280. Pluſieurs ſe retirent dans les Iſles du Caſtor, & y cultivent la terre, à l'exemple des Hurons, 282-83.

Ouyapes. Tribu des Akanſas 410. Mortalité parmi eux, cauſée par la petite vérole, 411.

Ouyatanons, Tribu Miamiſe, 188.

Ozeille ſauvage ſur la Côte de la Floride. Sa mauvaiſe qualité, 454.

P

PACANE. Fruitier de la Louyſiane, deſcription de l'Arbre & de ſon fruit, 395.

Panama. L'Iſthme de Panama crû impratiquable avant l'arrivée des Eſpagnols en Amérique, 3. 12.

Panis. Nation ſauvage. Situation de leur Pays. Sont les premiers, qui ont fait uſage du Calumet, qu'ils ont prétendu avoir reçû du Soleil. Ce qu'on doit conclure de cette Tradition, 212. *& ſuiv.* Panis noirs, ou Ricaras, 410.

Paracelſe (Theophraſte) a cru que chaque Hemiſphere a eu ſon Adam, 3.

Paradis. Idée, que les Sauvages ont de leur Paradis, ce qu'il faut avoir fait pour le mériter. Raport de ce Paradis avec celui des anciens Grecs, 151. *& ſuiv.*

Parmenides. Ancien Philoſophe, a cru que la Zone Torride n'étoit point peuplée, & qu'on n'avoit point navigé à l'Occident de l'Europe, au-delà des Colonnes d'Hercules, 5.

Parvaim. Arias Montanus le place dans le nouveau Monde, 2.

Paſcagoulas. Baye & Riviere. Conceſſion de M. de Chaumont, 480.

Paſſagers. On débarque tous les Paſſagers, qui étoient ſur l'Adour. Danger, que courent les uns. Réflexion, que font les autres, 161 62.

Paſſes, Ou embouchures du Miciſſipi. Voyez Miciſſipi.

Pauger (M. de.) Ingénieur du

Roi à la Louyſiane, viſite le Pays pour examiner où l'on pourra conſtruire des Forts. L'Auteur part avec lui des Natchez, 432. Il fait un fort beau Plan pour la Nouvelle Orleans, 441. Il ſonde l'Iſle Toulouſe, & les Paſſes du Miciſſipi, 442. Il arrive au Biloxi avec l'Auteur, 448.

Pavillons. Uſage, que les Sauvages en font. De qui ils l'ont pris, 210-11.

Pays plats. Ce que c'eſt. Leur ſituation, 277.

Pécan. Chat ſauvage, ſa deſcription, 134.

Pelleteries. Fautes, qu'on a faites en Canada au ſujet du Commerce des Pelleteries, 86. *& ſuiv.*

Pemine. Arbriſſeau. Qualité de ſon fruit, 163.

Penſacole. Deſcription de la Baye & du Fort de Penſacole, 479-80. Ce Poſte eſt reſtitué aux Eſpagnols, qui propoſent d'y tranſporter l'Etabliſſement de la Baye de S. Joſeph, 481.

Penſionnaires entretenus par les Sauvages, on n'écoute point leurs avis, qu'ils ne ſoient appuyés de préſens, & pourquoi, 252.

Péorias. Tribu Illinoiſe, 398.

Perdrix. Trois eſpéces de Perdrix en Canada. Ce qu'elles ont de particulier, 155.

Perles. Riviere des Perles. Sa ſituation. D'où lui vient ce nom, auſſi-bien qu'à une Iſle, qu'elle forme, 449. 454.

Permiſſion, ce que c'étoit, 89.

Perroquets du Canada & de la Louyſiane. Leur deſcription, 384.

Pérou. Qui a cru que ſes premiers Habitans étoient ſortis de la Friſe, 4. Leur ſurpriſe à la vuë des Vaiſſeaux Eſpagnols, 7. Ce que Grotius penſoit de leur origine, 13. Comment réfuté par Jean de Laët, 16. *& ſuiv.* Difficulté d'aller de la Chine au Pérou, Pourquoi les Péruvens ne peuvent être ſuppoſés deſcendus des Chinois. Laët a cru que le Pérou a été peuplé par quelque Nation Indienne, 17. Les Fondateurs de l'Empire du Pérou paroiſſent avoir été plus policés que ceux de la Monarchie du Méxique, 33.

Perrot (Nicolas.) *Voyez les deux Volumes de l'Hiſtoire.* Il découvre des Mines de Plomb ſur le Miciſſipi. Il bâtit un Fort ſur la Rive droite du Lac de Bon-Secours, 398.

Péruſſe. Eſpéce de Sapin du Canada, 160. Uſages, que les Sauvages font de ſon écorce, 161.

Peſche. La Peſche auroit pû enrichir le Canada, & comment, 143. Elle eſt de droit commun en Canada, 172.

Petri (Suffridus) a crû que les Friſons avoient peuplé le Pérou & le Chili, 4.

Petun. Erreur à l'occaſion de l'uſage, que les Sauvages faiſoient de leur Petun. Ils y ont renoncé dès qu'ils ont pû avoir de notre Tabac. 333.

Phéniciens. Robert le Comte a cru qu'ils avoient ſeuls peuplé l'Amérique, 4. Différentes tranſmigrations des Phéniciens en Amérique, ſelon De Hornn, 26. *& ſuiv.*

Piakiminier. Deſcription de cet Arbre & de ſon fruit. A quoi ſont bons les pains, que les Sauvages font des Piakimines, 395-96.

Détour aux Piakiminers, 441.

Picverts, ou *Piquebois.* Pluſieurs eſpéces de cet Oiſeau en Canada. Ce qu'ils ont de particulier, 156.

Pijoux. Eſpéces de Chats ſauvages de la Louyſiane, 407.

Pilote. Un bon Pilote doit toujours être de l'avant de ſon Vaiſſeau, 48.

Pimiteoui. Lac & Village des Illinois. Leur ſituation. Deſcription du Pays. L'Auteur y ſéjourne, & ce qui s'y paſſe. Il eſt environné de Partis

Ennemis, 384. *& suiv.*

Pins. Deux sortes de Pins en Canada, 160.

Pirémon. Chef Pouteouatami. Son éloge, 320.

Piroques. Ce que c'est. Incommoditez de ces voitures, 404.

Pistiouai. Riviere. Sa situation, 380.

Pitoi. Espéce de Fouine, sa description, 134.

Plane. Sucre de Plane, 123.

Plaque. La Plaque. Iroquois, qui a été Officier dans nos Troupes, épargne son Pere dans un Combat, & ce qu'il lui dit, 309-10. Il retourne par goût à la vie des Sauvages, quoiqu'il fût Lieutenant dans nos Troupes. On délibere dans son Canton, si on ne le fera point mourir, on conclud à le laisser vivre, & pourquoi, 321-22.

Platon. On croit trouver dans ses Ouvrages quelques vestiges de la connoissance de l'Antiquité. Ce qu'il en dit dans son Timée paroît une fiction au Pere de Acosta, 3, 6, 7, 10.

Plats-côtez de Chiens. Sauvages des Environs de la Baye d'Hudson, 181.

Plie de Mer, en quoi elle differe de celle des Rivieres, maniere de les pescher, 152.

Pline a crû que la Zone Torride n'étoit point peuplée, & qu'on n'avoit point navigé à l'Occident de l'Europe au delà des Colonnes d'Hercules, 5. Il avance qu'un Roi des Sueves avoit envoyé des Indiens à Metellus Celer, 6. Il a cru que le nom de Scythe étoit autrefois commun à toutes les Nations du Nord de l'Asie, & de l'Europe, il ajoûte, que les Scythes se picquoient d'avoir beaucoup de Chevaux; mais il ne le dit pas de tous, 21. Il se plaignoit, que la Navigation n'étoit pas aussi parfaite de son tems, qu'elle l'avoit été plusieurs siécles auparavant, 39.

Poil. Pourquoi les Sauvages n'ont point de poil sur le corps. Ils trouvent en cela une grande beauté, 311.

Pointe. Longue Pointe, sa situation. Elle est couverte de Vignes, 254.

Pointe coupée, 412 434.

Pointe aux Chevreuils. Commencement de la Baye de Pensacole, 479.

Pointe pelée. Sa situation, 255.

Poissons dorés. Fort communs dans le Lac saint Pierre, 121. 154. Abondance de Poissons dans le Lac de saint Pierre, & dans la Riviere de saint François, 120. Dans le Fleuve saint Laurent, & sur les Côtes de l'Acadie, 151-52.

Poisson armé. 152-53. Maniere, dont il donne la chasse aux Oiseaux, utilitez, qu'on peut tirer de ce Poisson, 153. Poissons, qui se pêchent autour de Michillimakinac, 282.

Poisson blanc, 282. Bruit, que font certains Poissons en battant l'eau de leur queuë, 432.

Polygamie. Chez quelles Nations du Canada elle est établie, 283-84. 423.

Pommes. Elles sont toutes d'une excellente qualité en Canada, 165.

Pontchartrain (Lac de.) Autrefois rempli de Caïmans. Sa longueur, 454.

Porcelaine. D'où les Sauvages la tirent. Usage qu'ils en font, des coliers & des branches de Porcelaines, 209. *& suiv.*

Porc-Epi. Les Sauvages empêchent leurs Chiens de casser les os de cet Animal, à cause de leur dureté, 106. Description du Porc-Epi, & ce qu'il a de singulier, 135.

Porphyre dans les Isles de S. Pierre, 59.

Portage. Ce que c'est, 190.

Portneuf. Terre érigée en Baronie sous le nom de Beckancourt, 109.

Portugais. Les Espagnols, pour leur enlever la gloire d'avoir les pre-

miers frayé un chemin aux Indes, donnent cours à l'Hiſtoire des Indiens envoyés à Metellus Celer par le Roi des Suéves, 9. compris ſous le nom d'Eſpagnols, auſquels on appliquoit une Prophétie d'Abdias, 10.

Poſſevin (le P. Antoine) Jéſuite, donne dans les idées d'Arias Montanus ſur le nouveau Monde, 3.

Poſtel (Guillaume.) Ses idées ſur le nouveau Monde, 3-4.

Poualaks. Voyez *Aſſiniboils*, p. 185.

Pourcelles. Voyez *Marſouins.*

Pouteouatamis. Village de ces Sauvages au Détroit, 256. Ils aſſiſtent à un Conſeil au Détroit, 258. Leur Chef y parle fort bien, 259. Réception, qu'ils font à l'Auteur. Eloge de cette Nation, 260. Situation de leurs Iſles. Leur affection pour les François, 290-91. Village de Pouteouatamis à la Riviere de ſaint Joſeph, 312. 316. Ils apportent de l'eau-de-vie de chez les Anglois, & ce qui en arrive, 320.

Powel (David.) Ce qu'il dit dans ſon Hiſtoire du Pays de Galles, d'une tranſmigration de ces Peuples en Amérique, 20.

Prairie de la tête de Bœuf. Sa ſituation. D'où vient ce nom, 371.

Prêtres. Qui ſont les Prêtres parmi les Sauvages, 350. 364.

Priſonniers de Guerre. Comment ils ſont traités, & leurs bravades: de qui leur ſort dépend, 242. *& ſuiv.* Comment ils ſont traités parmi les Natchez, 426.

Provençal. Aventure ſinguliere d'un Navire Provençal, 81.

Puants. Voyez *Otchagras.* Baye des Puants, ou ſimplement *la Baye.* Sa ſituation, 188. Beauté du Pays, qualité du Terroir, d'où lui eſt venu le nom de *Baye des Puants*, 291-92.

Pyromancie. Comment les Algonquins & les Abénaquis l'exerçoient, 263.

Q

QUAQUER. Iroquois, Seigneur de l'Iſle Tonihata, 194.

Quart. Ce que c'eſt que le Quart ſur un Vaiſſeau, 55.

Quebec. Situation & deſcription de cette Ville Origine de ſon nom, 70. *& ſuiv.* Ses Fortifications. Son Plan en relief, 78. Maniere, dont on y vit, 79.

Quiros (D. Ferdinand de.) Ce qu'il mande au Roi d'Eſpagne de ſes découvertes dans la Terre Auſtrale, 22.

R

RADEAU. Pluſieurs Paſſagers de l'Adour ſont embarqués ſur un Radeau, qui court riſque de ſe perdre, 461. Une tempête le garantit du naufrage, 463.

Rai (M.) Sa deſcription du *Mus Alpinus* convient au Rat muſqué du Canada, 107.

Raiſin-Prune. Où il ſe trouve, 379.

Rapide. Dans le Saguenay, 68. *Voyez* Sault S. Louis. Des Rapides du Fleuve ſaint Laurent, 190. *& ſuiv.* Rapide plat, 194. *Voyez* Caſconchiagon. Deux Rapides dans le Miciſſipi, 397.

Raquettes. Deſcription des Raquettes, avec leſquelles on marche ſur la nege, 221.

Rat muſqué. Sa deſcription, ce qu'il a de ſingulier, 107.

Rat de bois. Sa deſcription, 134. Fable des Sauvages au ſujet de cet Animal, 399.

Raye. Cap de Raye. Sa ſituation, 58-59.

Rayes. Trois eſpéces de ce Poiſſon en Canada, 151.

Raze. Cap de Raze, ſa ſituation. Le Vaiſſeau du Roi s'y trouve affalé, 57-58.

Récollets. Description de leur Maison à Quebec, 74. Leur premiere demeure, 77. Leur Etablissement aux Trois Rivieres. Ils y desservent la Cure, 113.

Régent. Nom, que donnoient les François à l'Orateur Huron du Détroit, & pourquoi. Son discours dans un Conseil, 258.

Regnart. Poëte Comique, ce qu'il rapporte de la maniere, dont les Habitans de Bothnie se comportent après s'être fait suer, 362.

Relingues du Flettan. Ce que c'est, 55.

Renards. Ils se joignent aux Carcajoux pour faire la guerre à l'Original, 229. Renards noirs dans le Nord du Canada, 133. Les Renards font la guerre aux Oiseaux de Riviere, 133. aux Liévres, aux Lapins, & les Chiens la leur font avec succès, 135. Fort des Renards. *Voyez Outagamis.*

Renaud (le Sr.) Directeur d'une Compagnie particuliere, entreprend les Mines de la Louysiane, 394.

Renaudiere (le sieur de la.) Conduit à la Louysiane une Brigade de Mineurs du Roi, & ne réussit point, 393.

Revenants. D'où vient que les Sauvages croyent aux Revenants, 374.

Rhéne. Erable femelle, 161.

Ricaras, ou Panis noirs, 410.

Richelieu. Isles & Riviere de Richelieu. Autres noms de la Riviere. Commodité, que fournissoient la Riviere & les Isles aux Iroquois pour faire des courses dans la Colonie, 124. Effet charmant, que font ces Isles, quand on voyage par leur travers, 136.

Richer (le P. Pierre Daniel.) Missionnaire à Lorette, 83-5.

Rio de los Perdidos. Sa situation, d'où lui vient ce nom, 480.

Rio de Ciroca. Riviere de l'Isle de Cuba, où il y a une Habitation Espagnole, 489.

Riviere noire, 64. On y trouve du Gin Seng, 316.

Riviere puante, ou de *Beaucourt.* Origine de son premier nom, 110-111.

Riviere des Outaouais, ou grande Riviere, 140.

Riviere des Prairies, *ibid.*

Riviere de S. Jean, ou *les mille Isles*, 140.

Riviere du Loup Marin, 132. 181.

Riviere aux Bœufs. Pourquoi son entrée se trouve bouchée, 224. Autre du même nom, 396.

Rivieres, qui se déchargent dans le Lac Ontario, 205.

Riviere des Hurons, 277.

Riviere de la Manistie, abondante en Esturgeons, 290.

Riviere du P. Marquette. D'où vient ce nom. Changement arrivé à son embouchure, 313-14.

Riviere de S. Nicolas, 315.

Riviere du Saguimont, 391.

Riviere des Illinois. Pourquoi elle conserve son nom après sa jonction avec le Theakiki. Où elle commence à être navigable, 380. Son cours. Sa jonction avec le Micissipi, 391-92.

Riviere des Macopines, 391.

Riviere des Kaskaskias, 395.

Riviere à la Roche, d'où lui vient ce nom, 396.

Riviere Bleuë, 397.

Riviere de sainte Croix, 398.

Riviere de saint Pierre, ibid.

Riviere Blanche, 410. Combien il y a de Rivieres dans le Vega-Real de saint Domingue, 494.

Riviere Rouge, 434.

Rocher. Village des Illinois. Sa description, 391.

Roitelet. Il chante mieux en Canada, qu'en Europe, 156.

Romains. Sur quel fondement Marinœus a imaginé, qu'ils avoient

envoyé une Colonie en Amérique, 4.

Roſalie. Ville projettée aux Natchez, & qui n'a jamais été qu'en projet, 414.

Roſiers. Cap des Roſiers, ſa ſituation. L'embouchure du Fleuve ſaint Laurent, commence là, 61.

Roſſignol. Il chante moins bien en Canada, qu'en Europe, 156.

Ru (le P. Paul du) Jéſuite. Mr. d'Iberville le deſtine aux Natchez. Il aime mieux reſter aux Bayagoulas: il eſt obligé de retourner en France, 431.

S

SABREVOIS (M. de.) Commandant au Fort de Chambly, 150.

Sacrifices. Différens Sacrifices des Sauvages, 347-48.

Sagamos. Nom des Chefs des Sauvages de l'Acadie. Ils avoient plus d'autorité que les Chefs des autres Nations, 266 Ils étoient ordinairement Jongleurs & Médecins, 368.

Saghart (le Frere Gabriel.) *Voyez la Liſte & l'Examen des Auteurs, & le premier Volume de l'Hiſtoire.* Défaut de ſon Vocabulaire Huron, ſur la foi duquel de Laët a voulu juger de cette Langue. 23.

Saguenay. Riviere, ſa ſituation, ſa profondeur, 65. Effet de ſa rapidité, 67-68. D'où vient en partie ſa rapidité. Singularité ſur les Marées dans cette Riviere, 68.

Saguimont. Riviere, ſa ſituation, 391.

Saguinam. Baye du Lac Huron, ſa ſituation. Village d'Outaouais dans cette Baye, 279.

Saint Ange (le ſieur de.) Son éloge, 390.

Saint Barnabé. Lac. Sa ſituation, 64.

Saint Charles. Riviere ſaint Charles. Sa ſituation, 71.

S. Côme (M. de.) Eccléſiaſtique Canadien, travaille infructueuſement parmi les Natchez, quoiqu'il fût protegé par la Femme-Chef. Il eſt tué par d'autres Sauvages, 431.

S. Elme. Feu S. Elme, pronoſtic d'une tempete, 51.

S. François. Iſles, Riviere & Canton de ſaint François, 112. Des Iſles, de la Riviere & du Canton de ſaint François, 120 *& ſuiv.* Situation & deſcription du Lac de ſaint François, 193.

S. Jean. Riviere, ou Bayouc ſaint Jean, ſa ſituation, ſa deſcription, 439.

S. Joſeph Riviere. Sa ſituation, 187. 312. Du Fort de la Riviere de ſaint Joſeph. Sauvages, qui y ſont établis, 312. Origine & deſcription de cette Riviere, 315-16.

Baye de S. Joſeph. Sa deſcription. Réception, qu'on y fait à l'Auteur & à ceux, qui l'accompagnoient, 477. *& ſuiv.* Deſſein d'abandonner cet Etabliſſement, & de le tranſporter à Penſacole, 481.

S. Laurent. Cap ſaint Laurent, ſa ſituation, 60.

Fleuve ſaint Laurent, où commence ſon embouchure, ſa largeur, 60 Juſqu'où ſon eau eſt ſalée, 67. Poiſſons du Fleuve ſaint Laurent, 151. On y trouve preſque tous les Poiſſons de Mer & d'eau douce, 154.

Golphe de S. Laurent. Sa longueur, 60.

Comté de S. Laurent. Ce que c'eſt, pour qui érigée, 67.

S. Marc Baye de ſaint Marc d'Apalache. Nom, que lui donne Garcilaſſo de la Vega Deſcription du Pays & du Fort des Eſpagnols, qui y avoient autrefois un plus grand Etabliſſement, lequel a été détruit par les Anglois. Arrivée de l'Auteur dans le Fort, & réception, qu'on lui fait, 473. *& ſuiv.*

S. Paul, Iſle de ſaint Paul, ſa ſituation, 59. Incommodité du paſſage entre cette Iſle & l'Iſle Royale, 60.

Baye S. Paul. Sa ſituation, ce qu'elle a de particulier, qui en eſt Seigneur, 66 Peſche des Marſouins dans la Baye ſaint Paul, 148.

S. Pé (le P. Jean B. de.) Jéſuite, Supérieur des Miſſions de la Nouvelle France, ce qu'il apprend d'une Femme Miamiſe, 398.

S. Pierre. Iſles de ſaint Pierre. Leur deſcription & leur ſituation, 59.

Lac de S. Pierre. Voyez Lac.

Poiſſon S. Pierre. Voyez Goberge.

S. Simon (M. Denis de.) *Voyez le premier volume de l'Hiſtoire.* Grand Prévôt de la Nouvelle France, 79.

S. Sulpice. M M. du Séminaire de ſaint Sulpice, Seigneurs de l'Iſle & de la Ville de Montreal. Le bien, qu'ils y ont fait. Nom, qu'ils ont donné à la Ville, 137. Ils ont la direction du Village de la Montagne, compoſé d'Iroquois Chrétiens, 176.

S. Thomas. Idée de Georges de Horn ſur ce Saint, 32.

S. Vallier (M. de.) Evêque de Quebec. Bâtimens, qu'il a conſtruits en Canada. Fondation de l'Hôpital Général. Son éloge, 77. Il fonde l'Hôpital des Trois Rivieres, 113. Témoignage, qu'il rend aux Chrétiens Iroquois du Sault ſaint Louis, 177. *Voyez l'Hiſtoire.*

Ste Claire. Iſle & Lac de ſainte Claire, 277. *& ſuiv.*

Ste Roſe. Iſle & Canal de ſainte Roſe, 479.

Sakis. Sauvages du Canada, ont un Village à la Baye. Ils ſont diviſés en deux Factions. Réception, qu'ils font à M. de Montigny, 292-93. Ils invitent l'Auteur à un Conſeil & ce qui s'y paſſe, 294-95. Ils chantent le Calumet à M. de Montigny, 296.

Samojedes. Etablis ſur le Fleuve Oby: leur conformité avec les Amériquains, 21. 22.

Sant-Yago de las Cavalleros. Ville de l'Iſle Eſpagnole, fameuſe par le bon air, qu'on y reſpire, 494.

Sapins. Quatre eſpéces de Sapin en Canada, 160.

Sarraſin. (M.) Sa Deſcription anatomique du Caſtor. Son éloge, 97. 98. Il prétend que le Loup Servier du Canada eſt un vrai Chat, 133.

Saſſafras. On en trouve beaucoup ſur la Riviere ſaint Joſeph, 317. *Voyez la Deſcription des Plantes.*

Saſteratſi. Chef héréditaire des Hurons. Aſſiſte à un Conſeil, mais il n'y parle point, & pourquoi, 258. Zele de ſon Ayeule pour avoir un Miſſionnaire, 260.

Savanois. Sauvages des environs de la Baye d'Hudſon. Particularités ſur leurs mœurs, leur Religion, & leurs Coutumes, 181. *& ſuiv.*

Sault de la Chaudiere. Sa ſituation; premiere ſtation des Abénaquis dans la Colonie, 121.

Sault au Récollet, 140.

Sault Saint Louis, 141. Eloge des Habitans de cette Bourgade, & comment elle a été établie, 175-77.

Long-Sault, 193

Sault Sainte Marie. Sa ſituation. 187. Tradition des Sauvages ſur la maniere, dont il a été formé, 281. *Voyez la Carte.*

Sauſteurs. Nation ſauvage, d'où leur vient ce nom: leur nom propre, 187.

Sauvages. Leurs bonnes qualités, 82. Leur Muſique & leurs Danſes, 84. Moyen de les franciſer & de les rendre Chrétiens, 90. Ils diſparoiſſent d'une maniere incompréhenſible, 91. Leur Almanach pour connoître la durée du froid, 02. Leurs imaginations ſur les Caſtors 103. 106. Leurs préparatifs & leurs ſuperſtitions pour la Chaſſe de l'Ours. En quoi conſiſte leur jeûne, 115. *&*

ſuiv. Avantages, qu'ils ont pour la chaſſe. Leur complaiſance, 115. Leur vîteſſe à la courſe, 116. Leurs bains. 116 Leur maniere de faire la guerre, 125. Idée, qu'ils ont de l'Orignal & de l'Ours, 127. Comment ils obſervent par les Martres que la chaſſe ſera bonne, 134. Il n'y a rien à craindre de leur part pour l'honneur des Femmes Françoiſes, & pourquoi, 142-43. Ils ſont devenus inſolens, quand ils ſe ſont vû recherchés, 143. Ils marient la Seine, avant que de l'employer pour la peſche. Leur adreſſe à peſcher dans les Rapides, 153. Leur principal défaut, 172. Leur attachement à leurs Familles & à leur Pays natal, 176. Comment les Sauvages de Langues differentes traitent entr'eux, 189. Embarras, où l'on a été pour ſe faire entendre de ces Barbares, 197-98. Leur ſtyle Aſiatique, 198. Le peu de fonds, qu'on doit faire ſur leurs traditions, & pourquoi, 199. la guerre a contribué à les réduire preſque à rien, 203. Ce qui peut les porter à entreprendre une guerre, 215. *& ſuivantes.* Leur confiance préſomptueuſe à la guerre, & quel en eſt le principe, 236. Ce qui les rend comme inſenſibles dans les tourmens, & comment ils ſont parvenus à cette inhumanité envers leurs Priſonniers, qui a tant ſurpris, 247-48. Leur habileté dans les négociations. En quelle occaſion on ne peut pas compter ſur un Traité de Paix entr'eux, 251. *& ſuiv.* Leurs Conſeils, 258. Leur fureur pour le jeu, 260. *& ſuiv.* Ils conviennent de la ſupériorité de nos Génies tutélaires ſur les leurs, 263. Ils ſont plus aiſés à convertir que les Peuples policés, 265. Idée de leur gouvernement, 266. *& ſuivantes.* De leurs intérêts, & de leurs Traités, & de la maniere, dont ils s'y comportent; 270. Du gouvernement des Villages, 271. Des défauts de leur gouvernement, & de leurs principes ſur cela, 272. *& ſuiv.* Principes, ſur quoi ils établiſſent l'impunité des crimes, 273. Ce qui empêche que cette impunité n'ait de plus fâcheuſes ſuites. Ils craignent ſurtout d'être taxés d'avarice, 276. Soin, que les jeunes Sauvages ont de ſe parer, 278. De leurs Mariages, 283. *& ſuiv.* Ils ſont fort jaloux, 284. Les Sauvages de la Baye plus groſſiers & plus ſuperſtitieux que les autres, excepté les Poutéouatamis, 299-300. Leur bonne conſtitution, leur force: ce qui altere leur tempérament, 302-03. Leurs vices. Ce qui les empêche de peupler, 303-04. Avantages, qu'ils ont ſur nous. Perfection de leur ſens, 304. Leur éloquence, leur mémoire. De quoi ils ſe ſervent pour l'aider. Leur jugement. Pourquoi ils ne réuſſiroient pas aiſément dans les Arts & les Sciences abſtraites, 305. Leur grandeur d'ame, & leur conſtance dans les tourmens, 306. Leur valeur, 307. Les égards, qu'ils ont pour les autres. Principe, ſur quoi cela eſt fondé. Leur fierté, & leurs défauts juſques dans leurs vertus, 308. Ils n'ont point les qualités du cœur, ni aucun naturel pour leurs Parens, 309. D'où vient leur couleur, & qu'ils n'ont point de poil ſur le corps, 310-11. Pourquoi ils ne communiquent point aux François leurs Simples, & ne leur découvrent point les Mines de leur Pays. Ils uſent de leurs Simples à l'aventure, 317. Il faut racheter d'eux tout ce qu'ils ont trouvé ou volé, 318. Ce qu'ils répondent aux François, quand on leur reproche leur yvrognerie. Suites de ce déſordre parmi eux; pourquoi elles ne vont pas plus loin. En quoi ils ſont heureux & eſtimables.

rimables. Mépris, qu'ils font de ce que nous eſtimons, & de notre maniere de vivre. Soin, que les Meres ont de leurs Enfans. Figure ridicule, que quelques-unes leur donnent, 321-24. Ce qui les fortifie & les rend bien faits. Leurs premiers exercices: leur émulation entr'eux. A quoi ſe réduit l'éducation, qu'on leur donne. Leurs paſſions, leur habillement. Comment ils ſe picquent le corps, & ſe peignent le viſage, & à quoi l'un & l'autre leur eſt utile. Ils peignent leurs Eſclaves & leurs Morts, 329-30. Effets du dépit parmi les Sauvages. Leurs paſſions, 326. Leur habillement & leurs parures. Comment & pourquoi ils ſe picquent & ſe peignent, 327. *& ſuiv.* Leurs occupations, leurs ſemences & leurs recoltes. Leur nourriture. Ouvrages des Hommes, & leur oiſiveté. Leur maniere de ſe loger & de ſe fortifier. De leurs hyvernemens pour la chaſſe, 330. *& ſuiv.* Leur malpropreté & ſes ſuites, 338. *& ſuiv.* Leur portrait en racourci, 340. *& ſuiv.* Ce qu'ils penſent de l'origine des Hommes, de la création du Monde; leurs Traditions différentes ſur le premier Etre, 343. *& ſuivantes.* Ce qu'ils entendent par les Eſprits, 345. Leurs ſacrifices, leurs jeûnes, leurs vœux. Rapports entr'eux & les Iſraëlites, 344. *& ſuiv.* Ce qu'ils penſent de la nature & de l'immortalité de l'Ame. Leur reſpect pour les tombeaux, 351. Leur Paradis, & comment ils prétendent mériter d'être éternellement heureux, 352. Leurs idées ſur les Ames des Bêtes & ſur la nature des ſonges. Leur conduite à cette occaſion, 353. *& ſuiv.* Ce qu'ils penſent des mauvais Génies & des Sorciers, 359. *& ſuiv.* Leurs preſtiges, 361. *& ſuiv.* Maladies ordinaires parmi eux: leurs remédes, leurs idées extravagantes ſur les Maladies, 364. *& ſuiv.* Principes de leur Médecine: leur cruauté à l'égard des Malades déſeſpérés, 367-68. Comment on ſe comporte dans quelques Nations à l'égard des Médecins, 369. Leur fermeté Stoïque à la mort, 371. *& ſuiv.* Leur générosité à l'égard des Morts: leur deuil, leurs tombeaux, leurs funérailles. Regles pour le veuvage. Differentes pratiques à l'égard des Morts, 373. *& ſuiv.* Idée ridicule à l'égard de ceux, qui meurent de mort violente, 376. Quelques coutumes des Sauvages Occidentaux par rapport à la guerre, & comment ils traitent leurs Priſonniers, 382. *& ſuiv.* Comment ils en uſent avec les Captifs, qui ne meurent point en Braves: leur fierté, quand ils ſont en corps de Guerriers, 386. Comment ils pleurent les Morts, 387. Leur habileté à contrefaire toutes ſortes d'Animaux, pour attirer leurs Ennemis dans le piége, 390-91. Differentes traditions des Sauvages: leurs idées ſur les Aſtres. Comment ils connoiſſent le Nord: leurs idées ſur les Eclipſes, 399-400. ſur le Tonnere, 401. Leur maniere de diviſer le tems, 401-02. Ceux de la Louyſiane dépériſſent encore plus que ceux du Canada, 429. Les Sauvages des Martyrs viennent au-devant de la Chaloupe, où étoit une partie de l'Equipage de l'Adour. Ils ſe diſent Amis des Eſpagnols, & paroiſſent Ennemis des Anglois, 461. Ils vont en grand nombre viſiter l'Adour échouée, & ce qu'ils y font, 463-64. Ils avoient tous été baptiſés à la Havane, où ils vont tous les ans, & dans quelle Voiture, 464. Demeure de ces Sauvages: leur figure & leur habillement, 466. Ce qui les retient aux Martyrs, 467. Difference de ces Sauvages & de ceux du Canada, & d'où elle vient. Ils pillent tout ce qui étoit reſté ſur l'Adour, & briſent ce Bâ-

timent, 468. Ils ſuivent les François dans leur retraite, 469. Quatre autres Sauvages paroiſſent à la vûë du Batteau, qui portoit l'Auteur; on les attend, & ils ſe retirent, 471. Idée, que les Eſpagnols ont des Sauvages des Martyrs, 474.

Scythes. Grotius ne croit point qu'ils ayent peuplé l'Amérique: ſes preuves, 13. De Laët les détruit, 15. Pline prétend que le nom de Scythes étoit commun à toutes les Nations du Nord de l'Aſie & de l'Europe, & qu'il y avoit parmi eux beaucoup d'Anthropophages. Ce qu'il rapporte de leurs mœurs, a beaucoup de rapport à celles de pluſieurs Amériquains, 21. Il y a bien de l'apparence que des Scythes ont paſſé en Amérique, 31. 32.

Sed. Le Cap de Sed; ſa ſituation, 458. Danger, que court la Bellone pour ne l'avoir pas reconnu, 485.

Seigneurs. Pourquoi ils ne ſont pas riches en Canada, 108-09. Pourquoi ils n'ont pas le droit de Patronnage, 109.

Seine. Les Sauvages, avant que de ſe ſervir de ce Filet, le marient avec deux Filles Vierges, 153.

Sel. Salines. On a fait de fort beau Sel en Canada, & il y a eu ordre de diſcontinuer, 53. Salines de Gannentaha, 214. Salines aux environs de la Riviere aux Bœufs, 396; à l'Iſle Touloufe, ou de la Baliſe, 442.

Sénéchal. Par qui la Juriſdiction du Sénéchal de la Nouvelle France a été abſorbée, 113.

Séneque le Tragique. Ce qu'on doit penſer de ſa prétenduë Prophétie ſur la découverte des Nouvelles Terres, 5.

Senneville, (Le Sieur de) Capitaine, eſt député pour négocier à Onnontagué, & pour viſiter en paſſant l'Etabliſſement du ſieur de Joncaire à Niagara, 228.

Serpens. Les Sauvages n'en ont point d'horreur, les manient ſans crainte, les mettent dans leur ſein, après les avoir engourdis, & les mangent. Les Jongleurs s'en ſervent pour leurs enchantemens, 235. *& ſuiv.* Iſle aux Serpens à Sonnettes, 255.

Serpent à Sonnettes. D'où lui vient ce nom. En quoi il eſt dangereux: remède contre ſa morſure, 158-59.

Serviers. Chats ou Loups Serviers. D'où vient le nom de Loup, qu'on leur a donné. Celui de Chat leur convient mieux ſelon M. Sarraſin, 135.

Simples. Les Sauvages gardent un grand ſecret ſur leurs Simples, & pourquoi. Ils en uſent un peu à l'aventure, 317. Avec quel ſuccès ils en uſent, 364-65.

Sioux. Peuples ſauvages du Canada: leur maniere de vivre. On dit qu'ils ont l'accent Chinois. Quelques-uns de leurs uſages: leur ſituation, leur nom propre, 183. *& ſuiv.* leur maniere de parler, 196. Ils ſe joignent aux Outagamis pour nous faire la guerre. Relation des Sioux ſur le Pays au-delà du Miſſouri, 300. On dit qu'ils ont une connoiſſance plus juſte du premier Principe, que les autres Sauvages, 343. Ils infectent tous les paſſages pour aller à la Louyſiane, 380. 406.

Sokokis. Dans la Miſſion de Saint François, 121.

Soleil. Le culte du Soleil fort ancien dans les Indes & dans l'Amérique, 25.

Soleil. Plante. Uſage, qu'en font les Sauvages, 163.

Soleil. Nom, qu'on donne au Grand-Chef des Natchez, & pourquoi. Ses droits. Honneurs, qu'on lui rend pendant ſa vie & après ſa mort, 420. *& ſuiv.* Comment il reçoit les Ambaſſadeurs, 427. *& ſuiv.*

Solorzano Pereyra. (Jean de) Juriſconſulte Eſpagnol. Rapporte les divers ſentimens ſur l'origine des Amériquains, 9.

Songes. De la nature des Songes ſelon les Sauvages. Superſtitions de

ces Barbares à ce ſujet: leur maniere de les éluder. De la Fête des Songes, 353. *& ſuiv.* Les Médecins de l'Acadie prétendoient connoître par les Songes, ſi les Malades guériroient ou non, 369.

Sorciers. Voyez *Maléfices.*

Sorel. Riviere de Sorel. Ses premiers noms, 124. Fort de Sorel, 150.

Sothouis. Tribu des Akanſas, 410.

Soto. (D. Ferdinand de) Conquérant de la Floride, où il eſt mort, 434. *voyez le premier volume de l'Hiſtoire.*

Soufleurs. Petites Baleines, ſe trouvent en grand nombre dans la Mer du Canada, 54.

Souliers. Deſcription des Souliers des Sauvages, 221.

Souriquois. Sauvages du Canada. De qui de Hornn les fait deſcendre, 32.

Soye. On y travaille avec ſuccès dans la Louyſiane, 436.

Spinola (D. Auguſtin). Vient au Biloxi apporter la nouvelle du Traité de paix, 481. Il court riſque de voir enlever ſon Navire par des Deſerteurs François, & comment il évite ce danger, 482-83.

Strabon. Ce qu'il dit des Scythes, qui demeuroient au Nord de la Mer Caſpienne, 21. De Hornn lui fait dire que les Phéniciens ſont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules; qu'ils ont eu de grandes guerres, & fait de grandes pertes en Afrique, 27. Il a écrit que les Habitans de Cadix & tous les Eſpagnols avoient de grands Vaiſſeaux, & excelloient dans l'art de naviger, 39.

Sueur. (le Pere Euſtache le) Jéſuite, Miſſionnaire des Abénaquis de Beckancourt, gémit ſur les déſordres de la Miſſion, auxquels il ne peut remédier, 112.

Sueur. Differens uſages de la Sueur parmi les Sauvages, 362-66. *& ſuiv.*

Suiſſes. Une Compagnie entiere de Suiſſes déſerte de la Louyſiane, & va à la Caroline, 482.

T

TABAC. Il réuſſit fort bien à la Louyſiane, 416.

Tabiens. Peuples du Nord, dont parle Ptolomée, & que Pline aſſûre avoir diſparu; ce qu'on en peut conclure. De Hornn en fait deſcendre les Tombas du Perou, 32.

Table à Rolland. Sa ſituation, 61.

Table à Marianne. Montagne de l'Iſle de Cuba, 458.

Tadouſſac. Port ſur le Fleuve ſaint Laurent: ſa ſituation, ſa deſcription; erreur des Géographes à ce ſujet, & ce qui y a donné lieu, 65.

Taenſas. Nation ſauvage de la Louyſiane, autrefois fort nombreuſe, aujourd'hui détruite. Conceſſion. Beauté du Pays, 438.

Tahouiskaron. Fils du Roi du Ciel, ſelon les Hurons & les Iroquois, tue ſon Frere, 400.

Tahouitſaron. Divinité des Sauvages, 344.

Tamarouas. Tribu Illinoiſe. Village, où ils ſe ſont joints avec les Caoquias, 392.

Taronhiaouagon. Le Roi du Ciel, ſelon les Hurons & les Iroquois, chaſſe d'un coup de pied ſa Femme du Ciel, 399.

Tartar. Fleuve, d'où eſt venu le nom de *Tartares.* 11.

Tartares. Breverood détruit le ſentiment, qui les fait deſcendre des Hébreux. Origine de ce nom. Breverood prétend qu'ils ont ſeuls peuplé l'Amérique: ſes preuves, 11, 12. Peu de conformité des Tartares avec les Amériquains ſeptentrionnaux, ſelon Grotius. De Laët n'eſt pas de cet avis, 14. Il y a bien de l'appa-

rence que plus d'une Nation Américaine a une origine Scythe ou Tartare, 32.

Taumur. (M.) Eccléſiaſtique Canadien, Miſſionnaire aux Illinois, 392.

Tchactas. Sauvages de la Louyſiane, ſont une bonne barriere à cette Colonie contre les Chicachas, 452. Les Tchactas ſont ſollicités par les Anglois à n'avoir plus aucun commerce avec les François. Importance de cette affaire. M. de Bienville les gagne par ſes manieres & ſes préſens, 483.

Teintures. D'où les Sauvages tirent les couleurs, dont ils ſe ſervent pour la Teinture, 329, 407.

Temiſcamings. Nation Algonquine. *Lac Temiſcaming*, 187. *voyez l'Hiſtoire.*

Tempête ſur le grand Banc, 51, à l'entrée du Golphe, 59, ſur la Côte de la Floride, & ſes ſuites, 453, à l'embouchure du Miciſſipi, 456. Tempêtes dans les Mers des Iſles de peu de durée, 489. Tempête dans la Manche, 499, 500.

Temple des Natchez. En quel état l'Auteur le trouva, 417. *& ſuiv.* les autres Nations de la Louyſiane avoient leur Temple. Celui des Natchez ſubſiſte ſeul. Quel étoit le principal & comme la Métropole de tous, 429.

Térébenthine, ou *Baume Blanc* du Canada. D'où elle ſe tire : ſes propriétés, 160-61.

Terre-neuve Cette Iſle ne paroît pas avoir d'Habitans naturels, 178.

Têtes de Boule. Nation Algonquine. D'où leur vient ce nom 187. Comment on leur donne cette figure, 323-24.

Theakiki. Sources de cette Riviere. D'où vient ce nom, 371. Deſcription de cette Riviere. Pourquoi elle perd ſon nom en ſe joignant à celle des Illinois, 379-80.

Tréſor. De quoi eſt compoſé le Tréſor des Sauvages, & à qui la garde en eſt confiée, 210.

Thetis, Fregate du Roi. Eſt ſi maltraitée de la tempête au ſortir du Havre de Grace, qu'elle eſt obligée d'entrer dans le Port de Plimouth. Par qui elle étoit commandée, 497.

Thevet (André) a cru que les Iſraëlites emmenés Captifs par Salmanazar, ſe ſont répandus par-tout, & ont peuplé l'Amérique, 4.

Tionnontatez. Voyez *l'Hiſtoire.* Ce ſont les vrais Hurons, 199. Village de Tionnontatez au Détroit, 256. On les appelle la *Nation du Petun*, 267.

Tioux. Sauvages de la Louyſiane, Voiſins & Alliés des Natchez, 416.

Tombas. Peuples du Pérou. De qui de Hornn les fait deſcendre, 32.

Tombeaux. Combien ils ſont reſpectés des Sauvages, & pourquoi, 351-52. Des Tombeaux des Sauvages, 373-74.

Tonicas. Sauvages de la Louyſiane, *voyez le ſecond volume de l'Hiſtoire :* leur affection pour les François. Aucun ne veut ſe faire Chrétien, 431. Riviere & Lac, ou Baye des Tonicas, 432. *& ſuiv.* Situation du grand Village des Tonicas : leur Grand-Chef. Son attachement aux François. Il s'habille à la Françoiſe. Il eſt fort riche. Etat de cette Nation. Ces Sauvages chaſſent leur Miſſionnaire pour avoir brûlé leur Temple, qu'ils ne rétabliſſent point. Ils le rappellent ; il les quitte, & pourquoi, 433, 434.

Tonihata. Iſle, ſa ſituation, concédée à un Iroquois, qui y avoit aſſemblé une Bourgade, 194.

Tonnerre. Anſe du Tonnere, ſa ſituation, 279.

Idée des Sauvages ſur le Tonnerre, 401.

Tonti. (M. de) Capitaine, Com-

mandant au Détroit, y assemble un Conseil, 257. Il promet de travailler à procurer un Missionnaire aux Hurons, 260.

Topingas. Tribu des Akansas, 410.

Torimas. Tribu des Akansas, 410.

Torniel. (le Pere Augustin) Barnabite; son sentiment sur l'origine des Amériquains, 4.

Tortuës. en Canada & dans l'Acadie. Ce qu'elles ont de particulier, 152. Fable des Sauvages sur une Tortuë, 399. Tortuë monstrueuse. Force de cet Animal, 436.

Isles des Tortuës: leur situation, nature du Pays, 470.

Toulouse. Isle Toulouse, *voyez Balise.*

Tourmente. Cap Tourmente, sa situation, 67.

Tourtes. Espéces de Ramiers; sont d'une grande ressource pour la vie en Canada, 171.

Tracy. Nom, qu'on avoit donné au Lac Huron, & qu'il n'a point gardé, 253.

Traines. Description des Traînes, sur lesquelles on met le Bagage & les Blessés, 221.

Traite de l'Eau-de-vie. Ses inconvéniens à Beckancourt, *voyez* Beckancourt; à saint François, *voyez* saint François, à Montreal, au Sault saint Louis, & parmi les Iroquois de la Montagne, 141-42. Tort, qu'elle a fait aux Sauvages, 302, 320. Pourquoi, & comment on pourroit permettre cette Traite, 321.

Traités. Des differens Traités des Sauvages, 297-98, 427. *& suiv.*

Tremblement de Terre arrivé en 1663 en Canada. Quelques-uns de ses effets, 66, 68. *Voyez le I. Vol.*

Trinité. La Pointe de la Trinité: sa situation. Le Vaisseau du Roi court risque de s'y briser, 63.

Trois Rivieres. Origine de cette Ville, & du nom, qu'elle porte: sa description, 112. *& suiv.*

Trou. Le Trou. Rapide: sa situation, 190.

Tsonnonthouans. Canton Iroquois. Ces Sauvages passent pour avoir un langage grossier, 197. Leur Village à Niagara, qui est de leur Canton, 225. Ils y accordent un Etablissement au sieur de Joncaire, & pourquoi ils en refusent un aux Anglois, 227. La pluralité des Maris en usage dans ce Canton, 284.

Tulipier. Voyez *la Liste & la Description des Plantes.*

Tygres. Inconnus dans les Isles de l'Amérique, 7. Tygres chez les Iroquois. D'où les Tygres ont pu passer en Amérique, 31. Tygres plus petits que les autres au haut du Micissipi, 33. Il n'y a point de vrais Tygres en Canada, cependant quelques Sauvages reconnoissent le Grand Tygre pour le Dieu des Eaux, 344.

V

VACHES MARINES. Leur description, & leur pêche, 147.

Vatable. a cru que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ses Flottes chercher de l'or, 2.

Vaudreuil. (M. le Comte de) Capitaine en second sur le Chameau, 47. Il reconnoît la Terre. Précaution, qu'il prend pour ne la point approcher de nuit, 56.

M. le Marquis de *Vaudreuil*, Pere du Précédent, Gouverneur Général de la Nouvelle France, 79. Ordres, qu'il envoye au Détroit, ce qu'il raconte à l'Auteur d'une prédiction singuliere d'une Sauvagesse, 362, 363.

Le Marquis de *Cavagnal-Vaudreuil*, un des Fils du Précédent, est député vers les Iroquois, 228.

Vega. (Garcilasso de la) Auteur Espagnol. *Voyez la Liste & l'Examen*

des Auteurs. Il étoit de la Maiſon des Incas du Pérou par ſa Mere. Il aſſûre qu'on ne connoiſſoit au Pérou avant l'arrivée des Eſpagnols ni Caracteres, ni aucune ſorte d'Ecriture, 17. Ce qu'il dit des Chicachas de la Louyſiane, n'eſt pas exact, 408. Ce qu'il dit des Natchez, 420. Ce qu'il dit du Pays de la Louyſiane, 446. Il parle d'une Bourgade appellée *Mauvilla*, d'où eſt venu le nom de Mauviliens, ou Maubiliens, 452. On ne trouve point dans les Caciques Indiens les richeſſes, qu'il leur attribue, 467. Ce qu'il appelle le Port d'Auté, 473.

Vents. Ce qui rend les Vents impétueux aux environs du Grand Banc de Terre-neuve, 50. Vents nommés *Briſes*, & leur utilité, 453.

Vercheres. Les Iroquois attaquent deux fois le Fort de Vercheres, & en ſont repouſſés par Madame & par Mademoiſelle de Vercheres, 124, 125.

Vermude. Il eſt bon de reconnoître cette Iſle, quand on va du Canal de Bahama à S. Domingue, 489.

Veſtales. S'il y en a eu parmi les Sauvages, 350.

Veuvage. Régles pour le Veuvage & les ſecondes Nôces parmi les Sauvages, 376.

Vœux. L'uſage des Vœux eſt le même parmi les Sauvages, que parmi nous, 348-49. Ils n'ont pour objet, que les biens préſens, 355.

Villages des Sauvages, leur figure, leurs Fortifications, 334-35.

Ville-Marie. Nom, que les Fondateurs de la Ville de Montreal lui ont donné, & qui n'a point paſſé dans l'uſage, 137.

Vinaigrier. Arbriſſeau, d'où lui vient ce nom, 163.

Vol. Les Sauvages ſont enclins au vol. Réglement ſur cela, & ſur les choſes trouvées, 275. Comment les Hurons les puniſſoient, 276.

Voutron (M. de.) Commandant le Chameau. Son expérience pour la Navigation du Canada, 47. Il donne un ordre, qui ſauve ſon Navire, 64.

Voyages. Maniere commode de voyager ſur la glace & ſur la nege, & d'y courir la poſte, 108. Incommodités des Voyages en Canada, 220. Agrément & utilité des Voyages, 254-55. Incommodités des Voyages pendant l'Hyver, 336. Pendant l'Eté, 339-40.

U

URSULINES. Elles deſſervent l'Hôpital des Trois Rivieres, 113.

W

WALCOP (D. Alexandre.) Capitaine de Vaiſſeau au ſervice des Eſpagnols. Apporte au Biloxi le Traité de Paix; eſt déſigné Gouverneur de Penſacole, 481.

X

XIMENEZ prétend, qu'on peut déſaler de l'eau ſaumâtre avec du Saſſafras. *Voyez la Deſcription des Plantes au mot* Saſſafras.

Y

YASOUS. Riviere des Yaſous, ſa largeur, mauvaiſe qualité de ſes eaux, 412. Village des Yaſous. Fort & Conceſſion mal placés, 413. Les Yaſous alliés des Chicachas. Importance de s'aſſûrer de leur Riviere, 413-14.

Yucatan. Province de la Nouvelle Eſpagne. Par qui Grotius & Dom Pierre Martyr ont cru qu'elle avoit été peuplée. Leurs preuves, 12-13. De Laët les réfute, 16. Baptême & Confeſſion uſités dans l'Yucatan, 19.

peu croyables ſur ce qu'ils ont dit de la Friſlande & de l'Eſtotiland, 25.

Z

ZANIS. Les deux Freres Zanis, Nobles Vénitiens, ſont

Fin de la Table des Matieres du troiſiéme Tome.

Fautes à corriger dans ce Volume.

Page 18. *ligne* 6. donc les Habitans, *liſez* dont les Habitans.
Page 32. *ligne* 36. Paieuma, *liſez* Paicuma.
Page 35. *ligne* 6. de plus grandes, *liſez* de moins grandes.
Page 49. *ligne* 38. celle, *liſez* celles.
Page 88. *ligne* 18. les prix, *liſez* le prix.
Page 101. *ligne* 18. qu'ils portent à plat, *liſez* qu'ils poſent à plat.
Page 172. *ligne* 5. mais, *liſez* car.
Ligne 35. Ce ſont là, Madame, les défauts, *liſez* C'eſt là, Madame, le défaut.
Page 193. *ligne* 27. Chenaux *des Lacs*, *liſez* Chenaux du Lac.
Page 201. *ligne* 37. de ce Pays, *liſez* de ce Pays-ci.
Page 211. *ligne* 17. Ajouez, *liſez* Aiouez.
Page 217. *ligne* 2. qu'il n'eſt pas permis à nul autre, *liſez* qu'il n'eſt permis à nul autre.
Page 222. *ligne* 25. braſſades, *liſez* Braſſarts.
Page 226. *ligne* 24. après ce mot Sauvage, *liſez* qu'ils l'adopterent, &c.
Page 246. *ligne* 16. où il doit être, *liſez* où il doit demeurer.
Page 282. *ligne* 13. j'ai vû, *liſez* j'ai lû.
Page 295. dans la note, le P. Pierre Chardon, *liſez* le P. Jean Chardon.
Page 308 *ligne* 13. S. Gregoire Pape. *liſez* S. Chryſoſtome.
Page 310. *ligne* 26. volontairement, *liſez* volontiers.
Page 312. *ligne* 28. on le remonte, *liſez* on la remonte.
Page 315. *ligne* derniere, au petit pas, *liſez* lentement.
Page 357. *ligne* 5. aſſûrément, *liſez* aſſûrément.
Page 494. la Baye S. Jean, *liſez* le Bayouc S. Jean.